# RAYMOND E. FEIST

# LA RAGE D'UN ROI DÉMON

## LA GUERRE DES SERPENTS

TOME III

Raymond E. Feist

*La Guerre des Serpents*
*livre troisième*

# La Rage d'un Roi Démon

(Traduit de l'américain par Isabelle Pernot)

Bragelonne

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

*Titre original : Rage of a Demon King - volume three of the Serpentwar Saga*
*Copyright © Raymond E. Feist 1997*

© Bragelonne 2005 pour la présente traduction

Illustration de couverture : © Stéphane Collignon

ISBN : 2-915549-17-6

Bragelonne
35, rue de la Bienfaisance - 75008 Paris – France
Site Internet : http://www.bragelonne.fr

Pour Stephen A. Abrams,
Qui connaît Midkemia mieux que moi

Terres du Nord
Montagnes
Monts de Pierre
Lac du Ciel
Olvamban
Vercors
Tours Grises
Côte Sauvage
Mer sans Fin
Le Royaume
Bois du Crépuscule
Monts Calastras
Royaume de Queg
Île du Sorcier
Triste Mer
Val des Rêves
(Problème de Frontière)
Désert de Jal-Pur
Piliers des Etoiles
Montagnes des Trolls
Empire de
Midkemia

N
O
E
S
La Forêt-Noire
Mer du Royaume
Royaume de Roldem
Kesh la Grande

N
O
E
S
Montagnes Sothu
Terres Brûlantes
Grandes Falaises
Cap Tête-de-Cheval
Montagnes Sumanu
Grandes Steppes
Terres Orientales
Naufrage de l'Aigle Royal
Forêt d'Arabek
Terres Fluviales
Terres Occidentales
Plaine de Diams
Débarcadère de Shingazi
Baie de Mahanga
Monts de la Mer
Grande Forêt méridionale
La Verte Mer
La Mer bleue
Ratn'Gary (Le Pavillon des Dieux)
Cap Maudit

# Novinous

# Protagonistes

**Acaila** : chef des Eldars à la cour de la reine des elfes
**Aglaranna** : reine des Elfes en Elvandar
**Alfred** : caporal originaire de la Lande Noire
**Akee** : un Hadati, homme des collines
**Andrew** : prêtre de Ban-Ath à Krondor
**Anthony** : magicien de Crydee
**Avery, Abigail** : fille de Roo et de Karli
**Avery, Duncan** : cousin de Roo
**Avery, Helmut** : fils de Roo et de Karli
**Avery, Karli** : épouse de Roo, mère d'Abigail et d'Helmut
**Avery, Rupert « Roo »** : jeune marchand de Krondor, fils de Tom Avery
**Borric** : roi des Isles, frère jumeau du prince Erland, frère du prince Nicholas et père du prince Patrick
**Brook** : second à bord du *Dragon Royal*
**Calin** : elfe, héritier du trône d'Elvandar, demi-frère de Calis, fils d'Aglaranna et du roi Aidan
**Calis** : duc connu sous le nom de « l'Aigle de Krondor », agent spécial du prince de Krondor, fils d'Aglaranna et de Tomas, demi-frère de Câlin
**Chalmes** : l'un des magiciens qui dirigent le port des Étoiles
**D'Lyes, Robert** : magicien du port des Étoiles
**De Beswick, Simon** : capitaine dans l'armée du roi
**De la Lande Noire, Erik** : soldat appartenant à la compagnie des Aigles cramoisis de Calis
**De la Lande Noire, Gerd** : fils de Rosalyn et Stefan de la Lande Noire, neveu d'Erik
**De la Lande Noire, Manfred** : baron de la Lande Noire, demi-frère d'Erik
**De la Lande Noire, Mathilda** : baronne de la Lande Noire, mère de Manfred
**De Savona, Luis** : ancien soldat, assistant de Roo

**Dolgan** : roi des nains de l'Ouest
**Dominic** : abbé de l'abbaye d'Ishap, à Sarth
**Dubois, Henri** : empoisonneur de Bas-Tyra
**Duga** : capitaine mercenaire originaire de Novindus
**Duko** : général dans l'armée de la reine Émeraude
**Dunstan, Brian** : le Sagace, chef des Moqueurs, connu autrefois sous le nom de Lysle Rigger
**Erland** : frère du roi Borric et du prince Nicholas, oncle du prince Patrick
**D'Esterbrook, Jacob** : riche marchand de Krondor, père de Sylvia
**D'Esterbrook, Sylvia** : fille de Jacob
**Fadawah** : général des armées de la reine Émeraude
**Freida** : mère d'Erik, épouse de Nathan
**Galain** : elfe d'Elvandar
**Gamina** : fille adoptive de Pug, sœur de William, épouse de James, mère d'Arutha
**Garret** : caporal dans la compagnie d'Erik
**Graves, Katherine « Kitty »** : jeune voleuse de Krondor puis serveuse à *l'Auberge du Bouclier Brisé*
**Greylock, Owen** : capitaine au service du prince de Krondor, deviendra plus tard général Gunther : apprenti de Nathan
**Hammon** : lieutenant dans l'armée du roi
**Hanam** : maître de la connaissance du peuple saaur
**Harper** : sergent dans la compagnie d'Erik
**Jacoby, Helen** : veuve de Randolph Jacoby, mère de Natally et Willem
**James** : duc de Krondor, père d'Arutha, grand-père de James et Dash
**Jameson, Arutha** : lord Vencar, baron de la cour de Krondor, fils du duc James
**Jameson, Dashel « Dash »** : fils cadet d'Arutha, petit-fils de James
**Jameson, James « Jimmy »** : fils aîné d'Arutha, petit-fils de James
**Kalied** : l'un des magiciens qui dirigent le port des Étoiles
**Livia** : fille de messire Vasarius

**Marcus** : duc de Crydee, fils de Martin, cousin du prince Patrick
**Martin** : ancien duc de Crydee, père de Marcus, grand-oncle du prince Patrick
**Milo** : propriétaire de *l'Auberge du Canard Pilet* à Ravensburg, père de Rosalyn
**Miranda** : magicienne, alliée de Pug et de Calis
**Nakor l'Isalani** : magicien, joueur, ami de Calis et de Pug
**Nathan** : forgeron de *l'Auberge du Canard Pilet* à Ravensburg, ancien maître d'Erik, époux de Freida
**Nicholas** : amiral de la flotte de l'Ouest, prince de la famille royale, oncle du prince Patrick
**Patrick** : prince de Krondor, fils du roi Borric, neveu des princes Erland et Nicholas
**Pug** : magicien, duc du port des Étoiles, cousin du roi, père de Gamina et William
**Reeves** : capitaine du *Dragon Royal*
**Rosalyn** : fille de Milo, épouse de Rudolph, mère de Gerd
**Rudolph** : boulanger de Ravensburg, époux de Rosalyn, beau-père de Gerd
**Shati, Jadow** : sergent dans la compagnie d'Erik
**Sho Pi** : Isalani, disciple de Nakor, ancien compagnon d'Erik et de Roo
**Subai** : capitaine des Pisteurs royaux de Krondor
**Tithulta** : grand-prêtre panthatian
**Tomas** : chef de guerre d'Elvandar, époux d'Aglaranna, père de Calis, héritier des pouvoirs d'Ashen-Shugar
**Vasarius** : noble marchand quegan
**Vykor, Karoyle** : amiral de la flotte de l'Est
**William** : maréchal de Krondor, fils de Pug, frère adoptif de Gamina et oncle de Jimmy et Dash

# LIVRE TROISIEME
# L'histoire du dieu dément

Nous sommes les faiseurs de musique
Et les faiseurs de rêves
Errant le long des brisants solitaires
Assis au bord de ruisseaux désolés
Pauvres hères retirés du monde
Et sur qui brille la lune pâle :
Et pourtant nous secouons et ébranlons
Le monde, à l'infini semble-t-il.

Arthur William Edgar O'Shaughnessy
*Ode, St. 1*

# Prologue

# LIBÉRATION

Dans l'ancienne salle du trône de Jarwa, le dernier sha-shahan des Sept Nations saaures, le mur de pierre situé face au siège d'un pouvoir désormais vacant miroitait.

Haut de neuf mètres, il parut onduler avant de disparaître complètement au profit d'un grand trou noir et béant. D'horribles créatures dotées de crocs terribles et de griffes empoisonnées se rassemblèrent tout autour. Certaines avaient un faciès d'animal mort, alors que d'autres présentaient un aspect humanoïde. Quelques-unes arboraient fièrement des ailes, des andouillers ou des cornes de taureau. Mais, en dépit de leurs différences physiques, elles possédaient la même effroyable nature ; c'étaient des êtres aux intentions maléfiques, dotés d'une musculature puissante et capables de manipuler la magie noire. Pourtant, elles restaient immobiles, terrifiées par la chose qui venait d'apparaître de l'autre côté du portail récemment créé. Des démons grands comme des arbres essayaient même de s'accroupir pour passer inaperçus.

Il fallait une immense énergie pour ouvrir un portail entre deux dimensions. Pendant des années, les démons avaient été tenus en échec par ces maudits prêtres de la cité d'Ashart. Puis le grand-prêtre, dans sa folie, avait descellé le portail et fait entrer le premier démon, pour empêcher l'armée des Saaurs de conquérir sa cité. Alors la barrière mystique s'était effondrée.

À présent, le monde de Shila n'était plus que mines. Il n'y restait pour toute vie que les créatures inférieures des fonds marins, le lichen qui s'accrochait aux roches des lointains pics montagneux et les êtres minuscules qui se terraient sous les cailloux pour ne pas être vus. Même le plus petit des insectes avait été dévoré, si bien que la faim tenaillait l'armée des

démons. Ces derniers avaient repris l'habitude de se manger entre eux. Mais les conflits internes avaient été mis de côté au sein de l'élite de cette armée, car un nouveau portail reliant le Cinquième Cercle à Shila venait d'être ouvert, lui permettant de communiquer avec le chef suprême du royaume démoniaque.

Le démon qui n'avait pas de nom se tenait en retrait de ceux qui avaient été convoqués dans la salle autrefois majestueuse. Il risqua un coup d'œil depuis la colonne de pierre derrière laquelle il s'était caché pour ne pas attirer l'attention. Il avait réussi à capturer une âme exceptionnelle et la portait constamment sur lui, l'utilisant pour devenir plus rusé et plus dangereux. Contrairement à la plupart de ses congénères, il avait découvert que la duplicité valait mieux qu'une confrontation directe lorsqu'il s'agissait d'obtenir davantage de cette précieuse force de vie qui les rendait plus intelligents. Il avait donc appris à mêler la peur au risque dans son attitude envers ceux qui se tenaient juste au-dessus de lui dans la hiérarchie démoniaque : il se montrait suffisamment craintif pour qu'ils se croient supérieurs à lui, tout en restant assez menaçant pour qu'ils ne leur viennent pas à l'idée de le dévorer. Il menait là un jeu dangereux car il suffisait d'un seul faux pas pour que les capitaines proches de lui le réduisent en poussière. Son esprit, en pleine évolution, avait pris conscience de sa propre existence et représentait une menace pour la race toute entière.

Le démon savait qu'il pourrait facilement venir à bout de quatre des créatures qui se prétendaient supérieures à lui. Mais il n'était pas bon de s'élever trop rapidement au sein de cette armée. Il avait vu s'élever ainsi, durant sa courte vie, pas moins de six démons, lesquels avaient tous été détruits par l'un des grands capitaines, désireux soit d'éliminer un adversaire potentiel, soit de protéger l'un de ses serviteurs favoris.

Le plus puissant de ces capitaines n'était autre que Tugor, premier serviteur du Grand Maarg, lequel faisait à présent connaître sa volonté. Tugor tomba à genoux et inclina son front sur le sol, imité par les autres membres de l'assemblée.

Le démon qui n'avait pas de nom entendit une faible voix. Il savait que c'était celle de l'âme qu'il avait capturée et essaya de

l'ignorer, mais ce qu'elle disait était toujours important. « *Observe* », entendit-il en esprit, comme s'il s'agissait de l'une de ses propres pensées ou d'un faible murmure à son oreille.

Un grand rassemblement d'énergies jaillit dans la pièce lorsque le mur miroitant se mit à onduler avant de disparaître au profit du portail ouvert sur le foyer des démons. Un coup de vent, qui n'était autre que l'air aspiré par la fissure entre les dimensions, balaya la salle, comme pour pousser l'assistance à retourner dans son monde d'origine. Il était dans la nature des démons d'être instinctivement conscients de la présence des êtres bien plus puissants qu'eux. Le démon qui n'avait pas de nom manquait déjà s'évanouir de terreur rien qu'à l'idée d'être aussi proche de Tugor. Mais la présence perceptible à travers le trou pratiqué dans l'espace manqua de réduire la créature à l'incohérence la plus totale.

L'assemblée resta à genoux, le front sur les pavés, à l'exception du démon derrière sa colonne, qui regarda Tugor se lever pour faire face au néant. Une voix terrifiante et pleine de rage surgit du trou dans le mur :

— Avez-vous trouvé la voie ?

— Oui, très puissant. Deux de nos capitaines ont traversé la faille qui mène au monde de Midkemia.

— Quelles nouvelles ont-ils rapportées ? demanda la voix, dans laquelle le démon anonyme perçut autre chose que la colère et la puissance, un soupçon de désespoir, peut-être.

— Dogku et Jakan ne se sont pas présentés au rapport, répondit Tugor. Nous ne savons rien. Nous pensons qu'ils sont incapables de maintenir le portail ouvert.

— Alors, envoyez-en un autre ! ordonna Maarg, souverain du Cinquième Cercle. Je ne traverserai pas tant que la voie ne sera pas libre. Vous ne m'avez rien laissé à dévorer sur ce monde. La prochaine fois que j'ouvrirai ce portail, je traverserai. S'il n'y a rien que je puisse avaler, je me repaîtrai de ton cœur, Tugor !

Le sifflement émis par l'air que le néant aspirait dans la pièce cessa lorsque la faille se referma. Le miroitement disparut et le mur reprit son aspect habituel. Mais la voix de Maarg continuait à résonner sous les voûtes.

Tugor poussa un cri de rage pour évacuer sa frustration. Les autres se levèrent lentement, car ce n'était pas vraiment le moment d'attirer l'attention du deuxième démon le plus puissant de leur race. Tugor avait la réputation d'arracher la tête des rivaux qui lui semblaient devenir trop importants, afin que personne ne puisse contester sa position. La rumeur prétendait même qu'il rassemblait ses forces en prévision du jour où il défierait Maarg afin de devenir le chef suprême.

Le puissant démon se retourna en demandant :

— Qui va tenter de traverser vers Midkemia ?

Sans vraiment savoir pourquoi, celui qui n'avait pas de nom sortit de sa cachette :

— J'irai, seigneur.

Le visage de Tugor – un crâne de cheval pourvu de grandes cornes – était pratiquement dépourvu d'expression, mais la mimique qu'il fit à cet instant ressemblait à de la perplexité.

— Qui es-tu, petit imbécile ?

— Je n'ai pas encore de nom, maître.

Tugor fit deux grandes enjambées et repoussa plusieurs de ses capitaines pour venir dominer le petit démon de toute sa hauteur.

— J'ai envoyé là-bas des capitaines qui ne sont pas revenus. Pourquoi réussirais-tu là où ils ont échoué ?

— Parce que je suis docile et que je me contenterai d'observer, maître, répondit doucement le démon anonyme. Je rassemblerai des informations et je me cacherai en réservant mes forces pour pouvoir rouvrir le portail de mon côté.

Tugor se tut un moment, comme s'il réfléchissait sérieusement à cette proposition. Puis il leva la main et frappa le petit démon, l'envoyant heurter le mur de l'autre côté de la pièce. La créature craignit que l'impact ait brisé ses ailes, qui étaient encore trop petites pour lui permettre de voler.

— Ça, c'est pour t'être montré présomptueux, expliqua Tugor dont la rage n'avait pas encore atteint le niveau qui le pousserait à tuer le petit démon. C'est toi que j'enverrai, ajouta-t-il en se tournant vers le plus puissant de ses capitaines.

Puis il fit volte-face et attrapa un autre démon auquel il déchira la gorge en hurlant :

— Et ça, c'est pour vous montrer à tous que vous n'avez pas eu autant de courage !

Certains démons, qui se tenaient en bordure du groupe, firent demi-tour et s'enfuirent tandis que les autres se laissaient de nouveau tomber à genoux sur les dalles de pierre, à la merci de Tugor. Mais il se contenta de la mort de l'un des siens et aspira son sang et son énergie vitale avant de rejeter la coquille de chair désormais vide.

— Va, dit-il à son capitaine. La faille se trouve dans les collines, à l'est. Ceux qui la gardent te diront ce que tu dois savoir pour pouvoir revenir… si tu en es capable. Reviens-nous, et je te récompenserai.

Le capitaine se hâta de quitter la salle. Le petit démon hésita, puis le suivit, ignorant la douleur féroce qui lui ravageait le dos. Avec de la nourriture et du repos, ses ailes guériraient. Alors qu'il quittait le palais, il fut défié à deux reprises par d'autres démons poussés par la faim. Il en vint rapidement à bout. Le fait de boire leur énergie vitale lui permit de faire disparaître la douleur de ses ailes. Puis, comme toujours lorsqu'il se nourrissait, de nouvelles pensées et idées se manifestèrent dans son esprit. Brusquement, il sut pourquoi il suivait le capitaine qui allait rouvrir la faille.

La voix qui provenait autrefois de la fiole qu'il portait autour du cou, et qui résonnait désormais dans sa tête, lui dit :

*— Nous allons survivre et prospérer. Ensuite, nous ferons ce qui doit être fait.*

Le petit démon se hâta de gagner le site de la faille, cette fissure entre les mondes qui avaient permis aux derniers Saaurs de s'enfuir. Il avait beaucoup appris et savait que sa race avait été trahie par un allié. Ce portail aurait dû rester ouvert mais s'était refermé. À deux reprises, ils avaient réussi à le rouvrir de force, mais il s'était refermé rapidement, car ceux qui se tenaient de l'autre côté utilisaient les sorts inverses pour garder la faille scellée. Au moins une douzaine de puissants démons étaient morts des mains de Tugor en raison de l'incapacité de l'armée à traverser.

Le capitaine arriva sur les lieux où l'attendaient une dizaine de ses semblables. Le petit démon suivit le gros comme s'il l'accompagnait.

Le site n'avait rien de remarquable. Ce n'était rien de plus qu'un grand terrain boueux à l'herbe broyée par le passage des Saaurs et de leurs montures, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. Quant à l'herbe qui entourait la faille, elle était racornie et noircie par les pas des démons, même si l'on apercevait quelques touffes de vert ici ou là. Si les démons ne parvenaient pas à rouvrir le portail, ces minuscules sources d'énergie vitale seraient dévorées à leur tour, en dépit de leur insignifiance. Le petit démon plissa les yeux et perçut l'étrange distorsion de l'énergie qui planait dans l'air. Il était difficile de la remarquer à moins de le vouloir.

Ce que les Saaurs et d'autres races mortelles appelaient magie n'était rien d'autre pour les démons qu'un changement dans les énergies vitales. Certains risquaient de mourir en ouvrant la faille. Jusqu'à ce que l'on retire les protections qui empêchaient le passage, il serait impossible de garder la faille ouverte pendant plus de quelques secondes. Beaucoup de démons étaient prêts à mourir pour permettre, ne serait-ce qu'à deux ou trois des leurs, de passer. Pourtant, aucun n'avait envie de donner sa vie – ce n'était pas dans leur nature. Mais tous craignaient Tugor et Maarg et espéraient que d'autres seraient choisis à leur place pour payer le prix ultime, tandis qu'eux-mêmes survivraient et seraient récompensés.

Le capitaine donna l'ordre d'ouvrir le passage.

Les démons qui devaient accomplir cette tâche se regardèrent, sachant que certains d'entre eux allaient mourir. Puis ils ouvrirent leur esprit et laissèrent les énergies couler à flots. Le petit démon étudia l'air et le vit miroiter lorsque l'ouverture apparut. Le capitaine s'accroupit et se prépara à sauter.

Au moment même où il se lançait, le petit démon sauta sur son dos, tandis qu'autour d'eux leurs compagnons hurlaient et tombaient en raison des efforts qu'ils fournissaient. Totalement pris par surprise, le capitaine beugla son indignation et tomba dans la faille avec son assaillant. Le sentiment d'urgence qui

animait le petit démon l'aida à ignorer l'impression de désorientation, alors que cela ne fit qu'ajouter à la surprise du capitaine.

Lorsqu'ils émergèrent dans une grande salle plongée dans les ténèbres, le petit démon mordit de toutes ses forces la nuque du capitaine, le point le plus faible de son corps. Aussitôt, une impulsion électrique l'envahit tandis que l'indignation de sa proie se muait en douleur et en terreur. Le capitaine se débattit dans la pénombre, essayant en vain de déloger son agresseur. Ce dernier s'accrochait férocement au dos de sa victime. Alors le capitaine se jeta en arrière pour essayer d'écraser son attaquant, plus petit, contre la paroi rocheuse de la caverne. Mais ses ailes, trop puissantes, empêchèrent cette manœuvre de réussir.

Il s'effondra à genoux. Le petit démon comprit alors qu'il était victorieux. L'énergie l'envahit jusqu'à ce qu'il ait l'impression d'être littéralement sur le point d'exploser. Il lui était déjà arrivé de festoyer jusqu'à l'inconscience mais jamais encore il n'avait consommé autant d'énergie en un seul festin. Il était désormais plus puissant que la créature dont il se nourrissait encore. Il se campa solidement sur ses jambes, déjà plus longues et plus musclées, et souleva sa victime qui ne cessait de rapetisser, tout juste capable de miauler faiblement tandis que sa force vitale l'abandonnait.

Ce fut vite terminé. Le démon victorieux se redressa, presque ivre de tant de puissance. Aucune nourriture, fût-ce de la viande ou des fruits, aucune boisson, fût-ce du vin ou de la bière, ne pouvait procurer pareille sensation à ceux de sa race. Il regretta de ne pas avoir à sa disposition l'un de ces miroirs qu'utilisaient les Saaurs, car il savait qu'il devait mesurer au moins une tête de plus à présent. Dans son dos, il sentit les ailes – qui le porteraient un jour à travers les cieux – continuer à pousser.

Mais quelque chose vint le distraire. De nouveau, des pensées étrangères pénétrèrent son esprit.

*— Observe et fais attention !*

Il se retourna et modifia ses perceptions afin de percer l'obscurité.

Le sol de pierre de la grande salle était jonché de cadavres. Il reconnut des Saaurs, ainsi que ceux que l'on appelait les

Panthatians. Parmi eux se trouvait un troisième type de créatures qui lui étaient inconnues, plus petites que les Saaurs mais plus grosses que les Panthatians. Il ne restait rien de leurs énergies vitales, aussi les chassa-t-il rapidement de son esprit.

Les protections qui causaient la mort des démons tentant de franchir la faille étaient toujours en place. Il les examina et vit qu'elles auraient dû être facilement retirées par les démons qui l'avaient précédé.

En contemplant de nouveau le carnage dans la pièce, il comprit qu'une importante quantité de magie avait été utilisée pour empêcher ses frères de détruire les protections. Il se demanda alors ce qui leur était arrivé, car s'ils avaient été anéantis au cours du combat, une trace de leur énergie aurait dû persister. Mais il n'y avait absolument rien.

Épuisé par son combat et cependant enivré par sa nouvelle puissance, le démon fit mine de retirer la première protection, mais la voix dans son esprit lui ordonna : « *Attends !* »

Le démon hésita puis porta la main à la fiole qui pendait à son cou. Sans réfléchir aux conséquences, il l'ouvrit et libéra l'âme emprisonnée à l'intérieur. Mais plutôt que de rejoindre ses ancêtres, elle s'engouffra à l'intérieur du démon.

Ce dernier frissonna et ferma les yeux tandis qu'un autre esprit prenait le contrôle de son corps. S'il n'avait été aussi absorbé par le changement qui s'opérait en lui grâce à sa victoire, il n'aurait pas succombé aussi facilement à l'âme qui lui demandait de la libérer. De même, s'il n'avait pas été aussi désorienté, cette autre intelligence n'aurait pas été capable de prendre le dessus. L'esprit qui le contrôlait à présent conserva un peu de son essence dans la fiole et remit le bouchon dessus. Il était essentiel qu'une partie de lui reste séparée du démon, comme une espèce d'ancrage qui l'aiderait à résister aux exigences et à l'appétit de son hôte. En effet, même sans cela, il allait continuellement devoir se battre contre la nature du démon.

La nouvelle créature examina de nouveau les protections à l'aide de ses yeux inhumains. Plutôt que de les détruire, elle récita une incantation saaure pour les renforcer. Elle ne pouvait qu'imaginer la rage qui envahirait Tugor lorsque le prochain

messager exploserait en flammes en essayant de se glisser dans cette dimension. Cela n'empêcherait pas éternellement les démons d'entrer, mais la créature disposait ainsi d'un peu de temps précieux.

Elle fit jouer ses griffes et fléchit ses bras, qui lui paraissaient brusquement trop longs. Elle se demanda quelle était cette troisième race qui gisait parmi les morts. S'agissait-il d'alliés ou d'ennemis des Panthatians et de ceux qu'ils avaient dupés, les Saaurs ?

La créature remit à plus tard de telles réflexions. Lorsque l'esprit du petit démon et celui de l'âme emprisonnée fusionnèrent en un seul, elle eut accès à de nouvelles connaissances et sentit qu'au moins un démon stupide errait sans but dans ces cavernes et ces galeries de pierre. Elle comprit que c'étaient les protections qui avaient permis au petit démon de traverser la faille sain et sauf sur le dos du capitaine, car ce dernier était resté stupéfait, privé de son intelligence, sans plus de conscience qu'un animal en dépit de sa puissance. Mais la nouvelle créature sut aussi que les démons qui se trouvaient déjà ici et qui se nourrissaient, acquérant ainsi davantage de ruse et de pouvoir, n'allaient pas tarder à retrouver leur intelligence. Avec elle reviendraient la mémoire et le besoin de retrouver cette caverne pour détruire les protections, afin d'ouvrir la voie à leurs semblables.

La créature devait tout d'abord chasser et détruire ces démons, afin de s'assurer que cela n'arriverait pas. Puis elle entamerait une autre recherche.

— Jatuk, murmura-t-elle.

Né sur le monde de Shila, Jatuk, le fils du dernier souverain des Saaurs, régnait ici sur les restes de l'armée de son père. La créature avait beaucoup de choses à lui dire, notamment qu'elle avait engendré Shadu, l'un de ses principaux compagnons. Mais le processus de fusion n'était pas terminé. La créature intelligente apprenait à contenir et à maîtriser la nature du démon. Prenant pleinement possession de son nouveau corps, elle se dirigea vers un tunnel. L'esprit d'Hanam, le dernier grand maître de la connaissance des Saaurs, avait trouvé un moyen de triompher de la mort et de la trahison. Il allait

pouvoir retrouver les derniers représentants de son peuple et leur expliquer qu'ils avaient été victimes d'une grande tromperie, qui risquait d'amener un autre monde à sa perte si on ne faisait rien pour l'en empêcher.

# Chapitre 1

# KRONDOR

Erik leva son poing fermé.

Les soldats s'agenouillèrent juste en dessous de la position qu'il occupait dans la ravine. En silence, il indiqua par gestes l'endroit où chacun devait se poster. Alfred, devenu son premier caporal, lui fit signe depuis l'autre extrémité de la colonne. Erik hocha la tête. Tous savaient ce qu'ils devaient faire.

Les envahisseurs avaient installé leur camp au nord de Krondor et occupaient une position relativement défendable. Leur objectif, la petite ville d'Eggly, se situait environ cinq kilomètres plus loin. Comme ils s'étaient arrêtés avant le coucher du soleil, Erik était certain qu'ils s'apprêtaient à lancer leur attaque juste avant l'aube.

Il les avait observés depuis sa cachette afin de décider de la meilleure stratégie à suivre, tandis que ses propres soldats campaient non loin de là. Il avait regardé ses ennemis monter leur camp et constaté qu'ils étaient aussi désorganisés qu'il le pensait : leurs sentinelles étaient postées à de mauvais endroits et passaient autant de temps à regarder en direction du camp pour bavarder avec leurs camarades qu'à surveiller les environs pour empêcher quiconque d'approcher. De plus, les regards qu'ils jetaient constamment en direction des feux de camp les empêchaient d'avoir une bonne vision nocturne. Après avoir évalué la force et la position des envahisseurs, Erik avait choisi et décidé d'attaquer le premier. Certes, ses adversaires étaient au moins cinq fois plus nombreux que ses hommes, mais ces derniers bénéficiaient de l'effet de surprise et d'un meilleur entraînement – du moins Erik l'espérait-il.

Il prit quelques minutes pour examiner une dernière fois le camp ennemi. Les sentinelles paraissaient peut-être encore plus

inattentives qu'elles ne l'étaient lorsqu'Erik avait demandé à sa troupe de le rejoindre. Il était clair qu'aux yeux des envahisseurs cette mission n'avait qu'une importance mineure. Il s'agissait simplement de s'emparer d'une petite ville à l'écart des sentiers battus tandis que le conflit majeur faisait rage au sud, près de la capitale, Krondor. Erik était bien décidé à leur montrer qu'il n'y avait pas d'escarmouches mineures, dans aucune guerre.

Lorsque ses hommes furent tous en position, Erik se laissa glisser dans une petite gorge, jusqu'à pouvoir presque effleurer l'un des gardes, qui se mourait d'ennui. Il jeta un petit caillou derrière l'individu, qui se retourna, sans réfléchir. Comme Erik s'y attendait, le garde regarda en direction du feu de camp le plus proche, ce qui l'aveugla momentanément. Un soldat, assis près des flammes, lui demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a, Henry ?

— Rien, répondit l'autre.

Il se retourna et se trouva nez à nez avec Erik. Mais il n'eut pas le temps de crier pour avertir ses compagnons. Le sergent de Krondor l'assomma d'un coup de poing et tendit les bras pour prévenir sa chute.

— Henry ? s'inquiéta l'homme près du feu de camp.

Il fit mine de se lever et tenta en vain de scruter la pénombre au-delà de la zone éclairée par les flammes.

— Puisque je te dis qu'y a rien, répliqua Erik en essayant d'imiter la voix du garde.

Il ne réussit pas à convaincre le soldat qui se leva et fit mine de prendre son épée en ouvrant la bouche pour appeler à l'aide. Mais son arme n'était pas encore sortie du fourreau qu'Erik était déjà sur lui. Il lui sauta dessus comme un chat sur une souris et l'attrapa par sa tunique avant de le faire tomber à la renverse. Le soldat heurta durement le sol. Erik lui mit le couteau sous la gorge en disant :

— Tu es mort. Plus un bruit.

L'homme lui lança un regard noir, mais il finit par acquiescer.

— Au moins, je vais pouvoir finir mon dîner, commenta-t-il à voix basse.

Il s'assit et reprit son assiette. Pendant ce temps, Erik fit le tour du feu de camp. Deux autres soldats, surpris, battirent des paupières lorsqu'il leur « trancha la gorge ». Ils n'eurent même pas le temps de réaliser qu'on les attaquait.

Puis des cris s'élevèrent un peu partout dans le camp, signalant la présence en force des guerriers d'Erik parmi les troupes ennemies. Les attaquants tranchèrent des gorges, renversèrent des tentes et provoquèrent des ravages parmi les « envahisseurs ». Erik leur avait laissé carte blanche à condition toutefois de ne pas allumer d'incendie. Personnellement, il n'avait rien contre, mais le baron de Tyr-Sog risquait de ne pas apprécier les dégâts causés à son équipement.

Erik traversa la mêlée, assommant les soldats ensommeillés qui sortaient de leur tente. Il coupa quelques cordages, piégeant les autres à l'intérieur sous un amas de toile d'où lui parvinrent des cris indignés. Dans tout le camp résonnaient les jurons de ceux que l'on « tuait ». Erik avait du mal à réprimer son hilarité. L'attaque avait été rondement menée car il se retrouva au centre du camp en moins de deux minutes. Il arriva devant la tente de commandement au moment où le baron, encore à moitié endormi, en sortait. Le noble, visiblement mécontent d'être ainsi dérangé, finissait de boucler son ceinturon, auquel était accrochée son épée.

— Qu'avons-nous là ? demanda-t-il en regardant Erik de haut.

— Vos troupes ont été massacrées, messire, expliqua le sergent en donnant un léger coup, du plat de son épée, sur la poitrine du baron. Vous-même venez de mourir à l'instant.

Le baron dévisagea l'homme qui rengainait à présent son arme. Il était grand et avait les épaules inhabituellement larges sans pour autant être gros, un peu comme un forgeron. Il avait des traits quelconques mais son sourire était engageant, ouvert et amical. À la lueur des flammes, des reflets vermeils parcouraient ses cheveux d'un blond pâle.

— Sottises ! répliqua le corpulent baron, dont la barbe soigneusement taillée et la fine chemise de nuit en soie révélaient mieux que des mots toute l'inexpérience en matière de campagnes militaires. Nous étions censés attaquer Eggly

demain. Personne ne nous a parlé d'une attaque de nuit, ajouta-t-il en agitant la main en direction du camp. Si nous l'avions su, nous aurions pris des précautions.

— C'est que nous essayons de vous démontrer un point important, messire, répondit Erik.

— Et tu as brillamment réussi, dit une voix surgie de l'ombre.

Owen Greylock, capitaine de la garnison royale du prince de Krondor, s'avança dans la lumière. Ses traits émaciés lui donnaient une apparence sinistre à la lueur vacillante des flammes.

— Je crois que tu as tué ou immobilisé les trois quarts des soldats, Erik. Combien d'hommes as-tu amenés avec toi ?

— Soixante.

— Mais je dispose de trois cents soldats, sans compter un bataillon de guerriers hadatis ! protesta le baron, visiblement perturbé.

Erik regarda autour de lui en disant :

— Je ne vois aucun Hadati.

— Comme il se doit, rétorqua une voix à l'accent prononcé, surgie elle aussi de la pénombre.

Un groupe d'hommes vêtus d'un kilt et d'un tartan entrèrent dans le camp. Leur chevelure, nouée au sommet du crâne, retombait dans leur dos en une longue queue-de-cheval. Leur chef s'adressa à Erik et tenta de deviner son grade, car le jeune homme portait une tunique noire dépourvue de galons.

— Nous avons entendu vos hommes approcher…, capitaine ?

— Sergent, corrigea le jeune homme.

— Sergent, répéta l'individu, un grand guerrier qui ne portait qu'une tunique sans manches par-dessus son kilt – s'il voulait avoir plus chaud dans les montagnes, il lui suffisait de dérouler son tartan et de le porter autour des épaules.

Il avait une chevelure noire comme la nuit et des traits réguliers qui n'avaient rien de remarquable, à l'exception de ses yeux sombres, semblables à ceux d'un oiseau de proie. À la lueur des flammes, sa peau brunie par le soleil paraissait presque rouge. Erik n'avait pas besoin de le voir dégainer la longue lame qu'il portait dans le dos pour savoir qu'il s'adressait à un combattant endurci.

— Vous nous avez entendus ?

— Oui. Vos hommes sont doués, sergent, mais nous, les Hadatis, vivons dans les montagnes. Souvent, il nous arrive de dormir à même le sol près de nos troupeaux, alors on sait reconnaître un groupe d'hommes en approche quand on l'entend.

— Quel est votre nom ?

— Akee, fils de Bandur.

Erik le salua d'un hochement de tête.

— Il faut qu'on parle.

— Je proteste, capitaine ! intervint le baron.

— Contre quoi, messire ? demanda Greylock.

— Contre cette action dont je n'ai pas été prévenu. On nous a demandé de jouer le rôle des envahisseurs, de nous attaquer à Eggly et de nous attendre à une certaine résistance de la part de la milice locale et des Forces spéciales de Krondor. Il n'a pas été fait mention d'une attaque de nuit. Si nous l'avions su, nous nous serions préparés en conséquence, répéta-t-il.

Erik regarda Owen qui lui fit signe de rassembler les hommes de sa compagnie et de s'en aller pendant qu'il s'efforçait d'apaiser l'irritation du baron de Tyr-Sog. Le jeune sergent demanda à Akee de le rejoindre :

— Dites à vos hommes de rassembler leurs affaires et allez voir mon caporal, un voyou du nom d'Alfred. Dites-lui que vous partez avec nous pour Krondor demain matin.

— Le baron sera-t-il d'accord ? demanda Akee.

— Sans doute pas, répondit Erik. Mais j'agis au nom du prince de Krondor, alors il n'a pas son mot à dire.

L'homme des collines haussa les épaules et se tourna vers ses compagnons.

— Libérez les prisonniers.

— Quels prisonniers ? s'alarma Erik.

Akee sourit.

— Nous avons capturé quelques-uns des hommes que vous avez envoyés au sud, sergent. Je crois bien que votre voyou se trouve parmi eux.

La fatigue et la pression engendrées par cet exercice nocturne eurent raison d'Erik et de sa nature plutôt calme d'ordinaire. Il jura à voix basse et ajouta :

— Si c'est le cas, il va le regretter.

Akee haussa de nouveau les épaules.

— Allons vérifier.

Erik se tourna vers un autre homme de sa compagnie, un soldat du nom de Shane.

— Rassemble les hommes au sud du camp.

Puis il suivit les Hadatis à l'extérieur du camp dressé par le baron, jusqu'à l'endroit où étaient assis deux autres hommes des collines, en compagnie du caporal Alfred et de six des meilleurs soldats de sa compagnie.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? leur demanda Erik.

Alfred se leva en soupirant.

— Ils sont doués, sergent. Ils ont dû se mettre en route à la seconde où ils nous ont entendus arriver, parce qu'on se trouvait là-haut sur la crête et j'aurais parié tout ce que je possède qu'il était impossible de sortir du camp, de nous contourner et de nous tomber dessus quand on a commencé à descendre. (Il secoua la tête.) On les avait pas encore entendus qu'ils nous tapaient déjà sur l'épaule.

Erik se tourna vers Akee.

— Il va falloir m'expliquer comment vous avez fait ça.

Le Hadati haussa les épaules sans répondre.

— Alfred, ces hommes viennent avec nous, reprit Erik. Ramène-les au camp et rentrons à Krondor.

Alfred sourit, oubliant qu'une fois rentré, il allait sûrement se faire remonter les bretelles par son supérieur.

— On va pouvoir prendre un repas chaud, dit-il.

Erik fut bien obligé d'admettre que ce repas serait le bienvenu. Ils avaient quitté Krondor depuis une semaine pour effectuer des manœuvres et se nourrissaient uniquement de rations froides dans l'obscurité. Tous ses hommes étaient fatigués et affamés.

— Mettez-vous en route, répliqua-t-il sans rien ajouter.

Il resta seul dans la pénombre à réfléchir aux enjeux de cette guerre imminente et se demanda si une centaine d'exercices

similaires suffiraient à préparer les défenseurs du royaume. Calis, le prince Patrick, le maréchal William et d'autres commandants se trouvaient eux aussi dans ces montagnes pour mener les mêmes opérations. Il avait été décidé qu'à la fin de la semaine, un conseil se réunirait pour savoir ce qu'il convenait de faire.

*Tout, tout reste à faire*, se dit le jeune homme en lui-même.

Il s'aperçut alors qu'il devait sa mauvaise humeur à la fatigue et à la faim et non à l'échec d'Alfred face à l'embuscade hadatie. Alors il sourit. Si les guerriers originaires des collines au nord de Yabon avaient réussi à grimper si rapidement sur cette crête, c'était une bonne chose qu'ils soient du côté du royaume et, mieux encore, qu'il puisse les avoir sous ses ordres.

Il se tourna en direction du camp et décida qu'il ferait bien de rejoindre Greylock et de l'aider à amadouer le baron de Tyr-Sog, si bouleversé.

Les soldats se tenaient au garde-à-vous, tandis que la cour résonnait encore de l'écho de leurs bottes martelant les pavés. Le prince de Krondor fit son apparition sur l'estrade.

Roo regarda son ami Erik.

— Bien joué, lui dit-il.

Erik secoua la tête pour lui rappeler de se taire. Roo sourit et se tint coi tandis que le prince Patrick recevait le salut de toute la garnison, rassemblée pour l'occasion. À côté d'Erik se tenait Calis, le capitaine des soldats des Forces spéciales connus sous le nom d'Aigles cramoisis.

Erik se trémoussa légèrement, mal à l'aise que l'on attire ainsi l'attention sur lui et ses compagnons. Les survivants de la dernière expédition sur le lointain continent de Novindus étaient sur le point de recevoir une récompense pour leur bravoure. Erik ne savait pas très bien en quoi cela consistait, mais il aurait préféré dans tous les cas revenir à ses activités quotidiennes.

Lorsqu'il était rentré de cette semaine de manœuvres dans les montagnes, il s'attendait à ce que l'on tienne rapidement conseil. Mais Calis lui avait appris qu'en raison de l'arrivée du prince Erland, de retour d'une visite à son frère, le roi Borric,

une cérémonie avait été prévue, avec remise de récompenses. C'était tout ce qu'Erik savait. Il lança un regard en coin à son capitaine et vit que lui aussi semblait impatient d'en avoir terminé avec toutes ces histoires. Renaldo, un autre survivant, échangea un regard avec Micha. Les deux soldats avaient fui les cavernes des prêtres-serpents panthatians en compagnie de Calis. Renaldo sentit sa poitrine se gonfler d'orgueil lorsque le prince de Krondor lui présenta sa récompense, le Cordon Blanc du Courage, qui serait cousu sur la manche de sa tunique. Tout le monde pourrait ainsi comprendre qu'il avait fait preuve « d'un courage exemplaire au service de son roi et de sa patrie ».

Roo avait armé l'un de ses plus gros navires à destination de Novindus afin de ramener chez eux les soldats du royaume. Le voyage de retour avait permis à Erik et ses compagnons de guérir et de se reposer. Leur capitaine, cet homme énigmatique que l'on prétendait à demi elfe, était pratiquement remis des terribles blessures qui auraient tué n'importe quel être humain. Deux de ses plus vieux compagnons, Praji et Vaja, étaient morts dans l'explosion magique qui avait touché Calis, dont la moitié du corps avait été brûlée comme au contact d'un incendie. Pourtant, il n'avait plus la moindre cicatrice. La peau de son visage et de son cou était juste un peu plus claire que le reste de son corps bruni par le soleil. Erik se demanda s'il connaîtrait jamais toute la vérité au sujet de l'homme qu'il servait.

Mais puisqu'il était question d'énigmes, Erik regarda en direction d'un autre de ses compagnons, l'étrange Nakor. Il se tenait à l'écart des militaires qui devaient être récompensés et observait la cérémonie avec un petit sourire moqueur. À ses côtés se trouvait Sho Pi, l'ancien moine qui se considérait désormais comme son disciple. Depuis un mois, ils résidaient au palais en tant qu'invités du duc de Krondor. Nakor ne semblait guère pressé de renouer avec son activité principale, qui consistait à escroquer les joueurs naïfs dans toutes les maisons de jeux du royaume.

Erik laissa son esprit vagabonder tandis que le prince citait chaque soldat tour à tour. Il se demanda qui allait honorer la mémoire de ceux qui n'étaient plus là, et tout particulièrement celle de Bobby de Loungville, l'impitoyable sergent à la volonté

de fer. C'était lui, plus que quiconque, qui avait forgé Erik et lui avait permis de devenir le soldat qu'il était à présent. Le jeune homme sentit des larmes perler à ses paupières en se rappelant Bobby dans la grotte à flanc de montagne, ses poumons se remplissant peu à peu de sang à cause d'une blessure à l'épée. *Vous voyez, je l'ai ramené à Krondor et il est en vie*, se dit-il en silence.

Il battit des paupières pour en chasser les larmes et jeta un nouveau coup d'œil à son capitaine, pour s'apercevoir que ce dernier l'observait.

Calis hocha discrètement la tête, comme pour lui faire comprendre que lui aussi se souvenait des amis disparus.

La cérémonie semblait ne pas vouloir finir. Pourtant, brusquement, tout fut terminé. La garnison du palais reçut l'ordre de se disperser. Le maréchal William, commandant en chef des armées de la principauté, fit signe à Erik et ses compagnons de le suivre.

— Le prince vous demande à tous de le rejoindre dans sa chambre du conseil privée, dit-il à l'adresse de Calis.

Erik regarda Roo, qui haussa les épaules. Lors du voyage de retour, les deux amis d'enfance avaient rattrapé le temps perdu en se racontant ce qui s'était passé dans leur vie depuis le départ d'Erik. Ce dernier avait été à la foi amusé et surpris de découvrir qu'en moins de deux ans, son meilleur ami était devenu l'un des plus importants marchands de Krondor et l'un des hommes les plus riches du royaume des Isles. Ce n'est qu'en voyant le capitaine et son équipage obéir à ses ordres qu'il avait compris que Rupert Avery, guère plus qu'un voleur dans son enfance et à peine entré dans l'âge adulte, possédait vraiment ce navire.

Erik avait raconté à Roo ce qu'ils avaient découvert avec Calis. Il n'avait pas besoin d'en rajouter pour faire partager l'horreur et le dégoût qu'il avait éprouvés en se taillant un chemin à coups d'épée à travers les crèches des Panthatians. Même s'ils n'avaient pas accompagné Calis lors de son dernier voyage en date, Roo, Nakor et Sho Pi s'étaient déjà rendus sur le continent de Novindus et ils connaissaient les dangers que leurs amis avaient dû affronter. Lentement, tout au long du voyage, Erik leur avait fourni tous les détails, même les plus sinistres, à

propos du massacre des bébés panthatians et de la présence de ce mystérieux « troisième joueur » qui avait causé plus de dégâts parmi les hommes-serpents que les soldats de Calis. A moins qu'il existe des crèches dans un autre endroit, ce qui paraissait peu probable, les seuls Panthatians encore en vie se trouvaient dans l'entourage proche de la reine Émeraude. S'ils étaient vaincus au cours de la guerre à venir, les prêtres-serpents disparaîtraient à tout jamais, une issue pour laquelle les deux amis d'enfance de la lande Noire priaient avec ferveur.

Roo et Erik s'étaient quittés dès l'arrivée à quai du navire, car le premier devait s'occuper de ses affaires. Deux jours plus tard, Erik était parti en manœuvres afin d'évaluer l'entraînement que Jadow Shati avait donné à ses hommes en son absence. Il avait été ravi de constater que les recrues qu'il avait eues sous ses ordres au cours de la semaine précédente étaient aussi disciplinées et dignes de confiance que celles avec lesquelles il s'était lui-même entraîné lorsqu'il n'était qu'un simple soldat.

En entrant dans le palais, Erik se sentit comme toujours mal à l'aise en présence des grands du royaume, dans ces lieux où s'exerçait le pouvoir. Il avait pourtant servi à Krondor une année entière avant de partir avec Calis pour Novindus. Mais, la plupart du temps, il s'était contenté de rester dans la caserne. À l'époque, il ne se rendait au palais proprement dit que lorsqu'on l'y convoquait, ou pour emprunter au maréchal William un livre traitant de stratégie militaire. Il n'avait jamais réussi à se détendre tout à fait en présence du chef suprême des armées du royaume de l'Ouest, mais il avait fini par s'habituer à passer des heures à discuter de ses lectures autour d'un verre de bière ou de vin. Cependant, si on lui laissait le choix, Erik préférait entraîner ses hommes dans la cour, travailler à la forge avec les armuriers, s'occuper des chevaux du palais et surtout partir en manœuvres. Hors des murs de Krondor, la vie exigeait trop de lui pour lui permettre de s'appesantir sur les conséquences de la guerre à venir.

Dans la chambre du conseil privée du prince – qui ressemblait davantage à un petit bureau qu'à une chambre, selon Erik –, d'autres hommes les attendaient, parmi lesquels se

trouvaient messire James, le duc de Krondor, et Jadow Shati, l'autre sergent de la compagnie de Calis. Erik s'attendait à ce que Jadow soit promu sergent-major pour remplacer Bobby. Des serviteurs avaient déposé sur la table un copieux buffet de fromages, de viandes, de fruits, de pains et de légumes. De la bière, du vin et des pichets de jus de fruit réfrigérés attendaient également les convives.

— Servez-vous, leur recommanda le prince de Krondor en ôtant sa couronne et sa cape de cérémonie, qu'il remit aux pages présents dans la pièce.

Calis mordit dans une pomme tandis que les autres faisaient le tour de la table.

Erik fit signe à Roo de le rejoindre.

— Comment ça va chez toi ?

— Les enfants sont… surprenants. Ils ont tellement grandi pendant les mois qu'a duré mon absence que j'ai eu du mal à les reconnaître. (Une expression pensive vint creuser son visage.) Mes affaires ont prospéré, mais pas autant que je m'y attendais. Jacob d'Esterbrook a réussi à me doubler trois fois pendant que j'étais au loin. L'une de ces transactions m'a coûté une petite fortune.

— Je vous croyais amis tous les deux, s'étonna Erik en prenant une bouchée de pain et de fromage.

— D'une certaine façon. (Roo avait préféré passer sous silence sa liaison avec Sylvia d'Esterbrook, la fille de Jacob, étant donné qu'Erik avait une opinion très arrêtée sur la famille et les serments de fidélité.) Je dirais plutôt que nous nous affrontons dans une espèce de compétition amicale. Il a la mainmise sur le commerce à destination de Kesh et se montre réticent à l'idée d'en céder ne serait-ce qu'une petite partie.

Au même moment, Calis vint les trouver et interrompit leur conversation :

— Roo, tu veux bien nous excuser un moment ?

L'intéressé acquiesça, murmura : « Bien sûr, capitaine », et se dirigea vers la table pour profiter du buffet.

Calis attendit qu'il n'y ait plus personne autour d'eux pour demander :

— Erik, est-ce que le maréchal William a eu l'occasion de te parler aujourd'hui ?

Le jeune homme secoua la tête.

— Non, capitaine. J'étais trop occupé à reprendre le rythme avec Jadow… maintenant que Bobby n'est plus là…

Il haussa les épaules.

— Je comprends. (Calis fit signe au maréchal de les rejoindre.) Erik, un choix s'offre à toi.

— Calis et moi avons parlé de vous, jeune homme, expliqua William, un petit homme mince qui était l'un des meilleurs cavaliers et des meilleurs bretteurs du royaume en dépit de son âge avancé. Au vu de la situation, nous avons plus de postes disponibles que de personnes de talent.

Erik savait ce que William voulait dire en employant le mot « situation », car une terrible armée se rassemblait en ce moment même de l'autre côté de l'océan avec l'intention d'envahir le royaume dans un délai de deux ans.

— Quel est mon choix ?

— J'aimerais vous offrir un emploi, répondit William. Vous auriez le grade de lieutenant dans l'armée du prince et vous commanderiez les lanciers krondoriens. Compte tenu du don que vous avez pour vous occuper des chevaux, je ne vois personne de plus qualifié pour ce travail.

Erik regarda Calis.

— Et vous, capitaine, que me proposez-vous ?

— J'aimerais que tu restes chez les Aigles cramoisis, répondit-il platement.

— Alors je reste, répliqua le jeune homme sans hésiter. Je dois tenir une promesse.

William sourit d'un air contrit.

— Je m'en doutais, mais je me devais de vous poser la question.

— Merci de l'avoir fait, messire. J'en suis flatté.

William sourit à Calis.

— Tu dois user de magie, ce n'est pas possible autrement. Il est à mi-chemin de devenir le meilleur tacticien que j'aie jamais rencontré – il le sera s'il continue à étudier –, et toi, tu veux gâcher ses talents en le transformant en sergent tyrannique.

Calis esquissa un petit sourire, une expression narquoise qu'Erik avait appris à bien connaître.

— Pour le moment, nous avons davantage besoin de sergents tyranniques pour entraîner nos soldats que de tacticiens, Willy. De plus, mes sergents sont différents des tiens.

William haussa les épaules.

— Tu as raison, bien sûr. Mais quand les envahisseurs seront ici, chacun de nous voudra réunir à ses côtés les meilleurs hommes que nous pourrons trouver.

— Je ne peux le nier.

William s'éloigna. Calis se tourna vers son sergent en lui disant :

— Merci, Erik.

— Je dois tenir une promesse, répéta le jeune homme.

— Envers Bobby ? s'enquit le demi-elfe.

Erik acquiesça. L'expression de Calis se fit menaçante.

— Eh bien, connaissant Bobby, je ferais mieux de te prévenir tout de suite : j'ai besoin d'un sergent-major, pas d'une nounou. Tu m'as sauvé la vie une fois, Erik de la Lande Noire, alors tu n'as qu'à considérer que tu t'es acquitté de ta promesse envers Bobby de Loungville. Si tu dois choisir un jour entre ma vie et la survie du royaume, je veux que tu prennes la bonne décision.

Il fallut quelques instants à Erik pour assimiler ce qui venait d'être dit.

— Sergent-major ?

— Tu remplaces Bobby, lui dit Calis.

— Jadow a passé plus de temps avec vous…, voulut protester Erik.

— Mais tu es plus doué que lui, l'interrompit le capitaine. Il s'en sort très bien en tant que sergent – tu as vu comme les nouveaux ont progressé –, mais si je lui offrais une nouvelle promotion, il risquerait de devenir un problème et non un atout. (Il dévisagea son subordonné pendant quelques instants.) William n'exagérait pas en soulignant tes qualités de tacticien. Il va te falloir également travailler tes compétences en matière de stratégie. Tu sais ce qui nous menace. Tu es conscient que, lorsque les combats auront commencé, tu risques de te retrouver dans la nature avec des centaines d'hommes qui

compteront sur toi pour les garder en vie. Un ancien général isalani appelait ça le « brouillard de la bataille ». Les hommes capables de garder leurs camarades en vie sont rares.

Erik ne put qu'acquiescer. Comme tous ceux qui avaient voyagé avec Calis, il avait vu l'armée de la reine Émeraude à l'œuvre ; il en avait même fait partie pendant quelque temps. Dès qu'ils débarqueraient sur les rivages du royaume, ces tueurs sèmeraient le chaos sur leur passage. Seuls des hommes rudes, disciplinés et bien entraînés parviendraient à survivre au sein d'un tel désordre. C'est sur leurs épaules, non sur celles des armées traditionnelles, que reposerait le sort du royaume des Isles et de Midkemia.

— Très bien, capitaine, j'accepte.

Calis sourit et posa la main sur l'épaule d'Erik.

— Vous n'aviez pas vraiment le choix, sergent-major. Maintenant, tu vas devoir promouvoir certains soldats : nous avons besoin d'un autre sergent pour rétablir l'équilibre de cette armée, ainsi que d'une demi-douzaine de caporaux.

— Alfred de la lande Noire, suggéra Erik. C'était un caporal, et une vraie brute, jusqu'à ce que je m'occupe de son cas. Il est prêt à assumer cette responsabilité et demeure au fond de lui un vrai bagarreur. On en aura besoin le moment venu.

— Tu as raison.

— Je suppose que nous avons assez de candidats au grade de caporal, ajouta Erik. J'en ferai la liste ce soir.

Calis hocha la tête.

— Je dois m'entretenir avec Patrick avant que cette réunion se transforme en véritable réception. Excuse-moi.

Roo rejoignit son ami en voyant Calis s'éloigner.

— Alors, qui a eu cette promotion, toi ou Jadow ?

— Moi, répondit Erik.

— Toutes mes condoléances. (Roo sourit et donna une tape sur le bras de son ami.) Sergent-major.

— Et toi ? répliqua Erik. Tu étais sur le point de me raconter comment ça se passe chez toi.

Roo esquissa un faible sourire et haussa les épaules.

— Karli m'en veut encore de l'avoir prévenue à la dernière minute que je partais te chercher. Elle avait raison : les enfants

ne me reconnaissent pas. Abigail m'appelle quand même papa mais le petit Helmut ne m'adresse que des sourires timides. (Il soupira.) Pour être franc, j'ai été accueilli plus chaleureusement par Helen Jacoby.

— Il faut dire qu'elle te doit beaucoup, d'après ce que tu m'as raconté. Tu aurais pu les jeter à la rue, elle et ses enfants.

Roo se mit à grignoter un fruit.

— Pas vraiment. Son mari n'était pour rien dans le meurtre de mon beau-père. (Il haussa les épaules.) J'ai quelques détails à régler, mais Jason, Duncan et Luis ont pris soin de mes affaires en mon absence et mes associés ne m'ont pas dérobé trop d'argent. (Il sourit malicieusement.) Du moins, je n'en ai pas encore trouvé la preuve. (Il redevint sérieux.) Je sais aussi que l'armée dans laquelle tu vas jouer un rôle important va avoir besoin de provisions, d'armes et d'armures. Ces choses-là coûtent cher.

Erik acquiesça.

— J'ai une petite idée de la façon dont nous allons faire face à la reine Émeraude. Nous ne réunirons jamais sur le champ de bataille des forces armées aussi nombreuses que les siennes, alors nous allons devoir mettre sur pied la campagne la plus ambitieuse depuis la guerre de la Faille. Personne n'aura jamais rien vu de pareil.

— Combien de soldats, à ton avis ?

— Ce ne sont encore que des hypothèses. Mais il nous faut au moins cinquante à soixante mille hommes de plus que ce que comptent actuellement les armées de l'Est et de l'Ouest.

— Mais ça fait près de cent mille hommes ! s'exclama Roo. Disposons-nous d'assez de soldats ?

— Non, avoua Erik en secouant la tête. En tout, les armées de l'Ouest disposent de vingt mille hommes, en comptant les dix mille soldats directement sous les ordres du prince. Les armées de l'Est sont plus nombreuses, mais comprennent beaucoup de garnisons honorifiques. Depuis que nous avons signé un traité de paix à long terme avec Roldem, les autres royaumes orientaux sont restés calmes, peu soucieux de tenter la moindre opération militaire, puisque nous ne sommes plus distraits par leur voisin. (Il haussa les épaules.) J'ai passé trop de temps à

parler stratégie avec le maréchal William, j'imagine… Maintenant, nous devons nous préparer pour la bataille qui se déroulera ici même. Nous avons perdu trop d'hommes de valeur au cours de nos derniers séjours sur Novindus, ajouta-t-il à voix basse en secouant la tête.

Roo acquiesça.

— On a une sacrée dette à lui faire payer, à cette salope verte. Mais la facture risque d'être salée.

Erik sourit.

— Notre duc puiserait-il dans tes fonds ?

Roo lui retourna son sourire, mais en beaucoup plus ironique.

— Pas encore. Il m'a fait comprendre que les impôts resteraient d'un montant raisonnable parce qu'il a besoin de moi pour financer une grande partie du conflit à venir. Il veut aussi que je réussisse à convaincre les autres marchands, comme Jacob d'Esterbrook, de mettre la main à la poche eux aussi.

En parlant d'Esterbrook, Roo pensa de nouveau à sa fille, Sylvia, qui avait été sa maîtresse pendant presque un an avant qu'il se porte au secours d'Erik et de Calis. Il ne l'avait vue qu'une fois depuis son retour, deux semaines plus tôt, et il avait bien l'intention de la rencontrer le soir même. Son désir pour elle était si intense qu'il en devenait douloureux.

— Je pense que je vais bientôt rendre visite à Jacob, ajouta-t-il comme si cette pensée venait juste de l'effleurer. Si nous nous mettons d'accord tous les deux pour participer au financement de cette guerre, aucune autre personne influente n'osera rejeter la requête du prince. Après tout, si nous perdons, le remboursement de nos prêts sera le cadet de nos soucis, ajouta-t-il sèchement. En admettant qu'on puisse encore s'inquiéter de quoi que ce soit, chuchota-t-il d'un ton plus sinistre encore.

Erik hocha la tête d'un air évasif. Il devait admettre que Roo avait démontré, sans laisser place au moindre doute, qu'il comprenait le monde de la finance mieux que lui. D'ailleurs, au vu de son incroyable succès, il le comprenait même mieux que la plupart des hommes d'affaires du royaume.

— Je devrais m'excuser auprès du prince et retourner m'occuper de mes affaires, lui dit Roo. De toute façon, j'imagine que ceux d'entre nous qui ne font pas partie de votre cercle militaire privé vont bientôt être priés d'aller voir ailleurs.

Erik lui serra la main.

— Je pense que tu as raison.

Des nobles qui ne faisaient pas partie de l'armée faisaient déjà leurs adieux au prince. Roo laissa son ami d'enfance et rejoignit la file de personnes qui attendaient la permission du prince pour quitter les lieux. Bientôt, il ne resta plus dans la pièce que Patrick, ses principaux conseillers et les membres de l'armée.

— Nous sommes tous là, annonça le prince lorsque Owen Greylock fit son entrée.

Le maréchal William leur fit signe de se rassembler autour d'une table ronde située à l'une des extrémités de la pièce. Le duc James s'assit à la droite de son prince et William à sa gauche.

Ce fut le duc qui prit la parole.

— Bien, maintenant que la cérémonie est terminée, nous pouvons revenir au travail sanglant qui nous attend.

Erik se laissa aller contre le dossier de sa chaise et écouta avec attention tandis que les plans pour la défense finale du royaume des Isles commençaient à prendre forme.

Roo se présenta à la porte où l'attendait son cheval. Il avait laissé sa voiture chez lui, à disposition de sa femme, car sa famille avait déménagé dans une propriété à l'extérieur de la cité. Lui-même préférait la commodité de sa demeure de Krondor, située juste en face du *Café de Barret*, où il passait la plus grande partie de sa journée de travail. Mais sa maison de campagne lui offrait une tranquillité dont il ne disposait pas auparavant. Il possédait suffisamment de terrain pour pouvoir chasser si l'envie l'en prenait, il disposait également d'un ruisseau poissonneux et pouvait profiter de tous les autres avantages réservés à la noblesse et aux riches roturiers. Il savait qu'il lui faudrait bientôt trouver du temps pour s'adonner à ces loisirs.

L'un des plus riches marchands du royaume, Roo Avery n'avait pas encore vingt-trois ans, mais il était déjà père de deux enfants et au courant de secrets partagés seulement par un petit nombre de personnes. Sa maison de campagne était l'atout dissimulé dans sa manche, comme auraient dit les joueurs, un endroit d'où sa famille pourrait échapper à la future invasion et se réfugier à l'Est avant que la foule hystérique fuie Krondor en piétinant tout sur son passage. Roo avait été témoin de la chute de Maharta, cette lointaine cité réduite à néant trois ans plus tôt par les armées de la reine Émeraude. Il avait dû se tailler un chemin à coups d'épée dans la masse d'habitants paniqués et avait vu des innocents mourir simplement parce qu'ils se trouvaient au mauvais endroit. Il s'était donc juré d'épargner cette horreur à ses enfants, peu importe ce qui arriverait ensuite.

Il se souvenait de ce qu'on lui avait raconté, plusieurs années auparavant, sur une plage de Novindus, en présence des autres membres de la compagnie de Calis. On leur avait expliqué que si le royaume des Isles était vaincu, la vie telle qu'ils la connaissaient cesserait d'exister sur Midkemia. Au plus profond de lui, Roo avait encore du mal à accepter cette révélation, mais il agissait comme si la menace était réelle. Il avait vu tant d'horreurs au cours de son voyage dans l'hémisphère sud qu'il savait que, même si les dires du capitaine étaient exagérés, la vie sous le joug de la reine Émeraude se réduirait à un seul choix : l'esclavage ou la mort.

Si l'événement dont le capitaine les avait avertis se produisait, si l'armée adverse atteignait son objectif inavoué, alors les préparatifs de Roo ne lui serviraient à rien. Malgré tout, il était déterminé à faire le nécessaire pour éviter qu'il arrive malheur à sa femme et à ses enfants. Il avait acheté une maison à Salador, habitée pour le moment par l'agent qu'il avait embauché pour gérer ses affaires dans le royaume de l'Est. Roo allait sûrement en acheter une autre dans la cité de Ran, sur la frontière orientale du royaume. Ensuite, il se renseignerait auprès d'agents étrangers sur la possibilité d'acheter une propriété à Roldem, ce petit royaume insulaire qui était l'allié le plus proche du royaume des Isles.

Sortant de sa rêverie, il s'aperçut qu'il était à mi-chemin de son bureau. Il avait dit à Karli qu'il passerait la nuit en ville, prétextant que la cérémonie au palais le matin allait l'obliger à travailler tard dans la nuit. En réalité, il allait envoyer un message à Sylvia d'Esterbrook et demander à la voir le soir même. Depuis qu'il était rentré, Roo ne pensait plus guère qu'à cela. L'image du corps de la jeune femme hantait ses rêves et le souvenir de son parfum et de la douceur de sa peau l'empêchait de se concentrer sur des questions autrement plus importantes. La seule nuit qu'il avait pu passer en sa compagnie depuis qu'il était rentré n'avait fait que décupler l'envie qu'il avait d'être avec elle.

Roo arriva devant le vieil entrepôt qui abritait son bureau. Il franchit le portail et passa à côté d'ouvriers qui s'efforçaient de finir rapidement les travaux entrepris depuis son retour. Il avait ordonné la construction d'un étage, ou plutôt l'aménagement d'un grenier, où il pourrait mener ses affaires sans être gêné par les activités du rez-de-chaussée. De plus, le nombre d'employés ne cessait de croître et Roo avait besoin de davantage de place. Il avait déjà fait une proposition en vue du rachat d'un terrain qui jouxtait l'arrière de l'entrepôt. Il lui faudrait ensuite démolir un vieux pâté de maisons que louaient des ouvriers et leur famille, avant de reconstruire de nouveaux locaux. Le jeune homme savait que le prix était trop élevé, mais il avait vraiment besoin de cet espace.

Il mit pied à terre et fit signe à l'un des ouvriers d'emmener son cheval.

— Donnez-lui de la paille, pas du grain, recommanda-t-il en se frayant un chemin entre les chariots en cours de chargement ou de déchargement. Puis sellez un autre cheval, qu'il soit prêt pour que je puisse repartir.

Le martèlement des forgerons qui réparaient des roues cassées ou remplaçaient les fers des animaux de trait s'ajoutait au vacarme des employés qui criaient leurs instructions dans tout l'entrepôt.

Deux hommes supervisaient ce chaos généralisé : Luis de Savona, qui avait fait partie, tout comme Roo, de la bande de « désespérés » de Calis, et Jason, autrefois serveur au *Barret*. Il

avait été le premier employé du café à se lier d'amitié avec Roo et était un véritable génie en matière de calcul.

Roo sourit.

— Où est Duncan ?

Luis haussa les épaules.

— Au lit avec une prostituée, certainement.

Roo secoua la tête, car midi venait de sonner. Son cousin était digne de confiance sur certains points, mais pour d'autres il ne faisait preuve d'aucune loyauté. Cependant, il n'existait qu'une poignée d'hommes à qui Roo faisait confiance pour garder ses arrières, et Duncan était de ceux-là.

— Quelles nouvelles ? demanda-t-il.

Jason déplia un grand parchemin.

— Notre demande d'établir une liaison commerciale avec Kesh la Grande est « en cours d'évaluation », si l'on en croit le document très pompeux que vient de nous envoyer le délégué aux Affaires commerciales de Kesh. Libre à nous, cependant, de participer aux appels d'offres que nous pourrions trouver.

— Il a dit ça ?

— En plus de mots, répliqua Luis.

— Puisque nous avons pris la direction intérimaire de Jacoby & Fils, je m'attendais plus ou moins à ce que nous gardions leurs clients réguliers, s'étonna Roo.

— C'est ce que nous avons fait, expliqua Jason, sauf en ce qui concerne les marchands keshians. (Il secoua la tête, ses traits juvéniles empreints d'un masque de gravité.) Lorsqu'il est devenu de notoriété publique que vous aviez repris l'entreprise pour le compte d'Helen Jacoby, tous les Keshians ont dénoncé leurs contrats le plus vite possible.

Roo fronça les sourcils.

— Qui a récupéré ces contrats ? demanda-t-il en se tapotant le menton avec l'index.

— D'Esterbrook, répondit Luis. (Roo se tourna vers lui et le regarda fixement.) Ou du moins, soit des compagnies dans lesquelles il possède un petit nombre de parts, soit des entreprises dirigées par des hommes sur lesquels il exerce une grande influence. Tu sais qu'il faisait beaucoup d'affaires avec les Jacoby avant que tu leur règles leur compte.

Roo jeta un coup d'œil à Jason.

— Qu'as-tu trouvé en passant les comptes des Jacoby en revue ?

L'ancien serveur avait examiné leurs finances avec soin pendant que Roo se trouvait en mer. Ce dernier avait tué Randolph et Timothy Jacoby lorsqu'ils avaient essayé de le ruiner. Plutôt que de jeter Helen, la femme de Randolph, et ses enfants à la rue, il avait accepté de gérer pour elle l'entreprise familiale.

— Quelles que soient les affaires que les Jacoby et d'Esterbrook faisaient ensemble, ils n'en tenaient guère les comptes, expliqua Jason. J'ai trouvé la trace de quelques contrats sans importance mais rien qui sorte de l'ordinaire, juste des notes personnelles bizarres que je ne suis pas parvenu à déchiffrer. En tout cas, il y a une chose qui ne colle pas.

— Quoi donc ? demanda son employeur.

— Les Jacoby étaient trop riches. Ils gardaient de l'or dans plusieurs banques… seulement, je ne sais pas d'où vient toute cette richesse. Leurs livres de comptes remontent sur les dix dernières années, ajouta Jason en désignant une pile de documents à proximité sur le sol, mais je n'y trouve pas l'origine de cette fortune.

Roo hocha la tête.

— Ils faisaient de la contrebande.

Il se souvint de sa première dispute avec Tim Jacoby au sujet d'un rouleau de soie de contrebande dont Roo avait réussi à s'emparer.

— Combien d'or y a-t-il en tout ?

— Plus de trente mille souverains, répondit Jason, et je n'ai pas encore retrouvé tous leurs comptes en banque.

Roo réfléchit en silence pendant quelques instants.

— Il ne faut en souffler mot à personne. Si tu dois t'entretenir avec Helen Jacoby, dis-lui simplement que les choses se présentent mieux pour elle que nous le pensions. Reste vague en lui donnant assez d'informations solides pour qu'elle soit sûre qu'elle et ses enfants seront à l'abri du besoin pour le restant de leurs jours, même s'il devait m'arriver malheur. Demande-lui aussi si elle a besoin de quoi que ce soit.

— Tu ne vas pas lui rendre visite ? s'étonna Luis.

— Bientôt, répondit Roo en regardant autour de lui. Il faut rassembler davantage de fonds, rapidement, alors gardez les yeux grands ouverts et prévenez-moi si vous entendez parler d'entreprises dont nous pouvons acheter des parts ou dont nous pouvons prendre le contrôle directement. Mais restez discrets. Ne mentionnez pas le nom d'Avery & Fils ou de la compagnie de la Triste Mer, sinon les prix grimperont plus vite qu'une crue de printemps. (Ses deux employés hochèrent la tête pour montrer qu'ils avaient compris.) Je vais au *Barret* pour voir mes associés, ajouta Roo. Si vous avez besoin de moi, j'y passerai une bonne partie de la journée.

Roo laissa les deux hommes et prit le cheval frais et dispos que l'on avait sellé à son intention. Comme il réfléchissait à ce qu'il venait d'apprendre, il se retrouva devant le *Café de Barret* avant même d'avoir pris conscience du trajet parcouru.

Il mit pied à terre et lança les rênes de sa monture à l'un des serveurs en faction devant la porte. Puis il sortit une pièce d'argent de son gilet et la donna au garçon.

— Emmène-le jusqu'à l'écurie derrière ma maison, Richard.

L'intéressé emmena le cheval en souriant. Roo mettait un point d'honneur à se rappeler le nom de toute l'équipe de serveurs du *Barret* et leur donnait toujours un généreux pourboire. Trois ans auparavant, il avait travaillé dans cet établissement et il savait combien ce pouvait être un métier difficile. De plus, s'il avait besoin d'un service, comme porter un message en ville ou préparer un plat spécial pour un partenaire commercial, les serveurs veillaient à ce que ce soit fait rapidement, en remerciement de ses largesses.

Roo franchit la première barrière, dont un employé lui ouvrit le portillon, et monta l'escalier pour rejoindre la galerie qui surplombait le rez-de-chaussée. Ses associés, Jérôme Masterson et Stanley Hume, l'attendaient.

— Bonjour, messieurs, dit Roo en s'asseyant.

— Bonjour à vous aussi, Rupert, répondit Jérôme.

Hume fit écho à ce salut. Puis les trois associés commencèrent à s'occuper des problèmes quotidiens de la

compagnie de la Triste Mer, la plus grande société de commerce et d'échange du royaume des Isles.

# Chapitre 2

# L'AVERTISSEMENT

Erik était furieux.

Il avait passé la journée à réfléchir au moyen d'employer les Hadatis enlevés au baron de Tyr-Sog, pour finalement s'entendre dire qu'ils avaient quitté le palais. Personne ne semblait savoir avec certitude où ils étaient allés ni sur l'ordre de qui. Erik finit par se retrouver dans l'antichambre du bureau du maréchal de Krondor, lequel participait à une interminable réunion en tête-à-tête avec le capitaine Calis.

Enfin, un secrétaire vint prévenir Erik qu'il pouvait entrer. William et Calis se levèrent pour le saluer.

— Sergent-major, que puis-je faire pour vous ? demanda le maréchal en l'invitant à prendre place sur une chaise vide.

— C'est au sujet des Hadatis, messire, répondit le jeune homme, qui choisit de rester debout.

— Eh bien, qu'ont-ils fait ? intervint Calis.

— Ils sont partis.

— Je sais, répondit l'autre avec un léger sourire.

— Ce que je veux dire, c'est que j'avais un plan les concernant…

William leva la main pour l'interrompre.

— Sergent-major, le plan que vous avez élaboré à leur intention est certainement similaire au nôtre. Cependant, vos talents, bien que reconnus, ne sont pas nécessaires dans ce domaine.

— Quel domaine ? répliqua Erik en plissant les yeux.

— Apprendre à des hommes des collines comment se battre dans l'environnement où ils sont nés, expliqua le capitaine.

À son tour, il fit signe à Erik de s'asseoir. Cette fois, le jeune homme obéit. William désigna une carte accrochée au mur, de l'autre côté de la pièce.

— Environ mille six cents kilomètres de collines et de montagnes traversent le royaume, depuis le nord du Grand Lac de l'Étoile jusqu'à Yabon, sergent. Nous allons avoir besoin d'hommes capables de survivre là-haut sans recevoir de ravitaillement de Krondor.

— Je sais, messire..., tenta de dire Erik.

William l'interrompit de nouveau.

— Les Hadatis répondent déjà à nos critères.

Erik se tut un moment avant de céder :

— Très bien, messire. Mais, dites-moi juste pour satisfaire ma curiosité, où sont-ils ?

— En route pour un campement au nord de Tannerus, où ils doivent retrouver le capitaine Subai.

— Le capitaine Subai ?

L'individu en question commandait les Pisteurs royaux de Krondor, une unité d'élite dont l'origine remontait aux premières incursions du royaume des Isles dans ce qui deviendrait un jour le royaume de l'Ouest. Leur mission première d'explorateurs et de pionniers avait depuis longtemps évolué : ils servaient désormais d'éclaireurs militaires et d'officiers de renseignement.

— Vous les remettez aux mains des Pisteurs ? ajouta Erik.

— D'une certaine façon, admit Calis, qui paraissait fatigué.

Erik dévisagea son supérieur. Il avait de grands cernes noirs sous les yeux, comme s'il n'avait pas beaucoup dormi ces derniers jours. Ses traits paraissaient plus pincés qu'à l'ordinaire. Ces signes auraient pu échapper à un simple observateur, mais pour Erik, qui passait chaque moment de la journée depuis des mois en compagnie de Calis, ils étaient très parlants : le demi-elfe était inquiet et travaillait tard dans la nuit. Le jeune homme réprima un sourire contrit. Il commençait à réfléchir comme une nounou, exactement le contraire de ce que souhaitait Calis. De plus, il était mal placé pour parler car il travaillait autant que son capitaine.

— Nous avons besoin de messagers et d'officiers d'exploration, ajouta Calis.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Erik, qui rencontrait ce terme pour la première fois.

— Un travail de cinglé. Tu selles ton cheval en prenant juste quelques rations et une gourde d'eau. Ensuite, tu chevauches comme un dément entre les bataillons ennemis, tu passes derrière leurs lignes et tu rencontres nos agents et nos espions. De temps en temps, tu tues quelqu'un ou tu incendies un des bastions ennemis. En gros, tu fais des ravages dès que c'est possible.

— Tu as oublié une des consignes les plus importantes, intervint William. Rester en vie. Le plus important, c'est de revenir avec les informations que tu as pu dénicher.

— C'est vrai, admit Calis. Sans informations, nous sommes aveugles.

Erik s'aperçut brusquement, à la lumière de cette révélation, que les épreuves endurées lors de ses deux voyages à l'autre bout du monde – les durs moments, la perte d'hommes valeureux – n'avaient qu'un seul but : revenir avec des informations vitales pour le royaume. Il en allait toujours ainsi avec les leçons qu'il apprenait au sein de l'armée. Il croyait comprendre quelque chose et puis il se rendait compte, à mesure qu'il commençait à mieux appréhender le sujet en question, qu'il n'en possédait en réalité qu'une connaissance superficielle. William ne cessait de lui répéter qu'il était doué en matière de tactique et de stratégie, mais Erik se sentait souvent stupide et avait l'impression de passer à côté des choses les plus évidentes.

— Je comprends, murmura le jeune homme en rougissant presque.

— Je n'en doute pas, répondit Calis d'un ton amical.

— Nous sommes ravis de pouvoir assigner ce rôle aux Hadatis, renchérit William, bien qu'ils soient amenés à servir sans doute uniquement d'éclaireurs et de messagers. Ils ne sont pas assez bons cavaliers pour servir d'explorateurs.

— Je peux les entraîner, proposa Erik, brusquement intéressé.

— Peut-être. Mais nous disposons de rangers des montagnes inoniennes qui doivent arriver de l'Est. Ces gens-là savent très bien monter à cheval.

Erik en avait parfois croisé en lande Noire. Il s'agissait de petits hommes rudes au teint basané, originaires d'Inonia, une région côtière qui bordait la mer du royaume à l'extrémité sud-est, le long de la frontière de Kesh. Ils avaient la réputation de défendre aussi férocement leurs montagnes que les Hadatis ou les nains. Erik ne les connaissait jusque-là que pour l'excellent vin qu'ils échangeaient contre le meilleur cru de la lande Noire. Ils produisaient des vins très particuliers en utilisant diverses variétés de raisin rapportées de la lande Noire, auxquelles ils ajoutaient des épices ou qu'ils traitaient avec des résines ou du miel. C'était justement cette particularité qui faisait la réputation de leurs crus. Les Inoniens, très prospères, fabriquaient également la meilleure huile d'olive du monde, qui constituait leur première source de revenus.

— D'après ce que j'en sais, les Inoniens sont en effet de bons cavaliers, admit Erik.

— Dans les montagnes, la tactique des raids éclairs est de mise, ajouta William qui se leva comme pour chasser le poids de la fatigue. Ils n'entraînent pas beaucoup de recrues mais font des ravages avec moins d'une douzaine de combattants. (De la main, il indiqua une étagère remplie de livres, face à sa table de travail.) J'ai là le récit de la conquête de leur région par le royaume. Ils ont dans leur sac quelques méchants petits tours qui pourraient bien nous aider quand les envahisseurs seront là. (Il s'étira.) Ils chevauchent habituellement des petits poneys résistants, alors il faudra peut-être du temps pour les persuader de monter nos grands chevaux, plus rapides. Tu auras peut-être besoin de leur donner quelques leçons.

Calis sourit à cette remarque. Erik comprit que les guerriers des montagnes de l'Est n'allaient sûrement pas accepter cet apprentissage de bonne grâce.

— Mais pour le moment, conclut son capitaine, tu dois retourner dans les collines avec un autre groupe de soldats.

— Encore ? protesta Erik en retenant de justesse un gémissement.

— Encore, répliqua Calis. Soixante combattants ont survécu au camp d'entraînement de Greylock et de Jadow. Nos deux compères jurent que leurs recrues sont mûres pour partir en manœuvres avec toi. Tu prends Alfred et six autres de tes hommes et tu emmènes les petits nouveaux dès demain matin.

— Apprenez-leur tout ce que vous pouvez, sergent-major, l'encouragea William.

— Et vois si certains ne pourraient pas devenir caporal, ajouta Calis. Nous avons besoin d'autres sergents aussi.

— Bien, mon capitaine.

Erik se leva, salua les deux officiers et fit mine de partir. Calis le rappela.

— Erik ?

— Oui, mon capitaine ? dit le jeune homme en s'immobilisant devant la porte.

— Tu devrais sortir ce soir et t'amuser un peu. Tu as une sale tête. Considère ça comme un ordre.

Erik haussa les épaules et secoua la tête.

— Vous n'avez pas l'air plus fringant.

Calis sourit.

— Je sais. Je vais prendre un bon bain chaud et je me coucherai tôt.

— Quant à vous, sergent, trouvez-vous une fille, buvez un coup et détendez-vous, dit William.

Erik sortit du bureau du maréchal et se rendit dans ses quartiers. Il avait travaillé dans la cour d'entraînement toute la journée. S'il devait sortir, il voulait d'abord prendre un bain et changer de vêtements.

Après s'être baigné et avoir enfilé une tunique propre, il se sentit affamé et envisagea d'aller jusqu'à la cantine. Puis il se ravisa et décida qu'il avait envie de dîner en ville.

Erik choisit de se rendre à pied au *Bouclier Brisé*, l'auberge ouverte par messire James pour le personnel du palais. Les hommes disposaient ainsi d'un endroit où ils pouvaient boire un coup et rencontrer les prostituées choisies par le duc en personne afin de s'assurer qu'aucune confidence ne tomberait dans l'oreille d'un agent de l'ennemi.

Le soir tombait et les torches et les lanternes illuminaient déjà la cité quand Erik arriva à l'auberge. James avait choisi un établissement suffisamment éloigné du palais pour qu'on le croie fréquenté par des soldats souhaitant échapper un moment à la vigilance de leurs officiers. En même temps, il restait suffisamment proche pour qu'un message y parvienne en quelques minutes seulement. Seuls Erik, les officiers et quelques soldats savaient que les employés de l'auberge étaient tous des agents ou des personnes au service du duc.

Kitty salua Erik d'un petit geste de la main lorsqu'elle le vit entrer dans la salle commune. Le jeune homme se surprit à lui sourire. C'était lui qui avait annoncé à la jeune fille la mort de Bobby de Loungville. Depuis, il passait de temps en temps voir comment elle allait. En apparence, Kitty n'avait pas réagi à cette nouvelle, mais elle s'était absentée pendant quelques minutes. Lorsqu'elle était revenue vers Erik, seuls ses yeux légèrement rougis trahissaient son émotion. Erik croyait l'ancienne voleuse amoureuse de l'homme qui avait été sergent-major avant lui. Bobby était un individu difficile et parfois même cruel, mais il n'avait témoigné que du respect à la jeune fille depuis qu'elle travaillait à l'auberge.

Erik avait demandé à James si Kitty faisait plus que servir au bar, mais le duc avait simplement répondu qu'il était satisfait de ses services depuis qu'elle était devenue l'un de ses agents. Erik savait que sa mission principale consistait à prévenir le duc si un Moqueur, un membre de la guilde des voleurs de Krondor, essayait d'entrer au *Bouclier Brisé*.

— Du nouveau ? demanda le jeune homme en arrivant près du comptoir.

— Non, pas grand-chose, répondit Kitty en sortant une grosse chope et en la remplissant de bière. Il y a juste ces deux-là, mais je sais pas d'où ils viennent.

D'un geste du menton, elle désigna deux hommes assis à une table d'angle.

— Qui sont-ils ? demanda Erik avant de boire une longue gorgée de bière.

*C'est vrai que le duc nous oblige à fréquenter cette auberge et qu'on peut ne pas être d'accord avec ça,* se dit-il, *mais il faut*

*reconnaître qu'on n'y sert que la meilleure bière et la meilleure nourriture.*

Kitty haussa les épaules.

— Ils n'ont rien dit. D'après leur accent, je dirais qu'ils sont originaires de l'Est. En tout cas, ils sont sûrement pas d'ici. (Elle s'empara d'un chiffon et commença à essuyer des éclaboussures imaginaires.) Le type sombre, là, dans le coin, il reste silencieux, mais l'autre parle suffisamment pour deux.

Erik haussa les épaules à son tour. Les habitants de Krondor savaient que l'auberge était l'endroit de prédilection des soldats en permission, mais il arrivait parfois que quelques étrangers viennent y faire un tour. Bien sûr, le personnel restait toujours sur ses gardes, à la recherche d'éventuels espions ou informateurs, mais la plupart de ces étrangers avaient des raisons tout à fait légitimes de venir dans le coin. Ceux dont ce n'était pas le cas étaient filés par les agents de messire James, à moins qu'on les conduise dans les caves du palais pour y être interrogés ; cela dépendait des instructions du duc.

Erik regarda autour de lui et s'aperçut qu'aucune des filles qui servaient habituellement les soldats n'était en vue. Puis il jeta un coup d'œil en direction de Kitty et comprit qu'il préférait bavarder avec elle pour le moment.

— Les filles se cachent ?

— Meggan et Heather travaillent ce soir, répondit Kitty. Elles se sont esquivées quand les étrangers sont arrivés.

— Et les filles « spéciales » ? demanda Erik en hochant la tête.

— L'une est en chemin.

Ces jeunes femmes étaient les agents du duc. Quand un étranger restait trop longtemps à l'auberge, l'une d'elles faisait rapidement son apparition, prête à accompagner l'individu et à lui soutirer des informations qui pourraient se révéler utiles.

Erik se demanda brusquement qui jouait désormais le rôle de maître espion, car le jeune homme était persuadé qu'il s'agissait autrefois de l'un des nombreux rôles dévolus à Bobby de Loungville. Ce n'était certainement pas le capitaine Calis qui l'avait remplacé à ce poste, ni Erik lui-même, bien sûr.

— À quoi tu penses ? lui demanda Kitty.

— Je réfléchissais juste aux… (il jeta un coup d'œil aux deux étrangers et modifia ce qu'il avait été sur le point de dire) employés de notre propriétaire.

Kitty souleva les sourcils d'un air interrogateur.

— Comment ça ?

Erik haussa les épaules.

— Ce ne sont sans doute pas mes affaires, de toute façon. Je suis parfois trop curieux.

Kitty se pencha en avant et appuya ses coudes sur le comptoir.

— C'est la curiosité qui m'a valu ma condamnation à mort.

Ce fut au tour d'Erik de hausser les sourcils.

— Les Moqueurs ?

— J'ai appris la rumeur il y a quelques semaines. Un vieil ami a pensé à me prévenir. Le Juste est revenu – enfin, quelqu'un qui prétend être le Juste –, et on me fait porter le chapeau pour les troubles liés à la mort de Sam Tannerson.

L'individu en question, une véritable brute doublée d'un voleur, avait tué la sœur de Kitty pour montrer à Roo ce qui arrivait aux gens qui faisaient du commerce dans le quartier pauvre sans payer de pots-de-vin. À l'issue de cette affaire sordide, Roo et Kitty s'étaient tous les deux vus dans l'obligation de recourir à la protection du duc.

— Quel genre de troubles ? s'inquiéta Erik.

— Je crois que c'est en rapport avec la fuite du Sagace, l'ancien chef des Moqueurs. (Elle soupira.) Quoi qu'il en soit, si je sors de cette auberge après la tombée de la nuit, ou si je m'aventure dans le quartier pauvre, je suis morte.

— C'est un poids lourd à porter, commenta Erik.

Kitty haussa les épaules comme si cela n'avait pas d'importance.

— C'est la vie.

Erik but une nouvelle gorgée de bière en dévisageant la jeune fille. Lorsqu'elle avait été capturée, elle s'était dénudée devant Bobby et les hommes qui l'avaient arrêtée, à la fois par défi et par résignation. Jolie, elle avait un corps souple, un long cou, et de grands yeux bleus que les hommes ne pouvaient pas ne pas remarquer. Mais il y avait en elle une dureté qui, sans rien

enlever à ses caractéristiques physiques, venait au contraire les souligner, comme si la vie l'avait forgée à un feu plus brûlant que les autres. Erik la trouvait attirante sans pour autant parvenir à définir cette attraction. Kitty n'était pas provocante, contrairement aux filles avec lesquelles il couchait à L'*Aile Blanche*, ni même taquine et légèrement railleuse, à l'image des prostituées qui travaillaient dans cette auberge. Réservée et sérieuse, elle était d'une grande intelligence, Erik avait pu s'en apercevoir.

— Qu'est-ce que tu regardes comme ça ? demanda-t-elle.

Le jeune homme baissa les yeux, car il ne s'était pas rendu compte qu'il la dévisageait ouvertement.

— Toi, je suppose.

— Il y a plein de filles ici pour s'occuper de toi si ça te démange, Erik. Sinon tu peux aller à l'*Aile Blanche* si tu préfères un traitement spécial.

L'intéressé rougit. Brusquement, Kitty éclata de rire.

— T'es un vrai gamin, j'te jure.

— Je ne suis pas d'humeur… pour ça, expliqua-t-il. Je suis juste venu prendre un verre ou deux et puis… bavarder.

Kitty haussa un sourcil interrogateur, sans faire de commentaire. Finalement, elle répéta :

— Bavarder ?

Erik soupira.

— Je passe tellement de temps à crier sur des pauvres gars, à les regarder se précipiter pour anticiper mes ordres. Quand je ne suis pas avec eux, je suis en réunion avec le capitaine et les autres officiers. Alors oui, je voulais juste bavarder, parler de sujets qui n'ont rien à voir avec… (il faillit dire « l'invasion » mais se reprit juste à temps) la vie d'un soldat.

Kitty nota peut-être sa légère hésitation mais n'en souffla mot.

— Bon, alors de quoi veux-tu qu'on parle ? demanda-t-elle en rangeant son chiffon.

— Comment tu vas ?

— Moi ? Eh bien, j'ai jamais aussi bien mangé de toute ma vie. J'ai appris à ne plus tenir une dague dans ma main quand je dors – je la laisse sous mon oreiller. Je m'habitue aussi à dormir

dans un vrai lit. Et puis, ça fait du bien d'être débarrassée de mes puces et de mes poux.

Erik éclata de rire. Kitty l'imita.

— Je sais ce que ça fait, approuva le jeune homme. Les saletés que tu peux attraper au cours d'une expédition, ça me rend dingue.

L'un des deux étrangers s'approcha.

— D'après votre tenue, je vois que vous êtes un soldat, dit-il.

Erik hocha la tête.

— C'est bien ça.

— C'est plutôt calme ici, ce soir, reprit l'autre d'un ton amical. Je connais un certain nombre d'auberges et celle-ci n'est pas précisément ce que j'appellerais animée.

Erik haussa les épaules.

— Elle l'est quelquefois. Ça dépend de ce qui se passe au palais.

— Vraiment ? fit l'autre.

Erik échangea un regard avec Kitty, qui hocha discrètement la tête en disant :

— Faut que j'aille vérifier quelque chose dans la réserve.

Elle s'en alla par la porte de derrière.

— Il va bientôt y avoir une grande parade, expliqua Erik à l'étranger. Des émissaires de Kesh viennent en visite d'État. Le maître des cérémonies rend le capitaine de la garde princière à moitié fou avec toutes les idioties qu'on va devoir faire pour s'y préparer. Je suis venu boire un verre et bavarder un peu avec mon amie. Ensuite, il va falloir que je rentre.

L'individu regarda sa chope de bière, qui était vide.

— Il m'en faut une autre, marmonna-t-il avant de se tourner vers la porte. Hé, jeune fille !

Comme Kitty ne répondait pas, il se tourna vers Erik.

— Vous croyez qu'elle m'en voudra si je me sers moi-même ?

Erik secoua la tête.

— Pas si vous laissez votre argent sur le comptoir.

— Je vous en offre une ? proposa l'étranger en passant derrière le bar.

— Et votre ami ? s'enquit Erik en désignant l'autre individu, à la mine plus sombre, que Kitty avait présenté comme étant le plus calme des deux.

— Il m'attendra. C'est l'un de mes associés. (L'homme baissa la voix et adopta un ton de conspirateur.) Pour être franc, il est d'un ennui ! Il ne fait que parler de ses affaires et de ses enfants.

Erik acquiesça comme s'il approuvait ces propos.

— Moi-même, je ne suis pas marié, ajouta l'étranger en repassant devant le comptoir. (Il tendit une bière mousseuse à Erik.) Je m'appelle Pierre Rubideaux. Je viens de Bas-Tyra.

— Moi, c'est Erik, répondit le jeune homme en prenant la chope.

— À votre santé, ajouta Pierre en levant la sienne.

Erik but une gorgée.

— Qu'est-ce qui vous amène à Krondor ? demanda-t-il.

— Les affaires. En fait, on cherche à commercer avec la Côte sauvage.

Erik sourit.

— Dans ce cas, je crois que je devrais vous présenter un de mes amis.

— Qui donc ?

— Rupert Avery. Il dirige la compagnie de la Triste Mer. Si vous faites du commerce à Krondor, vous avez affaire à Roo ou à Jacob d'Esterbrook. Si vous vous intéressez à Kesh, vous traitez avec d'Esterbrook. Si vous pensez plutôt à la Côte sauvage, c'est à Roo qu'il faut vous adresser.

Erik but une longue gorgée. Il décela sur sa langue un arrière-goût légèrement amer et fronça les sourcils. Sa première bière n'avait pas ce goût-là dans son souvenir.

— À vrai dire, je suis à la recherche de Rupert Avery, lui apprit Rubideaux.

Le deuxième étranger se leva et fit un signe de tête à son compagnon.

— Il est temps. Il faut partir.

— Bon. Vous n'avez pas idée à quel point ça a été un plaisir, Erik de la Lande Noire, dit Rubideaux.

Erik faillit lui dire au revoir, mais il fronça de nouveau les sourcils.

— Je ne vous ai pas dit mon nom de famille…, commença-t-il.

Brusquement une douleur lui déchira le ventre, comme si on lui avait plongé un couteau brûlant dans les entrailles. Erik tendit la main et attrapa l'étranger par le devant de sa tunique.

L'autre écarta ses mains comme il l'aurait fait de celles d'un bébé.

— Vous n'avez plus que quelques minutes à vivre, Erik, mais elles vont vous paraître longues, faites-moi confiance.

Le jeune homme, les tempes battantes, sentit toute force quitter ses jambes au moment où il essayait de faire un pas en avant. Les ténèbres commencèrent à se refermer sur son champ de vision. Vaguement, il vit Kitty revenir dans la salle commune. La voix de la jeune fille lui parut lointaine. Il ne comprenait pas ce qu'elle disait, mais il entendit un homme s'écrier : « Emparez-vous d'eux ! ».

Brusquement, Erik se retrouva environné par l'obscurité, avec en point de mire un tunnel de lumière. La douleur enflammait son corps comme si chacune de ses articulations enflait. Des élancements atroces lui parcouraient les bras et les jambes et son cœur battait de plus en plus vite, comme s'il avait l'intention de sauter hors de sa poitrine. Erik, trempé de sueur, sentit ses muscles se rigidifier et refuser de le laisser se lever. Lorsque le visage de Kitty apparut à l'autre bout du tunnel qu'était devenue sa vision, le jeune homme essaya de prononcer son nom, mais sa langue refusa de lui obéir. La douleur l'empêchait presque de respirer.

La dernière chose qu'il entendit avant de sombrer, ce fut le mot « poison ».

— Il vivra, dit une voix.

Erik reprenait conscience. Une violente douleur explosa derrière ses paupières lorsqu'il ouvrit les yeux, lui arrachant un gémissement. La souffrance redoubla au passage de sa propre voix, si bien qu'il ravala un deuxième gémissement. Tout son corps lui faisait mal et ses articulations le brûlaient.

— Erik ? fit une voix de femme dont le jeune homme n'arrivait pas à trouver la source.

Des silhouettes étrangement floues bougeaient à la limite de son champ de vision. Comme il ne parvenait pas à se faire obéir de ses yeux, il les referma.

Une autre voix, celle de Roo, lui demanda :

— Tu m'entends ?

— Oui, réussit-il à répondre d'une voix rauque.

Quelqu'un déposa sur sa bouche un linge humide. Lorsqu'on le retira, Erik se passa la langue sur les lèvres. La personne lui porta un verre d'eau à la bouche, tandis qu'une autre lui soulevait la tête afin qu'il puisse boire.

— Juste une gorgée, recommanda la voix féminine.

Erik but. Il ne se souvenait pas avoir jamais eu aussi mal à la gorge, mais il se força à avaler. En quelques secondes, sa bouche et sa gorge s'humidifièrent à nouveau et le firent moins souffrir.

Le jeune homme battit des paupières en s'apercevant qu'il était dans un lit. Autour de lui se trouvaient Kitty, le duc James, Roo et Calis. Du coin de l'œil, il distingua une autre silhouette, à peine visible.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il d'une voix encore rauque.

— Tu as été empoisonné, lui apprit Roo.

— Empoisonné ?

— Par Henri Dubois, ajouta le duc James en hochant la tête. Un empoisonneur originaire de Bas-Tyra. J'ai déjà eu l'occasion de le voir à l'œuvre à Rillanon. Je ne m'attendais pas à ce qu'il s'aventure si loin à l'est.

Erik balaya la pièce du regard. On avait dû le déposer dans l'une des chambres à l'arrière de l'auberge. Debout derrière les autres se tenait un prêtre appartenant à un ordre qu'il ne connaissait pas.

— Pourquoi ? protesta le jeune homme.

Toutes les personnes présentes étaient sûrement au courant de l'invasion à venir, mais il préférait malgré tout ne pas en parler, au cas où le duc James voudrait garder certaines informations secrètes.

— Ça n'a rien à voir avec les troubles qui nous menacent, le rassura Calis.

Le demi-elfe jeta un regard plein de sous-entendus en direction du prêtre. Erik comprit que son officier ne lui accordait pas toute sa confiance.

— Il s'agit plutôt d'une affaire personnelle, suggéra messire James.

Erik mit un moment à comprendre de quoi il parlait.

— Mathilda, murmura-t-il.

La veuve de son père était également la mère du demi-frère qu'Erik avait assassiné. Elle avait juré de se venger du bâtard de son époux et de Roo et envoyé quelqu'un pour leur régler leur compte.

— Ensuite, ils s'en seraient pris à Roo, devina Erik.

— C'est logique, approuva James.

— Qui était l'autre homme, celui qui ne parlait pas beaucoup ?

Le duc aida Erik à s'asseoir. Le jeune homme, la tête bourdonnante et les yeux larmoyants, sentit la nausée l'envahir, mais parvint à rester conscient.

— On ne sait pas, répondit Calis. Il a réussi à s'enfuir de l'auberge pendant que nous maîtrisions Dubois.

— Vous l'avez capturé ?

— En effet, admit James. La nuit dernière. (Il montra Kitty du doigt.) Lorsqu'elle a quitté l'auberge à la recherche de l'un de mes agents et qu'à son retour, elle t'a trouvé évanoui sur le sol, elle a tout de suite compris ce qui se passait. Elle s'est précipitée jusqu'au temple le plus proche et a ramené un prêtre pour te soigner.

— Elle m'a à moitié traîné jusqu'ici, vous voulez dire, grommela le prêtre inconnu.

James sourit.

— Mes hommes ont conduit Dubois au palais où nous l'avons questionné toute la nuit. Nous sommes certains que c'est la veuve du baron de la Lande Noire qui l'a envoyé te tuer.

Le duc conclut ses propos en haussant un sourcil et en hochant discrètement la tête en direction de l'ecclésiastique.

Erik ne souffla mot mais comprit que l'épouse de messire James, dame Gamina, était intervenue. Elle pouvait lire dans les

pensées, c'est pourquoi ils savaient avec certitude qui avait envoyé l'assassin. Ils n'avaient eu nul besoin d'une confession.

— Je pense que vous devriez vous reposer, intervint le prêtre. La magie a purifié votre corps du poison qu'on vous a injecté mais n'a pu effacer les dégâts déjà occasionnés. Vous allez avoir besoin de passer au moins une semaine au lit, avec un régime sévère.

— Merci, père… ?

— Andrew, répondit le prêtre, qui salua le duc d'un bref hochement de tête et s'en alla sans autre commentaire.

— Quel individu étrange, fit remarquer Erik. Je n'ai pas reconnu les insignes de sa charge.

— Le contraire m'aurait surpris, répliqua le duc en se dirigeant à son tour vers la porte. Andrew est un prêtre de l'ordre de Ban-Ath. C'est le temple le plus proche de l'auberge.

En vérité, peu de citoyens vénéraient le dieu des voleurs. Deux jours dans l'année lui étaient consacrés, à l'occasion desquels il recevait de modestes offrandes destinées à l'apaiser et à protéger les foyers. Mais la plupart des fidèles qui fréquentaient ses temples étaient depuis longtemps sortis du droit chemin. La rumeur prétendait que la guilde des Moqueurs versait une dîme annuelle au grand temple de Ban-Ath.

Erik regarda de nouveau autour de lui.

— Où est-ce qu'on est ?

— Dans ma chambre, répondit Kitty.

— Je ne veux pas déranger, protesta Erik en essayant de se lever – un effort à cause duquel il faillit s'évanouir. Donnez-moi un peu de temps pour reprendre mon souffle et je rentrerai au palais.

Calis tourna les talons, prêt à s'en aller.

— Non, lui dit-il, tu restes ici.

— J'ai déjà eu pire compagnie à subir, renchérit Kitty. Ça ne me dérange pas de dormir par terre sur une paillasse.

Erik essaya de protester, mais il avait du mal à garder les yeux ouverts en raison de la fatigue. Il entendit Calis dire quelques mots à Kitty, mais sans réellement les comprendre.

Au cours de la nuit, des frissons glacés lui parcoururent le corps pendant quelques minutes, jusqu'à ce qu'un corps chaud

se glisse dans le lit à ses côtés. Le jeune homme sentit des bras rassurants encercler sa taille. Mais, lorsqu'il se réveilla, le lendemain matin, il était seul.

Erik chevauchait en silence. Il retrouvait peu à peu ses forces après avoir passé quelques jours alité et une semaine en selle. Depuis qu'ils avaient quitté Krondor, il laissait Alfred tyranniser les hommes à sa place et ne faisait guère plus que lui donner des instructions, ainsi qu'à l'autre caporal, un dénommé Nolan. Le soir, il n'avait inspecté les fortifications qu'à une ou deux reprises. Jadow et les autres sergents avaient bien fait leur travail à Krondor. Les nouveaux soldats étaient passés maîtres dans l'art de monter un camp selon les techniques ancestrales de la légion keshiane. Ils étaient capables d'ériger en l'espace d'une heure une petite forteresse avec des remparts entourés d'une tranchée remplie de pieux et munie de planches qu'ils pouvaient abaisser pour entrer ou sortir.

Erik apprenait à connaître ces hommes, même s'il avait encore du mal à se souvenir de tous les noms. Il savait que la plupart allaient mourir pendant la guerre. Mais Calis et William remplissaient leur mission quasiment à la perfection en choisissant les individus dont ils avaient besoin pour leurs Forces spéciales. Ceux qu'Erik entraînait à présent étaient des hommes rudes, autonomes et capables, d'après lui, de survivre pendant des mois dans ces montagnes si la situation l'exigeait. En attendant, il était là justement pour leur apprendre les particularités de la vie dans un tel environnement.

Pour ce faire, il se servait de toutes les choses apprises durant son enfance à Ravensburg : les différents bruits que faisait le vent en jouant dans la nature, la menace d'une brusque tempête que l'on pouvait sentir arriver avant même de la voir et les dangers d'être exposé à de telles intempéries.

Plus d'un voyageur était mort d'avoir passé la nuit dans le froid à quelques kilomètres à peine de l'auberge où Erik avait grandi.

Le vent du nord était froid car l'hiver approchait rapidement. C'est pour cette raison qu'Erik pensait à ce commerçant qu'on avait retrouvé lorsqu'il avait dix ans. L'homme s'était enveloppé

dans son manteau et avait essayé de s'abriter sous un arbre, mais au cours de la nuit, le vent lui avait dérobé toute sa chaleur corporelle et l'avait tué aussi sûrement que si le malheureux avait été recouvert de glace.

Erik et sa compagnie se trouvaient pour le moment sur une petite piste de montagne empruntée d'ordinaire par les chasseurs et quelques bergers. De Krondor à Ylith, elle suivait une trajectoire plus ou moins parallèle à la route du Roi, sauf qu'elle bifurquait en direction du nord-est à environ quatre-vingts kilomètres de la capitale. Plusieurs petits hameaux bordaient alors le chemin jusqu'à un autre embranchement. À partir de là, la piste principale tournait de nouveau vers l'ouest et conduisait jusqu'à la combe aux Faucons et Questor-les-Terrasses, tandis qu'un sentier plus étroit menait au nord-est, vers les Crocs du Monde et les bois du Crépuscule. Dans les contreforts de ces grandes montagnes, parmi les diverses prairies, vallées et arpents de forêt, se dissimulaient quelques-uns des territoires les plus dangereux et les plus sauvages du royaume des Isles.

Le destin avait amené les Isliens à éviter ces régions car l'on n'y trouvait pas de routes naturelles, peu de terres agricoles attractives et encore moins de richesses minérales. Erik avait décidé, sans rien demander à personne, d'emmener ses recrues encore plus loin à l'intérieur des terres. Il pressentait que plus les soldats du royaume apprendraient à connaître le Nord, moins ils auraient de surprises désagréables à l'arrivée de la reine Émeraude.

Comme s'il lisait dans ses pensées, Alfred poussa sa monture pour rejoindre son supérieur.

— Tu ne trouves pas qu'on va un peu loin pour un simple entraînement, Erik ?

L'intéressé acquiesça et désigna un col dans le lointain.

— Envoie une équipe explorer cet endroit, qu'on ne s'y fasse pas surprendre par une bande de Frères noirs, et dis-leur de trouver un endroit où camper. (Il regarda autour de lui et baissa la voix.) Demain, répartis-les en plusieurs groupes et envoie-les chasser. Nous verrons lesquels sont capables de trouver leur nourriture.

Alfred frissonna.

— C'est un endroit bien froid pour camper.

— Plus on s'aventurera au nord, plus il fera froid.

Le caporal soupira.

— Bien, sergent-major.

— En plus, nous avons presque atteint l'endroit où je veux aller.

— Et mon sergent serait-il d'humeur à partager cette information avec moi ? s'enquit Alfred.

— Non, répliqua Erik.

Le caporal s'éloigna. Erik retint un sourire. Âgé de quarante-deux ans, Alfred avait servi pendant quinze ans dans la garnison de la lande Noire, sous les ordres du père d'Erik. Il avait été l'un des premiers convertis à la cause du jeune homme, car il faisait partie des troupes envoyées par le demi-frère d'Erik au prince de Krondor. C'était également l'un des rares survivants de la dernière expédition contre les Panthatians.

Les circonstances avaient obligé Erik à corriger Alfred à trois reprises. La première fois, le caporal venait de retrouver le jeune homme dans une auberge de Wilhemsburg et avait tenté de l'arrêter. La seconde correction, il l'avait reçue au cours de sa première semaine d'entraînement à Krondor. La troisième était survenue lorsque, devenu trop sûr de lui, Alfred avait cru réussir à prendre enfin le dessus sur le jeune sergent, âgé de vingt ans de moins que lui. Par la suite, ils s'étaient rendus sur le continent de Novindus et faisaient partie des seuls cinq hommes à en être revenus. Désormais, Erik lui aurait confié sa vie les yeux fermés et il savait que son caporal éprouvait la même chose.

Il songea à l'étrange lien qui unissait les soldats qui ne se seraient pas fréquentés autrement mais qui, après avoir affronté la mort ensemble, se sentaient comme des frères. Puisqu'il pensait à la notion de fraternité, le jeune homme se demanda si James parviendrait à convaincre la mère de son demi-frère de ne plus essayer de le tuer. S'il existait quelqu'un capable de réussir pareil exploit, c'était bien le duc James.

Puis Erik pensa au conflit qui les attendait. Il ne connaissait pas tous les plans de messire James, du maréchal William et du

prince Patrick, mais il commençait à soupçonner leur contenu et il n'aimait pas l'image qui se dessinait peu à peu dans son esprit. Il savait mieux que la plupart ce qu'ils allaient devoir affronter, mais il avait quelques réserves quant au coût de la victoire.

Tandis qu'il chevauchait sur l'étroit sentier, il entendit ses hommes se relayer l'information : « Les éclaireurs reviennent ! ».

L'un des quatre soldats envoyés en exploration remonta d'un bon pas le long de la colonne et s'arrêta devant Erik. Il s'appelait Matthew et fit son rapport en essayant de reprendre son souffle :

— J'ai vu de la fumée, sergent ! (Il se retourna et tendit le bras.) Là-bas, au-dessus de la crête la plus éloignée. Il doit y avoir une douzaine de feux.

Erik balaya du regard le paysage et commença à distinguer la fumée, qu'à cette distance on aurait facilement pu prendre pour du brouillard accroché au versant de la montagne.

— Où sont les autres éclaireurs ? demanda-t-il.

— Mark a continué à avancer. Wil et Jenks sont restés à l'endroit où nous avons aperçu la fumée pour la première fois. (Il s'arrêta un moment, le temps de respirer.) Jenks devrait commencer à suivre Mark maintenant.

Erik hocha la tête. C'était la procédure de rigueur en cas de rencontre avec des soldats potentiellement hostiles. Les éclaireurs quittaient toujours le camp une heure avant le gros de la colonne, marchant par groupes de deux de chaque côté de la route, afin de prévenir une éventuelle embuscade. S'ils repéraient un ennemi potentiel, ils avaient ordre de se séparer. L'un devait retourner prévenir la troupe tandis que le deuxième continuait à explorer. Si ce dernier ne revenait pas rapidement, un troisième éclaireur se mettait en route afin de vérifier si son camarade avait été tué, fait prisonnier, ou se contentait d'observer l'ennemi. Dans ce dernier cas, il prenait la place de l'autre éclaireur qui retournait prévenir leur officier afin de lui fournir les informations les plus récentes. Ainsi, l'ennemi ne restait jamais sans surveillance.

Erik regretta de ne pas entraîner ces hommes pour la cavalerie. Cette partie du programme ne commencerait que le mois suivant. En attendant, le jeune homme regrettait les précieuses minutes perdues.

— À partir de maintenant, on ne parle plus que par signes, ordonna-t-il.

Les soldats autour de lui acquiescèrent et tapèrent sur l'épaule des camarades qui se trouvaient devant eux, relayant cet ordre. Alfred demanda par gestes quelle était la consigne. Erik lui répondit, par le même moyen, qu'il allait retrouver l'avant-garde en compagnie de l'éclaireur, et que le caporal devait les suivre avec le gros de la troupe. Il ajouta qu'il voulait deux escouades sur les côtés, prêtes à parer à toute éventualité.

Puis Erik fit signe à l'éclaireur de le guider. Le soldat partit en courant à une allure régulière. Son officier le suivit en laissant sa monture aller au trot.

Ils suivirent la piste pendant environ une demi-heure avant de tomber sur un premier éclaireur, qui observait le paysage devant lui. Erik mit pied à terre.

— Aucun signe de Jenks ou de Mark, sergent, annonça le soldat à voix basse.

Erik acquiesça et tendit les rênes de sa monture à Matthew. Puis il fit signe à Wil de le suivre et se remit en route. Son regard passa au-dessus d'une petite vallée et s'arrêta sur la fumée qui s'élevait sur une crête lointaine.

Il parcourut encore quatre cents mètres environ puis s'arrêta. Quelque chose n'allait pas. Il tendit l'oreille et s'aperçut que le silence régnait, là-bas devant lui, alors que le son se répercutait en écho tout autour de l'étroit défilé dans lequel il se trouvait. Il fit signe à Wil de se déplacer de l'autre côté de la piste et entra pour sa part dans d'épaisses broussailles.

Sa progression s'en trouva ralentie, car il lui fallait choisir soigneusement son chemin au sein de la végétation très dense. Sur cette pente rocailleuse, les arbres poussaient par bosquets, entre des étendues de terre relativement nue. À l'orée de l'une de ces clairières, Erik regarda en direction de Wil, de l'autre côté du chemin. Par gestes, il lui fit comprendre de décrire un cercle

afin de s'approcher du bosquet suivant du côté le plus éloigné de la piste.

Puis il le regarda faire et attendit. Lorsque Wil ne réapparut pas, Erik sut avec certitude où se dissimulait la personne qui s'emparait de ses éclaireurs. Il balaya du regard le paysage qui l'entourait et décida de continuer à marcher le long de la pente.

Il s'éloigna des arbres parmi lesquels il s'était dissimulé et se retrouva, après avoir effectué quelques petites glissades, au bord d'un ruisseau à sec. Lors des prochaines pluies, le défilé serait complètement inondé, mais pour l'heure il n'y avait qu'un peu de terre humide sous ses pieds pour attester de la dernière averse dans ces montagnes.

L'odeur de fumée étant à présent perceptible, Erik comprit qu'il y avait eu d'autres feux de camp, plus proches que ceux qui brûlaient à présent. Une autre troupe de soldats avait dû camper ici la nuit précédente. Puis le jeune homme renifla une odeur familière et leva les yeux. Quelqu'un avait pris soin de dissimuler le crottin des chevaux mais, pour une personne qui avait grandi parmi ces bêtes, l'odeur était reconnaissable entre toutes. Les animaux avaient été attachés non loin de la clairière où ses éclaireurs avaient disparu. D'ici une journée, on ne sentirait plus l'odeur âcre de l'urine de cheval.

Erik se déplaça jusqu'à l'endroit, de l'autre côté de la piste, où son éclaireur avait disparu, et s'arrêta pour tendre l'oreille. Un silence peu naturel régnait non loin de là, comme si les animaux avaient quitté la zone et n'y reviendraient qu'après le départ des occupants actuels.

Erik contourna le buisson, descendit jusqu'au bosquet suivant et commença à retourner vers la piste. Brusquement, il s'aperçut qu'on l'épiait.

Il avait beau être jeune, il avait une longue expérience de la guerre et il comprit qu'il allait être attaqué. Il roula sur le côté au moment où quelqu'un atterrissait à l'endroit qu'il venait juste de quitter.

L'autre retomba sur ses pieds avec souplesse en dépit du fait que sa proie ne se trouvait pas à l'endroit voulu. Il fit mine de se retourner mais Erik réagit d'une manière à laquelle l'autre ne

s'attendait pas. Il se laissa rouler dans les jambes de son adversaire et le fit tomber.

Le jeune homme avait rarement eu à affronter des individus aussi costauds que lui, aussi se sentait-il plus en confiance au corps à corps. Il n'aimait pas devoir se relever avec un adversaire debout à ses côtés. Il fit donc rouler son agresseur sur le dos et se retrouva sur lui.

L'autre était fort et rapide mais Erik ne tarda pas à lui emprisonner les poignets. Comme l'individu n'avait pas d'arme à la main, le sergent-major libéra l'un de ses poignets et leva le poing pour le frapper. Puis il suspendit son geste en reconnaissant le visage de son agresseur.

— Jackson ?

— Lui-même, sergent-major.

Erik libéra le soldat et se releva. Cet homme faisait partie de la garde personnelle du prince Patrick. Mais cette fois, au lieu de l'uniforme de cérémonie ou de la tenue d'entraînement quotidienne, il portait une tunique et un pantalon vert sombre, ainsi qu'un plastron en cuir, une courte dague et un heaume en fer.

Erik lui tendit la main et l'aida à se remettre debout.

— Tu veux bien me dire ce qui se passe par ici ? demanda-t-il.

— Non, il ne veut pas, répliqua une autre voix.

Erik regarda dans la direction d'où elle provenait et aperçut un autre visage familier, celui de Subai, le capitaine des Pisteurs royaux de Krondor.

— Capitaine Subai ?

— Bonjour, sergent-major. Vous vous êtes égaré, on dirait ?

Erik contempla l'officier de haute taille qui était si maigre qu'on l'aurait presque qualifié de squelettique. Il avait un visage bruni par le soleil et une peau semblable à du vieux cuir. Ses cheveux et ses sourcils étaient entièrement gris, même si Erik pensait qu'il n'était pas si vieux qu'il en avait l'air. La rumeur le prétendait originaire de Kesh. On disait également qu'il s'agissait d'un bretteur féroce et d'un archer exceptionnel. Mais, comme la plupart des Pisteurs, il avait tendance à rester parmi

les siens et ne se mêlait pas aux soldats de la garnison ni aux Aigles cramoisis de Calis.

— Le prince Patrick m'a donné l'ordre d'entraîner ma nouvelle compagnie, alors je me suis dit que j'allais les emmener dans un terrain un peu plus rude que les environs de Krondor. Ces feux sont les vôtres, capitaine ? ajouta Erik en désignant la fumée d'un geste du menton.

Le Pisteur acquiesça.

— Quoi qu'il en soit, conduisez vos hommes plus au nord si vous le souhaitez, mais ne venez plus par ici, sergent-major.

— Pourquoi ça, capitaine ?

L'autre s'arrêta.

— Il ne s'agit pas d'une requête mais d'un ordre, sergent-major.

Erik n'avait pas l'intention de remettre en cause leur hiérarchie. Il n'avait pas affaire à un mercenaire engagé par un noble quelconque mais à un capitaine des armées du prince, d'un rang égal à celui de Calis. Dans la même situation, Bobby de Loungville aurait peut-être trouvé une meilleure répartie, mais Erik, pour sa part, ne put que répondre :

— Bien, mon capitaine.

— Vos éclaireurs se trouvent là-bas, ajouta Subai. Il faudra mieux les entraîner à l'avenir.

Erik traversa la route et tomba sur deux autres soldats qui montaient la garde autour de Wil, Mark et Jenks. Ces derniers avaient été attachés, mais pas de façon trop inconfortable. Erik dévisagea leurs deux gardes. L'un appartenait aux Pisteurs et l'autre à la garde princière.

— Détachez-les, ordonna Erik.

Les deux soldats obéirent. Les trois éclaireurs se levèrent sans hâte, visiblement un peu raides après pareil traitement. Ils effectuèrent quelques étirements pendant que les soldats leur redonnaient leurs armes.

Wil voulut parler, mais Erik leva la main pour l'interrompre. Il venait d'entendre un faible bruit, qu'il identifia, en surprit un deuxième, puis un troisième.

— Suivez-moi, ordonna-t-il à ses hommes.

Lorsqu'ils se furent suffisamment éloignés, Erik leur demanda :

— Ils vous sont tombés dessus en sautant des arbres ?

— En effet, sergent-major, admit Mark.

Erik soupira. Lui-même avait bien failli se faire surprendre de cette façon.

— Eh bien, à l'avenir, pensez à lever les yeux.

Les trois éclaireurs s'attendaient à un éclat, ou du moins à une réprimande, mais Erik avait l'esprit ailleurs.

Il s'interrogeait sur la présence des membres de la garde personnelle du prince Patrick dans ces montagnes si éloignées de Krondor. De plus, ils travaillaient main dans la main avec les Pisteurs et leur étrange capitaine. Plus surprenante encore était la présence de nombreux soldats à un endroit qui, selon n'importe quelle carte, ne comportait ni route ni sentier. Mais le plus étonnant dans tout cela restait ces faibles bruits qu'avait surpris le jeune homme. Il avait mis plus longtemps à reconnaître le deuxième, mais il avait fini par comprendre qu'il s'agissait de coups de hache – on abattait des arbres. Il avait également identifié le bruit des pioches s'attaquant à la roche. Mais c'était surtout le premier son qui avait tout de suite retenu son attention, car il le connaissait depuis son enfance : celui d'un marteau frappant le fer sur l'enclume.

Comme ils s'apprêtaient à rejoindre le dernier éclaireur, Jenks retrouva assez d'audace pour demander :

— Qu'est-ce que ces types fabriquent dans le coin, sergent-major ?

— Ils construisent une route, répondit Erik sans réfléchir.

— Par ici ? s'étonna Wil. Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas, mais j'ai bien l'intention de le découvrir. L'ennui, c'était qu'il croyait savoir pourquoi l'on construisait une route dans ces montagnes. Or, cette explication ne lui plaisait pas du tout.

# Chapitre 3

# QUEG

Roo se renfrogna à la vue de son visiteur.

De son côté, Karli s'écarta respectueusement pour laisser entrer le duc de Krondor. Elle n'avait rencontré messire James qu'une seule fois, lorsque son mari avait organisé une réception pour fêter la création de la compagnie de la Triste Mer. Un carrosse attendait devant la porte, entouré de quatre gardes, dont l'un portait la bannière ducale accrochée à la hampe d'une lance. Les quatre hommes avaient mis pied à terre et tenaient leur monture par la bride.

— Bonsoir, madame Avery, dit le duc. Pardonnez mon intrusion, mais je dois vous emprunter votre mari un moment.

La présence d'un personnage aussi important sur le seuil de sa maison laissait Karli pratiquement sans voix. Elle parvint néanmoins à répéter :

— Vous voulez me l'emprunter ?

Le duc sourit et lui prit la main, qu'il pressa délicatement.

— Je vous le rendrai sain et sauf, c'est promis.

— Vous voulez me parler ? intervint Roo en indiquant son bureau.

— En effet, répondit le duc.

Il retira sa cape et la tendit à la servante étonnée. Puis il passa devant elle et Karli et suivit Roo dans son bureau. Ce dernier ferma la porte derrière lui.

— À quoi dois-je ce plaisir ? demanda le jeune marchand.

James s'assit sur une chaise face à la table de travail de Roo.

— J'en déduis à l'expression de votre visage quand vous m'avez vu apparaître que ce n'est pas du plaisir que ma visite vous inspire.

— Ce n'est pas souvent que le duc de Krondor vient chez nous sans se faire annoncer, et encore moins quelques minutes avant l'heure du coucher.

— Si vous aviez su que je venais, vous auriez mis votre maisonnée sens dessus dessous. Je peux me passer de ce genre de choses. Je n'ai pas besoin d'être convié à un festin en présence de tout le quartier, répliqua James. Pour être franc, je connais la plupart des propriétaires du coin et vous êtes l'un des rares avec lequel je puisse avoir une conversation intéressante.

Roo ne paraissait pas convaincu.

— Aimeriez-vous passer la nuit chez nous, messire ?

— Je vous remercie de cette proposition, mais je dois poursuivre mon voyage. Je me rends dans votre région natale pour m'y entretenir avec la baronne et son fils. Elle a voulu faire assassiner Erik.

— Je sais, j'étais là. Je me suis également laissé dire que vous aviez arrêté l'assassin.

— C'est exact. (Le duc avait les traits tirés, comme si récemment il s'était privé de sommeil pendant trop de nuits. Mais ses yeux restaient toujours aussi vifs et il dévisagea Roo pendant un moment.) On s'est… occupé de son cas. Mais son complice court toujours. S'il n'est qu'un agent de la baronne Mathilda, il est sûrement rentré à la Lande Noire. Peut-être la baronne se prépare-t-elle déjà à fomenter une autre tentative d'assassinat. J'ai des plans vous concernant, Erik et vous, alors je vais personnellement m'assurer qu'elle arrête de s'en prendre à vous deux, expliqua le duc d'un ton léger. Vous ne devez pas mourir avant que je décide du contraire, ajouta-t-il tout à fait sérieusement.

Roo se laissa aller contre le dossier de sa chaise, car il n'avait rien à dire tant que James ne lui expliquait pas les raisons de sa visite. Ce n'était pas son genre de s'arrêter en passant simplement pour lui faire savoir qu'il veillait à sa sécurité et à celle d'Erik. Il devait avoir une autre idée derrière la tête, car il avait rendu de grands services à Roo. Sans lui, le jeune homme n'aurait pas accédé si rapidement au pouvoir et à la richesse. Le duc était certainement venu lui réclamer le paiement de l'une de ces dettes.

— Je prendrais bien un verre, indiqua James au bout d'un moment de silence.

Roo eut la bonne grâce de rougir.

— Désolé, dit-il en se levant.

Il ouvrit un petit cabinet encastré dans le mur à côté d'une fenêtre surplombant l'un des nombreux jardins de Karli. Il en sortit une carafe en cristal ainsi que deux verres assortis dans lesquels il versa une généreuse rasade d'un coûteux cognac.

James but une gorgée et hocha la tête pour marquer son approbation. Puis, lorsque Roo eut repris sa place, il exposa le but de sa visite :

— J'ai une faveur à vous demander.

Roo fut surpris.

— Au ton de votre voix, on dirait que vous pensez réellement ce que vous dites.

— Mais c'est le cas. Nous savons tous les deux que vous me devez énormément mais je ne peux pas vous obliger à y aller.

— Où ça ?

— À Queg.

— Vraiment ? (L'étonnement de Roo était sincère.) Mais pourquoi ?

James hésita quelques instants, comme s'il se demandait quelles informations il devait révéler à Roo.

— Ce que je vais vous dire est confidentiel, avoua-t-il en baissant la voix. Nous allons avoir beaucoup à faire quand la flotte de la reine Émeraude franchira les passes des Ténèbres. Nicky a plus ou moins l'intention d'attaquer ses navires quand ils auront effectué la moitié de la traversée, mais pour ce faire, la majeure partie de notre propre flotte doit mouiller au large de la Côte sauvage. Ça signifie que nous n'aurons aucun moyen de protéger nos expéditions au départ des Cités libres et d'Ylith quand l'ennemi se trouvera dans la Triste Mer.

— Vous voulez passer un accord avec Queg pour qu'ils n'attaquent pas nos bateaux ?

— Non. Je veux que vous passiez un accord pour que les galères de guerre queganes escortent nos navires marchands.

L'espace d'un instant, Roo ressembla à une chouette éblouie par une lumière vive. Puis il éclata de rire.

— Vous voulez les soudoyer ?

— En un mot, oui, confessa James, qui but une nouvelle gorgée de cognac avant de baisser à nouveau la voix. Nous voulons également leur feu quegan. Il nous en faudrait des tonnes.

— Accepteront-ils de nous le vendre ?

Le duc savoura son cognac.

— Autrefois, ils auraient refusé. Mais aujourd'hui ils savent que, depuis la chute d'Armengar, nous connaissons le secret de sa fabrication. En revanche, il nous manque les installations et l'équipement nécessaires. Nos agents à Queg nous ont dit qu'ils en possèdent en abondance. Il m'en faudrait au moins cinq mille barils. Dix mille seraient encore mieux.

— De quoi provoquer d'énormes dégâts, chuchota Roo.

— Vous savez ce qui va nous tomber dessus, Rupert, répliqua le duc sur le même ton.

Le jeune homme acquiesça. Il était le seul marchand de tout Krondor à avoir visité le lointain continent et vu de ses propres yeux le massacre de milliers d'innocents. En revanche, certains de ses confrères entretenaient déjà des relations avec Queg.

— Pourquoi moi ?

— Vous êtes une curiosité dont on dit du bien, Roo Avery. La nouvelle de votre succès s'est répandue de Roldem aux îles du Couchant. C'est là-dessus que je compte pour faire pencher la balance.

— Quelle balance ? protesta le jeune homme.

James reposa son verre sur la table de travail.

— Queg est régi par un certain nombre de lois originales. L'une d'entre elles, et non des moindres, stipule que ceux qui ne sont pas citoyens de ce petit empire décadent n'ont aucun droit légal. Si vous posez le pied sur le sol quegan sans être parrainé par un natif, vous devenez la propriété du premier type suffisamment costaud pour vous passer la corde au cou – dans le sens littéral du terme. Si vous résistez, ne serait-ce que pour vous défendre, vous êtes accusé d'agression. (Il mima le geste de ramer.) J'espère que vous aimez les longs voyages en mer.

— Longs à quel point ?

— Vingt ans, c'est apparemment la sentence la plus courte.

Roo soupira.

— Comment faire pour être parrainé ?

— C'est là que ça se gâte, admit James. Nos relations avec Queg se sont tendues dernièrement. Trop de pirates et de contrebande de notre point de vue, et pas assez de péages versés du leur – ils considèrent que la Triste Mer leur appartient. Notre délégation a été chassée de leur cour il y a quatre ans et ça risque de prendre un certain temps avant qu'ils acceptent d'en accueillir une autre.

— L'entreprise me paraît difficile, commenta Roo.

— Elle l'est. Mais il reste un détail qu'il vous faut connaître au sujet des Quegans. Leur gouvernement sert essentiellement à deux choses : maintenir l'ordre – en oppressant les paysans – et défendre l'île. Ce sont leurs riches marchands qui disposent du véritable pouvoir. Les familles les plus anciennes ont le droit de siéger au Sénat impérial, leur corps législatif, et se transmettent ce droit de père en fils. Ceux qui ont assez d'argent achètent le siège dont ils n'ont pas pu hériter.

Roo sourit.

— Un endroit comme je les aime.

— J'en doute. Souvenez-vous, les étrangers n'y ont aucun droit. Si vous irritez votre parrain, il peut très bien vous retirer sa protection. Cela signifie qu'il vous faudra faire preuve d'une extrême politesse. Et apporter beaucoup de cadeaux.

— Je vois ce que vous voulez dire. (Roo prit le temps de réfléchir.) Si vous ne pouvez pas me fournir un moyen d'entrer, comment suis-je censé mettre le pied là-bas et prendre contact avec une personne susceptible de me parrainer ?

— Vous êtes un garçon plein de ressources, répliqua James en finissant son cognac. Vous trouverez bien un moyen. Commencez par interroger vos associés et partenaires commerciaux. Dès que vous aurez une liste de personnes à contacter, je m'arrangerai pour faire passer un message à l'intérieur de Queg sans trop de difficultés. Mais c'est à peu près tout ce que je pourrai faire pour vous.

Roo se leva.

— J'imagine que je trouverai bien un moyen, convint-il, déjà concentré sur ce problème.

Le duc prit alors congé.

— Mon carrosse m'attend et j'ai encore du chemin à parcourir.

Roo le suivit et fit signe à la servante, qui n'avait pas bougé. Elle aida rapidement messire James à enfiler sa cape. Puis elle s'écarta pour laisser Roo ouvrir la porte.

Le carrosse attendait James au pied du perron. Le gardien de Roo patientait également, prêt à raccompagner la voiture jusqu'à l'entrée de la propriété.

L'un des gardes referma la porte du carrosse. Le duc se pencha à la fenêtre.

— Ne tardez pas trop, Rupert. J'aimerais que vous partiez le mois prochain au plus tard.

Roo acquiesça et rentra chez lui. Karli descendit les escaliers en courant.

— Que voulait le duc ?

— M'envoyer à Queg.

— Mais n'est-ce pas un endroit dangereux ?

Roo haussa les épaules.

— Si. Mais pour le moment, le problème, c'est de pouvoir s'y rendre.

Il bâilla. Puis il glissa son bras autour de la taille de sa femme et la serra contre lui d'un air espiègle.

— En attendant, j'ai besoin de dormir. Allons nous coucher.

Karli lui répondit sur le même ton badin en lui adressant l'un de ses rares sourires.

— Oui, bonne idée.

Roo conduisit sa jeune femme à l'étage.

Plus tard, il resta étendu dans la pénombre à écouter la respiration régulière de Karli. Ils avaient fait l'amour, sans imagination, car contrairement à Sylvia d'Esterbrook, Karli ne faisait rien pour attiser son désir. D'ailleurs, c'était à Sylvia qu'il pensait lorsqu'il faisait l'amour à sa femme et il en éprouvait un vague sentiment de culpabilité.

Depuis la cérémonie des récompenses au palais, Roo rendait une visite hebdomadaire à Sylvia et la voyait jusqu'à deux reprises au cours de la même semaine. La jeune femme l'excitait

toujours autant que la première fois où elle l'avait accueilli dans son lit. Incapable de dormir, Roo se leva en silence et se rendit à la fenêtre.

A travers la vitre dépourvue du moindre défaut et importée à grands frais de Kesh, il pouvait voir les terres vallonnées de sa propriété. Il possédait un ruisseau qui, lui avait-on dit, était parfait pour la pêche, et un petit bois qui regorgeait de gibier. Il s'était dit qu'il pécherait et chasserait comme les nobles mais il ne trouvait jamais de temps pour ces activités. Ses seuls moments de récréation, c'étaient les heures qu'il passait à faire l'amour avec Sylvia, à discuter avec Erik au *Bouclier Brisé*, ou à s'exercer à l'escrime avec son cousin Duncan.

Ce n'était pas souvent qu'il réfléchissait ainsi et il en profita pour passer sa vie en revue. Il s'estimait à la fois chanceux et maudit. Par bonheur, il avait survécu au meurtre de Stefan de la Lande Noire, ainsi qu'à l'expédition sur Novindus avec le capitaine Calis et à la confrontation avec les frères Jacoby. Désormais, on le considérait comme l'un des marchands les plus riches de Krondor. Sa famille le comblait également, même s'il n'éprouvait aucun sentiment pour sa femme. En son for intérieur, il avait depuis longtemps admis qu'il avait épousé Karli par pitié et par culpabilité, parce qu'il s'était senti responsable de la mort de son père.

Quant à ses enfants, il n'y comprenait rien. À ses yeux, il s'agissait d'étranges petites créatures dont il avait du mal à reconnaître les désirs et les besoins. Ils avaient tendance à sentir mauvais dans les pires moments. Abigail était une enfant timide qui éclatait souvent en sanglots et s'enfuyait loin de son père s'il avait le malheur de hausser un peu le ton. Helmut, de son côté, perçait ses dents, si bien qu'il ne cessait de recracher le contenu de son estomac, le plus souvent sur la tunique propre que Roo venait juste d'enfiler.

S'il n'avait pas épousé Karli, le jeune homme serait à présent marié à Sylvia. Il ne comprenait rien à l'amour, du moins tel qu'on en parlait autour de lui, mais sa maîtresse occupait toutes ses pensées. Elle le transportait jusqu'à des sommets de passion dont il ne faisait que rêver avant de la connaître. Il lui arrivait même d'imaginer que s'il avait épousé Sylvia, leurs enfants

seraient de parfaites petites créatures blondes qui souriraient tout le temps sans jamais parler, à moins que leur père leur en donne la permission. Roo soupira. Même si Sylvia les avait mis au monde, Abigail et Helmut resteraient malgré tout un mystère pour lui.

Il vit un nuage traverser le ciel et masquer la lumière de la grande lune, la seule qui brillât à cette heure de la nuit. L'humeur du jeune homme s'assombrit tout comme le paysage derrière la fenêtre. *Sylvia*, songea-t-il. Il commençait à douter qu'elle fût amoureuse de lui. Peut-être ne faisait-il que douter de lui-même en réalité, mais il ne parvenait pas à croire qu'il pouvait intéresser une jeune femme comme elle et encore moins capturer son cœur. Pourtant, elle paraissait ravie lorsque Roo arrivait à se libérer pour leur rendre visite, à elle et à son père, surtout si ensuite il passait la nuit avec elle. Sylvia faisait toujours l'amour avec autant d'enthousiasme et d'inventivité mais, à mesure que les mois passaient, le jeune homme se disait que les apparences étaient trompeuses. Il la soupçonnait de rapporter à son père des informations qui nuisaient à la compagnie de la Triste Mer ou à Avery & Fils. Roo décida de faire plus attention désormais à ce qu'il dirait à sa maîtresse. Il ne pensait pas qu'elle lui soutirait volontairement des informations pour les donner à son père. Mais elle avait très bien pu laisser échapper des remarques qui avaient permis à ce vieux rusé de Jacob de doubler son jeune rival.

Roo s'étira et regarda le nuage s'éloigner. Sylvia était un miracle, une présence étrange et inattendue dans sa vie. Cependant, les doutes continuaient à l'assaillir. Il se demanda ce qu'en dirait Helen Jacoby. Le fait de penser à elle le fit sourire. Certes, elle était la veuve d'un homme qu'il avait tué, mais cela ne les avait pas empêchés de devenir amis. Pour être franc, il appréciait plus encore sa conversation que celle de Karli ou de Sylvia.

Roo soupira. D'une certaine façon, il avait trois femmes dans sa vie et ne savait pas quoi faire de chacune. Il quitta la chambre sur la pointe des pieds et se rendit dans la pièce qu'il utilisait comme bureau. Puis il sortit d'un coffre une boîte en bois dont il souleva le couvercle. Une parure de rubis éclatants apparut dans

le clair de lune. Elle était constituée de cinq pierres aussi grosses que son pouce et d'une dizaine, plus petites, toutes taillées de façon identique.

Il avait essayé de la vendre dans l'Est, mais les joailliers avaient deviné que la parure avait été volée. Sur l'écrin était gravé le nom de son propriétaire, un certain messire Vasarius.

Roo rit doucement. Il avait maudit le sort qui l'empêchait de vendre ces bijoux, mais en réalité, il avait eu de la chance. Le lendemain matin, il demanderait à son apprenti, Dash, d'avertir son grand-père, le duc James, qu'il allait envoyer à Queg le message suivant :

« Messire Vasarius, je m'appelle Rupert Avery et j'exerce la profession de marchand à Krondor. Je suis récemment entré en possession d'un article de grande valeur qui, j'en suis sûr, vous appartient. Aurai-je le plaisir de venir vous le remettre en personne ? »

Le navire tangua doucement en entrant dans l'immense port de la cité de Queg, capitale de la nation insulaire du même nom. Roo observa les alentours avec fascination tandis qu'il se rapprochait du quai.

D'immenses galères de guerre encombraient la rade, ainsi que des dizaines de navires et de bâtiments plus petits, qui allaient des grands vaisseaux marchands aux minuscules semaques. Le port paraissait incroyablement actif pour une île de la taille de Queg.

Roo avait étudié tout ce qu'il avait pu trouver au sujet de cette nation hostile au royaume. Il avait interrogé ses associés, ainsi que de vieux soldats et marins, toutes les personnes susceptibles, enfin, de lui donner un « avantage », comme disent les joueurs.

Lorsque l'empire de Kesh la Grande s'était retiré de la Côte sauvage et de ce qui constituait aujourd'hui les Cités libres afin d'envoyer ses légions combattre les rebelles de la Confédération keshiane, le gouverneur de Queg s'était révolté.

Il s'agissait du fils de l'empereur de Kesh de l'époque et de sa quatrième ou cinquième épouse. Il créa l'empire de Queg en se prétendant investi d'une mission divine. Tout le monde se serait

moqué de cette minuscule nation d'anciens Keshians dont le sang s'était mêlé, par mariages, à celui des autochtones, si elle n'avait bénéficié de deux facteurs exceptionnels : l'île était volcanique et possédait quelques-unes des plus riches terres agricoles au nord du val des Rêves. Elle était entourée de courants inhabituels qui donnaient naissance au climat le plus clément de la Triste Mer. Toutes ces conditions faisaient que Queg subvenait à ses besoins en matière de nourriture.

Le second facteur, c'était sa marine. Queg possédait la plus grande marine de toute la Triste Mer, ce qu'elle ne cessait de rappeler à ses voisins du royaume, de Kesh et des Cités libres en les harcelant régulièrement et en s'emparant occasionnellement de leurs navires. Non seulement l'île prétendait – comme Kesh autrefois – avoir des droits territoriaux sur toute la Triste Mer, mais en plus ses pirates ne cessaient d'importuner les nations voisines. Souvent des galères dépourvues de pavillon lançaient des raids le long de la Côte sauvage ou des Cités libres et descendaient parfois même sur les côtes occidentales de Kesh. À chaque fois, c'était la même chose : l'empereur ou le sénat de Queg niaient avoir connaissance de ces agissements.

Plus d'une fois, Roo s'était entendu dire par un fonctionnaire du palais :

— Tout ce qu'ils répètent, c'est qu'ils appartiennent à une pauvre nation environnée d'ennemis de toutes parts.

D'étranges ombres glissant sur les eaux de la rade poussèrent Roo à lever les yeux, qu'il écarquilla, stupéfait.

— Regardez ! s'écria-t-il.

Jimmy et son frère Dash, les deux petits-fils de messire James, regardèrent en l'air et aperçurent une formation d'oiseaux géants qui se dirigeaient vers la mer. Jimmy faisait partie du voyage en raison de l'insistance de son grand-père, ce qui gênait énormément Roo. Du moins Dash travaillait-il pour lui. Même si, dans les faits, il rendait des comptes au duc, il n'en restait pas moins un bon apprenti marchand. Jimmy, pour sa part, œuvrait uniquement pour son grand-père, même si Roo ne savait pas exactement dans quel domaine. En tout cas, il ne s'agissait certainement pas de comptabilité. Pendant un bref instant, Roo se demanda ce qui se passerait si les garçons

étaient accusés d'espionnage. Les Quegans les pendraient-ils tous les trois, ou décideraient-ils de n'exécuter que Rupert Avery ?

Les deux frères ne se ressemblaient pas beaucoup. Jimmy tenait son ossature délicate et sa chevelure d'un blond très pâle de sa grand-mère, tandis que Dash, tout comme leur père, Arutha, avait une tignasse de cheveux bruns bouclés et un visage rond et ouvert. En revanche, les garçons partageaient la même attitude et le même esprit astucieux. De toute évidence, ils avaient hérité ces qualités de leur grand-père.

— Ce sont des aigles, affirma Jimmy. Ou des oiseaux qui leur ressemblent.

— Je croyais que ce n'était qu'une légende, s'étonna Dash.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Roo.

— Des oiseaux de proie géants, harnachés et montés comme des poneys.

— Ils ont un cavalier sur le dos ? s'écria Roo, incrédule, tandis que les matelots sur les quais halaient le navire à l'aide des amarres lancées par l'équipage.

— Oui, des hommes que l'on choisit depuis des générations pour leur petite taille, expliqua Jimmy.

— D'après la légende, un Seigneur Dragon s'en servait pour la chasse, comme on utilise les faucons aujourd'hui, ajouta Dash. Ce sont leurs descendants.

— On pourrait faire des dégâts au cours d'une bataille avec une troupe d'oiseaux comme ceux-là, fit remarquer Roo.

— Pas vraiment, répondit Jimmy. Ils ne peuvent pas porter beaucoup de poids et ils se fatiguent facilement.

— On dirait que tu en connais un rayon sur eux, nota Roo.

— Des rumeurs, rien de plus, rétorqua le jeune homme en souriant.

— Ou des rapports sur le bureau de ton grand-père ?

— Regardez, voilà notre comité d'accueil, intervint Dash.

— Je ne sais pas ce que vous leur avez écrit, monsieur Avery, ajouta son frère, mais vous avez dû vous montrer sacrément convaincant.

— J'ai simplement informé messire Vasarius que j'ai un objet de valeur lui appartenant et que je souhaite le lui rendre.

L'équipage abaissa la passerelle. Roo fit mine de descendre mais le capitaine du navire le retint.

— Mieux vaut suivre la coutume, monsieur Avery.

L'officier se tourna vers le quai.

— Voici monsieur Avery et son escorte, de Krondor. Ont-ils la permission de descendre à terre ?

Une importante délégation de Quegans attendait autour d'un homme près d'une litière portée par une dizaine d'esclaves musclés. Tous les citoyens de Queg étaient vêtus d'une robe drapée sur une épaule ; Roo avait appris qu'ils appelaient ça une toge. Au cours des mois d'hiver, ils portaient des tuniques de laine et des pantalons mais cette robe légère en coton était la tenue préférée des riches, en raison de la chaleur qui régnait au printemps, en été et au début de l'automne.

L'un des hommes présents répondit dans la langue du royaume :

— Nous prions monsieur Avery et son escorte de bien vouloir descendre à terre. Ils sont nos invités.

— Qui s'exprime ainsi ? s'enquit le capitaine.

— Alfonso Velari.

Le capitaine libéra Roo.

— Vous êtes à présent invité à poser le pied sur le sol de Queg, monsieur Avery. Vous êtes et demeurerez un homme libre jusqu'à ce que ce Velari vous retire sa protection. D'après la coutume, il est censé vous en avertir avec un jour d'avance. Nous attendrons ici, prêts à lever l'ancre et à mettre les voiles à tout moment.

Roo dévisagea l'individu, l'un des capitaines de ses nombreux navires.

— Merci, capitaine Bridges.

— Nous sommes à votre disposition, monsieur.

Roo posa le pied sur la passerelle et entendit Dash murmurer à l'adresse de Jimmy :

— Évidemment qu'il est à sa disposition. C'est lui le propriétaire du navire !

Jimmy rit doucement. Puis les deux frères se turent.

Roo descendit sur les quais et s'arrêta devant Velari, un homme de petite taille et d'âge moyen, avec les cheveux coupés

ras et huilés. Roo se rappela que Tim Jacoby affectionnait lui aussi les coiffures de style quegan.

— Monsieur Avery ?

— À votre service, répondit Roo.

— Non, mon bon monsieur, moi, je ne suis que l'un des nombreux serviteurs de messire Vasarius.

— S'agit-il de lui dans la litière ?

Le Quegan lui sourit avec indulgence.

— La litière est là pour vous conduire jusqu'à la demeure de messire Vasarius, monsieur Avery. (Il fit signe à Roo d'y prendre place.) Les porteurs vont s'occuper de vos bagages et les apporter jusqu'à la maison de mon maître.

Roo échangea un regard avec Dash et Jimmy, qui hochèrent discrètement la tête.

— J'avais l'intention de séjourner dans l'une des meilleures auberges de votre cité…

Velari balaya cette remarque d'un grand geste de la main.

— Vous n'en trouverez pas ici, monsieur. Seuls les voyageurs ordinaires et les marins séjournent dans nos maisons publiques. Les étrangers de haut rang sont toujours accueillis par nos propres hommes de haut rang.

Comme si ses propos réglaient la question, il écarta le pan de la litière. Roo y prit place de manière maladroite. Dès qu'il fut à l'intérieur, huit esclaves soulevèrent le palanquin et le cortège se mit en marche.

Les voiles de la litière n'empêchaient nullement Roo de contempler la cité qu'on lui faisait traverser. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit que Jimmy et Dash n'avaient aucun mal à garder le rythme. Rassuré, le jeune marchand s'installa confortablement pour admirer la splendeur de la capitale quegane.

L'un des principaux articles d'exportation de Queg se trouvait en grande quantité dans des carrières au centre de l'île. Un marbre d'une qualité incomparable y était extrait et expédié à grands frais chez les nobles des Isles, de Kesh ou des Cités libres qui voulaient pour leur demeure une façade impressionnante ou des cheminées éblouissantes. Ici, en revanche, on utilisait ce matériau pour tout. Les bâtiments les

plus communs semblaient construits en pierre et en pisé, mais les édifices plus imposants situés au sommet des collines environnantes luisaient d'une blancheur éclatante sous le soleil matinal.

La journée était déjà chaude. Roo regretta de ne pas avoir mis des vêtements plus légers. Les histoires que l'on racontait au sujet du climat local étaient loin de la vérité. Alors qu'à cette époque il faisait encore frais à Krondor le matin et doux l'après-midi, ici on se serait presque cru en été. La rumeur prétendait que la plupart des courants chauds qui entouraient l'île provenaient de volcans sous-marins. Plusieurs personnes avaient dit à Roo qu'elles adressaient parfois des prières à Prandur, l'Incendiaire de cités, pour que l'île entière explose et parte en fumée.

Les Quegans avaient la réputation d'être un peuple hostile envers les étrangers et d'un contact désagréable en général. Cependant, aux yeux de Roo, les gens de la cité ressemblaient beaucoup à ceux de Krondor. La seule différence résidait dans leur tenue vestimentaire, car les ouvriers sur les quais ne portaient qu'un pagne et un turban et les gens dans la rue une courte tunique, apparemment en laine légère, et des sandales à lanières croisées.

Roo aperçut quelques nobles en toge, même si, visiblement, la plupart des hommes préféraient la tunique courte. Les femmes étaient vêtues d'une jupe longue, mais elles allaient tête et bras nus.

Les bruits de la cité évoquaient ceux de Krondor, sauf que les chevaux y semblaient plus rares. Pour nourrir une population de cette taille, il fallait cultiver la plus grande partie des terres, ce qui ne laissait pas beaucoup de place à l'élevage d'animaux qui n'étaient pas destinés à l'alimentation. Les chevaux à Queg devaient être un luxe.

Le cortège traversa une série de collines avant de s'arrêter devant un grand édifice abrité derrière un haut mur de pierre. Les voyageurs furent invités à entrer par deux gardes qui portaient l'uniforme militaire quegan : cuirasse, grèves, glaive et heaume. Roo s'aperçut qu'ils ressemblaient aux légendaires soldats de la Légion intérieure keshiane. Il avait appris leurs

tactiques lorsqu'il servait sous les ordres de Calis et connaissait beaucoup de choses à leur sujet. Mais c'était la première fois qu'il voyait un soldat qui leur ressemblait autant.

Tandis que les esclaves déposaient la litière en douceur sur les pavés devant l'entrée, Roo se dit qu'il ne verrait sûrement jamais de vrai légionnaire. On les disait toujours les meilleurs soldats du monde, mais ils ne quittaient jamais les environs du gouffre d'Overn, la mer intérieure au bord de laquelle avait été édifiée la cité de Kesh, des éons plus tôt. Distraitement, Roo se demanda s'ils méritaient leur réputation ou si ce n'était plus que l'héritage d'antiques conquêtes.

On parlait à Queg une variante de l'ancien keshian, en usage à l'époque où l'empire s'était retiré de la Triste Mer. Apparenté à la langue de Yabon et des Cités libres, ce dialecte était également assez proche du langage employé par les habitants de Novindus, si bien que Roo comprenait la plupart des conversations qu'il entendait autour de lui. Mais il pensa qu'il valait mieux feindre l'ignorance.

Comme il sortait de la litière, une jeune femme descendit lentement les trois marches du perron. Mince et pleine d'assurance, elle n'était pas belle mais avait un maintien digne d'une reine. Son attitude en disait long sur le mépris que lui inspirait le marchand étranger, mépris qu'elle dissimulait derrière un sourire de bienvenue.

— Monsieur Avery, je présume ? dit-elle dans la langue du royaume, avec un fort accent.

— C'est moi-même, répondit Roo en s'inclinant.

— Je suis Livia, fille de Vasarius. Mon père m'a demandé de vous montrer vos appartements. Ne vous inquiétez pas pour vos serviteurs, on va s'occuper d'eux.

Au moment où elle tournait les talons, Jimmy s'avança d'un pas et s'éclaircit la gorge pour attirer son attention.

— Qu'y a-t-il ? dit-elle en se retournant.

— Je suis le secrétaire personnel de monsieur Avery, expliqua Jimmy.

La jeune femme haussa un sourcil, mais se contenta de repartir vers la maison. Roo en déduisit qu'elle ne voyait pas d'inconvénient à ce que Jimmy l'accompagne.

— Tu es mon quoi ? demanda-t-il à voix basse.

— On a joué à pile ou face et j'ai gagné. Dash hérite du rôle de serviteur.

Roo acquiesça. C'était logique : l'un des frères à l'intérieur avec lui et l'autre en dehors pour laisser traîner ses yeux et ses oreilles. Messire James avait certainement assigné d'autres missions à ses petits-fils, en plus de celle de s'assurer que le marchand ne finirait pas pendu au gibet ou enchaîné sur une galère.

Livia emmena Roo et Jimmy dans un grand vestibule à ciel ouvert, puis les guida dans un dédale de couloirs. Roo comprit rapidement que l'édifice formait un carré creux en son centre, hypothèse qui se trouva confirmée lorsqu'il aperçut un jardin par une porte entrebâillée.

La jeune femme les conduisit jusqu'à un grand appartement où se trouvaient deux lits entourés de voiles blancs et un grand bassin creusé directement dans le sol. La pièce surplombait le mur qui séparait la maison de l'extérieur. On apercevait Queg dans le lointain, en contrebas, mais les demeures voisines restaient invisibles. *Intimité et panorama superbe en même temps*, songea Roo.

— Voici vos appartements, leur dit Livia. Baignez-vous et changez-vous. Des serviteurs viendront vous chercher pour le dîner. En attendant, reposez-vous.

Elle s'éloigna sans autre commentaire en ignorant les remerciements de Roo. Jimmy sourit lorsqu'un jeune homme lui prit son sac et commença à déballer ses affaires. Il adressa un clin d'œil à Roo en inclinant discrètement la tête.

Une adolescente faisait de même avec les bagages du marchand, où se trouvait l'écrin contenant les rubis. Elle posa ce dernier sur une table, comme s'il appartenait à Roo et non à son maître. Puis elle prit les vêtements et se rendit jusqu'à un mur de marbre blanc, qu'elle pressa délicatement. Une porte s'ouvrit, dévoilant une penderie.

— C'est impressionnant, commenta Roo en s'avançant pour examiner le mécanisme. Jimmy, regarde ça.

Le jeune homme le rejoignit et vit qu'un bloc de marbre taillé fin mais malgré tout plus lourd qu'un homme se mouvait

presque sans effort grâce à un habile système de charnières et de contrepoids.

— C'est du beau travail, insista Roo en désignant les charnières.

— Qui coûte cher, ajouta Jimmy.

L'adolescente réprima un gloussement.

— Notre hôte compte parmi les hommes les plus riches de Queg, rappela Roo.

Le garçon qui s'était occupé des bagages de Jimmy avait déposé ses affaires dans un coffre, au pied de l'un des lits. Il vint se placer à côté de l'adolescente, attendant la suite.

Roo ne savait pas exactement ce qu'il devait faire. Jimmy intervint :

— Nous pouvons nous baigner nous-mêmes, merci. Ça fait partie de nos coutumes. Si nous pouvions avoir un peu d'intimité ?

Les deux jeunes gens continuèrent à attendre, le visage dépourvu d'expression. Jimmy mima le geste de se baigner et désigna Roo et lui-même, puis les serviteurs et la porte. Les jeunes gens acquiescèrent et quittèrent la pièce.

— Ils ont des serviteurs pour le bain ?

— C'est très répandu, ici comme à Kesh. Rappelez-vous, ce sont des esclaves. Pour pouvoir vivre dans le luxe d'une maison comme celle-ci, ils doivent plaire à leur maître et à ses invités. Au moindre faux pas, ils pourraient se retrouver dans l'un des bordels sur les quais, ou dans une carrière, ou dans n'importe quel autre endroit où l'on a besoin de jeunes esclaves forts.

Roo prit un air horrifié.

— Je n'y avais jamais songé.

— La plupart des habitants du royaume n'y pensent jamais. (Jimmy commença à se dévêtir.) Si vous ne voulez pas partager le bain, je peux y aller en premier ou attendre.

Roo secoua la tête.

— Je me suis baigné avec mes camarades dans des rivières froides et ce bassin pourrait accueillir six personnes comme nous.

Ils se déshabillèrent et entrèrent dans l'eau. Roo regarda autour de lui et demanda où se trouvait le savon.

— Nous sommes à Queg, lui rappela Jimmy en lui montrant une rangée de morceaux de bois au bord du bassin. Frottez-vous avec l'un de ces objets, ça ôte la crasse.

Roo, qui aurait préféré avoir sous la main un bon vieux savon krondorien, regarda les morceaux de bois d'un air dubitatif. Puis il en prit un et commença à se frotter comme le faisait Jimmy. Après avoir passé deux semaines en mer, il ne se sentait pas aussi sale que lorsqu'il était soldat, mais malgré tout, il était loin d'être propre. Jimmy lui montra comment se servir des morceaux de bois, appelés *stigles* dans la langue de Queg. Roo fut bien obligé de reconnaître que la saleté disparaissait rapidement dans l'eau chaude.

Pour les cheveux, en revanche, c'était une autre histoire. Il eut beau se plonger la tête plusieurs fois sous l'eau, il ne parvint pas à se débarrasser de la sensation de n'être pas tout à fait propre. Jimmy lui fit alors remarquer qu'à Queg, la plupart des hommes s'huilaient les cheveux.

— Mais comment font les femmes alors ?

— Je n'y avais pas pensé, admit Jimmy en sortant du bassin pour s'envelopper dans une grande serviette de bain.

Après s'être habillés, ils ne trouvèrent aucun endroit où s'asseoir, si bien qu'ils s'étendirent sur les lits, en attendant qu'on vienne les chercher pour le dîner. Roo somnola un moment dans la chaleur de l'après-midi, jusqu'à ce que Jimmy le réveille.

— C'est l'heure d'aller manger.

Roo se leva et vit que Livia les attendait à la porte de leur appartement. Il prit l'écrin qui contenait les rubis et s'avança à sa rencontre. Il s'apprêtait à la saluer lorsqu'elle lui demanda :

— Les serviteurs n'étaient pas à votre goût ?

Roo ne voyait pas du tout de quoi elle parlait. Ce fut donc Jimmy qui répondit :

— Non, noble demoiselle. Nous étions épuisés et souhaitions nous reposer.

— Si vous trouvez désirable l'une des personnes qui vont nous servir à table, retenez bien son nom et nous vous l'enverrons ce soir dans votre chambre.

— Ah… c'est que je suis un homme marié, mademoiselle, expliqua Roo.

La jeune femme regarda par-dessus son épaule en les guidant dans le couloir.

— C'est un problème ?

— Dans notre pays, c'en est un, répondit le marchand en rougissant.

Tromper sa femme avec Sylvia lui semblait aussi naturel que de respirer.

Mais l'idée qu'on puisse lui envoyer l'une de ces adolescentes – ou l'un de ces jeunes garçons – comme si on lui fournissait une couverture supplémentaire le scandalisait.

Jimmy eut beaucoup de mal à ne pas éclater de rire.

Livia, pour sa part, les conduisit d'un air indifférent jusqu'à la salle à manger. La table était constituée d'un long bloc de marbre, posé sur une série de supports délicatement sculptés. Le meuble avait dû être déposé dans la pièce à l'aide d'un palan et l'on n'avait sans doute installé le toit qu'après que cet imposant bloc de pierre eut trouvé sa place à l'intérieur. De chaque côté se trouvaient une demi-douzaine de sièges dépourvus de dossier, qui n'étaient guère plus en réalité que des demi-cercles de marbre recouverts d'un épais coussin, un peu comme des bancs en fait, se dit Roo. Pour s'asseoir, on ne les déplaçait pas, car ils étaient trop lourds ; en revanche, on les enjambait. Livia désigna un siège à gauche de l'homme assis en bout de table, indiquant que Roo devait se mettre là. Puis elle prit place à la droite de son père. Jimmy s'assit à l'endroit demeuré vacant, à gauche de Roo.

Messire Vasarius était un homme imposant. Il portait une toge et Roo put voir qu'en dépit de son âge, le Quegan avait encore une carrure puissante. Il possédait les épaules d'un lutteur et les bras d'un forgeron. Ses cheveux blonds, qui viraient au gris, étaient huilés et aplatis sur son crâne. Il ne se leva pas et ne tendit pas la main pour saluer Roo. Il se contenta d'incliner le menton.

— Monsieur Avery.

— Messire, répondit Roo en s'inclinant comme il l'aurait fait devant le prince.

— Votre message était plutôt sibyllin. La seule chose de valeur que vous pourriez avoir trouvée, c'est une parure de rubis que l'on m'a volée voici plus d'un an. Puis-je la récupérer, je vous prie ?

Il tendit la main.

Roo fit le geste de lui tendre l'écrin par-dessus la table, mais un serviteur le lui prit des mains et l'apporta lui-même à son maître. Vasarius l'ouvrit, contempla brièvement les pierres et referma la boîte.

— Merci de m'avoir rendu mon bien. Puis-je vous demander comment il s'est retrouvé en votre possession ?

— Vous avez peut-être entendu dire, messire, que j'ai racheté récemment plusieurs sociétés. J'ai découvert cet article dans l'inventaire de l'une d'entre elles. Comme il n'y avait pas de facture légale jointe à la parure et que votre nom figurait en bonne place sur l'écrin, j'en ai déduit qu'elle avait été volée. J'ai préféré venir vous la rendre en personne, compte tenu de sa valeur et de sa beauté unique.

Vasarius tendit l'écrin à un serviteur sans même lever les yeux.

— J'aurais dû offrir cette parure à ma fille pour son dernier anniversaire. C'était à mes yeux la seule valeur de ce bijou. Le serviteur qui l'a fait sortir de cette maison et le capitaine qui l'a emmené loin de notre île ont tous deux été retrouvés et punis comme il se doit. Il ne me reste plus qu'à découvrir à qui il a été vendu et quelles mains l'ont souillé avant que vous me le rendiez. Toutes ces personnes connaîtront une mort douloureuse.

Roo pensa à son ami John Vinci, qui avait acheté la parure au capitaine quegan.

— Messire, l'écrin se trouvait dans une boîte d'inventaire en compagnie d'autres articles de provenance douteuse. Je doute qu'il soit possible de retracer le chemin qu'ont parcouru ces pierres depuis que le capitaine les a vendues et jusqu'à ce que je les retrouve. Pourquoi vous donner cette peine maintenant que vous les avez retrouvées ?

Il espérait que Vasarius l'écouterait. De toute évidence, le capitaine avant de mourir n'avait pas donné le nom de John, sinon Roo et lui seraient déjà morts.

— Mon nom figure sur l'écrin, monsieur Avery. Ceux qui l'ont vu savaient que cette parure m'appartenait. Ceux qui, contrairement à vous, ne me l'ont pas rendue, sont des hommes dépourvus d'honneur, des voleurs que l'on devrait torturer lentement ou jeter aux animaux dans l'arène.

Roo songea qu'il avait fait partie des gens qui avaient tenté de revendre ces bijoux. Seule la mort de son beau-père l'avait finalement détourné de cette entreprise. Malgré tout, le jeune homme se força à conserver un ton indifférent.

— Peut-être qu'il doit en être ainsi, messire. Mais puisque vous avez récupéré les rubis, on peut considérer que l'affront qui vous a été fait a quelque peu diminué.

— En effet, admit son hôte tandis que les serviteurs commençaient à servir le repas. Mais comme je n'ai pas été capable de retrouver ceux qui, en plus du capitaine, ont porté atteinte à mon honneur, nous ne le saurons peut-être jamais.

Roo se prit à espérer qu'il en serait ainsi. De jeunes hommes et femmes, tous aussi séduisants les uns que les autres, lui servirent à manger et à boire. Quels que puissent être les autres vices de messire Vasarius, il était clair qu'il appréciait la beauté de la jeunesse.

En dépit de la splendeur du cadre, Roo trouva les mets servis à la table de son hôte plutôt ordinaires. Il y avait des fruits, du vin, et du pain non levé avec du beurre et du miel, mais le fromage n'avait pas de goût, le vin était médiocre et l'agneau trop cuit. Malgré tout, Roo mangea comme si c'était le dîner le plus fin qu'il ait jamais goûté. Les dieux savaient qu'il avait mangé bien pire et avec enthousiasme lorsqu'il était soldat.

Il n'y eut presque pas de conversation au cours du dîner. Roo surprit un échange de regards lourds de sous-entendus entre Livia et son père. Jimmy paraissait s'ennuyer mais devait en réalité noter le plus de détails possible. Lorsque enfin le repas s'acheva, Vasarius se pencha en avant et appela un serviteur qui lui apporta sur un plateau un verre et des coupes en métal.

Roo trouva étrange de boire du cognac dans un tel récipient, qui donnait au breuvage un goût métallique. Cependant il ignora ce détail, car il n'avait rien d'un puriste, contrairement à la plupart des gens nés à Ravensburg. De plus, il était vital de ne pas offenser son hôte.

Vasarius leva son verre.

— À votre santé !

Il but. Roo l'imita en disant :

— Vous êtes extrêmement généreux.

— À présent, reprit Vasarius, venons-en au fait : quelle récompense attendez-vous de moi pour m'avoir rendu mon bien, monsieur Avery ?

— Je ne désire aucune récompense, messire. Je souhaitais simplement visiter Queg et me renseigner sur de possibles accords commerciaux.

Vasarius dévisagea Roo pendant un moment.

— Quand j'ai reçu votre lettre, j'étais enclin à croire qu'il s'agissait d'un autre complot de messire James pour infiltrer notre État. Son prédécesseur était un homme intelligent et plus encore, mais James est un véritable démon.

Roo jeta un coup d'œil à Jimmy pour voir s'il réagissait à cette description de son grand-père, mais le jeune homme affichait une façade d'indifférence, ainsi qu'il convenait à un secrétaire.

— Je suis prêt à écarter cette suspicion car votre réputation vous précède, ajouta le Quegan. Me rendre ces rubis ne vous a pas coûté grand-chose, monsieur Avery, compte tenu de votre immense fortune. En revanche, obtenir un accord commercial avec Queg, voilà qui vaut bien plus que ces babioles. (Il but une gorgée de cognac.) Connaissez-vous bien mes concitoyens, monsieur Avery ?

— Très peu, j'en ai peur, avoua l'intéressé.

En réalité, il avait essayé d'en apprendre le plus possible à ce sujet, mais il préférait feindre l'ignorance, cela servirait mieux sa cause.

Livia s'adressa à Vasarius en quegan :

— Si vous vous apprêtez à nous donner une leçon d'histoire, père, permettez que je m'en aille. Ces barbares me dégoûtent.

— Barbares ou pas, ce sont nos invités, répliqua son père dans la même langue. Si tu t'ennuies, emmène donc le jeune secrétaire et montre-lui le jardin. Il est suffisamment beau pour te divertir. Peut-être même pourra-t-il t'apprendre une ou deux choses, malgré ton expérience.

Il ne faisait rien pour masquer sa désapprobation, qui aurait été évidente même si Roo et Jimmy n'avaient pas compris la langue employée par leurs hôtes.

Vasarius se tourna vers Roo.

— Veuillez pardonner les mauvaises manières de ma fille. Nous ne parlons pas souvent la langue du royaume en ces lieux. C'est son précepteur qui a insisté pour qu'elle apprenne la langue de nos voisins.

— C'était un esclave originaire du royaume, commenta la jeune femme. Le fils d'un noble, je crois. Du moins, c'est ce qu'il prétendait. Les questions de commerce m'ennuient, ajouta-t-elle à l'adresse de Jimmy. Aimeriez-vous visiter notre jardin ?

L'intéressé hocha la tête, salua et laissa Roo et Vasarius seuls.

— La plupart des gens à l'extérieur de nos frontières ne connaissent pas grand-chose de nous, reprit le seigneur de la maison. Nous sommes tout ce qui reste d'une tradition autrefois grande et fière, les vrais héritiers de tout ce qui fut autrefois Kesh la Grande.

Roo acquiesça comme s'il entendait ces propos pour la première fois.

— Queg était à l'origine un avant-poste de l'empire, monsieur Avery. C'est important. Nous n'étions pas une colonie, contrairement à la Bosania, que vous connaissez aujourd'hui sous le nom de Cités libres et de Côte sauvage. Nous n'étions pas non plus un peuple conquis, comme les natifs du Jal-Pur ou du val des Rêves. Les primitifs qui vivaient sur cette île ont rapidement été absorbés par la garnison postée ici pour protéger les intérêts de Kesh dans la Triste Mer.

*Oui, leurs femmes ont été violées par les soldats et ont mis au monde des enfants métis*, songea Roo. Sans l'ombre d'un doute, les hommes qui vivaient là avant l'arrivée des Keshians avaient dû être tués ou réduits en esclavage.

— Les membres de la garnison étaient tous des Keshians pure souche qui appartenaient aux Légions intérieures. Si je vous en parle, c'est parce que je sais que votre royaume a souvent eu affaire aux Chiens Soldats de Kesh. Leur chef était le seigneur Vax, quatrième fils de l'empereur de Kesh la Grande.

« Quand la Légion a été rappelée pour écraser la rébellion de la Confédération keshiane, le seigneur Vax a refusé d'abandonner son peuple. Grâce à cette décision, Queg demeure aujourd'hui le seul dépositaire de la grande culture keshiane depuis que le royaume a conquis la Bosania. Ceux qui sont assis sur le trône du gouffre d'Overn appartiennent à une race décadente, monsieur Avery. Ils se donnent le nom de « sang-pur » mais en réalité, ce sont des personnes viles et dégénérées.

Il dévisagea Roo, attendant une réaction de sa part. Le jeune marchand hocha la tête et but une gorgée de cognac. Vasarius poursuivit son exposé :

— C'est pourquoi nous traitons peu avec les étrangers. Notre culture est puissante, mais pour le reste nous ne sommes qu'une pauvre nation, environnée d'ennemis de toutes parts.

Dans d'autres circonstances, Roo aurait éclaté de rire, car on lui avait répété cette phrase si souvent qu'elle finissait par ressembler à une plaisanterie. Mais au milieu de toute cette splendeur, Roo comprit ce que son hôte entendait par là. Un être humain ne pouvait se nourrir de marbre ou d'or. Il lui fallait faire du commerce. Pourtant, cette nation se méfiait des étrangers et même les craignait.

Roo pesa soigneusement ses mots :

— Il faut savoir se montrer prudent avec la personne avec qui on fait du commerce. (Il attendit quelques instants avant de poursuivre.) Sinon, on court le risque d'une contamination.

Vasarius acquiesça.

— Vous êtes très… perspicace, pour un étranger.

Roo haussa les épaules.

— Je suis avant tout un homme d'affaires. J'ai eu de la chance, mais j'ai également réussi grâce à mon intelligence. Je ne serais pas ici si je n'avais pas flairé l'occasion de nous enrichir mutuellement.

— Peu de personnes reçoivent la permission de commercer avec Queg, monsieur Avery. Dans toute notre histoire, nous n'avons accordé qu'une douzaine de ces permis, à des marchands qui venaient soit des Cités libres, soit de Durbin. Jamais un marchand du royaume ne s'est vu accorder un tel privilège.

Roo réfléchit. S'il avait eu affaire à un marchand ou à un noble du royaume, il aurait jugé qu'il était temps de lui offrir un « présent », car les pots-de-vin faisaient partie du commerce. Mais quelque chose dans l'attitude de cet homme lui faisait sentir qu'il valait mieux ne pas lui proposer une chose pareille.

— Je serais heureux de rester à Krondor et de laisser mon associé quegan s'occuper de nos affaires ici même, proposa-t-il au bout d'un moment. Je travaille avant tout dans le transport et une… coopération avec un Quegan disposant d'une influence certaine me serait d'un grand bénéfice. De plus, certaines marchandises sont difficiles à trouver ailleurs qu'à Queg.

Vasarius se pencha en avant et baissa la voix :

— Vous me surprenez, monsieur Avery. Je pensais que vous vouliez établir une succursale ici même, à Queg.

Roo secoua la tête.

— Je perdrais très vite l'avantage face aux hommes d'affaires de votre pays, j'en suis certain. Non, j'ai besoin de la main sûre et de l'intelligence pratique d'un homme connu à Queg pour sa perspicacité et sa sagesse. Cette personne profiterait autant que moi de notre arrangement.

Roo se tut. Vasarius savait ce qu'il lui offrait. Grâce au marchand krondorien, il pourrait importer des mets à faire pâlir d'envie ses concitoyens et donner les dîners les plus plantureux de tout Queg. Il aurait accès à des vins d'une qualité incomparable, à des soieries venues de Kesh pour habiller sa fille et ses maîtresses, à tous ces articles de luxe, enfin, dont ce peuple avait tellement envie.

Roo balaya la pièce du regard. Il savait pourquoi ici les demeures étaient en marbre : ce matériau abondait à Queg. La plupart des terres arables avaient été défrichées des siècles auparavant pour y faire pousser les récoltes. On y élevait de préférence du mouton, car cet animal donnait plus de viande en

mangeant moins d'herbe qu'un bœuf. Le repas auquel Roo avait eu droit montrait que ces gens avaient réussi à prospérer sur leur île, mais au prix de certains sacrifices. Queg paraissait mûr pour l'importation d'articles de luxe en provenance du royaume.

— Qu'avez-vous à offrir ? demanda enfin Vasarius.

— Presque tout ce que vous pouvez imaginer, messire. Des produits de luxe, des articles rares, des nouveautés. (Vasarius ne réagit pas.) Du bois de charpente, du charbon, et du bœuf.

Une lueur cupide s'alluma dans les yeux du noble quegan. Roo comprit que les deux joueurs étaient désormais à égalité et sentit une vague de chaleur l'envahir. Il entrait dans son élément car le moment était venu de négocier.

— Quel genre de marchandises souhaitez-vous acquérir ? demanda Vasarius.

— Il se trouve que l'on m'a passé commande d'un certain article. Si je parvenais à l'acquérir, je ne doute pas qu'il s'agirait d'un bon début pour une association.

— Que cherchez-vous à acheter ?

— Du feu quegan.

Vasarius battit des paupières, la réaction la plus flagrante qu'il ait eue jusqu'à présent. Roo songea qu'il valait mieux ne pas jouer aux cartes avec un individu pareil. Mais il avait réussi à le surprendre.

— Du feu quegan, vraiment ?

— Oui. Je suis sûr que vos agents vous ont rapporté que le royaume se prépare à la guerre. (Il se lança dans le discours que James lui avait fait apprendre par cœur.) Kesh se déplace de nouveau vers le val et nous craignons qu'il cherche à l'envahir. Comme le prince vient tout juste de monter sur le trône de Krondor et que nous n'avons pas de général aguerri à la tête des armées de l'Ouest, nous pensons qu'il est plus prudent de nous équiper au mieux. Nous entraînons davantage de soldats et cherchons à renforcer nos défenses grâce au feu quegan. Vous êtes sûrement conscient du fait que nous savons comment le fabriquer nous-mêmes ; ce n'est plus un secret. Mais nous ne disposons pas des installations nécessaires pour en produire en quantité suffisante.

— Qu'est-ce que vous appelez une « quantité suffisante » ?

— Dix mille barils.

Roo observa son interlocuteur avec attention. De nouveau, les yeux de Vasarius frémirent – une réaction due au choc, suivie presque immédiatement par une nouvelle lueur de cupidité. Roo revint sur son jugement précédent et se demanda s'il ne parviendrait pas finalement à attirer cet homme dans une partie de cartes.

# Chapitre 4

# ROMANCES

Dash éclata de rire.

— Et alors, reprit Jimmy, je lui ai demandé : « Est-ce que les tulipes rouges sont plus difficiles à cultiver que les jaunes ? ».

— Vous l'avez pratiquement insultée, James, lui reprocha Owen Greylock, capitaine des armées du prince.

Jimmy sourit.

— Dans cet étrange pays, les paroles que j'ai prononcées ont beaucoup plus d'importance que les sous-entendus que j'y ai glissés. (Il but une nouvelle gorgée de bière.) Dans d'autres circonstances, j'aurais pu trouver cette jeune femme attirante, mais le mépris qu'elle me porte simplement parce que je viens d'un autre pays… Voilà qui rend impossible toute notion de romance.

— On dirait qu'ensuite tu n'as pas eu ce genre de problèmes avec la jeune servante, lui fit remarquer Roo.

Jimmy sourit.

— Je vous croyais endormi.

Le jeune marchand secoua la tête.

— Je l'étais, mais vous m'avez réveillé tous les deux. Je me suis dit qu'il était moins embarrassant de faire semblant de dormir. En plus, quand j'étais soldat, il m'est arrivé d'avoir des copains qui faisaient l'amour à quelques mètres de moi, ajouta-t-il en lançant un coup d'œil à Erik.

Kitty, debout derrière Roo, était occupée à servir de la bière. Elle laissa échapper un « Oh ? » éloquent et s'en alla.

Roo et les autres éclatèrent de rire, au grand embarras d'Erik qui rougit.

— Qu'est-ce qui lui prend ? demanda Duncan Avery. Il y a quelque chose entre vous deux ?

— Pas à ma connaissance. Je ne crois pas, en tout cas, ajouta Erik en regardant Kitty s'éloigner.

— Tu ne crois pas ? répéta Jadow Shati. Mec, soit il se passe quelque chose, soit il y a rien. C'est assez simple à comprendre, même pour un type aussi bouché que toi.

Erik se leva.

— Je suppose que tu as raison. Veuillez m'excuser.

Jadow éclata de rire et laissa son camarade partir à la recherche de la jeune fille.

— Qu'est-ce que ce gamin peut être stupide dès qu'il s'agit des femmes ! Pour un peu, il faudrait l'achever pour mettre fin à ses souffrances.

— Je ne sais pas, rétorqua Dash. Kitty est une fille étrange. Je crois qu'elle apprécie simplement de pouvoir compter sur quelqu'un de solide.

— On ne peut pas enlever ça à Erik, approuva Roo.

L'intéressé s'arrêta près du comptoir.

— Kitty ?

— Qu'y a-t-il, sergent-major ? répliqua-t-elle d'un ton glacial.

— Euh…

Il rougit de plus belle, tandis qu'elle le dévisageait d'un œil implacable.

— Je, euh…

— Tu ferais mieux de cracher le morceau avant de t'étouffer avec.

— Qu'est-ce qui s'est passé tout à l'heure, à la table ?

— Comment ça ? demanda-t-elle d'un ton sceptique.

— Qu'est-ce que ça voulait dire, ce « oh » ?

— Rien. Ça voulait juste dire « oh ».

Erik comprit brusquement qu'elle se moquait de lui. Ses joues se colorèrent encore davantage.

— Tu te fiches de moi.

Kitty tendit la main au-dessus du comptoir et lui tapota la joue.

— C'est si facile.

— Mais pourquoi ? protesta le jeune homme, qui avait tendance à perdre son sens de l'humour dans ce genre de situation. Tu es en colère contre moi ?

Elle soupira.

— Non, je suis en colère contre les hommes en général.

— Alors passe tes nerfs sur quelqu'un d'autre, lui conseilla Erik.

Kitty plissa les yeux.

— Tu fais bien des manières, pour un type qui a tué des dizaines de mecs et qui couche avec des putains juste à côté de ses copains.

Erik sentit la moutarde lui monter au nez. L'attitude de la jeune fille commençait à lui taper sur les nerfs.

— Qu'est-ce que tu attends de moi, à la fin ?

Kitty le dévisagea en silence pendant un long moment avant d'avouer à voix basse :

— Je sais pas.

Erik l'observa à son tour. La lumière des torches faisait briller un léger voile humide sur sa lèvre supérieure : Kitty transpirait en dépit de la fraîcheur de cette soirée.

— Et toi, qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-elle au bout de quelques minutes.

Erik secoua la tête.

— Je ne sais pas non plus, mais je… je n'ai pas aimé ce que j'ai ressenti quand…

— Quand j'ai dit « oh » ?

Dit de cette façon, cela paraissait si ridicule qu'Erik fut obligé d'en rire.

— Oui, reconnut-il, je suppose que c'est ça.

— Viens avec moi, lui dit la jeune fille.

Elle avertit l'une des serveuses qu'elle sortait faire un tour, fit passer Erik dans la cuisine, devant le cuisinier et ses marmitons, et sortit dans la cour qui se trouvait derrière l'auberge.

Pendant quelques instants, le jeune homme éprouva une étrange impression de familiarité, car il avait grandi dans une cour semblable, entre les écuries et la forge, le puits et le grenier à foin. Un banc en bois faisait le tour du puits pour permettre aux gens trop petits d'y puiser facilement de l'eau. Kitty alla s'y asseoir et invita Erik à prendre place à côté d'elle.

— C'est calme, ici, fit remarquer le jeune homme.

Kitty haussa les épaules.

— J'y fais jamais attention. D'habitude, je suis trop occupée.

Erik s'assit à côté d'elle. La jeune fille se pencha vers lui et l'embrassa. Surpris, il se figea, puis il lui rendit son baiser. Au bout d'un long moment, Kitty recula pour le regarder.

— J'avais encore jamais fait ça.

— Quoi, tu n'avais jamais embrassé un garçon ? répondit Erik d'un ton qui trahissait sa surprise.

— Je suis une voleuse, pas une putain. Des hommes m'ont violée et ont fourré leur langue dans ma bouche, mais j'avais encore jamais embrassé quelqu'un.

Erik resta un long moment bouche bée avant de penser à la refermer.

— Et Bobby alors ? finit-il par demander.

Kitty haussa les épaules.

— Comment ça ?

— Eh bien, je croyais… (Il hésita.) Enfin, on pensait tous que lui et toi…

— Je l'aurais fait s'il me l'avait demandé. Il s'est montré gentil avec moi. Je trouve qu'il me traitait mieux que ce que je méritais. C'est vrai qu'il m'a un peu brutalisée la nuit où vous m'avez attrapée et qu'il a menacé de me pendre mais, la plupart du temps, il me faisait rire. Et il empêchait les autres hommes de me faire du mal. (Elle désigna l'auberge.) Mon rôle est de repérer les Moqueurs ou n'importe quel autre espion, mais sinon je suis rien d'autre qu'une serveuse. Ce n'est pas une mauvaise chose, car je refuse de me prostituer. (Elle baissa les yeux.) J'aurais accepté de coucher avec Bobby, parce qu'il était gentil avec moi, mais il était pas amoureux de moi et je l'aimais pas non plus, en tout cas pas de cette façon. (Elle regarda Erik.) Je pense pas qu'il aimait vraiment quelqu'un, à l'exception peut-être du capitaine Calis.

— Bobby lui était très dévoué.

— J'ai cru pendant un temps qu'il faisait partie de ces hommes qui aiment d'autres hommes. (Elle fit un geste de la main, comme si elle retournait quelque chose.) En réalité, ça m'était égal, je ne suis pas une fidèle de Sung la Pure, mais c'est vrai que je me suis posé des questions, jusqu'à ce que j'apprenne

qu'il était un client régulier de L'*Aile Blanche*. J'imagine qu'il préférait s'envoyer en l'air avec des filles qui…

Elle hésita, cherchant ses mots.

— Qui ne signifiaient rien pour lui ? suggéra Erik.

— C'est ça. Peut-être qu'il avait l'impression que s'il le faisait avec moi ou avec une femme qui ne soit pas une putain, ça rendrait les choses… tu sais, différentes.

Erik hocha la tête en signe de compréhension. Kitty soupira.

— Bobby plaisantait beaucoup et me faisait rire. Au début, j'avais peur de lui, parce qu'il disait qu'il me tuerait si je trahissais le prince ou le duc. Je voyais bien à ses yeux qu'il plaisantait pas. Mais, au bout d'un moment, je me suis rendue compte que les gens ici me traitaient bien et j'ai cessé d'avoir peur.

« J'ai nulle part où aller, alors que je le veuille ou non, cet endroit est devenu ma maison. (Elle se tut quelques instants, en regardant l'auberge.) C'est pas une mauvaise vie. Je sais qu'il va se passer quelque chose d'important. Impossible de travailler ici sans remarquer quelques trucs, comme ces soldats qui évitent de se vanter de leurs activités, qui gardent leurs secrets pour eux. Oui, quelque chose de terrible va arriver, mais je sais pas ce que c'est et je crois que je préfère ne pas savoir.

La jeune fille leva les yeux pour contempler la pâleur de la lune. Puis elle tourna brusquement la tête pour faire face à Erik.

— Depuis la mort de Bobby, c'est toi qui as été le plus gentil avec moi. Des fois, les autres types racontent des trucs sur moi aux filles, mais je m'en fiche. C'est juste que, tu sais, tu t'es jamais montré méchant envers moi.

Erik haussa les épaules.

— Je sais ce que c'est que d'être né sous une mauvaise étoile.

— Non, tu peux pas imaginer comment c'est la vie dans la rue.

Il ne répondit pas et se contenta de la regarder, à la lueur vacillante des torches.

— Les gamines ne présentent aucun intérêt, sauf pour la prostitution. Certains endroits payent cher pour avoir des petites filles. (Elle serra les bras autour d'elle.) La vérité, c'est que ma mère était une prostituée. Personne sait qui est mon

père. Ma mère m'a jetée dehors quand j'avais six ans. C'était peut-être sa façon à elle de me protéger, parce que son mac arrêtait pas de me regarder bizarrement.

« Je suis tombée sur un type du nom de Daniels qui m'a emmenée dans les égouts, à un endroit où il y avait plein de gens. Ils m'ont donné de la nourriture et m'ont dit qu'ils prendraient soin de moi si je faisais ce qu'ils disaient. Il y avait d'autres enfants aussi. Ils semblaient pas trop mal lotis. Ils étaient sales, mais on les nourrissait.

« Je me suis mise à mendier et j'ai appris les meilleures combines. Je pleurais comme si j'étais perdue ; quand quelqu'un s'arrêtait pour me demander quel était le problème, un autre gamin le délestait de sa bourse. Au bout d'un moment, je suis devenue porteur.

— C'est quoi un porteur ?

— Si le tire-laine se fait arrêter par les soldats du guet, vaut mieux pas qu'on trouve sur lui des objets qui lui appartiennent pas. C'est pour ça que la plupart des Moqueurs travaillent en équipe. Dès qu'il le peut, le tire-laine remet son butin à son complice, le porteur, qui le donne à son tour à un troisième larron qui l'apporte chez Maman.

— C'est qui, ça ?

— C'est le nom de l'endroit où on vit… où je vivais.

— Oh.

— Bref, au bout de quelques années, j'ai revu ma mère et on a parlé, reprit Kitty. Elle m'a dit que j'avais une sœur qui se prostituait. C'était Betsy.

— Tu es allée la voir ?

— Oui, et on s'est bien entendues. Ça lui plaisait pas que je sois une voleuse et j'aimais pas trop le fait qu'elle se prostitue, mais ça n'avait pas d'importance. Je l'aimais bien. Elle était la seule à jamais me demander un service ou une faveur.

« Quand ils se sont mis à pousser (elle désigna ses seins), certains types se sont mis à me brutaliser. Si je restais chez Maman ou près des autres tire-laine, ça allait, mais on peut pas toujours rester au milieu d'une foule, tu vois ce que je veux dire ?

Le jeune homme n'en était pas sûr, mais acquiesça quand même.

— Je me suis fait violer jusqu'à ce que je commence à m'habiller comme un garçon, sans me laver, pour pas sentir bon. C'est dans cet état-là que tu m'as trouvée.

Erik ne savait pas quoi répondre, aussi préféra-t-il garder le silence.

— Tout ça pour dire, conclut la jeune fille, que j'ai jamais rien fait de mon plein gré avec un homme.

Erik attendit. Comme Kitty continuait à se taire, il lui demanda d'une voix douce :

— Est-ce que tu cherches à me dire que maintenant, tu en as envie ?

Des larmes perlèrent aux paupières de la jeune fille qui hocha presque imperceptiblement la tête. Erik soupira et la prit dans ses bras. Il ne s'était encore jamais senti aussi peu sûr de lui. Jusqu'ici, il n'avait connu que des prostituées. D'ailleurs, la première lui avait conseillé d'y aller doucement, mais il n'avait couché par la suite qu'avec des femmes qui s'y connaissaient plus que lui. Et voilà qu'on lui demandait de faire l'amour à une jeune fille qui n'avait connu que la violence entre les bras des hommes.

Il embrassa Kitty sur la joue, puis le menton, et enfin les lèvres. Au début, elle resta immobile. Mais après quelques baisers, elle commença à répondre à ses caresses. Alors elle se leva, le prit par la main et le conduisit dans le grenier, à l'intérieur de la grange.

— Erik ? s'écria une voix familière. Tu es là-haut ?

— C'est qui ? demanda Kitty d'une voix ensommeillée.

Elle s'était endormie dans les bras du jeune homme après qu'ils eurent fait l'amour. Au début, ils s'étaient tous les deux montrés hésitants, lents et maladroits. Puis, peu à peu, ils s'étaient laissé gagner par la passion, jusqu'à ce qu'Erik ait l'impression d'être au milieu d'un champ de bataille, car Kitty était passée entre ses bras par toute une gamme d'émotions violentes. Ses caresses avaient déclenché chez elle un fou rire

mêlé à des larmes. Ils étaient sortis de cette expérience aussi épuisés l'un que l'autre.

Un peu plus tard, ils avaient de nouveau fait l'amour. Mais cette fois, Kitty savait ce qu'elle voulait. Quant à Erik, il n'avait jamais ressenti ça avec une autre femme.

Il se demandait s'il n'était pas amoureux.

Il se souleva sur un coude lorsque l'intrus cria de nouveau son nom.

— Nakor, je vais te tuer, marmonna le jeune homme en s'asseyant pour commencer à s'habiller.

Kitty se réveilla tout à fait.

— C'est le drôle de petit homme qui aime jouer aux cartes ?

— Oui, eh bien, moi, je ne le trouve pas très drôle, là tout de suite.

Tandis qu'Erik enfilait ses bottes, la jeune fille lui passa les bras autour de la taille.

— Merci.

Il se figea.

— De quoi ?

— De m'avoir montré ce dont parlent tout le temps les autres filles.

Erik resta immobile pendant quelques instants.

— Ben, de rien.

Kitty posa la tête sur son épaule.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle d'un ton innocent.

— Ce n'était pas une faveur, tu sais, répliqua-t-il d'un ton brusque.

— Oh, alors toi aussi, tu as passé un bon moment ?

Erik comprit qu'elle se moquait à nouveau de lui. Il était heureux qu'il fît trop sombre pour qu'elle le voie rougir.

— Tu mérites une fessée pour ce que tu viens de dire, marmonna-t-il.

Elle embrassa son épaule.

— Il paraît que certaines filles de L'*Aile Blanche* te font payer un supplément pour ça.

Une vague d'incertitude s'abattit sur Erik, aussi réelle et douloureuse qu'un coup d'épée dans la poitrine. Il se retourna et

lui agrippa les bras, plus fort qu'il n'en avait l'intention. Quand il vit une lueur de panique s'allumer dans les yeux de sa compagne, il la relâcha immédiatement.

— Excuse-moi, chuchota-t-il. Mais je ne supporte pas que tu te moques de moi.

Kitty le dévisagea et vit des larmes apparaître sous ses paupières. Alors elle se mit brusquement à pleurer elle aussi. Posant le menton sur l'épaule de son amant, elle appuya sa joue contre la sienne en murmurant :

— Moi aussi, je te fais mes excuses. Je sais pas comment être autrement.

— Je ne te ferai jamais de mal, lui promit-il à voix basse.

— Je sais, répondit-elle sur le même ton. Tout est si confus dans ma tête.

Elle s'écarta. Erik vit qu'elle souriait.

— Et c'est à cause de toi, Erik de la Lande Noire.

Il l'embrassa.

Derrière eux, quelqu'un toussota poliment. Erik se retourna et vit apparaître la tête de Nakor, debout sur l'échelle du grenier.

— Ah, te voilà !

Sans un mot, Erik tendit la jambe et repoussa l'échelle qui disparut de son champ de vision. Dans la pénombre, il entendit Nakor pousser un braillement des plus satisfaisants. S'en suivit le bruit sourd d'une chute.

Kitty éclata de rire. Erik continua de s'habiller pendant que Nakor, étendu sur un tas de foin, n'en finissait pas de gémir de façon théâtrale. Au bout d'un moment, le jeune homme lui dit :

— Quand tu auras fini de jouer la comédie, tu pourras peut-être remettre l'échelle en place.

Les gémissements laissèrent aussitôt la place à des gloussements.

— Tu me connais trop bien, déplora Nakor.

L'échelle réapparut au bord du grenier. Erik regarda Kitty, qui en avait profité pour s'habiller elle aussi. Il descendit le premier, mais elle ne tarda pas à le suivre.

— Désolé de vous déranger, toi et ton amie, mais il fallait que je te voie, expliqua Nakor.

— Pourquoi ? demanda Erik.

— Pour te dire au revoir. Je m'absente quelque temps.

Erik s'aperçut alors que Sho Pi, son ancien camarade devenu le disciple de Nakor, se tenait près de l'entrée de la grange.

— Où allez-vous tous les deux ?

— On retourne au port des Étoiles, répondit Nakor. Le roi m'a demandé d'y remplacer messire Arutha qui doit rejoindre son père. (Son expression se fit tout à fait sérieuse.) Il se trame quelque chose. Le prince Erland est arrivé hier soir à bord d'un cotre keshian.

— Nous n'avons pas le droit d'en parler, rétorqua Erik.

Nakor acquiesça.

— Je pense savoir ce que tu veux dire.

— En tout cas, je vous souhaite un bon voyage à tous les deux. Prévenez-moi quand vous serez de retour en ville.

— Promis, lui dit Nakor.

Il fit signe à Sho Pi de le suivre et sortit de la grange. Erik les regarda disparaître dans la nuit.

— Quel étrange petit homme, commenta Kitty.

— Tu es loin d'être la première à en faire la remarque. Malgré tout, c'est un type bien, qui en vaut six à lui tout seul. Il possède un savoir étonnant. Il prétend que la magie n'existe pas, mais je n'ai jamais rencontré un aussi bon magicien que lui.

Kitty s'appuya contre Erik qui la prit par la taille.

— Que voulait-il dire par « il se trame quelque chose » ?

Il se retourna et l'embrassa.

— Tu attrapes les espions et tu voudrais que je te parle de choses qui doivent rester secrètes ?

Elle hocha la tête, la joue contre la poitrine de son amant.

— Quelquefois je crois comprendre ce qui se passe, Erik, en mettant bout à bout des informations glanées ici ou là. Mais il y a aussi des moments où je sais même pas ce que je fais ici. Depuis que Bobby est mort, j'ai souvent l'impression d'être dans l'un de ces endroits dont parlent les prêtres, l'un des enfers inférieurs. Je peux pas quitter l'auberge à moins d'être escortée par deux gardes. Les Moqueurs m'ont condamnée à mort, mais ils sont la seule famille que j'aie jamais connue.

Erik ne parvint pas à trouver les mots pour la réconforter et se contenta de la serrer contre lui.

— Bientôt, si j'ai une permission, je t'emmènerai quelque part, loin de la cité, dans un endroit différent.

Kitty s'accrocha à lui pendant une minute. Puis elle s'écarta.

— Il faut que j'y aille.

Ensemble, ils sortirent dans la cour et s'arrêtèrent devant la porte de l'auberge. Erik lâcha la taille de la jeune fille et la suivit à l'intérieur sans dire un mot. Kitty traversa la cuisine en silence et reprit sa place habituelle derrière le comptoir.

Jadow Shati et Owen Greylock étaient toujours assis à la même table, mais Roo avait disparu. Erik, en s'asseyant, demanda où se trouvait son ami.

— Ne te voyant pas revenir, il est parti avec Jimmy et Dash, expliqua Greylock. Ils ont parlé d'un rendez-vous important.

— Est-ce que Nakor a réussi à te retrouver ? demanda innocemment Jadow.

— Oui, se contenta de répondre Erik.

— J'espère qu'il s'est pas pointé à un moment trop embarrassant, ajouta son compagnon, le visage fendu par un large sourire.

— Non, répliqua Erik en rougissant.

— Tant mieux.

Puis le sergent originaire du val partit d'un éclat de rire si contagieux que Greylock et Erik ne purent s'empêcher de l'imiter.

Kitty s'approcha de leur table avec un nouveau pichet de bière.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? voulut-elle savoir.

L'expression de son visage en disait long : si elle était l'objet d'une plaisanterie racontée par Erik ou si ce dernier s'était vanté d'avoir fait sa conquête, cela risquait de provoquer entre eux des dégâts irrémédiables.

— Nakor, expliqua habilement Greylock avant de se remettre à rire.

— Oh, fit Kitty comme si cela changeait tout.

Elle fit un sourire à Erik, qui le lui rendit.

— Alors c'est vrai qu'il se passe un truc entre vous deux, reprit Jadow lorsqu'elle fut partie.

— Et ça me terrifie, acquiesça Erik.

Greylock leva sa chope comme pour porter un toast.

— Voilà qui est sérieux.

Jadow hocha la tête d'un air important.

— Très sérieux, mec. Ça peut vouloir dire qu'une chose.

— Quoi donc ? demanda Erik, inquiet.

— Oh, mec, il l'a vraiment dans la peau.

— On dirait bien, dit Greylock.

— Mais de quoi vous parlez, à la fin ?

— Tu n'as jamais été amoureux avant ? lui demanda son vieil ami.

— Il est trop stupide pour le savoir, rétorqua Jadow.

— Je ne crois pas, répliqua Erik qui fixa sa bière en fronçant les sourcils, comme s'il espérait y trouver une réponse.

Brusquement, il sourit et regarda ses deux amis.

— Non, je crois que je ne l'ai jamais été avant.

Il se tourna pour regarder Kitty, occupée à nettoyer derrière le comptoir en bavardant tranquillement avec une autre serveuse. Puis il revint à ses amis.

— Je suis amoureux, admit-il comme s'il s'agissait d'une révélation.

Cette fois, Greylock et Jadow ne purent plus se contenir et se remirent à rire.

— Allez, gamin, lui dit Jadow lorsque leur hilarité fut passée. Tu as besoin d'un autre verre.

Greylock secoua la tête en soupirant.

— Ah, si seulement je pouvais avoir à nouveau ton âge.

Erik se contenta de rester assis en silence, analysant avec perplexité cet étrange mélange de ravissement et d'incertitude qui l'avait envahi. Il risqua de nouveau un coup d'œil en direction de Kitty. Comme elle le regardait, il lui adressa un sourire qu'elle lui rendit et qui éveilla davantage de joie en lui. Mais, tandis que Jadow et Greylock échangeaient des remarques pleines d'esprit, Erik, en songeant à la guerre à venir, sentit son humeur s'assombrir. Comment pouvait-il trouver du temps pour autre chose ?

Par jeu, Sylvia mordit Roo dans le cou.

— Aïe, protesta-t-il en plaisantant à moitié. Tu y es allée un peu fort.

Elle fit la moue et se glissa au creux de ses bras.

— Il faut que je te punisse. Tu es resté loin de moi si longtemps.

— Je sais. Plus nous nous rapprochons de…

Il s'arrêta net, car il avait été sur le point de dire « l'invasion ».

— De quoi ? demanda-t-elle d'un air très attentif.

Roo contempla le visage de la belle à la lueur des bougies. Il s'était présenté tard chez elle, si bien qu'elle l'avait tout de suite emmené au lit, expliquant que son père était parti en voyage d'affaires. D'ordinaire, lorsque Jacob d'Esterbrook était chez lui, Roo rentrait à Krondor avant l'aube. Mais cette fois, il avait l'intention d'en profiter pour rester toute la nuit avec Sylvia.

Il repensa aux découvertes qu'il avait faites, à l'avantage que prenait Jacob sur ses entreprises dès qu'il était question de Kesh la Grande. De nouveau, Roo se demanda si Sylvia rapportait leurs conversations à son père. Mais il repoussa cette inquiétude.

— Plus je me rapproche de mon but, qui est de contrôler la totalité du transport de marchandises sur la Triste Mer, et moins je trouve de temps pour autre chose, on dirait.

Sylvia le mordit de nouveau, à l'épaule cette fois, et suffisamment fort pour lui arracher un cri.

— Va expliquer ça à ta femme, dit-elle en lui montrant les marques de dents qu'elle avait laissées.

Puis elle sortit du lit et Roo s'émerveilla à la vue de son corps dénudé. Il n'avait jamais rencontré de femme aussi belle. À la lumière de l'unique bougie, on eût dit qu'elle était sculptée dans du marbre vivant et dépourvu du moindre défaut. Il pensa au corps grassouillet de Karli, aux vergetures laissées par ses grossesses, et s'étonna d'être encore capable de lui faire l'amour.

— Mais qu'est-ce qui te prend ? demanda-t-il à Sylvia qui enfilait sa robe de chambre.

— Tu trouves le moyen de passer du temps avec Helen Jacoby, mais tu restes des journées entières loin de moi.

— Tu ne peux pas être sérieusement jalouse d'Helen ?

— Et pourquoi pas ? (La jeune femme tourna vers lui un regard accusateur tandis qu'il s'asseyait dans le lit.) Tu passes du temps avec elle, qui n'est pas laide, à condition d'aimer les paysannes maigrichonnes. Tu parles beaucoup trop à mon goût du respect que tu as pour elle et son intelligence.

Roo sortit du lit.

— J'ai tué son mari, Sylvia. Je me dois de la soutenir. Mais je ne l'ai jamais touchée.

— Je parie que tu aimerais ça.

Roo tenta de prendre sa maîtresse dans ses bras mais elle le repoussa et s'écarta.

— Sylvia, tu es injuste avec moi.

— Oh, vraiment ?

Elle se retourna en laissant sa robe de chambre s'ouvrir. Roo sentit l'excitation monter en lui devant ce spectacle.

— C'est toi qui as une épouse, des enfants et une réputation. Avant de te rencontrer, j'étais l'un des meilleurs partis du royaume.

Sylvia s'avança vers lui en faisant la moue et frotta ses seins contre son torse nu.

— Je ne suis que la maîtresse, la femme qui n'a pas de statut. Tu peux me quitter quand tu veux.

Elle commença à décrire de petits cercles avec sa main sur l'estomac du jeune homme, qui éprouvait soudain des difficultés à respirer.

— Je ne te quitterai jamais, Sylvia.

— Je sais, répondit-elle en descendant la main davantage.

Roo lui retira sa robe de chambre et l'emporta si brusquement vers le lit qu'il la jeta presque sur les couvertures. Puis il la prit rapidement en protestant de son éternel amour pour elle. Pendant ce temps, Sylvia contemplait le baldaquin au-dessus de leurs têtes en réprimant un bâillement. Un petit sourire satisfait apparut sur ses lèvres, mais il n'avait rien à voir avec le plaisir physique. Son amant était sur le point de devenir le marchand le plus important de toute l'histoire du royaume et

il était clairement en son pouvoir. La jeune femme écouta la respiration de Roo s'accélérer à mesure que la passion montait en lui, puis elle se détacha à nouveau de l'acte en lui-même. Faire l'amour avec lui ne l'excitait plus depuis longtemps. D'ailleurs, elle préférait de beaucoup les talents de son cousin Duncan, d'abord parce qu'il était bien plus séduisant et surtout parce que son appétit pour des jeux amoureux originaux égalait le sien.

Sylvia savait que Roo serait horrifié de découvrir qu'elle partageait souvent ce même lit avec Duncan et qu'ils invitaient parfois une servante à les y rejoindre. Duncan resterait malléable aussi longtemps qu'il aurait accès à de beaux habits, des mets délicats, des crus rares et de jolies femmes. Tels étaient les pièges de la prospérité. Il ferait un bon amant lorsqu'elle aurait épousé Roo, et un remplaçant tout à fait acceptable socialement le jour où elle serait veuve. Tandis que Roo approchait de l'orgasme, Sylvia se demanda distraitement combien de temps il lui faudrait attendre avant d'épouser ce petit homme repoussant, une fois qu'elle aurait organisé le meurtre de sa grosse épouse. À l'idée de prendre le contrôle de l'empire financier de son père et de celui de Roo, Sylvia sentit enfin monter sa propre excitation. Au moment où Roo ne pouvait plus se contrôler, elle le rejoignit au paroxysme de son plaisir en s'imaginant devenir un jour la femme la plus puissante du royaume.

Erik frappa à la porte du bureau. William leva les yeux.

— Qu'y a-t-il, sergent-major ?

— Est-ce que vous auriez une minute, monsieur ?

William lui fit signe de prendre une chaise et Erik obéit.

— Qu'est-ce qui vous tracasse ?

— Rien qui concerne l'entraînement, répondit le jeune homme. De ce côté-là, tout se passe bien. Non, il s'agit d'une affaire personnelle.

William se redressa, le visage neutre. Depuis que les deux hommes travaillaient ensemble, chacun avait parfois laissé entrevoir à l'autre une facette de sa vie personnelle, mais jamais

jusqu'ici l'un d'eux n'avait ouvert une conversation sur ce thème.

— Je vous écoute, l'encouragea le maréchal de Krondor.

— C'est que je connais une jeune fille et, si ça ne vous ennuie pas, j'ai simplement besoin de parler de la vie d'un soldat qui souhaiterait se marier.

William resta silencieux un moment puis hocha la tête.

— C'est un choix difficile. Certains assument très bien leur vie professionnelle et leur vie de famille. D'autres ont plus de mal. (Il s'arrêta.) L'homme qui occupait cette fonction avant moi, Gardan, n'était au début qu'un sergent, tout comme vous. Il servait le seigneur Borric, duc de Crydee, quand mon père n'était encore qu'un enfant. Il a accompagné le prince Arutha à Krondor et a grimpé les échelons jusqu'à devenir maréchal, tout cela en étant marié.

— Comment s'en sortait-il ?

— Bien, tout compte fait, répondit William. Il avait des enfants dont l'un est devenu soldat, comme lui, et est mort au cours de l'attaque de la Côte sauvage.

Erik se souvint de ce que son beau-père, Nathan, lui avait raconté sur cet épisode. Beaucoup de gens étaient morts au cours de cette attaque.

— Gardan était déjà mort à l'époque, reprit William. Certains de ses autres enfants ont survécu, je crois.

Il se leva et alla fermer la porte. Puis il vint s'asseoir sur le bord de sa table de travail. Erik remarqua qu'en dehors du tabard qui indiquait son grade, le maréchal portait l'uniforme d'un simple soldat.

— Écoutez, Erik, avec ce qui nous attend… (Il chercha ses mots.) Est-il sage de s'engager dans une telle relation ?

— Sage ou pas, c'est déjà fait. Je n'ai jamais ressenti ça pour aucune autre fille.

William sourit et il sembla à Erik, pendant un moment, que les années s'effaçaient de son visage.

— Je me souviens de ce que ça fait, approuva le maréchal.

— Si je peux me permettre, est-ce que vous avez déjà été marié, monsieur ?

— Non, répondit William avec un soupçon de regret dans la voix. Il semblait n'y avoir jamais assez de place dans ma vie pour une famille. (Il retourna s'asseoir à sa place.) Pour être franc, ma famille n'a jamais eu beaucoup de place pour moi non plus.

— C'est à cause de votre père ? dit Erik.

William acquiesça.

— On était si en colère l'un contre l'autre qu'on ne s'est pas parlé pendant longtemps. Depuis, on a réussi à surmonter ça. Mais c'est dur. Si vous voyiez mon père, vous croiriez qu'il est mon fils. Physiquement, on dirait qu'il n'a que dix ans de plus que vous. (Il soupira.) L'ironie, comme je l'ai appris par la suite, c'est qu'en devenant soldat, j'ai réalisé son propre rêve d'enfant. Lui insistait pour que j'étudie la magie. (Il sourit.) Pouvez-vous imaginer ce que c'est de grandir dans un lieu où tout le monde fait de la magie, où ceux qui ne sont pas magiciens sont mariés à quelqu'un qui la pratique ou ont des enfants qui l'étudient ?

Erik secoua la tête.

— Non, mais ce doit être quelque chose d'inné dans votre famille. Regardez votre sœur.

William sourit de nouveau, mais d'un air contrit cette fois.

— Encore une autre ironie. Gamina a été adoptée et elle est bien plus douée que moi pour la magie. Je n'ai pour ma part qu'un maigre talent, celui de parler aux animaux. Ils ont tendance à avoir des conversations courtes et inintéressantes, à l'exception de Fantus, bien sûr.

— Je ne l'ai pas vu au palais, ces derniers temps.

— Il va et vient à sa guise. Si je lui demande où il est allé, il fait exprès de m'ignorer.

— Je ne sais toujours pas quelle décision je dois prendre, avoua Erik.

— Ça aussi, je connais, lui confia William. Quand j'étais gamin, une jeune magicienne, originaire du désert de Jal-Pur, est venue au port des Étoiles étudier avec mon père. Elle avait deux ans de plus que moi. Je n'avais jamais rien contemplé d'aussi beau. Elle avait la peau sombre et les yeux couleur café, elle bougeait avec la grâce d'une danseuse et elle avait un rire musical.

« Je suis tombé amoureux d'elle la première fois que je l'ai vue. Elle savait que j'étais fou d'elle, moi, le fils du maître. Je la suivais partout comme le casse-pieds que j'étais. Au début, elle me supportait de bonne grâce mais je crois qu'au bout d'un moment, j'ai fini par l'énerver. (William regarda par la fenêtre, qui surplombait une cour.) Je crois que son indifférence fut l'une des grandes raisons qui me poussèrent à quitter le port des Étoiles pour venir à Krondor, ajouta-t-il en souriant. Elle m'y a rejoint deux ans plus tard.

Erik leva un sourcil interrogateur.

— Le père du prince Arutha avait auprès de lui un conseiller magicien, un merveilleux personnage du nom de Kulgan. Il était loin d'être le magicien le plus puissant que j'aie connu, mais il comptait sûrement parmi les plus intelligents. En bien des façons, il était comme un grand-père pour moi. Sa mort a durement touché mon père. Enfin, bref, le prince Arutha a décidé qu'il souhaitait lui aussi la présence d'un conseiller magicien à sa cour, alors il a demandé à Pug de lui envoyer le meilleur. Père a surpris tout le monde en envoyant cette jeune fille en lieu et place de l'un des maîtres. J'ai cru au début qu'il avait fait ça pour qu'elle me surveille.

William sourit de nouveau et poursuivit en riant presque :

— Vous pouvez imaginer la consternation des nobles quand elle est arrivée. Non seulement, elle était de Kesh, mais en plus elle était vaguement apparentée à l'un des plus puissants seigneurs du désert de Jal-Pur. Sans la volonté de fer du prince Arutha, jamais la cour ne l'aurait acceptée.

« La vie à Krondor est devenue très difficile pour moi quand elle est arrivée, soupira le maréchal. Il existe certaines choses dont il m'est impossible de parler, mais disons que quand nous en avons eu fini, elle et moi, nous savions que nous avions beaucoup changé depuis le port des Étoiles. Nous avons également découvert que mes sentiments pour elle n'avaient pas changé mais que nos deux ans de séparation avaient modifié la façon dont elle me regardait. Nous sommes devenus amants.

Erik garda le silence tandis que William s'abîmait dans ses souvenirs.

— Nous sommes restés ensemble pendant six ans.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Elle est morte.

— Si vous ne voulez pas en parler…, s'écria aussitôt Erik.

— Je ne veux pas, en effet, l'interrompit William.

Le jeune homme se sentit mal à l'aise.

— Je crois que je vais vous laisser, monsieur. Je n'avais pas l'intention de rouvrir de vieilles blessures.

William balaya ces excuses d'un geste de la main.

— Vous n'avez rien fait du tout. Je porte ces blessures en moi depuis longtemps mais elles sont toujours restées ouvertes. C'est l'une des raisons pour lesquelles je ne me suis jamais marié.

Erik se leva mais s'arrêta devant la porte.

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas si je vous demande son nom ?

William répondit sans le regarder, le regard toujours tourné vers la fenêtre :

— Elle s'appelait Jezharra.

Erik sortit et referma la porte derrière lui. Tandis qu'il suivait le couloir menant à la cour d'entraînement, il repensa à cette conversation. Il ne savait toujours pas ce qu'il devait faire, mais il décida de se consacrer à son travail et de laisser ses sentiments pour Kitty évoluer librement.

# Chapitre 5

# ELVANDAR

Tomas était assis, immobile.

Le roi Arbre Rouge, *Aron Earanorn* dans la langue des elfes, prit la parole.

— Depuis que nous avons abandonné les terres du Nord pour revenir en Elvandar, nous tentons de comprendre nos cousins.

Arbre Rouge était le chef des Glamredhels, ces elfes « fous » qui, pendant une éternité, étaient restés livrés à eux-mêmes dans les terres septentrionales situées au-dessus du royaume. Il dévisageait la reine Aglaranna de son regard fixe.

— Nous nous inclinons devant votre qualité de souveraine en ces lieux, madame, poursuivit-il en désignant l'espace qui les entourait. Mais ça ne veut pas dire que vous régnez sur notre peuple, car nous n'en acceptons pas même la simple suggestion.

Tomas jeta un coup d'œil à son épouse. La souveraine d'Elvandar adressa son plus doux sourire au guerrier qui régnait sur les Glamredhels depuis presque aussi longtemps qu'elle sur les clairières elfiques.

— Earanorn, personne ici ne suggère rien de tel. Ceux qui ont choisi de venir en Elvandar, que ce soit à l'appel du sang qui coule dans leurs veines ou en tant qu'invités, sont libres de partir à tout moment. Seuls ceux qui choisissent de demeurer ici de leur plein gré sont soumis à notre règne.

L'ancien roi se tapota le menton.

— C'est bien là le problème, vous ne croyez pas ?

Il regarda les autres membres du conseil de la reine. Parmi eux se trouvaient Tathar, le premier conseiller ; Tomas, le chef de guerre à moitié humain et prince consort d'Aglaranna ; Acaila, le chef des Eldars qui avaient vécu sur le monde de Kelewan jusqu'à ce que le magicien humain Pug les retrouve ; et

d'autres encore, parmi lesquels Pug et sa compagne du moment, Miranda. Après un long silence, le vieux roi ajouta :

— Où irions-nous si nous choisissions de partir ? Nous faudrait-il retourner dans les terres du Nord, auprès de nos cousins moins généreux ?

Tomas jeta un coup d'œil à Pug, son ami d'enfance et allié durant la guerre de la Faille. Lui aussi connaissait la réponse : les elfes « sauvages » n'avaient nul autre endroit où aller.

Tomas tourna ensuite son attention vers Acaila et leva si discrètement le doigt que ce mouvement faillit passer inaperçu. Acaila, dont les connaissances et les pouvoirs ne cesseraient jamais de surprendre Pug, hocha très faiblement la tête, un geste imperceptible auquel la reine répondit pourtant, de la même façon.

— Pourquoi partir ? demanda le chef des Eldars, ces elfes qui avaient servi les Seigneurs Dragons avant d'hériter de leurs traditions et de leur savoir. Après des siècles d'isolement, vous avez fini par retrouver les cousins que vous aviez perdus. Personne ne cherche à vous réduire en esclavage et pourtant vous paraissez mal à l'aise. Peut-on vous en demander la raison ?

Arbre Rouge poussa un long soupir.

— Je suis un vieil homme.

Tathar, Acaila et quelques autres rirent, sans malice, mais sincèrement amusés par cette remarque.

— D'accord, admit le Glamredhel, je n'ai que trois cent soixante-dix ans, alors que certains d'entre vous ont le double de mon âge, mais la vérité, c'est que la forêt d'Edder est un endroit rude, où la nourriture est rare et les ennemis abondants. Vous n'avez pas idée de ce que c'est, vous qui vivez au cœur de la généreuse Elvandar. (Il serra les bras autour de son corps, comme si le souvenir de l'Edder le glaçait jusqu'aux os.) Nous n'avions avec nous aucun tisseur de sort, et la magie curative d'Elvandar n'existe pas là-bas. Ici, une blessure bénigne se guérit avec du repos et de la nourriture ; là-bas la gangrène tue un guerrier aussi sûrement que la flèche d'un ennemi. (Il leva le poing, la voix chargée de colère.) J'ai enterré ma femme et mes fils. Aux yeux de mon peuple, je suis un *très* vieil homme.

— Et intarissable, avec ça, murmura Miranda en étouffant un bâillement.

Pug s'efforça de ne pas sourire, d'autant que les paroles chargées d'émotion du vieux roi ne s'y prêtaient guère. Mais il était vrai que Miranda et lui vivaient avec les elfes depuis quelques mois maintenant et qu'ils avaient à maintes reprises entendu Arbre Rouge faire le récit des batailles et des deuils qu'il avait subis.

Câlin, le fils aîné d'Aglaranna et héritier du trône d'Elvandar, intervint à son tour :

— Je pense que nous vous avons suffisamment démontré notre bonne volonté au cours des trente dernières années, roi Arbre Rouge. Nous déplorons vos pertes, ajouta-t-il tandis que d'autres membres du conseil hochaient la tête pour marquer leur assentiment. Mais c'est ici que votre peuple aura la meilleure chance de prospérer, au sein de notre race.

« Durant la guerre de la Faille et le Grand Soulèvement, nous avons perdu beaucoup des nôtres, qui séjournent désormais dans les îles Bénies. Pourtant notre population s'est agrandie car vous nous avez retrouvés. Au bout du compte, toute la race des elfes en a profité.

Arbre Rouge acquiesça.

— J'ai réfléchi aux choix qui restent à mon peuple. (Il parut renoncer à quelque chose, comme un soupçon de fierté.) Je n'ai pas de fils. Il me faut un héritier, ajouta-t-il en regardant Câlin.

Un jeune guerrier glamredhel s'avança à la droite de son roi et lui remit un paquet enveloppé de cuir.

— Voici le symbole de ma charge, expliqua Arbre Rouge en ouvrant le paquet.

L'objet qui était dissimulé sous les différentes couches de cuir surprit l'assemblée tout entière, pour autant que les elfes fussent capables de laisser transparaître leurs émotions. Il s'agissait d'une ceinture d'une beauté extraordinaire, tissée de fils semblables à de la soie mais qui, aux yeux de Pug, ne provenaient pas de ce monde. D'éblouissantes pierres précieuses étaient enchâssées entre les fils suivant un dessin à la fois ravissant et fascinant.

— *Aslethnath !* proclama Arbre Rouge.

Pug modifia ses perceptions sensorielles pour examiner la ceinture.

— C'est un objet de pouvoir, chuchota-t-il à l'adresse de Miranda.

— Oh, vraiment ?

Pug, interloqué, regarda sa compagne et vit qu'elle souriait en s'efforçant de ne pas rire. De nouveau, il eut la certitude qu'elle était bien plus puissante et savante qu'elle voulait bien le dire.

Acaila se leva et s'arrêta devant Arbre Rouge.

— Puis-je ? demanda-t-il.

Le vieux roi lui tendit la ceinture. Acaila l'examina avant de se tourner vers Tathar.

— Voici un exemple d'une grande et merveilleuse magie. Vous ne saviez pas que cet artefact se trouvait en Elvandar ?

Tathar était le chef des tisseurs de sort. Il secoua la tête et répliqua, un brin irrité :

— Non, et vous ?

Acaila éclata de rire, comme il l'avait souvent fait pendant les leçons qu'il avait données à Pug. Le magicien avait passé une année entière chez les Eldars, en Elvardein, la forêt jumelle d'Elvandar, dissimulée grâce à la magie sous la calotte polaire de Kelewan. Il ne fallait voir aucune moquerie dans ce rire, jamais. Cela n'empêcha pas le vieil elfe de répondre avec une pointe d'ironie :

— Non plus.

Il recula pour laisser la place à Tathar. Même si Acaila était incontestablement le conseiller le plus âgé et le plus expérimenté d'Aglaranna, il n'en restait pas moins un nouveau venu en Elvandar, alors que Tathar était le premier conseiller de la reine.

Tandis que Tathar prenait la ceinture pour la présenter à Câlin, Arbre Rouge reprit la parole :

— La ceinture se porte lors des grands conseils et se transmet de père en fils. Mon père, le roi, m'a donné cet artefact pour marquer ma position d'héritier. De même, je vous le transmets, prince Câlin.

Le prince des elfes inclina la tête lorsque Tathar lui tendit la ceinture. Il la prit et y posa son front avant de dire :

— Votre noblesse ne saurait être remise en question. J'accepte votre générosité avec humilité.

Alors Aglaranna se leva et décréta :

— De nouveau, nos deux peuples n'en font plus qu'un. Vous êtes vraiment Aron Earanorn, ajouta-t-elle à l'adresse d'Arbre Rouge, qu'elle salua d'un hochement de tête.

Un elfe apparut derrière lui, portant une robe. À la demande de la reine, il la drapa par-dessus l'armure et les fourrures que portait le vieux roi, ainsi que le voulait la tradition parmi les siens.

— Vous feriez honneur à notre conseil en acceptant d'y siéger, ajouta Aglaranna.

— L'honneur est pour moi, répondit Arbre Rouge.

Acaila tendit la main et conduisit le vieux roi jusqu'à une place entre Tathar et lui.

Pug sourit et adressa un clin d'œil à Miranda. En choisissant de faire asseoir le Glamredhel au-dessus de lui au conseil, le sage Eldar avait évité qu'Arbre Rouge lui en veuille pendant des années. Désormais, ce dernier occupait la deuxième place après Tathar qui demeurait premier conseiller.

D'un signe de tête, Miranda demanda à Pug de la suivre à l'écart de la réunion. Lorsqu'ils furent assez loin pour pouvoir parler librement, elle demanda :

— Combien de temps cela va-t-il encore durer ?

Pug haussa les épaules.

— Le peuple d'Arbre Rouge est arrivé ici il y a trente ans, quelque vingt années après que Galain et Arutha l'eurent rencontré par hasard après la chute d'Armengar.

— Quoi, ça fait trente ans qu'ils se disputent ? s'écria Miranda, l'incrédulité peinte sur son visage.

— Ils ne se disputent pas, ils discutent, répliqua Tomas en les rejoignant. Venez avec moi, tous les deux.

Il les conduisit jusqu'à une pièce privée, séparée de la cour par des branches astucieusement disposées. De l'autre côté, ils avaient vue sur la cité sylvestre d'Elvandar.

— Est-ce qu'on s'y habitue un jour ? demanda Pug en regardant son ami, retrouvant l'écho des traits familiers sur le visage inhumain du grand guerrier.

Même vêtu d'une robe pour la cérémonie, Tomas irradiait la force et la puissance. Ses yeux d'un bleu pâle, presque dépourvus de couleur, balayèrent le panorama.

— Oui, on s'y fait, mais sa beauté ne manque jamais de m'émouvoir.

— Aucun être vivant ne saurait résister à ce spectacle, affirma Miranda.

Il faisait nuit et des centaines de feux de camp illuminaient Elvandar.

Certains avaient été allumés à même le sol et d'autres sur les plates-formes érigées dans les arbres. Dans toute la communauté, des lampes brillaient, mais contrairement aux torches des cités humaines, qui éclairaient d'une lumière jaune et aveuglante, elles répandaient une lueur douce, d'un blanc bleuté : il s'agissait en réalité de globes elfiques, en partie naturels et en partie magiques. On n'en trouvait qu'ici, en Elvandar. Cependant, les arbres eux-mêmes paraissaient comme entourés d'une douce lueur, légèrement bleue ou verte, comme si les feuilles étaient phosphorescentes.

Lorsque Tomas se retourna vers ses compagnons, sa robe rouge bordée d'or se déploya légèrement.

— Dis-moi, mon vieil ami, le temps est-il venu pour moi de revêtir mon armure ?

— Bientôt, je le crains.

— Lorsque nous avons remporté la victoire à Sethanon, j'ai cru que nous en avions fini avec tout ça, avoua Tomas sur un ton presque mélancolique.

Pug acquiesça.

— Nous l'espérions tous. Mais nous savions que, tôt ou tard, les Panthatians essayeraient à nouveau de s'emparer de la Pierre de Vie. (Il fronça les sourcils comme s'il était sur le point d'ajouter quelque chose, mais se retint.) Tant que ton épée restera fichée dans la Pierre et tant que les Valherus ne seront pas totalement vaincus, nous ne ferons que gagner du temps.

Tomas ne répondit pas, de nouveau absorbé par la contemplation d'Elvandar.

— Je sais, finit-il par dire. Le moment viendra où il me faudra reprendre cette épée et finir ce que nous avons commencé ce jour-là.

Il avait écouté avec un réel intérêt le récit des découvertes de Miranda et de Calis lors de leur dernier voyage sur le continent de Novindus. Depuis, Tathar, Acaila et les autres tisseurs de sort n'avaient cessé d'interroger la jeune femme pour lui arracher les détails qu'elle avait oubliés. Cela durait depuis des mois, au point que Miranda avait bien failli perdre patience à plusieurs reprises. Mais les elfes, dotés d'une longue vie, trouvaient cet interminable interrogatoire tout à fait naturel.

Des bruits de voix annoncèrent l'arrivée d'Aglaranna et de ses conseillers dans les appartements que la reine partageait avec son époux. Elle entra, suivie de Tathar, Acaila, Arbre Rouge et Câlin.

Miranda et Pug firent mine de les saluer, mais Aglaranna les retint :

— Le conseil est terminé, mes amis. Nous sommes ici pour discuter de façon informelle de sujets importants.

— Les dieux soient loués, murmura Miranda.

Arbre Rouge lui jeta un regard réprobateur.

— Je n'ai qu'une connaissance limitée de votre race…

Il chercha le titre qu'il devait lui donner et se tourna vers Acaila, qui articula en silence le mot « madame ». Le vieux roi le prononça comme s'il s'agissait d'un mot inconnu.

— Mais la façon dont vous, les humains, vous précipitez pour agir est tout simplement… incompréhensible !

— Vous trouvez qu'on se précipite ! s'écria Miranda sans chercher à dissimuler sa stupéfaction.

— Voilà cinquante ans que nous combattons les Panthatians, Arbre Rouge, rappela Pug.

Le vieux roi accepta le verre de vin qu'on lui présentait et répondit :

— Dans ce cas, vous devriez commencer à bien connaître votre ennemi, non ?

Pug comprit brusquement que le Glamredhel avait lui aussi un certain sens de l'humour, tout aussi sec mais plus moqueur que celui d'Acaila. Le magicien sourit.

— Vous me rappelez Martin l'Archer.

Arbre Rouge sourit à son tour, ce qui effaça bon nombre d'années de son visage.

— Voilà un humain que j'apprécie.

— Où est-il d'ailleurs, notre ami Martin ? s'enquit Tomas.

— Ici, répondit l'ancien duc de Crydee qui les rejoignit en montant une volée de marches. Je ne suis plus aussi alerte qu'autrefois.

— Mais vous tirez toujours aussi bien à l'arc, Martin, rétorqua Arbre Rouge avant d'ajouter : pour un humain.

Martin était le plus vieil humain encore en vie que le vieux roi considérait comme un ami. Âgé de près de quatre-vingt-dix ans, il n'en paraissait que soixante-dix. Il était encore large d'épaules et de poitrine, mais ses bras et ses jambes semblaient plus maigres que dans le souvenir de Pug. Sa peau ressemblait à du vieux cuir parcheminé et sa chevelure avait complètement blanchi. Mais ses yeux, toujours aussi vifs, n'avaient pas changé. Sans le rajeunir, la magie d'Elvandar le maintenait en bonne santé.

Martin sourit et salua Miranda d'un signe de tête.

— Je connais les Eledhels depuis ma petite enfance, expliqua-t-il en employant le nom que se donnaient les elfes. Souvent, les humains ne comprennent pas leur sens de l'humour.

— Tout comme leur définition de la rapidité, répliqua la jeune femme qui se tourna vers Pug. Depuis maintenant des mois, pratiquement une année entière, tu ne cesses de dire que nous devons nous occuper de telle ou telle chose et surtout retrouver Macros le Noir. Mais je m'aperçois que nous passons beaucoup de temps assis à ne rien faire.

Le magicien plissa les yeux. Il savait que Miranda était bien plus vieille qu'il y paraissait et peut-être même plus âgée que lui, mais elle faisait souvent preuve d'une impatience surprenante. Il voulut dire quelque chose, se ravisa et ouvrit de

nouveau la bouche avant de la refermer. Enfin, il finit par répondre :

— L'héritage que Macros m'a laissé comprend de nombreuses choses – sa bibliothèque, ses notes et, d'une certaine façon, ses pouvoirs –, mais rien ne peut remplacer son expérience. Si quelqu'un peut nous aider, c'est bien lui. (Pug se posta devant Miranda et la regarda droit dans les yeux.) Je ne peux m'empêcher de penser que derrière tout ça se dissimule un autre mystère, bien plus profond et dangereux que nous le pensons. (Puis il adopta un ton plus léger, comme s'il faisait semblant de la réprimander.) Je m'attendais à ce que tu comprennes que c'est souvent en restant immobile que l'on réfléchit le mieux aux problèmes qui nous préoccupent.

— Je sais, admit Miranda, mais j'ai l'impression d'être un cheval à qui on a trop retenu la bride. J'éprouve le besoin de faire quelque chose !

Pug se tourna vers Tomas.

— Nous voici au cœur du problème, n'est-ce pas ?

Le guerrier acquiesça et s'adressa aux esprits les plus anciens et les plus sages du conseil d'Elvandar.

— Que faut-il faire ? leur demanda-t-il.

— Une fois déjà, tu as retrouvé Macros en me conduisant dans le Séjour des Morts, lui rappela Pug. Serait-il utile d'y retourner ?

Tomas secoua la tête.

— Je ne crois pas, et toi ?

Pug haussa les épaules.

— Pas vraiment. Je ne sais même pas ce que je dirais si je me retrouvais de nouveau face à Lims-Kragma. J'en sais plus aujourd'hui qu'à l'époque, mais j'ai l'impression d'être toujours ignorant en ce qui concerne la nature des dieux et des agents qui les servent. (Il se tut quelques instants, la frustration inscrite sur le visage.) Non, nous perdrions notre temps en retournant au royaume des morts.

— Ceux que tu appelles des dieux ne peuvent pas être facilement appréhendés par les mortels, intervint Acaila. Mais permets-moi de te poser une seule question, Pug : pourquoi serait-ce une perte de temps d'y retourner ?

— Je ne sais pas vraiment, avoua son ancien élève. Ce n'est qu'une intuition, rien d'autre. Je suis certain que Macros est en vie.

Il expliqua comment, lorsqu'ils étaient à la recherche du Sorcier Noir, son majordome, Gathis – devenu depuis celui de Pug – lui avait appris qu'il existait un lien très fort entre eux. Si Macros mourait, Gathis, le saurait.

— Au cours des dernières années, j'ai eu plusieurs fois l'impression, non seulement que Macros était en vie, mais qu'en plus…

Miranda paraissait profondément irritée à présent.

— Eh bien ?

Pug haussa les épaules.

— J'ai eu le sentiment qu'il n'était pas loin.

— Ça ne me surprendrait pas de lui, marmonna la jeune femme d'un air contrarié.

— Pourquoi ? demanda Martin en souriant ironiquement.

Miranda regarda en direction des lumières d'Elvandar.

— Parce que d'après mon expérience, la plupart de ces individus légendaires ne sont que des imposteurs qui ont tout fait pour nous convaincre de leur importance.

Aglaranna buvait du vin, assise à côté de Tomas sur un banc le long de la rambarde.

— Vous avez l'air irritée, Miranda, et pas seulement par la situation en général.

La jeune femme baissa les yeux un moment. Lorsqu'elle regarda de nouveau la reine des elfes, elle avait retrouvé son calme.

— Pardonnez ma mauvaise humeur, madame. Nous autres, Keshians, sommes souvent aux prises avec des problèmes d'apparence, de rang et d'étiquette qui n'ont rien à voir avec la valeur réelle d'un individu. Beaucoup s'élèvent très haut dans la société de par leur naissance, tandis que d'autres personnes bien plus valeureuses passent leur vie à faire des choses triviales et n'acquièrent jamais la moindre importance. De plus, les grands nobles ne savent pas qu'ils doivent leur élévation sociale à un simple accident de naissance. (Elle fit la grimace.) Ils pensent simplement bénéficier de la faveur des dieux. Au cours

de mon… passé, j'ai souvent eu à traiter avec ce genre d'hommes. Je n'éprouve que peu de patience envers eux, je le crains.

— Il est vrai que Macros a bâti lui-même sa légende, admit Tomas, mais c'était pour protéger son intimité. Cependant, moi qui me suis souvent trouvé à ses côtés, je peux vous jurer que cette légende n'est qu'une ombre comparée à ses véritables pouvoirs. Il a affronté seul une dizaine de Très-Puissants Tsurani dans cette même forêt, pendant que les tisseurs de sort nous aidaient, nous les guerriers, à gagner notre combat. Macros a vaincu ces magiciens, a détruit leur œuvre et les a fait rentrer, pris de panique, sur leur propre monde. C'est le seul homme que je crains d'affronter car ses pouvoirs sont époustouflants.

— C'est pourquoi nous devons le retrouver, renchérit Pug.

— Par quoi commençons-nous ? demanda calmement Miranda. Le Couloir entre les Mondes ?

— Je ne pense pas, rétorqua son amant. Il y a là-bas trop de gens prêts à vendre des informations qui ne sont pas toujours exactes. (Il s'assit face à la reine des elfes.) Je me disais plutôt que nous devrions retourner à la Cité Éternelle interroger le maître de la terreur que nous y avons emprisonné.

Tomas haussa les épaules.

— Je doute qu'il en sache beaucoup plus que nous. Il n'était qu'un outil.

— Avez-vous songé que ce sorcier pourrait se trouver ici même, sur Midkemia ? leur demanda Acaila.

— Pourquoi ? intervint Martin.

— À cause de l'intuition de Pug, répondit l'Eldar. C'est quelque chose que je n'écarterais pas à la légère. Souvent, ces intuitions nous sont envoyées par notre esprit ; il cherche à nous transmettre une information que nous n'avons pas réussi à appréhender consciemment.

— Cela est vrai, approuva Arbre Rouge en mordant dans une grosse pomme rouge. Dans la nature, il faut savoir se servir de son instinct, sinon le chasseur rentre bredouille ou le guerrier se retrouve seul sur le champ de bataille. Pug, où avez-vous fortement ressenti la présence de ce Macros ?

— Bizarrement, au port des Étoiles.

— Tu ne me l'as jamais dit, protesta Miranda d'un ton presque accusateur.

— C'est-à-dire que j'étais souvent distrait, se défendit Pug en souriant.

La jeune femme eut la bonne grâce de rougir.

— Tu aurais pu le mentionner dans la conversation à un moment donné.

Le magicien haussa les épaules.

— Je n'y ai pas vraiment prêté attention, vu que ses livres et ses parchemins les plus puissants sont abrités dans ma tour. J'ai souvent l'impression qu'il se tient par-dessus mon épaule quand je les lis.

— Nous devons également aborder le sujet de cet artefact que vous avez rapporté du continent de Novindus, leur rappela Tathar.

— Les tisseurs de sort pensent qu'il a d'étranges qualités, expliqua Aglaranna.

— Absolument, confirma Tomas. Ce n'est pas seulement à cause des Panthatians. Je perçois des choses dans ce heaume qui n'ont rien à voir avec les Valherus.

— Attendez, il y a quelque chose que je ne comprends pas, avoua Martin.

— De quoi s'agit-il, mon vieil ami ?

— Dans tout ça, depuis que le premier navire tsurani s'est échoué sur une plage de Crydee jusqu'aux événements de Sethanon, personne n'a songé à poser une question importante.

— Laquelle ? demanda Acaila.

— Pourquoi élaborer tous ces complots et tous ces plans qui impliquent tant de chaos et de destruction ?

— C'est dans la nature des Valherus, répondit Tomas.

— Mais nous n'avons jamais combattu les Seigneurs Dragons, nous n'avons eu affaire qu'à leurs agents, les Panthatians, ainsi qu'aux personnes qu'ils ont manipulées.

Pug essaya de balayer la remarque de Martin.

— Je pense que nous avons tous eu la preuve de la nature maléfique des Panthatians.

— Vous vous méprenez sur le sens de ma question, protesta l'archer. Tout ce que je veux dire, c'est que dans cette histoire, il n'y a pas vraiment de motif apparent. Au fil des ans, nous avons élaboré certaines hypothèses sur les agissements et les motivations des Panthatians à l'époque. Mais nous ne savons pas pourquoi ils agissent ainsi maintenant.

— Je ne comprends toujours pas où vous voulez en venir, avoua Pug.

— Parce que tu ne fais pas assez attention, répliqua Miranda, qui se rendit près de Martin. Vous avez une idée.

Ce n'était pas une question. Le vieil archer acquiesça et se tourna vers Tathar, Acaila et Arbre Rouge.

— N'hésitez pas à me corriger si je me trompe. (Il s'adressa alors à Pug et à Tomas :) Vous possédez des pouvoirs qui dépassent mon entendement, mais j'ai passé la plus grande partie de ma vie ici, dans l'Ouest, et je connais l'histoire des Eledhels mieux que certains humains, je pense.

— Mieux qu'aucun être humain vivant, corrigea Tathar.

— Les légendes des Eledhels rapportent certaines choses au sujet des Anciens. Très gracieuse reine, pourquoi préfère-t-on les appeler « Anciens » plutôt que de leur donner leur véritable nom ?

Aglaranna réfléchit avant de répondre :

— C'est la tradition. Autrefois, on croyait qu'en prononçant le nom des Valherus, on risquait d'attirer leur attention.

— N'était-ce vraiment qu'une superstition ? demanda Miranda.

Martin se tourna vers Tomas.

— À votre avis ?

— La plupart des souvenirs qui me restent de ces temps reculés sont obscurs. De toute façon, même ceux que je me rappelle le mieux appartiennent à quelqu'un d'autre. Ashen-Shugar et moi partageons beaucoup, mais de grandes zones d'ombre demeurent. Je sais cependant que nous avons donné aux Eldars le pouvoir de nous appeler en prononçant nos noms à voix haute. C'est peut-être de là que vient cette « superstition ».

Martin comprenait mieux que personne, excepté Pug, l'étrange dualité de Tomas. Il avait connu le guerrier et le magicien quand ils n'étaient encore que des gamins au château de Crydee et il avait vu l'armure mystique d'Ashen-Shugar transformer Tomas en cet être étrange qu'il était désormais, ni humain ni Seigneur Dragon mais un peu des deux.

— Qu'en pensez-vous, Acaila ? demanda Tomas à l'Eldar.

— C'est bien ce que racontent les légendes. Nous qui étions au premier rang des esclaves des Valherus étions capables de les contacter. C'est peut-être bien pour ça que les elfes ont pris l'habitude de ne jamais prononcer leur nom à voix haute.

— Que cherchez-vous à démontrer ? demanda Miranda.

Martin haussa les épaules.

— Je ne suis pas sûr de chercher à démontrer quoi que ce soit. Simplement, je trouve que nous sommes en train d'émettre de nombreuses hypothèses qui peuvent être erronées. Or nous risquons de tout perdre si nous nous appuyons sur elles pour élaborer notre plan. (Il regarda la jeune femme droit dans les yeux.) Vous avez ramené de ce continent à l'autre bout du monde des artefacts qui, apparemment, appartiennent aux Anciens. Pourtant Pug et Calis disent tous les deux qu'ils sont « souillés » et qu'il ne faut pas se fier à leur apparence.

Acaila approuva de nouveau les paroles de l'archer.

— Ils ne sont pas purs. Nous connaissons suffisamment nos anciens maîtres pour savoir qu'une autre main a touché ces artefacts.

— Pourtant ils vous attirent ? intervint Pug.

— Oui, ils ont appartenu aux Valherus, confirma Aglaranna.

— Mais alors à qui appartient cette autre main ? dit Martin.

— Au fameux troisième joueur qui a envoyé le démon dans les grottes des Panthatians, répondit Pug en regardant Miranda.

Martin hocha la tête.

— C'est également ce que je pense. Et si les Panthatians n'étaient pas manipulés par les Anciens mais par ces démons ?

— Cela expliquerait certaines choses, renchérit Tomas.

— Lesquelles ? s'enquit Arbre Rouge en buvant son vin.

— Les Terreurs, par exemple, répondit Pug.

— Comment ça ? demanda Acaila.

— Il est peu probable que mes frères se seraient alliés à elles, expliqua Tomas.

Quand il commençait à parler trop longtemps comme un Valheru, il utilisait le terme de frères pour parler d'eux.

— Ou qu'ils les auraient manipulées, ajouta Acaila. Les connaissances que se sont transmises des générations d'Eldars nous révèlent que les Terreurs se sont toujours opposées aux Valherus chaque fois que leurs chemins se sont croisés.

— Pourtant, à l'époque, nous n'avons pas trouvé ça étrange, se souvint Pug.

— Nous étions un peu préoccupés, lui rappela Tomas avec un petit sourire.

Son ami plissa le front d'un air perplexe.

— La guerre de la Faille, tu te souviens ? insista le guerrier en éclatant de rire.

Pug l'imita avant de répondre :

— J'avais compris l'allusion, mais je me demandais pourquoi tu n'y avais jamais pensé avant.

Ce fut au tour de Tomas d'avoir l'air surpris.

— Je ne sais pas. Pour moi, la présence du maître de la terreur dans la Cité Éternelle et celle de la Terreur à Sethanon faisaient partie des tentatives des Valherus pour nous distraire. J'ai supposé que les Panthatians avaient réussi à entrer en contact avec ces créatures d'une façon ou d'une autre…

Acaila l'interrompit :

— Tu possèdes des souvenirs extraordinaires, ainsi que quelques connaissances et un grand pouvoir. Mais tu manques d'expérience, Tomas. Tu es âgé de moins d'un siècle et pourtant tu es doté d'une puissance qu'il faudrait cinq fois plus de temps pour acquérir. (Il regarda les membres de cette assemblée informelle.) Nous ne sommes que des enfants comparés aux êtres dont nous parlons, les Valherus et les Terreurs. Il est présomptueux de notre part d'essayer de les comprendre ou d'appréhender leurs motivations.

— Je vous l'accorde, admit Pug, mais nous devons essayer quand même, car nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre. Nous devons découvrir qui se cache derrière ceux qui cherchent à s'emparer de la Pierre de Vie.

— Ce qui nous ramène à notre point de départ, conclut Miranda. Nous ne savons pas grand-chose et nous devons retrouver Macros le Noir. Mais tu ne nous as pas encore suggéré dans quel endroit commencer à chercher.

Pug eut l'air abattu.

— Parce que je ne le sais pas.

— Peut-être devrais-tu arrêter de chercher un endroit et commencer à chercher une personne, suggéra Acaila.

— Que voulez-vous dire ? demanda Pug.

— Tu dis avoir l'impression de sentir Macros à proximité. Peut-être est-il temps de te concentrer sur cette impression, de chercher cette présence et de la laisser te mener à l'individu lui-même.

— Je ne sais même pas s'il est possible de faire une chose pareille, protesta le magicien.

— Tu fus mon élève durant trop peu de temps, Pug. Il nous reste encore tant de choses à t'enseigner. Laisse-moi vous guider, Miranda et toi.

Pug regarda la jeune femme, qui hocha la tête en signe d'assentiment.

— Dois-je vous accompagner ? s'enquit Tomas.

Acaila regarda le chef de guerre d'Elvandar et secoua la tête.

— Tu le sauras quand il sera temps pour toi de partir. (Il s'adressa ensuite aux autres membres de la cour :) Nous allons devoir nous retirer dans la clairière de contemplation. Tathar, j'apprécierais votre aide dans ce domaine.

Le vieux conseiller elfe s'inclina devant sa reine.

— Avec votre permission, madame ?

Elle la lui accorda, d'un signe de tête. Alors Pug, Miranda et les deux elfes quittèrent les appartements privés d'Aglaranna et de Tomas. Ils descendirent au cœur de la cité sylvestre et regagnèrent la terre ferme, brillamment éclairée par de nombreux feux de camp.

Ils s'éloignèrent d'Elvandar en silence et se rendirent dans une paisible clairière. C'était là que Tomas et Aglaranna avaient échangé leurs vœux, là encore que se déroulaient certaines cérémonies extrêmement importantes aux yeux des elfes.

— C'est un honneur pour nous, confia Pug aux deux conseillers.

— C'est nécessaire, répliqua Acaila. Ici, notre magie est puissante et j'ai bien peur que nous devions nous en servir pour assurer votre survie.

— Que suggérez-vous ?

— Tomas m'a parlé de votre première visite au Séjour des Morts. Pour y arriver, vous êtes passés par la Nécropole des Dieux. Même si nous avons une vision différente de l'Univers et de l'ordre qui le gouverne, nous, les elfes, comprenons suffisamment bien celle des humains pour savoir que c'est uniquement la force brute de Tomas qui vous a permis de survivre à un pareil voyage.

— Je me suis réveillé avec les poumons brûlants et la sensation d'être gelé jusqu'aux os, se rappela Pug.

— On n'entre pas dans le royaume des morts tant que l'on est encore en vie – à moins d'avoir subi une préparation adéquate.

— Devons-nous retourner voir Lims-Kragma ?

— Peut-être, admit Acaila. C'est pourquoi nous sommes ici pour faire le nécessaire. Le temps s'écoule différemment dans les autres dimensions, c'est une leçon que nous avons retenue des voyages de nos maîtres. Votre absence ne durera peut-être que quelques heures et pourtant vous aurez l'impression de nous avoir quittés depuis des années. Ou alors, ce sera le contraire, pour nous, des mois s'écouleront, qui vous paraîtront durer quelques minutes. Nous ne pouvons savoir lequel de ces deux paradoxes se produira. Mais quel que soit le temps que ça durera, vous allez quitter votre corps. Tathar et moi allons veiller à ce qu'ils soient prêts à vous recevoir quand vous reviendrez. Nous allons devoir vous garder en vie.

— C'est gentil à vous, ironisa Miranda.

Pug se tourna vers elle et vit qu'elle avait l'air sceptique.

— Tu n'es pas obligée de venir avec moi, lui dit-il.

— Il le faut. Tu comprendras plus tard.

— Quand ?

— Bientôt, je pense.

— Que devons-nous faire ? demanda Pug à Acaila.

— Allongez-vous.

Les deux magiciens lui obéirent. L'Eldar poursuivit son explication :

— Premièrement, il ne faut surtout pas oublier ce que je vous ai dit au sujet du temps. C'est important, car sous votre forme spirituelle, vous devrez vous dépêcher. Si vous vous attardez ne serait-ce qu'une heure, pendant ce temps-là, des mois entiers risquent de s'écouler sur Midkemia. Or nous savons à quel point l'ennemi est proche. Deuxièmement, votre corps suivra votre esprit. Quand vous reviendrez, vous ne serez plus en Elvandar. Si tout se passe comme nous l'espérons, vous serez là où vous devez aller. Tathar et moi saurons que vous avez réussi si vous vous réveillez ici ou si vos corps disparaissent. Dernier point, nous ne pouvons pas vous aider à revenir. Pour ce faire, vous devrez vous servir de votre propre magie. Nous saurons que vous avez échoué si vos corps meurent en dépit de nos efforts. Telle est la limite de notre magie.

« À présent, fermez les yeux et essayez de dormir. Vous aurez des visions qui viendront à vous sous la forme de rêves. Mais elles deviendront de plus en plus réelles à mesure que les minutes passeront. Lorsque je vous appellerai, levez-vous.

Pug et Miranda fermèrent les yeux. Pug entendit la voix d'Acaila entonner une incantation. Il y avait quelque chose de terriblement familier dans les mots que prononçait le vieil Eldar, mais Pug ne parvint pas à les reconnaître. C'était comme entendre une chanson dont il aurait oublié les paroles au fur et à mesure.

Bientôt, il se mit à rêver d'Elvandar. Il apercevait la faible lueur des arbres imprégnés de magie comme s'il avait les yeux ouverts. Mais ils lui apparaissaient sous la forme de couleurs chatoyantes, dans des tons de bleu et de vert, d'or et de blanc, de rouge et d'orange. Le ciel, quant à lui, était aussi noir que le plus obscur des tunnels enfouis sous les montagnes.

Pug plongea les yeux dans ce néant et ne tarda pas à voir apparaître des petits points colorés au sein de cette noirceur. Sans prêter attention au passage du temps, il contempla la danse des étoiles dans le ciel. Puis une mélopée étrange, lointaine, s'imposa à sa conscience. Elle aussi paraissait familière sans qu'il parvînt à la reconnaître.

Les minutes passèrent. Pug se perdait dans un état de conscience tel qu'il n'en avait jamais connu. La texture de l'Univers était à nu devant lui, non pas ses formes extérieures, ni même l'illusion de la matière et du temps, mais l'étoffe même de la réalité. Il se demanda si c'était ce « matériau » dont parlait tout le temps Nakor, cette matière fondamentale de l'existence.

L'esprit de Pug commença à s'élever, à voyager à travers l'espace. Il découvrit qu'il pouvait aller d'un lieu à un autre par un simple effort de volonté – pourtant il était toujours allongé dans la clairière. Quelque chose s'était modifié dans son corps et il sentait des pouvoirs inconnus et des sensations étranges le traverser.

Jamais, depuis l'épreuve sur la tour de l'Assemblée de Kelewan, il ne s'était senti aussi lié au monde qui l'entourait. En repensant à cette époque de sa vie, Pug se retourna et baissa les yeux pour « regarder » Midkemia.

Il s'aperçut brusquement qu'il flottait bien au-dessus des sommets les plus élevés du royaume. Les côtes et les mers lui apparaissaient toutes petites, comme s'il regardait une carte, à la différence près que la terre et l'eau étaient vivantes, pleines de puissance et de beauté.

Pug modifia ses perceptions sensorielles et vit nager tous les poissons qu'abritait la mer. *C'est à ça que ça ressemble d'être un dieu !* songea-t-il.

— *Pug*.

L'appel résonna dans le lointain et faillit lui faire perdre sa concentration.

— *Trouve Macros*, lui dit-on. *Et fais attention au temps !*

Pug regarda de part et d'autre. Chaque être vivant sur ce monde possédait sa propre signature énergétique, une ligne de force qui prenait sa source à Sethanon, dans la Pierre de Vie, laquelle reliait toutes ces vies entre elles. Le temps passa. Des lignes disparurent à mesure que certaines créatures mouraient ; d'autres surgirent au rythme des naissances. La gemme ressemblait à une fontaine d'émeraude vibrante d'énergie. On aurait dit la vie elle-même. Pug en eut le souffle coupé.

Parmi les myriades de filaments qui partaient de la Pierre, il en chercha un qui lui fut familier. Il perdit la notion du temps et

n'aurait su dire si des heures ou des années s'écoulaient. Mais il finit par repérer ce qu'il cherchait.

*Le Sorcier !* se dit-il en l'apercevant. Comme sa ligne paraissait forte et distincte des autres ! Mais, bizarrement, elle paraissait exister à deux endroits à la fois.

— *Lève-toi !* lui ordonna une voix.

Pug obéit. Il aperçut Acaila et Tathar, mais ils semblaient faits d'une matière brute et d'une énergie limitée, alors que lui-même était une créature aux perceptions développées et d'une puissance sans limite. Il regarda en direction de Miranda et vit un être d'une beauté stupéfiante.

Elle ne portait aucun vêtement et il aurait été bien en peine de deviner son sexe. Là où il aurait dû voir des seins et des hanches qui lui étaient aussi familiers que son propre corps, tout était lisse et dépourvu de signes distinctifs.

Son visage n'était plus qu'un ovale au sein duquel brûlaient deux lumières vives à la place des yeux. Elle n'avait pas de nez et une fente lui servait de bouche. Comme elle ne pouvait pas parler, elle l'effleura de son esprit.

— *Pug ?*

— *Oui ?*

— *Ai-je l'air aussi étrange à tes yeux que toi aux miens ?*

— *Tu as l'air éblouissante*, répondit-il.

Brusquement, il se vit à travers les yeux de la jeune femme et se rendit compte qu'il était lui aussi dépourvu de caractéristiques physiques. Ils faisaient la même taille et produisaient tous les deux une énergie miroitante qui les illuminait de l'intérieur. Ils n'avaient ni cheveux, ni organes génitaux, ni ongles.

De très loin leur parvint la voix d'Acaila :

— *Ce que vous voyez est votre moi véritable. Regardez en bas.*

Ils obéirent et virent leurs deux corps étendus sur la pelouse comme s'ils dormaient.

— *Dépêchez-vous, maintenant*, reprit Acaila. *Suivez le fil qui vous mène à Macros, car plus longtemps vous serez absents de votre corps, plus il sera dur de le réintégrer. Nous allons vous maintenir en vie. Lorsque le moment sera venu pour vous de*

*regagner votre corps, il vous suffira d'y penser et vous vous réveillerez à l'endroit voulu. Que vos dieux vous protègent.*

*— Nous comprenons*, lui dit Pug en pensée. *Miranda, es-tu prête ?*

*— Oui. Où va-t-on ?*

Sans même y penser, il lui fit voir le fil et répondit :

*— On le suit !*

*— Mais où mène-t-il ?*

Il tendit son esprit vers elle et, d'une certaine manière, lui prit la main pour l'aider à suivre le fil.

*— Tu ne le sens pas ? Il nous emmène exactement à l'endroit auquel j'aurais dû penser. Il nous emmène à la Cité Céleste. Nous nous rendons dans la demeure des dieux !*

# Chapitre 6

# INFILTRATION

Calis tendit le doigt devant lui.

Erik acquiesça, puis fit signe à sa compagnie de se déployer derrière lui. Les soldats avancèrent dans la ravine en restant accroupis pour ne pas être vus.

Erik en avait assez de ces entraînements, mais il s'angoissait à l'idée que ce ne soit pas suffisant. Cela faisait six mois à présent qu'il emmenait ses hommes dans les montagnes. À ce jour, il estimait avoir formé au moins douze cents guerriers dignes de confiance et capables de survivre seuls aussi longtemps que possible.

Six cents autres recrues n'étaient pas loin d'atteindre le même résultat mais avaient encore besoin d'un peu d'entraînement. Quant à celles qu'Erik dirigeait en ce moment même, il craignait qu'elles ne deviennent jamais les soldats dont le royaume avait besoin pour vaincre.

Alfred tapa sur l'épaule de son supérieur, qui se retourna. Le sergent montra du doigt un soldat, de l'autre côté de la ravine. Il ne marchait pas comme on le lui avait appris et laissait sa douleur aux genoux le pousser à l'imprudence.

Erik hocha la tête en signe d'assentiment. Alfred plongea presque pour mettre la main sur l'inconscient et le jeta au fond de la ravine. Des cailloux pointus leur firent mal à tous les deux mais Alfred plaqua sa main sur la bouche du soldat pour empêcher les sentinelles toutes proches de l'entendre crier. Erik entendit son sergent chuchoter :

— Et voilà, Davy, à cause de tes genoux douloureux, toi et tes camarades, vous venez de vous faire tuer.

Une voix résonna dans le lointain. Erik comprit que l'exercice était un échec. Comme s'il lisait dans les pensées de son sergent-major, Calis se leva en disant :

— C'est fini pour aujourd'hui.

Erik et les autres se levèrent à leur tour. D'une poigne de fer, Alfred remit le dénommé Davy sur ses pieds et donna libre cours à sa colère en criant à pleins poumons :

— Espèce de fainéant ! Mais t'as du plomb dans la tête ou quoi ! Quand j'en aurai fini avec toi, tu regretteras le jour où ton père a rencontré ta mère !

L'une des sentinelles demanda à Calis quel était le mot de passe. Le demi-elfe le lui donna et fit signe à Erik de le suivre.

— Sergent Alfred, ramenez les hommes au camp, ajouta-t-il par-dessus son épaule.

— Vous avez entendu le capitaine ! On rentre au camp et au pas de course !

Les soldats épuisés s'élancèrent et se firent harceler tout le long du chemin par leur officier.

Calis les regarda passer en silence et attendit qu'ils soient hors de vue pour annoncer :

— On a un problème.

— Tous les soirs, c'est la même chose, acquiesça Erik en regardant le soleil se coucher. J'ai l'impression d'avoir reculé d'un pas. On ne va jamais réussir à entraîner six mille hommes à temps.

— Je sais.

Erik regarda son capitaine et tenta de deviner son humeur. Il le connaissait depuis des années, pourtant Calis restait une énigme à ses yeux, le visage aussi indéchiffrable qu'un de ces textes en langue étrangère que William conservait dans sa bibliothèque. Le demi-elfe sourit.

— Mais ce n'est pas ça le problème. Ne t'inquiète pas. Nous aurons nos six mille hommes sur le champ de bataille le moment venu. Ils ne seront pas aussi bien entraînés que nous le voudrions, mais ils n'en seront pas moins solides. Ceux d'entre eux qui sont vraiment devenus d'excellents soldats aideront les autres à survivre. (Il dévisagea son jeune sergent-major.) Tu oublies que la seule chose que tu ne peux pas leur transmettre,

c'est l'expérience que l'on acquiert au combat. Certains de ceux que tu crois aptes à se battre se feront tuer dès les premières minutes, alors que d'autres sur lesquels tu ne parierais pas un sou survivront et même se révéleront au beau milieu du carnage. (Son sourire disparut.) Non, ce n'est pas ça le problème dont je voulais te parler. Nous avons été infiltrés.

— Vous pensez qu'il y a un espion parmi nous ?

— Plusieurs, même. C'est juste un pressentiment, rien de plus. Nos ennemis font parfois preuve de maladresse mais ils ne se sont jamais montrés stupides.

Erik se dit qu'il était temps d'avouer son propre sentiment de malaise.

— C'est pour ça que les membres de la garde princière veillent à ce que personne n'apprenne que les ingénieurs royaux construisent des routes le long des crêtes du Cauchemar ?

— Les crêtes du Cauchemar ? répéta Calis.

Erik comprit à l'expression de son visage que le capitaine ne faisait pas l'innocent – il ne connaissait vraiment pas ce nom.

— C'est comme ça qu'on les appelle à Ravensburg, expliqua le jeune homme. Je suppose qu'au nord, on leur donne un autre nom. (Il regarda tout autour de lui.) Il y a quelques mois, j'ai emmené l'une de mes compagnies plus loin que d'habitude. On a rencontré un détachement de Pisteurs et quelques membres de la garde du prince Patrick. J'ai entendu le bruit des outils de l'autre côté de la vallée ; ça venait des crêtes. On y abattait des arbres et il y avait aussi des forgerons et des mineurs. Les ingénieurs du prince sont en train de construire une route. Les crêtes du Cauchemar partent des Crocs du Monde, traversent la lande Noire et s'arrêtent à mi-chemin de Kesh. Il est presque impossible de les franchir aux endroits où il n'y a pas de route et on y a retrouvé plus d'un cadavre de voyageur. C'est pour ça qu'on leur donne ce nom-là. Si on se perd là-haut quand il fait froid, on est un homme mort.

Calis hocha la tête.

— Je connais cet endroit. Tu n'étais pas censé arriver jusque-là, Erik. Le capitaine Subai n'était pas content et le prince Patrick non plus quand il l'a appris. Mais tu as raison, c'est pour

ça que personne n'a le droit d'y aller, au cas où les agents de l'ennemi fouineraient dans les environs de Krondor.

— Vous allez abandonner la cité.

Le demi-elfe soupira.

— Si seulement c'était aussi simple.

Il se tut et regarda le coucher de soleil. Les nuances de rose et d'orange éclatants, opposées aux nuages noirs dans le lointain, donnaient à la nuit qui approchait doucement une qualité irréelle, comme si quelque chose d'aussi beau ne pouvait exister au sein du même monde que le péril qui les menaçait.

— Nous avons mis au point plusieurs plans, reprit Calis. Tu ne dois t'inquiéter que des soldats qui sont sous tes ordres. On te dira où les emmener et quels seront les choix que tu auras à faire, parce qu'une fois que tu seras dans les montagnes avec tes hommes, ce sera à toi de décider, Erik. Tu devras juger ce qui est à la fois bon pour eux et pour la guerre en général. Beaucoup de choses en dépendent.

« Mais jusqu'à ce que le prince et le maréchal soient prêts à t'informer des détails de l'opération, je ne te dirai rien que tu puisses répéter à la mauvaise personne.

— Vous pensez aux espions ?

— Ou à la possibilité d'un enlèvement. Les agents des Panthatians pourraient te donner une potion pour te faire parler ou lire dans tes pensées comme dame Gamina. Nous ne savons pas ce qui pourrait se passer. C'est pourquoi tu ne dois partager aucune information avec qui que ce soit. On ne te dit que ce que tu as besoin de savoir.

Erik hocha la tête.

— Je suis inquiet, avoua-t-il.

— À cause de cette fille ?

Le jeune homme ne put dissimuler sa surprise.

— Vous êtes au courant ?

Calis lui fit comprendre d'un geste qu'ils devraient se remettre en route.

— Quelle sorte de capitaine serais-je si je ne connaissais pas la vie que mène mon sergent-major en dehors de la caserne ?

Erik ne sut que répondre à cette question et reprit :

— Bien sûr que je m'inquiète pour Kitty. Mais je m'inquiète aussi pour Roo et sa famille. En fait, je m'inquiète pour tout le monde.

— Tu commences à ressembler à Bobby, même s'il n'aurait jamais présenté les choses de cette façon. (Calis sourit.) Il aurait dit : « On a un putain de boulot à faire, mais on nous laisse pas assez de temps et en plus on nous colle dans les pattes une bande d'idiots incompétents. »

Erik éclata de rire.

— Ça lui ressemble bien.

— Il me manque, Erik. Je sais que tu le regrettes, toi aussi, mais Bobby faisait partie de mes premières recrues. Le premier de mes « désespérés ».

— Je croyais que vous l'aviez convaincu de quitter l'un des barons de la frontière pour travailler avec vous.

Calis rit.

— J'aurais dû me douter qu'il présenterait les choses de cette façon. Il a oublié de préciser qu'il était sur le point d'être pendu pour avoir tué un autre soldat dans une bagarre. J'ai dû le tabasser une bonne demi-douzaine de fois pour lui apprendre à maîtriser son mauvais caractère.

— Vous l'avez tabassé ? répéta Erik en escaladant un gros rocher.

Les deux hommes s'enfoncèrent davantage dans la ravine.

— Je lui ai dit qu'à chaque fois qu'il perdrait son calme, je me mettrais torse nu pour qu'on se batte tous les deux. Si à la fin il tenait encore debout et pas moi, il serait libre de s'en aller. Cet idiot a reçu six corrections avant de comprendre que je suis beaucoup plus fort que j'en ai l'air.

Erik savait que Calis ne mentait pas sur ce point. Il avait pour père un homme du nom de Tomas, un noble qui régnait sur ses terres quelque part au nord. D'après les rumeurs, sa mère était la reine des elfes. Mais quelle que soit la vérité à ce sujet, Erik n'avait jamais rencontré d'individu aussi fort que le capitaine. L'ancien forgeron de Ravensburg était pourtant le garçon le plus costaud de son village. De tous les soldats qui avaient été à Novindus la première fois, seul l'immense Biggo rivalisait avec lui. Mais Calis était capable d'accomplir des

exploits qu'Erik jugeait impossibles. Une fois, il l'avait vu soulever sans effort un chariot afin qu'on puisse changer une roue, alors qu'il fallait en général deux personnes pour faire une chose pareille.

— Compte tenu de sa nature, je suis surpris qu'il ne vous ait pas obligé à le tuer.

Calis rit de nouveau.

— J'ai bien failli, à deux reprises. Bobby n'était pas homme à accepter facilement la défaite. Quand on est revenus de notre première expédition sur Novindus et qu'on est rentrés dans le port de Krondor la queue entre les jambes, le prince Arutha m'a surnommé « l'Aigle » à cause du pavillon de notre navire. (Erik acquiesça. Tout le monde savait qu'à l'autre bout du monde, Calis se faisait passer pour le chef d'une compagnie de mercenaires appelée les Aigles cramoisis.) Bobby s'est choisi le surnom de Chien de Krondor. Le prince Arutha n'a pas eu l'air d'apprécier, mais il n'a rien dit.

Le demi-elfe s'arrêta et retint son subordonné.

— Ne fais part de tes soupçons à personne, Erik. Je ne veux pas perdre un autre sergent-major. Lorsque Bobby se traitait lui-même de chien, il le pensait peut-être, mais en tout cas, il était loyal et rude. Tu possèdes ces mêmes qualités, même si tu ne le sais pas encore.

— Merci, capitaine.

— Je n'ai pas fini. Je ne veux pas non plus perdre un sergent-major parce que le duc James aura choisi de le pendre pour s'assurer de son silence. (Il regarda Erik droit dans les yeux.) Suis-je assez clair ?

— Très.

— Dans ce cas, suis-moi. Il faut ramener ce groupe à Krondor et les remettre aux mains de William, qui en fera des rats de garnison. S'ils se retrouvent un jour coincés en montagne, ils survivront peut-être un peu plus longtemps que le soldat de base, auquel cas nous leur aurons fait une faveur. Quoi qu'il en soit, ils ne nous serviront à rien.

— C'est la pure vérité, approuva Erik.

— Trouve-m'en d'autres. Choisis des hommes désespérés s'il le faut, mais amène-moi des gens qu'on puisse entraîner.

— Où devrai-je les recruter ?

— Demande une audience au roi avant qu'il quitte Krondor, répondit Calis. Si tu le lui demandes gentiment, il te signera peut-être un papier qui te permettra de piquer les meilleurs soldats des barons de la frontière. Les nobles ne seront pas contents, mais si nous perdons cette guerre, une invasion venue du Nord sera le cadet de nos soucis.

Erik se souvint de la carte dans le bureau de William.

— Je vais devoir me rendre à Hautetour, ainsi qu'aux Portes du Nord et aux Portes de Fer.

— Commence par les Portes de Fer. Il faudra que tu fasses vite. Quand tu ramèneras tes nouvelles recrues, passe par les bois du Crépuscule et évite Sethanon. Fais au plus vite. Tu as deux mois, ajouta-t-il avec un sourire qu'Erik qualifia de diabolique.

— Mais il m'en faudrait au moins trois ! protesta le jeune homme en ravalant un gémissement.

— Crève quelques montures s'il le faut, mais sois de retour d'ici deux mois. J'ai besoin de six cents autres bons soldats, deux cents dans chaque garnison.

— Ça ne laissera aux barons que la moitié de leurs effectifs habituels. Ils vont tous protester !

— Bien entendu, répliqua Calis en riant. C'est pour ça qu'il te faut un ordre de mission signé par le roi.

Erik hésita puis s'élança au pas de course, laissant derrière lui un Calis éberlué.

— Où tu vas comme ça ?

— À Krondor ! répliqua le jeune homme. Je n'ai pas beaucoup de temps et il faut que je dise au revoir à quelqu'un.

Erik entendit le rire de Calis diminuer derrière lui. Toujours en courant, il dépassa Alfred et les soldats qui retournaient au camp.

Erik venait de passer une journée difficile, d'abord auprès du roi puis avec Kitty. Borric n'était pas trop opposé à l'idée de dépouiller ses garnisons des soldats dont il avait besoin pour défendre son royaume contre les gobelins et les elfes noirs. Mais

il était moins enthousiaste à l'idée de laisser à un simple sergent-major le soin de recruter ces hommes.

Cela ne l'empêcha pas de rappeler à Erik qu'il occupait désormais un rang à la cour et qu'il ne devait laisser aucun des barons lui disputer le droit de remplir sa mission. Le jeune homme se demanda comment il forcerait la main d'un noble disposant de près de quatre cents soldats si ce dernier refusait carrément d'obéir à un ordre de mission signé par le roi.

Il prévint Jadow que Calis rentrerait plus tard à Krondor avec des soldats qui devaient être réintégrés au service du prince. Puis il quitta le palais à la recherche de Kitty.

En apparence, la jeune fille réagit calmement en apprenant qu'il partait pour deux mois. Mais Erik avait appris à la connaître et devina qu'elle était bouleversée. Il aurait aimé pouvoir passer une journée avec elle mais c'était impossible, compte tenu du délai imposé par Calis.

Ils sortirent de l'auberge en catimini et passèrent ensemble une heure chargée d'émotion. Erik faillit briser sa promesse de ne faire part de ses craintes à personne. Il se contenta finalement de dire à Kitty que si l'événement important qu'elle pressentait se produisait pendant son absence, elle devait quitter la ville et se rendre à Ravensburg. Le jeune homme savait que lorsque Krondor finirait par apprendre l'arrivée des envahisseurs, ses habitants auraient encore un peu de temps pour fuir avant que le prince mette la cité sous loi martiale.

Kitty était suffisamment intelligente pour ne pas lui poser de questions. Sans protester, elle accepta de se rendre à l'*Auberge du Canard Pilet* à Ravensburg pour y attendre en compagnie de Freida et de Nathan, la mère et le beau-père d'Erik. Ce dernier promit de la rejoindre là-bas.

Puis il partit, deux heures avant le coucher du soleil. Il savait qu'il lui faudrait faire étape dans une auberge, mais l'avance qu'il prendrait valait bien cette dépense supplémentaire. De plus, c'était l'argent du roi, pas le sien.

Lorsque le soleil se coucha, Erik avait encore une heure à parcourir avant l'auberge la plus proche. La petite lune était déjà levée, perçant l'obscurité naissante. La route du Roi suivait un tracé clairement délimité, mais Erik préféra marcher en

tenant sa monture par la bride pour éviter qu'ils se blessent tous les deux en tombant.

Son cheval était un hongre rouan, petit mais solide, qu'il avait lui-même choisi. L'animal n'était pas aussi fort ni aussi gros que la plupart des occupants des écuries du prince, mais il était certainement plus endurant. Erik avait l'intention de changer régulièrement de monture car il lui faudrait passer deux semaines en selle, en partant avant l'aube et en s'arrêtant après la tombée de la nuit, pour atteindre les Portes de Fer. Même ainsi, il lui faudrait pousser les pauvres bêtes à la limite de leurs forces, mais c'était faisable.

En silence, Erik maudit son capitaine et continua à marcher dans la nuit.

Nakor pointa les cavaliers du doigt.

— Là, regarde !

— Comme la dernière fois, maître, lui rappela Sho Pi.

Nakor se retint de dire au jeune homme d'arrêter de l'appeler « maître » – autant dire à un chien de ne pas se gratter les puces.

— Des patrouilles keshianes au bord de la mer des Songes. La dernière fois, Calis s'est plaint au commandant de leur garnison et pourtant revoilà les lanciers de Kesh avec leurs bannières déployées.

Au bout d'un moment, le petit homme éclata de rire.

— Qu'y a-t-il de drôle, maître ?

Nakor donna une petite bourrade dans l'épaule de Sho Pi.

— C'est évident, gamin. Messire Arutha a passé un accord avec les Keshians.

— Quel genre d'accord ? demanda le jeune homme tandis que le capitaine de leur bateau dirigeait son embarcation vers le rivage.

— Tu verras bien.

Nakor avait embarqué à Krondor avec son disciple à bord d'un navire qui avait remonté le canal reliant la Triste Mer à la mer des Songes. Ils se trouvaient à présent à bord d'une embarcation fluviale à destination de Port Shamata où ils achèteraient des chevaux pour se rendre jusqu'au port des

Étoiles. Nakor ramenait pour messire Arutha des documents et des ordres provenant du prince Patrick et du duc James. Il croyait savoir ce que contenaient ces documents dont plusieurs portaient le sceau du roi et non celui du prince.

Le voyage se termina aussi tranquillement qu'il avait commencé. Nakor et Sho Pi prirent place à bord de la barge qui servait à transporter passagers et marchandises sur l'île où résidait la communauté de magiciens.

Arutha, lord Vencar, comte de la cour et fils du duc James, les attendait au débarcadère.

— Nakor, Sho Pi ! C'est bon de vous revoir, tous les deux. Notre dernière rencontre fut trop brève, ajouta-t-il en riant.

Nakor rit à son tour car il avait passé moins de deux minutes en compagnie du comte avant de s'esquiver en Elvandar avec Pug et Sho Pi. D'un bond, le petit homme franchit l'espace étroit entre la barge et le quai.

— J'ai des messages pour vous, messire, de la part de votre père.

— Venez.

Arutha invita les deux Isalanis à le suivre.

— Comment saviez-vous que nous étions à bord de la barge ? s'enquit Nakor, curieux.

L'homme que le roi avait envoyé administrer le port des Étoiles leur fit prendre la direction de l'immense bâtiment qui abritait l'académie.

— Par des moyens tout à fait terre à terre. Notre sentinelle vous a aperçus de là-haut et m'a tout de suite prévenu, expliqua-t-il en désignant la fenêtre d'une haute tour.

— Il doit s'agir d'un de mes étudiants, commenta Nakor en hochant la tête.

Ils entrèrent dans le bâtiment et remontèrent un long couloir en direction du bureau d'Arutha, précédemment occupé par Nakor lorsque Calis lui avait laissé la direction de la communauté.

— Est-ce que Chalmes, Kalied et les autres vous donnent du fil à retordre ? demanda le petit homme.

Chalmes était un traditionaliste, originaire de Kesh, qui refusait de reconnaître que l'île était soumise aux lois du royaume.

— Rien qui vaille la peine d'être mentionné, répondit Arutha en secouant la tête. Ils rouspètent de temps en temps mais du moment qu'ils sont libres d'enseigner et de mener leurs recherches comme ils l'entendent, ils ne se plaignent pas trop de moi.

— Je suppose qu'ils nous mijotent quelque chose, ajouta Nakor.

— C'est probable, mais je ne pense pas qu'ils arriveront à grand-chose sans aide extérieure. Ils sont trop lâches pour essayer de faire sécession sans le soutien d'un allié puissant.

Arutha fit entrer ses invités dans son bureau, dont il referma la porte.

— De toute façon, nous sommes prêts à parer à cette éventualité, ajouta-t-il en prenant les documents envoyés par son père. Veuillez m'excuser un moment.

Il brisa le cachet de la première lettre, un message personnel que lui adressait son père. Nakor le laissa lire et en profita pour l'observer. Arutha était aussi grand que James, mais ressemblait davantage à Gamina, dont il avait hérité les traits fins et la bouche presque délicate. Ses yeux, en revanche, rappelaient ceux de son père et brillaient d'un éclat dangereux. Sa chevelure également était identique à celle du duc dans sa jeunesse : noire, fine et frisée.

Au bout d'un moment, il releva les yeux.

— Savez-vous ce que contiennent ces documents ?

— Non, mais je peux le deviner, répondit Nakor. Erland vient juste de rentrer de Kesh. Je suppose qu'il est passé par ici ?

Arutha éclata de rire.

— Rien ne vous échappe, n'est-ce pas ?

— Quand on vit aussi longtemps que moi, on apprend à noter le moindre détail.

— Erland a fait étape ici l'espace d'une nuit avant de rentrer chez lui.

— Vous avez donc conclu un accord avec Kesh.

— Disons que nous sommes parvenus à un arrangement, rectifia Arutha.

Sho Pi ne comprenait probablement rien à la conversation, mais il n'en laissait rien paraître, visiblement content de laisser discuter son maître et le comte.

Nakor se mit à rire.

— Votre père est l'homme le plus diabolique et le plus dangereux que j'aie jamais rencontré. Heureusement qu'il est de notre côté.

Arutha prit un air contrit.

— Ce n'est pas moi qui vais vous contredire. Je n'ai jamais été libre de mener ma vie comme je l'entendais.

Nakor prit le message qu'il lui tendait par-dessus sa table de travail.

— Ça ne semble pas particulièrement vous ennuyer, fit-il remarquer.

Le comte haussa les épaules.

— Comme la plupart des jeunes hommes, j'étais d'une nature rebelle autrefois. Mais pour être franc, ce que mon père m'obligeait à faire m'intéressait et parfois même me stimulait. Cependant, mes fils, comme vous avez peut-être pu le remarquer, sont tout à fait différents. Mon épouse, contrairement à ma mère, a tendance à fermer les yeux sur leur nature aventureuse. (Il se leva tandis que Nakor lisait le message du duc.) J'ai souvent songé à ce qu'a dû être la vie de mon père autrefois. Il a littéralement été élevé dans les égouts de Krondor, rappela-t-il en jetant un coup d'œil par une petite fenêtre qui donnait sur le rivage. Toute ma vie, j'ai entendu raconter les histoires du temps où on l'appelait Jimmy les Mains Vives.

— Je n'aurais pas cru que votre père soit du genre à se vanter, s'étonna Sho Pi tandis que Nakor poursuivait sa lecture.

— Ce n'est pas lui qui me les racontait, mais les autres. Mon père a changé l'histoire du royaume. (Il sombra dans un silence pensif.) Il est parfois difficile d'être le fils d'un grand homme.

— Les gens ont tendance à attendre beaucoup de ces enfants-là, approuva Nakor en reposant le message sur la table. Vous voulez que je reste ?

— Pendant quelque temps. Il faut qu'un homme de confiance soit à la tête de cette académie quand les magiciens apprendront la nouvelle. Je dois m'assurer que Chalmes et les autres ne réagiront pas mal.

— Oh, ils seront furieux quand ils apprendront ce que votre père et Erland ont mijoté ensemble, répliqua Nakor avec un petit rire. Mais je veillerai à ce que personne ne soit blessé.

— Tant mieux. Je partirai la semaine prochaine, après m'être occupé de quelques détails nécessaires, annonça Arutha.

— Vous allez retourner à Krondor ?

Le comte acquiesça.

— Je connais mon père. Ce détour s'impose.

— Je comprends, soupira Nakor.

— Nous vous avons préparé les mêmes appartements que la dernière fois. Allez donc vous reposer. Nous nous verrons au dîner.

Comprenant qu'il s'agissait d'une façon polie de mettre fin à la conversation, Sho Pi se leva et ouvrit la porte pour Nakor. Le jeune homme attendit qu'ils soient tous les deux loin du bureau du comte pour demander :

— Maître, pourquoi avez-vous demandé à messire Arutha s'il retournait à Krondor ?

— Messire James lui a ordonné d'aller à Rillanon sous prétexte de porter des messages au roi, expliqua Nakor en s'engageant dans un escalier. Arutha sait qu'il est peu probable que son père quitte Krondor lorsque les combats auront commencé. Il veut s'assurer que ses fils ne resteront pas avec leur grand-père.

— Tout le monde est en danger au cours d'une guerre. Pourquoi les petits-fils du duc courraient-ils un plus grand risque que les autres ? insista l'ancien soldat.

— Parce que s'il reste des gens à Krondor lorsque la flotte de la reine Émeraude arrivera, je ne crois pas qu'ils survivront, répondit Nakor d'un ton plat.

Sho Pi garda le silence jusqu'à ce qu'ils arrivent à leurs appartements.

Sur un geste d'Erik, les cavaliers s'arrêtèrent. L'un des éclaireurs revenait faire son rapport. Le jeune homme venait de passer pratiquement deux mois à dépouiller les barons de la frontière de leurs meilleurs hommes. Près de six cents soldats chevauchaient derrière lui par groupes de trois colonnes disséminées sur plus de trente kilomètres. Erik ne cessait de maudire Calis de lui avoir confié cette tâche épuisante, mais au moins il ramenait les hommes qu'on lui avait demandés.

Chaque baron auquel il avait rendu visite avait lu l'ordre de mission du roi avec un mélange d'incrédulité et d'indignation. Ces nobles-là avaient pour particularité d'être des vassaux directs de la Couronne, sans comptes à rendre à un duc ou à un comte. Ils n'admettaient donc pas qu'un simple sergent-major de Krondor puisse emmener leurs meilleurs hommes, d'autant que la promesse de remplacer ces soldats paraissait plus que vague.

Le baron des Portes du Nord avait même envisagé de retenir Erik le temps qu'on lui confirme la validité de l'ordre de mission. Mais il s'était finalement ravisé face aux deux cents soldats que le jeune homme avait déjà rassemblés.

Le seigneur de Hautetour avait fait la grimace, comme si l'on ajoutait un poids supplémentaire au fardeau déjà bien lourd qui pesait sur ses épaules. Mais il avait obéi sans trop se plaindre. La vue des quatre cents soldats des Portes du Nord et des Portes de Fer avait dû aider à le convaincre.

Les troupes avaient traversé à cheval les vastes plaines des crêtes Blanches qui abritaient des tribus nomades. Celles-ci élevaient des moutons et commerçaient avec les barons et les villages qui réussissaient à survivre à proximité des terres du Nord. À plusieurs reprises, les soldats étaient tombés sur des campements récemment abandonnés, comme si l'approche d'une si grande armée avait fait fuir des bandits dans les collines.

Après avoir rencontré un troisième camp de ce genre, Erik ordonna à deux cavaliers des Portes du Nord de partir en éclaireurs. Le jeune homme trouvait un peu irritant d'avoir à se préoccuper d'une attaque aussi loin à l'intérieur des frontières du royaume. Mais parmi les territoires compris entre la Côte

sauvage et la mer du Royaume, ceux qui s'étendaient entre les Crocs du Monde et les bois du Crépuscule figuraient parmi les plus hostiles. Des bandes de gobelins et d'elfes noirs étaient même descendues jusqu'à Sethanon dans les années précédant la guerre de la Faille. En dépit de la fréquence des patrouilles, ces régions demeuraient sauvages et inhospitalières.

Les cavaliers traversaient à présent une région boisée qui menait aux bois bien plus denses du Crépuscule. Erik avait déjà dépassé un si grand nombre d'endroits idéaux pour une embuscade qu'il en avait perdu le compte.

Le premier éclaireur tira sur les rênes de sa monture en annonçant :

— J'ai trouvé un camp habité, sergent-major. Il y a au moins une centaine d'hommes.

— Quoi ? Personne ne vous a vu ?

— Non, ils n'ont posté aucune sentinelle et ne paraissaient pas particulièrement inquiets. Je pense qu'ils se croient seuls dans le coin.

— Avez-vous pu les identifier ?

— Je n'ai vu aucune bannière et ils ne portaient ni uniforme ni tabard. On dirait des brigands.

Erik renvoya l'éclaireur et se tourna vers le soldat qu'il avait nommé caporal pour la durée du voyage. Il s'agissait d'un sergent du nom de Garret, originaire des Portes de Fer.

— Postez la moitié des effectifs derrière nous, à cinquante mètres. Dès qu'ils entendront du bruit, ils devront nous rejoindre en surgissant de chaque côté, pour attaquer sur les flancs. Les autres devront se préparer à frapper au centre si besoin est, en colonne, à deux de front. Quand vous aurez fait passer ces consignes, prenez quatre de vos meilleurs hommes et suivez-moi.

Le soldat était âgé d'au moins dix ans de plus qu'Erik, mais il suivit ses ordres sans hésiter. Le jeune homme appréciait son attitude et sa discipline et comptait l'élever au grade de sergent le plus vite possible. Il avait repéré en Garret les qualités d'un officier qui saurait aider ses subordonnés à survivre.

C'était le seul point sur lequel Erik était, bien qu'à contrecœur, d'accord avec le plan de Calis. Les soldats qu'on

l'avait envoyé chercher avaient été endurcis par des années de combat contre les gobelins, les elfes noirs et les bandits. La plupart avaient l'expérience de la guerre en montagne et il ne faudrait pas grand-chose pour qu'ils se fondent parmi les recrues déjà formées par Erik.

Les vingt premiers cavaliers se déployèrent derrière lui en soldats aguerris qu'ils étaient.

— Préparez-vous à vous battre, recommanda le jeune homme à Garret.

Ce dernier relaya ses ordres. Puis il se mit en route en compagnie d'Erik et des quatre hommes qu'il avait choisis.

Ils se frayèrent lentement un chemin à travers les arbres et arrivèrent en vue des feux de camp. Près de quatre-vingts hommes se reposaient ou discutaient dans une clairière, parmi quelques dizaines de tentes de taille diverse, érigées au petit bonheur la chance. Certains individus faisaient la cuisine près des feux et surveillaient les vivres entassés au centre de la clairière. Erik aperçut des chariots et des chevaux attachés à l'autre bout du camp.

— Ce ne sont pas des hors-la-loi, murmura-t-il à l'intention de Garret.

Ce dernier acquiesça en silence.

— On ferait bien de frapper un grand coup.

Visiblement, il ne se posait pas de question. Pour lui, ces hommes étaient là pour se battre. Erik n'en était pas aussi sûr. Il était presque midi et pourtant un grand nombre d'entre eux dormaient. Il leva la main et s'exprima à voix basse :

— Ils attendent quelqu'un.

— Comment le savez-vous, sergent-major ?

— Ils s'ennuient et ce n'est pas étonnant parce que ça fait au moins une semaine qu'ils sont là.

Erik désigna une fosse d'aisance sur leur droite.

— Vous avez raison, admit Garret, je sens l'odeur moi aussi. Ça fait un moment qu'ils campent là.

— À moins que je me trompe, il n'y a rien ici qui vaille la peine d'attendre. C'est donc que quelqu'un doit les rejoindre.

— Mais qui ?

— C'est bien ce que j'ai l'intention de découvrir.

Il fit signe à ses compagnons de se remettre en route et se dirigea vers le camp en mettant sa monture au pas.

Un soldat visiblement mort d'ennui était occupé à nettoyer son épée. Il leva les yeux et les écarquilla en voyant apparaître Erik et son escorte. Puis il bondit sur ses pieds en poussant un cri d'alarme.

Dès qu'Erik entendit la voix de cet homme, ses cheveux se hérissèrent. Il se dressa sur ses étriers et cria à l'intention des soldats restés en arrière-garde :

— À l'attaque !

Sans réfléchir, chacun porta la main à son épée et l'on n'entendit bientôt plus que le tonnerre des cavaliers au galop. Au sein du camp, les hommes coururent chercher leurs affaires et firent de leur mieux pour enfiler leur armure, tout en empoignant épées et boucliers ou arcs et flèches. Puis le combat commença.

Ainsi qu'Erik l'avait prévu, la colonne du milieu s'enfonça dans le camp tandis que le reste de la troupe s'abattait sur ses flancs. Des flèches se mirent à pleuvoir, arrachant des hurlements aux assiégés. L'acier résonna lorsque les cavaliers envahirent la clairière. La plupart des soldats qui accompagnaient Erik étaient des archers montés et ils choisirent rapidement leurs cibles parmi ceux qui s'efforçaient d'enfiler leur armure.

Pour sa part, Erik renversa deux hommes en se frayant un chemin vers le centre du camp. Il était certain d'y trouver la personne qui commandait ces hommes et il avait bien l'intention de lui mettre la main dessus avant qu'un archer trop zélé lui règle son compte.

Il aperçut le chef.

L'homme était une oasis de calme au sein du chaos, alors qu'autour de lui tout le monde courait dans toutes les directions. Il ne cessait de crier des ordres et tentait, par un simple effort de volonté, d'obliger ses hommes à organiser une défense efficace. Erik talonna sa monture et chargea l'individu.

Ce dernier le sentit approcher, plus qu'il ne le vit, tant il était concentré sur ses hommes. En se retournant, il se retrouva nez à

nez avec le cheval et son cavalier et il plongea sur le côté pour éviter la charge.

Erik fit faire volte-face à sa monture et vit que l'homme était armé d'une épée et d'un bouclier, hâtivement récupérés sur le sol. Il risquait de se montrer coriace, car il avait plongé en direction de ses armes. Il n'était donc pas du genre à paniquer.

Erik jugea inutile de le charger à nouveau, car son adversaire risquait de se baisser pour couper les jarrets de son cheval. Il était sans doute suffisamment calme et confiant pour tenter un geste aussi dangereux.

Les soldats du royaume prélevaient un lourd tribut parmi ceux du camp, si bien qu'Erik se contenta de tourner autour de son ennemi. L'homme l'observait d'un œil méfiant, attendant une charge qui ne venait pas.

— Essayez d'en garder le plus possible en vie ! cria Erik.

Lorsque les hommes du camp comprirent qu'ils étaient largement surpassés en nombre par les cavaliers, ils commencèrent à jeter leurs armes en demandant à se rendre.

La crise fut donc rapidement résolue en faveur d'Erik. Lorsque le doute ne fut plus permis, le chef jeta ses armes à son tour. À Novindus, c'était le signal de reddition employé par les mercenaires.

Erik regarda autour de lui et aperçut une bannière gisant sur le sol. Son emblème lui était familier. Le jeune homme fit avancer son cheval en direction du chef et lui adressa la parole. Garret et les autres soldats semblèrent perplexes en entendant le sergent-major s'exprimer dans une langue étrangère.

— Vous êtes Duga et ses chiens de guerre, si je ne me trompe pas.

L'autre acquiesça.

— Et vous, qui êtes-vous ?

— Je fais partie des Aigles cramoisis de Calis.

Le capitaine Duga, qui commandait une centaine de mercenaires, soupira.

— Votre réputation vous précède. On a tous reçu l'ordre de vous tuer et à l'époque on était encore à l'autre bout du monde.

— Vous avez fait une sacrée longue route, fit remarquer Erik.

— C'est vrai. (Le mercenaire regarda autour de lui et vit que les soldats du royaume désarmaient les siens.) Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Ça dépend de vous. Si vous coopérez, vous aurez une chance de rester en vie. Sinon…

— Je ne violerai pas le serment que j'ai prêté.

Erik dévisagea Duga. Il avait la réputation d'être un mercenaire assez classique, peut-être pas intelligent mais suffisamment malin pour garder ses hommes en vie, ce qui restait après tout la principale qualité d'un capitaine. Il devait être suffisamment fort pour mater une bande de coupe-jarrets revêches et suffisamment honnête pour respecter ses contrats, sans quoi personne ne l'aurait engagé.

— Pas besoin de violer un serment. Vous êtes nos prisonniers. Mais nous ne pouvons guère vous libérer sur parole et vous permettre de rentrer chez vous.

— Je ne sais même pas où c'est, chez nous, rétorqua l'autre amèrement.

Erik désigna le sud-ouest.

— C'est par là, mais à l'autre bout du monde, comme vous l'avez dit.

— Pourriez pas nous prêter un bateau ?

— Peut-être. Si vous partagez vos informations avec nous, on vous donnera peut-être une chance de rentrer chez vous.

Erik préféra ne pas préciser à quel point cette chance risquait d'être mince.

— Allez-y, posez vos questions, répondit Duga.

— Commençons par le début : comment êtes-vous arrivés jusqu'ici ?

— Grâce à un de ces portails magiques que créent les prêtres-serpents. (Il haussa les épaules.) Ils ont offert un bonus aux capitaines qui acceptaient de traverser avec leurs hommes. (Il regarda autour de lui.) Les dieux seuls savent où je pourrais dépenser cet or par ici.

— Ça fait combien de temps que vous êtes là ?

— Trois semaines.

— Qui attendez-vous ?

— Je sais pas, répondit le capitaine mercenaire. Tout ce que je sais, c'est que les ordres du général Fadawah étaient très simples. Il fallait franchir ce machin, là, cette faille, et trouver un endroit où camper à proximité. Ensuite, attendre.

— Mais quoi ?

— Sais pas. On nous a juste dit d'attendre.

Erik sentit une vague d'incertitude l'envahir. En attendant que le reste de sa troupe arrive, il avait pratiquement autant de prisonniers que d'hommes pour les garder. Or de nouveaux ennemis risquaient d'apparaître à tout moment.

— Mettons que je vous offre une liberté surveillée, proposa-t-il après avoir rapidement réfléchi. On ne vous fera aucun mal mais on ne vous laissera pas non plus partir. Nous négocierons de meilleures conditions quand nous arriverons à notre campement.

Le mercenaire réfléchit un moment avant d'accepter. Puis, soulagé de toute évidence, il s'adressa à ses hommes :

— Le combat est fini ! Allons manger.

Erik se laissa une nouvelle fois surprendre par l'attitude des mercenaires de Novindus, qui traitaient les combats et les conflits comme un véritable travail. Il leur fallait parfois affronter d'anciens alliés, susceptibles d'ailleurs de le redevenir un jour, c'est pourquoi ils ne faisaient jamais preuve de mauvaise volonté lorsqu'on les capturait.

Erik transmit ses propres consignes à Garret.

— Quand les choses se seront calmées, montez le camp et donnez à manger à nos hommes.

Le sergent des Portes de Fer exécuta le salut militaire et fit passer les ordres. Erik s'étira sur sa selle. Il avait le dos en marmelade et l'impression que toutes les articulations de son corps avaient été démises. Il ne se souvenait pas avoir été aussi fatigué de sa vie et mit pied à terre en gémissant intérieurement. Lorsqu'il renifla l'odeur de la nourriture en train de cuire, il s'aperçut qu'il avait faim.

Avant de commencer à interroger ses prisonniers, il prit le temps de maudire une fois de plus son capitaine. Puis il commença à s'occuper de son cheval et s'arrêta encore pour maudire Calis.

# Chapitre 7

# MACHINATIONS

Roo hocha la tête.

Le délégué au commerce parlait depuis près d'une heure maintenant.

Roo avait senti dès les cinq premières minutes le tour que prenaient les négociations, mais le protocole l'obligeait à supporter la présentation tout entière avant de l'entendre décliner son offre. Il aurait aimé que l'homme en termine avec son discours car il savait cette réunion totalement inutile.

Depuis que Roo avait pris le contrôle du marché des céréales dans le royaume de l'Ouest, la puissance de ses compagnies, et en particulier celle de la Triste Mer, n'avait cessé de s'étendre, au point qu'il n'avait désormais plus qu'un seul rival : Jacob d'Esterbrook.

Le seul domaine où Jacob ne souffrait d'aucune compétition concernait Kesh. Le lucratif commerce de produits de luxe avec l'empire était complètement verrouillé. Toutes les tentatives de Roo pour en profiter à son tour s'étaient soldées par des échecs ou des contrats mineurs ou peu rentables.

Il avait de nouveau cherché à passer un accord commercial avec Kesh mais voilà que ce petit fonctionnaire keshian lui expliquait, et avec force détails encore, que cela n'avait servi à rien.

Enfin, l'homme acheva son discours. Roo lui sourit.

— Donc, en d'autres termes, la réponse est non.

Le délégué au commerce cligna des yeux comme s'il le voyait pour la première fois.

— Oh, je pense qu'il est trop brutal de simplement dire non, monsieur Avery. (Il joignit les mains.) Pour rester plus proche de la vérité, il vaut mieux dire qu'un tel accord n'est pas possible

pour le moment. Quoi qu'il en soit, ça ne veut pas dire qu'à l'avenir, on ne puisse pas trouver un arrangement.

Roo regarda par la fenêtre du premier étage du *Café de Barret*. La nuit tombait.

— Il se fait tard, monsieur, et j'ai encore beaucoup à faire avant de pouvoir rentrer dîner. Permettez-moi de vous dire que lorsque nous nous reverrons, je compte bien fixer notre réunion beaucoup plus tôt dans la journée.

L'expression du Keshian montra qu'il n'avait pas compris l'allusion humoristique de Roo. Il se leva et inclina légèrement le buste, puis s'en alla.

Duncan Avery, assis dans un coin de la pièce, avait bien failli s'endormir.

— Enfin, dit-il en s'étirant.

Luis de Savona, le bras droit de Roo, acquiesça.

— Comme tu dis, enfin !

— Bah, il fallait bien essayer, leur dit Roo.

Il se laissa aller contre le dossier de sa chaise et regarda le café et les petits pains qui se trouvaient sur la table depuis des heures. Autant dire qu'ils étaient à présent froids et rassis.

— Un jour, je finirai bien par comprendre comment Jacob a réussi à avoir la mainmise sur le commerce à destination de Kesh. C'est presque comme si…

Il s'interrompit.

— Comme si quoi ? demanda Duncan.

Luis regarda le cousin de son patron. Les deux hommes ne s'entendaient pas vraiment, même s'ils restaient polis l'un envers l'autre. Luis, qui avait été soldat en compagnie de Roo, était travailleur, consciencieux et minutieux. Duncan, au contraire, était fainéant, ne faisait jamais attention à rien et ne travaillait pour Roo qu'en raison de leur parenté. Mais il savait aussi se montrer drôle et charmant, c'est pourquoi son cousin appréciait sa compagnie. En outre, c'était un excellent bretteur.

— Depuis quand tu t'intéresses à ces choses-là, toi ? demanda Luis.

Duncan haussa les épaules.

— Roo n'a pas terminé sa phrase. Je me demandais à quoi il pensait, c'est tout.

— Peu importe, répliqua son cousin. Je dois d'abord me renseigner sur certaines choses.

— Du travail pour moi ? s'enquit Duncan.

Roo secoua la tête.

— Non, il faut que je parle au duc James.

Il se leva et se pencha par-dessus la balustrade :

— Dash ?

— Oui, monsieur Avery ?

Le jeune homme, assis à l'une des tables réservées à la compagnie de la Triste Mer, passait en revue avec deux autres secrétaires une série de factures.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? ajouta-t-il.

Même s'il avait tendance à se montrer direct avec son employeur lorsqu'ils étaient en privé, Dash respectait toujours les formalités d'usage au *Café de Barret* ou dans d'autres endroits publics.

— J'ai besoin de voir ton grand-père le plus rapidement possible.

— Maintenant, par exemple ? suggéra Dash en faisant mine de se lever.

Roo lui fit signe de se rasseoir.

— Demain, ça ira très bien.

— Non, maintenant, ça serait mieux, dit une voix depuis l'entrée du café.

Dash se retourna tandis que Roo se tordait le cou pour apercevoir la personne qui venait de parler.

— Grand-père ! s'écria Dash.

Le duc de Krondor s'avança, flanqué de deux gardes du palais. Son arrivée provoqua une certaine agitation au rez-de-chaussée. Plusieurs membres se levèrent et s'inclinèrent pour le saluer à mesure que la nouvelle de sa présence se répandait parmi les clients. James se rendit jusqu'à la balustrade qui empêchait les personnes qui n'étaient pas membres de l'établissement d'entrer dans la partie réservée aux tractations commerciales. L'un des gardes lui ouvrit le portillon. Le duc monta alors l'escalier pour rejoindre Roo sur la galerie du premier étage. Ce dernier était strictement interdit à toute personne qui n'était pas membre, à moins d'y être invitée pour

affaires. Mais Roo décida que ce n'était pas le moment d'en informer le noble le plus puissant du royaume.

— Laissez-nous, ordonna James à Luis et à Duncan.

Puis il se pencha par-dessus la balustrade.

— Dash, veille à ce qu'on ne nous dérange pas.

Le jeune homme alla prendre place au pied de l'escalier et essaya de ne pas sourire en voyant les gardes qui accompagnaient son grand-père faire de même.

James se tourna vers Roo en veillant à ne pas élever la voix, pour que les clients du rez-de-chaussée ne puissent pas surprendre leur conversation.

— Le temps est venu pour nous de faire affaire ensemble.

Roo savait qu'il n'allait pas aimer ça, mais il se contenta de hausser les épaules.

*Il fallait bien que ça arrive tôt ou tard.*

— Il me faut deux millions de souverains.

Roo cligna des yeux. Sa fortune s'élevait à plusieurs fois ce montant, mais il ne disposait pas d'une somme pareille en liquide. Il lui faudrait mettre au point une certaine restructuration de ses affaires pour pouvoir réunir autant d'or.

— Pour quand ?

— Hier, mais demain suffira.

— Et les intérêts ?

James sourit.

— Du montant de votre choix, dans la limite du raisonnable. Vous comprenez, nous ne serons peut-être pas en mesure de rembourser ce prêt.

Roo acquiesça.

— Si vous ne me remboursez pas, je doute que j'aurai la possibilité de me plaindre.

— Dans combien de temps puis-je espérer avoir cette somme ?

— Je peux vous faire livrer un demi-million de souverains au palais demain en fin de journée. Il me faudra quelques jours pour réunir le reste. Je vais devoir vider les coffres de la plupart des banquiers de la cité et faire quelques tractations dans l'Est également. Aurez-vous la courtoisie de me prévenir un peu plus

en avance la prochaine fois, Votre Grâce ? demanda Roo en reculant sur sa chaise.

— Non. Les événements commencent à se bousculer.

— Puisque vous êtes ici, je voulais justement vous dire que le délégué au commerce de Kesh vient de me refuser une nouvelle demande d'accord. Y a-t-il quelque chose que vous puissiez faire pour m'aider à surmonter cet obstacle ?

— C'est possible, admit James. En ce moment, nous négocions énormément avec Kesh.

— C'est pour ça que vous avez besoin d'or ? voulut savoir Roo en haussant un sourcil.

— Oui. Nous allons devoir verser un très gros pot-de-vin à plusieurs nobles keshians haut placés.

— Très gros, en effet, convint Roo. Allez-vous essayer de renverser l'empereur ?

James se leva.

— Non, il nous faudrait bien plus d'or avant de pouvoir ne serait-ce qu'envisager une chose pareille. Il n'existe peut-être pas assez d'or au monde pour venir à bout de Kesh la Grande. (Il hésita.) Maintenant, vous savez que nous devons également nous inquiéter de notre frontière méridionale.

Roo hocha la tête.

— Je m'en étais déjà rendu compte tout seul. (Il s'étira et se leva à son tour.) Ce qui m'intéresse, c'est la façon dont vous comptez composer avec Kesh quand les envahisseurs seront là.

— J'y travaille en essayant de parer à plusieurs éventualités, expliqua James. J'essaye également de faire en sorte qu'il y ait suffisamment de soldats keshians au bon endroit pour encourager les armées de la reine Émeraude à rester là où nous voulons qu'elles soient.

Roo acquiesça de nouveau.

— Vous ne voulez pas qu'elles s'aventurent au sud de Krondor, dans les montagnes proches du val des Rêves.

— Quelque chose dans ce genre-là, en effet. Pour déplacer ses troupes aussi loin, il faudrait que la reine Émeraude vienne à bout des nains à Dorgin, ce qui ne s'est encore jamais vu. (James sourit d'un air de regret.) Mais si on en arrive là, j'ai

bien peur que ces armées ne parviennent à mettre en déroute les soldats du vieux roi Halfdan.

Roo haussa les épaules. Comme tout le monde, il avait entendu parler de la férocité des nains au combat, mais il n'en avait jamais rencontré un seul.

James tourna les talons. Roo fit le tour de la table dans l'intention de le suivre.

— Inutile de me raccompagner, intervint le duc. Je connais le chemin.

Puis il s'éloigna et s'arrêta en arrivant devant l'escalier.

— Pendant que j'y pense, arrêtez d'essayer de cacher votre fortune dans l'Est ou dans les Cités libres. Je vais en avoir besoin pour cette guerre.

Roo n'essaya même pas de prendre un air choqué ou de nier la vérité. Il avait bel et bien tenté de faire sortir discrètement de Krondor une petite partie de son capital.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il d'un ton résigné. J'ai essayé de jouer au plus fin avec vous mais je n'ai fait que gaspiller mon énergie.

James hocha la tête.

— Que cela vous serve de leçon.

Il s'en alla. Roo resta seul et se remit à penser à ce nouvel échec dans ses négociations avec Kesh. Il commençait à entrevoir une explication, mais sa théorie demandait à être vérifiée. Cependant, pour le moment, il devait se préoccuper d'un problème plus urgent : comment réunir une si grosse quantité d'or sans pousser tous les banquiers de la ville à doubler leurs taux d'intérêts.

Il soupira en se rappelant qu'il avait prévu de rendre visite à Sylvia. Il allait être obligé de demander à Duncan de lui porter un mot d'excuse, car il risquait de travailler très tard et de quitter le café bien après minuit. Il s'assit et commença à rédiger sa lettre.

Puis, lorsqu'il eut terminé, il appela Dash.

— Donne ça à Duncan, qu'il le porte chez les d'Esterbrook. Il saura quoi faire. (Roo s'étira de nouveau.) Ensuite, envoie quelqu'un prévenir ma femme : ton grand-père m'a donné trop

de travail pour que je puisse rentrer à la maison dans les prochains jours.

En réalité, Roo avait déjà dit à Karli qu'il restait en ville pour travailler, mais à l'origine, c'était parce qu'il avait prévu de voir Sylvia. Maintenant, avant de rentrer chez lui, il se sentait obligé de rendre visite à sa maîtresse le lendemain ou le surlendemain.

Roo contempla le soleil couchant et entendit les bruits de la cité diminuer à mesure que les magasins fermaient.

— Il faut que je fasse une pause avant de commencer à obéir aux ordres de ton grand-père, annonça-t-il en se levant. Je pense que je vais aller rendre visite à Helen Jacoby et à ses enfants.

— Et après ? demanda Dash.

— Je passerai une heure environ dans les locaux d'Avery & Fils. Ensuite, je reviendrai ici, ajouta-t-il en faisant la grimace. Je suppose que je vais sûrement y passer toute la nuit.

— Rien d'autre ?

— Non, ce sera tout. Reviens ici dès l'aube, je pense que tu auras beaucoup à faire. Dis à Jason de venir également.

Les deux hommes descendirent ensemble au rez-de-chaussée. En sortant du café, Roo envisagea de traverser la rue pour se rendre chez lui et seller un cheval. Puis il décida qu'il préférait marcher.

Il s'engagea alors dans les rues encombrées. Il ne se lassait jamais de la foule et du vacarme de la cité. Lui qui avait grandi dans un village, il voyait en Krondor une source de stimulation inépuisable. Rien qu'en marchant, il arrivait à se changer les idées et à élaborer de nouvelles possibilités de développement. Mais ce soir-là, durant sa promenade, le spectre lointain de la reine Émeraude et de son armée en marche vint perturber sa perception de la cité.

Il savait qu'en fin de compte, Krondor serait attaquée et probablement envahie. Il avait vu ce qui se passait quand le général Fadawah se rendait maître d'une nouvelle cité ; il avait même failli mourir lors du siège de Maharta. Roo savait ce qui les attendait. Il entretenait le faible espoir que l'armée du royaume, mieux entraînée et plus dévouée que les soldats et les mercenaires déjà vaincus par les envahisseurs, parviendrait à

les contenir à l'extérieur de la cité. Mais cet espoir resterait probablement vain.

D'un autre côté, cette guerre lui paraissait impossible. Il était plus riche encore que dans ses rêves d'enfant, possédait la plus belle femme du monde et avait un fils. Rien ne pouvait venir entacher cette perfection.

Roo s'arrêta car il était à ce point plongé dans ses pensées qu'il avait oublié de tourner dans la bonne rue. Il s'y engagea et crut voir une silhouette disparaître de son champ de vision. Il pressa le pas, prit un nouveau tournant et regarda de chaque côté.

Les commerçants fermaient leur échoppe et les travailleurs se hâtaient, soit pour remplir une dernière tâche pour leur patron, soit pour rentrer chez eux ou se rendre dans une auberge accueillante. Mais nulle part il n'aperçut la silhouette entrevue.

Roo secoua la tête en mettant son hallucination sur le compte de la fatigue. Cependant, il ne parvint pas à se défaire de l'impression d'avoir été suivi. Il regarda de nouveau tout autour de lui puis se remit en route en direction de la maison des Jacoby.

Sans doute son imagination lui jouait-elle des tours parce qu'il savait que la flotte de la reine Émeraude allait bientôt appareiller. Il ne disposait d'aucune information tangible, mais c'était devenu une certitude.

Roo avait vu les armées de la reine ravager le continent de Novindus ; il avait pris part à des réunions destinées à organiser la défense du royaume des Isles. Il était capable de lire les signes. Le palais utilisait sa compagnie de transport ; le jeune homme savait où était entreposé le matériel, où se trouvaient les armes, où l'on entraînait les chevaux. Il savait que l'invasion était proche.

L'automne venait à peine de s'installer à Krondor. À l'autre bout du monde, c'était le printemps. Bientôt, l'énorme flotte appareillerait pour un voyage long de plusieurs mois. Roo avait souvent entendu l'amiral Nicholas parler des dangers des passes des Ténèbres. Il était déjà difficile de les traverser par beau temps mais c'était quasiment impossible en hiver. Pour qu'une

flotte si imposante puisse passer en toute sécurité, l'idéal serait de tenter la traversée le jour du solstice d'été, à Banapis. Les marées et les vents rendraient l'étroit passage entre la Mer sans Fin et la Triste Mer suffisamment clément, même pour les capitaines inexpérimentés qui commandaient les navires de la reine. Compte tenu des massacres perpétrés sur Novindus, Roo avait du mal à croire que la reine ait pu mettre la main sur six cents capitaines compétents. De plus, on n'y pratiquait pas la navigation en haute mer. La plupart des capitaines étaient des marins d'eau douce qui ne connaissaient que le cabotage. Avant l'arrivée de Nicholas et de son équipage, vingt ans auparavant, ils ne savaient même pas qu'il existait un autre continent au-delà de la mer.

Roo soupçonnait l'amiral d'avoir une ou deux surprises en réserve pour leurs visiteurs lorsqu'ils essayeraient de franchir les passes. C'était la raison pour laquelle le jeune marchand s'était rendu à Queg. Pour que le duc James demande aux navires quegans d'escorter les vaisseaux marchands du royaume, il n'y avait qu'une seule explication, c'est que la marine royale au grand complet était occupée ailleurs. Nicholas prévoyait donc de compliquer la traversée des envahisseurs.

Roo arriva devant la maison des Jacoby et mit ses préoccupations de côté pour un moment.

Helen Jacoby vint lui ouvrir la porte.

— J'espère que les visites imprévues ne vous dérangent pas ? dit Roo.

La jeune femme éclata de rire. Roo fut surpris de trouver ce son si plaisant.

— Rupert ! Bien sûr que non ! Vous êtes toujours le bienvenu ici.

Ses enfants se précipitèrent derrière elle en appelant le visiteur par son nom. Roo se sentit brusquement détendu, ce qui lui arrivait rarement, et surtout pas chez lui ni chez Sylvia.

— Oncle Rupert ! s'écria Willem, le petit garçon âgé de cinq ans. Vous m'avez apporté un cadeau ?

— Willem ! protesta sa mère. En voilà des manières ! On ne traite pas un invité de cette façon !

— Ce n'est pas un invité, répliqua le garçon d'un ton indigné, c'est oncle Rupert !

La petite Natally, âgée de sept ans, se précipita vers Roo et lui passa les bras autour de la taille pour lui souhaiter la bienvenue.

Roo sourit devant l'audace du petit garçon et les démonstrations d'affection de la fillette. Puis Helen s'avança pour refermer la porte. En entendant la jeune femme remettre le verrou, Roo prit de nouveau conscience de l'imminence de cette guerre. Si ses calculs étaient exacts, les envahisseurs arriveraient en vue de Krondor dans sept mois.

Le caporal Garret avait l'air dubitatif, mais il suivit les ordres d'Erik sans faire de commentaire. La veille, après avoir interrogé Duga et ses hommes pendant des heures, le sergent-major avait décidé de la marche à suivre. Il avait ordonné à Garret d'emmener à Krondor la moitié des soldats réquisitionnés chez les barons de la frontière, tandis que lui-même restait dans les bois avec l'autre moitié.

Les soldats avaient rendu leur tabard lorsqu'ils avaient quitté leur précédente affectation, mais ils ressemblaient toujours à des militaires. C'est pourquoi Erik leur avait demandé d'échanger leurs vêtements avec les mercenaires qu'ils avaient capturés. Au bout d'un moment, le résultat lui avait paru suffisamment chaotique pour donner l'illusion que ses hommes appartenaient à une très grosse compagnie de mercenaires.

Même Duga avait donné son approbation :

— Ils ressemblent à mes gars.

Erik avait passé toute la soirée de la veille à s'entretenir avec le capitaine. Il en était venu à apprécier cet homme simple et plein de bon sens qui dirigeait une troupe de quatre-vingts mercenaires complètement dépassés par les événements. Cela lui avait pris toute la nuit mais Erik avait fini par le convaincre qu'il était dans son propre intérêt de donner plus que sa parole de ne pas intervenir dans le conflit. Bien au contraire, il lui fallait changer de camp. Plusieurs de ses mercenaires paraissaient avoir des doutes. Erik les avait repérés et envoyés à

Krondor en compagnie de Garret, tandis que les autres restaient avec lui et Duga.

Plus tard ce même jour, le deuxième contingent de soldats du royaume les avait rejoints. Erik leur avait donné l'ordre de suivre la compagnie de Garret. Lorsque Duga vit passer la troisième troupe de deux cents hommes tôt le lendemain matin, il confia qu'on lui avait fait croire qu'ils se préparaient à envahir un pays peuplé de cités faibles et mal préparées.

Erik lui parla longuement en expliquant patiemment que les choses étaient différentes dans le royaume. Il minimisa la taille des deux armées en présence mais insista sur l'entraînement et l'équipement des soldats des Isles. Heureusement pour lui, la vue des six cents vétérans de l'armée du roi l'aida à convaincre son interlocuteur.

Duga accepta volontiers les rations que les soldats d'Erik partagèrent avec ses hommes pour le petit déjeuner.

— Vous savez, expliqua-t-il en mangeant, le seul ciment qui nous lie tous à la reine Émeraude, c'est la peur.

— J'ai vu ça à Maharta, approuva Erik.

— Ça n'a fait qu'empirer. (Le capitaine regarda autour de lui.) Certains ont essayé de déserter après ça, quand on a appris qu'on devait partir à l'est en direction de la Cité du fleuve Serpent.

— J'ai entendu parler de ce qui s'est passé, reconnut le jeune homme.

Les espions du prince Patrick lui avaient rapporté que les capitaines rebelles avaient été empalés en compagnie de quelques soldats choisis au hasard.

— Maintenant, c'est comme si on se surveillait les uns les autres. Personne n'a envie d'être là, mais tout le monde a peur de protester. (Duga secoua la tête.) Il suffit d'un mot dans l'oreille de la mauvaise personne et on se retrouve avec un pieu dans le cul.

Erik réfléchit avant de poser la question suivante.

— Quelqu'un a-t-il osé demander pourquoi on vous envoyait à l'autre bout du monde ?

— Il ne reste plus rien chez nous. Que voulez-vous piller quand une cité a été entièrement rasée ? (Il baissa la voix.) Moi,

j'y crois pas, mais les Serpents qui sont proches de la reine arrêtent pas de dire à tous ceux qui veulent bien les écouter que cet endroit est le plus riche du monde. Ils parlent d'une cité appelée Sethanon (il prononça : « Seeth-e-non ») avec des rues en marbre, des poignées et des verrous en or et des rideaux en soie. Après tout ce que j'ai vu ces dix dernières années, soupira Duga, je comprends pourquoi certains veulent y croire, mais c'est stupide. (Il baissa la voix plus encore.) Certains capitaines… On a parlé d'essayer de faire quelque chose mais…

— Mais quoi ?

— Elle exerce un trop grand contrôle.

— Parlez-m'en, le pressa Erik.

Du menton, il lui fit signe de venir se promener avec lui. Lorsqu'ils furent hors de portée d'oreilles, Duga reprit :

— J'ai sûrement un ou deux agents à elle infiltrés dans ma compagnie. On ne sait jamais. Ce général Fadawah, c'est un putain de génie côté stratégie. Il sait quand il faut envoyer les hommes, ce genre de choses, mais c'est aussi une saleté d'assassin. Vous avez entendu parler de ce qui est arrivé au général Gapi ?

Erik acquiesça.

— Il a été attaché nu sur une fourmilière en raison de ses échecs.

— Et on a forcé la plupart des généraux et des capitaines à le regarder crever. (Il se donna un coup de pouce dans la poitrine.) J'y étais et je peux vous dire que c'était pas beau à voir. (Le malheureux avait tellement envie de se justifier qu'il paraissait frustré.) C'est comme ça qu'ils nous ont tous eus, ajouta-t-il en refermant lentement la main pour mieux souligner ses propos. Au début, c'était juste un combat de plus. Vous savez, vous vous engagez, vous allez vous battre, vous récupérez votre part du butin et vous dépensez votre fric. Mais ensuite, on a commencé à détruire des villes. Je me souviens que les Aigles cramoisis de Calis se battaient dans l'autre camp à l'époque… C'était où déjà ?

— À Hamsa, répondit Erik. Je n'avais pas encore signé mais on m'a raconté l'histoire du siège.

— C'est là que les choses ont commencé à mal tourner. Pendant deux cent soixante jours, la reine a affamé ces pauvres bâtards ; puis elle a lâché ses guerriers saaurs sur ceux qui tentaient de fuir.

Erik avait entendu les survivants de la compagnie de Calis raconter comment ils avaient trouvé refuge parmi les Jeshandis, les cavaliers nomades de Novindus.

— On a commencé à trouver ça bizarre. Les capitaines ont organisé une réunion et certains ont dit qu'ils en avaient assez. Alors on est allés trouver le général Gapi. Il a emmené trois de nos capitaines parler à la reine. On les a jamais revus.

« C'est comme ça qu'on a compris qu'on se battrait aussi longtemps que durerait cette guerre et que si quelqu'un essayait de partir, il devenait l'ennemi à abattre.

« Mais c'était pas trop dur au début. On pouvait piller à volonté et on avait plein de femmes, consentantes ou pas. Mais au bout d'un moment, on se lasse, vous voyez ?

Erik acquiesça.

— Certains de mes gamins… (Il se reprit.) Non, on est plus des gamins. Y a pas un homme dans ma compagnie qui n'ait pas dépassé trente ans, Erik.

— Je ne sais pas quoi vous promettre, avoua ce dernier. Ce pays est différent de tout ce que vous avez toujours connu. Nous sommes en guerre, c'est vrai, mais si vous changez de camp ou acceptez de ne pas prendre part au conflit, on trouvera un moyen de vous ramener chez vous, à condition qu'on s'en sorte.

— Rentrer chez nous ? répéta Duga comme s'il ne comprenait pas ce que ça voulait dire. Est-ce que vous avez la moindre idée de comment c'est, chez nous, maintenant ?

Erik secoua la tête.

— Des fermes incendiées, le bétail massacré, les fruits qui pourrissent sur la branche parce qu'il n'y a plus personne pour travailler dans les vergers, des champs envahis de mauvaises herbes parce que leurs propriétaires sont morts ou ont été recrutés de force dans l'armée, énuméra le mercenaire. Et puis il n'y a plus rien à manger. Nous avons tout dévoré.

— Je ne comprends pas.

— Cette guerre dure depuis plus de dix ans. Elle a balayé les terres occidentales et fluviales avant de ravager les terres orientales. Nous n'avons rien laissé derrière nous.

« Si des gens sont encore là-bas, ils vivotent. Il reste peut-être encore des habitants dans les cités, mais elles sont toutes détruites. J'ai entendu dire qu'il y a une ville pleine de nains dans le Ratn'Gary mais la reine a eu le bon sens de les laisser tranquilles. En revanche, celles où il y avait des humains ont été incendiées et rasées.

Erik avait du mal à en croire ses oreilles.

— Il ne reste vraiment plus rien ?

— Certains se sont cachés. D'autres vivaient trop isolés pour qu'on prenne la peine d'aller les chercher. Donc il y a encore des gens qui vivent là-bas. Mais la plupart de ceux que nous avons laissés derrière nous étaient morts, Erik. Il ne reste plus aucune cité ; seuls quelques bâtiments tiennent encore debout dans les villes plus petites. À condition de vivre suffisamment à l'écart, certains fermiers ont peut-être encore des récoltes, mais il est possible que les gens qui ont fui les villes les aient mangées. Quant aux maladies… (Il soupira.) Vu le nombre de morts, il fallait bien que ça arrive. Certains de nos gars ont attrapé la courante ; c'était si terrible qu'ils en sont morts. Ils pouvaient même pas garder quelques gorgées d'eau. D'autres ont attrapé la variole ou ont été pris de fièvres alors qu'on avait même pas de plantes ou de prêtres pour les soigner. Chez nous, maintenant, c'est la misère, je vous jure.

Erik dévisagea son interlocuteur et vit dans ses yeux quelque chose qu'il n'avait encore jamais rencontré chez un soldat. Il y avait là une horreur si grande et contenue depuis si longtemps que le malheureux n'en avait même pas conscience. Mais un jour, elle finirait par refaire surface. Seuls les dieux savaient ce qui se passerait dans la tête du capitaine mercenaire à ce moment-là.

Erik lui posa la main sur l'épaule.

— Il y a plein de gens qui vivent par ici. (Il éleva légèrement la voix.) Et j'ai bien l'intention que ça continue comme ça, même si ce n'est qu'une bande de mercenaires en guenilles qui sont bien trop loin de chez eux.

Duga écarquilla légèrement les yeux et scruta le visage d'Erik avant de hocher la tête. Puis il se détourna très vite pour que son compagnon ne voie pas les larmes lui monter aux yeux.

— Hé, les gars, s'écria-t-il, remuez-vous, qu'on montre à ces types du royaume ce que c'est que des vrais mercenaires.

Cette remarque parvint à arracher un rire à quelques-uns de ses hommes, même si la plupart des soldats du royaume ne parlaient pas la même langue que lui.

Le camp était à peu près revenu dans l'état où Erik l'avait trouvé, sauf que la moitié de ses résidents étaient des Isliens et qu'une compagnie de trente archers se dissimulait dans les arbres pour les protéger.

Trois jours après que les mercenaires se furent rendus, une sentinelle les prévint que des cavaliers arrivaient du sud.

— Tenez-vous prêts, recommanda Erik à ses hommes.

Les mercenaires de Duga adoptèrent l'attitude de soldats morts d'ennui tandis que les hommes d'Erik gardaient leur épée et leur bouclier à portée de la main. Dans les arbres, les archers encochèrent leurs flèches.

Quelques minutes plus tard, trois cavaliers, vêtus d'une robe de voyage, entrèrent dans la clairière. Leur chef rejeta son capuchon en arrière et dévoila ses traits. Âgé d'une trentaine d'années, il avait les cheveux noirs parsemés de gris.

— Qui dirige cette compagnie ?

— Moi, répondit Erik.

— Quel est le nom de votre compagnie ? demanda un deuxième cavalier.

— Les Épées Noires de Duga.

— Tu n'es pas Duga ! protesta le premier cavalier.

— Non, Kimo, c'est moi Duga, intervint le mercenaire en avançant d'un pas.

— Alors pourquoi celui-là prétend-il diriger ta compagnie ?

Duga haussa les épaules.

— On en avait marre de vous attendre. Il m'a défié en combat singulier et il a gagné. (Il fit mine de se frotter le menton.) Regarde comme il est grand et costaud. Ce salaud a bien failli me péter le crâne. Alors maintenant c'est lui qui commande.

— C'est quoi ton nom, « capitaine » ? demanda Kimo.

— Bobby, répondit Erik sans bien savoir pourquoi.

— Très bien, Bobby, voici tes ordres. Tu dois emmener tes hommes à l'ouest. À trois jours de marche environ, tu tomberas sur un village dans une petite vallée. Laisse le village tranquille. Il ne faut pas que ses habitants vous voient. Contourne-le de nuit et va dans les montagnes. Tu trouveras une rivière qui arrose le village. Remonte le long de son lit jusqu'à ce qu'il se divise en deux ; ensuite, suis la partie qui va vers le nord. Tu trouveras une jolie petite vallée remplie de gibier. On y a également laissé des fournitures. Tu devras attendre là-bas jusqu'à ce que quelqu'un vienne te chercher. À ce moment-là, tu redescendras le long de la rivière pour t'emparer du village.

— Pourquoi attendre ? protesta Erik en essayant d'avoir l'air perplexe. Pourquoi ne pas s'en emparer tout de suite ?

L'individu qui jusqu'ici avait gardé le silence prit la parole. Erik sentit ses poils se hérisser sur sa nuque et sur ses bras, car cette voix n'avait rien d'humain.

— On ne te paie pas pour poser des questions, gamin. Kimo, devrions-nous tuer celui-ci pour rendre le commandement à l'autre ?

Il désigna Duga d'une main couverte d'écailles vertes et terminée par des griffes noires. Erik avait déjà rencontré des Panthatians et en avait même tué quelques-uns, mais il ne se sentait détendu qu'en présence de leurs cadavres.

— Non, on n'en a pas le temps. Nous avons d'autres compagnies à trouver.

Le deuxième cavalier sortit une carte et commença à l'étudier. Erik n'hésita pas un instant.

— Tuez-les ! s'écria-t-il.

Aussitôt des flèches volèrent. Avant que Kimo et ses compagnons aient le temps de réagir, ils furent littéralement soulevés de leur selle et projetés au sol. Duga écarquilla les yeux.

— Pourquoi vous avez fait ça ?

Erik se rendit d'abord auprès du Panthatian et lui donna un coup de pied pour s'assurer qu'il était bien mort. Puis il s'agenouilla auprès du deuxième homme en expliquant :

— Parce que j'ai besoin de cette carte.

Il l'étudia un moment avant d'écarquiller les yeux.

— Nelson ! cria-t-il.

L'un des soldats du royaume accourut.

— Oui, sergent-major ?

— Prends deux chevaux supplémentaires avec toi et rattrape nos hommes. Je veux qu'ils reviennent le plus vite possible. Retrouvez-nous… (Il se pencha de nouveau sur la carte.) Retrouvez-nous sur la rive nord de la Tamyth, à trois jours de marche à l'est de la route de la combe aux Faucons.

— Bien, sergent-major !

Nelson le salua et tourna les talons.

— Un instant ! intervint Erik en rappelant le soldat.

— Oui, sergent-major ?

— Remets ton uniforme. Garret risque de te prendre pour un bandit et de t'abattre avant d'avoir eu le temps de te reconnaître.

Nelson acquiesça et s'en alla au pas de course.

— Alors c'est quoi ce cirque ? insista Duga.

Erik lui montra la carte.

— Il y a vingt compagnies de mercenaires comme celle-ci disséminées dans ces collines. Si je ne me trompe pas, ils ont ordre de s'emparer de points stratégiques afin d'ouvrir la voie pour les armées de la reine Émeraude. Son but est de réussir à franchir ces montagnes.

— Je ne comprends pas.

— Vous, non, mais moi, si. Jack !

Un deuxième soldat arriva en courant.

— Je vais écrire un mot destiné au maréchal William, expliqua Erik. Prends six hommes avec toi et chevauche vers Krondor comme si tu avais une horde de démons à tes trousses.

Le soldat repartit, toujours en courant. Duga suivit Erik qui se rendit près de sa monture. Dans sa sacoche de selle, il prit du parchemin, de l'encre et de quoi écrire.

— C'est quoi cette histoire de points stratégiques dans les collines ? demanda le mercenaire.

Erik se retourna pour lui expliquer :

— Si vous étiez sorti de cette clairière, vous auriez aperçu une chaîne de montagnes à l'ouest. Sethanon, la cité dont vous

m'avez parlé, se trouve dans cette direction, ajouta-t-il en indiquant vaguement du menton la direction du sud-est. Elle n'abrite ni marbre, ni or, ni soie, mais elle a une grande importance. Je ne sais pas trop pourquoi, mais mes supérieurs m'ont prévenu : si on laisse vos anciens camarades prendre cette cité, nous mourrons tous, même les soldats de la reine.

— Ça me surprend pas. Toutes les nuits, elle tue des hommes.

— Vous me raconterez ça plus tard.

Duga se tut pendant qu'Erik rédigeait son message. Lorsqu'il eut terminé, il remit le parchemin au soldat prénommé Jack en disant :

— Il faut absolument qu'il parvienne au maréchal William. C'est une question de vie ou de mort.

— Compris, sergent-major.

Il courut rejoindre les six cavaliers qui l'attendaient.

Erik se tourna vers Duga.

— On dirait que vous êtes sur le point de vous enrôler dans l'armée du roi. Vous allez vous battre pour de l'or, finalement – mais dans l'autre camp.

Le mercenaire haussa les épaules.

— Ce sera pas la première fois.

— Comme je vous le disais, Sethanon se trouve par là-bas, tandis que les montagnes sont là, reprit Erik en lui montrant la carte. Les armées de la reine devront les franchir avant d'atteindre leur but.

— Ah, maintenant je comprends pourquoi ils ont pris la peine de nous amener jusqu'ici. (Duga secoua la tête.) Certains Panthatians se sont effondrés en envoyant les gars avant nous. Apparemment, ils ont employé une magie sacrément puissante. Il y en a qui sont morts.

— Ça me brise le cœur, répliqua Erik avant de donner l'ordre de lever le camp.

— Ce que je veux dire par là, c'est que cette magie leur permet pas d'envoyer davantage de soldats. S'ils le pouvaient, ils le feraient, vous comprenez ?

Erik s'arrêta net.

— Vous devez avoir raison. Sinon pourquoi prendre la peine de vous cacher tous ici ?

Duga se gratta la barbe.

— Ça me paraît bien compliqué tout ça, si vous voulez mon avis. Pourquoi ne nous ont-ils pas carrément déposés dans cette fameuse cité ?

— Parce que vous seriez tous morts avant d'avoir eu le temps de prendre vos marques, répondit Erik sans s'étendre sur la question.

En réalité, il ne savait pas pourquoi, mais le duc James et le maréchal William lui avaient assuré qu'il était impossible pour les Panthatians d'envoyer directement leurs soldats au cœur de Sethanon. C'était sans doute lié à l'un des magiciens dont parlait James, Pug ou cette femme, Miranda.

Erik mit ce sujet de côté. Il avait trop de choses à faire.

— Duga ?

— Oui ?

— Ces autres compagnies, vous les connaissez ?

— Ouais, j'en connais deux. Les Lions de Taligar sont passés les premiers. Ils ne jetteront pas leurs armes facilement. Taligar a un putain de tempérament et il a horreur de perdre. Par contre, les Frères de Fer de Nanfree se montreront peut-être raisonnables si j'arrive à leur parler avant que le sang commence à couler. (Il sourit.) Nanfree est un vieux renard rusé. Moins il en fait, plus il a d'or et mieux il se porte.

— Tant mieux. On ira leur parler en premier, si c'est possible. Mais si nous devons les combattre, j'espère que vous vous rappellerez de quel côté vous êtes maintenant.

Duga haussa les épaules.

— Ça fait des années que j'ai oublié de quel côté je me bats. (Il regarda les bois alentour.) Cet endroit m'a l'air agréable. J'en ai ma claque de tuer et de tout brûler sur mon passage. Alors autant choisir cette terre pour en faire mon foyer et mourir pour elle. Il reste plus grand-chose qui en vaille la peine là d'où je viens.

Erik acquiesça.

— C'est une bonne réponse.

Duga se tourna pour parler à ses hommes.

— Debout les gars ! Il est temps de gagner notre solde. (Il lança un coup d'œil à Erik et sourit.) Vous êtes des soldats du roi, maintenant, alors tenez-vous bien !

— Attendez ! ordonna Erik à voix basse.

Les défenseurs s'étaient retranchés derrière des rochers. Erik avait posté des archers sur une corniche au-dessus de sa tête pour couvrir ses arrières. Depuis un mois, il balayait les bois du Crépuscule en s'aidant de la carte pour localiser et encercler les diverses compagnies de mercenaires qui s'y étaient cachées.

Sur les douze premières qu'Erik et ses hommes avaient débusquées, huit s'étaient rendues et quatre avaient combattu. Erik avait été obligé de se séparer de certains de ses soldats pour qu'ils escortent dans un endroit sûr les captifs qui refusaient de changer de camp.

Sa compagnie comptait maintenant onze cents hommes, répartis en cinq unités. La coordination entre ces différents groupes était difficile et le jeune homme regrettait que de nombreux chevaux se blessent lorsque les messagers couraient d'une compagnie à l'autre. Mais tous les rapports indiquaient que l'opération se passait bien.

Plus d'une fois, il s'était demandé jusqu'à quel point Calis avait anticipé tout ça. Pour Erik, le fait de traverser ces bois à la tête de six cents vétérans juste au moment où la reine Émeraude y amenait ses propres troupes lui paraissait un peu trop providentiel. Un jour, il lui faudrait se rappeler de demander à Calis comment il obtenait d'aussi bonnes informations.

Un éclaireur se dirigeait en courant vers son officier. L'un des soldats ennemis réfugiés derrière les rochers décocha une flèche qui manqua le malheureux de peu. Erik l'attrapa par la tunique et l'obligea à se baisser.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

L'éclaireur n'était autre que l'un des mercenaires de Duga. À bout de souffle, il ne put prononcer qu'un mot :

— Saaurs !

— Où ?

— Par là, répondit l'autre en désignant le sous-bois derrière lui.

— Combien ? demanda encore Erik en entendant résonner entre les arbres le tonnerre des sabots des gigantesques montures.

— Cinquante !

Erik se leva au risque de recevoir une flèche et hurla :

— Repliez-vous !

Les archers qui s'apprêtaient à monter sur la corniche se retournèrent pour voir d'où venait le cri. Lorsqu'ils virent Erik leur faire signe de se réfugier sous le couvert des arbres, ils agitèrent la main pour montrer qu'ils avaient compris.

Le jeune homme plongea pour éviter deux flèches. Puis il cria :

— Archers ! Tuez tout ce qui sort de ces bois !

Erik avait déjà combattu les Saaurs une fois et ne se faisait aucune illusion : le combat serait loin d'être facile. Certes, il avait deux cents hommes avec lui, mais cela risquait de ne pas suffire face à cinquante Saaurs. De plus, il avait sur les bras plus d'une centaine de mercenaires qui risquaient de l'abandonner à tout moment, le laissant pris entre deux feux.

Il courut à l'endroit où étaient attachés les chevaux et sauta en selle.

Puis il cria à l'un des soldats les plus proches :

— Chevauchez vers le nord. James de Hautetour est là-haut avec ses hommes. Dites-lui de venir aussi vite que possible.

Même si le soldat trouvait le caporal originaire de Hautetour et ramenait ses hommes avec lui, il risquait d'être trop tard.

La charge des Saaurs évoquait à présent une tempête sur le point de fondre sur eux. Erik regarda désespérément autour de lui à la recherche du moindre avantage. Les Saaurs mesuraient près de trois mètres et montaient des chevaux qui atteignaient vingt-cinq paumes au garrot.

— Repliez-vous sous les arbres ! s'écria-t-il.

Alors les Saaurs apparurent. Protégés par un heaume, une cuirasse, des bracelets de fer et des grèves, ils ressemblaient au pire cauchemar d'un soldat. Leur visage reptilien laissait passer plus d'émotions qu'Erik l'aurait cru et il était clair, à voir leur expression, qu'ils étaient très en colère. Un Saaur dont le heaume était orné d'un panache d'officier menait la charge.

— Mourez, traîtres ! s'écria-t-il en voyant les hommes d'Erik reculer.

Le combat se déroula comme dans un brouillard. Erik courait entre les arbres et essayait d'atteindre les gros animaux aux jarrets tout en évitant les coups puissants des hommes-lézards. Il avait déjà chargé un cavalier saaur et savait à quel point ils étaient forts. D'après les hurlements et les jurons qu'il entendait autour de lui, ses hommes le découvraient à leurs dépens.

Erik perdit la notion du temps et laissa la bataille suivre son cours. Il savait qu'en donnant à ses hommes une chance de survivre dans le sous-bois, il avait perdu tout espoir d'organiser le combat. Des cris dans le lointain lui permirent de comprendre que la compagnie qu'ils s'apprêtaient à attaquer avant l'arrivée des hommes-lézards s'était jointe à ses soldats.

Un Saaur se précipita dans son dos. Erik le sentit approcher et ordonna à sa monture de contourner un arbre, juste à temps pour éviter d'être balayé. Comme le cavalier ennemi poursuivait son chemin, Erik talonna son cheval et se lança à la poursuite d'un autre Saaur qui s'en allait dans une direction différente. Aux yeux d'Erik, attaquer ces géants par-derrière était clairement la meilleure solution.

Des flèches volaient en sifflant. Erik espérait qu'elles avaient été tirées par ses archers et non par l'autre camp. Le Saaur qu'il poursuivait tira sur ses rênes pour essayer de trouver un point de repère. Il était à demi tourné sur sa selle lorsqu'Erik lui enfonça son épée dans les côtes, le plus profondément possible. Choqué, le Saaur baissa les yeux pour dévisager son meurtrier. Son visage inhumain laissa transparaître son étonnement. Puis il glissa en arrière et tomba de sa selle, manquant d'arracher l'épée des mains d'Erik.

Durant tout l'après-midi ils coururent ainsi entre les arbres en une folle danse de mort. Les soldats de chaque camp mouraient davantage à cause de leurs erreurs qu'en raison des tactiques adverses. Puis un cor résonna dans le sous-bois. Erik se retourna et vit arriver d'autres cavaliers. Il attendait que ses soldats postés au nord le rejoignent, mais les nouvelles troupes venaient du sud, pour autant qu'il pouvait en juger.

— Quoi encore ? marmonna-t-il d'une voix rauque et épuisée.

Soudain, Calis apparut, entouré d'archers montés qui commencèrent à abattre les Saaurs aux prises avec les soldats d'Erik. Ce dernier vit son capitaine désigner quelque chose derrière lui et crier, mais le vacarme ne lui permit pas d'entendre ses paroles.

Puis le monde se réduisit à une explosion de douleur. Erik vit le sol venir à sa rencontre pour l'assommer et en eut le souffle coupé. Son cheval retomba en hennissant sur sa jambe et le jeune homme eut bien du mal à rester conscient. Instinctivement, il se dégagea de l'animal qui ruait, blessé au flanc.

Un cavalier saaur fit faire volte-face à sa monture au moment où Calis le chargeait. Erik s'efforça de se remettre debout. Il porta la main à son crâne et la retira pleine de sang. Il n'aurait su dire si c'était le sien ou celui de son cheval, mais en tout cas il avait perdu son heaume.

Le Saaur chargea Calis en ignorant Erik. Ce dernier posa la main sur un tronc pour retrouver l'équilibre, puis s'agenouilla pour ramasser son épée. La nausée lui noua l'estomac et sa tête se mit à tourner, mais il resta conscient. Il mit rapidement un terme à l'agonie de son cheval et se tourna vers Calis qui combattait le Saaur.

Celui qu'Erik avait tué avait eu l'air surpris, mais ce n'était rien comparé à l'expression de l'autre créature lorsque Calis porta un premier coup sur son bouclier. Erik était sûr que rien ne l'avait préparé à affronter un être aussi fort que le demi-elfe : le coup lui fit vider les étriers.

Puis ce fut le silence. Lorsqu'Erik rouvrit les yeux, il constata qu'il était assis sur le sol et adossé à un arbre. Quelqu'un lui avait mis une tunique sur les jambes et avait glissé une chemise roulée en boule sous sa nuque.

— Tu as reçu un sacré coup à la tête, lui apprit une voix familière.

Erik se tourna et aperçut Calis non loin de lui.

— Je crois que j'ai déjà connu pire.

— Je n'en doute pas. La lame a rebondi sur l'arrière de ton heaume et sur ta tête de bois avant d'atteindre ton cheval derrière la selle. Ça lui a brisé l'échine. Tu es un homme chanceux, de la Lande Noire. Quelques centimètres plus bas et il t'aurait coupé en deux.

Erik avait les oreilles bourdonnantes et les tempes battantes.

— Je ne me sens pas si chanceux que ça. (Il but une gorgée d'eau dans la gourde que quelqu'un lui tendait.) Qu'est-ce qui vous amène dans cet endroit sombre et désolé ?

— J'ai reçu ton message. Mais c'est surtout parce que je t'avais demandé de rentrer à Krondor en deux mois.

Erik sourit, ce qui ne fit qu'amplifier son mal de tête.

— Je vous avais dit qu'il m'en faudrait trois.

— Les ordres sont les ordres.

— Est-ce que ça arrange les choses si je vous dis que je vous ramène deux mille hommes au lieu de six cents et que j'ai capturé ou tué un millier de soldats de la reine Émeraude ?

Calis réfléchit un moment.

— Un peu. Mais pas beaucoup.

Puis il sourit.

# Chapitre 8

# ÉVOLUTION

Miranda prit la parole :

*— Où sommes-nous ?*

Pug entendit ces mots, même s'il savait que ce n'étaient que des projections de l'esprit de sa compagne. L'esprit humain a pour particularité de toujours chercher à faire entrer un concept dans le cadre de ses perceptions, sans tenir compte de sa véritable nature.

*— En route pour les cieux.*

*— Depuis combien de temps sommes-nous partis ? J'ai l'impression qu'il s'est écoulé des années.*

*— C'est drôle, moi je n'ai vu passer que quelques instants. Notre perception du temps est complètement faussée.*

*— Acaila avait raison, fit remarquer la jeune femme.*

*— Avec lui, c'est le cas, généralement.*

Pug visualisait la région qu'ils traversaient sous la forme d'une distorsion multicolore de l'espace. Lui qui s'attendait à contempler le néant de la nuit avait sous les yeux des étoiles nageant au sein de tourbillons de couleurs violentes. La plupart de ces astres étaient quant à eux dépourvus de couleurs.

*— Je n'ai jamais rien vu de tel*, avoua Miranda – un discours que l'esprit de Pug traduisit par un chuchotement stupéfait. *Comment sais-tu où aller ?*

*— Je suis le fil,* répondit son amant en lui indiquant d'une pensée la fragile ligne de vie qu'ils suivaient depuis Midkemia.

*— Il se poursuit sans fin.*

*— J'en doute. En revanche, je pense que Macros le Noir a effectué un très long voyage après avoir quitté Midkemia.*

*— Nous retraçons la route qu'il a prise ?*

*— On dirait bien.*

Les deux magiciens poursuivirent leur chemin à travers le cosmos. Enfin, ils redescendirent en direction d'une sphère bleu et vert qui tournait autour d'une étoile et qui avait trois lunes en guise de satellites.

*— Nous voilà de retour à notre point de départ*, dit Miranda.

Pug se concentra sur le monde qu'ils survolaient et *s'aperçut qu'il s'agissait bel et bien de Midkemia.*

*— Tu te trompes. Je pense que nous voilà revenus à une époque antérieure à celle que nous avons quittée.*

*— Nous avons remonté le temps ?* s'étonna la jeune femme.

*— Je l'ai déjà fait.*

*— Il faudra me raconter ça un jour.*

Pug projeta son amusement dans l'esprit de sa compagne.

*— Je n'ai jamais complètement dirigé ce genre d'expérience et j'ai toujours eu l'impression que le jeu n'en valait pas la chandelle.*

*— Tu ne trouves pas que ce serait une bonne idée de remonter le temps pour tuer cette reine Émeraude dans son berceau ?*

Pug décela dans cette question l'humour ironique qu'il avait appris à connaître.

*— Il nous est impossible de le faire, sinon nous l'aurions déjà fait.*

*— C'est à cause du fameux paradoxe temporel, c'est ça ?*

*— Pas seulement. Il existe des lois que nous ne sommes pas à même de comprendre.*

Il se tut. Miranda n'aurait su dire s'il s'était écoulé une minute ou un an lorsque Pug reprit la parole :

*— La réalité telle que nous la connaissons n'est qu'une illusion, le rêve d'une entité que nous pouvons à peine appréhender.*

*— Ça paraît tellement insignifiant, présenté de cette façon.*

*— Ça ne l'est pas. C'est peut-être la chose la plus profonde que l'humanité est capable d'appréhender.*

Ils descendirent en direction d'une scène familière aux yeux de Pug. En retrait des ruines de la cité de Sethanon se tenait une armée menée par le roi Lyam. Le magicien sentit d'étranges

émotions l'envahir en se revoyant, cinquante ans plus tôt. Macros lui disait au revoir.

— *Que dit-il ?* demanda Miranda.

— *Écoute*, répondit son amant.

— Oui, mais c'est quand même difficile, disait un Pug plus jeune.

Un homme grand et maigre, vêtu d'une robe brune, ceinturée d'une cordelette, et chaussé de sandales, lui répondit :

— Toutes les choses ont une fin, Pug. C'est aujourd'hui que s'achève ma mission sur ce monde. Puisque les Valherus ne sont plus là, j'ai retrouvé tous mes pouvoirs. Je vais partir vers de nouveaux horizons. Gathis m'accompagnera. Les autres habitants de mon île sont en sécurité, je n'ai donc plus aucune obligation ici.

— *Mais Gathis n'est pas parti !* s'écria Miranda.

— *Je sais,* répondit Pug.

La jeune femme tourna son attention vers son amant et perçut dans son attitude quelque chose de familier.

— *Tu trouves ça drôle ?*

— *Non, plutôt ironique.*

Le légendaire sorcier Macros le Noir faisait à présent ses adieux à un Tomas plus jeune qui resplendissait dans son armure blanc et or.

— *Il recommence, c'est ça ?* insista Miranda.

— *À faire quoi ?*

— *À te mentir.*

— *Non, pas cette fois. Il croit sincèrement ce qu'il dit au sujet des Panthatians et de Murmandamus. Écoute-le.*

— … les pouvoirs accordés à celui qui se faisait passer pour Murmandamus n'étaient pas de simples illusions. Il était réellement puissant. Il en fallait beaucoup pour réussir à créer un tel être et à capturer et manipuler le cœur d'une race aussi sombre que les Moredhels. Privé de l'influence des Valherus à travers la barrière de l'espace-temps, le peuple serpent deviendra peut-être une race intelligente parmi d'autres, tout simplement. (Son regard se perdit dans le lointain.) Ou peut-être pas. Continuez à vous méfier d'eux.

— *Il avait raison sur ce point*, commenta Miranda. *À cause de l'héritage des Valherus, les Panthatians sont au-delà de toute rédemption.*

— *Non*, rétorqua Pug, *il y a autre chose derrière tout ça, quelque chose de bien plus gros.*

Les deux magiciens regardèrent Macros finir ses adieux. De nouveau, Pug sentit de vieilles émotions se réveiller en lui.

— *Ce fut un moment difficile*, avoua-t-il à sa compagne.

C'était grâce à Macros, plus qu'à aucun autre, que Pug avait pu devenir ce qu'il était aujourd'hui. Il lui arrivait encore de rêver de la vie qu'il menait à l'Assemblée des magiciens, sur le monde de Kelewan ; dans ces rêves, le Sorcier Noir était l'un de ses professeurs. Pug savait qu'il portait certaines choses enfouies en lui et que seuls Macros ou le temps permettraient de les libérer.

Le couple de magiciens vit le sorcier tourner les talons et s'éloigner de l'armée, de Pug et de Tomas. Tout en marchant, il commença à disparaître à leur vue.

— *Quelle sortie théâtrale*, renifla Miranda.

— *Non, c'est plus que ça. Regarde bien.*

Pug modifia son champ de perceptions et vit que Macros, loin de disparaître, se transformait. Son corps continuait à avancer, mais il devenait intangible, comme fait de brume ou de fumée. Une énergie puissante s'éleva vers le ciel lorsque le sorcier s'adressa à une entité invisible.

— *C'est quoi, ça ?* s'enquit la jeune femme.

— *Je n'en suis pas sûr*, répondit Pug. *Mais j'ai ma petite idée sur la question.*

— Maître, disait Macros, quels sont vos ordres ?

— Viens, lui répondit une voix. Il est temps.

Miranda et Pug perçurent la joie du sorcier qui s'éleva dans les airs, porté par des énergies mystiques. Il se mit à voler au sein du néant, comme les deux magiciens l'avaient fait en Elvandar.

— *Regarde !* s'exclama Miranda en voyant le corps du sorcier qui gisait sur le sol en contrebas. *Est-il mort ?*

— *Pas vraiment, mais son âme est partie ailleurs. C'est elle que nous devons suivre.*

À travers les années et sur de grandes distances, ils suivirent de près l'essence même de Macros le Noir. De nouveau, le temps perdit toute signification pour eux tandis qu'ils traversaient l'immense fossé entre les étoiles. Ils finirent par atterrir de nouveau sur Midkemia, mais à un endroit différent, très haut au-dessus des immenses sommets du Ratn'Gary.

— *Nous sommes déjà venus ici !* protesta Miranda.

— *Non. Enfin, je veux dire si, mais en réalité nous n'y sommes pas encore venus.*

— *C'est la Cité Céleste que tu as créée.*

— *Non. Celle-ci, c'est la vraie.*

Sur les sommets couronnés de neige se dressait une cité d'une incroyable beauté. Des piliers de cristal soutenaient des toits semblables à des diamants géants dont les facettes éclatantes brillaient d'un feu intérieur.

— *En dessous de nous, à des milliers de mètres sous les nuages, se trouve la Nécropole. C'est bien ici que je t'ai amenée avant notre première rencontre, mais l'illusion que j'ai créée pour toi n'était qu'une ombre comparée à la vraie cité.*

Miranda approuva :

— *En comparaison, ta création n'était qu'ombre et fumée, en effet. Mais la cité me paraît également moins réelle.*

— *C'est normal. J'ai créé une illusion destinée à tromper tes sens. La Cité Céleste est de nature spirituelle et nous la voyons directement, sans l'interférence de nos perceptions.*

— *Je comprends, mais je ne peux pas m'empêcher de me sentir perdue.*

Soudain, Pug se transforma sous les yeux de sa compagne et redevint tel qu'elle le connaissait, un homme dont le corps tangible lui était aussi familier que le sien.

— *Est-ce que c'est mieux comme ça ?* demanda-t-il.

On eût dit que les mots sortaient de sa bouche.

— *Oui, merci.*

— *Tu peux faire la même chose. Il suffit de le vouloir.*

La jeune femme se concentra et se sentit redevenir solide. Elle leva la main et vit sa chair redevenue tangible, comme elle s'y attendait.

— *Ce n'est encore qu'une autre illusion*, ajouta Pug, *mais elle donnera de quoi t'ancrer davantage*.

Ils entrèrent dans une salle identique à celle créée par le magicien à l'époque où Miranda le cherchait. Il l'avait longtemps fait courir, une poursuite qui s'était terminée non loin de là, dans les montagnes du Ratn'Gary. Pour tenter de lui échapper à nouveau, Pug avait créé une version illusoire de la Cité Céleste.

— *Tout est identique et tellement plus fort à la fois !* s'écria Miranda.

Les plafonds voûtés n'étaient autres que le ciel et les lumières qui y brillaient, les étoiles. La jeune femme s'aperçut que les différentes parties consacrées à chaque dieu avaient ici la taille d'une véritable cité.

Le fil d'énergie qu'ils suivaient depuis le début traversait le plafond et décrivait un arc de cercle avant de disparaître. Les deux magiciens s'avancèrent dans sa direction et passèrent à un endroit où les parties dédiées à quatre dieux différents se rejoignaient. D'étranges vibrations dans l'air poussèrent Miranda à demander :

— *Tu as senti ça ?*

— *Modifie de nouveau ton champ de perceptions*, lui conseilla Pug.

Miranda tenta l'expérience et s'aperçut alors que la salle était remplie de silhouettes indistinctes. Elles se distinguaient par l'absence de traits et de caractéristiques physiques, tout comme les êtres d'énergie que Pug et Miranda étaient devenus dans la clairière d'Elvandar. Mais contrairement aux magiciens, qui brillaient d'une lumière interne, les silhouettes semblaient faites d'une brume à peine perceptible et faiblement illuminée.

— *Qu'est-ce que c'est ?*

— *Des prières*, expliqua Pug. *Chaque personne qui adresse une prière aux dieux est entendue. Ce que nous voyons, ce sont les icônes des personnes en train de prier*.

Miranda continua à avancer et leva les yeux. Une immense statue, qui faisait plusieurs fois la taille d'un humain, se dressait sur un trône d'azur. Elle représentait un homme immobile, sculpté dans un matériau blanc très légèrement teinté de bleu.

Le personnage avait les yeux fermés. À ses pieds se trouvaient quelques silhouettes brumeuses, mais très peu, comparées aux autres dieux.

— *Qui est-ce ?* demanda Miranda.

— *Eortis, le défunt dieu de la Mer. Killian s'occupe de son domaine jusqu'à ce qu'il revienne.*

— *Tu es en train de me dire qu'il est mort mais qu'il va revenir ?*

— *Bientôt, tu comprendras mieux. Pour l'instant, je me contenterai de dire que si mon hypothèse s'avère exacte, alors le but de cette guerre n'est pas simplement de vaincre des créatures démentes et déterminées à mettre un terme à toute vie. Je commence à croire que c'est bien plus compliqué que cela.*

Pug conduisit sa compagne jusqu'à une autre intersection et tendit le doigt en direction d'un mur éloigné.

— *Concentre ta vision intérieure sur ce mur, là-bas, et dis-moi ce que tu vois.*

La jeune femme fit ce qu'il lui demandait et vit apparaître un symbole géant. Pendant un moment qui lui parut durer des heures, elle le trouva incompréhensible. Puis elle finit par y distinguer un dessin reconnaissable.

— *Je vois l'Étoile à Sept Branches d'Ishap, au-dessus d'un champ de douze points étincelant au sein d'un cercle.*

— *Regarde encore*, l'encouragea Pug.

Miranda obéit. Au bout d'une minute, un autre dessin apparut.

— *Je vois quatre lumières brillantes qui chevauchent les quatre pointes supérieures de l'étoile, ainsi que de nombreux points sombres entre les douze étincelants.*

— *Dis-moi ce que tu distingues sur les trois pointes de l'étoile en dessous de celles qui sont éclairées.*

La jeune femme se concentra et vit au bout de quelques instants ce que Pug voulait lui montrer.

— *L'une d'entre elles est faiblement éclairée ! C'est la pointe du centre. Celle de droite est…*

— *Oui ?*

*— Elle n'est pas faible ! On dirait plutôt qu'elle est… bloquée, comme si quelque chose l'empêchait de briller.*

*— C'est également ce que je perçois, approuva son amant. Qu'en est-il de la dernière lumière ?*

*— Elle est éteinte.*

*— Alors je crois être proche de la vérité.*

Le ton qu'il projeta dans l'esprit de sa compagne laissait à penser qu'il n'était pas particulièrement ravi d'apprendre la vérité en question.

Ils poursuivirent leur chemin et se retrouvèrent entre deux statues, dans l'un des coins les plus reculés de la salle des Dieux. L'une de ces statues était totalement dépourvue de vie.

*— Wodar-Hospur, le défunt dieu de la Connaissance. Il y a tant de choses que nous pourrions apprendre s'il pouvait revenir.*

*— N'y a-t-il donc plus personne aujourd'hui pour vénérer la connaissance ?*

*— Si, il reste quelques fidèles, mais l'humanité se préoccupe davantage de puissance et de richesse. De tous les hommes que j'ai rencontrés, seul Nakor semble vraiment avoir envie de savoir.*

*— Savoir quoi ?*

*— Tout*, répondit Pug, amusé.

Le couple se tourna vers l'autre statue. Le mince fil d'énergie qui était l'essence de Macros s'enfonçait dans son crâne. Miranda regarda les traits de la sculpture et laissa échapper un hoquet de surprise.

*— Macros !*

*— Non. Regarde le nom inscrit sur le socle de la statue.*

*— Sarig*, lut la jeune femme. *Qui est-ce ?*

*— Le dieu de la Magie, qui n'est pas aussi mort qu'on pourrait le croire.*

Pour la première fois depuis qu'il la connaissait, Pug vit apparaître sur le visage de sa compagne de la perplexité et même un soupçon de peur.

*— Macros est un dieu ?* demanda-t-elle d'un ton sincèrement inquiet.

Pug ne l'avait jamais vue comme ça. Son sens de l'humour et de la dérision avait totalement disparu.

— *Oui et non*, répondit le magicien.

— *Que veux-tu dire ? Soit il l'est, soit il ne l'est pas.*

— *Nous en saurons plus lorsque nous lui aurons parlé. Je crois connaître la réponse, mais je veux l'entendre de sa bouche à lui.*

Pug s'éleva jusqu'à ce qu'il soit en face du visage immobile de la statue géante.

— *Macros !* appela-t-il d'une voix forte.

Seul le silence lui répondit.

Miranda lévita pour rejoindre Pug.

— *Alors ?*

— *Il dort. Il rêve.*

— *Mais comment ? Je ne comprends toujours pas.*

— *Macros le Noir essaye d'accéder à la divinité, expliqua Pug. Il cherche à remplir le vide laissé par le départ de Sarig. Or c'est le dieu en personne qui a créé Macros le Noir afin d'être un jour remplacé par lui.* (Il désigna le fil d'énergie.) *Cette ligne de vie fonctionne toujours. À son autre extrémité, nous trouverions le corps mortel que nous appelons Macros. Mais son esprit, son essence, son âme sont ici, dans cet être en formation. Ils ne font qu'un tout en étant différents et sont liés tout en étant séparés.*

— *Combien de temps va prendre son accession à la divinité ?* demanda Miranda d'une voix intimidée.

— *Une éternité*, répondit doucement Pug.

— *Qu'est-ce qu'on fait alors ?*

— *On le réveille.*

L'illusion qu'était Pug ferma les yeux et concentra toute son attention à l'intérieur de son être. Miranda sentit l'énergie s'accumuler à l'intérieur du sorcier. Une puissante magie était en gestation. La jeune femme attendit, pensant que cette énergie allait se libérer à un moment donné. Mais elle ne cessait de s'accroître. Miranda en éprouva du respect, mêlé à de la crainte. Elle avait cru comprendre les pouvoirs et les limites de Pug, mais elle s'aperçut qu'elle avait eu tort sur les deux plans. Les connaissances de la jeune femme dans le domaine de la

magie n'étaient pourtant pas négligeables, mais elle était incapable de réaliser un tel exploit.

Brusquement une explosion fendit la statue devant eux et l'on entendit résonner comme un millier de cymbales assourdissantes. Il y eut un éclair de lumière, puis Miranda vit, l'espace d'un instant, s'ouvrir les yeux de Macros.

Ensuite, elle plongea dans les ténèbres. La dernière chose qu'elle entendit fut un faible « non », prononcé d'une voix plaintive.

L'esprit de Pug se tendit pour effleurer celui de Miranda.

— *Nous sommes dans une situation difficile. Je vais essayer de le suivre dans sa fuite. Notre corps apparaîtra à l'endroit où nous le souhaitons, alors suis-moi.*

— *Je sais comment faire*, répondit-elle avant que Pug quitte son esprit.

Brusquement, la jeune femme se retrouva dans le noir le plus complet. L'espace d'un instant, Miranda eut peur, car elle n'avait aucun point de référence.

Puis elle ouvrit les yeux.

Elle avait froid. Le sol en pierre semblait aspirer toute la chaleur de son corps. La jeune femme s'assit en frissonnant et s'aperçut à sa grande surprise qu'elle était dans le bureau de Pug au port des Étoiles. Les tisseurs de sort leur avaient dit, à elle et à Pug, que leurs corps apparaîtraient à l'endroit où ils en auraient besoin lorsqu'ils achèveraient leur voyage spirituel. Cependant, Miranda s'attendait à être encore en Elvandar et non à des centaines de kilomètres de là. Pug gisait inconscient à ses côtés et respirait avec difficulté. La magicienne ne savait pas depuis combien de temps ils n'étaient plus sous la garde d'Acaila et de Tathar, mais en tout cas une chose était claire à ses yeux : Pug allait mourir d'ici quelques minutes s'il ne reprenait pas bientôt conscience. Miranda se concentra afin de lancer un sortilège de localisation sur lui, au cas où il viendrait à disparaître de nouveau. Sans cela, elle aurait du mal à le retrouver.

Se forçant à avoir les idées claires, elle était sur le point d'entonner l'incantation lorsque Pug se redressa en inspirant profondément et douloureusement.

Miranda abandonna son sortilège et lui demanda :

— Alors ?

Pug cligna des yeux.

— Je ne sais pas. Le lien qui unissait Macros à Sarig a été tranché et la ligne de vie du sorcier est repartie vers Midkemia. Je l'ai suivie et je me suis brusquement retrouvé ici.

Miranda se leva, imitée par Pug. Tous deux avaient les membres engourdis et frigorifiés, si bien qu'au début, ils eurent du mal à bouger. Le magicien effectua quelques pas pour faciliter le rétablissement de la circulation sanguine.

— C'est la deuxième fois que je fais ça et ce n'est pas plus agréable que la première.

— Où est Macros ? s'enquit Miranda.

— Il doit être près d'ici. C'est la seule réponse possible.

Pug alla ouvrir la porte de son bureau et dévala les escaliers de la tour. Puis il poussa une autre porte et faillit renverser un jeune étudiant qui écarquilla les yeux :

— Maître Pug !

Les deux magiciens l'ignorèrent et se dirigèrent vers l'entrée principale de l'académie. Étudiants et professeurs, interloqués, se retournèrent sur leur passage. Le temps qu'ils atteignent l'entrée, tous répétaient le prénom de leur maître telle une incantation :

— Pug ! Pug !

Ce dernier était tellement excité qu'il en perdait le souffle.

— Je le sens ! Il n'est pas loin !

— Moi aussi, je le sens, acquiesça Miranda.

Ils sortirent et regardèrent autour d'eux.

— Là-bas ! s'exclama Pug en tendant le doigt.

Une poignée d'étudiants excités s'étaient rassemblés sur les bords du lac. Pug entendit Nakor crier :

— Reculez !

Un homme était suspendu dans les airs. Pug perçut les énergies qui dansaient autour de lui. On aurait dit un mendiant tant il était sale. Vêtu en tout et pour tout d'un pagne dégoûtant, il avait les cheveux et la barbe collés par la crasse. Mais le pouvoir lui sortait par tous les pores. L'air crépitait autour de lui

qui flottait, rattaché au fil d'énergie que Pug avait suivi depuis la Cité Céleste.

Pug et Miranda se hâtèrent de rejoindre les étudiants.

— Écartez-vous !

L'un des élèves regarda par-dessus son épaule.

— Maître Pug !

En entendant ce nom, les autres reculèrent.

Nakor et Sho Pi étaient assis au bord de l'eau et contemplaient, fascinés, le malheureux qui lévitait.

— Tu as vu ça ? s'écria Nakor lorsque Pug le rejoignit. Il essaye de s'élever, mais l'autre force, cette chose, là dans l'air, le repousse en direction de l'eau.

Le petit Isalani ne paraissait pas le moins du monde surpris par la soudaine apparition du magicien.

— Il s'est passé quelque chose de merveilleux et nous risquons d'apprendre bientôt une nouvelle vérité. À moins que tu la connaisses déjà, ajouta Nakor en jetant un coup d'œil à son ami.

Le mendiant descendit doucement jusqu'à se retrouver assis dans le lac, de l'eau jusqu'à la taille. Pug regarda le fil d'énergie descendre du ciel et disparaître autour de son propriétaire, qui pleurait.

Pug entra dans le lac et s'agenouilla à côté du malheureux.

— Macros ?

Au bout d'un moment, l'homme mince se tourna pour regarder le magicien et chuchota d'une voix rauque :

— Qu'as-tu fait ? J'étais sur le point de devenir un dieu.

Il ferma les yeux, les épaules secouées par un sanglot. Puis il prit une profonde inspiration.

— Les connaissances, la compréhension – tout s'en va, comme de l'eau qui s'échapperait d'un récipient pas assez profond.

Il désigna son propre crâne et ferma les yeux comme s'il essayait de s'accrocher à une image. Puis il finit par reprendre :

— C'est comme si je voyais l'Univers dans son entier mais que je le contemple depuis un trou dans une clôture. Plus tu m'éloignes de la clôture et moins je vois… Il y a quelques instants, j'aurais pu te raconter tous les secrets de l'Univers !

Maintenant, j'essaye de me souvenir mais les concepts m'échappent et il ne me reste plus que la conscience de ce que j'ai perdu ! Tu as défait des années de travail !

— Il le fallait, répondit doucement Pug.

— Ma mission en ce bas monde était terminée ! insista Macros en se levant, les jambes flageolantes, pour regarder son successeur. Ce n'était pas à toi de me rappeler. Le rôle que j'avais à remplir dépasse ta compréhension.

— C'est faux, de toute évidence, répliqua Miranda.

Macros dévisagea la jeune femme et parut ne pas la reconnaître au premier abord. Puis ses yeux s'étrécirent.

— Miranda ?

— Bonjour, papa. Ça fait un bail.

Pug, la surprise inscrite sur le visage, les regarda tous les deux. Nakor éclata de rire en répétant :

— « Papa » ?

Le regard du légendaire sorcier Macros le Noir passa de Miranda à Pug.

— Il faut qu'on parle. (Il prit de nouveau une grande inspiration.) Je crois que j'ai retrouvé mon calme.

— Tant mieux, parce que tu es sur le point de recevoir un nouveau choc, annonça Miranda.

Macros se figea et parut rassembler ses forces dans l'attente d'un nouveau coup.

— D'accord, dis-moi ce qui se passe.

— C'est maman. Elle essaye de détruire le monde.

Même Nakor eut du mal à contenir sa surprise en entendant cette remarque.

— J'ai besoin de prendre un verre, finit par dire Macros.

Miranda fronça le nez.

— Non. D'abord, tu as besoin de prendre un bain.

Tandis que Macros se baignait, Miranda, Pug et Nakor allèrent s'asseoir dans le bureau du magicien. Sho Pi, de son côté, veillait aux besoins du sorcier. Pug ouvrit une bouteille d'un cru de la lande Noire particulièrement renommé.

— Tu n'as pas été tout à fait franc avec moi, lui reprocha Miranda.

— J'ai l'impression que je ne suis pas le seul, répliqua son amant. Tu ne m'as jamais dit que Macros était ton père.

Nakor sourit.

— Je suppose que ça fait de moi ton beau-père, sauf que j'ai été le premier mari de Jorna et Macros son second.

— Elle se faisait appeler Jania quand je suis née, répliqua sèchement Miranda.

Elle fit mine d'ignorer l'hilarité du petit homme car elle semblait en proie à une colère à peine contenue.

— Pug, ce que tu as fait dans la Cité Céleste, en arrachant Macros à la conscience de Sarig…

— Comment ? s'écria Nakor en écarquillant les yeux. Il va falloir me raconter ça !

— Continue, Miranda, l'encouragea Pug sans tenir compte de l'interruption.

— J'ai senti ce que tu faisais.

— Et alors ?

— Tout ce pouvoir, l'ampleur des énergies à l'œuvre… Si tu le voulais, tu pourrais écraser la reine Émeraude et sa pitoyable bande de Panthatians comme des fourmis. Pourquoi cette guerre dure-t-elle depuis si longtemps, Pug ? Pourquoi n'as-tu rien fait pour l'arrêter ?

Le magicien soupira.

— Parce que, comme les fourmis, ceux qui survivraient ne feraient qu'aller panser leurs blessures dans le noir avant de recommencer. Mais ce n'est pas tout.

— Je t'écoute.

— Non, décréta Macros, debout sur le seuil de la pièce. Nous ne pouvons pas en parler ici, pas encore. C'est trop dangereux, Pug.

Ce dernier invita le sorcier tout juste sorti du bain à prendre place sur une chaise libre. Macros portait une robe noire, empruntée à son hôte, au lieu de son habituelle tenue marron. Il accepta le verre de vin qu'on lui tendait.

— Excellent, dit-il après l'avoir goûté. Il faut bien admettre que la vie comporte quelques avantages.

Le petit homme, n'y tenant plus, intervint :

— Je suis Nakor.

Macros étrécit les yeux et le dévisagea pendant un moment avant de le reconnaître.

— L'Isalani ! Je te connais ! Tu m'as battu aux cartes une fois, en trichant.

— C'est bien moi. Vous avez été mon plus grand défi, avoua-t-il avec une émotion sincère qui lui fit presque monter les larmes aux yeux. J'ai eu tort, Pug, en te disant que Macros ne se souviendrait pas de moi.

Le sorcier pointa son index sur le petit homme.

— Cette fripouille m'a fait croire qu'il utilisait la magie et a profité du moment où j'érigeais mes défenses pour manipuler les cartes avec un simple tour de passe-passe !

— C'est vrai ? dit Pug.

— Puisque je te le dis ! répliqua Macros en riant.

— Je n'ai pas vraiment triché, rétorqua Nakor avec modestie. J'ai juste échangé le paquet de cartes.

— Ça suffit ! intervint Miranda en frappant sur la table. Nous ne sommes pas ici pour fêter nos retrouvailles, messieurs !

— De quoi s'agit-il, alors ? demanda Pug.

— Je ne sais pas. C'est juste qu'on essaye de sauver le monde et que vous ne trouvez rien de mieux à faire que de parler d'une partie de cartes !

Pug vit que Sho Pi se tenait sur le seuil. Il invita le jeune homme à les laisser seuls tous les quatre. L'Isalani acquiesça et s'en alla en refermant la porte derrière lui.

— D'abord, annonça Pug, j'aimerais vous interroger au sujet de votre parenté. On dirait qu'il y a entre vous trois des liens dont j'ignorais l'existence.

— Tu te trompes, ces liens nous unissent tous les quatre, rétorqua Macros.

L'inquiétude se peignit sur le visage de Pug.

— Ne me dites pas que je suis votre fils sans le savoir !

Il jeta un coup d'œil à Miranda dont l'expression reflétait la même angoisse.

— Tu peux te détendre, ma fille. Il n'est pas ton frère. Mais quand je t'ai dit que tu étais pour moi un fils au même titre que ceux que j'ai engendrés, je le pensais, Pug, ajouta Macros en soupirant.

Il but son vin en se remémorant de vieux souvenirs.

— Quand tu es né, j'ai senti quelque chose en toi, mon garçon. Tu es le fils d'une servante de Crydee et d'un soldat de passage. Comme les Tsurani, qui perçoivent le pouvoir chez un enfant et l'éduquent dans leur assemblée, j'ai vu en toi une certaine grandeur. J'ai senti que tu étais peut-être appelé à surpasser tous les magiciens de ce monde.

— Qu'as-tu fait ? s'enquit Nakor.

— J'ai déverrouillé la magie qu'il portait en lui. Sinon, comment Pug aurait-il pu accéder à la magie supérieure ?

— Était-ce la volonté de Sarig ? demanda l'intéressé.

Macros acquiesça.

— Je suis sa créature.

— Sarig ? répéta Nakor. Je croyais que ce n'était qu'une légende.

— C'en est une, répliqua Miranda, doublée d'un dieu défunt, par-dessus le marché. Mais il n'est visiblement pas aussi mort qu'on voudrait bien le croire.

— Pourquoi ne pas commencer par le commencement ? suggéra Pug à l'adresse de Macros.

— Dis-leur la vérité, cette fois, ajouta Miranda.

Macros haussa les épaules.

— L'histoire que je vous ai racontée, à toi et à Tomas, pour passer le temps pendant que nous attendions dans la Cité Éternelle était bien plus divertissante que la vérité, Pug. Enfant, je n'étais qu'un vaurien, un citadin originaire d'une terre lointaine…

— Papa, arrête ! Tu recommences !

Macros soupira.

— D'accord, je suis né à Kesh. Mon père était tailleur et ma mère, une femme merveilleuse qui tenait les comptes de son époux et s'occupait très bien de sa maison tout en élevant un fils têtu et désobéissant. Mon père comptait beaucoup de riches marchands parmi sa clientèle, suffisamment pour nous faire bien vivre. Satisfaite, Miranda ?

La jeune femme acquiesça.

— Mais j'avais le goût de l'aventure, ou du moins des mauvaises fréquentations, poursuivit Macros. Je n'étais guère

qu'un adolescent quand je suis parti en voyage avec quelques copains, sans la bénédiction de mes parents qui n'étaient même pas au courant. On avait acheté une carte censée indiquer l'emplacement d'un trésor perdu.

Nakor hocha la tête.

— C'était un coup des marchands d'esclaves ?

— En effet. Il s'agissait d'un piège destiné à berner des gamins stupides qui finissaient sur le marché aux esclaves de Durbin.

— C'était il y a combien de temps ? voulut savoir Pug.

— Presque cinq cents ans, répondit Macros. La puissance de l'empire avait atteint son apogée. J'ai échappé aux marchands d'esclaves et me suis caché dans les montagnes, où j'ai fini par me perdre. À moitié mort de faim, je suis tombé sur un ancien temple à l'abandon. Pris de délire, je me suis effondré sur l'autel en invoquant le dieu qui régnait sur ce lieu. Je lui ai dit que s'il me sauvait, je le servirais.

Macros battit des paupières comme s'il avait du mal à retrouver ses souvenirs.

— Je ne me rappelle plus ce qui s'est passé ensuite exactement. Je crois avoir parlé à Sarig. Soit je suis mort et il m'a récupéré avant que j'entre dans la demeure de Lims-Kragma, soit il m'a sauvé au moment où j'allais mourir. Mais à dater de ce jour-là, je suis devenu sa créature.

« J'étais peut-être le premier à lui adresser une prière depuis les guerres du Chaos, même s'il a bien fallu quelqu'un pour bâtir cet autel. Peut-être connaîtrai-je un jour la vérité à ce sujet. Mais quoi qu'il en soit, la prière d'un mourant a ouvert une voie, ou un canal si vous préférez. Lorsque je suis ressorti de ce temple en ruine, je n'étais plus un gamin mais un homme doté de pouvoirs magiques. Je connaissais certaines choses comme si je me les rappelais et pourtant ce n'étaient pas mes souvenirs. Sarig était en moi et une partie de moi était en lui.

— Pas étonnant que vous possédiez de tels pouvoirs, remarqua Pug.

Macros dévisagea ses trois compagnons.

— Pour bien comprendre ce que je suis sur le point de vous expliquer, vous allez devoir mettre de côté tous vos préjugés et idées préconçues.

« Les dieux sont à la fois réels et illusoires. Ils sont réels dans la mesure où ils existent et exercent une influence sur ce monde et sur nos vies. Mais ils sont illusoires dans le sens où ils ne ressemblent en rien à l'idée que nous nous faisons d'eux.

Nakor gloussa.

— C'est merveilleux !

Pug hocha la tête.

— Certaines forces sont à l'œuvre dans la nature et il nous arrive d'entrer en interaction avec elles. Lorsque nous pensons à ces forces, certaines se modèlent d'après nos pensées.

— Attends une minute ! protesta Miranda. Tu m'as perdue en route.

— Pense aux premiers humains, blottis les uns contre les autres dans une grotte, occupés à contempler le miracle du feu. Lors des nuits froides et humides, il est devenu leur ami et une source de vie. Ils ont alors donné à ce feu une personnalité qu'ils ont commencé à vénérer au bout de quelque temps. Puis ce sentiment a évolué. Ils ne vénéraient plus le feu lui-même, mais son essence, qui est devenue avec le temps le dieu du Feu.

— Prandur, compléta Pug.

— Exactement, approuva Macros. Puis, après avoir réuni assez d'adorateurs, l'énergie que nous appelons Prandur a commencé à manifester certains aspects, certains attributs qui correspondaient aux attentes de ses fidèles.

Nakor ne se sentait plus de joie.

— L'homme a créé les dieux !

— D'une certaine façon, admit le sorcier dont le regard reflétait une douleur profonde. Pendant la plus grande partie de ma vie, j'ai fait partie de Sarig, j'ai été ses yeux et ses oreilles, son intermédiaire sur Midkemia et ailleurs. J'ai toujours cru que mon destin ultime était de fusionner avec lui afin d'assumer ses pouvoirs et de restaurer la magie dans toute sa splendeur sur Midkemia. Tu as été l'une de mes plus grandes réussites, Pug. Tu as ramené la magie supérieure sur ce monde.

— Tout ça est très intéressant, convint Miranda, mais qu'en est-il de ma mère dans tout ça ?

Le sourire de Nakor s'effaça.

— Je pense que Jorna est morte.

— Quoi ! s'écria Miranda. Mais comment le sais-tu ?

— La dernière fois que je l'ai vue, j'ai senti qu'une autre entité habitait son corps et que ta mère, telle que nous la connaissons, était absente. Je ne peux que présumer qu'elle est morte ou cachée ailleurs.

— Et si tu me racontais tout depuis le début, toi aussi ? suggéra Pug à l'adresse du petit homme.

— Quand j'étais jeune, j'ai rencontré une fille du nom de Jorna. Elle était belle, intelligente et semblait s'intéresser à moi. (Nakor sourit.) Je ne suis pas vraiment ce qu'on peut appeler séduisant et je ne l'étais pas davantage dans ma jeunesse. Mais comme tous les jeunes hommes, je souhaitais me faire aimer d'une belle femme.

« Mais elle ne m'aimait pas. C'était le pouvoir qu'elle aimait. Elle désirait ardemment apprendre ce que vous appelez la magie pour pouvoir rester éternellement jeune et belle. Elle craignait la mort et la vieillesse par-dessus tout.

« Alors je lui ai enseigné quelques tours. Je lui ai montré comment manipuler ce que j'appelle le « matériau ». Lorsqu'elle a compris que je lui avais transmis tout ce que je savais, elle m'a quitté.

— C'est moi qu'elle a choisi ensuite, ajouta Macros en lançant un coup d'œil à Miranda. J'ai rencontré ta mère à Kesh. Elle était telle que la décrit Nakor, une belle jeune femme qui me poursuivait de ses ardeurs. Je n'ai pas vu qu'elle était obsédée par le pouvoir. J'étais aveuglé par un amour juvénile. En dépit de mon âge, je me suis comporté comme un gamin stupide. Ce n'est que plus tard que j'ai découvert sa véritable nature, après ta naissance, Miranda, mais avant qu'elle ait appris tout ce que j'avais à lui enseigner. Sans le savoir, elle avait des siècles de retard sur moi. Mais j'ai refusé de lui en montrer davantage.

— Alors tu m'as emmenée loin d'elle et tu m'as donnée à des étrangers ! lui reprocha Miranda. J'avais dix ans !

— Non. Je t'ai acceptée quand elle nous a quittés tous les deux et j'ai trouvé des gens bien qui t'ont élevée. Je sais que je ne t'ai rendu que de courtes visites de temps en temps mais… C'était une situation difficile pour moi.

— C'est à ce moment-là que vous êtes devenu « le Sorcier Noir » ? lui demanda Pug.

— En effet. C'était devenu trop douloureux d'être en relation avec les humains à un niveau terre à terre. Je ne le savais pas à l'époque, mais Sarig avait d'autres plans pour moi. Les dieux évoluent d'une façon qu'il nous est impossible de comprendre, si bien que j'étais poussé par le désir ou la compulsion et que les buts qui m'apparaissaient clairement étaient rarement les miens. J'ai trouvé cette île abandonnée par les gens qui y avaient construit une jolie villa. Il devait s'agir d'une famille de nobles keshians originaires de Queg qui ont fui quand le petit empire a fait sécession. Alors j'ai construit le château noir pour effrayer les navigateurs et la vie est devenue telle que tu l'as trouvée quand tu es venu sur l'île pour la première fois, Pug. Ça remonte à quand, cinquante ou soixante ans ?

Le magicien acquiesça.

— Parfois, je nous revois, Kulgan et moi, comme si c'était hier, en train de lire votre message sur la plage. (Il dévisagea le sorcier.) Mais une grande partie de ce que vous avez fait ou dit n'est que mensonges et tromperies.

— C'est vrai, admit Macros, mais il y avait également une grande part de vérité dans mes actes ou mes paroles. Je percevais vraiment le futur, je pouvais même le voir clairement parfois. Ça n'a jamais été un mensonge. On me montrait ma vie par l'intermédiaire de pensées vagabondes, de rêves décousus ou de visions inattendues. S'il vivait encore pleinement, au sens où nous entendons ce mot, Sarig pourrait m'en donner davantage, mais en réalité, il n'aurait alors pas besoin de moi.

— Donc, quand vous m'avez dit que je devais prendre votre place, vous pensiez vraiment en avoir fini avec Midkemia ? conclut Pug.

— Exactement. Ce que je t'ai raconté au sujet de rois à conseiller et de guerres à arrêter visait juste à détourner ton

attention, afin que je puisse trouver ma propre voie sans que tu viennes me chercher dès que tu aurais besoin d'un conseil !

Pug s'aperçut que la colère du sorcier renaissait de ses cendres.

— Si votre destin était vraiment de fusionner avec Sarig, je n'aurais pas pu vous ramener, Macros. Il ne l'aurait pas permis.

La colère de l'intéressé diminua mais ne disparut pas complètement. Pug la sentait couver sous la surface tel un feu contenu.

— Je n'avais pas pensé à ça, reconnut Macros. Le problème, c'est que je sais ce que j'ai perdu. (Des larmes perlèrent à ses paupières.) Je… je ne peux pas l'expliquer.

Nakor plissa les yeux.

— Mais était-ce vraiment toi ?

— Comment ça ?

— Était-ce toi qui savais ou était-ce le dieu de la Magie ?

— Je ne sais pas.

— Je ne vous suis pas, tous les deux, avoua Pug.

— Macros, corrige-moi si je me trompe, reprit Nakor, mais à mesure que tu te rapprochais de l'état de divinité, la conscience de ta propre individualité n'a-t-elle pas diminué ? Ne t'es-tu pas senti de plus en plus détaché de ton être ?

— Si. Ma vie est devenue un rêve, un vague souvenir.

— Je pense que si tu avais accédé à l'état de divinité, tu ne l'aurais pas su, car l'entité que nous appelons Macros aurait cessé d'exister.

— Il va falloir que j'y réfléchisse, répondit le sorcier, songeur.

— Qu'en est-il de la reine Émeraude ? demanda Miranda. Pourquoi n'est-elle pas ma mère ?

Nakor haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Peut-être a-t-elle passé un mauvais accord avec les Panthatians. Lorsqu'elle se faisait appeler dame Clovis, elle courait toujours après la jeunesse éternelle en pratiquant une forme extrêmement néfaste de nécromancie. Ce ne sont pas des choses à faire, or elle était réellement plongée dedans jusqu'au cou. Ça, c'était il y a vingt ans. Qui sait ce qui a pu lui arriver ensuite. Elle a peut-être été punie pour la mort du Chef Suprême de la Cité du fleuve Serpent et de son magicien. Peut-

être aussi que l'entité qui s'est emparée d'elle se sert de son corps comme d'un expédient. Je ne sais pas. Mais en tout cas, la femme que nous avons connue est probablement morte.

Pug se tourna vers Miranda.

— Puisque tout le monde met les choses à plat, tu devrais peut-être nous raconter quel est ton rôle dans cette histoire ?

— Quand mes pouvoirs ont commencé à se manifester, je n'ai rien dit à mes parents adoptifs. Ils ont essayé de me pousser à me marier avec l'un des marchands du coin, alors je me suis enfuie. (Elle jeta un regard noir à son père.) Ça fait deux cent cinquante ans et tu n'as jamais pris la peine de t'assurer que j'allais bien !

Macros ne put que lui répondre :

— Je suis désolé.

— J'ai rencontré une magicienne, une vieille femme du nom de Gert. Je prends son apparence quand j'en ai besoin, ajouta-t-elle en souriant. C'est utile, compte tenu de la façon dont certains hommes réagissent à la vue d'un joli visage et d'une poitrine bien ronde.

— C'est même un très bon tour, approuva Nakor.

— Elle était horrible à regarder, mais elle avait l'âme d'une sainte et elle m'a recueillie. Elle a vite décelé mes capacités et m'a enseigné ce qu'elle savait. Lorsqu'elle est morte, j'ai commencé à chercher d'autres professeurs.

« Il y a cinquante ans, j'ai été arrêtée par la police secrète de Kesh. Un vieux renard rusé répondant au nom de Raouf Manif Hazara-Khan a vu en moi une arme potentielle et m'a recrutée.

— Hazara-Khan est un nom que l'on connaît bien à Krondor, intervint Pug. N'était-il pas le frère de l'ambassadeur de Kesh à la cour de Krondor ?

— Si. Son frère lui a fait part d'événements étranges concernant la bataille de Sethanon, notamment l'apparition dans le ciel de cavaliers chevauchant des dragons, ainsi qu'une énorme explosion de feu vert et la destruction totale de l'une des cités les plus modestes du royaume.

« Ils m'ont alors donné pour mission de découvrir ce qui se passait.

— Et ? demanda Pug.

— J'ai déserté.

Nakor, ravi, poussa des gloussements de joie.

— C'est génial !

— Quand j'ai commencé à découvrir la vérité, poursuivit Miranda, j'ai compris que nous avions affaire à quelque chose de bien plus grave que le sort d'une seule nation.

— C'est certain, renchérit Pug. Nous avons quelques problèmes intéressants à résoudre et certains choix à faire.

— Le plus important, ajouta le petit Isalani, est de découvrir qui se cache derrière tous ces événements.

— Le troisième joueur, compléta Miranda.

— Je sais qui c'est, leur dit Macros.

— Le Roi Démon, proposa sa fille.

— Non, dit Pug avant d'ajouter en regardant Macros : si ce que je pense est juste, la situation est telle que nous ne pouvons peut-être même pas en discuter librement.

— En tout cas, pas ici, approuva le sorcier. Il se pourrait également que nous ayons besoin d'un certain expert appartenant à l'ordre d'Ishap.

— Dans ce cas, nous devons nous rendre à Sarth, conclut Pug.

Macros bâilla.

— Très bien, mais avant tout, j'ai bien besoin de faire une sieste.

Nakor se leva.

— Je vais te conduire à mes appartements. J'ai plusieurs chambres libres.

Pug se leva également.

— Ne le laisse pas te tenir éveillé toute la nuit, conseilla-t-il à Macros.

Le sorcier et l'Isalani quittèrent la pièce. Pug se tourna vers Miranda.

— Eh bien, on dirait qu'on arrive finalement à tout savoir.

— Peut-être. Mais mon père a toujours reconnu être menteur, tu te rappelles ?

— Qu'en est-il de toi ?

— Je ne t'ai jamais menti, répliqua la jeune femme, sur la défensive.

— Mais tu m'as caché certaines choses.

— Et toi, alors ? Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu refuses de couler la flotte de la reine Émeraude. Je t'ai vu à l'œuvre. Je n'arrivais pas à en croire mes yeux. Tu es capable de contrôler un tel pouvoir !

— Je peux expliquer tout ça, mais pas avant d'être dans un endroit sûr.

— Mais de quoi veux-tu nous protéger ?

— Ça non plus, je ne peux pas le dire pour l'instant.

Miranda secoua la tête.

— Parfois, tu m'énerves, Pug.

Ce dernier se mit à rire.

— Je suppose que c'est normal. On ne peut pas dire que tu sois toujours conciliante, toi non plus.

La jeune femme se leva et vint l'entourer de ses bras.

— Il y a une chose dont tu peux être sûr, c'est que je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime… Après la mort de Katala, je n'aurais jamais cru pouvoir dire ces mots-là à une autre femme.

— Eh bien, il est temps pour toi de passer à autre chose.

Pug hésita.

— Qu'en est-il de Calis ?

— Je l'aime aussi.

Miranda sentit Pug se raidir et ajouta :

— Mais d'une façon différente. C'est un ami qui m'est très cher. Il a besoin de tant de choses et il en demande si peu. Si nous survivons à cette guerre, je crois pouvoir l'aider à trouver le bonheur.

— Ça veut dire que c'est lui que tu choisis ?

Miranda s'écarta légèrement de son amant afin de pouvoir le regarder dans les yeux.

— Mais non, idiot. Ça veut dire que je le connais bien et que je sais ce dont il a vraiment besoin.

— Raconte.

— Essayons d'abord de survivre à tout ça. Ensuite, je te le dirai.

Pug sourit et embrassa la jeune femme. Celle-ci fit durer l'étreinte avant de le serrer très fort contre elle en murmurant à son oreille :

— Enfin, peut-être.

Pug lui donna une tape sur les fesses, ce qui la fit rire. Puis il l'embrassa de nouveau.

# Chapitre 9

# COMPLOTS

Erik se balança d'un pied sur l'autre.

Il se sentait à l'étroit dans son uniforme de cérémonie et avait encore mal à la tête en raison du coup reçu la semaine précédente. Ce n'était plus qu'une douleur lancinante, mais elle se réveillait dès qu'il se retournait trop rapidement ou qu'il se dépensait physiquement, ce qui arrivait tous les jours.

Les mercenaires de Novindus qui avaient accepté de se mettre au service du roi posaient des problèmes d'entraînement à Jadow Shati et aux autres sergents, mais cela les stimulait tous. Alfred ayant récemment été promu sergent, Erik avait pour nouveau bras droit un caporal, une brute du nom de Harper.

— Ça te fait encore souffrir ? demanda Calis en voyant son subordonné se masser le crâne.

— De moins en moins, mais vous aviez raison. Quelques centimètres plus bas et le Saaur m'aurait coupé en deux.

Calis acquiesça. Au même moment, le prince et sa suite entrèrent dans la pièce.

— Messieurs, que la réunion commence.

Nicholas, amiral en chef de la flotte de l'Ouest et oncle du prince de Krondor, prit la parole :

— D'après nos dernières informations, nous sommes sûrs de la stratégie que nos ennemis vont suivre : une percée rapide à travers Krondor avant de franchir les montagnes pour atteindre Sethanon.

Patrick hocha la tête.

— Je suis d'accord, même si mon père craint que l'on nous fournisse intentionnellement de faux rapports. Il a peur que la

flotte de la reine Émeraude fasse en réalité le tour du monde afin d'accoster à Salador et d'attaquer Sethanon par l'est.

— C'est une éventualité qui nous a toujours paru peu probable, rétorqua Calis. Maintenant, nous savons qu'elle est carrément invraisemblable.

Erik dévisagea les autres participants, parmi lesquels il avait l'impression de ne pas avoir sa place. James, le duc de Krondor, était assis à la droite du prince en compagnie de Nicholas et de Calis. De l'autre côté se trouvaient le maréchal William et Owen Greylock, ancien maître d'armes du baron de la Lande Noire devenu capitaine dans l'armée du roi. Erik était, pour sa part, placé à côté de Calis. En face de lui, à côté d'Owen, se tenait un homme qu'il ne connaissait pas, un secrétaire qui notait tout ce qu'ils disaient dans une écriture qu'Erik n'avait encore jamais vue.

— Nos ennemis ont de nombreuses qualités, mais la subtilité n'en fait pas partie, ajouta Calis. Ils ont essayé de se montrer subtils en enlevant votre cousine Margaret et les autres habitants de Crydee, mais ç'a été un échec.

Patrick ricana.

— Le pillage de la Côte sauvage n'est pas vraiment ce que j'appellerais de la subtilité.

— C'est bien là que je veux en venir. S'ils s'étaient contentés d'enlever quelques Isliens ici et là et de laisser leurs doubles infectés répandre librement la peste à Krondor…

— Pourquoi même prendre la peine d'enlever des gens ? souligna James.

— Exactement, approuva Calis. À mes yeux, ça prouve qu'ils ne pensent pas comme nous. Je doute que nous parvenions un jour à les comprendre. (Il désigna la carte sur le mur opposé, qui montrait l'est du royaume, depuis Finisterre jusqu'à la frontière orientale en bordure de la cité de Ran.) Salador et Krondor sont aussi difficiles à prendre l'une que l'autre. Il est certes plus facile de se rendre à Sethanon en passant par Salador, mais il n'est pas facile pour une flotte d'arriver jusque-là.

« Le voyage est plus long, ce qui augmente le risque de perdre des provisions ou des navires en cas de tempête. De plus, cette route-là risque d'attirer l'attention de l'empire sur eux.

Le demi-elfe se leva et se rendit auprès de la carte. Il fit signe à un serviteur de la retirer et la remplaça par une autre à plus petite échelle, qui montrait le monde de Midkemia dans son ensemble. Calis désigna la partie inférieure où apparaissait Novindus.

— Les courants dans cette région forcent les navires à suivre une trajectoire directe de l'est de Novindus au sud-est de la pointe de la Triagia. Ensuite, il faut remonter pratiquement plein nord pour arriver sur les côtes méridionales de Kesh. Cette route à angle droit rallonge le voyage d'environ un mois. Nous nous en sommes aperçus la fois où nous sommes allés là-bas avec le navire-dragon brijaner. En comparaison, la traversée de la Mer sans Fin, en partant de la Cité du fleuve Serpent, pour arriver dans la Triste Mer correspond pratiquement à une ligne droite. (Il suivit du doigt le tracé des côtes orientales de Kesh.) Au sud de la mer du Royaume, les Brijaners et les autres pirates keshians font régulièrement du commerce. De plus, c'est là que se concentre le plus gros de la flotte de l'est de l'empire, ajouta-t-il en désignant un point au nord-est de la Ceinture de Kesh. Si pas moins de six cents navires hostiles s'aventuraient par là, la flotte ne resterait pas à les regarder passer, même en sachant qu'ils ont pour cible le royaume. De plus, les envahisseurs devraient également passer au large de Roldem et des autres royaumes de l'est, qui risqueraient de s'en prendre à eux.

« Non, ils chercheront à débarquer à Krondor. Les mercenaires que nous avons capturés avaient tous un objectif similaire : s'emparer de points stratégiques le long des montagnes afin de permettre au gros des troupes de passer les cols sans rencontrer d'opposition.

William se tourna vers l'amiral Nicholas.

— Nicky, nous avons déjà discuté des risques que comporte la traversée des passes des Ténèbres…

— Même vers la fin de l'automne, ce n'est pas si dangereux, à condition de savoir ce qu'on fait. Amos Trask et mon père les ont traversées en plein hiver une fois. (Il réfléchit.) Mais pour

qu'une flotte de cette taille réussisse à passer sans encombre, il vaudrait mieux qu'elle ne tente pas la traversée avant la fin du printemps ou le début de l'été. Le solstice d'été serait une date parfaite. En cette période, les marées sont moins fortes, le temps plus clément…

Il s'interrompit, les yeux dans le vague.

— Eh bien ? s'impatienta Patrick au bout d'une minute.

— Malgré tout, je vous supplie encore une fois de me laisser les affronter avant qu'ils entrent dans la Mer sans Fin.

Patrick soupira et regarda James.

— Nicky, on en a déjà parlé, rappela ce dernier.

— Je sais bien. Et je sais aussi que c'est dangereux, mais pensez aux bénéfices !

Il se leva, rejoignit Calis et demanda au serviteur de lui donner l'autre carte. Aussitôt, le secrétaire se leva, retira celle de Midkemia et la remplaça par une carte de même dimension mais à plus grande échelle, où l'on voyait le royaume de l'Ouest ainsi qu'une grande partie de Kesh et des territoires du Nord, depuis la Côte sauvage jusqu'à la Croix de Malac. Nicholas entoura les passes des Ténèbres.

— Ils ont plus de six cents navires, mais ils ne peuvent pas avoir six cents capitaines et équipages de valeur. (Il frappa le mur du plat de la main pour mieux souligner ses propos.) Si nous ancrons la flotte dans les îles du Couchant ou plus près de nous, à Tulan, par exemple, nous pouvons intercepter les envahisseurs au moment où ils entrent dans les passes. Je peux aligner une trentaine de navires de guerre et deux ou trois douzaines de vaisseaux plus petits mais rapides. En les prenant à revers, on peut couler un grand nombre de leurs bâtiments de transport, le plus possible ; puis on se retire au moment où les navires qui les escortent font demi-tour pour nous affronter. Peu m'importe le talent des capitaines à la barre de ces navires d'escorte : nous connaissons mieux qu'eux les vents et les courants de la région. On peut s'en sortir !

Erik n'avait jamais vu Nicholas si animé. On aurait dit qu'il ne pouvait plus tenir en place.

— Avec un peu de chance, ils feront traverser leurs navires d'escorte avant ceux qui transportent les troupes, si bien qu'à

cause de leurs propres bâtiments, ils ne pourront pas faire demi-tour pour nous affronter ! On pourrait couler le tiers ou peut-être même la moitié de leur flotte !

— Mais s'ils mettent la moitié de leur escorte en arrière-garde, tu pourrais perdre toute la flotte de l'Ouest sans leur porter vraiment tort, rétorqua Patrick en secouant la tête. Nicky, si nous disposions de la flotte impériale ou des galères de guerre queganes, je tenterais peut-être le coup, mais là… (Le prince soupira.) Nous sommes la plus petite puissance maritime de l'ouest de Midkemia.

— Mais nous avons les meilleurs navires et les meilleurs marins ! protesta l'amiral.

— Je sais, mais ils ne sont pas assez nombreux.

— Et nous n'avons pas le temps de construire davantage de bateaux, ajouta William. Il est donc inutile de poursuivre cette discussion.

— Peut-être pas, intervint James.

— Comment ça ? dit Patrick.

Le vieux duc sourit.

— C'est à cause de ce que tu viens de dire au sujet de Queg. Je peux peut-être arranger ça.

— Mais comment ? voulut savoir le prince.

— Laisse-moi faire, répondit James.

— Très bien. Mais tiens-moi au courant avant de nous entraîner dans une nouvelle guerre avec Queg.

Le duc sourit de nouveau.

— J'attends de recevoir encore quelques rapports. Quand je les aurai, Nicky, tu pourras envoyer ta flotte à Tulan. Dis au duc Harry de se séparer de la flotte des îles du Couchant et de la mettre à ta disposition. Grâce à ces pirates, le nombre de tes navires devrait s'élever à une cinquantaine environ ?

— Soixante-cinq ! rectifia Nicholas avec enthousiasme.

James leva la main pour le calmer.

— Ne te laisse pas trop emporter. Mon plan ne fonctionnera peut-être pas. On saura ça d'ici un mois.

Le prince Patrick se tourna vers les autres participants à cette réunion.

— Y a-t-il autre chose ?

— Oui, j'aimerais poser une question, expliqua Greylock. Comment pouvez-vous être sûrs qu'ils ont choisi Krondor ?

— Je ne suis pas sûr de comprendre votre question, capitaine.

— Eh bien, je suis d'accord qu'ils passeront sûrement par la Triste Mer, mais pourquoi attaquer Krondor ?

— Vous voyez une autre éventualité ?

— Plusieurs, en effet. Aucune n'est supérieure à votre théorie mais il y en a deux qui me parlent plus particulièrement. Si je commandais les armées de la reine Emeraude, la première solution à mes yeux serait de débarquer au nord de Krondor pour attaquer la cité avec des troupes réduites, afin que les défenseurs ne puissent pas sortir. Pendant ce temps, je la contournerais avec le gros de mes forces pour prendre la route du Roi. Sinon, la deuxième serait de débarquer entre Finisterre et Krondor, de contourner la ville par le sud en longeant la frontière avec Kesh puis de remonter vers le nord, vers Sethanon. Je perdrais une partie de mes soldats en empêchant ceux du royaume de sortir de la cité, mais moins qu'au cours d'un véritable siège.

— Qu'en penses-tu, William ? demanda Patrick.

— Nous avons envisagé ces deux possibilités, mais rien dans nos rapports ne nous permet de penser que le général Fadawah, qui commande au nom de la reine, a envie de laisser qui que ce soit en vie derrière ses propres lignes.

— Et puis il y a le problème de la nourriture, intervint Erik.

— Je vous demande pardon ? dit le prince de Krondor.

— C'est que nous avons effectué un certain nombre de voyages à destination de Novindus ces dernières années, Altesse… Je pourrai vous montrer mes calculs, mais il me semble qu'au vu du nombre de leurs navires et de leurs équipages, les envahisseurs risquent d'être à cours de nourriture en arrivant.

— Mais oui, c'est ça ! s'écria Nicholas en désignant l'île de Queg. Ils ne peuvent pas s'en prendre aux Quegans pour se réapprovisionner, ni aux Keshians le long du désert du Jal-Pur. Il leur faut mettre Krondor à sac pour réapprovisionner leur armée avant de partir vers l'est.

— Je suis d'accord, annonça Patrick. C'est pourquoi, si le plan de James échoue, je veux que tu déploies la flotte au nord de Sarth. Tu les attaqueras lorsqu'ils essayeront de débarquer.

Nicholas laissa échapper un juron.

— Bon sang, Patrick, tu voudrais me forcer à attaquer au plus mauvais moment ! Tu sais bien qu'ils établiront un périmètre de défense autour de leur flotte, patrouillé par leurs navires les plus rapides. Si nous emmenons au large tous nos gros navires, il leur suffira d'un ou deux vaisseaux de guerre pour briser la résistance que nous leur opposerons à l'embouchure du port. Ensuite, il ne leur restera plus qu'à entrer dans la rade et à débarquer leurs troupes pour s'emparer de la cité ! Tu ne peux pas avoir le beurre et l'argent du beurre, mon neveu. Si tu veux que je défende la cité, il faut que je poste la moitié de ma flotte dans la rade et le reste à l'extérieur pour défendre le brise-lames.

— Excusez-moi ? intervint à nouveau Erik.

— Oui ? dit Patrick.

— S'il n'est pas trop tard, vous pourriez modifier l'entrée du port.

James eut un grand sourire.

— Nous y travaillons déjà, sergent-major. Grâce à une nouvelle série de brise-lames, nous allons les obliger à tourner à angle droit…

— Non, messire, l'interrompit Erik. Je pensais plutôt à la construction d'un nouveau mur le long de la jetée au nord du port. Vous pourriez mettre une porte entre le nouveau mur et l'ancien, afin de les obliger à naviguer contre le vent et non avec les courants. Comme ça, ils seront extrêmement ralentis lorsqu'ils devront tourner pour entrer dans le port proprement dit. Vous pourriez peut-être même faire en sorte qu'ils doivent être remorqués.

— Mais pourquoi construire un nouveau mur ? demanda Calis.

— Afin d'y placer des catapultes et des balistes, répondit Greylock. Les soldats auraient ordre de brûler tous les navires qui ne battent pas pavillon du royaume.

— Si l'on réussissait à couler les deux ou trois premiers navires qui tentent d'entrer..., ajouta Nicholas.

— Il leur faudrait faire demi-tour et débarquer sur les plages au nord de la cité ! termina Patrick.

— Ou essayer de s'emparer du mur lui-même ! Sergent-major, je suis impressionné, le félicita William.

— Sommes-nous capables de construire un tel mur à temps ? demanda Patrick au duc James.

— C'est possible mais cela risque de coûter cher, sans compter que les marchands risquent de hurler au scandale ! Nous n'allons pas faciliter l'arrivée de leurs bateaux.

— Qu'on les laisse hurler, ça n'a pas d'importance, rétorqua le prince.

L'une des portes de la salle s'ouvrit pour laisser passer un écuyer vêtu de la livrée du palais. Il portait un document qu'il remit au duc James.

— Ils ont appareillé ! s'écria ce dernier après avoir lu le parchemin.

— On en est sûrs ? demanda Patrick.

James adressa un signe de tête à Calis qui expliqua :

— Nous avons laissé quelques agents sur place après la chute de la Cité du fleuve Serpent. Il est de plus en plus difficile d'avoir des informations en provenance de cette région, mais nous avons caché un navire rapide, doté du meilleur équipage, dans un endroit sûr. Le messager a dû mettre deux jours avec un bon cheval pour arriver jusqu'à notre navire, lequel a dû lever l'ancre immédiatement. Nous savons qu'il est plus rapide que n'importe quel bateau de la reine, dont la flotte se déplace au rythme de l'embarcation la plus lente. (Il effectua un rapide calcul, avant de balayer ses compagnons du regard.) Ils se présenteront devant les passes des Ténèbres juste avant le solstice d'été.

— Ce qui nous laisse trois mois pour nous préparer, conclut James.

— Fais le nécessaire et mets-moi au courant le plus rapidement possible en ce qui concerne Queg, ordonna Patrick. La réunion est levée.

James fit signe à Erik de le rejoindre.

— Oui, messire ?

— Envoie un mot à ton ami lui demandant de se présenter au palais le plus tôt possible. Je crois que notre bon monsieur Avery va devoir effectuer une nouvelle mission pour moi.

— Bien, messire.

Erik hocha la tête et s'en alla. James se tourna vers William.

— Je crois qu'il est temps de dire la vérité au jeune de la Lande Noire.

— Il ne va pas aimer ça, avertit Owen Greylock, qui se tenait aux côtés du maréchal.

— Mais il suivra les ordres, ajouta William. C'est le meilleur homme que nous ayons.

James sourit.

— C'est vrai qu'il est le meilleur. Nous avons de la chance de l'avoir. (Son sourire s'évanouit.) Si seulement d'autres pouvaient avoir la même chance…

— S'il existait un tout autre moyen…, commença William.

Le duc leva la main pour l'interrompre.

— Je crois que les six prochains mois apporteront leur lot de souffrances et de destructions telles que le royaume n'en a jamais connu. Mais quand la fumée retombera, le royaume existera encore. Midkemia aussi. Ceux qui survivront seront les plus chanceux de tous.

— J'espère que nous serons du nombre, dit Greylock.

— N'y comptez pas trop, mon ami, répliqua James avec amertume. Non, n'y comptez pas.

Sur ce, il s'en alla.

— Encore ? protesta Roo. Mais pourquoi ?

— Parce qu'il faut que vous achetiez davantage de feu quegan.

Le jeune marchand était assis sur une chaise inconfortable, face au duc de Krondor.

— Mais, Votre Grâce, il me suffit d'écrire à messire Vasarius…

— Non, je crois qu'il est nécessaire de vous y rendre en personne.

Roo étrécit les yeux.

— Vous refusez de m'avouer le véritable but de ce voyage, c'est ça ?

— On ne pourra plus vous arracher sous la torture des informations que vous ignorez.

Le jeune homme n'apprécia guère cette réponse.

— Quand souhaitez-vous que je parte ?

— La semaine prochaine. J'ai quelques détails à régler avant que vous puissiez vous en aller. Ne vous inquiétez pas, ce voyage ne sera pas long.

Roo se leva.

— Si vous le dites.

— Je vous assure. En attendant, je vous souhaite une bonne journée.

— Bonne journée à vous aussi, messire, répondit le marchand d'un ton qui montrait à quel point il était mécontent de devoir à nouveau rendre visite à son associé quegan.

Non pas que messire Vasarius fût un homme peu accueillant, au contraire, mais chez lui, la convivialité consistait à assommer son invité avec d'interminables histoires racontées au cours d'un mauvais repas. Quant à son horrible fille, mieux valait ne pas en parler ! Roo la trouvait suffisamment désagréable pour lui donner envie de renoncer aux femmes. *Enfin, pas tout à fait quand même*, rectifia-t-il en pensant à Sylvia.

Le jeune marchand venait de quitter les appartements privés de James lorsqu'un écuyer ouvrit une autre porte et annonça :

— Messire Arutha demande à vous voir, Votre Grâce.

— Faites-le entrer, je vous prie.

Quelques instants plus tard, Arutha, encore couvert de la poussière de la route, se présenta devant le duc.

— Bonjour, père.

James embrassa son fils sur la joue.

— Alors, c'est fait ?

Arutha sourit, ce qui le fit ressembler, l'espace d'un instant, à son illustre père.

— C'est fait.

James lança son poing fermé dans la paume de sa main gauche.

— Enfin quelque chose qui joue en notre faveur ! Nakor a-t-il accepté de nous aider ?

— Oui, et avec enthousiasme encore ! Je suis sûr que ce dément aurait accepté rien que pour le plaisir de voir la tête que feront les autres magiciens. Mais il comprend aussi la nécessité de protéger notre frontière méridionale.

James regarda la carte accrochée au mur de son bureau.

— Voilà un problème réglé.

— Je suis venu vous en soumettre un autre.

— Lequel ?

— Je veux que Jimmy et Dash quittent Krondor.

James balaya cette exigence d'un geste de la main.

— J'ai besoin d'eux à mes côtés.

— Non, père, je ne plaisante pas. On dirait qu'ils se croient immortels, tout comme vous. Si on leur laisse le choix, ils tenteront l'impossible et se retrouveront pris au piège à l'intérieur de la cité quand elle tombera. Vous savez que j'ai raison.

James dévisagea son fils, puis soupira en allant se rasseoir derrière sa table de travail.

— Très bien. Quand j'apprendrai que la flotte de la reine Émeraude a été aperçue au large de Finisterre, je les enverrai au loin. Où veux-tu qu'ils aillent ?

— Leur mère séjourne auprès de sa famille à Roldem.

— Comme c'est commode, remarqua sèchement le duc.

— Très, répliqua Arutha sur le même ton. Écoutez, nous n'avons guère d'espoir de survivre à cette invasion, vous et moi. Vous pouvez me mentir, ainsi qu'à vous-même, mais vous ne pouvez dissimuler la vérité à ma mère.

James acquiesça.

— Je ne lui ai jamais vu une expression aussi inquiète et pourtant elle a traversé à mes côtés un nombre d'épreuves inimaginable.

Le père et le fils s'affrontèrent du regard, sans ciller.

— Quand on fait partie de votre famille, on a souvent l'occasion de tester les limites de son tempérament, reconnut Arutha.

James sourit et ressembla pendant quelques secondes au jeune père de famille qui racontait les aventures de Jimmy les Mains Vives à son fils.

— Mais au moins on ne s'ennuie jamais, n'est-ce pas ?

Arutha secoua la tête.

— Non, jamais. (Il chercha de nouveau le regard de son père.) Vous allez rester jusqu'à la fin, c'est ça ?

— C'est mon foyer, répondit simplement James. Je suis né ici.

S'il éprouvait un quelconque regret à cette idée, il n'en laissa rien paraître.

— Et vous avez l'intention d'y mourir ?

— Non mais, s'il le faut, je préfère que ce soit ici, à Krondor. (Il frappa la table du plat de la main.) Il y a tellement de choses que nous ne pouvons pas prévoir. Nous ne savons même pas si nous serons encore en vie demain. L'existence m'a trop souvent prouvé à quel point elle est fragile. Souviens-toi, personne ne quitte cette vie vivant. (Il se leva.) Va te rafraîchir, ensuite nous pourrons dîner ensemble. Ta mère sera contente de te voir. Si j'arrive à prévenir tes fils à temps, nous aurons peut-être droit à une réunion de famille.

— Ça me ferait plaisir, répondit Arutha avant de s'en aller.

Lorsque la porte se referma derrière son fils, James traversa la pièce et s'engagea dans un corridor. Il se rendit ensuite jusqu'à une petite porte qu'il franchit en baissant la tête. Après avoir descendu un escalier en colimaçon, il traversa un autre long couloir avant d'arriver devant une pièce verrouillée. Il frappa deux fois au battant ; quelqu'un tapa un coup à l'intérieur en guise de réponse. Alors le duc frappa une nouvelle fois et entendit quelqu'un tirer le verrou, juste avant que la porte s'ouvre.

À l'intérieur, il trouva Dash et Jimmy en compagnie de deux hommes vêtus d'un uniforme dépourvu de signes distinctifs et coiffés d'une cagoule noire. Des chaînes ouvertes pendaient au mur et des instruments de torture attendaient près des deux hommes encagoulés. Un individu dont la tête pendait mollement sur la poitrine était attaché sur une lourde chaise en bois.

— A-t-il parlé ? demanda James.

— Non, répondit Dash.

— Retourne auprès de ton patron. Je viens juste de lui dire qu'il doit repartir pour Queg et ça ne lui fait pas plaisir. Il sera encore moins content de découvrir que tu n'es pas au bureau à faire ce pour quoi il te paye.

— Queg, encore ?

James acquiesça.

— Je t'expliquerai plus tard. Oh, pendant que j'y pense, ton père est de retour, alors viens dîner avec nous ce soir, ajouta-t-il au moment où Dash ouvrait la porte.

Le jeune homme acquiesça et s'en alla. Le duc se tourna vers son autre petit-fils.

— Ranime-le, ordonna-t-il.

Jimmy lança un verre d'eau au visage du malheureux qui reprit conscience. James l'attrapa par les cheveux et le regarda droit dans les yeux.

— Tes maîtres auraient mieux fait de ne pas mettre ces verrous autour de ton esprit. Ma femme est au lit avec de violents maux de tête et ça me met de mauvaise humeur. Alors il va falloir qu'on procède à l'ancienne.

Il adressa un signe de tête aux deux bourreaux. Ces derniers connaissaient bien leur métier et commencèrent à appliquer leurs outils avec rapidité et efficacité. Le prisonnier, un agent de la reine Émeraude capturé la veille, se mit à hurler.

Roo tentait de rester éveillé en écoutant Vasarius parler d'un contrat négocié avec une association de marchands des Cités libres. L'histoire, particulièrement ennuyeuse, n'intéressait pas du tout le jeune homme. Il se montrait pourtant extrêmement curieux dès qu'il était question de commerce. Mais Vasarius avait l'art de narrer ses histoires de façon alambiquée et les rendait fastidieuses en les dépouillant de la moindre anecdote amusante ou captivante. Tant de maladresse en devenait presque fascinante. À ce stade du récit, Roo ne savait plus qui étaient les principaux protagonistes, ni en quoi ils étaient liés à ce contrat et pourquoi l'histoire était censée le faire rire. En

revanche, il était persuadé qu'en le poussant un peu, Vasarius parviendrait à la rendre encore plus assommante.

— Et alors ? demanda le jeune marchand.

Son hôte se lança aussitôt dans une nouvelle digression qui n'avait de rapport avec l'histoire principale qu'à ses yeux. Roo laissa son regard s'attarder sur Livia, qui paraissait plongée dans une espèce de communication silencieuse avec Jimmy. Le marchand avait l'impression que la jeune fille s'intéressait à son soi-disant secrétaire. Il se demanda ce qui avait bien pu se passer entre ces deux-là la dernière fois. Jimmy prétendait pourtant s'être conduit en parfait gentleman, au point d'ignorer les signes qui auraient pu lui permettre de coucher avec la belle.

Roo sortit de sa rêverie en remarquant brusquement que Vasarius s'était tu.

— Eh bien, tout cela est fascinant, s'empressa-t-il de dire.

— N'est-ce pas ? Messire Venchenzo n'est pas quelqu'un à traiter à la légère. Il n'est pas du genre à laisser quelqu'un se vanter de lui avoir volé une cargaison.

Roo songea qu'il ferait bien de demander discrètement autour de lui qui était ce messire Venchenzo, afin d'avoir au moins une vague idée de ce que Vasarius avait bien pu lui raconter si le sujet revenait sur le tapis.

Le dîner se termina enfin. Vasarius envoya sa fille se promener avec Jimmy et offrit à Roo un cognac plutôt savoureux.

— C'est l'un des spiritueux que vous avez eu la bonté de m'envoyer, expliqua le noble quegan.

Roo prit note de lui faire envoyer un alcool de meilleure qualité au cas où il lui faudrait encore revenir à Queg.

— Dites-moi à présent quel est le véritable but de votre visite ? demanda Vasarius.

— Je dois acheter davantage de feu quegan.

— Vous auriez pu passer commande, Rupert, vous n'aviez pas besoin de venir jusqu'ici.

Le jeune homme regarda au fond de son verre et fit semblant de peser ses mots, comme s'il hésitait. En réalité, James lui avait fait répéter cette scène jusqu'à ce qu'il connaisse ses répliques par cœur :

— Pour être franc, j'ai une faveur à vous demander.

— Laquelle ?

— Je sais que votre empire possède des agents, ou tout au moins des « amis » qui lui fournissent certains types d'informations.

— Ce serait vous faire insulte que de prétendre le contraire. Toutes les nations de Midkemia ont recours à ce genre de personnes.

— Dans ce cas, vous avez dû entendre parler du renforcement des armées du royaume.

— Nous avons appris l'existence de plusieurs grands projets militaires, en effet.

Roo soupira.

— La vérité, c'est que nos agents en poste à Kesh nous ont rapporté que l'empereur songe de nouveau à s'emparer du val des Rêves.

Vasarius haussa les épaules.

— Pardonnez-moi mais ce n'est pas une nouveauté. Kesh et le royaume se disputent le val comme deux sœurs qui veulent la même robe.

— Ce n'est pas tout. Il apparaît que Kesh risque de lancer un assaut sur Krondor dans le but de couper toutes communications entre la capitale et Finisterre.

— Si c'est vrai, Finisterre se retrouverait bien isolée, commenta Vasarius.

— Sans parler de Shamata et de Landreth. En outre, l'empire prendrait le contrôle du port des Étoiles.

— Ah ! Les magiciens.

Roo acquiesça.

— Pour le royaume, ils représentent une inconnue.

— Et comment. À Queg, nous avons nos propres magiciens, qui sont tous de fidèles serviteurs de la cour impériale.

Roo songea que les malheureux étaient probablement exécutés s'ils refusaient d'obéir aux ordres.

— Un si grand nombre de magiciens privés de surveillance risque de poser problème, continua Vasarius.

— Quoi qu'il en soit, reprit Roo, nous allons concentrer le plus d'hommes et de matériels possible autour de Krondor. Des

troupes vont venir en renfort d'Ylith, de Yabon et même de la Côte sauvage.

— Mais vous ne m'avez toujours pas dit ce que j'ai à voir là-dedans.

— J'y viens. (Roo s'éclaircit la gorge de façon théâtrale.) Nous devons protéger certaines cargaisons de la plus haute importance et cela nous soulagerait si elles étaient transportées à bord de navires quegans, car l'empire de Kesh la Grande ne s'attend sans doute pas à ce que nous fassions appel à vos galères de guerre.

— Ah, fut le seul commentaire de Vasarius.

— Il faudrait envoyer une douzaine de galères armées à Carse trois semaines après Banapis.

— Une douzaine ! (Vasarius écarquilla les yeux.) À quel genre de cargaison pensez-vous donc ?

— Des armes, entre autres.

Roo vit une lueur de convoitise s'allumer dans les yeux de son interlocuteur. Ce dernier devait penser qu'il s'agissait en réalité d'une immense livraison d'or extrait des Tours Grises par les nains en échange de marchandises du royaume et destiné à payer les soldats à Krondor. C'était exactement ce que le duc James voulait lui faire croire. Vasarius savait que le royaume ne ferait pas appel à douze galères queganes pour transporter de simples armes.

— Nos bateaux devraient donc quitter Queg trois semaines avant la fête du Solstice d'été, réfléchit Vasarius à haute voix. Il leur faudrait traverser les passes des Ténèbres le jour du solstice, ce qui signifie que l'or devrait arriver à Krondor deux mois après Banapis.

— Plus ou moins, approuva Roo en faisant mine d'ignorer l'allusion à l'or.

— Mais engager une douzaine de galères va vous coûter cher, le prévint son hôte.

— Combien ?

Vasarius donna un prix que Roo négocia sans conviction pour lui faire croire qu'il essayait d'obtenir une réduction. Il savait que Queg ne toucherait jamais cette somme parce que son associé avait l'intention de s'emparer de la cargaison.

D'ailleurs, il ne se contenterait pas de douze galères et enverrait les vingt-quatre navires qu'il possédait, s'il parvenait à les réunir à temps. Le noble quegan ignorait que ce n'était pas de l'or qu'il trouverait sur sa route, mais six cents navires hostiles.

La discussion se prolongea tard dans la nuit. Roo regretta de ne pas avoir envoyé à son partenaire un meilleur cognac et se demanda distraitement si Jimmy avait fait plus ample connaissance avec Livia.

Jimmy lécha le sang qui perlait sur sa lèvre.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? protesta-t-il.

Livia, la tunique baissée jusqu'à la taille, le gifla de nouveau avant de le mordre violemment dans le cou.

— Ah, si seulement vous autres, barbares, parliez une langue civilisée, soupira-t-elle.

La jeune femme était assise sur Jimmy. Ce dernier, enivré par le vin drogué qu'on lui avait fait boire, avait du mal à garder les idées claires à cause de ce mélange d'alcool et de narcotiques. La présence d'une femme jeune, énergique et à moitié nue qui tentait de faire l'amour avec lui n'était pas pour arranger les choses. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était prétendre ne pas parler sa langue à elle.

Il avait l'impression que Livia était furieuse qu'il n'ait pas essayé de faire l'amour avec elle lors de sa dernière visite. Compte tenu du caractère imprévisible de la Quegane, Jimmy se demandait si c'était vraiment parce qu'elle le désirait ou simplement parce qu'ainsi elle n'avait pas eu l'occasion de le repousser. Pour le moment, il était clair qu'elle essayait de lui démontrer autre chose, à grand renfort de gifles et de morsures. Elle ne cessait de lui promettre qu'après ça il ne pourrait plus faire l'amour à aucune autre femme. En dépit de son état semi-comateux, Jimmy espérait ardemment le contraire. De toute façon, il ne pourrait sans doute pas le vérifier avant un certain temps ; en effet, il risquait de ne pas sortir tout à fait indemne de cette expérience, compte tenu de la façon dont Livia se trémoussait sur lui.

— Assez ! s'écria le jeune homme en essayant de s'asseoir.

Mais il ne récolta pour prix de ses efforts qu'une nouvelle claque qui lui fit venir les larmes aux yeux. La jeune femme se mit ensuite à déchirer ses vêtements.

À un moment donné, Jimmy récolta de profondes égratignures dans le dos et sur les fesses. Un peu plus tard, une tierce personne – sans doute un serviteur – jeta sur leurs corps enlacés le contenu d'un baquet d'eau très chaude, suivi d'un autre d'eau froide. Puis Livia se livra à d'intéressantes expériences impliquant l'usage d'une plume et de gelée de groseille.

Lorsque enfin ils se reposèrent, épuisés, dans les bras l'un de l'autre, Livia marmonna qu'elle n'avait jamais connu quelqu'un comme lui. Jimmy ne se considérait pourtant pas comme un homme à femmes. Certes, il appréciait la compagnie de ces dames, mais sa grand-mère, qui lisait dans les pensées, lui avait appris quelques petites choses au sujet de la gent féminine, des choses que bien peu d'hommes connaissaient ou même imaginaient. Pendant des années, chaque fois que Jimmy regardait une jolie fille d'un œil plein de désir, sa grand-mère lui faisait la leçon sur son attitude envers les femmes. Au bout de quelque temps, il avait appris à considérer ces dames de la même façon que les hommes : soit comme des amies, soit comme des ennemies – sauf bien sûr lorsqu'il couchait avec elles. Dans ce domaine, elles étaient décidément très différentes des hommes, ce dont il leur serait éternellement reconnaissant.

Jimmy n'avait jamais vécu une expérience semblable à celle-là et n'était pas sûr d'avoir envie de recommencer. Sachant qu'il avait été drogué, il avait mis à profit certaines techniques mentales enseignées par sa grand-mère, si bien qu'il avait pu mentir lorsque Livia avait entamé son interrogatoire.

Le jeune homme était certain qu'elle partagerait ces informations avec son père et que le piège conçu par le duc James allait se refermer sur les deux Quegans. Il essaya de ne pas rire, car son corps lui faisait trop mal. Tout en laissant le sommeil s'emparer de lui, il se demanda comment s'en sortait son frère.

— T'es qu'un tas de merde, un chien du royaume et un sale menteur par-dessus le marché, moi j'te le dis ! s'exclama le marin en dévisageant Dash d'un air de défi.

Le jeune homme se leva en faisant mine de vaciller comme s'il était ivre. Il maîtrisait depuis des années l'art de boire beaucoup moins qu'il y paraissait et jouait les poivrots aussi bien qu'un acteur de métier. Son grand-père lui avait appris qu'il suffisait de déposer un peu de poivre ou de bière sur le bout de son doigt et de se frotter les yeux avec pour les rougir.

— Personne a le droit de me traiter de menteur ! (Il lança un regard furieux au marin quegan.) Je vous dis que je l'ai vu de mes propres yeux ! (Sa voix se réduisit à un murmure de conspirateur.) Et je peux même vous dire quand et où !

— Quand et où quoi ? demanda un autre joueur de cartes.

Dash était retourné sur les quais dans la taverne qu'il avait fréquentée lors de son dernier séjour. Il s'y faisait passer pour un marin du royaume en permission. Ce soir-là, il avait accepté de faire une petite partie de *pashawa*. Après avoir gagné et perdu des sommes peu importantes, il s'était remis à gagner suffisamment pour que les gens commencent à faire attention à lui.

En fin de compte, deux accros du jeu, originaires de Queg, avaient demandé à entrer dans la partie. Comme il s'y attendait, Dash s'était vu offrir tournée sur tournée par ses adversaires qui espéraient ainsi l'amener à perdre.

Il leur avait accordé ce plaisir avant de regagner assez d'or pour qu'ils ne se lassent pas de la partie. Tout en jouant, il s'était mis à discuter.

— Puisque je vous le dis : mon père a navigué sous les ordres du prince Nicholas et d'Amos Trask lui-même ! Il a été le premier à atteindre le continent de l'autre côté de la Mer sans Fin.

— Un endroit pareil, ça existe pas ! répliqua un marin quegan.

— Comment tu pourrais le savoir, toi ? Z'êtes qu'une bande de bons à rien tout juste capables d'écumer les côtes. Y a pas de loups de mer dans ce pays !

Cette remarque lui valut l'entière attention de tous les clients de la taverne. Plusieurs semblaient prêts à lui enseigner les bonnes manières s'il commençait à insulter leur pays. Dash se remit à parler à son public.

— C'est vrai ! Ça fait presque vingt ans que le prince de Krondor envoie des hommes là-bas pour faire du commerce avec les gars du cru ! C'est des gens simples qui vénèrent le soleil. Leurs gamins aussi portent des bijoux en or. Même qu'ils jouent avec des jouets en or ! Le prince les leur échange contre des billes en verre. J'ai vu l'or, de mes yeux vu ! C'est la plus grosse cargaison du monde, y en a assez pour remplir cette pièce et plus encore ! Le tas s'élevait aussi haut que deux hommes l'un sur les épaules de l'autre, moi je vous le dis, et, à la base, il remplissait une pièce qui faisait deux fois la taille de cette taverne.

— Y a pas autant d'or que ça dans le monde entier ! répliqua un certain Gracus, qui jouait bien aux cartes.

Dash le soupçonnait d'être un escroc, un voleur doublé d'un possible assassin. Mais il avait une qualité essentielle pour le plan du jeune homme : il était cupide comme pas deux.

— Ben, écoute bien ce que je vais te dire : quand on aura ramené monsieur Avery à Krondor, on va emmener tous les bateaux de la flotte au-delà des passes des Ténèbres. Pourquoi, à votre avis ?

Ses auditeurs marmonnèrent entre eux, certains se demandant pourquoi, en effet.

— Parce que la plus grosse armada qu'on ait jamais vue se dirige vers nous au moment où je vous parle et que ses navires remplis d'or doivent traverser les passes le jour de Banapis !

— Le jour du solstice ? demanda Gracus.

— Pensez-y ! Où seront vos galères ? Où seront les pirates de Durbin ?

— Là, il marque un point, Gracus, intervint un marin. Nos navires seront à quai pour qu'on puisse faire la fête. Même les esclaves des galères ont droit à un verre de vin ce jour-là.

— Et c'est pareil à Durbin, renchérit un autre. J'y suis allé le jour du solstice et y a pas un équipage qu'est sobre quand le soleil se couche, je vous le garantis.

— Peut-être, rétorqua Gracus, têtu, mais ça me paraît encore un peu dur à avaler, cette histoire.

Dash balaya la pièce du regard comme pour s'assurer que personne ne l'observait. Ce faisant, il eut du mal à ne pas éclater de rire étant donné que toutes les personnes présentes le dévisageaient. Ensuite, il glissa une main dans sa chemise et en sortit une petite bourse, dont il fit tomber le contenu, un petit sifflet et un bouchon, sur la table.

Gracus ramassa le sifflet.

— C'est de l'or, murmura-t-il.

— C'est un petit gamin qui me l'a donné en échange d'une pièce de cuivre. J'peux vous dire qu'il était content parce qu'il avait jamais vu de cuivre, alors qu'y avait de l'or partout.

Le sifflet et le bouchon avaient été fabriqués à partir de pièces du royaume. James avait dû les renvoyer à deux reprises parce que le bijoutier n'arrivait pas à se mettre dans la tête que le duc voulait qu'ils aient l'air grossier. Dash reprit le sifflet à Gracus.

— Ce gamin m'a échangé le salaire de toute une traversée contre une pièce de cuivre. J'ai vu d'autres types revenir de ce continent avec assez d'or dans leur sac pour prendre leur retraite et se payer une ferme, j'vous jure. (Il balaya de nouveau la pièce du regard.) J'sais pas si vous avez déjà mis les pieds à *La Taverne de l'Ancre et du Dauphin*. Ben, ce gars, Dawson, qui la dirige, il a obtenu l'or en donnant ses vêtements aux habitants du continent. Quand il est revenu, il puait comme une moufette, vu qu'y s'était pas changé pendant trois mois, mais il était riche.

Dash voyait bien qu'il les tenait. Il savait que les doutes que pouvaient nourrir certains seraient largement submergés par la crédulité des autres. Le jour de Banapis, tous les équipages pirates de Queg attendraient aux passes des Ténèbres.

Le jeune homme rangea ses colifichets en songeant qu'il ferait mieux de perdre suffisamment pour devoir les remettre au gagnant. Comme ça, son histoire serait d'autant plus convaincante avec des preuves matérielles. D'ailleurs, mieux valait qu'il ne lui reste plus un sou en poche, ça lui laisserait une petite chance de vivre assez longtemps pour regagner son

navire. Autour de lui, les visages ne reflétaient plus que la cupidité.

— Êtes-vous prêts ? demanda Pug.

Macros et Miranda hochèrent la tête et se donnèrent la main.

Nakor dit au revoir à Sho Pi et prit la main de Pug et de Macros. Le magicien compléta le cercle en prenant celle de Miranda. Puis il récita une incantation.

Brusquement, ils se retrouvèrent dans une cour, très haut dans les montagnes. Un moine, stupéfait, laissa tomber le seau d'eau qu'il portait et resta bouche bée devant eux.

— Nous devons voir l'abbé, lui expliqua Pug.

Le moine, incapable de prononcer un mot, ne put que hocher la tête avant de s'éloigner en courant. Le magicien et ses compagnons attendirent son retour tandis que d'autres frères apparaissaient aux fenêtres pour les dévisager.

— J'imagine que tu sais ce que tu fais ? s'enquit Macros.

— Il est rare de voir les magiciens et les ecclésiastiques s'entraider, reconnut Pug, mais c'est déjà arrivé.

Ils se trouvaient non loin de Sarth, dans la cour de l'abbaye d'Ishap, située dans les montagnes au nord de Krondor. Pug s'y était déjà rendu plusieurs fois après avoir fait la connaissance de l'actuel abbé, qui n'était à l'époque qu'un simple moine.

Quelques minutes plus tard, un homme aux cheveux gris, à peu près de la taille de Pug et âgé de soixante-quinze à quatre-vingts ans, vint vers eux d'un bon pas. À ses côtés se trouvait un jeune moine, armé d'un marteau de guerre et d'un bouclier. Lorsque le vieil homme reconnut Pug, il le salua par son nom.

— Bonjour, Dominic, répondit le magicien. Ça fait longtemps.

— Presque trente ans, il me semble, acquiesça l'abbé de Sarth. Je suppose que ceci n'est pas une visite de courtoisie, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil aux trois compagnons de Pug. Rangez vos armes, frère Michael. Personne ne nous menace.

Le moine armé s'en alla. Dominic se tourna de nouveau vers Pug.

— Vous l'avez blessé dans son orgueil, mon ami. Vous avez réussi à traverser les protections qu'il a établies autour de l'abbaye comme si elles n'étaient pas là.

Pug sourit.

— Mais elles n'y étaient pas. Dites-lui d'en placer sous la bibliothèque dans la montagne. Nous sommes passés à travers le sol.

Dominic sourit à son tour.

— Je le lui dirai. Aimeriez-vous prendre un verre en ma compagnie afin de m'exposer le but de votre visite ?

Ce fut Macros qui lui répondit.

— Nous avons besoin de faire appel à vos connaissances, abbé Dominic. Mais nous ne pouvons en parler ici, nous ne sommes pas en sécurité.

— Et vous êtes… ?

— Dominic, je vous présente Macros le Noir, intervint Pug.

— Sa réputation le précède, commenta Dominic sans avoir l'air impressionné.

— Moi, je suis Nakor, intervint l'Isalani, et voici Miranda.

L'abbé s'inclina devant eux.

— Cette abbaye est sans doute l'endroit le plus sûr de tout Midkemia – à condition d'établir des protections sous la bibliothèque, ajouta-t-il avec un léger sourire.

— Compte tenu des choses dont nous avons à parler, aucun endroit en ce monde n'est assez sûr, rétorqua Pug.

— Avez-vous l'intention de m'emmener sur un autre monde, comme vous l'avez fait il y a si longtemps ?

— Exactement, sauf que cette fois vous n'aurez pas à y subir des tortures.

— Je suis soulagé de l'apprendre. (Dominic dévisagea le magicien.) Vous n'avez pas changé, mais moi si. Je suis un vieil homme et il me faut une bonne raison pour quitter ce monde à mon âge.

Pug réfléchit avant de répondre :

— Nous devons parler de votre secret le plus précieux.

Aussitôt, Dominic plissa les yeux.

— Si vous cherchez à apprendre quelque chose, sachez que je ne violerai pas mon serment. Vous feriez mieux de me dire ce que vous savez déjà.

— Nous connaissons la véritable signification de l'Étoile à Sept Branches et de la Croix qui se trouve à l'intérieur, expliqua Macros. Nous savons également que la cinquième étoile est morte, tout comme la sixième. Mais la septième vit encore, ajouta-t-il à voix basse.

L'abbé resta immobile l'espace d'un instant, puis se tourna vers un moine tout proche.

— Je m'en vais avec ces personnes. Dites à frère Gregory de me remplacer durant mon absence. Dites-lui aussi d'envoyer le coffre scellé qui se trouve dans mon bureau à notre haut-père au temple de Rillanon.

Le moine inclina la tête et s'empressa d'aller exécuter ces ordres.

— Bien, allons-y, dit Dominic.

Ils formèrent un cercle dans la cour.

— Macros, j'ai les pouvoirs mais pas la connaissance nécessaire, avoua Pug.

— Moi, j'ai les deux. Suis-moi.

Brusquement, ils disparurent. Autour d'eux, ils perçurent le néant, invisible et impalpable.

Les pensées de Miranda effleurèrent l'esprit de Pug :

— *Lorsque je suis allée pour la première fois dans le Couloir entre les Mondes, j'ai demandé à Boldar Blood ce qui se passait quand on pénètre dans le néant.*

Les pensées de Pug lui parvinrent en retour au sein de ce gris indéfinissable :

— *Nous sommes entre les réalités. Ici, rien n'existe.*

— *Tu te trompes*, rétorqua mentalement Macros. *Il n'y a pas un endroit de l'Univers qui ne soit pas habité. Ceux qui le traversent ne s'en rendent pas toujours compte, mais il existe des créatures qui vivent au cœur du néant.*

— *Fascinant*, commenta Nakor dont les pensées véhiculaient toute l'excitation.

Brusquement ils se retrouvèrent au cœur d'une nuit noire et remplie d'étoiles, à l'intérieur d'une bulle d'air où il faisait

chaud et où régnait à nouveau la gravité. En dessous d'eux, dérivant dans le néant, se trouvait un endroit que Pug n'aurait jamais cru revoir un jour.

— La Cité Éternelle, murmura-t-il.

— Elle est d'une étrange beauté, commenta Nakor.

Pug regarda son compagnon et vit qu'il écarquillait les yeux comme un enfant émerveillé.

— C'est vrai, Nakor, elle est très belle.

La cité s'étendait à leurs pieds, bizarre exemple de symétrie tordue, car elle cherchait à capter le regard tout en lui échappant. Des tours et des minarets visiblement trop fins pour supporter leur propre poids s'élevaient sous la voûte du ciel de la Cité Éternelle. Des arches qui auraient dépassé de plusieurs kilomètres les toits les plus hauts de Krondor comblaient la distance séparant des édifices qui n'avaient pas été construits de main d'homme.

Le groupe continua à descendre dans sa bulle. Pourtant personne n'avait l'impression de bouger.

— Qui a bâti cet endroit ? demanda Miranda.

— Personne, répondit Macros. Du moins, personne au sein de cette réalité.

— Comment ça, père ?

Le sorcier haussa les épaules.

— Cet endroit était déjà là lorsque l'Univers a vu le jour. Pug, Tomas et moi avons assisté à la naissance de notre réalité telle que nous la connaissons. La cité existait déjà.

— S'agirait-il d'un témoignage d'une réalité antérieure ? suggéra Nakor.

— Peut-être, admit Macros. À moins que cet endroit existe uniquement parce qu'il le faut.

Dominic, qui était resté silencieux jusqu'alors, demanda à Pug :

— Pourquoi venir dans cet endroit étrange et incompréhensible ?

— Parce que c'est peut-être le seul lieu où nous pourrons parler librement, sans devenir la proie de l'entité responsable du malheur et de la destruction qui se sont abattus sur notre monde.

Le groupe passa au-dessus d'une immense place qui faisait plusieurs fois la taille de la cité de Krondor. Sur le sol, des dalles grandes comme une ville changeaient de couleur selon un schéma hypnotique. Comme la bulle approchait de la place, ses occupants virent que ce schéma se répétait à l'identique dans d'autres rues.

— C'est une cité avec ses bâtiments et ses maisons et pourtant, on dirait que personne n'y vit, fit remarquer Miranda.

— Tu ne devrais pas faire de telles suppositions, ma fille, la réprimanda Macros. La fontaine que tu vois là n'est peut-être qu'un objet décoratif, mais peut-être s'agit-il aussi d'une forme de vie si étrangère à notre compréhension que nous ne pourrons jamais communiquer avec elle.

— Et si la cité elle-même était une forme de vie ? suggéra Nakor.

— C'est une possibilité.

— Pourquoi les dieux créeraient-ils un tel endroit ? demanda Dominic à son tour.

— Ça dépend de quels dieux nous parlons, rétorqua Macros.

La bulle se posa sur une pelouse d'un vert luxuriant entourée d'arbres et de fleurs soigneusement entretenus. Puis elle disparut.

— Nous nous trouvons peut-être dans le coin le plus reculé de la réalité, avertit Macros. Voici le jardin.

— À présent, nous pouvons parler librement, mais j'ai d'abord quelque chose à faire, expliqua Pug.

— De quoi s'agit-il ? voulut savoir Miranda.

Mais Pug avait déjà fermé les yeux et psalmodiait une incantation. Ses compagnons sentirent une étrange énergie se rassembler autour de lui. Puis elle disparut brusquement et le magicien ouvrit les yeux.

— Il s'agit là d'un puissant sortilège, fit remarquer Miranda, les yeux étrécis. Mais pourquoi aurions-nous besoin d'une protection contre les oreilles indiscrètes dans un endroit pareil ?

— Tu vas bientôt comprendre, promit Pug avant de se tourner vers Dominic. Il est temps de tout se dire.

— Que voulez-vous savoir ? demanda l'abbé de Sarth.

— La vérité. Ishap est mort.

Dominic acquiesça.

— Depuis les guerres du Chaos, en effet.

— Ishap, Celui Qui Est Au-Dessus De Tout ? s'étonna Miranda. Le plus grand de tous les dieux est mort ?

— Je vais tout vous expliquer, promit Pug. Il y a près de quarante ans, une entité d'une origine inconnue a cherché à détruire un artefact que protègent les Ishapiens, une pierre magique connue sous le nom de Larme des Dieux.

Dominic acquiesça à nouveau.

— Seuls Pug, le prince Arutha et quelques-uns de ses conseillers les plus proches ont été mis au courant du vol. Pour comprendre l'importance d'un tel acte, il vous faut connaître quelques détails au sujet de la nature des dieux et de leur rôle dans la vie midkemiane.

— Vous devriez expliquer tout ça à Miranda et à Nakor, Dominic, suggéra Macros.

L'abbé aperçut un banc non loin de lui.

— Je vais commencer par m'asseoir, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Ses compagnons le suivirent. Le vieil homme s'assit ; Miranda et Nakor s'installèrent à ses pieds tandis que Pug et Macros restaient debout.

— À l'époque des guerres du Chaos, un nouvel ordre a vu le jour sur Midkemia. Avant n'existaient que deux forces primales, l'une créatrice et l'autre destructrice, qui régnaient ensemble sur notre monde. Les Valherus, qui vénéraient ces forces, les appelaient Rathar et Mythar, Celle Qui Est L'Ordre et Lui Qui Est Le Chaos, les deux dieux aveugles de la Création.

« Mais en écumant les cieux, les Valherus ont involontairement provoqué un changement. En visitant de nouvelles dimensions et en les reliant à celle de leur naissance, ils ont bouleversé l'ordre de l'Univers et créé des remous dans la rivière du temps.

« Les guerres du Chaos ont été un cataclysme d'ordre cosmique, car les mondes ont cherché à se réorganiser selon des règles et des limites mieux définies qu'avant. C'est alors que sont apparus les dieux.

Dominic dévisagea chacun de ses compagnons.

— Chaque monde, chaque planète et chaque étoile de notre cosmos ont en commun des formes d'énergie qui existent à de multiples niveaux. La plupart des mondes ont donné corps à ces énergies sous la forme de la conscience, tandis que d'autres ont produit ce que nous appelons la magie. Certains n'abritent aucune vie telle que nous la définissons, alors que sur d'autres, elle fourmille. En fin de compte, chaque monde a cherché à atteindre son propre niveau.

Nakor paraissait absolument captivé.

— Mais ils sont tous reliés les uns aux autres, n'est-ce pas ?

— Oui et c'est là le cœur du problème. Lorsque les dieux sont apparus, ils ont choisi leur propre ordonnancement, d'une façon que nous ne pouvons que deviner. Mais à mesure que le temps s'écoulait, ils se sont choisi des qualités qui révélaient clairement leur nature. Pour la plupart, c'étaient des êtres organiques, si l'on peut qualifier d'organique une énergie ou un esprit, c'est-à-dire une entité qui n'a pas de conscience propre.

— Je peux en témoigner, approuva Macros.

Dominic poursuivit son exposé :

— Sept entités étaient responsables de Midkemia. L'humanité leur a donné à chacun un nom, mais il nous est impossible de savoir ce que les dieux pensaient d'eux-mêmes. On les appelait Abrem-Sev, le Créateur d'Actions, Ev-Dem, le Travailleur de l'Intérieur, Graff, le Tisseur de Souhaits et Helbinor, l'Abstinent.

« Ce sont les quatre dieux supérieurs, ceux qui ont survécu aux guerres du Chaos, quand les dieux inférieurs se sont soulevés et quand les Valherus ont parcouru le ciel de Midkemia pour la dernière fois.

— Qu'est-ce qui a provoqué les guerres du Chaos ? demanda Nakor. Pourquoi les dieux inférieurs se sont-ils rebellés contre les dieux supérieurs ?

— Personne ne le sait, avoua Dominic. L'humanité était encore jeune, elle venait d'arriver sur Midkemia, fuyant d'autres mondes tandis que les Valherus ravageaient le multivers.

— C'est là qu'intervient le Dieu Dément, annonça Macros.

— Qui est-ce ? demanda Nakor.

— Le Sans-Nom, répondit Pug. La raison pour laquelle nous sommes ici.

— Vous avez dit qu'il existait sept dieux, mais vous n'en avez nommé que quatre, rappela Miranda à Dominic.

Ce dernier acquiesça.

— À l'origine, ils étaient sept. Il y en avait trois autres en plus des quatre que nous appelons les Bâtisseurs. Arch-Indar, l'Altruiste, la déesse du Bien, était celle qui générait toutes les impulsions créatrices et positives sur notre monde. Nous pensons qu'elle s'est sacrifiée pour bannir définitivement le Sans-Nom de Midkemia.

— Mais alors qui est Ishap ? insista Miranda.

— C'était le plus puissant des dieux supérieurs, répondit Dominic. C'était la Matrice et le Balancier, celui dont le rôle était de s'assurer que les autres dieux restaient bien à leur place.

— Et le septième, celui qui n'a pas de nom ?

— Il s'appelle Nalar, répondit Pug.

Il y eut un bref silence avant que le magicien poursuive :

— Je suis soulagé.

— Pourquoi ? demanda Miranda.

— On appelle Nalar « le Sans-Nom » parce que l'on risque de devenir son instrument si l'on prononce son nom, expliqua Dominic. Il a été rejeté par les autres dieux supérieurs afin de ne pas rompre l'équilibre pendant que nous tentons de ramener Ishap à la vie.

— Alors vous priez chaque jour pour essayer de faire revivre le plus grand de tous les dieux ? devina Miranda.

— En effet.

— Savez-vous combien de temps cela prendra encore ?

— Des siècles, répondit Macros. Peut-être même des millénaires. Nos vies ne durent qu'un bref instant dans l'Univers.

— C'est exact, approuva Dominic. C'est pourquoi nous qui vénérons Ishap avons décidé de notre propre chef de devenir les gardiens de la Connaissance. Wodar-Hospur, le dieu de la Connaissance, est mort lui aussi durant les guerres du Chaos. La connaissance nous aide à restaurer l'ordre de l'Univers.

— C'est incroyable, commenta Miranda.

— Je sais, admit Pug. Cela signifie que tout ce que j'ai déjà vécu – la guerre de la Faille, le Grand Soulèvement, les attaques incessantes des Panthatians, tous ces complots qui visent apparemment à délivrer les Valherus – tout ça n'est qu'une ruse.

— De Nalar ?

— Que gagnerait-il à détruire le monde ? demanda Nakor.

— Vous ne comprenez pas la nature des dieux, rétorqua Dominic. Aucun homme ne le peut. Il est dans sa nature de faire ce que nous qualifions de « diabolique ». Nalar est un agent de destruction tout comme Arch-Indar était un agent de création. Détruire, déchirer et ramener toute vie à sa forme la plus simple, tel est son but, tout comme c'était celui de Mythar, l'ancien dieu du Chaos. Mais contrairement à Mythar, Nalar a une conscience. Pire encore, il a conscience de sa propre existence.

« Tant que les autres dieux qui le contrôlaient étaient encore en vie, l'équilibre régnait. Ses pulsions destructrices et diaboliques étaient réfrénées par un esprit conscient du rôle qu'il avait à jouer et par les forces combinées d'Ishap et d'Arch-Indar, soutenus par les quatre autres, les Bâtisseurs.

« Mais, durant les guerres du Chaos, Nalar est devenu fou.

— On surnomme cette période l'époque de la Colère du Dieu Dément, ajouta Pug.

— À moins que ce ne soit justement sa folie qui ait déclenché les guerres du Chaos, intervint Nakor.

— On ne le saura jamais, déplora Dominic. Même des magiciens aussi puissants que vous ne sont rien comparés à la puissance dont nous parlons.

— Nous ne sommes que des chandelles comparées à des étoiles, renchérit Macros.

— Un monde privé de vie n'est pas un problème pour un dieu dont l'existence se compte en éons, reprit l'abbé. La vie est résistante, elle finirait par revenir sur Midkemia, surgissant du sol ou de l'eau de sa propre volonté, à moins qu'on l'importe d'un autre monde. Quoi qu'il en soit, en attendant, le monde mort de Midkemia fournirait à Nalar une occasion d'échapper à sa prison, car les autres dieux seraient affaiblis. Les dieux

inférieurs mourraient probablement avec la planète, car ce sont des entités qui œuvrent derrière les êtres vivants et les dieux supérieurs, lesquels perdraient de leur force.

— Mais pourquoi les autres dieux n'ont-ils pas tout simplement détruit Nalar ? demanda Miranda.

— Ils ne pouvaient pas, répondit l'abbé. Il était trop puissant.

La jeune femme se redressa et s'assit sur ses talons.

— Vraiment ?

— Eh oui. Les forces destructrices de Nalar sont les plus puissantes de l'Univers. Sans Arch-Indar et Ishap, les Bâtisseurs n'ont pas pu le détruire mais ils ont réussi à l'enfermer au loin. Il est prisonnier sous une montagne aussi vaste que Midkemia, sur une planète de la taille de notre Soleil, dans une galaxie aussi éloignée que possible de la nôtre. Malgré tout, il reste encore assez puissant pour influencer ses serviteurs.

— Ces derniers ne savent d'ailleurs absolument pas pour qui ils œuvrent, ajouta Pug. Ils éprouvent le besoin de faire certaines choses, sans pouvoir se l'expliquer.

— Les autres divinités ont offert la Larme des Dieux à mon ordre, reprit Dominic. C'est pourquoi nous possédons un certain pouvoir. La magie des prêtres n'est rien d'autre qu'une réponse aux prières, mais avec la mort d'Ishap, il n'y a personne pour répondre aux nôtres.

— C'est pourquoi cette pierre magique renaît tous les cent ans dans une grotte cachée dans les montagnes, expliqua Pug. Elle est alors transportée jusqu'à Manon où elle est déposée dans le sanctuaire clos du temple d'Ishap.

— Elle nous permet de parler aux autres dieux, d'utiliser la magie, d'œuvrer pour le bien et d'attirer de nouveaux fidèles à la cause d'Ishap afin qu'un jour il puisse revenir et restaurer l'équilibre.

— En attendant, on a un problème, conclut Macros.

— On peut voir ça comme ça, admit Miranda. Laisse-moi reformuler ta phrase : les Valherus, les démons, les guerres, les destructions, tout ça, ce ne sont que des tentatives de diversion générées par un dieu dément qui est si puissant que les autres dieux, inférieurs et supérieurs, ne peuvent pas le détruire. Et c'est à nous de l'affronter ?

— On dirait bien, reconnut Macros.

Cette fois, sa fille ne trouva rien à répondre et resta assise, bouche bée.

# Chapitre 10

# DÉVOUEMENT

Miranda bâilla.

Après avoir reçu un choc face à l'énormité de la tâche qui les attendait, la jeune femme avait commencé à s'ennuyer. Macros, Pug et Dominic s'étaient juré de ne pas quitter la Cité Éternelle avant d'avoir élaboré un plan ensemble.

Ils parlaient depuis des heures – telle était du moins l'impression de Miranda, qui avait eu faim à deux reprises et avait même fait la sieste. Seul Nakor paraissait complètement enthousiasmé par cette expérience.

Le petit homme, assis sur un banc, était apparemment perdu dans ses pensées lorsque Miranda s'approcha de lui, les bras chargés de poires.

— Tu en veux une ? lui demanda-t-elle.

Il acquiesça et prit un fruit en souriant.

— Si tu veux une orange, dis-le-moi, mon tour marche toujours.

— Merci, peut-être plus tard. Mais comment se fait-il que ton tour fonctionne encore ?

— Je ne sais pas, avoua-t-il avec un sourire perplexe. Peut-être que le matériau que je manipule ne se soucie guère de l'endroit où je suis.

— Mais nous sommes au milieu de nulle part.

— Non, réfuta Nakor. Nous sommes bien quelque part, mais nous ne savons pas où.

— Nous ne disposons pas d'un cadre de références.

— C'est ça, tu commences à comprendre.

— Tu as l'air incroyablement joyeux pour quelqu'un qui vient d'apprendre qu'il doit combattre un dieu.

Nakor secoua la tête tandis que du jus de poire dégoulinait le long de son menton.

— Non, je ne crois pas que nous devions le combattre tout de suite. Peut-être même que nous n'aurons jamais à le faire. Ce sont ses plans que nous devons faire échouer, pas lui. Si quatre dieux supérieurs n'ont pas pu le détruire, que pourrions-nous bien faire ? De plus, le plan existe déjà, nous devons simplement le trouver.

— Je ne suis pas sûre de comprendre.

Le petit Isalani se leva.

— Suis-moi, je vais t'expliquer.

Il conduisit Miranda jusqu'à l'endroit où étaient assis Pug, Macros et Dominic, sous un gros arbre couvert de feuilles, inconnu sur Midkemia.

— Comment ça se passe ? demanda-t-il.

— Nous avons reformulé le problème plusieurs fois mais nous ne savons toujours pas quoi faire ensuite, répondit Pug.

— C'est facile, rétorqua Nakor.

Macros haussa les sourcils.

— Oh, vraiment ? Accepterais-tu de partager cette information avec nous ?

Nakor hocha la tête. D'un seul mouvement fluide, il s'installa en tailleur sur le sol.

— Il faut réparer ce qui a été cassé.

— C'est ce que fait l'ordre d'Ishap depuis le début, lui rappela Dominic.

— Je sais, mais il faut tout réparer. C'est logique que ça prenne du temps de ramener un dieu mort à la vie. Ce n'est pas facile.

— Merci de votre compréhension, répliqua sèchement le vieil abbé, les yeux étrécis.

— Mais nous devons agir maintenant, ajouta Nakor. Il faut mettre un terme à toutes les mauvaises choses qui se sont produites depuis que toute cette histoire a commencé !

— À quoi penses-tu exactement ? s'enquit Pug.

— Eh bien, pour commencer, il y a ces démons. Nous ne pouvons pas leur permettre d'errer en liberté, ils font trop de dégâts. Même les petits peuvent être très dangereux.

— Je me rappelle quand les magiciens de Murmandamus ont fait entrer quelques démons ailés sur Midkemia, avant que le Grand Soulèvement soit réprimé. J'aurais dû comprendre que quelque chose n'allait pas, regretta Pug. J'ai cru qu'il s'agissait d'un simple sortilège d'invocation.

— Nous pourrions passer notre vie à regretter nos actions passées, si on se laissait aller, intervint Macros.

Il jeta un coup d'œil à sa fille, qui le lui rendit, le visage neutre.

— C'est vrai, les regrets, c'est idiot, ça ne sert à rien, renchérit Nakor. Passons maintenant à l'autre point de la question : comment arranger les choses ? C'est simple : d'abord, il suffit de vaincre la reine Émeraude. Ensuite il faut ordonner à son armée d'envahisseurs de faire demi-tour et de rentrer chez eux. Après ça, il ne restera plus qu'à tuer tous les Panthatians encore en vie, parce qu'on ne peut pas changer leur nature. Ah oui, il faut aussi s'assurer que personne n'arrive jusqu'à la Pierre de Vie et puis, bien sûr, chasser tous les démons. Ils doivent retourner dans leur propre dimension.

— C'est tout ? demanda Miranda d'une voix sarcastique.

— Nakor, vous posez des questions très intéressantes et proposez des solutions fascinantes, reconnut Dominic. Mais ça ne nous dit pas comment parvenir à un tel résultat.

— C'est facile, il suffit de reboucher le trou.

— Quel trou ? demanda Macros.

— Celui par lequel passent les démons. La situation pourrait vraiment dégénérer si on ne fait rien.

— Il a raison, soupira Pug. L'armée de la reine Émeraude est déjà une catastrophe en soi, mais, comparée à une invasion de démons, ce n'est pas plus grave qu'une bande de brutes qui voudraient passer un ivrogne à tabac.

— Cependant, je crois que cette partie du plan peut attendre jusqu'à ce que nous ayons vaincu la reine Émeraude, reprit Nakor. Ce que nous avons vu des démons prouve qu'ils n'ont pas encore pris pied sur Midkemia. Même s'ils influencent la reine, c'est elle notre priorité car elle est sur le terrain. Pour ce que nous en savons, si elle s'empare de la Pierre de Vie, elle risque de l'utiliser pour amener les démons sur ce monde.

— Nous sommes en train de passer à côté de quelque chose, intervint Miranda.

— Comment ça ? dit Pug.

— Je ne sais pas, répondit sa compagne, l'inquiétude inscrite sur son visage. J'ai l'impression qu'il y a une pièce manquante dans tout ça, quelque chose qui pourrait expliquer pourquoi on ne se jette pas sur la flotte des envahisseurs pour la faire couler à l'endroit où l'océan est le plus profond.

— Il y a de nombreux prêtres panthatians sur ces navires, rappela Nakor. Ils n'ont peut-être pas les pouvoirs de Pug ou de Macros, ou les tiens, mais tous réunis…

— Pug pourrait les détruire en un clin d'œil, l'interrompit Miranda. J'ai vu ce qu'il a fait dans la Cité Céleste. Je ne suis pas une débutante, j'étudie la magie depuis deux cents ans. Mais ce qu'il a réussi à faire dépasse de loin mes propres capacités. C'en est même renversant.

Macros acquiesça.

— Il s'est introduit de force dans mon esprit… dans l'esprit de Sarig, et m'en a arraché un peu comme on débouche une bouteille. C'est loin d'être un exploit insignifiant.

— Ce n'est pas si simple, protesta l'intéressé.

— Si, c'est aussi simple que ça, rétorqua Miranda. Si nous n'agissons pas, beaucoup de gens vont mourir.

— Et si nous avions tort ? répliqua Pug. Que se passerait-il ensuite si nous mourions en essayant de couler la flotte ?

— La vie est faite de risques, insista sa compagne.

Pendant un bref instant, Pug eut un aperçu de la ressemblance qui existait entre Macros et sa fille. Malgré tout, il revint à la charge.

— Si nous mourons, il n'y aura plus personne pour empêcher la reine Émeraude de s'emparer de la Pierre de Vie.

— Il reste Tomas.

Le magicien réfléchit pendant un long moment avant de répondre :

— D'abord, nous devons mettre Tomas au courant de ce que nous allons faire.

— Entendu, approuva Macros. Il suffit d'envoyer Dominic et Nakor en Elvandar.

— Non ! protesta l'Isalani. Je veux vous voir à l'œuvre !

— Ta curiosité ne connaît pas de limites, mais nous allons affronter une puissance terrifiante, commença Pug.

Comme Nakor faisait mine de protester à nouveau, il leva la main pour l'interrompre.

— Tu prétends que la magie n'existe pas, mais tu en sais plus sur son fonctionnement que n'importe quel habitant de Midkemia, à l'exception de Miranda, Macros et moi.

Nakor plissa les yeux, méfiant.

— J'ai toujours voulu te parler de la fois où tu as demandé à James, il y a si longtemps, de me dire que la magie n'existe pas. C'était pour me pousser à me rendre au port des Étoiles, pas vrai ?

Pug sourit.

— Nous en discuterons quand tout ça sera fini.

Le petit Isalani retrouva le sourire, lui aussi.

— D'accord, mais il nous reste quelques problèmes à examiner avant de rentrer chez nous.

— En effet, approuva Dominic. Personne ne doit retourner sur Midkemia en sachant qui est Nalar. Vous ne devez même pas éprouver le désir de retrouver vos souvenirs. Le dieu du Mal est enfermé au loin, mais Midkemia est son foyer et il tentera d'influencer quiconque est réceptif à son pouvoir, tout comme Sarig a pris Macros à son service il y a si longtemps.

— Avez-vous les moyens de nous ôter le souvenir de cette conversation, Dominic ? demanda Pug. Parce que nous-mêmes pouvons mettre des barrières autour de nos pensées, afin de ne pas laisser les informations concernant Nalar remonter à la surface. Mais elles seront toujours à l'intérieur de notre esprit.

Dominic hocha la tête.

— Nous avons l'habitude de traiter ce genre de problèmes au sein de notre ordre, car nous ne pouvons permettre à quiconque de découvrir le secret d'Ishap et des autres dieux contrôleurs. Si vous suivez mes instructions, vous quitterez cet endroit en ignorant tout de Nalar. (Il se tourna vers Macros.) Vous auriez pu devenir sa marionnette si vous n'aviez pas été protégé par la magie de Sarig. Cependant, même si c'est le dieu de la Magie qui vous a donné cette protection, elle ne durera pas.

— Je sais, reconnut Macros, mais il fallait bien que nous comprenions à qui nous avions affaire.

— C'est vrai, mais le haut-père à Rillanon risque d'avoir du mal à accepter mes explications.

— C'est pour ça que vous lui avez fait envoyer ce coffre scellé ? demanda Miranda.

Le religieux acquiesça.

— Tous les abbés de Sarth se préparent au pire en vue du jour où nous verrons l'abbaye détruite. C'est pourquoi nous aménageons un autre endroit qui s'appellera « Ce Qui Était Sarth Autrefois ». Ce lieu existe déjà et il est prêt à nous recevoir. Nous n'attendions pour nous y installer que le signe que l'on nous avait prédit.

— Et nous étions ce signe ?

De nouveau, Dominic hocha la tête d'un air grave.

— Au contact des dieux supérieurs, nous avons fini par comprendre leurs limites aussi bien que l'étendue de leurs pouvoirs. Ils ne communiquent avec nous que de façon décousue, mais lors de notre premier contact, il y a de cela des éons, on nous a appris qu'un homme et ses compagnons se présenteraient à notre porte et qu'ils connaîtraient notre secret. Alors le monde changerait. Votre arrivée est donc bien le signe que nous attendions. Nous allons devoir déménager la grande bibliothèque de l'abbaye en ce lieu que nous appellerons désormais Ce Qui Était Sarth Autrefois.

— Et où se trouve cet endroit ? demanda Miranda.

— Très haut dans les montagnes de Yabon. Nous y serons en sécurité.

— Personne ne le sera si la reine Émeraude réussit à s'emparer de la Pierre de Vie, rappela Pug.

— Alors dépêchons-nous d'oublier qui est responsable de toutes ces horreurs, conclut Miranda, que nous puissions retourner sur Midkemia.

Dominic leur demanda de former un cercle et de joindre leurs mains.

— Fermez les yeux et ouvrez-moi votre esprit. Lorsque nous aurons terminé, vous ne vous souviendrez plus de Nalar. Vous saurez simplement que vous avez oublié quelque chose. Mais au

lieu d'en éprouver de la curiosité, vous en serez soulagés. Vous saurez qu'il est vital pour vous de ne pas vous rappeler cette information, car la retrouver équivaudrait à courir un danger qui dépasse tout ce que vous pouvez imaginer. Vous vous rappellerez seulement ce qui est nécessaire pour poursuivre votre action. Concernant Nalar, vous serez uniquement conscient d'une grave menace qui plane, contre laquelle vous devez rester vigilants sans pour autant chercher à savoir de quoi il s'agit.

Dominic entama son incantation. Ses compagnons sentirent une étrange présence envahir leur esprit et trier leurs souvenirs. L'espace d'un bref instant, ils éprouvèrent un léger inconfort et un soupçon de peur, qui furent aussitôt remplacés par un sentiment de calme rassurant. Puis, brusquement, l'opération prit fin.

Pug cligna des yeux.

— C'est fini ?

— Oui. Vous vous souvenez seulement du nécessaire. Le reste est enfermé à l'abri, comme il se doit, répondit Dominic.

Les autres le crurent sur parole.

— Nous devons partir maintenant, ajouta l'abbé.

— D'abord, je vais vous emmener en Elvandar, vous et Nakor, expliqua Pug. Ensuite, Miranda, Macros, et moi, nous irons affronter la reine Émeraude.

Tomas, resplendissant dans son armure blanc et or, attendait dans la clairière où Tathar et Acaila avaient protégé Pug et Miranda durant leur voyage astral. Derrière lui se tenaient les guerriers d'Elvandar, Câlin et Arbre Rouge en tête.

— L'heure est venue ? demanda Tomas en voyant ses amis se matérialiser devant lui.

— Pas encore, mais c'est pour bientôt, répondit Pug. Il faut prévenir les nains de la montagne de Pierre et des Tours Grises, les appeler à la guerre. Tu sais où les emmener lorsqu'ils se seront rassemblés.

Tomas hocha la tête et commença à donner des instructions aux messagers elfes qui attendaient à proximité. Pug l'avait

prévenu de leur arrivée grâce à un signal télépathique dont les deux amis d'enfance avaient convenu bien des années plus tôt.

Nakor et Dominic s'éloignèrent des trois magiciens. Pug attendit que Tomas ait terminé pour lui expliquer :

— Nous allons défier la reine Émeraude avant qu'elle atteigne nos rivages. Si nous échouons, ses armées finiront par atteindre Sethanon. Tu sais ce qui est en jeu. Tu dois convaincre Dolgan et Halfdan de venir en aide au royaume.

Tomas acquiesça.

— Dolgan viendra. Lui et moi avons vécu trop de choses ensemble, il ne pourra pas ignorer mon appel. Quant à Halfdan, il se joindra à nous à cause de Dolgan. (Il sourit. L'espace d'un instant, Pug retrouva son ami d'enfance sous le masque du guerrier inhumain.) Les nains de Dorgin n'ont jamais pardonné à Dolgan de ne pas les avoir invités à le rejoindre lors de la dernière guerre.

Pug balaya la clairière du regard, comme pour en absorber le calme et la beauté et imprimer son souvenir dans sa mémoire. La soirée commençait à peine en Elvandar, l'aube devait donc se lever à l'endroit où se trouvait la flotte ennemie.

Le magicien serra la main de Tomas.

— Au revoir, mon ami.

— Porte-toi bien. Nous nous reverrons pour fêter notre victoire.

Pug acquiesça et tourna les talons. Il rejoignit Macros et Miranda, leur prit la main et disparut avec eux.

Nakor s'adressa alors aux elfes.

— Nous avons beaucoup à faire et le temps presse.

— J'ai bien peur que vous ayez raison, approuva Tomas.

— Il faut que je rejoigne notre abbaye dans les Tours Grises, annonça Dominic. De là, mes frères pourront m'aider à rejoindre n'importe quel endroit du royaume où nous disposons d'un temple ou d'une abbaye.

Tomas fit signe à l'un des elfes présents.

— Galain, veille à ce que des chevaux soient prêts à l'aube. Nakor, Dominic, dînez avec moi ce soir. Vous partirez demain matin.

— Non, Sho Pi et moi restons ici, déclara l'Isalani. Je pense que l'on va bientôt avoir besoin de nos services.

Dominic vit que l'éternel sourire du petit homme avait disparu.

— Auriez-vous peur ? lui demanda-t-il.

— En effet. Je sais pourquoi Pug a accepté d'affronter la reine et je ne pense pas que ce soit judicieux. Il veut certes vaincre nos ennemis, mais il cherche également à prouver son amour pour Miranda. Elle a raison, il faut que Pug affirme ses pouvoirs. Mais elle sous-estime la puissance des Panthatians et de la reine Émeraude, sans parler du troisième joueur, ajouta-t-il à voix basse.

L'abbé écarquilla les yeux et attira Nakor à l'écart.

— De quoi vous rappelez-vous ?

— De tout. (Une lueur étrange brillait dans les yeux du petit homme.) Je protège mon esprit par mes propres moyens, tout comme vous. Ces trois magiciens aiment à penser qu'ils connaissent les nombreuses voies de la magie, mais en réalité ils n'en suivent qu'une seule, ou aucune, ça dépend de la façon dont vous considérez les choses. Ne vous inquiétez pas, je ne subirai pas l'influence du Sans-Nom.

— Qui êtes-vous ? murmura Dominic.

Un large sourire apparut sur le visage de Nakor.

— Un simple joueur qui connaît quelques bons tours.

— Si je ne vous savais pas aussi clairement acquis à notre cause, je crois que j'aurais peur de vous.

Le petit homme haussa les épaules.

— Les gens qui ne sont pas mes amis ont raison de me craindre car, je le répète, je connais quelques bons tours.

Sur ces paroles énigmatiques, Nakor s'en alla en compagnie des elfes, laissant derrière lui un vieil abbé très secoué qui avait matière à méditer.

— Que fait-on maintenant ? demanda Miranda.

— Là-bas, regardez ! s'écria Macros en tendant le doigt.

Les trois magiciens planaient au-dessus des nuages et des eaux miroitantes de l'océan qui s'étendait à perte de vue. Pug

regarda dans la direction qu'indiquait Macros et aperçut la flotte de la reine Émeraude.

— Elle est immense, commenta Miranda.

— On nous a parlé de six cents navires, ajouta son père, mais je dirais que leur nombre est plus proche des sept cents.

— Ils ont dû en construire une partie dans un endroit que nous ne connaissons pas, expliqua Pug.

Tout comme Miranda, il s'était tenu au courant des informations rapportées par les espions de Calis sur Novindus.

— Il nous faut un plan, déclara la jeune femme.

— En voici un, répondit Pug. Je vais descendre affronter la reine Émeraude et ses serviteurs panthatians. Lorsqu'ils déclencheront le piège qu'ils m'ont réservé, vous me rejoindrez et les prendrez par surprise.

— Non, c'est moi qui vais y aller, intervint Macros. Seul.

Comme Miranda protestait, il ajouta :

— Ton rôle est de nous sortir de là si les choses tournaient mal.

La jeune femme réfléchit quelques instants. Le vent jouait dans ses longs cheveux. Pug se dit qu'il ne l'avait jamais trouvée aussi jolie.

— J'accepte, finit-elle par dire.

Son amant l'embrassa rapidement.

— Dépose un sortilège de rappel sur nous tous.

— Où devons-nous aller s'il faut partir d'ici en hâte ?

Pug avait déjà réfléchi à cette question.

— Elvandar. Les elfes sont les meilleurs guérisseurs du monde, il se peut que nous ayons besoin de faire appel à eux. Ils disposent également des meilleures protections magiques, au cas où quelqu'un essayerait de nous suivre.

La jeune femme hocha la tête.

— Ce serait parfaitement stupide de vous recommander d'être prudents tous les deux. (Elle embrassa son père sur la joue.) Mais sois prudent quand même. Quant à toi, Pug, tu as intérêt à rester en vie, ajouta-t-elle en lui donnant un baiser passionné.

Le magicien et le sorcier descendirent tous deux en direction de la flotte.

— Vais-je avoir la chance de devenir beau-père ? s'enquit le sorcier.

— Oui, si par bonheur nous survivons à cette histoire.

— Dans ce cas, je vais m'assurer que tu t'en sortes.

— J'y compte bien.

Macros éclata de rire.

— Que proposes-tu ?

— Je pense qu'une approche directe est la meilleure chose à faire. (Pug réfléchit un moment.) Je suis certain qu'ils s'attendent à me voir apparaître avant d'atteindre les passes des Ténèbres.

— C'est peut-être là-bas qu'ils t'attendent justement.

— Non, ce serait trop tard. Si j'échouais, nous n'aurions pas le temps de regrouper nos forces, alors que si je leur tombe dessus maintenant…

— Que dois-je faire ? demanda Macros.

— Soyez prêt à faire diversion. Ils ne savent pas que vous êtes de retour – enfin, je l'espère, marmonna-t-il dans sa barbe. Si j'ai des ennuis, essayez de m'aider à m'échapper, mais ne prenez aucun risque. Comptez sur Miranda pour nous sortir de là tous les deux.

— Je ferai de mon mieux.

— Alors, allons-y.

Pug disparut du champ de vision de Macros. Ce dernier comprit que le magicien essayait de se rapprocher le plus possible du navire sur lequel se trouvait la reine avant de lui dévoiler sa présence. Le sorcier étendit ses perceptions sensorielles, localisa Pug et le suivit.

Le magicien survola l'avant-garde de la flotte, composée d'une vingtaine de navires de guerre dont la formation représentait un V. Une vingtaine d'autres bâtiments flanquaient le corps de la flotte pour la protéger, tandis qu'un détachement de vaisseaux de guerre plus rapides fermait la marche, prêt à se porter en avant pour soutenir l'un ou l'autre flanc en cas de besoin.

Pug repéra le navire de la reine Émeraude, au centre d'un immense rassemblement de bateaux de transport. Il passa en vision magique pour tenter de repérer sa proie.

Il l'aperçut enfin, comme s'il la voyait à travers un cristal. Elle était assise sur un trône au centre du navire, une galère à trois bancs de rame. Autour d'elle était réunie une garde d'honneur composée des créatures les plus diaboliques que Pug ait jamais vues. Chacune exhalait un nuage de miasmes semblable à un écran de fumée.

Deux individus encadraient la reine. À sa droite se trouvait un humain qui devait être le général Fadawah. Il n'y avait rien de conciliant sur ses traits ou dans son attitude ; on l'eût dit taillé dans le marbre. Il se rasait entièrement la tête à l'exception d'une queue-de-cheval, au sommet de son crâne, qui cascadait jusqu'à ses reins. Pug reconnut les cicatrices sur le visage de l'officier : elles lui avaient été décrites par ceux qui avaient affronté Murad, le chef moredhel renégat, lorsque le prince Arutha était parti en quête du silverthorn pour sauver la vie de sa fiancée.

À la gauche de la reine se tenait une silhouette encapuchonnée, un Panthatian de toute évidence. Les traits de la créature demeuraient invisibles sous son capuchon. Pug envoya un peu d'énergie en direction de la galère afin de détecter ses protections. Un réseau de communications partait du navire pour rejoindre d'autres agents, proches ou lointains. Il y avait également des sortilèges de détection qu'il déjoua facilement, ce qui le rendit méfiant.

Pug chercha alors à trouver ce qui se cachait derrière ces sortilèges. Comme il s'en doutait, ils dissimulaient d'autres alarmes qu'il avait bien failli activer.

Le magicien étudia les défenses de ses ennemis et prépara son attaque. Puis il rassembla ses énergies, bien décidé à faire exploser le navire avec tous ses passagers. Il s'occuperait des autres bateaux et des derniers prêtres-serpents plus tard, lorsque la reine Émeraude serait morte.

Au même moment, il sentit approcher une sonde magique, provenant d'une source inconnue. Les passagers de la galère se mirent alors à courir en tendant le doigt vers le ciel. Une poignée de silhouettes encapuchonnées apparurent sur le pont et commencèrent à invoquer de nouveaux sortilèges de protection.

Mais il était trop tard, car Pug libéra une énorme décharge d'énergie destinée à transformer la galère en bûcher. Une boule de feu cramoisie surgit de l'extrémité de ses doigts et se précipita telle une comète mortelle sur le navire de la reine, produisant une explosion aussi aveuglante qu'assourdissante. Pug sentit alors qu'il avait fait une erreur.

— Fuyez ! cria-t-il à l'intention de Macros et de Miranda. C'est un piège !

Sa boule de feu venait de se heurter à un contre-sortilège tissé dans l'essence même du bateau. Il avait fallu des semaines d'incantation pour parvenir à un tel résultat, la création la plus subtile des Panthatians à ce jour. La toile des voiles, le goudron entre les planches du pont, les clous dans la coque, le bois des espars – tout avait été imprégné de cette magie protectrice. Les sorts de détection et les incantations des Panthatians sur le pont n'étaient que des leurres destinés à masquer les traces révélatrices de cette magie subtile.

Pug n'eut pas le temps de mettre ses défenses en place avant de recevoir sa propre magie en retour. La boule de feu repartit en sens inverse à la recherche de sa source. De violentes énergies, aveuglantes et assourdissantes, explosèrent tout autour de lui, l'assommant presque. Ses réflexes prirent le dessus et il essaya de mettre de la distance entre lui et le navire. Mais des flammes rouges surgirent autour de son corps. Seuls son instinct de survie et ses incroyables pouvoirs le sauvèrent d'une incinération quasi instantanée.

Puis les passagers de la galère lancèrent leurs propres attaques et Pug connut la douleur.

Une présence s'imposa à lui tandis qu'il se débattait pour éviter une nouvelle vague de souffrances.

— Pitoyable mage ! Croyais-tu que nous n'avions pas conscience de ta misérable machination ? Tu n'es qu'un pion sur un échiquier bien plus vaste que tu l'imagines. À présent, tu vas mourir !

Pug vit alors le vrai visage de son ennemi, car l'illusion de la reine Émeraude se dissipa. À sa place se tenait un démon, accroupi sur le trône en or qui s'élevait sous le dais au centre du navire. Il tenait dans ses pattes griffues des chaînes magiques

reliées à un collier qui entourait le cou du Panthatian et celui du général Fadawah. Ces derniers étaient clairement sous son contrôle et regardaient le ciel d'un air impuissant.

— Je suis Jakan et je régnerai sur ce monde !

Une douleur atroce envahit la moindre parcelle du corps de Pug lorsqu'on lui arracha ses dernières défenses. Sa robe de magicien s'embrasa et sa peau et ses cheveux brûlèrent. Un hurlement sortit de ses poumons à vif tandis que ses yeux fondaient. Il tenta de s'enfuir mais la douleur était trop forte et il perdit tout contrôle. Son esprit décida alors d'échapper à la souffrance. Pug sentit les ténèbres se refermer sur lui au moment où il commençait à tomber.

Puis des bras le retinrent et lui arrachèrent un nouveau cri de douleur. Il sentit qu'on le soulevait. Le moindre mouvement était pour lui une torture.

— Sors-nous de là ! cria Macros à sa fille.

Même l'air glacé ne parvenait pas à apaiser la peau enflammée de Pug qui sombra dans les ténèbres.

— Est-ce qu'il va mourir ? demanda Miranda, la peur inscrite sur le visage.

— Je ne sais pas, répondit franchement Tathar.

Dominic contemplait d'un air horrifié la chose qui était Pug autrefois. Son corps carbonisé fumait encore. Par endroits, les os avaient été mis à nu.

— C'est un miracle qu'il soit encore vivant, ajouta Acaila.

Nakor se fraya un passage jusqu'à Pug.

— La vie est forte chez cet homme. Elle n'a pas envie de l'abandonner. Nous devons l'aider.

Nakor leva les mains au-dessus de sa tête pendant quelques minutes et entonna une incantation. Puis il les posa sur la poitrine de Pug, au-dessus de son cœur.

— J'ai besoin de toute la force que vous pourrez me donner, déclara-t-il aux elfes.

Aussitôt, les tisseurs de sort d'Elvandar commencèrent à canaliser leur magie. Dominic y ajouta ses propres talents en utilisant le sort de guérison le plus puissant qu'il connaissait.

Nakor sentit l'énergie le traverser et descendre le long de ses bras pour s'engouffrer dans la poitrine de Pug. Sous la paume de sa main droite, il perçut les faibles battements irréguliers du cœur du blessé. Lentement, l'organe parut se renforcer, comme s'il absorbait l'énergie à la façon d'une éponge.

Le petit homme éprouvait des fourmillements dans tout le corps mais il se concentra et tenta de visualiser les centres d'énergie du corps de Pug.

— Que l'un d'entre vous pose les mains sur sa tête, demanda-t-il.

Acaila s'exécuta. Nakor ferma les yeux un moment.

De plus en plus de curieux se rassemblaient dans la clairière elfique pour assister à cette séance de soins. À l'arrivée de Tomas, ils s'écartèrent pour qu'il puisse rejoindre son ami. Nakor ouvrit les yeux.

— C'est bien que vous soyez là. Posez vos mains sur sa gorge. Il a les poumons brûlés et j'ai besoin d'aide.

Il referma les yeux et canalisa de nouveau le flot d'énergie dans le corps du magicien.

Les heures passèrent. La nuit fit place au jour mais les guérisseurs ne bougeaient toujours pas, à genoux auprès du blessé afin de laisser les énergies de leur propre corps et l'antique magie d'Elvandar le soigner.

Vers midi, Nakor chancela. Des mains familières lui prirent le bras.

— Maître ? s'inquiéta Sho Pi.

— Je vais bien. J'ai juste besoin de repos.

— Je vais prendre votre place, proposa son disciple, qui posa à son tour les mains sur la poitrine de Pug.

Miranda rejoignit Nakor. Ce dernier devina, à voir ses traits tirés et ses yeux rougis, que la jeune femme avait pleuré.

— Est-ce qu'il va s'en sortir ?

— Je ne sais pas. Quelqu'un de moins fort que lui serait mort sur le coup. En fait, bien des hommes forts seraient morts eux aussi, mais il y a en lui quelque chose qui s'accroche. (L'Isalani regarda l'homme étendu sur l'herbe de la clairière.) Il a l'air si petit et si vulnérable, tu ne trouves pas ?

— Si, répondit Miranda d'une voix chargée d'émotion.

Nakor soupira. Il était de toute évidence épuisé par ses efforts.

— Plus il s'accroche, plus il a de chances de survivre. Nous sommes tous en train de lui transmettre des énergies curatives. Tant qu'il aura envie de vivre, son cœur continuera à battre. Un jour, j'ai expliqué au prince Nicholas que chez certains individus l'étincelle de vie est forte alors que chez d'autres, au contraire, elle est faible. Pour des gens comme toi et moi, ou comme ton père, elle est assez puissante pour nous permettre de vivre une existence aussi longue, mais chez Pug, il y a quelque chose en plus. Je pense qu'il va s'en tirer, ajouta-t-il en essayant d'avoir l'air rassurant.

Miranda le regarda droit dans les yeux.

— Mais tu n'y crois pas, n'est-ce pas ?

Nakor essaya de sourire, en vain.

— Non, tu as raison, je n'y crois pas. Nous faisons tout ce que nous pouvons, mais je n'ai jamais vu un homme survivre à de telles blessures.

Les yeux du petit homme trahissaient un profond regret. Mais il repoussa ses doutes et endossa son rôle habituel : celui d'un gai luron.

— Mais qu'est-ce que j'en sais, après tout ? Je ne suis qu'un joueur qui connaît quelques tours. Tathar et les autres tisseurs font tout ce qu'ils peuvent. (Il lui tapota la main, affectueusement.) Je suis sûr qu'il va s'en sortir.

Miranda dévisagea Nakor et se rendit compte qu'encore une fois, il n'en pensait pas un mot. Mais elle apprécia son geste et le salua d'un signe de tête avant d'aller rejoindre son père.

Nakor la regarda s'éloigner puis se tourna vers Pug et observa sa peau craquelée et suintante, ses membres carbonisés.

— Même s'il s'en sort, il ne pourra pas se battre avant très longtemps.

Les jours passèrent sans que l'état de Pug évolue. Nakor, Sho Pi et les tisseurs de sort se relayaient auprès de lui, déversant le plus de magie curative possible dans le corps du blessé. Seul l'épuisement les poussait à quitter son chevet.

Nakor, qui venait de passer une nouvelle demi-journée à soigner son ami, se laissa lourdement tomber à côté de Macros et de Miranda qui dînaient près d'un feu.

— Comment va-t-il ? demanda la jeune femme.

— C'est toujours pareil, avoua Nakor en secouant légèrement la tête. J'ai peur qu'il s'affaiblisse en fait.

Miranda, les larmes aux yeux, laissa clairement transparaître son chagrin.

— Il va mourir, c'est ça ?

Le petit homme haussa les épaules.

— Je ne sais pas. On ne le saura peut-être pas avant un long moment.

Macros posa les mains sur les épaules de sa fille.

— Et nous ne disposons pas du temps nécessaire, n'est-ce pas ?

Nakor secoua la tête.

— Non. Nous voilà confrontés à un nouveau mystère.

— C'est vrai, reconnut le sorcier.

— Je vais aller dormir un peu, reprit l'Isalani. Ensuite, j'irai tenir conseil avec Tomas et sa reine.

— Entendu.

Tous trois se levèrent et se séparèrent pour aller dormir. Nakor ne put s'empêcher de retourner quelques instants dans la clairière pour regarder Pug. Le magicien restait immobile et seul le soulèvement régulier de sa poitrine prouvait qu'il était encore en vie. C'était Sho Pi qui s'occupait de lui, les mains sur son thorax noirci. Nakor prenait peut-être ses désirs pour la réalité mais il eut l'impression que la respiration du blessé était légèrement plus profonde et plus régulière que lorsqu'il l'avait quitté. De nouveau, il s'émerveilla de la force du magicien et de son envie de vivre.

Aglaranna balaya du regard le cercle de personnes qui l'entouraient.

— Tathar pense que Pug va vivre. Il risque de ne pas reprendre conscience avant un long moment et sa guérison prendra sans doute encore davantage de temps. Mais grâce à notre magie, nous pouvons réparer les dommages qu'ont subis

sa peau et ses cheveux et soigner les os brisés et les muscles brûlés.

Le soulagement du conseil fut presque tangible, en particulier celui de Tomas et de Miranda.

— Pug avait raison et nous avions tort, commenta Macros.

L'expression de sa fille prouvait qu'elle se sentait terriblement coupable d'avoir poussé Pug à attaquer l'ennemi précipitamment.

— C'est ma faute.

— Non, ce n'est la faute de personne, affirma Nakor. Personne ne vous a obligés, toi, Pug et ton père, à attaquer la reine Émeraude. Nous savions que c'était risqué.

— Ils étaient mieux préparés que nous le pensions, insista Miranda.

— C'est pire que ça, rétorqua son père. Tu étais trop loin, tu n'as pas vu ce que Pug et moi avons vu. Tu ne peux pas savoir.

— Quoi donc ?

— La femme qui fut ta mère n'est plus qu'une illusion. Je pense qu'elle est morte depuis longtemps. La créature qui dirige cette armée est un démon qui s'est présenté à Pug sous le nom de Jakan.

— Vraiment ? s'écria Nakor.

— Tu le connais ? demanda Miranda.

— Disons que j'ai entendu parler de lui. C'est un simple capitaine. Ce n'est pas un démon haut placé comme Tugor, le premier serviteur de Maarg, le souverain du Cinquième Cercle. Mais il a une certaine réputation.

— Nous avons déjà eu affaire à des démons à une ou deux reprises au cours de notre histoire, intervint Tathar. Comment peux-tu les connaître aussi bien, humain ?

Nakor haussa les épaules.

— J'ai glané des informations ici et là.

— Tu n'es qu'un exaspérant petit bonhomme, lui dit Miranda.

L'intéressé sourit.

— C'est également ce que me disait ta mère quand nous étions mariés. (Il soupira.) J'aurais aimé avoir une fille comme toi.

— Oh non, tu ne sais pas de quoi tu parles, répliqua Macros.

Les participants à la réunion éclatèrent de rire, amusés par cette plaisanterie mais aussi soulagés de savoir que Pug allait s'en sortir. Nakor redevint sérieux.

— Il y a environ un siècle, j'ai trouvé le moyen d'entrer dans le Couloir entre les Mondes et j'ai passé quelque temps au « saloon de l'Honnête John ». On y joue beaucoup aux cartes, mais ce n'est pas facile de tricher, ajouta-t-il avec une grimace. Quoi qu'il en soit, durant mon séjour, j'ai entendu dire que les démons commençaient à poser problème.

— Comment ça ? dit Macros.

— Apparemment, quelqu'un s'amusait à les soulever ; ils essayaient de faire tomber les barrières du Cinquième Cercle pour s'introduire dans les dimensions supérieures.

— On leur a donné le moyen de le faire, suggéra le sorcier.

— C'est bien ce qui m'inquiète, répliqua Tomas. D'après mes souvenirs, les Valherus ont combattu des démons. Parmi nos ennemis, seules les Terreurs étaient plus puissantes que nous. Mais elles étaient confinées, tout comme les démons, à des dimensions très éloignées de la nôtre. Pour que de telles créatures aient pu apparaître durant la guerre de la Faille et de nouveau aujourd'hui, il a fallu qu'une puissante entité leur ouvre la voie.

Macros et Miranda échangèrent un regard perplexe.

— J'ai l'impression de savoir quelque chose..., murmura la jeune femme.

— Mais tu l'as oublié, acheva son père. Tomas, dame Aglaranna, les forces qui sont en jeu nous dépassent, mais j'ai également l'impression qu'il y a des limites à ce que nous pouvons faire. Je propose de réfléchir ensemble à la voie que nous devons suivre.

— Il est évident que la flotte est bien protégée et qu'une autre attaque similaire à celle de Pug serait de la folie, répondit Tomas.

— Je suis d'accord, approuva Macros. Ils ne connaissent peut-être pas l'étendue de nos pouvoirs, à Miranda et à moi, mais ils doivent savoir que Pug a de puissants alliés. Ils ont dû renforcer leurs défenses. Le démon qui a pris la place de la reine

Émeraude n'est peut-être pas un seigneur parmi les siens, mais il contrôle parfaitement ceux qui l'entourent, d'après ce que j'ai pu voir en secourant Pug.

« Il faut envisager le risque que les démons fassent passer davantage de capitaines et de seigneurs sur Midkemia. Nous devons empêcher cela, car je pense qu'il est plus sage de laisser le prince Patrick, le duc James et le maréchal William s'occuper de l'invasion. Ce sont eux les mieux préparés à lui faire face.

— Entendu, mais nous leur porterons assistance le moment venu, répliqua Tomas.

— Je comprends. (Macros se leva et se déplaça au centre du cercle formé par ses compagnons.) Puisque Pug est blessé, je me trouve à nouveau au cœur du combat.

— Il y a de cela des années, vous êtes venu nous voir et nous avez aidés à sauver notre foyer, Macros, lui dit Aglaranna. Votre sagesse est toujours la bienvenue en ces lieux.

Le sorcier se frotta la barbe.

— Pour être franc, ma sagesse me fait défaut en ce moment, madame. Auparavant, je possédais les visions de Sarig et la capacité de voyager dans le temps. Mais le lien à mon maître a été tranché et je n'ai plus qu'une vague idée de ce qu'il convient de faire.

— Nous devons trouver la faille et la refermer pour toujours, intervint Miranda.

— Peut-être devriez-vous fouiller l'endroit où Calis et votre fille ont trouvé les artefacts souillés, suggéra Tathar. Je les ai étudiés et bien que je ne puisse pas donner de nom à la conscience qui les a touchés, je sais qu'elle est puissante et que ce qui se cache dans ces cavernes est bien dissimulé. Il doit s'agir de démons et c'est sans doute par là qu'ils entrent dans notre monde.

Acaila leva la main pour demander la parole et hocha la tête en signe d'approbation.

— Absolument. Tathar et les autres tisseurs de sort m'ont indiqué qu'une magie puissante et subtile est à l'œuvre. Elle a été masquée pour que l'on ne puisse pas remonter à sa source, et intelligemment élaborée.

— C'est probable, dit Macros.

— Je vais avec vous, décida Tomas.

— Je croyais que vous ne quittiez jamais Elvandar, s'étonna Miranda.

— J'ai juré de ne jamais partir sauf en cas de besoin extrême. (Il se tourna vers son épouse.) L'heure est venue.

Le visage d'Aglaranna n'était qu'un masque de neutralité. Mais une lueur étrange traversa son regard, trahissant son émotion.

— Je sais, dit-elle calmement.

— Dois-je appeler un dragon ? demanda Tomas à Macros.

— Non. Miranda sait où se trouve l'entrée de ces grottes. Si tu me guides, ma fille, je peux nous y emmener tous les trois.

— Inutile, je suis capable de le faire moi-même.

Tomas regarda son épouse.

— Ne perds pas espoir. Je reviendrai.

Personne ne parla jusqu'à ce que Tomas réapparaisse quelques minutes plus tard. Il s'était changé et, bien que Macros l'ait déjà vu ainsi vêtu, il ne put s'empêcher d'être émerveillé.

Tomas avait enfilé une armure en or composée d'un heaume et d'une cervelière, d'une cotte de mailles et de jambières. Un tabard blanc, portant l'emblème d'un dragon doré, un ceinturon noir et des bottes en cuir, noires également, complétaient sa tenue. Le fourreau de son épée était blanc lui aussi, comme taillé dans l'ivoire, mais il ne contenait aucune arme.

Câlin s'avança et tira sa propre épée, qu'il remit à l'époux de sa mère.

— C'est un prêt, annonça-t-il.

Tomas prit l'arme, hocha la tête et glissa l'épée dans son fourreau.

— Je reviendrai bientôt. Maintenant, venez. Il faut partir.

Miranda se leva, prit la main du guerrier et celle de son père, puis ferma les yeux. Tous les trois disparurent.

Arbre Rouge regarda l'emplacement où ils se tenaient encore quelques instants plus tôt.

— Avant de le voir dans son armure, j'éprouvais encore quelques doutes. Mais c'est bien un Valheru.

— Pas vraiment, et nous devrions tous nous en sentir reconnaissants, rétorqua Acaila.

Personne d'autre ne souffla mot.

Un vent glacial balayait la montagne à l'endroit où ils apparurent. Aveuglée par l'éclat du soleil levant, elle qui venait de quitter Elvandar au crépuscule, Miranda cligna des yeux.

— C'est par là, dit-elle en désignant l'entrée d'une grotte.

Accompagnée de son père et de Tomas, elle se dirigea d'un bon pas vers l'ouverture. À l'intérieur de la caverne, plongée dans la pénombre, on n'entendait plus souffler le vent.

— Je suis capable de voir dans le noir, annonça Tomas mais qu'en est-il de vous deux ?

Macros leva la main. Aussitôt, un halo de lumière apparut autour de lui, éclairant les lieux. Le sorcier balaya la grotte du regard.

— C'est ce tunnel que j'ai découvert par accident, expliqua Miranda. Boldar Blood était occupé à tuer quelques guerriers panthatians qui tentaient de nous barrer la route et c'est alors que j'ai aperçu une faible lueur au-dessus de nos têtes.

— Je donnerais beaucoup pour l'avoir à nos côtés, son épée à la main, commenta Macros en faisant allusion au mercenaire qui vivait dans le Couloir entre les Mondes.

— Sans parler des autres armes qu'il possède, renchérit sa fille.

— Mais je risquerais de moins apprécier le prix de ses services, j'imagine, marmonna le sorcier dans sa barbe.

Tomas éclata de rire.

— Vous avez su garder votre sens de l'humour, mon vieil ami.

— Profitez-en, conseilla Miranda, parce qu'on n'aura guère de quoi rire avec ce qui nous attend. C'est par ici.

Elle les conduisit dans le tunnel qui n'était pas très haut de plafond, si bien que Tomas dut se baisser pour y entrer. Non sans difficulté, ils franchirent l'étroit passage en pente raide et se glissèrent ensuite dans une crevasse où ils durent avancer presque de côté avant de sauter, sur une hauteur d'un mètre quatre-vingts environ, à l'intérieur d'un autre boyau, plus large celui-là.

— C'est un miracle que tu aies remarqué cette ouverture, dit Macros à sa fille en atterrissant sur le sol du deuxième tunnel.

— J'étais motivée, crois-moi. Boldar est un féroce guerrier mais si nous avons survécu, c'est parce que nous avons combattu l'arrière-garde des Panthatians et non le gros de leurs troupes. D'ailleurs, si le combat ne s'était pas déroulé dans un goulot aussi étroit, nous aurions été débordés et ne serions jamais rentrés en Elvandar.

Macros regarda autour de lui. Quelques os jonchaient le sol près de la garde d'une épée brisée.

— Visiblement, quelqu'un est venu faire le ménage.

— Des charognards ? suggéra Tomas.

— Peut-être. Et maintenant, Miranda, où va-t-on ?

Sans un mot, la jeune femme indiqua la direction et se remit en route.

Ils s'arrêtèrent à deux reprises pour se reposer. Ils n'étaient pourtant pas vraiment fatigués, mais ils désiraient surtout faire une pause, le temps de trouver de nouveaux points de repère. La première fois, ils ouvrirent le petit sac que portait Macros, dans lequel les elfes leur avaient mis quelques provisions. La fois suivante, ils burent à la gourde que Miranda avait apportée.

Puis ils atteignirent la première grande galerie des hommes-serpents.

— Il y a quelque chose à proximité, déclara Tomas à voix basse.

— Moi aussi, je le sens, approuva Macros.

— On est tous d'accord là-dessus, conclut Miranda.

Elle leur indiqua l'extrémité de la galerie, à présent couverte de poussière, qui abritait un certain nombre de cadavres et de Panthatians à l'agonie lors de sa dernière visite.

— C'est par là que nous sommes entrés la dernière fois. Nous avons vu le démon combattre les Panthatians, ici même. Nous sommes passés là-haut, ajouta-t-elle en désignant la corniche au-dessus de leurs têtes, et sommes descendus le long d'une corde à cet endroit.

Cette fois, elle montra du doigt une petite porte, restée ouverte.

— Certains Saaurs et Panthatians n'ont pas voulu nous laisser partir, alors on a dû se tailler un chemin à coups d'épée pour pouvoir entrer dans ce corridor. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point nous avons failli rebrousser chemin en nous enfuyant par là, ajouta la jeune femme en regardant autour d'elle.

— Un jour, promit Tomas, je vous raconterai la fois où un spectre m'a pourchassé à travers les anciennes mines du Mac Mordain Cadal. Je n'ai dû ma survie qu'à la chance de m'être perdu dans tous ces tunnels qui se ressemblent.

— Pour ma part, je suis surpris que tu parviennes à retrouver ton chemin dans un endroit pareil, avoua Macros. Ça fait plus d'un an et tu n'y es venue qu'une fois.

— Tu serais surpris de découvrir tout ce dont tu peux te rappeler quand ta vie est en jeu, répliqua sèchement Miranda. C'est en descendant par là qu'on a découvert les artefacts, ajouta-t-elle en amenant ses compagnons devant la porte ouverte.

— Nous emprunterons ce passage plus tard, décida Tomas. J'ai envie de mettre un nom sur la chose ou la personne dont nous avons perçu la présence.

Il indiqua l'ouverture par laquelle Calis, Miranda et leur troupe de soldats étaient entrés l'année précédente.

— Cette galerie mène à un grand puits qui s'enfonce au cœur de la montagne et s'élève jusqu'à son sommet, expliqua la jeune femme.

— Je sais, répondit Tomas. C'était courant dans les demeures des Valherus. Sans un tel passage, les dragons ne pouvaient pas entrer dans la grande salle de leurs maîtres.

En compagnie de Macros, il suivit Miranda à l'intérieur d'une nouvelle galerie obscure.

Le temps passa sans qu'ils s'en rendent compte. Cette fois, ils poursuivirent leur chemin sans s'arrêter. À deux reprises, Macros demanda à sa fille si elle souhaitait se reposer, mais chaque fois elle refusa de manière sarcastique. Après avoir essuyé une deuxième rebuffade, Macros décida de ne plus poser la question.

Miranda aurait aimé faire appel à sa magie pour se transporter plus avant, mais tous les trois convinrent qu'ils risquaient de manquer un indice en faisant ça. De plus, elle ne saurait pas exactement où elle allait et pouvait très bien se matérialiser à l'intérieur d'une paroi rocheuse dont elle ne pourrait pas ressortir.

Ils se retrouvèrent dans le grand puits central décrit par Miranda et se mirent à descendre. On eût dit que la montagne avait été creusée en son cœur et que l'on avait taillé dans ses parois une corniche qui s'enfonçait en spirale dans ses entrailles. Le chemin n'était protégé ni par une barrière ni par un garde-fou et les bourrasques de vent étaient parfois assez fortes pour donner aux trois voyageurs l'impression qu'ils allaient être aspirés dans le vide. De vastes niches avaient été taillées dans la roche à intervalles réguliers.

Seul Tomas devait connaître leur usage. Macros se promit de lui poser la question une autre fois car, pour le moment, il préférait garder le silence et ne parler qu'en cas de besoin. Ce n'était ni le lieu ni l'heure pour bavarder.

Tous les trois arrivèrent devant l'entrée d'une nouvelle galerie débouchant sur le puits. Il en émanait une faible odeur désagréable.

— C'est proche, murmura Tomas en s'engageant dans ce passage.

Macros renifla et identifia une odeur de pourriture.

— Pourrait-il s'agir d'un repaire ? demanda-t-il lui aussi à voix basse.

Pour toute réponse, Tomas dégaina son épée et avança. Macros laissa passer Miranda et la suivit, fermant la marche. Le guerrier vêtu de son armure blanc et or fut le premier à entrer dans un autre grand boyau, situé non loin de la base du puits.

Brusquement, Macros vit sa fille faire un écart pour lui laisser de la place, tandis que Tomas sautait à bas de la corniche en poussant un cri de guerre. Le sorcier se hâta de rejoindre Miranda, mais la scène qui l'accueillit le fit hésiter un instant.

Il avait sous les yeux une créature accroupie, occupée à ronger un os. Elle était couverte d'écailles noires avec un léger reflet vert et possédait des ailes de chauve-souris, repliées dans

le dos. Son faciès, qui ne ressemblait à rien de connu, rappelait vaguement celui d'un crocodile qui aurait été taillé dans de la pierre grise. Des andouillers surgissaient de son crâne que protégeait une peau si tendue qu'on ne la voyait pas et qui dévoilait en permanence une double rangée de crocs impressionnants.

En outre, la créature était dotée d'épaules massives, prolongées par de longs bras au bout desquels l'on apercevait des mains pourvues de griffes de la taille d'une dague.

— Un démon, murmura Miranda.

Macros se lança dans une incantation destinée à étourdir la créature. Au même moment, Tomas atterrit sur la roche qui couvrait le sol. Le démon se redressa. Il mesurait une bonne tête de plus que le guerrier à moitié humain. L'espace d'un instant, Macros s'inquiéta pour Tomas.

Mais au lieu d'attaquer, la créature se pressa contre la paroi et prononça un mot, un seul, dans une langue que Miranda ne connaissait pas mais qui parut avoir un effet immédiat sur Macros et Tomas. Le sorcier interrompit son incantation tandis que le guerrier suspendait son attaque. Il fit tourner son épée afin que la lame de Câlin frappe la roche au lieu de mordre dans la chair du démon.

Macros bondit pour rejoindre son compagnon tandis que la créature s'écartait pour éviter l'attaque. De nouveau, elle s'exprima dans cette langue inhumaine. Tomas recula.

— Qu'y a-t-il ? s'écria Miranda depuis la corniche.

Macros ne pouvait détacher ses yeux de l'effroyable démon qui restait immobile, comme s'il attendait quelque chose.

— Il se rend ! expliqua Tomas.

— Comment le savez-vous ?

Le guerrier se tourna vers la jeune femme.

— C'est ce qu'il vient de crier. Il se rend.

Miranda sauta à son tour et atterrit lourdement à côté de son père.

— Je parle une douzaine de langues et je n'ai jamais entendu celle-ci auparavant. De quoi s'agit-il ?

Tomas hésita, la perplexité nettement inscrite sur ses traits inhumains.

— La langue des Valherus. Il a prononcé le mot rituel de soumission par lequel nos serviteurs nous saluaient.

Miranda regarda le démon recroquevillé contre la paroi et laissa échapper un long soupir. Elle aurait aimé que son cœur cesse de battre comme s'il allait sauter hors de sa poitrine. Comme toujours dans ces cas-là, elle préféra recourir au sarcasme :

— Voyez-vous ça !

# Chapitre 11

# INQUIÉTUDE

Erik accéléra.

Les tambours résonnaient déjà lorsqu'il traversa en courant les salles du vieux château de Tannerus. Arrivé aux marches qui descendaient dans la cour, il embrassa toute la scène d'un seul regard : les soldats rassemblés pour assister à l'exécution et, sur l'estrade en bois, les quatre condamnés qui avaient déjà la corde au cou.

— Non ! s'écria Erik.

Il sauta par-dessus la rambarde pour atterrir sur le palier intermédiaire. Mais les roulements de tambour noyèrent son cri. Le jeune homme dévala les dernières marches et arriva dans la cour au moment où les tambours s'arrêtaient. Aussitôt, les bourreaux donnèrent un coup de pied dans les tabourets soutenant les condamnés. Erik parcourut en courant les vingt mètres qui le séparaient de ses soldats au garde-à-vous et s'aperçut que trois de ses hommes étaient morts sur le coup, la nuque brisée, tandis que le dernier ne bougeait déjà plus, après avoir eu quelques soubresauts.

— Merde ! jura Erik en s'arrêtant.

L'ordre fut donné aux témoins de se disperser. Les troupes de Tannerus rompirent les rangs et se hâtèrent de retourner à leurs activités. Personne ne souhaitait s'attarder pour contempler un camarade qui se balançait au vent.

Erik, le souffle coupé, regarda ses hommes pendus à ce gibet de fortune. Après les avoir condamnés à mort, l'officier responsable n'avait pas perdu de temps pour exécuter la sentence. S'il avait ordonné la construction d'une estrade convenable, Erik serait arrivé à temps pour sauver les condamnés. Il dévisagea chaque cadavre. Il les connaissait tous

de vue, mais pas encore de nom. Malgré tout, c'étaient ses hommes.

Le capitaine Simon de Beswick fit virevolter sa monture et aperçut Erik.

— Quelque chose ne va pas, sergent-major ?

Ce dernier dévisagea l'officier, tout juste arrivé de l'Est et qui avait tout d'un dandy. Erik venait de recevoir l'ordre de partir en expédition avec une nouvelle troupe de soldats du prince lorsqu'il avait découvert que de Beswick les accompagnerait jusqu'à Tannerus, sa nouvelle affectation. Les deux hommes s'étaient haïs dès le premier regard. De toute façon, de Beswick ne se montrait poli qu'envers Owen Greylock, qui avait un grade supérieur au sien. Il refusait d'adresser la parole à un subordonné en dehors du cadre de ses fonctions et faisait preuve d'impolitesse et de brutalité envers ses hommes. Erik avait été soulagé de partir avec la moitié de sa troupe pour une semaine d'exercice sur le terrain, tandis que les autres restaient au château pour apprendre à défendre leur garnison en cas de siège. Il venait juste de rentrer et avait appris de la bouche d'un garde, à la porte du château, que quatre de ses soldats allaient être pendus.

— Pourquoi ces hommes ont-ils été exécutés ? demanda le jeune homme en serrant le poing.

— Ils ont chapardé des provisions, répliqua de Beswick en haussant les sourcils d'un air interrogateur.

— Ces hommes étaient sous mon commandement, lui rappela Erik d'un ton menaçant.

— Dans ce cas, veillez à mieux vous occuper de vos subordonnés, sergent-major, et n'oubliez pas de m'appeler « capitaine » lorsque vous vous adresserez à moi, à l'avenir.

Il fit mine de faire avancer sa monture, mais Erik s'empara de ses rênes.

— Vous n'aviez pas le droit de pendre mes hommes. Nous ne sommes même pas sous vos ordres !

— En tant que commandant de la garnison de Tannerus, j'ai tous les droits. De plus, ce n'est certainement pas à vous que je vais répondre de mes actes, sergent-major, répliqua de Beswick d'une voix glaciale en insistant bien sur le grade d'Erik. À

présent, veuillez avoir l'obligeance de libérer mon cheval ou je serai obligé de vous tuer pour avoir agressé un officier.

Au même moment, Owen Greylock entra dans la cour et s'écria :

— Remettez votre épée au fourreau, de Beswick !

— Monsieur ? protesta le commandant de la garnison.

— C'est un ordre !

De Beswick rangea son épée à contrecœur. Owen posa la main sur l'épaule d'Erik.

— Allez voir vos hommes, sergent-major. Je vais régler ce problème.

Il attendit qu'Erik soit parti, puis il se retourna et souleva brusquement le pied du capitaine originaire de Bas-Tyra. Ce dernier vida les étriers, ainsi que Greylock s'y attendait, et atterrit durement sur le sol tandis que son cheval s'éloignait au galop.

Greylock attrapa alors le jeune homme par le col et le remit sur ses pieds en le dévisageant d'un regard qui promettait mille morts.

— On a une guerre sur les bras et vous vous amusez à tuer nos propres soldats ?

— C'étaient des voleurs ! protesta un de Beswick affolé.

— La moitié des soldats de cette armée sont des voleurs, espèce d'abruti !

Greylock le lâcha en le poussant légèrement, si bien que le capitaine se retrouva de nouveau sur le derrière. Puis il se pencha au-dessus de lui et indiqua la direction qu'Erik avait prise.

— Cet homme est sans doute le meilleur soldat que je connaisse et ça fait trente ans que j'en entraîne. Lorsque les envahisseurs débarqueront sur nos rivages, il est peut-être votre seule chance de rester en vie, espèce de poltron incompétent ! Si vous aviez ne serait-ce que l'intelligence d'une puce, vous essayeriez d'apprendre tout ce qu'il peut vous enseigner sur la façon de survivre dans les montagnes. Mettez-vous à nouveau en travers de son chemin et je lui donne la permission de vous défier en duel ; croyez-moi, si vous l'affrontez une épée à la main, il vous tuera. Est-ce que vous comprenez ça ?

— Oui, répondit l'autre, qui n'appréciait visiblement pas ce discours.

— Alors retournez à votre commandement, de Beswick, pendant que je réfléchis à la prochaine lettre que je vais envoyer au maréchal William.

Le jeune homme fit mine de s'en aller mais Greylock le rappela :

— Encore une chose, de Beswick.

— Monsieur ?

— Si le capitaine Calis avait été présent, il vous aurait tué sur-le-champ, ça ne fait aucun doute.

Owen laissa le jeune commandant s'en aller et partit à la recherche d'Erik, qu'il retrouva dans les quartiers réservés aux soldats. Il était occupé à demander à ses hommes ce qui s'était passé en son absence.

— Tout ça, c'est parti de rien, expliqua un soldat du nom de Gunther. On voulait juste faire une blague, sergent-major. On était fatigués d'avoir passé la journée à parader…

— Comment ça, il vous a fait parader ? s'étonna Erik.

— Ben oui, il a fallu se mettre au garde-à-vous, marcher au pas, ce genre de choses.

— C'est comme ça que ça se passe dans l'Est, sergent-major, renchérit un vieux soldat nommé Johnson. On se bat pas, on parade.

— Quoi qu'il en soit, reprit Gunther, ces pauvres gars voulaient juste boire une petite bière, ça n'avait rien de criminel.

Erik vit que ses hommes n'étaient pas de bonne humeur. Il ne pouvait pas les en blâmer. Leurs quatre camarades auraient dû être assignés à des tours de garde supplémentaires ou subir, à l'extrême limite, le châtiment du fouet. Leur pendaison était un acte impensable.

Il était sur le point de dire quelque chose lorsque Greylock intervint :

— Je voudrais te parler.

Le jeune homme rejoignit l'ancien maître d'armes de la lande Noire.

— Je sais, je n'aurais pas dû m'en mêler.

Comme ils étaient hors de portée de voix des soldats, Owen préféra se montrer franc avec son protégé.

— Tu aurais peut-être mieux fait de le tuer, mais là n'est pas la question. Tiens-toi à l'écart, il risque de chercher à se venger de toi.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est originaire d'une famille haut placée de Bas-Tyra. Son père est le cousin du duc de Ran.

Erik commençait à comprendre.

— Cela signifie que sa famille est sûrement proche de celle de la Lande Noire.

— Peut-être. Je sais qu'ils se connaissent, mais de là à dire qu'ils sont proches, je n'en suis pas sûr. Cependant, il pourrait être l'un des agents de Mathilda. (Songeur, Greylock se frotta le menton.) Ou un simple idiot cherchant à s'attirer les faveurs de la baronne en débarrassant son fils d'un sérieux rival.

Erik soupira.

— Combien de fois devrai-je expliquer au monde entier que le titre de mon père ne m'intéresse pas ?

— Autant que tu veux, ça ne changera rien au fait que Mathilda ne s'estimera satisfaite qu'au jour de ta mort.

— Que devrais-je faire à votre avis ?

— Je vais envoyer une lettre au duc James et lui demander d'intercéder auprès de William. Il faut envoyer cet idiot à un endroit où il mourra glorieusement pour son roi. Je suggère pour ma part de lui confier le commandement des catapultes sur le brise-lames qu'on est en train de construire à Krondor.

Erik grimaça.

— Je croyais qu'on ne devait y envoyer que des volontaires.

— C'est le cas. Il faudra juste s'assurer que de Beswick se porte volontaire. (Owen sourit.) Emmène la deuxième partie de ta troupe demain dès l'aube. Ne t'attarde pas davantage. Pour ma part, je dois me rendre à Eggly afin d'inspecter ses défenses. Nous allons devoir nous battre avec conviction dans ces collines si nous voulons obliger les armées de la reine Émeraude à rester là où nous le voulons.

Erik soupira. Il y avait tant à faire en si peu de temps. Il savait que la flotte ennemie avait quitté Novindus car Calis avait

mis au courant tous les hommes qui avaient servi avec lui sur ce continent.

— Comment ça se passe à Krondor ?

Owen haussa les épaules.

— On commence à entendre des rumeurs, ici et là. Quelques personnes craintives commencent à quitter la cité, mais jusqu'à présent la population n'est pas vraiment alarmée. Il y a beaucoup de mouvements du côté de la frontière keshiane, c'est pourquoi pas mal de gens pensent qu'on va de nouveau faire la guerre au Sud.

— Ce sera difficile de garder la cité sous contrôle une fois que la flotte aura franchi les passes des Ténèbres, fit remarquer Erik.

— Je sais. Je suppose que James et William ont dû penser à une solution.

Erik ne répondit pas. Les envahisseurs sortiraient des passes dans moins d'un mois, lors du solstice d'été. Il craignait que la capitale de l'Ouest ne leur soit offerte en sacrifice pour le bien du royaume. Or, la femme qu'il aimait vivait dans cette cité.

Après avoir quitté Owen, il avertit ses soldats que ceux qui venaient de passer la semaine à Tannerus partiraient en expédition le lendemain tandis que les autres prendraient leur place au château. Mais pendant tout ce temps, le jeune homme ne pensait qu'à une chose : pourrait-il convaincre Roo d'aider Kitty à sortir de Krondor ?

Roo regarda les livres de comptes.

— Je ne comprends pas.

Jason crut qu'il s'était montré trop vague et recommença ses explications.

— Non, l'interrompit son patron, je connais les sommes et les méthodes de calcul. Mais je ne comprends pas pourquoi on perd de l'argent.

Jason, qui avait été serveur au Barret avant de devenir le comptable de l'empire financier de Roo, répondit :

— C'est simple : on a trop de débiteurs qui ne nous remboursent pas alors que nous payons toutes nos factures en temps et en heure. Nous sommes obligés d'emprunter de

l'argent pour des choses que nous aurions pu payer avec nos fonds propres.

— Lesquels n'existent plus, coupa Roo, qui avait prêté jusqu'à son dernier souverain au duc James. J'ai autant de chances de voir la Couronne me rembourser que d'apprendre à voler. (Il se leva en soupirant et fit le tour de son bureau.) Qu'est-ce que tu me proposes de faire ?

— Vous pourriez vendre quelques-unes de vos possessions les moins rentables, suggéra Jason, qui n'avait pas beaucoup changé depuis leur première rencontre, trois ans plus tôt.

— C'est vrai, mais j'ai horreur de me défaire d'une partie de mon capital. (Il bâilla.) Je suis fatigué. Quelle heure est-il ? ajouta-t-il en voyant par la fenêtre que la nuit était tombée.

Jason se retourna et regarda la pendule keshiane suspendue au-dessus du rez-de-chaussée.

— Presque sept heures.

— Karli doit être furieuse. J'avais promis de rentrer à six.

— Votre famille est en ville ?

— Eh oui, répondit Roo, qui attrapa son manteau et dévala les escaliers.

Fort heureusement, quand il arriva chez lui, il trouva Karli en grande conversation avec Helen Jacoby. Après la mort de Randolph Jacoby, dont le frère avait organisé le meurtre du père de Karli, les deux femmes étaient devenues amies tout en gardant une certaine réserve. Malgré tout, elles semblaient s'apprécier mutuellement et les enfants adoraient jouer tous les quatre. Roo s'était d'ailleurs aperçu qu'il aimait beaucoup les soirées où les deux familles dînaient ensemble.

— Te voilà, dit Karli. Le dîner sera servi dans quelques minutes.

Les enfants se jetèrent sur lui aux cris de « Papa ! » et « Oncle Rupert ». Le hall d'entrée s'emplit de bruits joyeux. En riant, Roo se fraya un chemin à travers cet amas de jambes et de bras qui se tendaient pour l'attraper et monta à l'étage.

Comme Abigail tentait de le suivre, il se retourna :

— Je redescends tout de suite, chérie.

— Non ! s'écria-t-elle d'un ton impérieux. Va-t'en !

Puis elle fit demi-tour, d'un air majestueux, et s'en alla se poster au bout du couloir, les bras croisés. Roo, au beau milieu de l'escalier, regarda en direction du salon où étaient assises les deux femmes. Karli paraissait étonnée tandis qu'Helen riait.

— Ils passent tous par cette phase, expliqua-t-elle.

Roo hocha la tête et monta en courant dans la chambre qu'il partageait avec Karli. Il fit un brin de toilette et changea de chemise, puis redescendit dans la salle à manger. Les enfants babillaient gaiement, assis à l'une des extrémités de la longue table tandis que leurs parents leur faisaient face, de l'autre côté.

Roo remarqua qu'Helen avait adopté une nouvelle coiffure à la mode : les cheveux relevés et bouclés autour du front avec des frisettes qui lui tombaient sur la nuque, échappées d'un peigne étrange. Le jeune homme se demanda s'il serait impoli de demander en quoi était ce peigne ; il s'aperçut alors qu'il ignorait tout des dernières tendances dans la capitale.

Sylvia le saurait sûrement, mais il la voyait rarement vêtue désormais. De plus, il lui paraissait quelque peu indécent de penser à sa maîtresse alors que son épouse et Helen étaient assises à côté de lui.

— Eh bien, Roo, on dirait que vous rougissez ! s'exclama Helen.

L'intéressé feignit une quinte de toux avant d'expliquer :

— J'ai un chat dans la gorge.

Il recommença à tousser comme un forcené avant d'essuyer d'invisibles larmes avec sa serviette.

Helen rit de nouveau et Roo fut presque choqué de découvrir à quel point elle était jolie. Il l'avait toujours trouvée mignonne, même si elle n'avait pas la beauté de Sylvia. Mais ainsi vêtue pour le dîner, les cheveux relevés, la jeune femme était réellement très séduisante.

— Helen me disait qu'à son avis, tu diriges très bien sa compagnie, dit alors Karli.

Roo haussa les épaules.

— L'établissement se dirige tout seul ou presque. Tim Jacoby…

Il était sur le point de dire que ce salaud connaissait bien le commerce, mais changea sa phrase au dernier moment, compte

tenu du fait qu'il s'adressait à la belle-sœur de l'individu en question.

— … était très bien organisé.

— En effet, il l'était, approuva Helen.

La conversation tourna ensuite autour des enfants et des différentes périodes de leur croissance. Les garçons commençaient à se comporter comme tels, les filles devenaient de plus en plus féminines, ce qui n'empêchait pas le monde de l'enfance de demeurer un mystère aux yeux de Roo.

Il observa ses propres enfants et reconnut qu'il ne savait presque rien d'eux. Il leur prêtait rarement attention et il se sentit brusquement mal à l'aise à cause de ça. Peut-être qu'en grandissant, ils auraient des choses intéressantes à lui dire.

Son regard s'attarda de nouveau sur Helen Jacoby, qui finit par se tourner vers lui. Cessant alors de la dévisager, Roo lui proposa un cognac.

Karli parut surprise car il ne servait des spiritueux qu'à ses associés ou partenaires en affaires.

— Non, merci, refusa la jeune femme. Le temps de rentrer à la maison, il sera l'heure de mettre les enfants au lit.

La famille Jacoby s'en alla dans l'une des carrioles de Roo. Tandis que Karli montait coucher les enfants, le jeune homme resta seul un moment dans son bureau à boire un cognac dont il sentait à peine le goût. L'inquiétude lui dévorait l'esprit car il savait la guerre imminente. Il était temps d'envoyer sa famille à l'Est ou tout du moins dans sa propriété à la campagne, d'où elle pourrait fuir plus facilement.

Ses discussions avec Erik, Jadow Shati et d'autres personnes de confiance lui avaient permis d'apprendre la présence d'envahisseurs au sein même du royaume. La plupart avaient été neutralisés mais à quel point le voyage vers l'Est deviendrait-il dangereux lorsque les combats auraient commencé ?

Karli redescendit au rez-de-chaussée et lui demanda :

— Tu viens te coucher ?

— Oui, dans quelques minutes. On dirait que tu apprécies Helen et ses enfants, ajouta-t-il au moment où sa femme s'apprêtait à repartir.

— Oui, c'est vrai. Sa famille est originaire du même village que la mienne et nous avons beaucoup en commun. En plus, ses enfants sont adorables.

Roo eut alors une idée.

— Quand la fête du Solstice sera passée, que dirais-tu d'emmener les Jacoby passer quelques semaines dans notre maison de campagne ? Les enfants pourront nager dans le ruisseau et monter à cheval.

— Roo, ils sont trop petits pour faire de l'équitation.

— Eh bien, on leur trouvera des poneys et de petites carrioles. (Il se leva.) Il va faire si chaud en ville, le temps sera beaucoup plus supportable à la campagne.

— Tu n'essayes pas de te débarrasser de moi, Rupert ? demanda prudemment Karli.

Inquiet à l'idée qu'elle puisse soupçonner son aventure avec Sylvia, Roo prit sa femme dans ses bras.

— Bien sûr que non. J'aimerais juste passer un peu de temps au calme avec ma famille.

— Quatre enfants dans une maison au lieu de deux, ce n'est pas vraiment ce que j'appelle du calme, rétorqua Karli.

— Tu sais ce que je veux dire.

Pour rire, il lui donna une tape sur les fesses, puis l'embrassa.

— Allons nous coucher, lui dit-elle.

Bien que distrait par l'inquiétude qui le hantait, Roo fut malgré tout capable de lui donner du plaisir. Après avoir fait l'amour, elle s'endormit dans ses bras. Le jeune homme, perplexe, eut plus de mal à trouver le sommeil. Comme toujours, il avait pensé à une autre femme en faisant l'amour à la sienne, mais cette fois, il s'agissait d'Helen Jacoby et non de Sylvia d'Esterbrook.

Roo se souvint alors de Gwen, la serveuse de Ravensburg qui lui avait fait découvrir les choses de l'amour.

*Gwen avait raison*, se dit-il. *Les hommes sont tous des porcs.*

La fatigue mit un terme à cet instant de lucidité. Roo sombra dans un profond sommeil.

Erik lut les ordres qu'il venait de recevoir.

— On nous rappelle à Krondor, annonça-t-il.

Les caporaux Harper et Reed le saluèrent et allèrent aussitôt relayer les ordres auprès des soldats dispersés dans les collines.

Le jeune homme s'essuya le front. Il savait que la plupart des hommes qui l'avaient accompagné dans cette expédition faisaient partie des derniers à être ainsi entraînés. Certains viendraient grossir les rangs des soldats capables de remplir cette mission vitale qui consistait à limiter la progression des envahisseurs afin de les contenir aux endroits où le prince Patrick et ses conseillers voulaient qu'ils soient. Mais la plupart des dernières recrues seraient assignées à la défense de la cité, tandis que les unités chargées d'occuper les collines partiraient bientôt par petits groupes ressemblant à des patrouilles, afin que les agents de la reine Émeraude ne se doutent de rien.

Erik admirait le plan du maréchal William car il donnait l'impression de rappeler toutes les troupes éparpillées dans le royaume de l'Ouest dans le but de défendre la capitale.

Le jeune homme regarda le soleil, les yeux plissés. On n'était plus qu'à deux semaines du solstice d'été. La flotte de la reine Émeraude devait approcher des passes des Ténèbres. Il faisait plus chaud que d'ordinaire à cette époque de l'année, l'été risquait donc d'être éprouvant.

Pendant que ses hommes se rassemblaient, Erik songea que, même si le temps était parfait, l'été se révélerait malgré tout difficile. Cependant, lorsque les envahisseurs arriveraient dans ces collines, l'automne toucherait à sa fin. Si les soldats d'Erik parvenaient à tenir leur position jusqu'aux chutes de neige, le royaume survivrait.

Harper revint en disant :

— J'ai fait passer les consignes, sergent-major. Nous serons prêts à partir d'ici une heure.

— Bon travail, le félicita Erik. Avez-vous vu le capitaine Greylock ces dernières heures ?

— Oui, là-bas, il y a une heure environ.

— Lorsque les hommes seront prêts, ne m'attendez pas, mettez-vous en route. (Il balaya les collines du regard.) Il reste quatre heures avant le coucher du soleil et je veux mettre une

bonne quinzaine de kilomètres derrière nous avant de songer à monter le camp.

— À vos ordres, sergent-major !

Erik se mit en selle et partit dans la direction indiquée par le caporal. Il trouva Greylock occupé à lire une carte sur le bord de la route.

— Owen, appela le jeune homme en arrivant à sa hauteur.

— Erik ! Tu es prêt à partir ?

— Les hommes se mettent en ordre de marche. Ils devraient prendre la route d'ici quelques minutes. (Le jeune homme mit pied à terre et s'assit lourdement à côté du capitaine.) Je suppose que notre mission ici s'achève.

— En ce qui concerne l'entraînement, c'est vrai, admit Greylock, qui s'assit à côté d'Erik et laissa son cheval brouter l'herbe du fossé. Mais lorsqu'on reverra ces collines, nous devrons les défendre pour de bon.

— J'ai dû regretter un bon millier de fois de ne pas avoir quelques jours supplémentaires pour mieux préparer ces hommes.

— Tu as fait des miracles. Sincèrement, personne n'aurait pu tirer davantage de ces soldats, pas même Calis ou Bobby de Loungville.

— Merci, Owen. (Erik soupira.) Mais j'ai quand même peur que ce ne soit pas suffisant.

— Tu n'es pas le seul à te faire du souci, mon jeune ami, crois-moi.

— Messire William vous a-t-il dit ce que nous allons faire ?

— Il m'a expliqué le rôle que toi et moi jouerons dans cette guerre. Quant au reste, je peux le deviner.

— On va perdre Krondor, n'est-ce pas ?

— Sûrement. Tu as vu ce qui arrive aux cités qui résistent à la reine. Mais on doit réussir à tenir Krondor suffisamment longtemps pour retarder l'arrivée des envahisseurs dans les montagnes.

Erik leva les yeux vers le ciel que parcouraient de légers nuages blancs.

— Si le temps se maintient au beau, l'été sera long.

Greylock soupira.

— Je sais. Le prince Patrick a demandé à quelques magiciens quelles sont leurs prévisions et tous ont dit que l'été risque de s'éterniser.

— Je ne cesse de m'interroger au sujet de ces magiciens. Puisque la reine les utilise, pourquoi ne faisons-nous pas de même ?

Owen sourit.

— Je suppose que nous réservons à nos ennemis quelques mauvaises surprises de nature magique. Mais souviens-toi de l'explication de Nakor. Il nous a assez souvent répété pourquoi on n'utilise pas les magiciens en cas de guerre.

Erik éclata de rire.

— Oui, je m'en souviens. « Le premier magicien jette un sort. Le deuxième riposte et en jette un autre. Le troisième bloque le sort du deuxième, mais le quatrième entre en scène et lance encore un autre sortilège. Résultat, ils restent tous là à essayer de se vaincre les uns les autres et pendant ce temps-là l'armée se ramène et les taille en pièces », imita-t-il.

Owen rit à son tour.

— Tu l'imites bien !

Erik haussa les épaules.

— Le problème, c'est que si on ne fait rien pour contrer ses magiciens, on laisse la reine prendre un sacré avantage.

Owen se leva.

— Ah, je me fais trop vieux pour courir ainsi la campagne. Mes os s'en ressentent.

Il éloigna son cheval du bas-côté en courbant exagérément le dos, comme un vieillard. Erik rit à nouveau. Puis Greylock se mit en selle.

— En tout cas, mon jeune ami, plus je t'écoute, plus j'ai l'impression d'entendre parler un général et non un sergent-major. Ne commence pas à poser ce genre de questions en présence du prince, il pourrait bien te donner une promotion.

— En d'autres termes, mieux vaut que je la boucle, conclut Erik en riant.

— Comme je le disais tout à l'heure, je suis sûr que le prince a plus d'un tour dans son sac.

Erik se mit en selle à son tour.

— Je vous reverrai quand j'aurai ramené mes hommes en ville.

— Entendu, dit Greylock. Oh, juste une chose encore.

— Oui ?

— Les commandants de garnison ont été appelés à se rendre à Krondor pour célébrer Banapis en compagnie du prince – ça, c'est la version officielle. En réalité, ils doivent participer à un conseil de dernière minute. Mais ça signifie que de Beswick sera là.

— J'ouvrirai l'œil, promit Erik.

— Tant mieux, car la fête du Solstice à Krondor ne ressemble en rien à celle qui a lieu à Ravensburg.

Erik acquiesça. Depuis qu'il était entré au service du prince, il n'avait encore jamais vu Krondor célébrer Banapis, car il était chaque année absent de la cité.

— J'essayerai de ne pas me laisser trop distraire.

Il talonna les flancs de sa monture et prit la direction de l'endroit où ses hommes se rassemblaient. Il n'avait pas revu de Beswick depuis qu'il avait emmené le deuxième détachement de soldats dans les montagnes. Mais il n'oubliait pas que son nouvel ennemi était peut-être l'un des agents de Mathilda de la Lande Noire. De plus, il avait quatre très bonnes raisons de garder cet individu à l'œil, même s'il n'était en rien lié à la baronne.

Erik se tenait avec raideur dans le fond de la pièce où on l'avait relégué parce qu'il n'avait aucun titre de noblesse. Les capitaines Calis et Greylock, en leur qualité d'officiers supérieurs, se trouvaient de l'autre côté de la salle en compagnie du maréchal William, du duc James et du prince de Krondor.

Erik connaissait de vue quelques autres participants, membres de la cour, fonctionnaires de haut rang ou nobles de la région. Mais il n'avait discuté qu'avec certains d'entre eux et, encore, en de rares occasions. Il savait qu'on le libérerait d'ici une heure et qu'il pourrait alors prendre une heure ou deux pour lui avant de se remettre au travail qu'on ne manquerait pas de lui donner.

Patrick se leva.

— Messieurs, je suis heureux de voir que vous avez tous répondu à mon appel. Nous allons vous diviser en petits groupes et donner à chacun un aperçu complet de la situation. Mais vous n'ignorez pas qu'une armée hostile se dirige vers notre royaume et que nous avons passé les derniers mois à nous préparer à une invasion imminente.

« Certains d'entre vous en savent plus que d'autres, mais pour des raisons de sécurité, je vous ordonne à tous de ne pas échafauder d'hypothèses et de ne pas partager les informations que vous détenez. Dites-vous que votre voisin en sait autant que vous, ni plus ni moins, et qu'il ne peut rien vous apprendre que vous ne sachiez déjà. Évitez donc de poser des questions à droite et à gauche.

Certains nobles parurent quelque peu interloqués par ce discours, mais personne ne fit de commentaire. Quelques-uns balayèrent la pièce du regard, comme pour mesurer la réaction des autres.

— Maintenant, venons-en à la situation proprement dite. Voici ce que tout le monde doit savoir avant le début des hostilités.

Le prince fit signe à deux écuyers qui retirèrent une tapisserie suspendue au mur. Derrière se trouvait une immense carte du royaume de l'Ouest, depuis la Côte sauvage jusqu'à la Croix de Malac. Patrick ramassa une longue baguette et pointa directement les passes des Ténèbres.

— C'est là que nous attendons la flotte ennemie, qui devrait arriver d'ici une semaine.

Quelques murmures s'élevèrent parmi les nobles, mais le silence retomba très vite dans la pièce.

— Lorsqu'ils arriveront à cet endroit, ajouta le prince en désignant le nord de la cité de Finisterre, nous devrons déjà être prêts à les recevoir. C'est pourquoi vous allez passer la semaine précédant Banapis en réunion. Vous recevrez vos ordres de mission et on vous aidera à vous préparer. Puis nous fêterons le solstice comme si de rien n'était. Il faut à tout prix éviter d'alarmer la population, même si des rumeurs circulent déjà. Messire James ?

Le duc de Krondor se leva à son tour.

— En ce moment même, mes agents répandent davantage de rumeurs en ville. Nous n'essayons pas de nier que nous allons bientôt être en guerre, mais nous tentons de faire croire que Kesh la Grande est responsable de tous les troubles. Puisque Krondor n'a pas vu d'armée keshiane depuis plus de deux cents ans, les habitants s'inquiéteront davantage des hausses d'impôts et de l'impossibilité de se rendre à Shamata que d'un danger imminent. (Son visage s'assombrit.)

« Mais ça risque de rapidement changer. Lorsque les navires à destination des Cités libres ou de la Côte sauvage ne reviendront pas à Krondor parce que les envahisseurs les en auront empêchés, la nouvelle se répandra plus vite qu'une traînée de poudre. Depuis les quais jusqu'aux fermes à l'extérieur de la cité, tout le monde saura que nos ennemis arrivent par l'ouest. À ce moment-là, il nous faudra verrouiller Krondor.

— Vous allez mettre la cité sous loi martiale ? demanda l'un des nobles.

— En effet, répondit le prince Patrick.

— Nos ennemis sont dangereux, reprit James, bien plus que vous pouvez l'imaginer. Lorsque vous aurez assisté à toutes les réunions que nous avons prévues pour vous cette semaine, vous aurez un meilleur aperçu de ce danger. En attendant, vous devez me croire sur parole : Krondor n'a jamais affronté un tel péril.

« Nous allons imposer un couvre-feu aux habitants de cette ville. Si possible, nous organiserons une évacuation de la cité dans le calme, avant qu'elle soit encerclée. Mais lorsque l'ennemi débarquera, nous fermerons les portes et Krondor devra tenir.

— Et l'Est, alors ? s'enquit un autre noble. Va-t-il venir à notre secours ?

Patrick leva la main.

— Silence. Comme je l'ai déjà dit, nous ne vous dirons que ce que vous avez besoin de savoir. Vous vous contenterez d'obéir, déclara-t-il d'un ton qui ne souffrait aucune objection.

Si les nobles présents se sentirent offensés, ils n'en laissèrent rien paraître.

— Puisque nous sommes d'accord sur ce point, laissez-moi vous présenter les officiers qui dirigeront les opérations. Tout d'abord, le maréchal William est promu, sur ordre du roi, commandant des armées de l'Ouest.

Quelques membres de l'assistance parurent s'intéresser à la nouvelle, mais personne ne prit l'air choqué. La tradition voulait que le maréchal de Krondor occupe un rang aussi élevé qu'un duc. Il était d'ailleurs arrivé qu'une même personne détienne ces deux charges : maréchal et duc de Krondor.

Patrick désigna le demi-elfe.

— Le capitaine Calis agira désormais en qualité de général du royaume.

Le prince leva un nouveau document pour appuyer ses dires. Sur le moment, personne ne parut comprendre la signification de cette déclaration. Puis plusieurs nobles, bouche bée, laissèrent transparaître leur étonnement, que partageait Erik. Si Calis avait été nommé général de l'Ouest, il serait devenu commandant en second des troupes de la principauté. Mais le rang de général du royaume faisait de lui le second du maréchal William et le plaçait au-dessus de n'importe quel duc.

— Je préfère que l'on continue à m'appeler capitaine, expliqua Calis, et je choisis pour m'assister le sergent-major Erik de la Lande Noire. Il n'a qu'un grade modeste, mais vous devrez obéir à ses ordres comme s'il s'agissait des miens.

Cette déclaration provoqua un tollé, mais Patrick y mit fin sans perdre de temps, en donnant un coup de baguette sur la table, ce qui fit taire les nobles.

— Ce régiment spécial opérera indépendamment des armées de l'Ouest. Cependant, si la situation l'exige, les officiers de ce régiment seront amenés à vous donner des ordres. Que ceci soit bien clair entre nous : quel que soit leur grade, vous devrez leur obéir comme si leurs ordres venaient de la Couronne elle-même. Nous nous sommes compris ?

Le discours du prince ne laissait place à aucun malentendu.

— Oui, Votre Altesse, dirent certains nobles.

— Vous devrez également obéir aux Pisteurs royaux et à d'autres auxiliaires spéciaux dont nous vous fournirons la liste complète avant votre départ.

Erik balaya la pièce du regard. La plupart des ducs présents avaient du mal à cacher leur colère. Patrick les rappela à l'ordre en donnant un nouveau coup de baguette sur la table.

— Messires ! s'exclama-t-il d'une voix forte mais calme. Lorsque cette guerre sera terminée, vous comprendrez pourquoi il était nécessaire de créer des régiments spéciaux opérant en dehors du cadre traditionnel des armées de l'Ouest. Est-il besoin de vous rappeler ce que la guerre de la Faille nous a enseigné ? Il est essentiel que le commandement soit uni. Je n'ai qu'un maréchal et c'est à lui de décider de l'organisation des troupes qu'il a sous ses ordres.

William prit alors la parole, comme s'il n'attendait que ça :

— Nous allons organiser la défense autour de Krondor en utilisant vos soldats, messires. Ceux d'entre vous qui commandent des garnisons toutes proches y retourneront dès le lendemain de Banapis. Ceux qui viennent de loin peuvent s'attendre à voir leurs troupes rejoindre la garnison du prince, où ils seront directement sous mes ordres. Nous allons également avoir besoin de volontaires parmi vous pour des missions très dangereuses. Encore une fois, je vous recommande de ne parler à personne des informations particulièrement sensibles que vous allez recevoir cette semaine. Nos ennemis sont rusés et ont des agents partout, peut-être même parmi vos hommes. Ne faites confiance à personne en dehors de cette pièce. Nous allons à présent nous entretenir avec chacun de vous en privé. En attendant, vous pouvez disposer.

Erik regarda les seigneurs de l'Ouest quitter la pièce. Certains avaient encore du mal à maîtriser leur fureur. Lorsqu'il n'y eut plus dans la salle que James, William, Calis, Erik et quelques hauts fonctionnaires, Patrick reprit la parole :

— Ça s'est mieux passé que je m'y attendais.

Erik laissa transparaître son étonnement.

— Il veut dire par là qu'on n'a pas eu de rébellion ouverte, lui expliqua Calis.

William éclata de rire.

— On a attendu la dernière minute avant de leur annoncer qu'ils allaient être relégués à un rôle secondaire. Mais on ne pouvait se permettre d'attendre davantage.

— Je ne suis pas sûr de comprendre, avoua Erik.

— C'est aussi bien comme ça, répliqua Calis. Votre Altesse, si vous voulez bien m'excuser ?

— Oui, allez-y, vous feriez mieux de vous dépêcher.

Erik regarda William, qui souffla à demi-mot :

— Mission spéciale.

Depuis qu'il était devenu sergent-major, Erik s'était habitué à voir Calis disparaître ainsi de temps à autre. Aussi mit-il sa curiosité de côté.

— Je comprends, monsieur.

— J'ai beaucoup de travail à vous donner, sergent-major, ajouta le maréchal. Mais je dois auparavant m'occuper de ces nobles qui nous ont quittés de fort méchante humeur. Prenez votre soirée et profitez-en pour vous détendre. À partir de demain midi et jusqu'à Banapis, je vais vous faire travailler de l'aube au crépuscule.

— Bien, monsieur. Ce sera tout ?

— Pour le moment. Mais commencez à sélectionner, parmi les derniers soldats que vous avez entraînés, ceux qui pourraient servir dans les montagnes. Je veux la liste des cinquante meilleurs sur mon bureau demain à midi.

— Bien, monsieur.

— J'ai déjà ordonné à trois cents de vos meilleures recrues de partir demain à l'aube, sous les ordres de Colwin et de Jadow Shati. Les autres s'en iront par petits groupes au cours de la semaine. Je vous informerai de tout ça demain midi. En attendant, vous avez quartier libre.

Erik salua son supérieur et souhaita une bonne journée au prince et à ses compagnons. Puis il se hâta de regagner ses quartiers et s'assit pour passer en revue le nom des soldats qui venaient juste de rentrer à Krondor.

Le découragement l'envahit pendant quelques instants. Tous ces noms ne lui disaient rien : comment choisir parmi eux les cinquante qui auraient une petite chance de survivre dans les montagnes ? Puis un dénommé Reardon attira son attention. Il

se souvenait de lui en raison d'une blague scabreuse mais particulièrement drôle qu'il avait faite à un moment difficile, là où d'autres auraient perdu leur calme. Ses camarades avaient ri, faisant ainsi baisser la pression, ce qui leur avait permis de mener à bien la tâche qu'Erik leur avait confiée.

Il revit en pensée le visage de cet homme et commença à se souvenir de ceux qui l'accompagnaient. En quelques instants, Erik associa une douzaine de noms à des visages.

Une heure plus tard, il avait fini de dresser sa liste. Soulagé d'en avoir terminé, il se rendit aux étuves et y trouva plusieurs soldats ayant quartier libre eux aussi. Il les écouta bavarder entre eux le temps de faire sa toilette. Lorsqu'il ressortit des étuves, il était certain que la garnison tout entière ne parlait plus que d'un conflit imminent.

Le jeune homme mit des vêtements propres et se rendit rapidement à *l'Auberge du Bouclier Brisé*. La salle commune était presque comble mais cela n'empêcha pas Kitty de pratiquement sauter par-dessus le comptoir pour se jeter dans ses bras. Erik éclata de rire.

— Doucement, jeune fille ! protesta-t-il tandis qu'elle l'embrassait. Les gens vont croire que vous n'avez aucune moralité !

— On s'en fout de ce que pensent les gens ! répliqua son amante.

La remarque fit rire plusieurs clients à proximité.

— Bien dit, chérie ! s'exclama l'une des prostituées qui travaillaient pour le duc James.

— Comment ça s'est passé en mon absence ? demanda Erik.

— Je me suis sentie seule, répondit Kitty en lui pinçant la joue. Combien de temps as-tu avant de retourner au palais ?

Erik sourit.

— On ne m'attend pas avant demain midi.

La jeune fille poussa un cri de joie.

— C'est moi qui ai fait l'ouverture aujourd'hui, alors je finis dans deux heures. Je vais te servir quelque chose à manger, mais ne t'enivre pas trop avec tes compagnons de mauvaise vie parce que j'ai des projets pour toi !

Erik rougit. Les clients à portée de voix rirent à nouveau de l'audace de Kitty. Celle-ci libéra son amant qui rejoignit le sergent Alfred, assis dans un coin de la salle avec d'autres hommes de son régiment. Erik prit une chaise tandis qu'une autre serveuse lui apportait une chope de bière. Elle débarrassa ensuite les verres vides et laissa les soldats entre eux.

— Vous en faites une tête, s'étonna le jeune homme.

— C'est à cause des ordres, expliqua Alfred.

— On part demain soir au coucher du soleil, compléta un caporal rodezien du nom de Miguel.

— Je vois, fit Erik avant de prendre une longue gorgée de bière.

— Ça commence, murmura Alfred.

Ses camarades acquiescèrent. Mais Erik, qui était le seul à cette table à avoir accompagné Calis sur Novindus, secoua la tête.

— Non, ça a commencé il y a bien longtemps. (Son regard se perdit dans le vide avant de revenir à ses compagnons.) Mais maintenant c'est nous qui sommes visés.

Kitty se glissa au creux des bras d'Erik.

— C'est moche que tu doives partir demain.

— Je sais.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Qu'est-ce qui te fait croire que quelque chose ne va pas ?

Ils étaient allongés dans la solitude toute relative du grenier. Erik aurait pu payer une chambre s'il l'avait voulu, mais il avait grandi dans un endroit similaire et trouvait rassurante l'odeur du foin, des animaux, du cuir et du fer.

— Je te connais, Erik. Tu es inquiet.

Le jeune homme pesa soigneusement ses mots.

— Connais-tu un moyen de sortir de la cité ?

— Oui, je sais où se trouve la porte, plaisanta Kitty.

— Non, je veux dire, si la cité était bloquée, tu crois que tu saurais quand même en sortir ?

La jeune fille se souleva sur un coude pour mieux regarder son amant.

— Pourquoi ?

— Réponds simplement à ma question.

— Je pense que j'aurais du mal à sortir sans tomber sur les Moqueurs.

Erik formula soigneusement sa phrase, car ce qu'il allait lui dire ne passait pas loin de la trahison et s'opposait formellement aux ordres qu'il avait reçus.

— J'ai une faveur à te demander.

— Tout ce que tu voudras.

— La semaine prochaine, lorsque la fête se calmera, juste avant le coucher du soleil…

— Oui ?

— Quitte la cité, glisse-toi parmi des fermiers retournant dans leur village.

— Pourquoi ? s'exclama Kitty, l'air franchement surprise.

— Je ne peux pas vraiment te le dire, mais je ne veux plus te voir à Krondor après Banapis.

— Dis plutôt que tu refuses de m'expliquer. Mais qu'est-ce qui se passe à la fin ?

— Le duc James a sans doute posté ses agents à toutes les portes de la ville. À mon avis, leur rôle n'est pas simplement de repérer des agents ennemis, mais de t'empêcher de fuir Krondor, toi et tous ceux qu'il oblige à le servir. Banapis est ta seule chance de leur échapper.

— Mais pourquoi dois-je quitter Krondor ?

— Parce que si tu restes, je ne sais pas si tu survivras, expliqua Erik. Je ne peux pas t'en dire plus.

— Tu me fais peur, lui reprocha la jeune fille.

Elle n'avait jamais admis redouter quoi que ce soit, si bien que ces mots touchèrent profondément son amant.

— Tant mieux, affirma-t-il. Tu dois redouter ce que je te cache, plus que tu crains le duc James. Quitte la ville et va te cacher dans la maison de campagne de Roo. Je vais m'arranger pour qu'il t'aide à quitter l'Ouest. Mais tu ne dois rien dire à personne.

— Où seras-tu pendant que je me cacherai dans l'Est ?

— Je ferai la guerre.

Erik sentit la jeune fille fondre dans ses bras. Des larmes brûlantes trempèrent sa poitrine.

— On ne se reverra pas, c'est ça ?

Il serra Kitty contre lui, caressa ses cheveux et l'embrassa sur la joue.

— Je ne sais pas, mais je ferai tout pour qu'on se revoie, mon amour. Elle l'embrassa à son tour.

— J'aimerais oublier tout ce que tu viens de dire.

— Tu peux, jusqu'à Banapis.

— D'accord. On oublie tout jusqu'à Banapis.

# Chapitre 12

# SOLSTICE D'ÉTÉ

— On n'a jamais vu ça à Ravensburg, pas vrai ? fit Roo.

— Tu as raison, reconnut Erik.

La cour du palais était remplie de nobles en visite qui attendaient l'ouverture officielle de la fête de Banapis, le solstice d'été, laquelle débutait traditionnellement à midi. Erik, en proie à des émotions contradictoires, regarda autour de lui. Banapis était d'ordinaire le jour le plus heureux de l'année, où chaque habitant du royaume fêtait son anniversaire et où l'on ne faisait que boire, jouer, danser ou s'aimer, car ces quelques heures étaient consacrées à toutes les activités dites de loisir. Après midi, les serviteurs étaient libres de faire ce qui leur plaisait et pouvaient, après avoir dressé les tables des banquets des nobles, se mêler à eux ou se rendre en ville pour se distraire.

À Ravensburg, la fête était considérablement moins protocolaire. Les serviteurs travaillaient toute la nuit et toute la matinée pour préparer les différents repas. Puis les représentants officiels de la ville – les membres de la guilde locale des vignerons – quittaient leur halle pour marquer le début des festivités. Ce jour-là, tout était gratuit à Ravensburg, car l'on partageait tout, quels que soient ses moyens. Les gens apportaient ce qu'ils pouvaient aux tables communes et le festin débutait à midi.

À Krondor, les serviteurs ne prendraient part à la fête que le soir, lorsque le prince et sa famille se seraient retirés pour la nuit. Certains étaient autorisés à partir plus tôt mais ils devaient ensuite rentrer prendre la place de ceux qui avaient travaillé toute la journée. En effet, en dépit de la tradition, il était impensable que la famille royale soit privée de ses serviteurs.

Erik savait, pour avoir contribué à faire passer la consigne, que les soldats avaient ordre de limiter leur consommation de boisson. Si l'un d'eux se présentait en état d'ébriété à la porte de la caserne, il recevrait une sanction le lendemain. D'ordinaire, cela n'aurait pas suffi à décourager certains soldats parmi les plus jeunes. Mais ils avaient été prévenus que la punition consisterait en une journée entière de labeur aux côtés des condamnés aux travaux forcés qui construisaient la nouvelle jetée.

Telle était précisément la raison du nuage qui assombrissait l'humeur par ailleurs joviale d'Erik. Il ne pouvait pas tout à fait oublier les batailles à venir et il se faisait du souci au sujet de Kitty, car il ne savait pas si elle parviendrait à sortir de la cité comme prévu.

Il ne cessait d'ailleurs d'en débattre avec sa conscience, se disant qu'il aurait dû aller trouver le duc James en personne et lui demander d'envoyer Kitty au loin. Mais la peur d'un refus l'avait poussé à défier ses ordres. Certes, il aurait pu prétendre qu'il ne commettait aucun acte de trahison puisque James n'avait pas expressément défendu à la jeune fille de quitter Krondor. Mais il jouait sur les mots. Kitty s'était engagée à servir le duc et elle s'apprêtait, avec l'aide de son amant, à violer ce serment dans l'esprit sinon dans la lettre.

Cependant, une partie de lui ne s'en souciait absolument pas. La sécurité de Kitty était la chose la plus importante aux yeux du jeune homme, ajoutée à la peur qu'il éprouvait pour sa mère et son mari, Nathan. Kitty porterait à Ravensburg une lettre d'Erik demandant à Nathan d'emmener Freida dans l'Est.

Le jeune homme savait bien pourtant que les êtres qu'il aimait ne seraient nulle part en sécurité si le royaume était vaincu. Mais la guerre finirait par atteindre la lande Noire. Même si le royaume gagnait, Ravensburg se trouvait du mauvais côté des montagnes et tomberait sans doute aux mains des envahisseurs.

— Tu en fais une tête ! s'exclama Roo. Qu'est-ce que tu as ?

— Viens avec moi, répondit Erik à voix basse.

Roo expliqua à Karli qu'il s'en allait avec son ami. La jeune femme hocha la tête. Les enfants, propres comme des sous

neufs, avaient reçu l'ordre de rester sages, car leur père avait été invité, en compagnie d'une vingtaine d'autres marchands importants, à se mêler à la noblesse lors d'une réception donnée par le prince avant le début des festivités.

Duncan Avery paraissait en grande conversation avec Sylvia d'Esterbrook. Erik se demanda distraitement si Roo infligeait volontairement la compagnie de son grossier cousin à la jeune femme afin que Karli ne se doute de rien.

— Alors, dis-moi, qu'est-ce qui ne va pas ? dit Roo.

— Euh… Je vois que tu as amené Helen Jacoby et ses enfants.

— Oui, ils commencent vraiment à occuper une place importante dans ma vie. (Roo sourit.) En fait, Helen est une femme merveilleuse. Karli et elle sont devenues amies. Quant à nos enfants respectifs, ils s'entendent comme larrons en foire.

« Mais tu ne m'as pas emmené à l'écart pour me parler d'Helen Jacoby. Je vois bien qu'il y a quelque chose qui te tracasse. Je te connais trop bien, Erik de la Lande Noire, parce que je suis ton meilleur ami, tu te rappelles ? Tu veux me demander une faveur, mais comme tu ne sais pas comment poser la question… Alors, vas-y, crache le morceau.

— J'aimerais que tu caches Kitty, expliqua Erik à voix basse.

Roo écarquilla les yeux. Bien qu'il ne fût pas membre de la cour, il connaissait parfaitement la menace qui pesait sur le royaume, car il avait servi pendant un temps sous les ordres de Calis et avait été témoin des ravages provoqués par la reine Émeraude. Il n'ignorait rien des préparatifs du prince et de ses conseillers puisque la Couronne avait passé de nombreux contrats avec ses diverses compagnies. Il aurait pu situer avec une grande précision les dispositifs de défense car c'étaient ses chariots qui transportaient armes et fournitures militaires aux quatre coins de la principauté.

Roo connaissait également le statut de Kitty et savait qu'elle avait fait partie des Moqueurs avant d'être capturée par messire James. Mieux valait ne pas mécontenter le puissant duc de Krondor. Pourtant, le jeune homme n'hésita qu'un instant avant de répondre :

— Pas de problème.

Erik se sentit tellement soulagé que des larmes de gratitude commencèrent à perler à ses paupières.

— Merci, chuchota-t-il en reprenant le contrôle de ses émotions.

— Quand as-tu l'intention de la faire sortir de Krondor ?

Erik regarda tout autour d'eux pour s'assurer que personne ne les espionnait.

— Au coucher du soleil. Je lui ai trouvé de nouveaux vêtements et une perruque de théâtre. Elle se mêlera aux fermiers qui retournent dans leur village.

« J'ai laissé de l'argent et un cheval pour elle à *l'Auberge du Coq Silencieux* près du village d'Essford. L'aubergiste croit que je m'apprête à m'enfuir avec la fille d'un riche marchand. Je lui ai versé une grosse somme pour qu'il ne pose pas d'autres questions.

Roo sourit. Deux ans plus tôt, il avait emprunté de l'argent à son ami pour démarrer son entreprise. Lorsqu'il le lui avait rendu, la somme relativement modeste avait été multipliée par mille.

— Tu as enfin trouvé un moyen d'utiliser l'argent que j'ai gagné pour toi ?

Cette remarque arracha un faible sourire à Erik.

— Oui, enfin.

— Eh bien, j'espère que tu n'as pas payé cet aubergiste trop cher. Son établissement m'appartient et j'aurais pu te rendre ce service gratuitement.

Erik éclata d'un rire franc.

— Y a-t-il quelque chose à Krondor que tu ne possèdes pas ?

Roo jeta un coup d'œil en direction de Duncan et de Sylvia. Son cousin avait dû faire une remarque amusante car la jeune femme riait.

— Malheureusement, oui.

Erik ignora volontairement le sous-entendu.

— Quand pars-tu pour la campagne ?

— Demain. Kitty n'aura qu'une nuit à passer à l'auberge. Demain, elle pourra se présenter chez moi. Je la ferai travailler en cuisine et je dirai à Karli et aux autres serviteurs que je lui fais une faveur. (Il réfléchit quelques instants.) J'inventerai une

histoire comme quoi elle travaillait auparavant dans l'une de mes auberges et qu'elle s'est disputée avec un client. (Il baissa la voix.) Ensuite, j'expliquerai la vérité à Karli, qui acceptera volontiers de garder le secret. Elle adore tout ce qui est romantique.

Erik secoua la tête.

— Fais pour le mieux. Et encore merci.

— Allez, viens, répliqua son ami. On ferait mieux de retourner à la fête et de se mêler aux autres convives. Je suppose que tu vas aller faire un tour au *Bouclier Brisé* ?

— Dès que je pourrai m'éclipser poliment. (Erik sourit.) Les gens se poseraient des questions si je ne passais pas Banapis avec Kitty.

Une idée vint alors à Roo qui se pencha pour parler à l'oreille de son ami.

— Emmène-la au temple et épouse-la. Si James découvrait ce que tu trames, il t'en voudrait moins car ce serait ta femme que tu essayes de sauver.

Erik s'arrêta, comme frappé par la foudre.

— Me marier ? Je n'y avais jamais songé.

Roo plissa les yeux.

— Tu joues les soldats depuis trop longtemps, mon ami.

Les deux jeunes gens se mirent à rire. Puis Karli les rejoignit.

— Madame Avery, dit Erik, je vous rends votre mari.

Karli sourit.

— Merci. Toutes ces discussions d'adultes commencent à lasser les enfants. Nous allons les emmener dans la cour voir les jongleurs et les bouffons.

— Méfie-toi des charlatans, la prévint Roo. N'achète rien sans moi. Je te rejoins dans un moment.

Erik s'aperçut alors que son vieil ami plaisantait. Karli fit mine d'ignorer ces remarques. En compagnie d'Helen, elle emmena les enfants dire au revoir à l'épouse de messire James et s'en alla.

Erik et Roo connurent alors un brusque accès de panique, car dame Gamina tourna son regard violet vers eux. Les deux jeunes gens ne connaissaient que trop bien ses dons de

télépathie et ils comprirent aussitôt qu'elle avait mis leurs intentions au jour.

La vieille femme se figea. Une expression de tristesse mêlée à de la résignation passa sur son visage. Puis elle s'approcha des deux complices qui s'inclinèrent pour la saluer.

— Duchesse, c'est un plaisir de vous voir.

— Vous ne saurez jamais mentir avec conviction, Erik, alors inutile d'essayer. Quant à vous, monsieur Avery, n'essayez pas de le lui enseigner. Les hommes honnêtes comme lui ne courent pas les rues. (Gamina dévisagea Erik.) Je ne m'introduis jamais dans l'esprit de quelqu'un à moins d'y être obligée par mon époux pour le bien du royaume, expliqua-t-elle avec une lueur de regret dans les yeux. Mais parfois, je surprends certaines pensées sans le vouloir. Les gens ne se rendent pas compte qu'ils « crient » leur inquiétude. D'ordinaire, c'est lié à une grande émotion. (Elle sourit légèrement.) Alors, dites-moi, Erik, pourquoi avez-vous brusquement crié en pensant au mariage ?

Le jeune homme rougit violemment.

— C'est juste que… je vais épouser Kitty.

Gamina le dévisagea un moment avant de sourire à nouveau.

— Vous l'aimez vraiment, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

La duchesse tapota gentiment la main d'Erik.

— Alors, mariez-vous, jeune homme. Je ne sais pas s'il convient de vous souhaiter d'être heureux, compte tenu des jours sombres qui nous attendent. Mais j'espère que vous parviendrez au moins à grappiller le plus de joie possible. (Elle regarda par-dessus son épaule en direction de l'endroit où se tenait son mari, entouré d'autres nobles.) Profitez de votre jeunesse et, si toute cette histoire se termine bien, chérissez votre femme. Je sais combien il est difficile de servir le roi. Mieux encore, je sais à quel point il est dur d'être mariée à l'un de ses serviteurs.

Sur ce, Gamina tourna les talons et alla rejoindre son époux.

Roo regarda Erik et lui fit comprendre d'un signe de tête qu'ils devraient sortir de la salle particulièrement bondée. Il s'arrêta dans un couloir relativement désert.

— Tu crois qu'elle sait ?

— Je pense, acquiesça Erik.

— Mais va-t-elle tout répéter à son mari ?

Son ami haussa les épaules.

— Je ne pense pas qu'elle mentirait à son mari pour nos beaux yeux, mais s'il ne pose pas de questions, je crois qu'elle ne dira rien. (Il s'abîma un moment dans ses pensées.) Je trouve qu'il y a quelque chose de triste en elle.

— Si tu le dis. (Roo jeta un coup d'œil en direction de la salle.) Je ferais bien d'aller voir ce que fabrique Duncan.

— C'est ça, répliqua Erik d'un ton sarcastique, car il savait très bien que c'était Sylvia que son ami voulait voir. J'ai encore quelques détails à régler au palais avant d'aller voir Kitty. En tout cas, merci, chuchota-t-il à l'oreille de Roo. Je lui dirai de se présenter chez toi demain.

— Quand on partira pour l'Est, dans un mois, elle nous accompagnera déguisée en servante.

— Un mois ? Tu n'as pas peur qu'il soit trop tard ?

— Si j'essaye de partir plus tôt, tu peux être sûr que le duc trouvera une excuse pour me faire arrêter.

Roo serra le bras d'Erik et retourna dans la salle de réception.

De son côté, le jeune homme regagna ses quartiers afin de remplacer sa tunique noire, ornée d'un aigle cramoisi, par une chemise ordinaire. Tout en repliant la tunique, il examina l'oiseau rouge brodé sur la poitrine et se demanda ce que pouvait bien faire Calis en ce jour de Banapis.

— Là-bas ! s'écria Calis en tendant le doigt.

Anthony ferma les yeux et psalmodia à voix basse une série de douces syllabes. Brusquement, l'air se mit à miroiter devant les deux hommes, puis il se replia et se contracta. Un cercle semblable à la lentille d'une longue vue apparut devant eux. En son centre, ils virent clairement la flotte de la reine Émeraude, qui avait entamé sa traversée des passes des Ténèbres.

Le vieux magicien, haletant, ouvrit la bouche pour essayer de retrouver son souffle.

— C'est peut-être le sort le plus utile que je connaisse et surtout que je maîtrise. L'air se replie sous la forme d'une

lentille ronde qui sert à magnifier la lumière. C'est une magie très inoffensive. Les Panthatians ne devraient pas pouvoir nous repérer à cette distance, à moins qu'ils soient vraiment suspicieux.

Les deux hommes se tenaient au sommet d'une montagne surplombant les passes, à l'extrémité de la chaîne des Tours Grises.

— Assieds-toi, recommanda Calis, tu es à bout de souffle.

— C'est l'altitude, et l'âge aussi, reconnut Anthony en s'asseyant. Et puis, quelle idée de me forcer à escalader une montagne à une heure pareille ! ajouta-t-il en regardant le soleil matinal. Je n'aurais pas cru qu'il serait aussi fatigant de nous transporter jusqu'ici.

Le magicien était un homme mince approchant de la soixantaine. Sa chevelure blonde virait peu à peu au gris-blanc, même si les rides épargnaient encore sa peau claire. Il expira longuement et inspira plus profondément encore.

— Avant, je pouvais grimper jusqu'ici sans m'évanouir.

Calis se tourna vers son vieil ami en souriant.

— Tu exagères peut-être un peu, non ? Le col du Sud se situe neuf cents mètres plus bas que ce pic. Je doute que tu te sois jamais retrouvé à pareille altitude avant aujourd'hui.

— Bon, d'accord, j'exagère. (Le beau-frère du duc de Crydee s'allongea aussi confortablement que le lui permettait la roche.) Je suis trop fatigué pour regarder. Que vois-tu ?

— L'avant-garde de la flotte vient de franchir les passes et s'est déployée en formation d'attaque. Comment je fais pour tourner ce machin ?

En dépit de la saison, l'air était glacial au sommet de ce pic, qui se dressait à près de deux mille cinq cents mètres.

— C'est moi qui dois le faire tourner, expliqua Anthony. Dans quel sens ?

— D'abord à droite. Je veux voir où se trouve le gros de ses forces.

Anthony leva la main jusqu'à ce qu'elle soit parallèle à la lentille, puis décrivit un quart de tour. L'objet magique se déplaça de façon similaire.

Calis et Anthony se connaissaient depuis plus de vingt ans. A l'époque, le second était magicien à la cour du duc Martin et se mourait d'amour pour sa fille, Margaret. Il s'était rendu en compagnie de Nicholas et de Calis sur le continent de Novindus afin de retrouver la jeune fille qui avait été enlevée, avec d'autres otages, par les Panthatians. C'était à l'occasion de ce voyage qu'ils avaient découvert cette terre située à l'autre bout du monde.

— T'ai-je dit qu'à chaque fois que tu es dans les parages, on dirait que les choses tournent mal pour moi ? demanda Anthony.

— C'est juste une coïncidence, répondit Calis en souriant. J'en suis presque sûr. (Il regarda dans la lentille.) Ne bouge plus, ajouta-t-il en étudiant le déploiement de la flotte. Merde !

— Quoi ?

— Ils font preuve d'une grande prudence.

— Comment ?

— Ils ont envoyé des navires de combat bien plus loin que Nicky le pensait.

— Ça ne sent pas bon.

— En effet. Nicky va devoir affronter des navires de guerre et ne provoquera pas de grands dégâts au sein de la flotte, même s'il gagne.

— Tu ne sens pas quelque chose ? demanda Anthony en reniflant.

— Non, pourquoi ?

— Je me posais juste la question, répondit le magicien en reniflant de nouveau.

— Reviens un peu en arrière…

Anthony fit ce que lui demandait Calis, qui s'écria de nouveau :

— Ne bouge plus… La reine s'est entourée d'un cercle de navires de guerre autour de sa galère et… (Il s'interrompit.) Ça, c'est bizarre.

— Quoi donc ?

— Regarde ça !

Anthony se leva en poussant quelques grognements, pour la forme. Puis il jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de Calis.

— Dieux et poissons !

— Qu'est-ce que tu vois ? lui demanda le demi-elfe.

— Un démon assis sur un trône.

— Eh bien, moi, j'ai l'impression de voir dame Clovis.

— Oui, mais tu n'es pas magicien. (Anthony sortit un sac de poudre et le tendit à Calis.) Respire ça.

Calis fit ce qu'on lui demandait et éternua brusquement.

— C'est quoi, ce truc ?

— Désolé, il y a du poivre parmi les ingrédients.

Calis battit des paupières pour faire refluer ses larmes. L'espace de quelques instants, il aperçut deux silhouettes sur le trône au centre du navire : l'illusion de la reine Émeraude et le démon.

— Voilà qui pourrait expliquer ce qui est arrivé à Pug.

— Moi, j'aimerais bien que quelqu'un m'explique ce qui lui est arrivé. Je ne suis qu'un simple magicien et, pour être franc, je n'ai pas travaillé très dur depuis que j'ai obtenu mon titre de noblesse.

— Voilà ce qui arrive quand on épouse la fille d'un duc, rétorqua Calis.

— On n'a pas vraiment le temps de pratiquer la magie quand on a des terres à administrer.

— Mais jusqu'ici tu remplaces très bien Pug, ajouta sèchement le demi-elfe. Crois-tu pouvoir t'occuper de cette créature ?

Anthony ferma les yeux et formula une incantation silencieuse. Puis il s'ébroua et inspira profondément.

— Non, et je doute que Pug le pourrait.

— Vraiment, pourquoi ?

— Eh bien, je n'ai peut-être pas autant de pouvoirs que Pug et je ne suis peut-être pas aussi intelligent que certaines personnes au port des Étoiles, mais je suis au moins capable de sentir la magie.

— Comment ça, tu « sens » la magie ?

— Ne pose pas de questions. Secret professionnel.

— Peu importe. Tu disais ?

— Je suis sérieux, insista Anthony. D'ici, je peux sentir la puanteur de cette créature, et pourtant des kilomètres nous

séparent. Il s'est passé quelque chose d'énorme autour de ce navire. Peut-être s'agit-il de Pug. Si ce sont les résidus magiques que je sens actuellement, alors je peux te dire que des pouvoirs colossaux se sont affrontés. Or, comme cette créature est toujours là et qu'il n'y a aucune trace de Pug, nous ne pouvons que présumer le pire.

Calis soupira.

— La situation n'a fait qu'empirer depuis le début, tu ne trouves pas ?

— Est-ce qu'on peut s'en aller ? Je commence à prendre froid.

— Dans un moment. Tourne ce truc à gauche, je veux regarder en direction du sud-ouest si c'est possible.

— Non, ça ne l'est pas. Cette lentille a des capacités limitées, comme les yeux d'un humain. Il nous faudrait un cristal et je n'ai pas pensé à en apporter un. En plus, si j'avais un cristal, ce qui n'est pas le cas, on risquerait de se brûler les yeux en regardant cette créature.

— D'accord, alors tourne la lentille autant que possible, s'il te plaît.

Anthony obéit et entendit Calis émettre un « Ah ! » de satisfaction.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda le magicien.

— La reine a envoyé des navires de combat le long de la côte de Tulan. Mais son flanc sud est moins protégé.

— Ce n'est guère étonnant, vu qu'il n'y a que des îles désertes et les montagnes des Trolls au sud des passes. Je doute qu'elle craigne une attaque de trolls, vu qu'ils ne semblent pas posséder de bateaux.

— Non, mais Elarial n'est située qu'à une semaine de navigation et Li Meth se trouve à deux jours à l'ouest de son avant-garde. Quant à ces îles désertes, ce sont des repaires de pirates.

Anthony réfléchit quelques instants.

— Tu crois que James a prévu quelque chose ?

— Sans aucun doute. Depuis des mois, une rumeur prétend qu'une flotte ramènerait un fabuleux trésor d'une terre lointaine.

— Ce bâtard est sacrément rusé, tu ne trouves pas ?

— Je crois apercevoir des voiles, répliqua Calis en tendant le bras en direction du sud-est. Peux-tu tourner la lentille ?

— À chaque fois, ça me donne mal à la tête.

— Anthony, s'il te plaît.

— D'accord, d'accord.

— Ce sont des navires de combat en provenance de Li Meth et de Durbin ! Il doit y en avoir une centaine ! (Calis éclata de rire.) Je parie que cette armada compte tous les pirates de Durbin à Elarial !

Anthony regarda à son tour.

— On dirait que certains ne sont pas contents d'avoir de la compagnie.

— C'est que la plupart du temps, les capitaines de Durbin ne sont pas les bienvenus à Li Meth, et inversement. Déplace la lentille par là-bas, s'il te plaît.

Calis regarda Anthony choisir une nouvelle orientation légèrement nord-ouest.

— Ah, les Quegans !

— Ils sont loin ?

— Deux jours, peut-être.

Anthony fit un geste de la main. La lentille disparut.

— Super. On peut rentrer maintenant ?

— Oui. Je dois aller voir mon père. Si quelque chose est arrivé à Pug, il le saura.

En son for intérieur, Calis songea que Tomas saurait également s'il était arrivé quelque chose à Miranda. Nakor lui avait expliqué que les deux magiciens étaient ensemble mais avait refusé d'en dire davantage, ce qui inquiétait le demi-elfe.

Il prit à l'intérieur de son manteau une étrange sphère de métal et fit signe à Anthony de se tenir près de lui. Le magicien posa la main sur le bras de son ami qui activa avec son pouce un levier sur la sphère.

Aussitôt, ils traversèrent le néant et se retrouvèrent, légèrement désorientés, dans la cour derrière le château de Crydee. Trois personnes les y attendaient.

— Qu'avez-vous vu ? demanda Marcus.

Le duc faisait la même taille que Calis et avait autrefois la même carrure impressionnante. Mais si le demi-elfe n'avait pas pris une ride depuis leur première rencontre, Marcus, âgé de cinquante ans, commençait pour sa part à accuser son âge. Il était toujours aussi robuste mais une partie de sa musculature s'était transformée en graisse et sa chevelure avait viré au gris.

À côté de lui se trouvaient deux femmes, dont sa sœur, à en juger par la ressemblance. Dame Margaret avait le même nez droit que son frère et des yeux bruns remarquables en dépit des rides dues à l'âge et au soleil. Elle paraissait également robuste pour son âge.

— Anthony, ça n'a pas l'air d'aller ? demanda-t-elle à son mari.

Ce dernier sourit.

— Il fait froid là-haut, ma chérie, même à cette époque de l'année.

Marcus sourit à son tour.

— Vous avez donc réussi à vous rendre où vous vouliez ?

— Rentrons, nous en discuterons autour d'un verre, suggéra le magicien.

— Un repas nous attend, annonça la duchesse Abigail, qui avait accompagné son mari et sa belle-sœur. Nous ne savions pas combien de temps vous resteriez absents.

L'épouse de Marcus ne semblait pas en aussi bonne santé que Margaret et son frère, mais sa démarche rapide et sa mince silhouette faisaient penser à la grâce et à la souplesse d'une danseuse. Elle sourit brièvement en faisant signe à Calis et Anthony de la suivre à l'intérieur du château.

— Il n'y avait pas grand-chose à voir, en fait, expliqua le magicien. La bataille n'a pas encore commencé et ne débutera pas avant demain, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil au soleil. Calis, combien de temps les Quegans mettront-ils à rejoindre la flotte selon toi ? Deux jours ?

— Que viennent faire les Quegans là-dedans ? intervint Margaret, intriguée.

— Nous vous expliquerons tout à l'intérieur, promit le demi-elfe.

Ils gravirent les marches qui conduisaient au donjon central. Pour Calis, Crydee était un peu comme un second foyer. Ses grands-parents y avaient vécu, bien des années auparavant, et son père y avait passé toute son enfance, travaillant en cuisine et jouant dans la cour.

Le château avait été dévasté trente ans plus tôt lors de l'attaque des pirates contre la Côte sauvage, peu de temps avant que Calis s'embarque pour son premier voyage à destination du lointain continent de Novindus. À l'époque, il jouait simplement le rôle d'observateur en mission pour ses parents. Mais il y était retourné plusieurs fois depuis, à son grand regret car il n'en avait toujours ramené que du chagrin et des souffrances.

Le petit groupe remonta le long couloir qui conduisait à la salle à manger. Des tables suffisamment grandes pour accueillir une vingtaine de convives formaient trois côtés d'un carré, comme le voulait la tradition autrefois. Le duc et sa femme siégeaient à la table du centre, tandis que les invités et les courtisans prenaient place par ordre décroissant d'influence.

Calis balaya la salle du regard. Des bannières aux couleurs vives étaient suspendues en lieu et place des anciens fanions décolorés dont il se souvenait. Ces vieux trophées de guerre ayant appartenu aux trois premiers ducs de Crydee avaient disparu dans l'incendie du château.

— Rien n'est plus comme avant, n'est-ce pas ? dit Marcus qui remarqua son désarroi.

— En effet.

— Comment va notre père ? demanda Margaret.

— Il allait bien la dernière fois que je l'ai vu, mais ça remonte à plus d'un an maintenant. Cependant, il coule des jours paisibles, je suppose donc qu'il n'a pas dû changer. Si quelque chose lui était arrivé, ma mère vous aurait immédiatement avertis.

— Je sais, assura Margaret. Simplement, il nous manque.

— Oui, mais je préfère le savoir en Elvandar, vivant et heureux, qu'ici, dans le caveau de famille, rétorqua son frère.

— Quand toute cette histoire sera terminée, vous n'aurez qu'à lui rendre visite, proposa Calis. Ma mère et Tomas seront sûrement ravis de vous accueillir.

Marcus sourit et Calis s'empressa d'ajouter :

— Tu devrais faire ça plus souvent, ça accentue la ressemblance avec ton père.

Suivant les instructions du duc, les serviteurs avaient mis le couvert à l'angle de la table du centre et de celle de gauche, afin que les deux couples et le demi-elfe puissent être proches les uns des autres. Du vin, de la bière et des plats chauds ou froids les attendaient.

— Ah, un peu de vin pour me réchauffer, se réjouit Anthony.

— Il est encore tôt, alors n'en bois pas trop sinon tu risques de t'endormir avant la fin de la fête, le prévint son épouse.

Marcus leur fit signe de prendre place.

— Dépêchons-nous, je dois me présenter à midi pile dans la cour pour le début des festivités.

— Il n'y a pas grand-chose à raconter, expliqua Calis en prenant un morceau de pain. On a vu ce à quoi on s'attendait, à une exception près.

— Laquelle ? demanda aussitôt le duc.

— À la place de la reine Émeraude, au centre du plus gros navire de la flotte, se trouve un gros démon très laid. On dirait que cette… chose contrôle tous les conseillers qui l'entourent au moyen de chaînes magiques.

— Un démon ! s'exclama Marcus, la surprise inscrite sur son visage.

— Je t'ai raconté notre dernière expédition chez les Panthatians. C'est là que nous avons compris que les démons étaient entrés dans la partie.

— Mais je croyais qu'ils s'amusaient à détruire les Panthatians, pas à les contrôler.

Anthony but une gorgée de vin.

— Peut-être s'agit-il de deux races démoniaques différentes ?

— Peut-être, reconnut Calis en buvant à son tour. Les humains se sont toujours fait la guerre. Pourquoi n'en serait-il pas de même chez les démons ?

— Tu as raison, approuva Marcus.

— En tout cas, il faut que je vous laisse, annonça le demi-elfe en se levant de table. Je dois aller voir ma mère et tu dois présider une fête. Si je ne me trompe pas, il est presque midi, les

gens ne seraient pas contents si tu te présentais en retard. (Il tendit la main à son ami.) Merci pour ton aide, Marcus. Pourrais-je t'emprunter un cheval ?

— Pourquoi tu ne te sers pas de cet artefact tsurani pour retourner en Elvandar ? s'enquit Anthony.

Calis le lui lança.

— Garde-le. Tu sais t'en servir mieux que moi, magicien. Et tu vas devoir l'utiliser, crois-moi. Ce soir, repose-toi, mais demain dès l'aube, retourne au sommet de cette montagne avec Marcus afin d'observer le déroulement de la bataille. Si tu as besoin de me joindre en hâte, envoie un messager sur les rives du fleuve Crydee. Avec un bon cheval, il ne me faudra qu'une semaine pour revenir ici.

« Si Pug et Miranda sont en Elvandar, ils me ramèneront à Krondor. Sinon, je repasserai par ici et utiliserai cet objet.

— Au revoir, Calis, dit Marcus. Tes visites se font trop rares.

Margaret et Abigail l'embrassèrent sur la joue et Anthony lui serra la main.

Marcus demanda ensuite à un page d'escorter le demi-elfe jusqu'aux écuries et de lui remettre la monture de son choix. Puis le duc de Crydee et sa famille se hâtèrent de gagner l'entrée du château pour célébrer Banapis avec le peuple, comme chaque année.

Au crépuscule, les fermiers et les villageois qui vivaient hors des murs de la cité commencèrent à sortir en file indienne. Les gardes se tenaient de part et d'autre de la porte et regardaient passer la foule d'un œil morne. Dans la pénombre d'une ruelle toute proche, Erik serra Kitty contre lui.

— Je t'aime, murmura-t-elle, le visage contre la poitrine du jeune homme.

— Moi aussi, je t'aime.

— Tu viendras me rejoindre ?

— Dès que je le pourrai. Peu importe la distance, je te retrouverai.

Autour d'eux, des lumières s'allumaient. Les boutiquiers qui essayaient encore de travailler à cette heure avaient ouvert leur porte pour montrer qu'à l'intérieur tout était éclairé. Le bruit de

la circulation des hommes et des véhicules augmenta. La fête se prolongerait tard dans la nuit, mais les personnes les plus sobres savaient qu'à l'aube le travail les attendait. Mieux valait prendre une bonne nuit de repos si elles voulaient être au mieux de leur forme le lendemain.

Erik repoussa Kitty quelques instants afin de mieux l'examiner. Elle était enveloppée dans une cape de fermier grossièrement tissée dont le capuchon recouvrait sa perruque brune. En dessous, elle portait une robe toute simple également. À condition de ne pas y regarder de trop près, elle ressemblait à une fille de fermier qui s'apprêtait à rentrer chez elle avec sa famille. Cependant, elle dissimulait sous son manteau une paire de poignards et un sac contenant une petite fortune en pièces d'or, tout ce qu'Erik avait pu rassembler en si peu de temps.

— Si les choses tournent mal, va chez ma mère, à Ravensburg. (Il sourit.) Dis-lui que tu es ma femme et puis recule.

Kitty posa de nouveau la tête sur la poitrine du jeune homme.

— Ta femme, murmura-t-elle d'un air songeur.

L'un comme l'autre avaient encore du mal à réaliser. Ils étaient entrés dans le temple de Sung la Pure et avaient rejoint une file d'attente uniquement composée de couples. En effet, il n'était pas rare de voir les gens se marier sur un coup de tête le jour de Banapis, c'est pourquoi le prêtre leur avait demandé d'un ton plein de sous-entendus s'ils étaient ivres et depuis combien de temps ils se connaissaient. Ensuite, il avait consenti à les unir. La cérémonie avait duré moins de cinq minutes avant qu'un autre prêtre les escorte hors du temple afin de laisser la place au couple suivant.

— Il faut que tu te tiennes prête, dit Erik.

À n'importe quel moment, un groupe de fermiers pouvait apparaître ; la jeune fille devrait alors agir sans hésitation.

— Je sais. Mais je ne veux pas te quitter.

— Moi non plus, je ne veux pas que tu partes. Mais je ne veux pas non plus que tu meures, ajouta Erik d'un ton farouche.

— Toi aussi, tu dois survivre à tout ça, répliqua Kitty qui mouilla de ses larmes le bras nu de son mari. Bon sang, j'ai horreur de pleurer.

— Alors arrête, suggéra Erik d'un ton léger.

Elle voulut dire quelque chose mais il s'exclama brusquement :

« Maintenant ! » Alors, sans même lui donner un baiser d'adieu, elle tourna les talons et gagna la rue principale. Elle se retrouva à la hauteur d'une jeune femme qui marchait à côté d'un chariot rempli de foin sur lequel étaient juchés une demi-douzaine d'enfants. Un vieillard conduisait l'attelage derrière lequel venaient trois hommes et une autre femme.

— Excusez-moi ? dit Kitty en s'adressant à la première.

Le chariot arriva devant la porte, dissimulant Kitty au premier garde. Quant au deuxième, elle lui tournait le dos, en grande conversation avec la jeune femme qu'elle venait d'aborder.

Erik l'entendit demander :

— Vous ne seriez pas de Jenkstown par hasard ?

— Non, notre ferme se situe à quelques kilomètres d'ici.

— Oh, je croyais vous avoir reconnue, mais je vous ai confondue avec une habitante de Jenkstown. Vous lui ressemblez beaucoup, sauf que vous êtes plus jolie.

L'autre éclata de rire.

— Vous êtes bien la première à me dire ça.

Sur ce, le chariot franchit la porte et se retrouva hors de la cité. Erik tendit l'oreille pour continuer à écouter la conversation, mais la voix des deux jeunes femmes se perdit dans le brouhaha de la fête. L'essentiel était que Kitty ait réussi à passer. Le jeune homme attendit encore une bonne minute dans la crainte que quelqu'un, soudain, donne l'alarme. Mais il n'entendait rien d'autre que les bruits de la cité en liesse. Il s'obligea alors à prendre une profonde inspiration. Puis il fit demi-tour afin de regagner le palais. Le mieux était de se montrer et d'inventer un mensonge plausible au sujet de Kitty si l'on s'étonnait de son absence. Il pourrait toujours prétendre qu'elle se trouvait dans une autre pièce ou qu'elle s'était rendue

aux toilettes. De toute façon, il y aurait tellement de monde au palais que l'on ne lui poserait peut-être pas de questions.

Tandis qu'Erik disparaissait parmi la foule, deux silhouettes dissimulées de l'autre côté de la ruelle sortirent de l'ombre.

— Je vais suivre la fille, annonça Dash.

— Pourquoi prendre cette peine ? protesta son frère. On sait qu'elle se rend dans la maison de campagne d'Avery, à moins qu'elle aille directement à Ravensburg.

— Grand-père veut savoir où elle va.

Jimmy haussa les épaules.

— Puisque tu le dis. Mais tu vas rater le meilleur de la fête.

— Ce n'est pas la première fois que je ne peux pas me divertir à cause de grand-père. Si père demande où je suis, invente une excuse. Je risque de ne pas rentrer avant une semaine si la fille va à Ravensburg.

Jimmy acquiesça et se mêla à son tour à la foule. Dash, quant à lui, franchit la porte de la cité sans perdre de vue le chariot de foin.

Le lendemain, le soleil se leva sur deux flottes engagées en plein combat. Les premières escarmouches avaient eu lieu à la faveur de l'obscurité qui précède l'aube. Pour le moment, l'astre diurne se cachait encore derrière les lointaines montagnes, mais il n'en éclairait pas moins la bataille dont l'issue était presque déjà jouée.

Nicholas poussa force jurons et se mit à crier :

— Donnez l'ordre à Belfors et à ses trois navires de remonter au vent ! Ils essayent de nous coincer contre les côtes !

— À vos ordres, amiral ! répondit le signaleur depuis la vigie.

Il commença à agiter ses drapeaux et ne tarda pas à répondre :

— Consigne bien reçue, amiral !

La bataille ne se passait pas bien du tout. S'il perdait encore un navire, Nicholas allait être obligé de se replier. Il ne doutait pas de pouvoir laisser ses ennemis derrière lui mais l'échec de son plan lui laissait un goût amer.

Le prince Arutha avait eu trois fils mais c'était Nicholas qui lui ressemblait le plus dès lors qu'il s'agissait d'atteindre un

objectif qu'il s'était fixé. En l'occurrence, il avait l'intention de mettre à mal la flotte de la reine Émeraude, mais cette dernière connaissait suffisamment la Côte sauvage pour savoir qu'elle courait le plus de risques au large de Tulan. Le dernier espoir de Nicholas résidait à présent dans le plan de James. Si tout fonctionnait comme prévu, des navires keshians et quegans étaient également en train de s'en prendre aux envahisseurs.

Le prince était furieux de n'affronter que des vaisseaux de guerre sans même apercevoir le moindre bateau de transport de troupes. Cependant, il se réconfortait à l'idée que la flotte aurait beaucoup moins de bâtiments pour la défendre si elle rencontrait les Keshians ou les Quegans.

Puisqu'il ne servait à rien de mourir maintenant en emmenant ses hommes avec lui, Nicholas s'écria :

— Donnez l'ordre à nos navires de se replier !

Un marin hissa un pavillon rouge tandis que l'homme dans la vigie agitait frénétiquement ses drapeaux. Mais deux navires du royaume venaient d'être abordés par l'ennemi et ne pouvaient par conséquent se retirer.

Nicholas passa en revue les différents choix qui s'offraient à lui et décida de les laisser se débrouiller. Chacun de ses vaisseaux contenait une cargaison de douze barils de feu quegan. Leurs capitaines avaient reçu l'ordre, en cas de capture, d'y mettre le feu, dans l'espoir d'emmener avec eux un des bâtiments de l'ennemi et surtout afin de ne pas tomber entre ses mains.

La flotte de l'Ouest comptait dans ses rangs les meilleurs marins au long cours de tout Midkemia ainsi que les navires les plus agiles. Dès qu'ils eurent reçu l'ordre de repli, tous firent demi-tour comme une équipe bien entraînée. Tournant au vent, ils coururent grand largue et laissèrent derrière eux les vaisseaux de Novindus, plus lents. Quelques galères réussirent à les poursuivre sur une courte distance mais les esclaves ne tardèrent pas à s'épuiser et furent obligés de ralentir le rythme, laissant filer les navires du royaume.

Nicholas regarda sa flotte se replier avec succès.

— Capitaine Reeves, quel est le bilan ?

Le prince avait choisi pour second le fils du baron de Carse, un homme qui avait navigué toute sa vie. Officiellement, c'était lui le capitaine du *Dragon Royal*, mais il savait qu'il ne commanderait pas tant qu'il aurait son amiral à bord.

— Nous avons coulé sept navires ennemis et en avons sévèrement endommagé cinq autres.

Les deux hommes portaient l'uniforme de la marine royale, veste bleue et pantalon blanc, selon les désirs de Patrick. Mais personne au monde, y compris le prince de Krondor, ne parviendrait à obliger Nicholas à porter le bicorne en vogue au sein de la flotte de l'Ouest. Il lui préférait un chapeau noir à large bord orné d'une plume rouge défraîchie, un souvenir de sa première traversée en compagnie du légendaire Amos Trask. D'ailleurs, aucun des marins sous ses ordres n'osait se moquer de ce chapeau.

— Qu'en est-il parmi les nôtres ?

— Nous avons perdu six navires. Cinq sont en mauvais état et remontent la côte en direction de Carse.

Nicholas jura. Pas moins de soixante-cinq navires avaient affronté les soixante qu'il possédait, mais la rencontre se soldait par un score pratiquement identique. Le prince leva les yeux en direction du soleil matinal.

— Voici mes ordres, capitaine Reeves.

— Je vous écoute, messire.

— Dites à la flotte de se diriger vers l'ouest. Laissons nos ennemis croire que nous nous replions dans les îles du Couchant. (Nicholas agrippa la rambarde du gaillard d'arrière.) Au crépuscule, nous mettrons cap vers le sud. Demain, avant l'aube, nous tournerons vers l'est et les attaquerons au moment où ils se découperont sur le soleil levant, pendant que nous serons encore dans l'obscurité.

— Bien, amiral !

Nicholas regarda les lourds vaisseaux de la reine Émeraude s'éloigner et mettre le cap au sud, comprenant qu'il ne servait à rien de continuer à poursuivre sa flotte. Le prince se tourna ensuite vers l'est, où l'un de ses navires, gravement endommagé, sombrait lentement. Quant au deuxième bâtiment abordé par l'ennemi, il brûlait.

— La bataille est loin d'être terminée, prédit Nicholas sans s'adresser à un auditeur en particulier.

# Chapitre 13

# IMPROVISATION

Calis s'agenouilla.

— Depuis combien de temps est-il dans cet état ? demanda-t-il dans le langage subtil de son peuple maternel.

— Des semaines, répondit son demi-frère Câlin.

Pug gisait, inconscient, au cœur de la clairière de méditation, à l'endroit même où Macros l'avait déposé à son retour. Autour de lui œuvraient les tisseurs de sort qui s'efforçaient de le maintenir en vie.

— Qu'en penses-tu, Tathar ? insista Calis.

— Il recouvre ses forces peu à peu. Ses blessures guérissent lentement.

Calis contempla le magicien dont le corps était couvert d'énormes escarres et cicatrices. Partout des lambeaux de peau morte se détachaient, comme brûlés par le soleil, et laissaient apparaître la chair rose et à vif. La plus grande partie de ses cheveux, de sa barbe et de ses sourcils avait disparu dans les flammes, si bien que Pug avait l'air plus jeune que jamais.

— Nous avons essayé de sonder son esprit avec la plus grande prudence, mais personne n'a pu l'atteindre, ajouta Acaila.

Calis se leva.

— Nous ne comptions pas lui demander d'intervenir avant la fin des combats.

— Je pense qu'il a agi imprudemment, reconnut Câlin, mais c'est facile de dire ça maintenant. Lorsqu'il a décidé de courir ce risque, il croyait que ça en valait la peine.

Son demi-frère acquiesça.

— S'il avait réussi à couler les navires de la reine Émeraude, cela nous aurait simplifié la tâche. (Il secoua la tête d'un air de regret.) Mais j'aurais préféré le voir en bonne santé à Sethanon.

— Tomas ira à Sethanon, rétorqua Câlin.

— Mais les dragons ?

Câlin parut inquiet.

— Ils se méfient de Tomas. Ils ne doutent pas de sa bonne foi mais ils remettent en cause son appréciation du danger. En dépit de leur grande sagesse, ils ne comprennent pas l'enjeu de cette guerre.

Calis dévisagea son demi-frère pendant un long moment avant de lui demander :

— Puis-je te parler en privé ?

Câlin acquiesça et lui fit signe de le suivre.

— Où est Miranda ? demanda son jeune frère lorsqu'ils se furent éloignés.

— Macros et elle ne nous ont plus donné de nouvelles depuis qu'ils ont ramené Pug. Ils sont partis en compagnie de Tomas chercher des informations sur les démons, dans les souterrains où vous les avez trouvés.

Calis contempla les arbres d'Elvandar. Il ne parla pas durant un long moment et son demi-frère respecta son silence, sachant qu'il parlerait lorsqu'il se sentirait prêt à le faire.

— Elle me manque, avoua Calis au bout de quelques minutes.

Câlin lui posa la main sur l'épaule.

— Tu l'aimes ?

— Je crois, mais pas à la manière des Eledhels. Ce que j'éprouve pour elle ne ressemble pas au sentiment de reconnaissance que l'on m'a décrit. Mais c'est elle qui m'a trouvé lorsque toute cette histoire a commencé. Elle a su remplir en moi un espace sombre et froid dont tous mes proches ignorent l'existence.

— Si cet espace est toujours sombre et froid quand elle n'est pas là, alors c'est qu'elle ne le remplit pas vraiment. (Câlin s'assit sur un gros rocher.) J'étais présent le jour où ton père a rencontré notre mère ; j'ai cru qu'il s'agissait seulement d'un gamin ébloui par la beauté d'une femme incomparable, un

gamin qui ignorait tout des sentiments qui peuvent exister entre un homme et une femme. (Il soupira.) J'étais loin de me douter de ce que nous réservait l'avenir.

Calis savait que Tomas avait aperçu pour la première fois la reine des elfes lors de sa visite au château de Crydee, à l'époque où les Tsurani menaçaient d'envahir la Côte sauvage.

— Tu es encore très jeune, mon frère, reprit Câlin. Tu as vu et vécu beaucoup de choses, mais tu n'as pas encore commencé à comprendre qui tu es. Par bien des côtés, tu es un humain, mais tu appartiens également à notre peuple. La patience est la plus grande de nos vertus, ton père s'en est très vite aperçu lorsqu'il est venu vivre parmi nous. Les années qu'il a passées ici lui ont beaucoup appris.

— Mon père est unique. Il possède un savoir vieux de plusieurs millénaires.

— Tu crois ?

Calis, interloqué, se tourna vers son demi-frère.

— Que fais-tu des souvenirs d'Ashen-Shugar ?

— Macros est venu me trouver quelques jours avant son départ et m'a dit que Tomas possède bel et bien les souvenirs d'Ashen-Shugar, mais qu'il les trouve suspects.

— Qu'est-ce qui ne l'est pas dans cette histoire ? soupira le demi-elfe.

Câlin acquiesça.

— J'ai cessé de chercher des raisons aux actions de nos ennemis. (Ses yeux se perdirent dans le lointain.) Quand ton père est venu vivre ici, après la guerre de la Faille, et durant les années qui ont suivi, je me suis laissé aller à croire que le pire était derrière nous. La guerre contre les Tsurani était terminée, les Moredhels avaient été repoussés et la faille permettant aux Valherus de regagner ce monde avait été refermée. (Il esquissa un demi-sourire que Calis reconnut comme étant l'exact reflet du sien.) Je comprends maintenant que les forces en présence sont bien plus énigmatiques et bien plus gigantesques que je l'imaginais à l'époque.

— Que veux-tu dire ? demanda Calis en s'asseyant en tailleur aux pieds de son demi-frère.

— Des forces primaires sont à l'œuvre à côté desquelles les Valherus ne sont qu'un problème mineur. D'autres forces bougent pour les contrer et je crains que toi, moi et tous ceux que nous aimons, nous soyons écrasés entre elles.

— Ces forces auraient-elles un nom ?

— Et comment, dit Câlin. Je parle des dieux.

— Les dieux se font la guerre ?

— C'est la seule chose qui explique tous ces troubles et qui ait un sens. Tomas et moi avons souvent parlé de ses souvenirs. Il me compte parmi ses plus vieux amis, depuis l'époque où nous sommes venus en visite au château de Crydee. Mais une grande partie des souvenirs de Tomas est colorée par la vision qu'Ashen-Shugar a de l'Univers et de la place qu'il y occupe. Ce phénomène est en partie tempéré par la magie que Macros a utilisée pour lier l'esprit de ton père à celui d'Ashen-Shugar, mais Tomas est malgré tout obligé de réviser la plupart des choses qu'il considérait comme acquises.

— Les guerres du Chaos ?

Câlin acquiesça.

— Nous en parlerons plus longuement ce soir, après avoir dîné avec notre mère.

Les deux frères se levèrent.

— Il est vrai que je devrais passer plus de temps en sa compagnie, reconnut Calis.

— Ça fait des années que tu ne vis plus parmi nous, regretta Câlin sans pour autant le lui reprocher. Il est facile de croire que nous avons tout le temps devant nous, compte tenu de la longévité de notre peuple, mais nous savons tous les deux à quel point la vie est fragile.

— C'est vrai. Je te promets que si nous gagnons cette guerre, je viendrai m'installer quelque temps parmi vous.

— Pourquoi refuses-tu de t'établir en Elvandar pour de bon ?

Calis haussa les épaules tandis qu'ils prenaient la direction de la cour d'Aglaranna. Ils traversèrent une série de clairières et rencontrèrent de nombreux elfes qui n'avaient pas encore eu l'occasion de saluer le fils cadet de leur reine. Calis sourit et rendit à chacun son bonjour. Mais cela ne l'empêcha pas d'expliquer à son demi-frère lorsqu'ils furent à nouveau seuls :

— Je ne sais pas si ma place est ici. Je ne suis ni un humain, ni un elfe, ni un Valheru.

— Tu es l'héritier d'une magie tout à fait particulière, convint Câlin. Tu dois trouver ta propre identité car personne ne peut le faire pour toi. (Il se tut quelques instants, l'air songeur.) Il en va de même pour ton père. Tant qu'il portera la marque des Valherus, il ne pourra pas échapper à certaines suspicions.

— Je comprends.

Ils débouchèrent dans une nouvelle clairière où une demi-douzaine de petits elfes jouaient bruyamment en courant après un ballon qu'ils se passaient de l'un à l'autre.

— Du football ? Ici, en Elvandar ? s'étonna Calis.

Son demi-frère éclata de rire.

— Tu vois ces deux garçons là-bas ?

Il désigna des jumeaux que Calis n'avait encore jamais vus.

— Oui ?

— Ce sont eux qui ont appris ce jeu aux autres. Ils viennent de ce continent de l'autre côté de l'océan. Miranda les a ramenés ici avec leur mère, car leur père séjourne désormais dans les îles Bénies.

— Sont-ils nombreux à avoir traversé l'océan pour nous rejoindre ?

— Pas assez, hélas.

Le ballon roula en direction des deux frères. Calis le réceptionna adroitement avec l'intérieur du pied gauche. Puis il l'envoya très haut en riant et le fit rebondir plusieurs fois avec sa tête avant de faire une passe à l'un des jumeaux. Ce dernier réceptionna le ballon avec le genou et le fit bondir à son tour, pour le plus grand plaisir de ses camarades émerveillés.

— Je me souviens d'y avoir joué le sixdi avec Marcus quand je rendais visite à mes grands-parents.

L'enfant passa le ballon à son frère, qui l'envoya à un autre garçon. Puis les jumeaux se tournèrent vers Calis, qu'ils dévisagèrent avec suspicion.

— Vous avez l'air si sérieux, tous les deux, leur dit le demi-elfe.

— Ils ne parlent pas très bien notre langue, expliqua Câlin en voyant qu'ils ne répondaient pas.

Calis hocha la tête.

— Vous jouez bien, leur dit-il dans le dialecte des terres fluviales de Novindus.

Aussitôt, le visage des jumeaux s'illumina d'un sourire.

— Tu nous apprendras à faire rebondir le ballon avec la tête ? demanda l'un d'eux.

Calis s'agenouilla devant eux.

— Je dois repartir demain dès l'aube, mais je reviendrai un jour pour vous l'apprendre.

— Promis ?

— Promis.

Les deux garçons rejoignirent leurs camarades et reprirent la partie là où ils l'avaient interrompue. Calis se tourna vers son demi-frère.

— Ils m'ont demandé si je disais la vérité.

— Ils ont grandi parmi les humains. La vie est très difficile pour les Ocedhels. Ils se débattent avec des concepts qui nous paraissent à nous tout à fait naturels. Ils ont du mal à s'adapter à notre mode de vie.

— Ça, je peux le comprendre, rétorqua sèchement Calis.

— Un jour, tu parviendras à résoudre ton conflit intérieur, affirma Câlin.

Calis hocha la tête. *Si je vis assez longtemps*, ajouta-t-il en son for intérieur.

Un nouveau jour se leva sur des navires en flammes. Au cours de la nuit, la flotte de Nicholas avait perdu de vue l'escadre de la reine Émeraude et mis cap au sud, toutes voiles dehors. Deux heures plus tard, elle avait viré vers l'est pour revenir sur les passes des Ténèbres.

La manœuvre avait été récompensée, avant même le lever du jour, par le spectacle des incendies. Des navires originaires de Novindus et de Kesh avaient été incendiés jusqu'à la quille et sombraient lentement dans les eaux noires. Les vigies annoncèrent d'autres incendies plus à l'ouest.

Lorsque le soleil se leva, Nicholas aperçut l'immense flotte ennemie qui attendait toujours de franchir les passes. Il n'aurait su dire combien de navires au juste avaient déjà réussi la

difficile traversée, mais leur nombre s'élevait sans doute à un tiers, au moins.

Des combats se déroulaient au sud entre les vaisseaux de guerre de la reine et les Keshians venus d'Elarial.

— Où se trouve le reste de son escorte ? demanda le capitaine Reeves.

— On la tient ! s'écria Nicholas qui leva les yeux vers la vigie. Donnez l'ordre à tous les navires d'attaquer !

Tandis que le signaleur s'exécutait, le prince se tourna vers son commandant en second.

— Nous avons réussi à semer les vaisseaux qui nous poursuivaient hier. (Il effectua un rapide calcul.) Nous disposons d'environ une heure pour faire le plus de dégâts possible avant qu'ils nous tombent dessus. Une partie de son escorte est aux prises avec les Keshians et les autres sont de l'autre côté des passes ! (Il s'avança jusqu'à la balustrade du gaillard d'arrière.) Préparez les balistes !

Les artilleurs coururent à l'avant du navire où les attendaient deux engins de guerre semblables à d'immenses arbalètes. Chacun pouvait tirer un projectile à tête de fer qui faisait trois fois la taille d'un homme et qui visait à toucher la quille ou à abîmer le gréement de la cible. Cependant, à la place du projectile habituel, les ingénieurs navals avaient mis au point une arme spéciale remplie du terrible feu quegan. Son usage n'était pas sans danger car la moindre erreur de manipulation pouvait réduire le *Dragon Royal* en cendres.

Derrière le navire amiral, les quarante-sept bâtiments qui restaient sur les soixante avec lesquels le prince avait appareillé de Tulan se déployèrent en formation d'attaque. Le vaisseau perdit le vent et réduisit sa vitesse. La flotte se répartit alors de chaque côté afin de provoquer le plus de dommages possible parmi cette masse grouillante de bâtiments quasiment à l'arrêt – ils attendaient de recevoir l'ordre d'entrer dans les passes.

— Maître d'armes ! cria Nicholas. Feu à volonté !

— À vos ordres, amiral ! répondit l'officier depuis la proue.

Deux des plus gros navires formant l'arrière-garde de la reine tournèrent pour engager le combat. Ils gîtaient

dangereusement mais pouvaient potentiellement faire des dégâts.

— Ils ont des catapultes, amiral ! s'exclama la vigie.

— C'est ce que je vois.

L'énorme machine, disposée sur le château avant du navire le plus proche, projeta en l'air un énorme filet rempli de rochers.

— Mettez votre heaume, capitaine Reeves, ajouta Nicholas.

— À vos ordres, monsieur, répondit calmement son commandant en second.

Le filet décrivit un arc de cercle au sommet duquel il s'ouvrit, libérant une pluie de pierres plus grosses que la tête d'un homme. Le navire du royaume fit une embardée sur la gauche et évita avec agilité les projectiles qui tombèrent sans dommages à droite de l'endroit où se tenait le prince.

— Voilà qui aurait pu réduire la voilure en bouillie, monsieur, fit remarquer le capitaine Reeves.

— Ramenez-nous à tribord, ordonna Nicholas.

Le timonier obéit ; la proue du navire retrouva son cap initial, qui allait l'amener à heurter le gros vaisseau ennemi par bâbord. Les deux bâtiments étaient suffisamment proches l'un de l'autre à présent pour permettre à Nicholas d'apercevoir l'équipage qui tentait frénétiquement de recharger la catapulte.

— Mauvais calcul, remarqua le prince. Ces machines sont trop longues à recharger et les hommes sont à découvert.

Comme s'ils lisaient dans l'esprit de leur amiral, les archers qui se trouvaient dans les vergues commencèrent à tirer sur les artilleurs ennemis. Les soldats de la marine royale des Isles avaient appris à se battre sur la terre ferme mais avaient l'expérience des combats en haute mer. Ils utilisaient donc leurs arcs courts avec une redoutable efficacité.

Le maître d'armes donna l'ordre à la baliste située à tribord de faire feu. Le projectile rempli de feu quegan atterrit au beau milieu du navire ennemi et provoqua une terrible explosion. Des hommes se mirent à hurler car les quartiers d'habitation abritaient un grand nombre de soldats que les nombreux mois de traversée avaient apparemment rendus malades. Au moins une vingtaine d'entre eux, le corps partiellement ou

complètement enflammé, se jetèrent par-dessus bord. D'autres essayèrent frénétiquement mais en vain d'éteindre l'incendie et découvrirent avec horreur les propriétés du feu quegan. Une fois allumé, on ne peut l'étouffer qu'avec du sable, car l'eau ne fait que l'aider à se propager plus vite encore.

Nicholas s'arracha à la contemplation de ce sinistre spectacle et observa la trajectoire de son bateau.

— À bâbord toute ! Ça va devenir l'enfer à proximité et je ne veux pas me retrouver coincé sans pouvoir virer de bord. On va continuer à s'en prendre à leur arrière-garde en restant hors de portée.

Les signaleurs relayèrent les ordres. Les autres navires de la flotte imitèrent celui de l'amiral, lançant leurs projectiles enflammés avant de changer brusquement de cap pour ne pas être pris au beau milieu des vaisseaux qu'ils attaquaient.

— J'aperçois deux galères de combat qui reculent au milieu des navires en flammes, amiral, annonça la vigie.

— Ils veulent sortir de ce merdier pour nous combattre mais ils n'ont pas la place de manœuvrer. Trouvons quelque chose d'autre à brûler avant qu'ils parviennent à sortir.

Nicholas ordonna à la flotte de mettre le cap au sud, en direction de l'endroit où les Keshians avaient affronté les envahisseurs. La fumée commençait à obscurcir sa vision.

— Vigie !

— Oui, amiral ?

— Prévenez-moi immédiatement si vous voyez apparaître l'escadre qui nous a pourchassés la nuit dernière !

— À vos ordres, amiral !

Pendant une heure, les navires des Isles chassèrent leurs proies. Des hommes mouraient en hurlant mais le nombre de bâtiments ennemis ne semblait pas diminuer pour autant. Nicholas avait personnellement incendié quatre vaisseaux et s'approchait du cinquième lorsque la vigie s'écria :

— Navires en vue au nord, amiral !

— Combien sont-ils ?

— À première vue, je dirais une vingtaine… non, une trentaine… une quarantaine de voiles !

— C'est leur escadre ! Ils se sont rendu compte qu'on les a doublés, dit le capitaine Reeves.

Nicholas proféra des grossièretés.

— Regardez-moi ces grosses barges ballottantes ! On pourrait en couler pendant une journée entière sans courir le moindre danger !

— Amiral ! hurla la vigie. Les deux galères de combat ont réussi à virer de bord et ont franchi le barrage des navires en flammes !

— Voilà qui est intéressant, commenta Reeves d'un ton sarcastique.

Nicholas hocha la tête.

— J'aurais bien besoin d'un peu de temps supplémentaire. Maître d'armes !

— Oui, amiral ?

— Où en est notre arsenal ?

— Il nous reste quarante projectiles, amiral.

Nicholas leva les yeux vers la vigie.

— À quelle distance se trouvent ces deux galères ?

— Moins d'un mille, amiral.

— Reeves, qui protège notre flanc nord ?

Le capitaine du *Dragon Royal* savait que son officier supérieur connaissait parfaitement la disposition de la flotte. Mais entendre quelqu'un d'autre la lui dire l'aiderait à clarifier ses pensées.

— L'escadre de Sharpe, celle de Wells et ce qui reste du groupe de Turner, ainsi qu'un bon tiers des cotres.

— Voici mes ordres : Sharpe et Wells doivent mettre le cap au nord et intercepter les nouveaux arrivants. Qu'ils les harcèlent et les retardent, mais surtout qu'ils n'engagent pas ouvertement le combat !

— Compris, amiral ! répondit le signaleur avant de commencer à agiter ses drapeaux.

— Ensuite, je veux que les cotres incendient ces galères !

Nicholas savait qu'en agissant ainsi, il risquait d'envoyer par le fond plusieurs des rapides petits navires. Leurs capacités offensives étaient limitées, mais si deux ou trois d'entre eux se rapprochaient suffisamment, ils parviendraient à incendier les

deux galères. Dans l'idéal, cela laisserait le temps aux vaisseaux de guerre du royaume de couler encore trois douzaines de navires de transport de troupe chacun.

— À vos ordres, amiral !

Le carnage se poursuivit durant toute la matinée. Puis, une heure avant midi, il apparut évident que la concentration de navires ennemis était trop importante. L'escadre de la reine avait décidé d'ignorer Wells et Sharpe lorsqu'elle s'était rendu compte qu'ils n'engageraient pas le combat. À présent, elle se précipitait tout droit au cœur de la bataille. Cependant, les cotres avaient réussi à incendier l'une des immenses galères et à encercler la seconde. Les envahisseurs faisaient pourtant pleuvoir un incroyable déluge de flèches sur leurs adversaires, sans compter qu'ils possédaient eux aussi des balistes. Leurs artilleurs ne cessaient de les recharger et chaque fois qu'ils faisaient feu, un petit cotre était gravement endommagé ou sombrait.

Nicholas embrassa une dernière fois du regard les dégâts qu'il avait provoqués. Puis il se tourna vers son commandant en second.

— Capitaine Reeves, il est temps de mettre le cap sur Port-Liberté.

L'intéressé n'hésita pas un seul instant et donna ses ordres au timonier, d'autant qu'une autre galère avait réussi à suivre l'exemple des deux premières et ramait énergiquement dans leur direction.

— Maître d'armes ! appela Nicholas.

— Amiral ? répondit l'officier d'une voix devenue rauque à force de respirer depuis des heures la fumée malodorante du feu quegan.

— Pendant que nous changeons de cap, j'aimerais assez que vous touchiez la galère qui se précipite vers nous.

— À vos ordres, amiral.

Tandis que le navire tournait, la baliste fit feu. Son missile enflammé franchit la distance qui séparait les deux embarcations et atterrit sur le château avant de la galère. Les flammes envahirent la partie supérieure de la proue, mais seuls les marins qui se trouvaient à cet endroit furent tués. En

dessous, sur le pont, le tambour continua à battre selon un rythme régulier afin que les esclaves ne perdent pas la cadence. La galère poursuivit son chemin, inexorablement.

Nicholas effectua un rapide calcul et comprit qu'il ne parviendrait sans doute pas à la distancer.

— Vigie !

— Amiral ?

— Dispose-t-elle d'un éperon ?

— Oui, amiral, un éperon en fer, au niveau de la quille.

— Eh bien, Reeves, à moins que nous bénéficiions d'un brusque souffle de vent, je crains que votre navire soit sur le point de couler.

— C'est toujours le risque, amiral, répondit l'officier impassible.

L'équipage regarda calmement approcher l'immense vaisseau de combat avec sa proue entièrement embrasée.

Reeves leva les yeux.

— Amenez les perroquets, monsieur Brooks, ordonna-t-il à son second, qui fit passer la consigne.

Les marins tirèrent rapidement quelques cordages et déplacèrent des vergues. Le *Dragon Royal* vira à bâbord sous le nez de la galère toute proche. Nicholas pouvait sentir la chaleur des flammes par-delà la distance qui ne cessait de se réduire. Ses archers commencèrent à tirer sur le pont du navire ennemi.

— Maître d'armes !

— Oui, amiral ?

— Voyez si vos archers ne pourraient pas distraire un peu leur timonier !

— À vos ordres, amiral !

Les archers n'attendirent pas que le maître d'armes relaye la consigne et entreprirent immédiatement d'inonder de leurs flèches l'arrière de la galère. Nicholas ne savait pas s'ils pouvaient voir le timonier, mais il était probable qu'une soudaine averse de flèches pousse ce dernier à lâcher le gouvernail pour se protéger. Si la trajectoire de la galère ne déviait ne serait-ce que de quelques mètres, le *Dragon Royal* serait peut-être sauvé.

Nicholas contempla avec une fascination muette l'approche du vaisseau de la reine. Il entendit le tambour changer de cadence ; on avait dû donner l'ordre d'augmenter la vitesse afin d'éperonner le navire du royaume.

— Je crois que vous feriez mieux de vous accrocher à quelque chose de solide, capitaine Reeves.

— Vous avez raison, amiral.

Puis le *Dragon Royal* gîta encore davantage, tandis que le vent fraîchissait. Le timonier de la galère ne parvenait pas à compenser la vitesse de sa proie, peut-être en raison de la pluie de flèches ou de la fumée aveuglante qui s'échappait de la proue de son propre navire.

L'acier crissa contre le métal lorsque l'éperon de la galère heurta violemment la poupe du Dragon. Le choc projeta le timonier du royaume loin du gouvernail tandis que les flammes se propageaient à la brigantine du navire.

— Faites éteindre l'incendie, capitaine Reeves, ordonna Nicholas d'un ton calme.

L'équipage courut prendre des seaux de sable tandis que les marins dans la mâture tranchaient des cordages pour se débarrasser des voiles en feu.

Le *Dragon Royal* fit un bond en avant comme si quelqu'un l'avait poussé. Le timonier s'était assommé en tombant, si bien qu'un autre marin courut prendre sa place.

— Eh bien, Reeves, on dirait que la providence est avec nous pour le moment, fit remarquer Nicholas.

— En effet, amiral, répondit le capitaine, le soulagement inscrit sur son visage à la vue des deux navires qui se séparaient. J'espère qu'on n'aura pas à recommencer pareil exploit de sitôt.

— Je suis d'accord…, commença Nicholas avant de s'interrompre brusquement, les yeux écarquillés.

Il baissa la tête et vit qu'une hampe de flèche surgissait de son ventre et que du sang commençait à inonder son pantalon blanc.

— Oh merde, murmura-t-il avant de s'effondrer.

Une volée de flèches s'abattit sur le gréement. Les soldats d'un navire proche lançaient une attaque de la dernière chance

contre le *Dragon* dans l'espoir d'atteindre quelques membres de l'équipage.

— Vitesse maximum ! ordonna le capitaine Reeves.

Les marins se précipitèrent pour déployer les voiles ; la flotte du royaume s'éloigna des combats.

— Emmenez l'amiral dans sa cabine ! ajouta Reeves.

Quelques minutes plus tard, il descendit à son tour et trouva Nicholas étendu sur sa couchette.

— Comment va-t-il ? demanda-t-il au chirurgien qui examinait la blessure.

— Mal, capitaine. Je redoute le pire. Si nous parvenons à le maintenir en vie jusqu'à notre arrivée à Port-Liberté, un prêtre guérisseur sera peut-être capable de le sauver. Mais la gravité de son état dépasse de loin mes maigres talents.

Reeves acquiesça et remonta sur le gaillard d'arrière où l'attendait son second.

— Quel est le bilan, monsieur Brooks ?

— Nous avons perdu le *Prince de Krondor*, le *Martinet Royal*, et une vingtaine de cotres. Nous estimons avoir coulé une trentaine de leurs navires de transport, voire davantage, et une demi-douzaine de galères de combat.

Reeves regarda derrière lui. La flotte ennemie ne formait plus qu'une masse noire à l'horizon.

— Nous n'en verrons donc jamais la fin ?

— On dirait que non, capitaine. Comment va l'amiral ?

— Il est entre la vie et la mort.

— Peut-on mettre le cap sur Tulan ?

— Non, nous devons nous rendre à Port-Liberté, ce sont les ordres.

— Mais, et l'amiral ?

— Ce sont ses ordres, justement. (Le capitaine soupira.) Nous attendrons une semaine là-bas avant de partir pour Krondor.

— Et ensuite ?

— Je ne sais pas. Jusqu'à ce que messire Nicholas se remette, tout repose entre les mains de messire Vykor à Krondor.

Brooks vit à quel point son capitaine était troublé, tout comme lui d'ailleurs. Le prince Nicholas, fils cadet du prince

Arutha, était déjà amiral et commandant en chef de la marine royale de l'Ouest lorsque tous deux s'étaient engagés. C'était lui qui assurait la cohésion de la flotte, sans compter qu'il appartenait à la famille royale puisqu'il était le plus jeune frère du roi. Sa mort serait déjà un coup terrible en soi pour le royaume, mais elle risquait de revêtir une importance tragique à l'heure où le pays avait besoin que la marine de l'Ouest donne le meilleur d'elle-même.

— Transmettez mes ordres au reste de la flotte, annonça Reeves. Je prends le commandement en raison de la blessure du prince. Nous devons faire route vers Port-Liberté à vitesse maximale.

— À vos ordres, amiral.

Nakor contemplait Pug.

— Tu crois qu'il se réveillera bientôt ? lui demanda Calis.

— Peut-être, ou peut-être pas. Comment savoir ?

Le petit Isalani regardait son disciple continuer à diffuser les énergies curatives avec l'aide des tisseurs de sort. La veille, Nakor avait dîné en compagnie d'Aglaranna et de ses fils. Tous en avaient profité pour décider de ce qu'ils allaient faire.

Nakor avait accepté de se rendre à Crydee en compagnie de Câlin. Ils y récupéreraient l'artefact tsurani pour se transporter à Krondor. Sho Pi, quant à lui, resterait en Elvandar pour continuer à prodiguer des soins à Pug.

— Si seulement je savais ce qui se passe là-dedans, soupira le petit homme.

— Dans quoi ? demanda Calis.

— Dans la tête de Pug. Il s'y passe des choses, mais les dieux seuls savent de quoi il s'agit.

Pug flottait au cœur d'un grand vide. Il savait qu'il avait de nouveau quitté son corps. Seulement, il ne possédait plus les points de repère que lui avaient fournis les tisseurs de sort la dernière fois. Il ne savait même pas comment il avait bien pu se retrouver là, car ses souvenirs s'arrêtaient aux préparatifs de son attaque contre la reine Émeraude. Il y avait eu un éclair aveuglant et il s'était réveillé dans le vide.

Le magicien sentait bien qu'un certain temps s'était écoulé mais il n'aurait su dire depuis combien d'heures ou de jours il était là, car il n'avait aucun moyen de se repérer dans l'espace ou dans le temps.

Soudain une voix lui parvint :

— *Bonjour*.

— *Qui est là ?* demanda Pug dans le silence de son esprit.

Brusquement, il fut projeté en un autre endroit, un royaume d'ombres, toujours dépourvu du moindre repère spatio-temporel. De gigantesques silhouettes l'entouraient et le dominaient de toute leur hauteur comme pour lui démontrer son insignifiance. Elles étaient suffisamment proches pour lui permettre d'évaluer leur taille et cependant trop lointaines pour qu'il puisse appréhender leur physique. Elles paraissaient vaguement humaines, mais il était difficile d'en juger. Chacune était assise sur un trône immense et ressemblait à une statue taillée dans une roche noire inconnue. Cependant, Pug sentait qu'il s'agissait de créatures vivantes.

Il essaya de se concentrer sur des détails, mais on eût dit que son esprit ne parvenait pas à se fixer sur ce qu'il voyait. Son regard erra de silhouette en silhouette mais à chaque fois qu'il croyait reconnaître un détail, celui-ci s'effaçait aussitôt.

— Qui m'a parlé ? demanda Pug à voix haute.

Ces mots ne résonnèrent pas dans l'air. Il entendait sa propre voix dans son esprit, mais le son était absent.

Une silhouette enveloppée de noir surgit des ténèbres environnantes. Pug la regarda patiemment approcher et la vit retirer le voile qui dissimulait ses traits.

— Est-ce que je vous connais ? demanda-t-il.

— Nous nous sommes déjà rencontrés une fois, magicien, lui fut-il répondu d'une voix glaciale.

Pug sentit alors une douleur physique le traverser telle une lame de givre.

— Lims-Kragma !

La déesse acquiesça.

— Mais ceci n'est pas votre royaume, protesta Pug en regardant autour de lui.

— Tout appartient à mon royaume en fin de compte, répliqua la déesse de la Mort. Mais il est vrai qu'il ne s'agit pas de l'endroit de notre dernière rencontre.

— Qui sont ces gigantesques silhouettes ?

La déesse tendit la main vers elles.

— Les Sept Qui Contrôlent.

Pug hocha la tête.

— Où sommes-nous ?

— Au royaume des dieux. Voici ce que tu as cru apercevoir en essayant d'arracher Macros le Noir à l'esprit de Sarig, ajouta la déesse en agitant la main.

Aussitôt apparut une vision floue de la Cité Céleste, qui englobait le tiers inférieur des sept dieux supérieurs.

— Mais cette image n'est encore qu'un autre niveau de perception, reprit Lims-Kragma. En dépit de tes pouvoirs, qui n'ont pratiquement pas d'équivalent parmi les mortels, tu n'as pas la capacité d'appréhender notre réalité.

— Qu'est-ce que je fais ici ? demanda Pug.

— Tu es venu prendre une décision.

— Laquelle ?

— Tu dois choisir de vivre ou de mourir.

— Est-ce vraiment à moi d'en décider ?

— Toi, tu le peux, magicien. (La déesse posa la main sur l'épaule de Pug. Loin de le mettre mal à l'aise, ce contact lui parut étrangement apaisant.) Tu n'entreras jamais dans mon royaume sans y avoir été invité, car une malédiction pèse sur toi.

— Une malédiction ?

— Tu ne t'en apercevras pas tout de suite, mais tu finiras par en prendre la pleine mesure.

— Je ne comprends pas.

La déesse pressa légèrement l'épaule de Pug pour l'inciter à faire quelques pas en sa compagnie. D'autres silhouettes apparurent. Le magicien se rendit compte que la plupart restaient immobiles, les yeux clos. Cependant, une ou deux avaient les yeux ouverts et les regardèrent passer.

— Jamais un mortel n'avait encore approché les dieux d'aussi près, Pug de Crydee.

L'intéressé regarda la déesse et s'aperçut qu'elle semblait plus petite que le jour où il lui avait rendu visite en compagnie de Tomas. Cette fois-là, elle les dominait tous les deux.

— Comment se fait-il que nous soyons de la même taille à présent ?

— C'est une question de perception, répliqua Lims-Kragma en s'écartant de lui.

Brusquement, elle parut très grande, comme si elle l'écrasait de sa hauteur.

— Maintenant, regarde les Contrôleurs.

Pug obéit mais ne vit plus que les fondations de leurs trônes ; les dieux supérieurs ressemblaient à des pics lointains dont le sommet se perdait dans le ciel obscur.

Alors la déesse rendit à Pug sa taille normale.

— Qu'avez-vous à me dire ? demanda le magicien.

— Tu es à un tournant de ta vie. Trois possibilités s'offrent à toi. Tu es libre de renoncer dès maintenant à la vie et d'entrer dans mon royaume, où tu seras récompensé pour toutes les bonnes actions que tu as accomplies. Mais tu peux également décider de vivre éternellement.

— Comme l'a fait Macros ?

— Le sorcier émet, au sujet de sa propre existence, des hypothèses qui ne sont pas justes. Son destin n'est pas ce qu'il croit.

— Vous avez dit que trois possibilités s'offrent à moi ? rappela Pug. Quelle est la dernière ?

— Tu peux échapper à la malédiction et retourner à ta vie, mais il te faudra subir la perte de ceux que tu aimes. Tu endureras la douleur de milliers d'êtres humains et tu connaîtras l'amertume de l'échec à la fin de ta vie. Ta mort sera absurde.

— Vous me décrivez là trois options difficiles.

— Laisse-moi t'expliquer quelque chose, Pug. Tu occupes une place unique au sein de notre univers. Macros a déverrouillé le potentiel qui sommeillait en toi alors que tu n'étais qu'un bébé. Puis il t'a laissé à un endroit où il était sûr qu'on te trouverait. Il s'est assuré que ton éducation tsurani serait modifiée afin que tu ramènes la magie supérieure sur

Midkemia. Il a également veillé à ce que tu survives à la guerre de la Faille. En raison de l'intervention du sorcier à travers les siècles, tu joues un rôle bien plus important que le présageait ta naissance. Tu es capable de secouer les piliers sur lesquels se trouvent les dieux. Ceci ne doit pas passer inaperçu.

« En agissant ainsi, Macros a également créé d'autres situations dont tu ignores tout. Mais, en fin de compte, ce sera à toi de payer le prix de ses interventions et crois-moi, il sera terrible.

Pug n'hésita pas un instant.

— Vous ne me laissez pas le choix. Un terrible ennemi est sur le point de détruire tout ce que j'aime. Je dois vivre.

— Alors je t'y aiderai. Tu sauras des choses que tu n'as pas apprises. Tu dois agir.

Lims-Kragma posa la main sur le visage de Pug et lui couvrit les yeux. Brusquement, le magicien sentit se déchirer le vide qui l'entourait. Une douleur intense traversa son corps. Il s'assit brusquement tandis qu'un cri rauque s'échappait de sa gorge sèche.

Nakor vint le soutenir.

— Bois ça, dit-il en portant aux lèvres du magicien un amer breuvage à base de plantes.

Pug but longuement et s'aperçut que son corps tout entier le faisait souffrir.

— Cela apaisera la douleur, promit Nakor.

Pug sentit ses idées s'éclaircir et la souffrance refluer.

— Je peux supporter la douleur, affirma-t-il d'une voix qui lui sembla appartenir à un étranger. Aide-moi à me mettre debout.

Sho Pi, Calis, Câlin et Aglaranna regardèrent le magicien se lever. Il avait les jambes tremblantes en raison de sa faiblesse.

— On dirait que je suis vraiment dans un sale état, déclara-t-il tandis qu'on lui apportait une tunique.

— Tu guériras, assura Nakor. Un bon prêtre guérisseur parviendra même à te débarrasser des cicatrices. (Il effleura la joue du magicien.) Mais tu te débrouilles déjà très bien par toi-même. Un jour, il faudra qu'on parle de tes capacités, toi et moi.

Pug sourit, ce qui lui fit mal au visage.

— Je me dis souvent la même chose à ton sujet.

Nakor sourit également.

— Nous sommes venus voir comment tu allais avant de dire au revoir aux elfes.

— C'est bien. Où devez-vous aller ?

— Nakor et moi devons nous rendre à Crydee, expliqua Câlin. Anthony possède un de ces vieux artefacts qu'utilisaient les Tsurani pour se transporter d'un endroit à un autre. Nous allons l'utiliser pour aller à Krondor.

— Laissez-moi me reposer aujourd'hui ; demain je vous emmènerai tous les deux là-bas sans avoir besoin de passer par Crydee. (Pug regarda autour de lui.) Depuis combien de temps suis-je dans cet état ?

— Deux mois, répondit Nakor.

— Quel jour sommes-nous ?

— Banapis est passé depuis deux jours, avoua Calis.

— Mais alors, la flotte de la reine Émeraude… ?

— A atteint les passes des Ténèbres, confirma le fils cadet de la reine des elfes. Anthony a fabriqué pour moi une longue-vue magique et nous avons observé la scène.

— Où sont Miranda et Macros ? Et Tomas ? ajouta Pug en parcourant le groupe du regard.

— Après t'avoir ramené ici, ils sont allés chercher des réponses sous le Ratn'Gary. Tu ne vas pas les rejoindre ?

— Je ne crois pas, Calis. Toi et moi devons nous rendre ailleurs.

— Krondor ?

— En premier lieu, oui. Ensuite, nous irons à Sethanon.

— J'ai encore beaucoup à faire avant d'aller là-bas.

— Non, tu dois m'accompagner à Sethanon, insista Pug.

— Comment le sais-tu ?

— Je ne sais pas, il le faut, c'est tout. (Il se tourna vers la reine et s'inclina devant elle.) Madame, quand votre mari reviendra, vous voudrez bien lui dire où nous sommes ?

Aglaranna acquiesça.

— Mais vous devez d'abord manger et vous reposer. C'est la magie qui vous a maintenu en vie ; votre corps, lui, est encore faible.

— Croyez-moi, j'en suis douloureusement conscient, lui confia Pug.

Ses yeux se révulsèrent et il s'évanouit dans les bras de Nakor.

La conscience fut longue à revenir mais le magicien finit par se réveiller. Sho Pi veillait sur lui, assis à ses côtés.

— Combien de temps ? demanda Pug.

— Un jour, une nuit, et la plus grande partie de cette journée.

Pug s'assit. Sa peau le démangeait et ses muscles protestaient, mais il s'aperçut qu'en dépit de sa faiblesse, il se sentait à nouveau capable de bouger. Il se leva en titubant et passa la main sur son menton. Sa barbe commençait à repousser.

En regardant autour de lui, le magicien vit qu'on l'avait amené dans une petite pièce creusée dans le tronc d'un immense chêne. Il tira un lourd rideau qui le séparait du jardin privé de la reine et de Tomas. Aglaranna y était assise en compagnie de ses deux fils avec lesquels elle discutait calmement.

— Bienvenue, Pug, lui dit Câlin.

L'intéressé s'assit avec beaucoup de précautions en laissant Sho Pi le tenir par le coude.

— Je vous remercie pour tout ce que vous avez fait.

— Nous n'aidons que ceux qui se battent pour préserver tout ça, expliqua la reine en désignant Elvandar d'un grand geste circulaire.

— Mais pas seulement, rectifia Nakor en entrant dans le jardin. Nous cherchons à protéger le monde entier.

— Pour les Eledhels, il n'y a pas d'autre monde qu'Elvandar.

Nakor s'assit à côté de Pug et le dévisagea.

— Tu vivras, affirma-t-il.

— Merci, j'avais besoin de me l'entendre dire, répondit sèchement le magicien.

L'Isalani éclata de rire.

— Quand partons-nous pour Krondor ?

Pug jeta un coup d'œil en direction du ciel. La lumière déclinait.

— Le soir tombe. Nous partirons demain à l'aube.

— Une autre nuit de repos ne vous fera pas de mal, confirma Sho Pi.

— De plus, Nakor, nous devons parler, toi et moi.

— À quel sujet ? demanda Calis.

— Je suis désolé, mais certaines choses doivent rester entre Nakor et moi.

Le demi-elfe haussa les épaules.

— S'il le faut. Mais je serai content de retourner à Krondor. Il y a encore beaucoup à faire.

— Tu dois aller à Sethanon, lui rappela Pug.

Calis le regarda, les yeux étrécis.

— J'ai des devoirs envers le royaume.

— Il n'empêche qu'il faut que tu sois présent à Sethanon.

— À cause de mon père ?

— Tomas a peut-être quelque chose à voir là-dedans, mais je pense qu'il s'agit d'un acte que tu es seul capable d'accomplir.

— De quoi parlez-vous ? demanda la reine.

— Je ne le sais pas vraiment, soupira Pug.

Nakor s'esclaffa bruyamment.

— Voilà que notre ami se met à me voler mes répliques.

Pug haussa les épaules.

— Je ne peux pas t'expliquer comment je sais ça, Calis, mais il faut que tu ailles à Sethanon avant la fin. Tu ne peux pas courir le risque de manquer ce rendez-vous, ce qui signifie que tu ne dois pas participer à la bataille. Tu dois te rendre directement à Sethanon, et ce, dès demain.

Le demi-elfe semblait déchiré entre deux élans contradictoires. Pug et son père appartenaient quasiment à la légende. Leur sagesse et leurs pouvoirs ne sauraient être mis en doute. Mais Calis avait participé au renforcement des défenses du royaume au même titre que William, James et les autres.

— Il me reste encore tant de choses à faire, plaida-t-il.

— D'autres s'en occuperont, ce ne sont pas les candidats qui manquent, le rassura Nakor. Mais si Pug a raison, un seul homme doit être à Sethanon lorsque la bataille prendra fin.

— Pourquoi ? insista Calis.

— Nous le saurons le moment venu, répliqua Nakor avec son éternel sourire. Alors nous comprendrons tout.

— Mais qu'en est-il des autres ? Mon père, Macros, Miranda ?

Nakor haussa les épaules.

— Je suis sûr qu'ils ont leurs propres sujets de préoccupation.

— Chaque fois que je crois avoir tout vu, un événement imprévu vient me prouver que j'ai tort, fit remarquer Macros à ses compagnons.

Miranda et Tomas ne purent qu'approuver en regardant le démon changer de position, visiblement mal à l'aise en raison de son poids. Ils n'avaient cessé de communiquer avec lui depuis qu'il leur avait adressé la parole et exposé son problème. Le démon en lui-même ne possédait apparemment presque aucune intelligence, mais une autre entité s'était emparée de son corps. Seulement cette dernière ne parvenait à contrôler la nature véritable du démon que dans une certaine limite. À deux reprises, Macros et Miranda avaient été obligés d'attacher la créature et de l'écouter hurler de rage pendant des jours.

Mais à l'issue d'un mois de concessions mutuelles, les deux parties étaient enfin arrivées à se comprendre.

L'entité qui contrôlait le démon s'appelait Hanam. Il s'agissait d'un maître de la connaissance appartenant au peuple des Saaurs. Grâce à l'aide de Miranda, de son père et de Tomas, Hanam avait réussi à expliquer ce qui était arrivé sur Shila, son monde natal.

Une entité maléfique, dont Macros et Miranda ne parvenaient pas à se rappeler le nom en raison de souvenirs trop vagues, avait manipulé les prêtres d'une cité appelée Ashart et les avait poussés à ouvrir l'antique barrière entre Shila et la dimension démoniaque. Les démons avaient ravagé le monde d'Hanam, détruisant un empire vieux de plusieurs siècles et tuant toutes les créatures vivantes.

Les Panthatians étaient alors arrivés de façon providentielle. Ils avaient proposé aux Saaurs survivants de venir se réfugier

sur Midkemia en échange de trente ans de service – une génération pour le peuple lézard.

C'était la raison pour laquelle les Saaurs, depuis quinze ans, n'avaient cessé d'étendre leur puissance sur Novindus en aidant la reine Émeraude à conquérir le continent tout entier. À présent, c'est au royaume qu'ils allaient s'attaquer.

— Je crois que nous n'avons que deux solutions, soupira Miranda.

— Lesquelles ? demanda Tomas.

— Révéler aux Saaurs que les Panthatians les ont trahis, afin de leur permettre de se retirer du conflit la tête haute, ou trouver l'entrée de la dimension démoniaque et la refermer.

— Nous devons faire les deux.

— Je n'aime pas ça, mais Tomas a raison, convint Macros.

— Ne peut-on pas faire l'un après l'autre ? insista Miranda.

Ce fut Hanam qui lui répondit par la voix grinçante du démon :

— Le Roi Démon, Maarg, enrage parce qu'il se sent frustré. Il a déjà détruit un grand nombre des siens dans sa colère. Il ne sait pas que les Panthatians n'existent presque plus. (Il désigna d'une patte griffue un lointain tunnel.) La faille entre Shila et Midkemia n'est qu'à une demi-journée de marche. Mais Tugor et ses lieutenants nous attendent de l'autre côté. (Il déploya ses bras, qui avaient désormais près de trois mètres d'envergure.) Il fait deux fois ma taille, sans compter que je ne possède pas sa ruse démoniaque.

— Je peux vaincre un Seigneur Démon, affirma Tomas.

— Le problème, c'est qu'ils sont nombreux, lui rappela Macros. À l'exception du Roi Démon, aucune créature issue de cette dimension ne pourrait vaincre l'un d'entre nous en combat singulier, même toi, Miranda, à condition que tu saches garder tes esprits.

— Je vois que tu as une haute opinion de moi, je t'en remercie, répliqua sèchement sa fille.

— Mais affronter plus d'une dizaine de démons à la fois… (Macros secoua la tête.) C'est une autre paire de manches.

— Nous restons là à discuter alors que chaque jour nous rend la tâche un peu plus difficile, rappela Tomas.

— Il y a un temps pour agir en force et un temps pour agir à la dérobée, rétorqua Macros en agitant l'index. Tomas, il est impératif que tu aides à défendre Sethanon. Je suggère qu'Hanam et toi essayiez d'expliquer la situation aux Saaurs.

— Pourrons-nous seulement approcher de…

Il se tourna vers Hanam qui lui fournit le nom qu'il avait oublié :

— Jatuk, fils de Jarwa.

— … de Jatuk, donc, pour lui expliquer qu'il a été berné ? D'ailleurs, croira-t-il un démon et un Valheru ?

Macros haussa les épaules. Hanam intervint :

— Si j'arrive à le convaincre de nous écouter, je lui parlerai de choses que seul un maître de la connaissance peut savoir. Si je peux également parler à Shadu, le disciple qui a pris ma place, je saurai le convaincre que c'est son vieux maître qui réside à l'intérieur de ce corps.

— Et vous deux, alors ? demanda Tomas au sorcier.

— Ma fille et moi devons fermer la faille qui mène à la dimension démoniaque. Maarg va finir par comprendre qu'un de ses lieutenants l'a trahi, même s'il ignore lequel.

— Il se mettra alors dans une colère noire, confirma Hanam, et lancera une attaque aveugle à travers la faille sans se soucier du nombre de serviteurs qu'il sacrifiera dans la manœuvre. Et une fois qu'il aura atteint ce monde, il le détruira comme il l'a fait pour Shila. Vous finirez par descendre vous aussi dans les fosses où festoient les démons.

— Savent-ils ce qui les attend à Sethanon ? l'interrogea Tomas.

Il avait longuement débattu à ce sujet avec Macros pour savoir ce qu'il fallait révéler au maître de la connaissance. Finalement, il avait été nécessaire de tout lui expliquer.

— Non. Jakan sait seulement qu'il a pris possession d'une armée au beau milieu d'une guerre de conquête et de destruction, ce qui convient tout à fait à sa nature. Toutes les nuits, il dévore l'un des siens pour conserver ses forces, mais ses hommes croient toujours se rendre dans les bras de la reine Émeraude.

« Je crois qu'il a pour ambition de ravager ce monde avant de retourner dans sa dimension défier Maarg. Mais si au passage, il tombait sur la Pierre de Vie, il pourrait bien essayer de s'en emparer, croyant qu'il s'agit d'un trophée. Qui peut dire ce qui arriverait alors ?

Macros soupira.

— Alors c'est entendu. Tomas, tu dois emmener notre ami griffu et convaincre son ancien disciple de l'écouter.

— Il reste encore une chose à préciser, cependant, intervint Hanam.

— Oui ?

— Vous devrez me détruire dès que j'aurai réussi à convaincre Jatuk, car j'ai du mal à contrôler ce corps et cet esprit et je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir les dominer. J'ai mis du temps à m'en emparer mais je risque de les perdre rapidement.

— Merveilleux, ironisa Miranda en se levant.

— Nous allons commencer par trouver la faille qui mène à Shila, annonça Macros. Ensuite, nous nous y rendrons et chercherons l'entrée de la dimension démoniaque dans la cité d'Ashart. Alors il ne nous restera plus qu'à la refermer.

— Malheureusement, vous semblez oublier un détail, rétorqua le maître de la connaissance.

— Lequel ?

— Maarg est peut-être déjà sur Shila. Si c'est le cas, vous devrez d'abord tuer le Roi Démon avant de refermer la faille.

Macros regarda sa fille. Pour une fois, ni l'un ni l'autre ne trouvèrent quelque chose à répondre.

# Chapitre 14

# TRAHISON

Roo fronça les sourcils.

Jason, de son côté, continua à énumérer les pertes dues aux énormes emprunts qu'ils avaient été obligés de contracter pour prêter de l'or à la Couronne.

— Dire que le duc vient de m'en demander à nouveau, soupira Roo.

— Je ne vois pas comment on va pouvoir réunir davantage d'or. Pour cela, il nous faudrait vendre quelques-unes de nos entreprises les plus profitables, ce qui ne ferait qu'ajouter à nos problèmes de liquidités. (Jason secoua la tête.) N'y a-t-il donc personne d'autre susceptible de prêter de l'or au duc ?

Roo éclata de rire.

— Eh bien, je pourrais peut-être persuader Jacob d'Esterbrook de se joindre à moi.

Mais en réalité, il savait qu'il serait vain de lui demander d'aider le royaume. Lors des quelques dîners auxquels il avait été convié chez les d'Esterbrook, Roo avait bien tenté d'aborder le sujet mais Jacob avait toujours pris soin de détourner la conversation sans jamais lui répondre. Cependant, il y avait d'autres marchands à Krondor. Roo décida d'aller les trouver.

— Jason, je vais m'absenter pour le reste de la journée. Tu veux bien envoyer un message à ma femme lui disant que je risque de rester en ville encore quelques jours ? (L'ancien serveur devenu comptable s'empressa de griffonner le billet demandé.) Ensuite, essaye de trouver Duncan et demande-lui de me retrouver ici à cinq heures. J'aimerais bien que Luis soit là également.

— Où allez-vous en attendant ?

Roo sourit.

— Chercher de l'argent pour le duc. J'irai au *Barret* vers trois heures avant de revenir au bureau. Entre-temps, je vais faire un tour en ville.

Le jeune marchand enfila une cape légère qu'il ne portait que pour suivre la mode, car il faisait chaud ce jour-là. Puis il coiffa son chapeau à large bord orné d'une élégante plume jaune. Une très belle paire de bottes de cavalier complétait ce riche ensemble. Seule sa vieille épée jurait avec le reste, mais il ne s'en séparait jamais.

Il sortit dans les rues encombrées de la capitale et se retourna pour admirer la façade d'Avery & Fils. Il s'arrêtait souvent pour contempler ainsi l'immense entrepôt qui était devenu le cœur de son empire financier. Après avoir acheté les terrains tout autour du bâtiment, le jeune homme avait fait construire des bureaux et agrandir la cour, que remplissaient désormais ses chariots.

Satisfait, Roo fit demi-tour et s'en alla trouver son premier espoir : un banquier qui, sans être un ami, lui devait au moins quelques faveurs.

— J'ai besoin de cet or, décréta le duc.

— Je le sais bien, messire, répondit patiemment Roo, mais je n'en ai plus à vous donner.

— Il y a toujours moyen d'en trouver.

Roo vit que James paraissait fatigué. Il avait de grands cernes sous les yeux, comme s'il ne dormait pas beaucoup ces derniers temps. La tension ne cessait de monter en ville et des rumeurs circulaient, prédisant une guerre imminente. La veille, Krondor et ses habitants avaient appris qu'une grande bataille navale avait eu lieu près des passes des Ténèbres le jour de Banapis. Tous les navires censés revenir des Cités libres et de la Côte sauvage se faisaient attendre.

— Si vous augmentez les impôts, vous parviendrez sûrement à en soutirer davantage aux négociants et aux fermiers, convint Roo, mais n'oubliez pas que la communauté marchande est désormais très nerveuse. Depuis des mois, elle ne cesse de faire passer à l'Est l'or dont vous avez besoin.

— Vous avez suivi son exemple, si je ne me trompe pas, et pas qu'un peu ! s'exclama le duc en frappant du poing sur la table.

Roo écarquilla les yeux.

— J'ai agi comme n'importe quel homme dans ma situation l'aurait fait, messire ! protesta-t-il d'une voix véhémente. (L'espace d'un instant, il en oublia presque à qui il s'adressait. Mais il finit par maîtriser sa colère, à peine contenue.) Je vous ai donné jusqu'au dernier sou dont je pouvais raisonnablement me séparer. Si vous continuez à en exiger davantage, vous risquez de tuer la vache à lait !

James dévisagea froidement le petit homme.

— Eh bien, qu'elle meure. J'ai besoin d'armes et de fournitures pour tenir un mois supplémentaire et c'est hier qu'il me les fallait !

Roo soupira.

— Je dois dîner avec Jacob d'Esterbrook ce soir. Je verrai combien je peux lui soutirer.

James l'observa en silence pendant une longue minute avant de répondre :

— Vous allez vous faire arnaquer.

— Comment ça ?

— Il comprendra que vous avez besoin d'or rapidement et il vous demandera en échange quelque chose que, jusqu'ici, vous avez refusé de lui vendre.

Roo réfléchit quelques instants.

— Si le royaume perd cette guerre, mes possessions n'auront plus la moindre valeur. Alors quelle importance si je dois me séparer de l'une d'entre elles tout de suite ? (Il se leva.) Avec votre permission, je vais m'en aller. Il faut que je sois au *Barret* à trois heures et j'ai encore deux autres visites à faire avant ça. Je dois m'occuper de quelques affaires.

Il s'inclina et fit mine de vouloir sortir, mais James le rappela.

— Rupert ?

— Oui, messire ? demanda le petit homme en se retournant pour regarder le duc.

— Possédez-vous de nombreux intérêts financiers à Landreth et à Shamata ?

— Oui, Votre Grâce, dans ces deux villes.

James pesa soigneusement ses mots :

— Vous feriez bien de les rapatrier au nord de la mer des Songes.

— Pourquoi, messire ?

— Oh, c'est juste une idée comme ça.

Refusant d'en dire davantage, le duc se pencha à nouveau sur les papiers qu'il examinait avant l'arrivée de Roo. Ce dernier s'en alla puisque visiblement on le congédiait.

Dans la pièce voisine, qu'occupait le secrétaire de James, une immense carte du royaume de l'Ouest couvrait tout un pan de mur. Roo s'en approcha et jeta un coup d'œil à la région qui entourait la mer des Songes.

Le val appartenait au royaume depuis près d'une centaine d'années mais constituait depuis longtemps un sujet de discorde entre les Isles et Kesh la Grande. Roo posa son index sur la carte à l'emplacement de Finisterre, sur les bords de la Triste Mer. Au nord-est se situait une petite crique que l'on appelait la baie de Shandon, non loin de la petite ville de Dacadia, seule agglomération importante entre Finisterre et la mer des Songes. Roo suivit du doigt une rangée de collines qui partait de la côte, au sud de Finisterre, pour se terminer à l'est au bord du canal qui reliait la Triste Mer à la mer des Songes. Puis il contempla pensivement la région alentour, comprise entre la mer des Songes et le Grand Lac de l'Étoile. À l'est de ce dernier s'élevaient les montagnes de la chaîne Grise.

Roo écarquilla les yeux.

— Non, il n'oserait pas !

— Je vous demande pardon, monsieur ? dit le secrétaire personnel de James.

— Non, rien, répliqua Roo en riant.

Mais tandis qu'il sortait du bureau du duc de Krondor, le jeune homme s'exclama en son for intérieur : *Que je sois pendu ! Je parie qu'il l'a fait !*

Empli d'un sentiment proche de l'allégresse, Roo se hâta de descendre l'escalier qui menait à la cour où l'attendait son

cheval. Il prit les rênes des mains du valet d'écurie et se mit en selle. Tout en se dirigeant vers la porte du palais, il jeta un coup d'œil à la cour d'entraînement, absolument bondée, en se demandant où pouvait bien être Erik. Il ne l'avait pas revu depuis Banapis et commençait à s'inquiéter à son sujet.

L'humeur du jeune homme s'assombrit davantage à l'idée qu'il ne restait plus que quelques semaines avant que la cité se retrouve prise dans l'étau de la guerre. Talonnant sa monture, Roo franchit la porte et salua d'un geste nonchalant le lieutenant qui était de faction. Ce dernier lui rendit son salut, car on connaissait bien Rupert Avery au palais. La rumeur le disait ami du duc, ce qui, combiné à son immense fortune, suffisait à faire de lui l'un des hommes les plus influents de Krondor.

— Avez-vous réfléchi à mon offre ? demanda Jacob d'Esterbrook.

Roo sourit.

— Et comment. Il se trouve que j'ai prêté une somme considérable à la Couronne en raison de cette guerre imminente. Résultat, je manque quelque peu de liquidités.

Jacob était parfaitement au courant de cet état de fait, mais la meilleure stratégie consistait justement à lui révéler ce qu'il avait déjà appris par d'autres sources. Ainsi, Roo donnait à son rival l'impression de jouer franc jeu avec lui.

Sylvia sourit à son amant, comme si la moindre de ses paroles revêtait une importance capitale. Roo lui rendit son sourire avant de poursuivre son discours :

— Sans l'aval de mes associés, je ne suis pas en mesure de négocier au nom de la compagnie de la Triste Mer. Mais si vous et moi parvenions à trouver un accord, je crois que cela pourrait leur plaire, compte tenu de la situation. (Il s'interrompit le temps d'avaler une dernière bouchée et de s'essuyer le coin des lèvres avec sa serviette.) Cependant, je suis tout à fait libre de céder une partie des intérêts financiers d'Avery & Fils. J'en connais plusieurs qui vous plairaient autant que ceux pour lesquels vous m'avez déjà fait une offre.

— S'agirait-il d'une contre-proposition ? s'enquit Jacob d'un air amusé.

— En effet. Puisque vous avez la mainmise sur les échanges commerciaux avec Kesh, j'envisage d'abandonner mes ateliers de construction et de réparation de chariots à Shamata et mon chantier naval à Port Shamata. Ce sont deux entreprises prospères, mais elles ne m'ont rapporté aucun bénéfice depuis que j'en ai pris le contrôle, comme vous le savez sans doute, ajouta-t-il avec un petit rire amer.

— Il est vrai que je me tiens au courant de tout ce qui se passe dans le Sud, en raison de ma longue et profitable association avec plusieurs éminents marchands de Kesh. (Jacob repoussa sa chaise loin de la table et accepta l'aide d'un serviteur pour se lever.) Mes genoux me font souffrir. C'est sans doute dû à ce temps chaud et sec. J'ai presque aussi mal que lorsqu'il va pleuvoir.

Roo hocha la tête et se leva à son tour.

— Ces entreprises vous intéressent-elles ?

— Je suis toujours intéressé, Rupert, dès qu'il est question d'augmenter mes intérêts financiers. C'est simplement une question de prix.

— Bien entendu, répliqua le jeune homme en souriant.

— Allons prendre le cognac au jardin, proposa Jacob. Je vous laisserai ensuite aux bons soins de ma fille, car je ne peux plus me coucher aussi tard qu'autrefois.

La nuit était chaude et le ciel rempli d'étoiles. Le jardin embaumait des senteurs de l'été et le chant des oiseaux nocturnes se mêlait à celui des grillons.

Roo huma l'arôme du cognac. Il commençait à réellement apprécier ce genre d'alcool, même s'il ne parvenait toujours pas à distinguer un cognac keshian d'un cognac de la lande Noire. Du moins était-il capable de dire que ça n'avait rien à voir avec le tord-boyaux servi par messire Vasarius. Le cognac de Jacob d'Esterbrook avait un goût piquant et subtil, où le raisin le disputait au bois. Roo se sentit agréablement réchauffé par le breuvage dont la saveur lui resta en bouche pendant de longues minutes.

Sylvia, assise à côté de son amant, lui posa distraitement la main sur la jambe. Son père ne parut pas y prêter attention et reprit la conversation là où ils l'avaient laissée :

— Vous n'avez qu'à établir une fiche avec tous les renseignements nécessaires et me l'envoyer demain ici même.

— Je m'en occuperai, promit Roo. Quant aux intérêts pour lesquels vous m'avez déjà fait une proposition, j'avoue que je me séparerais bien de quelques-uns d'entre eux, pour la même raison.

— Qu'en est-il de vos affaires à Landreth ?

Roo haussa les épaules.

— J'arrive à tirer profit du commerce entre la mer des Songes et Krondor. Ça dépendrait donc du prix qu'on m'en propose.

Ils discutèrent ainsi pendant une heure. Puis Jacob se leva en annonçant qu'il allait se coucher.

— Si vous le désirez, restez encore un peu et prenez un autre cognac. Sylvia vous tiendra compagnie. Bonne nuit, Rupert.

Le vieil homme rentra dans la maison. Dès qu'ils furent seuls, Sylvia remonta sa main le long de la jambe de son amant.

— Quel genre de compagnie désires-tu ? demanda-t-elle d'un ton taquin.

Roo posa son verre de cognac et embrassa la jeune femme.

— Allons dans ta chambre, suggéra-t-il au bout d'un moment.

— Non, je veux rester ici.

— Dans le jardin ?

— Pourquoi pas ? rétorqua Sylvia en commençant à dégrafer son corsage. Il fait chaud et je ne veux pas attendre.

Ils firent l'amour sous les étoiles. Lorsqu'ils eurent fini, la jeune femme s'allongea sur la pelouse à côté de son amant et posa la tête sur sa poitrine.

— Tu ne viens pas souvent ces derniers temps, Roo.

Cette remarque tira le jeune homme d'une agréable rêverie.

— C'est que je suis de plus en plus occupé.

— Il paraît qu'il va y avoir une nouvelle guerre, murmura Sylvia.

— Beaucoup de gens le disent.

— Mais est-ce vrai ?

Roo réfléchit à la réponse qu'il allait lui donner.

— Je crois que oui, mais je ne sais pas si c'est pour bientôt. Malgré tout, tu devrais songer à te rendre dans l'Est si tu entends parler de troubles à Krondor.

— Pourquoi Krondor ? s'enquit la jeune femme en lui mordillant l'épaule. Je croyais qu'il s'agissait d'une nouvelle invasion de Kesh.

— Oui, c'est vrai… (Roo hésita, car il l'aimait et voulait qu'elle soit en sécurité, mais il ne parvenait pas à lui faire totalement confiance à cause de son père.) Mais je ne crois pas qu'ils vont envahir le val cette fois.

Il réfléchit, ne voulant pas mettre en péril ses négociations avec Jacob. Puis il songea qu'une partie de la vérité pourrait lui donner un avantage, aussi décida-t-il d'enjoliver un peu les choses.

— Tu sais que l'on a fait venir messire Vykor de Rillanon ?

— Non, qui est-ce ?

Roo se demanda si elle l'ignorait vraiment ou si elle voulait juste lui donner le sentiment d'être quelqu'un d'important. Il fit courir sa main sur la hanche dénudée de sa compagne et décida que cela n'avait aucune importance.

— C'est l'amiral de la flotte de l'Est. Il se cache dans la baie de Shandon à la tête d'une énorme flotte afin de pouvoir tendre une embuscade aux navires keshians lorsqu'ils sortiront de Durbin. Le prince Nicholas a emmené ses vaisseaux de guerre à l'ouest, au-delà des passes, afin de pouvoir prendre les Keshians à revers.

Sylvia se mit à jouer avec les poils que Roo avait sur la poitrine.

— Je croyais qu'il devait aller à la rencontre des navires qui ramènent un véritable trésor ?

Roo comprit que sa maîtresse en savait beaucoup plus qu'elle voulait bien le dire et sentit son désir s'émousser.

— Je suis désolé, mais je dois rentrer.

— Oh, s'écria-t-elle en faisant la moue.

— Désolé, mais je dois m'occuper des documents que ton père m'a demandés.

Le jeune homme se rhabilla tandis qu'elle s'étirait, nue sur la pelouse, offrant un spectacle magnifique à la lumière de la grande lune. Lorsqu'il eut fini de se vêtir, elle se leva et l'embrassa.

— Bon, je te laisse t'en aller, puisqu'il le faut. Est-ce que je te verrai demain ?

— C'est impossible. Après-demain, peut-être.

— Pour ma part, je vais aller me coucher. Je penserai à toi quand je serai entre mes draps, annonça-t-elle en lui caressant le bas-ventre.

— Tu ne me facilites pas les choses, gémit Roo.

Sylvia éclata de rire.

— Toi, tu ne me facilites pas l'existence. Comment pourrais-je penser à un autre homme alors que tu occupes une si grande place dans ma vie ? (Elle l'embrassa.) Mon père veut savoir pourquoi je ne me marie pas. Il veut des petits-enfants.

— Je sais, c'est impossible.

— Peut-être les dieux feront-ils preuve de clémence et nous permettront-ils un jour d'être ensemble.

— Je dois y aller.

Roo partit peu après. Plutôt que d'enfiler à nouveau sa robe, Sylvia la ramassa et traversa la maison en serrant le vêtement contre elle. Lorsqu'elle arriva dans sa chambre, elle le laissa à nouveau tomber par terre.

Un doux gémissement s'échappa de son lit. Sylvia sourit, traversa la pièce dans la pénombre et aperçut deux silhouettes enlacées sous les couvertures. Elle donna une violente tape sur les fesses nues de la servante qui poussa un cri de surprise.

Duncan Avery leva les yeux et sourit à Sylvia dans la pâle lumière qui venait de la fenêtre.

— Bonsoir, ma chérie, lui dit-il avec un sourire canaille. On s'ennuyait à t'attendre.

Sylvia repoussa la servante en lui disant :

— Prends mes vêtements et porte-les à la lingerie.

La jeune fille regarda sa maîtresse d'un air neutre et se glissa hors du lit. Elle ramassa ses affaires et celles de Sylvia puis se hâta de sortir de la pièce en refermant la porte derrière elle.

Sylvia se pencha pour caresser Duncan.

— Eh bien, au moins, grâce à elle, tu es prêt à me faire l'amour.

— Je le suis toujours, répliqua le jeune homme en l'embrassant dans le cou.

Elle le repoussa afin de s'asseoir sur lui.

— J'ai besoin que tu me rendes un service.

— Tout ce que tu voudras, répondit Duncan qui plongea son regard dans celui de son amante.

— Je sais, ronronna la jeune femme en se penchant pour l'embrasser.

— Tu sens l'herbe fraîchement coupée.

— Ce n'est guère étonnant, je viens de faire l'amour avec ton cousin sur la pelouse.

Duncan éclata de rire.

— Ça le tuerait s'il savait que tu passes de ses bras aux miens. Il prend ce genre d'histoire beaucoup trop à cœur.

Sylvia prit le visage de son amant entre ses mains et enfonça légèrement ses ongles dans ses joues.

— Tu ferais bien de prendre exemple sur lui, mon joli paon, car je vais te rendre plus riche que dans tes rêves les plus fous.

Elle savait qu'elle avait besoin d'un homme à la tête des entreprises qu'elle hériterait de son père et de Roo. Duncan était suffisamment stupide pour qu'elle parvienne à le contrôler durant des années. De plus, elle n'aurait aucun mal à s'en débarrasser une fois qu'elle s'en serait lassée.

— J'aime la richesse, approuva Duncan sans se soucier de la douleur.

— Si on en revenait au service que tu me dois ?

— Dis toujours.

— Je veux que tu assassines la femme de ton cousin.

Duncan garda le silence pendant une bonne minute tandis que sa respiration ne cessait de s'accélérer.

— Quand ? finit-il par demander.

— Cette semaine.

— Pourquoi ?

— Pour que je puisse épouser Roo, espèce d'idiot ! s'exclama Sylvia qui sentait monter son propre plaisir.

— Comment vais-je devenir riche si c'est mon cousin que tu épouses ? insista Duncan.

Brusquement, Sylvia se cambra et frémit. Puis elle s'effondra sur son amant au moment où celui-ci atteignait lui aussi le paroxysme de son plaisir. Au bout d'un long moment de silence, il voulut répéter sa question.

— Comment… ?

— Je t'ai entendu, l'interrompit la jeune femme.

C'était tout Duncan, ça, incapable d'attendre ne serait-ce que quelques instants pour la laisser profiter de sa jouissance.

— C'est simple, finit-elle par répondre en s'allongeant près de lui. Au bout d'un laps de temps raisonnable, tu feras de moi la veuve de Rupert. Puis, à l'issue d'une deuxième période de deuil appropriée, toi et moi, on se mariera.

Duncan rit et empoigna la jeune femme par les cheveux, l'obligeant sans la moindre tendresse à tourner la tête.

— Ma chérie, tu es une femme admirable, dit-il en lui mordillant la lèvre. Toi au moins, tu ne t'embarrasses pas de romantisme. (Il l'obligea à se mettre sur le dos et la regarda droit dans les yeux.) J'aime l'idée d'un mariage basé sur la cupidité. C'est une notion que je peux comprendre.

— Tant mieux, répliqua Sylvia en lui donnant une gifle presque assez forte pour lui faire mal. Il va falloir veiller à ce que ça continue comme ça.

Duncan commença à l'exciter de nouveau. La jeune femme le laissa faire et se dit qu'en plus d'être doué au lit, il lui serait très utile en tant que pantin à la tête de ses affaires. Cependant, toutes ces qualités ne parvenaient pas à compenser ses manières de rustre. Oser se distraire avec la servante en attendant son arrivée, voilà qui était impardonnable. Sylvia se promit de punir la jeune fille dès le lendemain pour ne pas l'avoir fait remarquer à Duncan. Il ne s'agissait pas de jalousie, car Sylvia ne savait pas ce que c'était.

En revanche, elle tenait beaucoup à ce qu'on lui obéisse ; or, elle ne leur avait pas donné la permission de s'amuser tous les deux.

Elle soupira et frissonna lorsqu'il recommença à explorer son corps. *Un an ou deux*, songea-t-elle. C'était le temps qu'elle

le supporterait avant de se débarrasser de lui. Elle se tournerait alors du côté de la noblesse, et pourquoi pas vers le petit-fils du duc, celui qui l'avait grandement irritée en refusant ses avances. Un tel défi serait le bienvenu. En tout cas, elle porterait un titre avant d'en avoir fini avec les hommes. Si nécessaire, elle consentirait même à pondre un gosse ou deux pour mieux capturer dans ses filets un comte ou un baron. Mais ce faisant, elle sacrifierait la fermeté et la minceur de son corps à la maternité. Sylvia se demanda s'il existait une potion ou une espèce de magie lui permettant de garder son apparence actuelle. Les femmes se posaient cette question depuis des lustres.

Puis elle se ravisa. Pourquoi se contenter d'un comte ? Pourquoi ne pas viser aussi haut qu'un duc ? Ce Dashel avait un frère aîné, n'est-ce pas ? Il finirait par s'élever au sein de la noblesse, peut-être au rang de duc, comme son grand-père. Elle se demanda s'il serait plus facile à séduire que son cadet ou s'il lui poserait le même défi.

*Voilà ce dont j'ai besoin*, se dit la jeune femme tandis que Duncan lui embrassait le ventre. *Un nouveau défi*. Tous les hommes qui occupaient sa vie actuellement étaient si prévisibles. *Mais, j'y pense*, songea-t-elle en fermant les yeux et en cambrant les reins, *le prince est encore célibataire !*

Pug se matérialisa près du rivage, où un groupe d'étudiants écoutait Chalmes discourir sur la magie. Ce dernier s'arrêta net en voyant apparaître trois invités inattendus, car Pug avait amené Nakor et Sho Pi avec lui. Le célèbre magicien paraissait différent, plus mince, les cheveux et la barbe plus courts, comme s'ils venaient juste de repousser. Sa démarche semblait également trahir une certaine fatigue.

— Messire, voilà une visite aussi inattendue que votre dernière apparition.

— Nous devons discuter de sujets de la plus haute importance, Chalmes. Rassemble les autres membres du conseil dans la salle de conférence, je vous y rejoindrai dans un moment.

Si le magicien qui dirigeait à présent cette communauté n'appréciait pas de s'entendre ainsi donner des ordres, il le dissimula admirablement.

— Il en sera fait selon votre désir, messire, dit-il en posant la main sur le cœur – une habitude keshiane.

Nakor se tourna vers les étudiants qui contemplaient la scène d'un air ahuri.

— Allez, ouste !

Ils s'en allèrent rapidement, laissant seuls les trois hommes. Ces derniers étaient d'abord passés par Krondor, où Pug avait laissé Calis. Le demi-elfe superviserait la défense de la cité jusqu'à ce que le magicien revienne le chercher. Arutha, le petit-fils de Pug, en avait profité pour dire à son grand-père qu'il voulait absolument lui parler. Le magicien éprouvait donc le besoin de retourner rapidement dans la capitale de l'Ouest.

— Tu sais ce que tu as à faire ? demanda-t-il à Nakor.

— Bien sûr. Je ne sais pas si j'approuve, mais je vois bien que c'est nécessaire.

Pug haussa les épaules.

— Tentons déjà de survivre à ces prochains mois. Ensuite, on pourra se préoccuper de ce qui se passe ici. À moins que tu aies une meilleure idée ?

Nakor se frotta le menton.

— Je ne sais pas. Peut-être. Quoi qu'il en soit, on doit d'abord en passer par là.

— Alors qu'est-ce que tu attends ? Allez, du balai ! s'exclama Pug en riant. Quand tout sera terminé, procurez-vous des chevaux, Sho Pi et toi, et rejoignez-nous à Sethanon. Je ne pense pas que vous puissiez faire quoi que ce soit pour Krondor. En revanche, si jamais je ne suis pas à Sethanon, faites de votre mieux pour aider Tomas.

Les deux Isalanis s'en allèrent prendre le bac qui devait les déposer de l'autre côté du lac, dans la ville jumelle du port des Étoiles. De son côté, Pug prit la direction de la grande citadelle qui abritait l'académie des magiciens.

Il entra dans le bâtiment et se hâta de gagner la salle où s'étaient rassemblés les magiciens qui dirigeaient l'île. Ces derniers se levèrent pour saluer son arrivée. Mais Pug leur fit

signe de se rasseoir et alla prendre le siège qu'occupait traditionnellement le chef du conseil.

— Les choses bougent rapidement, déclara-t-il sans préambule. Tant qu'a duré la paix, je vous ai laissés jouer à votre petit jeu d'indépendance vis-à-vis de Kesh et du royaume. Mais cette situation ne peut plus durer.

— Il paraît qu'il va y avoir la guerre, reconnut Chalmes. Souhaitez-vous que l'académie se range du côté du royaume ?

— Oui.

— Mais beaucoup ici sont d'origine keshiane et n'éprouvent aucune affection envers le royaume, intervint un autre magicien.

— Vous êtes Robert d'Lyes ?

— En effet, dit le jeune homme, qui inclina la tête, flatté d'être ainsi reconnu.

— Vous êtes né dans le royaume.

— C'est exact. Je ne faisais que rappeler que la loyauté envers notre patrie passe après celle que nous éprouvons envers le port des Étoiles.

— Je vais être direct avec vous : le port des Étoiles est à moi, décréta Pug. Je l'ai construit avec ma fortune sur des terres que m'a données le roi. Il continuera à m'appartenir jusqu'à ce que j'en décide autrement.

— C'est évident, concéda d'Lyes, mais beaucoup de magiciens préféreront s'en aller, ce qui constituerait à mes yeux l'échec des principes sur lesquels cette communauté a été fondée.

Pug sourit.

— Je comprends votre désir, tout académique, de rester assis ici à débattre de l'évidence jusqu'à ce que vous soyez parvenus à une conclusion hautement philosophique. Mais nous ne pouvons malheureusement pas nous offrir ce luxe car la plus grosse armée que le monde ait connue s'apprête à envahir Krondor par voie de mer.

Plusieurs magiciens froncèrent les sourcils en entendant parler de la flotte ennemie.

— Je croyais que le rassemblement des soldats keshians au sud était un prélude à la guerre, messire, intervint Chalmes. Quelle est donc cette histoire d'invasion ?

— Je vais être bref. Une immense armée, au service d'un Seigneur Démon, a traversé la Mer sans Fin dans le but d'envahir Krondor. Lorsque la cité aura été détruite, cette armée a l'intention de se déployer et de conquérir toutes les terres comprises entre cette île, Ylith, Krondor et Salador. Vous ne pouvez imaginer la quantité de sang qui sera versée et le nombre d'incendies qui seront allumés.

Les magiciens se mirent à parler entre eux. Pug leur laissa une minute avant de lever la main pour réclamer le silence, qu'il obtint.

— Mais le pire, c'est qu'ils ont pour mission de s'emparer, sans le savoir, d'un trophée qui, entre leurs mains, servirait à mettre un terme à la vie sur Midkemia.

— Est-ce possible ? s'écria d'Lyes.

— Non seulement possible, mais probable, à moins que je reçoive de l'aide pour empêcher ça.

— Moi, je vous aiderai, affirma le jeune magicien.

Pug sourit.

— On sous-estime trop souvent la jeunesse, fit-il remarquer tandis que les autres membres du conseil, plus âgés, gardaient le silence.

Kalied, l'un des plus vieux magiciens d'origine keshiane, finit par sortir de sa réserve.

— Si c'est vrai, tous nos travaux risquent d'être perdus à jamais. Ne serait-il pas plus sage pour nous de rester ici afin de protéger l'académie et les connaissances qu'elle abrite ?

— Je ne peux pas vous obliger à aider le royaume, reconnut Pug. Je pourrais vous donner l'ordre de partir, mais à quoi cela servirait-il ? (Il se leva.) Je vais me retirer dans ma tour pendant les deux prochaines heures. Réunissez tous les magiciens capables de soigner, de protéger une armée ou de se battre avec leur art et répétez-leur mes paroles. J'emmènerai les volontaires avec moi. Les autres n'auront qu'à rester ici pour défendre le port des Étoiles s'ils en sont capables.

Pug sortit de la pièce en sachant très bien que les magiciens allaient disséquer chacune de ses paroles. Il monta dans sa tour et franchit la porte magique qui empêchait quiconque d'y entrer à part lui. Puis, avant que cette porte se referme complètement, il se transporta sur l'île du Sorcier.

Gathis, la créature semblable à un gobelin qui remplissait les fonctions de majordome, se trouvait à son poste habituel, dans la pièce située au cœur de la villa. Pug l'avait choisie pour en faire son bureau car elle donnait sur le joli jardin qu'il avait créé.

— Maître Pug, ai-je raison de croire que maître Macros est de retour ?

Pug sourit, car Gathis avait été le majordome de Macros avant d'entrer à son service. Un jour, il lui avait expliqué qu'il existait une espèce de lien mystérieux entre lui et le sorcier.

— Il est vrai que Macros est revenu, même si je ne sais pas où ils sont, lui et Miranda.

Gathis se leva.

— Que puis-je faire pour vous ?

— J'ai besoin de changer de vêtements et j'aimerais prendre un repas chaud pendant que je me baigne.

L'un des purs plaisirs que lui procurait la Villa Beata était justement son système de bains à la keshiane. Lorsque Gathis apporta un plateau contenant du bœuf, du fromage, du pain et des légumes ainsi qu'un pichet de vin blanc frais, il trouva Pug occupé à se détendre dans un bassin d'eau chaude.

— On dirait que vous avez eu des ennuis, fit remarquer le majordome en contemplant les cicatrices sur le corps du magicien, qui allaient de pair avec sa barbe et ses cheveux très courts.

Pug éclata de rire.

— Tu as toujours eu le don de relativiser les choses, mon ami. C'est une qualité que j'apprécie ! (Il prit le verre de vin que lui tendait la créature à peau verte.) Savais-tu que Miranda était la fille de Macros ?

— Je m'en doutais, même si je n'ai jamais vraiment eu l'occasion de lui parler lorsqu'elle est venue ici avec vous. Ce

n'est pas une surprise car elle me rappelle un peu le Sorcier Noir par son attitude.

— Moi, je n'y avais pas songé. Mais savais-tu que sa mère n'est autre que dame Clovis ?

— Là, pour le coup, c'est une surprise, admit Gathis. J'ai rencontré le Sorcier Noir lorsqu'il m'a aidé à quitter mon monde natal, mais je suppose qu'il avait déjà quitté Miranda et sa mère, puisqu'il était seul à ce moment-là.

— Lorsque j'aurai mangé, il faudra que je retourne au port des Étoiles, annonça Pug. Mais avant de m'en aller, je veux m'assurer que nos défenses sont bien en place. Une immense flotte de soldats aux intentions extrêmement hostiles va passer au large de cette île dans les prochains jours. Krondor est leur destination, mais certains pourraient être tentés de s'arrêter pour explorer les lieux.

— Je suivrai vos instructions en la matière. (Gathis sourit alors de toutes ses dents, qu'il avait nombreuses.) Cependant, plusieurs de vos étudiants me paraissent tout à fait capables de décourager une telle entreprise, car ils savent accueillir les maraudeurs malveillants.

— Je n'aurais pas dit mieux, reconnut Pug en riant.

— Reviendrez-vous bientôt ?

Le visage du magicien s'assombrit.

— Je ne sais pas. Il serait malhonnête de ma part de te cacher que le destin de cette planète est en jeu. Disons simplement que si nous survivons à cette épreuve, je reviendrai.

— Et le Sorcier Noir, reviendra-t-il lui aussi ?

Pug haussa les épaules.

— Tu connais ton ancien maître bien mieux que moi, alors c'est à toi de me le dire.

Gathis haussa les épaules à son tour, car il n'y avait rien à ajouter. Pug termina son repas, sortit du bain et enfila une tunique propre. Puis il se transporta dans sa tour du port des Étoiles et trouva un grand nombre d'étudiants qui l'attendaient au pied de l'escalier.

— Tout le monde dehors ! s'exclama-t-il en les voyant.

Les jeunes gens se hâtèrent d'obéir, mais Pug retint l'un d'eux par la manche.

— Toi, comment tu t'appelles ?

— John, répondit le garçon.

Il ne se sentait plus de joie à l'idée d'avoir été remarqué par l'illustre maître du port des Étoiles.

— Va trouver les membres du conseil et dis-leur de nous rejoindre à l'extérieur.

L'étudiant s'éloigna en courant en direction de la salle du conseil. Pug se fraya quant à lui un chemin au sein du groupe qui s'écarta rapidement en le voyant. Il s'arrêta non loin de l'endroit où la route descendait en lacets vers le débarcadère et grimpa sur un gros rocher.

Il laissa passer quelques minutes avant de se tourner pour regarder de l'autre côté du lac. Il ajusta sa vision magique afin d'apercevoir les quais de la ville jumelle de l'académie et fut ravi de voir Nakor, Sho Pi et deux soldats monter sur le bac qui faisait la navette entre l'île et la terre ferme.

Chalmes et les autres membres du conseil arrivèrent à leur tour en écartant les étudiants sur leur passage.

— Pourquoi cette réunion, Pug ?

L'intéressé s'assit sur son rocher en s'efforçant d'imiter de son mieux les attitudes mystérieuses de Nakor.

— Nous attendons.

— Quoi donc ?

Pug sourit et se délecta de la frustration qu'il suscitait avec une espèce de joie perverse.

— Je ne voudrais pas vous gâcher la surprise.

Cette réplique réduisit tout le monde au silence. Mal à l'aise, ils attendirent pendant une demi-heure, le temps que le bac traverse le lac. Enfin, Nakor et ses compagnons apparurent au détour de la route.

— Je suis content de vous voir, leur dit Pug.

— Voici le capitaine Sturgess de la garnison de Shamata, annonça le petit Isalani. (Dans son dos, les étudiants commencèrent à marmonner à la vue de l'autre soldat, qui portait l'uniforme de la légion keshiane chargée de la frontière.) Et voici le général Rufi ibn Salamon.

— Bonjour, messire, dit le général en s'inclinant devant Pug.

Ce dernier se tourna vers l'assemblée de magiciens et s'adressa à Chalmes.

— Je vous avais donné deux heures, mais je suppose que vous n'avez fait que tergiverser, sans obéir à mes ordres.

— Nous discutions justement afin de trouver la meilleure façon de communiquer les informations que vous nous avez données..., commença le vieux magicien.

Pug leva la main pour l'interrompre.

— Est-ce que Robert d'Lyes est ici ?

Une main se leva parmi les derniers rangs de la foule.

— Je suppose qu'il s'agit du plus jeune membre de votre conseil ? reprit Pug.

Les autres conseillers acquiescèrent.

— Tant mieux, répliqua Pug. Ça signifie que votre cas n'est pas totalement désespéré, Robert.

L'intéressé prit un air perplexe.

— Pas totalement, non.

Pug rit et se leva afin que tout le monde puisse le voir.

— Je pense que chacun de vous a entendu les rumeurs qui courent au sujet d'une nouvelle guerre.

Certains répondirent par l'affirmative tandis que d'autres se contentaient de hocher la tête.

— Laissez-moi vous dire que cette menace est réelle, mais qu'elle ne vient pas de nos voisins du Sud. En ce moment même, une immense flotte traverse l'océan avec à son bord près d'un quart de million de soldats. (Plusieurs magiciens commencèrent à parler entre eux. Pug leva les deux mains et le silence retomba.) Le royaume prépare ses défenses. Comme vous pouvez l'imaginer, nous avons besoin d'une frontière stable avec Kesh. C'est pourquoi certains changements ont eu lieu.

Le silence s'abattit sur la foule, anxieuse de savoir de quoi il retournait.

— Depuis des années, Kesh la Grande et le royaume ne cessent de se disputer les riches terres agricoles qui entourent la mer des Songes. Afin de mettre un terme à cette querelle, le royaume a cédé certaines de ces terres à l'empire.

« Au sud-ouest de Finisterre se trouve un grand promontoire rocheux, visible aussi bien depuis la mer que depuis la terre

ferme, et que l'on appelle la Ruine de Morgan. Les marins le connaissent bien. On a tracé un trait depuis la pointe de ce promontoire jusqu'à l'extrémité orientale du canal de Shamata. Une nouvelle frontière a été établie. L'empire de Kesh la Grande a reçu tous les territoires au sud de cette ligne, le long des rives du canal de Shamata, de la mer des Songes et du Grand Lac de l'Étoile.

La foule laissa échapper un hoquet de stupeur. Quelques-uns poussèrent des cris de colère et un homme, visiblement originaire du royaume, alla jusqu'à crier :

— Vous nous avez trahis !

— Non, répondit Pug. Le prince Erland a longuement négocié avec l'empereur de Kesh à ce sujet. L'empire a accepté de protéger notre flanc sud et de respecter notre présente alliance pendant que nous sommes aux prises avec un puissant ennemi. En échange, le royaume a choisi de céder des territoires que Kesh nous réclame depuis près d'une centaine d'années. Ceux d'entre vous qui ne sont pas d'accord avec ce changement peuvent partir.

« En ce qui concerne le port des Étoiles, l'île appartient encore au royaume ; c'est toujours mon duché. (Pug dévisagea les magiciens.) Shamata est passée sous le contrôle des Keshians. Les troupes du royaume vont devoir traverser le Grand Lac de l'Étoile pour se replier sur Landreth. Vous êtes libres de vous joindre à elles.

De nouvelles protestations s'élevèrent, que Pug choisit d'ignorer. Le général Salamon prit la parole :

— Nous entendons respecter la souveraineté du royaume sur l'île du port des Étoiles. En revanche, la ville sur l'autre rive va devenir keshiane. Mais les citoyens du royaume pourront continuer à la traverser librement tant qu'ils n'auront pas arrangé leur passage pour la rive nord.

— Quand prendrez-vous le contrôle de ces nouveaux territoires ? cria quelqu'un dans la foule.

— C'est déjà fait, répondit le général. Mes hommes occupent en ce moment même la petite forteresse de Port-Shamata et la caserne de la cité. Quant à la ville du port des Étoiles, nous allons y laisser quelques troupes afin de maintenir l'ordre et la

paix. (Il se tourna vers Pug.) Si vous n'avez rien à ajouter, messire, j'aimerais rejoindre mes hommes.

Le magicien acquiesça.

— Merci de vous être déplacé, général.

Salamon partit en compagnie du capitaine originaire du royaume.

— Vous connaissez désormais le fin mot de l'histoire, reprit Pug. Passons maintenant à un autre sujet.

« L'envahisseur dont je vous parlais tout à l'heure est un ennemi de la pire espèce. Je vais devoir faire appel à votre bonne volonté. Le royaume a besoin de guérisseurs, de magiciens capables de transmettre des informations d'un endroit à un autre et de contrecarrer la magie des envahisseurs. (Il fit une pause délibérée.) Nos ennemis ont l'appui des Panthatians.

Plusieurs magiciens et étudiants qui étaient restés silencieux jusque-là se manifestèrent, car ils haïssaient les prêtres-serpents.

— Moi, je vous aiderai ! annoncèrent plusieurs voix.

Pug attendit encore quelques instants avant de continuer :

— Ceux qui sont volontaires pour partir à Krondor doivent se rassembler autour de Robert d'Lyes. Je l'ai choisi pour me seconder.

Le jeune homme regarda autour de lui, l'air encore plus perplexe.

— Moi, vous seconder ? s'écria-t-il tandis que de jeunes magiciens commençaient à lui parler tous en même temps.

Pug sauta de son rocher.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? lui demanda Nakor.

— Comment ça, on ? Moi, j'emmène les volontaires à Krondor pour mieux les préparer à cette guerre. Ensuite, j'irai à Sethanon. Toi, tu restes ici pour veiller à ce que cette bande d'idiots ne déclare pas la guerre à Kesh dans les deux prochaines semaines. Ensuite, une fois que tu seras sûr qu'ils ne bougeront pas, je veux que tu me rejoignes à Sethanon. (Pug sortit de sa tunique l'un des fameux artefacts tsurani.) Évite de le casser ou de le perdre, c'est le dernier qui me reste. À pied, la route est longue jusqu'à Sethanon.

Nakor n'avait pas l'air ravi.

— Les choses s'accélèrent et toi tu veux que je reste ici pour materner ces idiots ?

Pug sourit.

— C'est parce que tu es le meilleur.

Sur ce, il traversa la foule pour rejoindre Robert d'Lyes.

— Maître ? dit Sho Pi en se tournant vers Nakor.

— Quoi ?

— Avez-vous réfléchi comme Pug vous l'a demandé ? Vous disiez avoir un autre plan en réserve pour le port des Étoiles.

Nakor garda le silence pendant quelques instants. Puis il adressa un large sourire à son disciple.

— Bien sûr que j'y ai réfléchi.

# Chapitre 15

# ATTAQUE

Erik, les sourcils froncés, déposa les documents sur la table de travail de messire William.

— C'est ce que je vais devoir faire ?

William et Calis hochèrent la tête.

— Nous avons modifié nos plans en raison du retour de mon père, expliqua le maréchal, qui paraissait très fatigué. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il a réussi à nous convaincre, le prince, James et moi-même, que l'on a besoin de Calis ailleurs qu'à Krondor.

Jusqu'ici, Erik pensait qu'il camperait dans les montagnes au nord et à l'est de la cité en attendant qu'elle tombe, puis qu'il lancerait des attaques éclairs contre les envahisseurs lorsqu'ils entameraient leur marche vers Sethanon. Mais voilà que l'on inversait les rôles, comme on redistribue les cartes au cours d'une partie.

— Je dois m'occuper de la défense de la cité, reprit William. Cela, au moins, n'a pas changé. La flotte de Vykor se cache dans la baie de Shandon et s'en prendra aux envahisseurs lorsqu'ils passeront à proximité. Nous espérons que nos forces seront rejointes par ce qui reste de la flotte de Nicholas, dont les navires sont actuellement en réparation dans les îles du Couchant.

« Greylock sera mon commandant en second et se chargera des unités dissimulées dans les montagnes. (Il pointa son index sur Erik.) Ce qui signifie que vous devez prendre sa place et remplir la mission que nous voulions lui confier à l'origine.

— L'organisation de la retraite, dit le jeune homme d'un ton neutre.

— En effet, intervint Calis. Lorsque la cité tombera, nous risquons d'avoir sur les bras une population paniquée qui tentera de fuir avec une armée en déroute. Nous ne pouvons pas nous permettre un tel désastre.

— Comment comptez-vous empêcher ça ?

William soupira.

— Voilà ce qui arrive quand on se montre trop méfiant. Si nous vous avions invité à participer aux réunions du haut commandement, vous saunez déjà tout ça. (Il tendit une épaisse liasse de documents à Erik.) Lisez-les. Le plan y est décrit dans les moindres détails. Vous devrez le connaître par cœur d'ici ce soir. Nous dînerons ensemble, comme ça vous pourrez me poser toutes les questions qui vous viendront à l'esprit pendant votre lecture.

— Quand partez-vous, capitaine ? demanda Erik à Calis.

— Dès que mon père sera revenu du port des Étoiles, répondit William à la place de l'intéressé.

Erik comprit implicitement que personne ne savait quand ce retour aurait lieu.

— Bien, si nous en avons terminé, je vais vous laisser, messire.

William rappela le jeune homme au moment où il arrivait devant la porte.

— Oh, encore une chose, Erik.

— Oui, messire ?

— À compter de ce moment, vous avez le grade de capitaine dans l'armée du prince. Je n'ai pas de temps à perdre en vous nommant lieutenant, alors il va falloir que vous sautiez un grade.

Greylock, qui assistait lui aussi à la rencontre, eut du mal à ne pas rire de l'étonnement d'Erik.

— Moi, messire ?

— C'est quoi le problème, de la Lande Noire ? s'écria Calis en imitant à merveille la voix de Bobby de Loungville. Est-ce que tu serais brusquement devenu dur d'oreille, par hasard ?

Erik rougit.

— Euh, je suppose qu'il va me falloir un nouveau sergent-major alors ?

— En effet. Vous avez quelqu'un à recommander pour ce poste ?

Erik faillit avancer le nom de Jadow, car c'était le plus expérimenté de tous les sergents du régiment spécial. Mais il se retint, car il admettait que Calis avait eu raison dès le départ en le choisissant lui, Erik, plutôt que Jadow. Ce dernier n'avait tout simplement pas l'autorité nécessaire. De plus, le poste demandait des qualités d'organisation que la plupart des sergents ne possédaient pas.

— J'en vois bien deux ou trois, mais pour être honnête, le meilleur du lot reste Duga, le capitaine mercenaire. Il est solide et intelligent et il comprend très bien les enjeux de cette guerre, même si on ne lui a pas tout dit. Il nous a déjà été très utile en réussissant à convaincre d'autres mercenaires de changer de camp eux aussi.

— Justement, je n'aime pas ça, rétorqua William. L'homme est un renégat.

— C'est parce que vous ne comprenez pas comment les choses fonctionnent à l'autre bout du monde, messire. Là-bas, il n'existe aucune nation, et les hommes n'éprouvent aucun attachement particulier envers une cité. Duga a toujours été un mercenaire, mais ces gens-là vivent selon un code de l'honneur très strict. Je saurai lui faire comprendre qu'il ne s'agit pas d'un contrat ordinaire, où il lui suffit de jeter son épée pour rejoindre l'autre camp. S'il nous jure fidélité, je suis certain qu'il nous servira loyalement.

— Laissez-moi y réfléchir. Nous en ferons peut-être un sergent adjoint, mais j'ai besoin d'un autre nom, tout de suite.

— Dans ce cas, choisissez Alfred. Il n'est pas aussi pointu que je le voudrais en matière de tactique et de stratégie, mais il sait comment parvenir à un résultat, même dans la précipitation.

— Alors il fera l'affaire, approuva William en jetant un coup d'œil interrogateur à Calis.

Ce dernier acquiesça à son tour.

— Je suis d'accord. Il est solide et saura faire face à ce qui nous attend.

— Allez le lui dire, ordonna William à Erik, qui quitta la pièce.

— Vous avez omis de lui dire qu'il porte désormais le titre de baron à la cour, rappela Greylock lorsque le jeune homme fut parti.

Calis sourit.

— Inutile de trop le bouleverser pour l'instant.

William poussa un long soupir fatigué.

— Lorsqu'il aura lu les documents que je lui ai confiés et qu'il comprendra quel rôle il va jouer dans tout ça, il aura des raisons d'être bouleversé, croyez-moi.

— Je n'en doute pas, reconnut le demi-elfe en laissant échapper un bref éclat de rire amer.

— La Lande Noire ! protesta Erik. Vous n'êtes pas sérieux !

Il se hâta d'ajouter « Messire » en voyant l'expression de William se faire menaçante.

— Suivez-moi, répliqua le maréchal. Je dois dîner dans l'intimité avec ma famille ; nous profiterons du repas pour en discuter.

Dès qu'il entra dans la salle à manger, Erik sentit sa colère s'évanouir, car le duc et la duchesse de Krondor, ainsi que leur fils, messire Arutha, et leurs deux petits-fils, James et Dashel, avaient été conviés au dîner intime du maréchal.

Le jeune homme rougit presque de s'asseoir à la même table que la famille ducale, et s'empressa de prendre un siège à la droite de William. Au moment où les serviteurs commençaient à apporter les assiettes, Pug entra par une porte située face à Erik. Ce dernier crut tout d'abord que le magicien s'était coupé la barbe et les cheveux à ras. Puis, lorsque Pug s'avança pour prendre place entre William et Gamina, Erik vit de légères marques sur son visage, qui ressemblaient à des cicatrices de brûlure.

Jimmy et Dash se levèrent pour saluer l'arrivée du magicien. Arutha, James et Gamina les imitèrent, tout comme William, qui hésita quelques instants cependant. Erik se hâta de se lever à son tour.

— Bonsoir, cher arrière-grand-père, dit Dash.

Pug embrassa Gamina sur la joue et serra la main de James et de William.

— Je suis heureux de nous voir tous réunis.

Une atmosphère un peu triste régnait dans la pièce. Erik ne tarda pas à comprendre pourquoi, car c'était peut-être la dernière fois que cette famille se réunissait au grand complet.

— Si vous préférez, messire, nous pourrons parler de ma mission demain, chuchota le jeune homme à l'oreille de William.

Mais ce dernier secoua la tête.

— Je veux que tu te rendes dans les collines dès l'aube pour inspecter les premières lignes de fortifications à l'extérieur de la cité. Tu devras être de retour après-demain au plus tard. (Il jeta un coup d'œil à sa famille.) Je suis au regret de vous annoncer que nous n'avons plus beaucoup de temps devant nous.

— Avant tout, j'ai quelque chose d'important à vous dire à tous, intervint Pug.

William, Gamina et James se tournèrent vers leur père et beau-père.

— Je suis resté trop longtemps absent de votre vie et je vous prie de m'en excuser. (Il tendit les mains et les posa sur celles de ses deux enfants.) Je tenais aussi à vous dire à quel point je suis fier de vous.

L'expression de William montrait qu'il ne savait plus quoi dire. Gamina sourit, les larmes aux yeux, et se pencha pour embrasser son père sur la joue. Erik avait assisté à tant d'événements bizarres au cours des quatre dernières années qu'il ne trouvait même plus étrange la vue d'une femme qui paraissait assez âgée pour être la mère et non la fille du magicien.

Gamina dut communiquer avec lui par télépathie, car il lui sourit en avouant :

— Moi aussi, j'aimerais qu'elle soit là.

— Merci, père, dit alors William.

Pug lâcha Gamina et posa ses deux mains sur celle de son fils.

— Non, c'est moi qui te remercie. Tu as su rester fidèle à toi-même et tu t'es accroché à ton rêve sans tenir compte de ce que j'en pensais. C'est bien. Parfois, je n'apprends pas assez vite, j'en ai peur.

William sourit. Pour la première fois, Erik remarqua une ressemblance entre Pug et son fils, lequel avait les yeux humides. Erik sentit sa gorge se serrer. *Voilà pourquoi nous nous battons*, songea-t-il. *Nous voulons protéger ceux que nous aimons*. Quelque part dans la nuit, sa mère et le seul homme qu'il ait jamais considéré comme un père étaient assis à une table, dans la cuisine d'une auberge. Quelque part, la femme qu'il aimait se cachait en attendant de pouvoir rejoindre Freida et Nathan.

Brusquement, Erik sentit une présence effleurer son esprit. Ce n'était qu'une caresse subtile, mais il devina que cela provenait de dame Gamina. Jetant un coup d'œil à la duchesse, il vit qu'elle lui souriait. Quelques mots traversèrent son esprit.

— *Votre jeune amie est en sécurité, j'en suis sûre.*

Sans bien savoir comment s'y prendre, il essaya de lui dire :

— *C'est mon épouse.*

Gamina éclata de rire.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda William.

— Notre jeune ami s'est marié depuis notre dernière rencontre.

Pug, William et Arutha félicitèrent Erik, tandis que Dash et Jimmy lançaient un regard en coin à leur grand-père.

— Eh bien, James, vous ne dites rien ? s'étonna le magicien.

L'ancien voleur haussa les épaules et sourit d'un air juvénile et enjoué.

— Mes petits-fils et moi étions au courant.

— Vraiment ? s'écria Arutha, stupéfait.

Le duc James ne put s'empêcher de rire.

— Je savais que j'allais avoir besoin de toute l'attention d'Erik dans les jours à venir, alors je l'ai laissé croire qu'il se montrait terriblement astucieux en faisant sortir sa jeune épouse de la cité. (Il pointa sur le jeune homme un index accusateur.) Ne vous avisez plus jamais de me désobéir, capitaine.

L'intéressé ne put s'empêcher de rougir.

— Capitaine ? Félicitations ! s'exclama Dash d'un ton approbateur.

Gamina et Arutha le congratulèrent à leur tour.

— Gardez-en un peu pour la fin de la guerre. Nous verrons à ce moment-là si les félicitations sont de mise, tempéra William.

L'atmosphère s'alourdit de nouveau. Après quelques minutes de silence, Pug frappa du poing sur la table.

— Assez ! Profitons-en pour voler quelques heures de joie tant que nous le pouvons. (Il se tourna vers son petit-fils, Arutha.) Mon seul regret, c'est que ton épouse ne soit pas avec nous.

Arutha sourit. Erik perçut de nouveau une ressemblance, avec le duc et la duchesse cette fois.

— Elle est chez ses parents, à Roldem.

— Peut-être devrions-nous leur rendre visite, nous aussi, suggéra Jimmy.

Pug se mit à rire, bientôt imité par les autres. Le repas se déroula rapidement et agréablement, car les convives appréciaient de se retrouver ensemble.

Erik était ravi d'avoir l'occasion de dîner avec eux, car dans cette pièce étaient assis trois des hommes les plus importants du royaume : le duc James, son beau-père et son beau-frère. De plus, il n'avait jamais aussi bien mangé. Quant au vin, pourtant importé de sa baronnie natale, il était au-delà de toute comparaison, car Erik n'avait jamais pu s'en offrir, un cru de cette qualité coûtait bien trop cher.

À un moment donné, il devisa à voix basse avec William du plan de défense de la cité, tandis que les autres membres de la famille discutaient de sujets sans importance en ignorant volontairement la menace qui planait sur leur vie à tous.

Après le dîner, ils mangèrent des friandises et burent du café keshian accompagné d'un petit verre d'une excellente liqueur de Rodez. Erik commençait à sentir une douce chaleur circuler dans tout son corps lorsque Calis fit brusquement irruption dans la salle à manger.

— Désolé de vous déranger, mais un message vient d'arriver.

James se leva et tendit la main. Calis lui remit le message.

— Ça vient de Finisterre ? demanda William.

— Oui, par courrier rapide. Ils ont aperçu la flotte des envahisseurs juste après l'aube hier matin, annonça son beau-frère.

— Avec un vent favorable, ils seront ici après-demain.

James acquiesça.

— Ça commence.

Erik plissa les yeux pour mieux percer les ténèbres. Il se tenait sur le brise-lames, sur la plate-forme de tir. Greylock avait tenu sa promesse : le capitaine de Beswick s'était vu confier l'honneur douteux d'être le premier officier à recevoir l'ennemi sur les remparts de Krondor.

Si le militaire de carrière en voulait à Erik d'avoir été promu à un grade supérieur au sien, il n'en laissait rien paraître et se montrait même poli lorsque le jeune homme lui donnait des ordres.

— Où sont-ils ? se demanda Erik à voix haute.

De Beswick ne répondit pas, car il savait qu'il s'agissait d'une question purement formelle. Le soleil commençait à éclairer l'Est, mais l'Ouest demeurait prisonnier d'un linceul de brume et d'obscurité qui favorisait la progression de l'ennemi.

— Je ne connais rien à la mer, capitaine, mais s'il fait le même temps ici qu'à Bas-Tyra, la brume devrait disparaître d'ici le milieu de la matinée.

— D'ici là, répliqua Erik, les navires de guerre seront suffisamment proches pour que vous puissiez leur jeter des pierres.

Il regarda par-dessus le parapet, un geste qu'il avait bien dû répéter une centaine de fois depuis qu'il avait fini d'inspecter les fortifications à l'est de la cité.

De longues minutes s'écoulèrent. Erik ne cessait de retourner examiner les défenses les plus avancées. Le brise-lames avait été modifié afin qu'un navire, pour entrer dans le port de Krondor, soit obligé de mettre le cap plein sud et de contourner une grande jetée. C'était là que s'élevait la plate-forme sur laquelle se trouvait Erik entouré de catapultes, d'archers et d'un détachement de soldats armés jusqu'aux dents. Si le moindre navire s'approchait de cette position, il se ferait aussitôt tirer dessus.

Une deuxième plate-forme se dressait à l'autre extrémité du brise-lames, lequel était aligné pratiquement plein nord. Une

distance d'environ quatre cents mètres le séparait de la deuxième digue. Si un navire tentait de se faufiler dans le canal entre les deux fortifications, il se retrouverait pris sous le tir croisé des engins de guerre que manœuvraient les artilleurs postés à chaque extrémité des digues. Au vu de ces nouvelles défenses, les envahisseurs n'auraient d'autre choix que de tenter de s'emparer des quatre plates-formes de tir à la fois. S'ils étaient assez stupides pour envoyer leurs bâtiments dans le canal avant de s'être débarrassés des défenseurs, ils couraient le risque de voir leurs embarcations coulées afin de bloquer le passage. De plus, une redoutable série de pièges les attendait même s'ils balayaient la résistance des soldats du royaume.

Erik regarda la petite embarcation amarrée moins de sept mètres plus bas, au pied d'une échelle de corde.

— Je vous laisse le canot, annonça-t-il à de Beswick, tout en sachant que les soldats des quatre plates-formes risquaient de tous mourir avant de pouvoir se retirer.

Son ancien adversaire le regarda et haussa un sourcil interrogateur.

— Si vous avez besoin de porter rapidement un message, vous irez plus vite à la rame qu'en courant, expliqua Erik. Vous n'aurez pas à longer toutes les fortifications.

— Oh, bien sûr. C'est plutôt chic de votre part, ajouta de Beswick au bout d'un moment.

Le jeune homme lui posa la main sur l'épaule.

— Au revoir et bonne chance.

Il s'éloigna en courant le long de l'étroit chemin aménagé au sommet de l'amoncellement de galets par les condamnés aux travaux forcés. Le passage avait servi à faciliter l'installation des catapultes et des balistes. Erik parcourut ainsi une distance d'environ un kilomètre jusqu'à la deuxième plate-forme, où les officiers le saluèrent. Il ne prit pas la peine de s'arrêter pour leur parler et prit la direction de l'est, à l'endroit où les deux brise-lames se rejoignaient, formant un U inversé. Il courut sur quatre cents mètres avant de tourner de nouveau, vers le sud cette fois. La journée promettait d'être chaude et Erik transpirait lorsqu'il arriva sur la troisième plate-forme. Il examina rapidement les fournitures et l'équipement, puis

repartit vers le nord. La dernière plateforme était aussi isolée que la première car, pour s'enfuir, les soldats n'auraient d'autre choix que de courir à découvert pour traverser l'amoncellement de galets avant d'atteindre l'ancienne jetée, qui avait toujours protégé le port de Krondor des courants de la Triste Mer.

Un détachement de gardes du palais attendait Erik à l'endroit où cette vieille jetée rejoignait l'extrémité septentrionale des quais. Le jeune homme prit la monture qu'on lui avait amenée et guida son escorte au sein de la foule de soldats qui se pressaient sur les quais. Toutes les barricades possibles et imaginables avaient été érigées, transformant les trois premiers pâtés de maisons au sortir du port en véritable terrain de tir. À tous les étages de chaque bâtiment, les fenêtres abritaient un archer. Celles du rez-de-chaussée étaient barricadées, les portes verrouillées. Erik s'émerveillait du système de défense mis au point par James et William, car un ingénieux aménagement de planches aisément amovibles permettait aux soldats de ramper d'une maison à l'autre tandis que leurs camarades couvraient leur retraite. En revanche, le jeune homme avait été surpris par le nombre d'habitants qu'il avait fallu expulser de chez eux au début des travaux. Ils avaient pourtant sous les yeux la preuve d'une bataille à venir, mais ils n'avaient pas cherché à s'enfuir, contrairement à ce qu'aurait cru le jeune homme. Beaucoup avaient dû être évacués par la force ou sous la menace des armes.

Après le troisième pâté de maisons, Erik et son escorte tombèrent sur la première barricade. Les soldats qui la gardaient leur firent signe de passer ; le jeune homme reprit alors le chemin du palais.

Tandis qu'il s'éloignait du port, il observa les visages craintifs qui l'entouraient. Certains habitants risquaient un coup d'œil à l'extérieur depuis le pas de leur porte tandis que d'autres se hâtaient de faire une course ou une autre avant que la guerre arrive. Beaucoup portaient de gros baluchons sur leur dos et se dirigeaient vers l'est dans l'espoir de quitter la cité avant le début des combats.

Erik savait que James ne les laissait sortir qu'au compte-gouttes et dans le plus grand calme. Plus tard, lorsque les

envahisseurs débarqueraient, il faudrait fermer toutes les portes de Krondor. Un rapport que le jeune homme avait lu la nuit précédente indiquait que le faubourg – cette partie de la cité construite au-delà des anciens murs – était pratiquement désert. Les patrouilles de police y avaient arrêté et pendu une douzaine de pillards au cours de la semaine qui venait de s'écouler.

Un camelot qui poussait une charrette à bras passa en criant qu'il avait de la nourriture à vendre. Erik se dit qu'il n'aurait aucun mal à écouler ses marchandises avant midi. Puis, comme le flot de personnes se dirigeant vers les portes ne cessait de grossir à mesure qu'il approchait du palais, le jeune homme ordonna à son escorte de repartir en direction des quais et de prendre un chemin détourné afin d'éviter la foule.

Rentrant à nouveau dans le quartier du port, ils passèrent entre les maisons où avaient été postés les archers. Brusquement, l'un d'eux s'écria, depuis la fenêtre d'un premier étage :

— Par tous les dieux, regardez ça !

Erik comprit que le soldat venait d'apercevoir la flotte des envahisseurs.

— Décrivez-moi ce que vous voyez !

L'archer baissa les yeux et repéra les galons d'officier sur la tunique d'Erik.

— Des navires, capitaine ! Il doit bien y en avoir un millier !

Sans attendre, le jeune homme lança sa monture au galop et regagna le palais aussi vite que possible. La reine Émeraude ne disposait pas de mille navires mais, d'après de prudentes estimations faites à l'issue des batailles navales, il devait bien lui en rester quatre cents à aligner devant le port de Krondor.

En effet, Nicholas avait attaqué les envahisseurs sur leur flanc gauche devant les passes des Ténèbres pendant qu'une flotte venue d'Elarial s'en prenait à leur flanc droit. Au même moment, des navires de guerre originaires de Durbin et de Queg avaient tendu une embuscade à l'avant-garde de la reine. James avait passé en revue les rapports des témoins qui avaient tenté, lors du passage des envahisseurs, d'estimer le nombre de navires qui leur restaient. Ces nouvelles leur étaient parvenues

grâce à des cavaliers qui s'étaient relayés en changeant très souvent de monture. D'après ces documents, les différentes attaques avaient privé la reine Émeraude d'un quart de sa flotte. Certaines personnes s'en étaient réjouies, jusqu'à ce que James leur fasse remarquer que cela ramenait le nombre de ses navires à quatre cent cinquante environ, ce qui était loin d'être une bagatelle.

Cela signifiait simplement qu'au lieu des trois cent mille soldats attendus, le royaume n'en verrait débarquer « que » deux cent vingt-cinq mille. Erik réprima la tentation de céder au désespoir.

Il pénétra dans l'enceinte du palais par la porte qui donnait sur les quais et remit les rênes de son cheval à un laquais en lui disant :

— J'ai besoin d'une nouvelle monture.

Puis il courut assister à sa dernière réunion en compagnie du duc James et du maréchal William.

Ceux-ci donnaient une dernière série de conseils à suivre aux commandants de la région avant de les renvoyer dans leur garnison respective. Des soldats gardaient la porte qui permettait de sortir du palais sans passer par la ville, afin que les officiers et les messagers puissent quitter Krondor avant que les habitants, dans leur panique, déclenchent des émeutes.

— D'ici une heure, des navires commenceront à accoster au sud de la cité, annonça William avant de désigner deux commandants dont le rôle était de défendre la côte aux alentours de la capitale. Il est temps d'y aller, messieurs. Bonne chance.

Erik vit le comte de Tilden saluer le duc et le maréchal et s'en aller en compagnie d'un écuyer dont il ignorait le nom. Ayant étudié la copie du plan de bataille que William lui avait remise, le jeune homme savait que les nobles et leurs troupes seraient les premiers à subir la violence de l'invasion. De Sarth à Krondor et de la capitale aux petits villages au nord de la baie de Shandon, tous les soldats que Patrick avait pu soutirer aux armées de l'Ouest se tenaient prêts à accueillir l'ennemi. Mais ces soixante mille hommes, dont la plupart n'étaient que de jeunes recrues sans expérience, allaient se faire massacrer par

des guerriers endurcis trois fois supérieurs en nombre. Le seul avantage du royaume résidait dans la discipline et l'entraînement de ses unités d'élite, lesquelles n'entreraient dans la partie qu'après la chute de Krondor.

En effet, Erik était certain d'avoir vu juste dès le début. Krondor allait tomber. Il balaya la pièce du regard et constata que Greylock et Calis étaient déjà partis. Le premier devait rejoindre ses troupes, composées d'Aigles cramoisis, de guerriers hadatis et de Pisteurs royaux de Krondor. Dans les montagnes au nord et à l'est de la principauté attendaient les guerriers pour qui ce terrain hostile était extrêmement familier. On était allé les chercher jusque dans les collines au-dessus de Ran et de Pont Suet.

L'idée était de saigner l'ennemi à blanc en tuant le plus grand nombre possible d'envahisseurs dans Krondor même, avant de tailler les survivants en pièces lorsqu'ils entreraient dans les collines et les montagnes, où chacun des soldats de Greylock équivaudrait à cinq guerriers de Novindus. Erik avait combattu dans l'armée de la reine Émeraude, qui comprenait surtout une grosse infanterie et une cavalerie pas trop mauvaise. Les seules unités qui inquiétaient le jeune homme, c'étaient les cavaliers saaurs car, même s'ils ne savaient pas se battre dans les montagnes, aucun défenseur humain du royaume ne pouvait espérer rivaliser avec eux. Les hommes-lézards avaient sans doute perdu un certain nombre de chevaux au cours du voyage, car le fourrage avait dû pourrir en raison de l'humidité constante et leur donner la colique. Certaines bêtes risquaient également d'être devenues totalement sauvages après avoir passé six mois enfermées dans la cale d'un navire. Malgré tout, il devait rester suffisamment de montures pour faire des Saaurs un dangereux ennemi. D'ailleurs, qui pouvait dire quelle sorte de magie les Panthatians avaient bien pu utiliser pour garder les chevaux en bonne santé ?

— Tout est prêt ? demanda William en se tournant vers Erik.

— Prêts ou pas, nos soldats sont en place, répondit le jeune homme. L'ennemi a été aperçu juste au moment où je quittais les quais.

Aussitôt, William se précipita vers la grande fenêtre qui surplombait le port.

— Par tous les dieux ! s'exclama-t-il.

Erik et les autres s'approchèrent à leur tour et furent tout aussi stupéfaits par la scène qui s'offrait à eux. En dépit de tous les rapports qu'ils avaient lus, rien ne les avait préparés au spectacle de ces myriades de voiles blanches qui couvraient l'horizon, lequel s'éclaircissait à mesure que le soleil faisait s'évaporer la brume matinale au-dessus de la Triste Mer. Erik se tordit le cou pour regarder le plus au nord possible. Même dans le lointain, on apercevait encore des navires.

— Ils ont dû se déployer depuis hier, commenta William en retournant près de la table. Ils vont déferler sur nous tel un raz de marée. Messieurs, vous savez ce que vous avez à faire, ajouta-t-il à l'adresse des nobles présents. Puissent les dieux nous protéger tous.

Erik parcourut de nouveau la pièce du regard.

— Où est le prince ?

— Patrick a quitté le palais la nuit dernière, avec ma sœur, mon neveu et mes deux petits-neveux. (William sourit à Erik.) On ne peut pas se permettre de perdre le prince de Krondor, vous ne croyez pas ?

Le jeune homme hocha la tête.

— Messire James est parti lui aussi ?

— Non, il est dans son bureau. Il s'est senti obligé de rester.

— Pour ma part, je n'ai plus rien à faire ici, messire, déclara Erik lorsque les nobles eurent quitté la pièce dans le calme.

— Une chose encore, le retint William, qui sortit de sa poche un petit rouleau de parchemin enrubanné et cacheté – on distinguait clairement l'empreinte de son sceau dans la cire rouge. Lorsque cette guerre sera terminée, donnez ça à mon père si vous le pouvez.

Erik fronça les sourcils.

— Vous allez rester ici, messire ?

William sourit.

— Je ne demanderais pas à un soldat de tenir les remparts si je n'avais pas l'intention de faire la même chose, Erik.

Pendant quelques instants, ce dernier fut incapable de bouger ou de répondre. Il venait de comprendre que le maréchal du royaume avait l'intention de mourir à Krondor. Il eut du mal à déglutir car, même s'il n'était pas proche de cet homme, il en était venu à l'admirer pour son honnêteté, sa bravoure et la logique calme et froide qu'il appliquait aux plans de bataille. De plus, le temps d'un dîner en compagnie de William et de sa famille, Erik avait eu un aperçu de son histoire personnelle. Il ne pouvait donc s'empêcher d'éprouver un certain chagrin.

— Adieu, messire, finit-il par lui dire.

William lui tendit la main.

— Adieu, capitaine. Une grande part de l'avenir de cette nation repose sur vos épaules. Sachez une chose cependant : vous valez bien plus que vous le pensez.

Erik mit le parchemin à l'abri dans sa tunique et salua son supérieur le plus élégamment possible. Puis il se hâta de quitter la pièce et ressortit dans la cour où l'attendait, selon ses ordres, une nouvelle monture. Mais contrairement aux nobles, qui s'en allaient par la seule porte à laquelle les habitants de la cité n'avaient pas accès, Erik se mit en selle et prit la direction des quais en faisant signe à une patrouille de lanciers de l'accompagner. À la porte, une troupe de soldats à pied tenait une petite foule à distance. La panique commençait à se répandre dans la cité à mesure que ses habitants apprenaient l'arrivée de la flotte. Certaines des pauvres âmes qui vivaient dans le quartier du port, près du palais, cherchaient à s'y réfugier. Erik s'arrêta, le temps de leur crier :

— Il n'y a aucun refuge pour vous ici ! La porte de l'Est est encore ouverte. Quittez Krondor par là ou rentrez chez vous ! En attendant, dégagez le passage !

Il fit avancer son cheval, si bien que les gens s'écartèrent précipitamment pour les laisser passer, lui et les autres cavaliers.

Erik traversa la cité aussi rapidement que possible. Il connaissait ses ordres de mission par cœur, mais la différence entre la théorie et la pratique devenait de plus en plus évidente. Il était censé organiser le départ dans le calme des défenseurs de la cité, qui devaient se replier jusqu'aux premières

fortifications édifiées par Greylock à l'est de Krondor, à environ une journée de marche au-delà des premières fermes. Mais partout où il posait les yeux, Erik ne voyait que le chaos et il doutait de parvenir à y remettre l'ordre. Malgré tout, il avait juré de réussir ou de mourir en essayant, si bien qu'il talonna sa monture et continua à avancer parmi la foule.

Jason attrapa tous les livres qu'il avait sous la main et les mit dans des sacs de toile qu'il tendit à des commis pour qu'ils les emportent jusqu'aux chariots les plus proches. Roo avait surestimé le temps qui lui restait avant l'arrivée des envahisseurs, si bien qu'il n'avait plus qu'à évacuer ses locaux en hâte. Cependant, il avait déjà réussi à mettre de côté certaines choses comme de l'or, des lettres de crédit et d'autres richesses, qui l'attendaient en sécurité dans sa maison de campagne. Deux chariots s'y trouvaient également, prêts à emmener dans l'Est sa femme, ses enfants et la famille Jacoby. Il espérait que Sylvia avait pris ses avertissements au sérieux et les rejoindrait en chemin.

— C'est le dernier, monsieur ! annonça Jason.

— Faites sortir les chariots ! ordonna Roo du haut de sa monture.

Quinze véhicules, contenant tout ce qu'il avait pu récupérer dans son entreprise, sortirent de la grande cour. Des gens passaient en criant, certains portant leurs affaires sur le dos, d'autres se contentant de courir. De folles rumeurs avaient envahi les rues, annonçant la mort du prince et la prise du palais. Toutes les portes étaient prétendument fermées et les habitants pris au piège à l'intérieur de la cité. Roo comprit que s'il ne réussissait pas à sortir de Krondor avant le coucher du soleil, il lui faudrait abandonner ses chariots et ses biens.

Il avait engagé les meilleurs gardes privés qu'il avait pu trouver, mais il n'en restait pas beaucoup en ville, car tous les hommes capables de porter une épée ou de tirer à l'arc avaient été recrutés par le prince. Les dix individus sur lesquels Roo avait réussi à mettre la main étaient essentiellement des gens d'un certain âge ou des gamins. Mais les premiers étaient des

vétérans et les seconds avaient la force et l'enthousiasme de la jeunesse.

Les charretiers firent claquer leur fouet pour stimuler les chevaux qui peinaient à tracter les véhicules lourdement chargés. Roo tentait de sauver tout ce qui à ses yeux avait de la valeur, c'est-à-dire ses inventaires, ses outils et ses meubles. Il avait foi en la victoire finale du royaume et voulait s'assurer qu'il aurait de quoi relancer ses affaires une fois la guerre terminée.

— Où est Luis ? demanda Roo à Jason, assis à l'avant du premier chariot.

— Quand il a vu que Duncan ne se montrait pas, il est parti à sa recherche. Je crois qu'il a dû sortir de la ville.

— Pourquoi ?

— Eh bien, Duncan a dit que vous l'aviez chargé d'aller chercher quelque chose dans votre maison de campagne.

Roo fronça les sourcils. Il n'avait pas vu son cousin depuis deux jours, ce qui ne le mettait pas particulièrement de bonne humeur à son égard. Pourtant, il avait fermé les yeux sur la plupart de ses écarts. Mais avec l'arrivée des envahisseurs, Roo avait besoin de tous les bras disponibles. Comme toujours, Duncan ne semblait se préoccuper que de son propre plaisir, et cette fois, c'était inexcusable.

— Je vais de l'avant. Rejoignez-moi dans ma propriété.

Roo avait l'intention de laisser les charretiers se reposer pendant une nuit dans les dépendances de sa maison de campagne avant de les envoyer à Ravensburg. C'était là qu'il avait l'intention de rassembler ses employés et ses serviteurs avant de partir pour Salador si l'ennemi pointait le bout de son nez. En effet, il faisait partie des rares personnes à savoir que si les envahisseurs dépassaient la lande Noire, ils prendraient la direction de Sethanon pour s'emparer du trophée légendaire dont Calis avait parlé, longtemps auparavant. Roo ne doutait pas des capacités du royaume à se défendre car, du temps où il faisait partie de la compagnie de Calis, il avait infiltré l'armée ennemie et il savait que le nombre de ses soldats ne compensait pas l'entraînement qu'avaient reçu les troupes du royaume.

Puis il se souvint brusquement des Saaurs.

— J'ai changé d'avis. Ne vous arrêtez pas à la propriété et continuez à rouler jusqu'au coucher du soleil.

— Pourquoi ? demanda Jason.

— Un détail auquel je viens de penser. Allez jusqu'à l'auberge que je possède à Chesterton et attendez une journée. Ensuite, si je ne viens pas vous donner d'ordres contraires, partez pour la lande Noire. Là-bas, réparez les véhicules, changez les chevaux, faites tout ce que vous aurez à faire puis continuez jusqu'à la Croix de Malac et attendez-moi là-bas.

Ce changement de plan parut perturber Jason qui ne souffla mot. Il se contenta d'acquiescer et dit au charretier de continuer à avancer.

Roo partit en tête et se retrouva rapidement empêtré au sein de la foule qui fuyait vers la porte de l'Est. Craignant une émeute, il était sur le point de faire demi-tour lorsqu'il vit des soldats du royaume surgir d'une rue à sa gauche. À leur tête se trouvait un visage familier.

— Erik !

Ce dernier tira sur les rênes de sa monture.

— Je croyais que tu avais quitté la ville hier.

— Trop de choses à faire à la dernière minute, expliqua Roo. Mes chariots me suivent, on doit partir dans l'Est.

Erik hocha la tête.

— Ton choix est judicieux. Nous pouvons t'accompagner jusqu'à la porte, mais j'ai bien peur que tes chariots soient obligés de se débrouiller tout seuls.

Roo avança à la hauteur de son ami d'enfance.

— Quand doivent-ils fermer les portes ?

— Normalement, au coucher du soleil, mais ils fermeront plus tôt si l'on aperçoit un seul ennemi à l'est.

— Ils sont si près que ça ? s'étonna Roo.

— Ils ont atteint le brise-lames il y a une heure, répondit Erik en retenant son cheval en raison de la foule.

Des soldats du royaume étaient désormais alignés de chaque côté de la rue et encourageaient les gens à avancer dans le calme. Certains entendirent les chevaux arriver derrière eux et voulurent s'écarter pour les laisser passer. Mais il n'y avait guère

de place, si bien qu'Erik et ses compagnons durent mettre leurs montures au pas.

— Où vas-tu ? demanda Roo.

— Je quitte Krondor. Quand les portes fermeront, je dois servir d'arrière-garde à ceux qui auront réussi à passer.

— Sale boulot.

— Pas autant que de rester ici, rétorqua Erik.

— Je n'avais pas vu les choses sous cet angle. Mais où sont Jadow et les autres ?

Erik savait que son ami faisait référence aux compagnons avec lesquels ils avaient servi sous les ordres de Calis, à l'autre bout du monde.

— Ils ont quitté la ville depuis longtemps et attendent dans les montagnes.

— Qu'est-ce qui se trame ?

— Je ne peux pas te le dire.

Roo réfléchit quelques instants, car il avait livré des matériaux ainsi que des provisions à divers endroits dans les montagnes.

— Ils sont dans les crêtes du Cauchemar, c'est ça ? devina-t-il en tenant compte du fait que le prince avait envoyé là-bas ses meilleurs soldats.

Erik acquiesça.

— Ne le répète à personne, mais il vaut mieux que ta famille se trouve à l'est de la lande Noire d'ici un mois.

— J'ai compris, répondit son ami au moment où ils arrivaient en vue de la porte.

Un chariot avait perdu sa roue juste après avoir franchi le passage ; son conducteur se disputait avec les gardes qui voulaient couper les traits du cheval et traîner le véhicule à l'écart. Le malheureux insistait quant à lui pour réparer sa roue brisée.

Erik fit avancer son cheval.

— Sergent !

L'intéressé se retourna et s'exclama : « À vos ordres, capitaine ! » en apercevant un officier vêtu du noir du régiment spécial du prince.

— Arrêtez de discuter et dégagez-moi ce chariot.

Les gens à pied parvenaient encore à sortir en contournant l'obstacle, mais la file de chariots et de charrettes ne tarderait pas à s'allonger derrière le véhicule endommagé.

— Monsieur, je vous en prie ! protesta le conducteur, paniqué. Tout ce que je possède se trouve dans ce chariot.

— Désolé, répondit Erik qui fit signe à des soldats d'écarter l'individu tandis que leurs camarades déplaçaient le chariot sur le bas-côté. Si vous arrivez à changer cette roue, bonne chance à vous pour la suite. En attendant, vous n'avez pas le droit de retenir ici des gens qui ne souhaitent pas s'attarder.

Le jeune officier franchit la porte à son tour et se tourna vers son ami d'enfance.

— Va-t'en, Roo, tout de suite !

— Pourquoi ?

Erik pointa l'index vers le nord. Roo aperçut un nuage de poussière et sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque.

— Je ne connais qu'une seule chose au monde capable de soulever autant de poussière en allant aussi vite, murmura-t-il.

Erik acquiesça.

— De deux choses l'une : soit on a affaire au plus gros détachement de cavalerie qu'on ait jamais vu, soit ce sont les Saaurs !

Roo prit la direction de l'est et cria pour encourager sa monture à s'éloigner de Krondor au galop.

Erik se tourna vers l'un des soldats à ses côtés.

— Retournez en ville annoncer qu'on a des visiteurs qui nous viennent du nord. (Il jeta un coup d'œil à la poussière qui s'élevait dans les collines.) Ils seront là d'ici une heure.

Puis il se tourna vers l'officier qui commandait les gardes.

— Soyez prêts à fermer la porte à tout moment.

— Bien, capitaine !

Erik parcourut une distance de quatre cents mètres jusqu'à l'endroit où attendaient une compagnie de lanciers et deux troupes d'archers.

— Lieutenant !

— Oui, capitaine ? dit l'officier des Lanciers royaux krondoriens.

— Dans une heure, des lézards sacrément gros montés sur des chevaux géants vont arriver par la route du Nord. Vous pouvez vous en occuper, vous et vos hommes ?

Le lieutenant sourit.

— Plus la cible est grosse, plus elle est facile à atteindre.

Il devait sûrement avoir quelques années de plus qu'Erik, mais ce dernier se sentit beaucoup plus vieux face à tant d'enthousiasme. À son tour, il sourit.

— J'aime quand les gens réagissent comme ça.

Puis il fit faire demi-tour à sa petite patrouille et prit la direction du sud, où attendait une autre compagnie de lanciers qu'il envoya rejoindre la précédente en guise de renforts. Rien n'était plus menaçant qu'une attaque d'envergure menée par les Saaurs. Si des envahisseurs humains arrivaient du sud, les soldats à l'intérieur de la cité n'auraient aucun mal à les repousser.

Soudain, le ciel parut se déchirer et un hurlement strident s'éleva, poussant Erik et tous ses voisins à se couvrir les oreilles pour ne pas souffrir. Le son se prolongea tandis que les cavaliers essayaient de calmer les chevaux pris de panique. Plusieurs lanciers furent jetés à bas de leur monture.

Au bout d'une minute, le bruit cessa.

— C'était quoi, ça ? demanda un soldat à côté d'Erik.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit le jeune homme, les oreilles bourdonnantes.

William et James se tenaient sur un balcon surplombant le port lorsque les derniers échos de cet étrange hurlement prirent fin. Une énorme colonne de poussière et de vapeur s'élevait à l'embouchure du port. Bien qu'ils aient été à l'intérieur lorsqu'un éclair aveuglant avait illuminé la scène, les deux hommes ne cessaient de battre des paupières pour en chasser les larmes. Sur les remparts à leurs pieds, les soldats erraient à l'aveuglette en appelant à l'aide.

Des officiers couraient à travers tout le palais et s'époumonaient pour lancer leurs ordres, car l'explosion avait été accompagnée d'une terrible déflagration qui en avait assourdi plus d'un.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda William.

— Regarde ! s'exclama James en désignant le port.

Les eaux bouillonnantes paraissaient se calmer peu à peu, mais une grosse vague chargée d'écume et de débris approchait des quais. Sur sa crête se balançaient de grands navires chargés d'envahisseurs.

— Ils sont dans le port ! s'écria William. Merde, moi qui croyais qu'on allait pouvoir les tenir à l'écart pendant une semaine !

— Je ne sais pas ce qu'ils ont utilisé, mais les deux brise-lames n'existent plus, confirma James.

William proféra un juron.

— J'avais un millier d'hommes sur ces remparts.

— Au temps pour les pièges dissimulés dans le canal, ajouta James.

Le maréchal hocha la tête.

— Ils ont dû être emportés quand l'ennemi a fait sauter nos défenses. Mais comment ont-ils fait ?

— Je ne sais pas. J'ai vu Guy du Bas-Tyra incendier Armengar durant le Grand Soulèvement et je peux te dire que quand les vingt-cinq mille barils de naphte ont pété, l'explosion était visible à des kilomètres à la ronde. Mais ce qui vient de se passer… c'était différent.

— Tu penses à la magie ?

— Compte tenu de tes origines, tu es mieux placé que moi pour répondre à cette question, répliqua sèchement James.

— Au port des Étoiles, on n'encourage pas les étudiants à tout faire sauter, répondit William en se détournant. Ça a tendance à perturber le voisinage. (Il se hâta de retourner à l'intérieur où l'attendaient des messagers.) Appliquez la consigne de sécurité numéro cinq. Ils sont entrés dans Krondor.

Puis il ressortit sur le balcon. James n'avait pas bougé et contemplait les envahisseurs dans le port.

— Je ne les laisserai pas faire, marmonna-t-il.

William posa la main sur l'épaule de son beau-frère.

— C'est trop tard, ils sont ici.

— Rappelle-moi quelle est la consigne de sécurité numéro cinq ?

— On ferme la porte de l'Est et on fait feu sur tout ce qui arrive de l'ouest. Il y a des archers dans tous les bâtiments des trois premiers pâtés de maisons autour des quais.

— Qu'en est-il des pièges que tu as installés là-bas ?

— Ils sont toujours en place. Si les Panthatians ne font pas sauter le palais avec leur magie comme ils l'ont fait pour le port, ils risquent d'avoir une mauvaise surprise en débarquant.

James regarda William.

— As-tu réussi à mettre tout le monde à l'abri ?

Le maréchal devina que son beau-frère faisait référence à Gamina, à leur fils et à leurs petits-fils.

— Ils ont quitté Krondor en carrosse la nuit dernière.

— Dans ce cas, je crois que le moment est venu de nous dire adieu.

William regarda son beau-frère et plongea dans ses souvenirs. Tous deux avaient une longue histoire en commun ; ils s'étaient rencontrés lorsque William n'était encore qu'un jeune lieutenant de la garde princière. À cette époque, James servait de tuteur aux jumeaux Borric et Erland, deux enfants rebelles devenus respectivement roi et prince des Isles.

— On se connaît depuis quoi, trente ans ? demanda le duc comme s'il lisait dans les pensées de son compagnon.

— Je dirais plutôt quarante.

Les deux hommes se donnèrent l'accolade.

— Je ne regrette qu'une chose, William, c'est que tu n'aies jamais trouvé de compagne.

— Si, je l'ai trouvée, il y a longtemps.

James se souvint alors de la magicienne keshiane que son beau-frère avait tant aimée dans sa jeunesse et qui était morte prématurément.

— Mais j'avoue que je t'envie le plaisir d'avoir eu Arutha et les garçons, ajouta William.

— Je dois y aller, annonça James.

— Je promets de songer à trouver une bonne épouse, si jamais on s'en sort.

Le duc éclata de rire et étreignit de nouveau son beau-frère.

— On se reverra à la Lande Noire ou en enfer.

— L'un vaut bien l'autre, répliqua William en repoussant gentiment James.

Ce dernier tourna les talons et sortit aussi vite que son grand âge le lui permettait. Dans le couloir l'attendaient quelques hommes du régiment spécial, vêtus d'une tunique et de cuissardes noires et coiffés d'un heaume en fer également peint en noir ; ils ne portaient aucun insigne. Ils suivirent le duc jusqu'à son bureau sans échanger un mot.

James retira les marques distinctives du rang qu'il occupait : sa chevalière et la chaîne en or au bout de laquelle se balançait le sceau ducal de Krondor avec lequel il signait les décrets officiels de la principauté. Puis il se tourna vers l'un des soldats.

— Dans la salle d'audience du prince, vous trouverez une épée accrochée au-dessus de la cheminée. Ramenez-la-moi.

L'homme partit en courant. James en profita pour se débarrasser de ses riches vêtements et enfiler la même tenue que les soldats. Le militaire revint et lui remit l'épée, une vieille rapière ornée d'un étrange emblème : un minuscule marteau de guerre incrusté à la naissance de la lame.

James plaça l'épée, la chevalière, la chaîne et le sceau dans un baluchon en compagnie d'une lettre qu'il avait rédigée la nuit précédente. Puis il remit le tout à un soldat vêtu de l'uniforme de la garde princière.

— Portez ceci à messire Arutha, à la Lande Noire.

— Bien, messire.

Lorsque le garde fut sorti, James se tourna vers les hommes en noir qui observaient un silence total.

— Il est temps.

Tous ensemble, ils quittèrent le bureau et s'enfoncèrent dans les entrailles du palais, dévalant les escaliers en colimaçon qui menaient aux oubliettes. Puis ils s'arrêtèrent devant un mur apparemment nu.

— Posez vos mains ici et ici, et poussez, ordonna James en désignant les emplacements en question.

Deux des soldats obéirent. Le mur se leva et disparut dans le plafond, dévoilant une porte. Sur un signe de James, son escorte s'avança pour l'ouvrir. Le battant grinça car il était resté fermé pendant des années. Mais il finit par céder et révéla une volée

de marches qui s'enfonçaient encore davantage sous terre. Deux soldats allumèrent plusieurs lanternes et passèrent les premiers, suivis de James. Lorsque les six autres gardes eurent franchi la porte, celle-ci se referma, ainsi que le mur qui la dissimulait.

Les neuf hommes descendirent l'escalier d'un pas pressé et arrivèrent devant une nouvelle porte en bois, fermée elle aussi. L'un des soldats y colla son oreille.

— Tout est silencieux, messire.

James hocha la tête.

— Ouvrez-la.

Le soldat obéit. On entendit alors le clapotis de l'eau. Le duc et son escorte se trouvaient sous la vieille citadelle qui formait le cœur du palais de Krondor. Une voie d'eau souterraine venait lécher le ponton et s'éloignait de la cité en direction de la mer. La puanteur qui régnait en ces lieux ne fit que confirmer aux soldats ce qu'ils savaient déjà : ils avaient sous les yeux une section des égouts de Krondor, qui se déversaient dans la baie mille cinq cents mètres plus loin.

Une chaloupe neuve attendait le duc, amarrée à un anneau en fer scellé dans les pierres du ponton. Les huit soldats prirent place à bord de l'embarcation, laissant un siège au centre pour James qui s'assit à son tour.

— Allons-y.

L'un des gardes repoussa la chaloupe loin du ponton avant de se mettre à ramer avec ses compagnons. Mais au lieu de partir vers la mer, ils remontèrent le courant en direction de la cité.

*Jimmy les Mains Vives rentre à la maison*, se dit James en passant sous une arche de pierre haute comme deux hommes.

# Chapitre 16

# BATAILLES

Erik gesticula.

— Par ici ! cria-t-il.

Les soldats firent virevolter leurs montures et chargèrent. Depuis la veille, la bataille faisait rage le long du mur oriental de la cité, à l'extérieur de la porte la plus au nord. Heureusement, les envahisseurs venaient juste de débarquer et faisaient preuve d'un manque d'organisation.

Les unités d'Erik avaient été attaquées par un gros détachement de cavaliers saaurs à deux reprises, la première au coucher du soleil et la seconde le lendemain matin. Erik avait été ravi de découvrir qu'en dépit de leur taille, les chevaux saaurs avaient subi le contrecoup de leur voyage en mer comme n'importe quel autre animal. De plus, pour la première fois depuis leur arrivée sur Midkemia, les Saaurs n'affrontaient pas de simples mercenaires humains mais de véritables soldats entraînés. Ces nouveaux adversaires disciplinés, parfaitement capables de mener une charge et armés de lances à pointe de fer mesurant près de quatre mètres, avaient réussi à mettre les hommes-lézards en déroute. Erik ne savait pas quelles conséquences ces petites victoires auraient sur la campagne proprement dite, mais elles eurent sur le moral de ses troupes un impact inestimable.

Pour l'heure, ses hommes étaient aux prises avec une compagnie de mercenaires humains. Ces derniers n'étaient pas aussi dangereux que les Saaurs d'un point de vue individuel, mais ils étaient très nombreux et relativement dispos, alors que les soldats d'Erik avaient déjà essuyé deux attaques au cours des douze dernières heures.

Mais au moment où des cavaliers du royaume arrivaient du sud en renfort, les lanciers réussirent à repousser les envahisseurs qui s'enfuirent dans les bois au nord de Krondor. Erik se tourna vers son commandant en second, un lieutenant du nom de Gifford.

— Poursuivez-les mais arrêtez-vous loin des arbres, je ne veux pas que vous soyez à portée de leurs flèches ou que vous tombiez dans un piège. Ensuite, ramenez les hommes et reprenez vos positions. De mon côté, je vais me présenter à la porte de la cité pour voir si nos ordres ont changé.

Le lieutenant salua son officier et partit remplir sa mission. De son côté, Erik talonna sa monture épuisée et prit la direction de Krondor en passant devant des maisons dont les portes et les fenêtres avaient été condamnées par des planches. On aurait dit que leurs propriétaires s'attendaient à les retrouver intactes, comme au sortir d'une tempête. D'autres foyers, en revanche, avaient visiblement été abandonnés précipitamment, car leurs portes étaient restées ouvertes. Un flot continu de réfugiés marchait d'un bon pas dans la direction d'où venait Erik. À plusieurs reprises, il fut obligé de crier pour qu'on le laisse passer.

Déjà, ce début d'exode tournait à la panique. Erik comprit qu'il effectuait là son dernier aller-retour, car il mit près d'une demi-heure à franchir une distance qu'il effectuait d'ordinaire en dix minutes. D'ailleurs, lorsqu'il arriva à la porte, il put constater que l'agitation était à son comble.

Deux autres chariots avaient été poussés à l'écart. L'un était même tombé dans la petite rivière qui longeait la route avant de se jeter dans les égouts de la cité puis dans la mer. Erik se demanda distraitement si l'un de ces véhicules appartenait à Roo. En tout cas, il espérait que la plupart des chariots que possédait son ami avaient réussi à quitter Krondor avant les premiers combats du crépuscule. Avec un peu de chance, ils se trouvaient à présent sur la route de la lande Noire.

— Sergent Macky ! s'écria-t-il en arrivant à portée de voix des gardes.

L'intéressé se retourna pour voir qui l'interpellait ainsi.

— Oui, capitaine ? dit-il à la vue d'Erik.

— A-t-on reçu de nouveaux ordres ?

— Non, capitaine, rien de neuf.

L'officier encouragea de nouveau les gens à passer rapidement la porte.

— Dans ce cas, bonne chance à vous, sergent ! lui cria Erik.

— À vous aussi, capitaine. Que la chance nous sourie à tous ! répondit le vieux soldat qui avait déjà pris un verre ou deux en compagnie d'Erik et des autres Aigles cramoisis.

Il recommença à superviser l'évacuation tout en veillant au maintien de l'ordre. De son côté, Erik hésita. Il aurait aimé changer de monture, car son cheval était épuisé, mais il n'osa pas prendre le risque de pénétrer à nouveau en ville. Il décida de retourner à son poste avancé afin de voir s'il pouvait s'y procurer un nouveau cheval. Il avait disposé les points de ravitaillement à l'écart des zones où des combats risquaient d'avoir lieu. Ainsi les hommes et les bêtes étaient en sécurité, même s'il n'était guère pratique de devoir se rendre jusque-là.

Erik se fraya de nouveau un passage au sein de la foule énervée qui fuyait Krondor. Il connaissait le plan par cœur, mais la vue de cette marée humaine le poussa à se demander s'il aurait pu faire preuve d'autant de cruauté que le prince et le duc. La plupart des gens qu'il dépassait à présent risquaient d'être pourchassés et tués par les soldats de la reine Émeraude. Erik ne pouvait pas les protéger tous.

Le jeune homme atteignit les limites du faubourg et rencontra plusieurs de ses hommes, qui se reposaient à l'ombre d'un arbre.

— Soldat, au rapport ! ordonna-t-il à l'un d'entre eux, qui se leva aussitôt.

— Une nouvelle patrouille vient de nous tomber dessus, capitaine. Ils ont surgi des bois et ont eu l'air plutôt surpris quand on les a criblés de flèches. (Il montra les arbres dans le lointain.) Le lieutenant Jeffrey est parti à leur poursuite.

Erik mit un moment avant de mettre un visage sur ce nom et réalisa à quel point le nombre de soldats sous ses ordres avait augmenté. Les six premiers mois, il avait eu l'occasion de rencontrer chacun des membres de sa compagnie. Mais au cours des dernières semaines, la taille de l'armée du prince avait

doublé avec l'arrivée de nouvelles troupes venues de la Côte sauvage, de Yabon et du royaume de l'Est. La plupart des hommes qui comptaient sur lui pour survivre à cette guerre étaient à ses yeux des étrangers, alors que ceux qu'il avait personnellement entraînés se trouvaient déjà dans les montagnes.

Erik poursuivit son chemin et trouva le lieutenant Jeffrey quelques minutes plus tard. Le soldat, vêtu d'un tabard aux couleurs de LaMut – tête de loup sur champ d'azur – se tourna vers son officier et le salua.

— Capitaine, une patrouille vient juste de nous attaquer par mégarde. Nos ennemis ne savaient pas que nous les attendions.

Erik contempla les cadavres qui jonchaient le sol.

— Ils envoient leurs troupes sans aucune coordination. Les Saaurs et les autres compagnies que nous avons affrontées aujourd'hui n'ont pas encore eu le temps de dire où nous sommes.

— Vous croyez que ça va durer ?

Erik se souvint de sa propre expérience dans l'armée de la reine Émeraude.

— Jusqu'à un certain point. Ils n'auront jamais la même discipline et les mêmes communications internes que nous, mais ils sont très nombreux et quand ils vont nous tomber dessus en force, ils le feront sans prévenir. (Il jeta un coup d'œil au soleil qui déclinait à mesure que l'après-midi avançait.) Envoyez un messager à notre poste de ravitaillement. Demandez-lui de ramener deux compagnies pour relever nos hommes et dites aux lanciers de souffler pendant quelques heures, ajouta-t-il en désignant la bannière des lanciers qui claquait dans la brise.

— Vous pensez qu'on a réussi à les repousser ?

Erik sourit. Le lieutenant de LaMut, plus âgé que lui, avait trop de bon sens pour y croire vraiment. Sans doute souhaitait-il simplement mettre à l'épreuve le jeune capitaine dont il recevait les ordres.

— J'en doute. Ce n'est que le calme avant la tempête. Mais j'ai bien l'intention d'en profiter.

— Qu'en est-il des prêtres-serpents ? demanda le lieutenant avant de s'en aller.

— Je ne sais pas, avoua Erik. Nous le saurons quand ils arriveront.

Jeffrey salua son supérieur et se mit en selle.

— Oh, j'oubliais, ramenez-moi une monture ! lui cria Erik tandis qu'il s'éloignait.

— Il y a quelque chose devant nous, annonça Miranda d'une voix réduite à un simple murmure.

Son père se tenait derrière elle, le front en sueur à force de maintenir un sortilège d'invisibilité autour d'eux. Ils avaient trouvé la faille qui s'ouvrait sur le monde de Shila ; Miranda était occupée à la sonder afin de savoir ce qui les attendait de l'autre côté. D'après Hanam, s'ils franchissaient le portail sans prendre de précautions, ils risquaient de se jeter tout droit dans les bras d'un démon très en colère.

A la place de Macros et de sa fille, un profane n'aurait pas vu la faille mais une paroi rocheuse complètement nue. Pour les deux magiciens, au contraire, toute la zone fourmillait d'une mystérieuse énergie.

— Quelqu'un a tenté de sceller le portail de ce côté, fit remarquer Macros.

Miranda sonda une nouvelle fois la faille et se retira prudemment en percevant une présence de l'autre côté.

— Tu peux laisser tomber le sortilège d'invisibilité. Il n'y a personne autour de nous pour l'instant.

Le sorcier s'exécuta.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda sa fille.

— Première solution : on essaye de franchir cette faille le plus rapidement et le plus discrètement possible. Deuxième solution : on essaye de passer en force et on se taille un chemin à coup de magie au milieu des démons. (Macros s'assit lourdement.) Troisième solution : on oublie la faille et on trouve un autre moyen de se rendre sur Shila.

— Les deux premières solutions ne me paraissent pas faisables, en particulier la deuxième qui ne m'inspire pas du tout. Tu crois qu'il existe un autre passage vers Shila ?

— S'il existe dans le Couloir une porte qui s'ouvre sur ce monde, je ne connais qu'une seule personne qui pourra nous le dire : Mustafa, le diseur de bonne aventure.

— On passe par l'auberge de Tabert ? proposa Miranda.

— Pourquoi pas, cet endroit en vaut bien un autre. Tu peux nous y emmener ? Je suis fatigué.

Miranda fronça les sourcils d'un air inquiet.

— Toi, fatigué ?

— Je ne l'avouerais à Pug pour rien au monde, mais j'ai peur qu'en m'arrachant à Sarig, il m'ait fait redevenir complètement mortel. Je tiens la plupart de mes pouvoirs du défunt dieu de la Magie, alors maintenant que le lien est rompu…

Macros haussa les épaules.

— Et c'est maintenant que tu le dis ! s'énerva Miranda. On est sur le point d'affronter un Roi Démon et j'apprends que tu n'es pas au mieux de ta forme en raison de ton grand âge ?

Le sorcier se leva en faisant la grimace.

— Je ne suis pas encore prêt à prendre ma retraite au coin du feu, ma fille. Si je le voulais, je pourrais réduire cette montagne en poussière !

Miranda prit la main de son père en souriant et les transporta vers une auberge de LaMut. Tabert recevait chez lui une clientèle disparate, mais toutes les personnes présentes se levèrent d'un même élan lorsque Macros et sa fille apparurent brusquement à côté du comptoir. L'aubergiste se contenta pour sa part de hausser un sourcil.

— On doit faire un tour dans votre réserve, expliqua Miranda.

Tabert soupira, d'un air de dire : « Et comment je vais expliquer ça à mes clients, moi ? » Puis il hocha la tête pour marquer son accord et leur souhaita bonne chance à tous les deux.

Le père et la fille se hâtèrent de passer derrière le comptoir puis dans l'arrière-salle. Ils descendirent un escalier et s'engagèrent dans un étroit couloir au bout duquel se trouvait une alcôve, fermée par un simple rideau accroché à une baguette de métal. Il s'agissait du portail que Miranda avait utilisé pour entrer dans le Couloir entre les Mondes la toute

première fois. Macros et sa fille écartèrent le rideau et se retrouvèrent dans le Couloir immédiatement après avoir franchi le seuil de l'alcôve.

— Je ne connais que le chemin le plus long pour aller chez *l'Honnête John*, avoua Miranda. Tu en connais un plus court ?

Le sorcier acquiesça.

— C'est par là, dit-il en désignant la direction opposée.

Père et fille se remirent en route d'un pas pressé.

La bataille faisait rage. William observait la scène depuis son balcon. Sur les quais, les défenseurs inondaient de projectiles les navires ennemis en approche. Des balistes et des catapultes soigneusement dissimulées avaient déjà réussi à couler les trois premiers bâtiments, sans pour autant réussir à stopper la progression de la flotte.

L'un des objets que William chérissait le plus était une longue-vue que James lui avait offerte bien des années auparavant. Elle avait toutes les qualités habituelles d'un télescope mais avait aussi la particularité de percer à travers n'importe quelle illusion. Son beau-frère, visiblement chatouilleux quant aux origines de cet artefact, ne lui avait jamais dit comment il était entré en sa possession.

En dépit de sa répulsion, le maréchal étudia le vaisseau amiral et le hideux démon accroupi en son centre. Tout son entourage était relié à lui par des chaînes magiques.

L'expression du démon était difficile à déchiffrer en raison de ses traits inhumains. Pug avait averti son fils ainsi que James et le prince Patrick de la mort de la reine Emeraude et de son remplacement par un démon. Ensemble, William et son beau-frère avaient décidé de garder cette information pour eux, ne la confiant qu'à une poignée d'officiers. Leurs soldats avaient déjà suffisamment de sujets d'inquiétude ; inutile d'y rajouter la peur qu'inspirerait forcément un Seigneur Démon.

William fit tourner la lentille de la longue-vue de quatre-vingt-dix degrés et laissa réapparaître l'illusion. La reine Émeraude, belle et majestueuse, semblait paradoxalement plus effrayante que le démon lui-même – au moins ce dernier portait-il la haine et la fureur clairement gravées sur son faciès.

William tourna de nouveau la lentille pour revoir la créature démoniaque. Puis il posa sa longue-vue.

— J'ai de nouveaux ordres à dicter, annonça-t-il calmement.

L'un des jeunes pages s'avança. Les écuyers se trouvaient sur les remparts afin d'aider les officiers, mais les pages étaient restés au palais pour faire office de messagers. William dévisagea le garçon, visiblement enthousiaste. Il ne devait pas avoir plus de treize ou quatorze ans, mais il était prêt à transmettre ses ordres aux personnes qu'il lui indiquerait. L'espace d'un bref instant, le maréchal fut tenté de lui dire de prendre ses jambes à son cou et de quitter la ville au plus vite. Mais il se reprit.

— Dis à l'officier qui dirige la défense des quais d'attendre que la flotte se soit rapprochée davantage. Ensuite, je veux que les artilleurs tirent tous leurs projectiles sur le navire à la coque verte. C'est leur vaisseau amiral et il faut absolument le couler.

Le gamin s'éloigna en courant. William se tourna de nouveau vers le port. Cet ordre était probablement inutile, car le navire du démon devait être le mieux protégé de toute la flotte. Mais ça valait le coup d'essayer.

Des rapports ne cessaient d'arriver, annonçant le débarquement d'unités ennemies tout le long de la côte. La cavalerie des envahisseurs avait déjà commencé à harceler les défenseurs de la porte située au nord-est de Krondor. William passa en revue les différentes possibilités qui s'offraient à lui et appela un deuxième messager.

— Je suis prêt, monsieur, annonça le gamin.

— Descends dans la cour et transmets mes ordres à l'un des cavaliers : les défenseurs de la porte de l'Est doivent fermer la cité. Attends, ajouta-t-il au moment où le jeune page tournait les talons.

— Il y a autre chose, monsieur ?

— Oui, prends un cheval et accompagne le cavalier. Sors de la cité et va dire au capitaine de la Lande Noire qu'il est temps de partir. Tu n'auras qu'à le suivre.

Le garçon parut perplexe à l'idée de devoir quitter la ville. Mais il hocha la tête et s'en alla en courant.

Un capitaine de la garde jeta un coup d'œil interrogateur au maréchal qui secoua tristement la tête.

— Je pouvais quand même épargner l'un de ces enfants.

Le capitaine opina d'un air sombre.

Les envahisseurs s'apprêtaient à accoster. Sous un déluge de flèches, ils lancèrent des cordages afin de s'arrimer aux taquets scellés sur les quais. Certains soldats tombèrent à l'eau, le corps percé de multiples traits.

Mais un premier navire, puis un second, réussirent à s'amarrer et se rapprochèrent lentement des quais. Il n'y avait qu'à l'endroit où les trois vaisseaux avaient coulé qu'ils ne pouvaient pas manœuvrer. D'autres cordages furent lancés aux bâtiments qui venaient derrière. William comprit alors quel était le plan. À l'origine, il avait cru que Krondor aurait droit à un siège en règle et que le gros des troupes ne débarquerait que lorsque cette partie du port serait aux mains des envahisseurs. Mais ces derniers n'avaient de toute évidence aucune intention de vider leurs navires au fur et à mesure.

Seuls quelques navires accostaient pour servir de boucliers au reste de la flotte. Les autres allaient être attachés les uns aux autres à l'aide de cordes et de grappins afin de former une véritable plate-forme qui s'étendrait jusque dans la baie. Des milliers de soldats pourraient ainsi sauter d'un pont à l'autre et prendre pied sur les quais de Krondor. Mais le pari était risqué ; si les défenseurs réussissaient à mettre le feu à l'un des navires, l'incendie pouvait très bien se communiquer à toute la flotte.

Les engins de guerre du royaume se déchaînèrent lorsque le navire amiral arriva à portée de tir. Une centaine de grosses pierres volèrent ainsi qu'une douzaine de ballots de paille enflammés. Mais ainsi que William s'en doutait, les projectiles se heurtèrent à une invisible barrière et retombèrent tout autour. Il fut cependant ravi de voir l'une des pierres rebondir sur un autre navire, non protégé celui-ci, et provoquer de gros dégâts parmi les soldats regroupés sur le pont.

Le maréchal se retourna pour donner l'ordre de lancer des barils de feu quegan sur la première rangée de navires ennemis. Au même moment, des flammes explosèrent sur toute la

longueur du balcon. William fut comme giflé par une main de feu aveuglant qui le projeta en arrière. Complètement sonné, il resta étendu sur le sol et battit des paupières pour chasser les larmes de ses yeux. Il avait du mal à voir quoi que ce soit ; d'ailleurs, le peu de vision qu'il possédait encore se teintait de rouge.

Il lui fallut un moment pour comprendre que ses yeux avaient été brûlés et qu'ils saignaient. S'il n'avait pas jeté un coup d'œil derrière lui au moment de l'attaque, il aurait complètement perdu la vue. William tâtonna autour de lui et aperçut une forme vague qui gémit lorsqu'il la toucha. Puis il sentit des mains le soulever.

— Maréchal, vous m'entendez ?

Il reconnut la voix d'un page. Les jeunes garçons se trouvaient au fond de la pièce lors de l'explosion, loin du balcon.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Il y a eu comme une éruption de flammes. Tout le monde… tout le monde est brûlé.

— Où est le capitaine Reynard ?

— Je crois qu'il est mort, messire.

Brusquement, William entendit des cris dans le couloir. Des gens entrèrent en courant dans la pièce.

— Qui est là ? demanda-t-il, car il ne voyait que des silhouettes floues.

— Lieutenant Franklin, messire.

— De l'eau, je vous en prie.

William sentit le lieutenant le redresser et l'aider à marcher jusqu'à une chaise. L'odeur de sa propre chair et de ses cheveux brûlés lui emplissait les narines. De plus, il avait beau battre des paupières, il ne parvenait pas à chasser les larmes de sang qui l'aveuglaient.

— Dites-moi ce qui se passe, lieutenant, demanda-t-il lorsqu'il fut assis.

Franklin courut jusqu'au balcon.

— Nos ennemis envoient leurs hommes à terre. Nous ne cessons de leur tirer dessus et provoquons des ravages dans leurs premières lignes, mais il en vient toujours plus, messire.

Le page apporta une bassine d'eau et un linge propre que William appliqua sur son visage. La douleur le faisait terriblement souffrir, mais il l'ignora grâce à une technique apprise durant son enfance au port des Étoiles. Constatant que l'eau n'éclaircissait guère sa vision, le maréchal dut se rendre à l'évidence : il allait sans doute rester aveugle pour le temps qui lui restait à vivre, aussi court soit-il.

Brusquement, l'on entendit un grand fracas, comme du bois qui se fend, suivi de cris et de bruits de bataille.

— Lieutenant, voudriez-vous m'expliquer ce qui se passe dans la cour, je vous prie ?

— Messire, nos ennemis ont fracassé les quais royaux et sont en train de débarquer au pied du palais.

— Pourrais-tu m'aider à me mettre debout, fiston ? demanda William au jeune page.

— Oui, messire, répondit le garçon, qui essayait d'avoir l'air calme, sans parvenir à dissimuler la peur dans sa voix.

William se leva et sentit de jeunes bras forts lui entourer la taille pour le soutenir.

— Tourne-moi en direction de la porte, ordonna calmement le maréchal.

Des bruits de combat résonnaient dans les couloirs du palais, ainsi que dans la cour sous le balcon. Les envahisseurs se battaient dans l'escalier qui menait au poste de commandement de William.

— Lieutenant Franklin ?

— Oui, messire ? répondit le soldat d'une voix parfaitement maîtrisée.

— Placez-vous à ma gauche.

L'officier obéit. William tira lentement son épée hors du fourreau.

— Reste en retrait derrière moi, mon garçon, ordonna-t-il doucement comme les combats paraissaient se rapprocher.

Le page obéit sans pour autant lui lâcher la taille, l'aidant à se tenir droit. William aurait aimé dire quelques mots pour apaiser l'angoisse du garçon, mais il savait que tout finirait dans la terreur et dans la douleur. Il se contenta donc de prier pour que leur mort soit rapide.

Cette fois, les bruits résonnèrent à l'extérieur même de la pièce. Les soldats encore en état de se battre se précipitèrent pour en défendre l'entrée.

— Dis-moi, mon garçon…

— Oui, messire ? répondit la jeune voix terrifiée.

— Quel est ton nom ?

— Terrance.

— D'où viens-tu ?

— Mon père est l'écuyer de Belmont, messire.

— Tu m'as très bien servi. Maintenant, aide-moi à tenir bon. Ce serait indigne du maréchal de Krondor que de mourir à genoux.

— Oui, messire…

William comprit au son de sa voix que le jeune garçon pleurait.

Puis quelqu'un poussa un cri et William aperçut une silhouette floue qui se précipitait dans sa direction. Il entendit plus qu'il ne vit l'épée du lieutenant Franklin interrompre sa course.

Mais une nouvelle ombre apparut à gauche de la première, à droite du maréchal. Ce dernier donna un coup d'épée à l'aveuglette, juste avant de ressentir une violente douleur.

Alors William, né sur le monde de Kelewan, fils de Pug le magicien et de Katala du peuple de Thuril, sombra rapidement dans les ténèbres.

James se déplaçait lentement dans la boue fangeuse qui lui arrivait aux genoux. L'écho des combats résonnait jusque dans les égouts, si bien que les membres de son escorte avançaient l'arme au poing. De temps à autre, ils relevaient les volets de leurs lanternes afin de se repérer. Sinon, le reste du temps, ils pataugeaient dans l'obscurité en se fiant à la faible lumière qui filtrait des caniveaux et des plaques d'égout au-dessus de leurs têtes.

— On est là, annonça soudain une voix.

— Donnez le signal d'attaquer, ordonna James.

Aussitôt un sifflement strident retentit. L'un des gardes ouvrit une porte d'un coup de pied. D'autres issues subirent le

même sort à proximité. James suivit deux de ses gardes à l'intérieur de la cave et grimpa une volée de marches avant de surgir dans une pièce souterraine éclairée à la chandelle.

On ne leur opposa guère de résistance, comme James s'y attendait. Malgré tout, il manqua se faire transpercer par un carreau d'arbalète, dont le tireur s'était abrité derrière une table renversée.

— Arrête de tirer ! protesta le duc. On n'est pas là pour se battre.

S'ensuivirent quelques instants de silence avant qu'une autre voix s'élève :

— James ?

— Salut, Lysle.

Un vieil homme de grande taille surgit derrière la table.

— Je suis surpris de te voir ici.

— Eh bien, vu que je passais dans le coin, je me suis dit que j'allais te donner une chance de sortir d'ici.

— Ça va si mal que ça ?

— Pire encore.

James dévisagea l'homme qui se faisait appeler Lysle Rigger, Brian, ou encore Henry. Il devait posséder au moins une douzaine d'identités mais tout le monde le connaissait sous le nom du Juste, le chef des Moqueurs – la guilde des voleurs de Krondor.

— Les choses n'ont pas beaucoup changé par ici, commenta James en regardant autour de lui. Sauf qu'il y avait beaucoup plus de monde dans le temps.

— La plupart de nos frères ont quitté la ville pour sauver leur peau, répondit l'homme à qui il donnait toujours le nom de Lysle.

— Mais toi, tu es resté ?

L'autre haussa les épaules.

— Je suis un optimiste… ou un idiot. (Il soupira.) C'est vrai que la confrérie des Moqueurs ne forme pas un grand royaume, mais ce royaume, il est à moi.

— Bien dit. Viens, suis-moi. Je connais un endroit où nous aurons une chance de survivre.

James et ses soldats encadrèrent Lysle et sa bande de voleurs dépenaillés et les emmenèrent dans les égouts.

— Où est-ce qu'on va ? demanda le chef des Moqueurs en pataugeant dans la fange.

— Tu connais l'endroit où la rivière se jette dans les égouts, à côté du moulin abandonné ?

— Là où on a pavé par-dessus ?

— Oui, cet endroit-là, approuva Jimmy. On l'utilisait à l'époque où on faisait de la contrebande avec Trevor Hull et sa bande, il y a très longtemps. Si tu avais été à Krondor à cette époque-là, tu t'en serais servi toi aussi. Il y a plein d'espace là-bas pour entreposer des marchandises et ça fait des mois qu'on le remplit peu à peu.

— Comment vous avez fait pour qu'on vous remarque pas ? s'étonna Lysle.

— On est passés par-dessus. On déposait nos affaires dans la journée, pendant que vous autres, les voleurs, vous dormiez bien au chaud dans vos souterrains.

— Pourquoi t'es venu me chercher ?

— Parce qu'à ma connaissance, je n'ai qu'un seul frère et c'est toi, alors je ne pouvais pas te laisser mourir tout seul dans cette cave.

— Ton frère, t'en es sûr ?

— Assez pour en mettre ma main à couper.

— Moi-même, je me suis souvent posé la question, admit Lysle. Tu te souviens de notre mère ?

— Un peu. Elle a été tuée quand j'étais encore très jeune, expliqua James.

— À *l'Auberge de la Tête de Sanglier* ?

— Je ne sais pas. Possible. Les Moqueurs m'ont recueilli et élevé. Et toi ?

— J'avais sept ans quand ma mère est morte. J'avais un petit frère mais j'ai cru qu'il avait été tué lui aussi. On m'a envoyé à Romney et j'ai été élevé là-bas.

— Je suppose que notre père préférait ne pas nous garder tous les deux auprès de lui. L'assassin de notre mère voulait peut-être nous tuer nous aussi.

À ce moment-là, le groupe parvint à un croisement, avec de l'eau qui coulait à flots au-dessus de leurs têtes en éclaboussant le passage.

— J'ai toujours trouvé bizarre que mes parents adoptifs m'encouragent à travailler pour le compte d'un voleur de Krondor, reconnut Lysle.

— En tout cas, nous ne connaîtrons jamais la vérité, conclut James en contournant la petite chute d'eau. Notre père est mort depuis des années et on ne peut plus lui poser la question.

— Est-ce que tu as fini par trouver qui c'était ? Moi, je l'ai jamais su.

James sourit dans l'obscurité.

— En fait, oui, j'ai fini par l'apprendre. J'ai entendu sa voix à deux reprises, à bien des années d'écart et en fouinant un peu, j'ai fini par dénicher l'identité du premier Juste.

— C'était qui ?

— As-tu jamais eu la malchance de rencontrer un fabricant de bougies diabolique et particulièrement revêche qui tenait boutique dans le quartier sud, près du palais ?

— Non, ça me dit rien. Il s'appelait comment ?

— Donald. Si tu l'avais rencontré, tu t'en souviendrais, crois-moi, parce que c'était un sacré morceau.

— N'empêche qu'il était doué comme criminel.

— Tel père, tels fils, répliqua James.

Lysle s'arrêta à un endroit du long tunnel où ils devaient remonter une pente.

— Est-ce qu'on va s'en sortir ?

— Sans doute pas, mais personne ne quitte cette vie vivant, pas vrai ?

— Je te l'accorde, mais tu as bien dû garder un atout dans ta manche ?

— Comme toujours. S'il y a un moyen de sortir de cet endroit vivant, le voici, ajouta James en désignant une porte à double battant, suffisamment large pour laisser passer un chariot et son attelage.

— Je vois ce que tu voulais dire tout à l'heure : c'est le rêve des contrebandiers, un passage comme celui-ci, commenta Lysle en regardant deux soldats ouvrir les battants de bois.

Ceux-ci n'opposèrent aucune résistance et bougèrent en silence, preuve qu'on les avait réparés récemment. À l'intérieur, une lumière vive éclairait une centaine de soldats armés d'arcs, d'arbalètes et d'épées.

— Nous y voilà, annonça James.

Lysle laissa échapper un petit sifflement admiratif.

— Je vois que tu as prévu un accueil chaleureux.

— Bien plus que tu l'imagines. (James fit signe à son frère et à ses six Moqueurs d'entrer.) Bienvenue dans le dernier bastion de Krondor.

Les portes se refermèrent bruyamment dans un claquement qui avait quelque chose de définitif.

Erik entendit sonner la trompette et commença immédiatement à lancer de nouveaux ordres. Ses hommes et lui n'avaient cessé de combattre de petits détachements d'envahisseurs et ils avaient appris que des escarmouches identiques avaient eu lieu près de la porte de la Mer, au nord-ouest de la cité. Jusqu'ici, en revanche, on n'avait aperçu que quelques soldats près de la porte du Sud. Ça convenait très bien à Erik qui avait donné l'ordre d'envoyer le plus de soldats possible à celle du Nord. Ces deux dernières issues laissaient passer un flot constant de réfugiés qui se dirigeaient tous vers la route du Roi et se rejoignaient à un kilomètre et demi de l'endroit où se tenait le jeune homme. Après ça, ils ne formaient plus qu'une masse de gens apeurés et désespérés qui cheminaient avec une extrême lenteur sur la route la plus large de la principauté.

Erik avait pour mission de défendre les arrières de cette colonne de Krondoriens tant que cela lui serait possible, ce qui ne devrait plus être le cas à mi-chemin de Ravensburg, d'après ses estimations. Mais, à un moment donné, leurs ennemis cesseraient sûrement de les harceler car ils devaient piller une cité et faire des provisions. Même s'ils gagnaient de nombreuses batailles en ce moment même, ils n'en restaient pas moins affaiblis par les longs mois passés en mer.

Erik n'avait pas beaucoup vu les Saaurs et se demandait si les officiers de la reine Émeraude avaient choisi de les tenir à

l'écart du champ de bataille après ce premier contact désastreux. Mais on ne lui laissait pas beaucoup le temps de réfléchir à la stratégie de ses ennemis, car il y avait beaucoup à faire : les envahisseurs ne cessaient d'envoyer de petites escouades à l'assaut de sa position. Les combats, courts mais intenses, s'étaient tous soldés par une victoire d'Erik, mais ses hommes commençaient à être fatigués et le nombre de victimes augmentait d'heure en heure.

Il avait demandé un chariot dans lequel il avait chargé ses blessés, qu'il envoya vers l'est avec les réfugiés.

Les sonneries de trompette lui indiquèrent que les portes allaient définitivement fermer. Il commença donc à organiser la retraite. Au même moment, un jeune garçon arrêta son cheval à sa hauteur.

— Capitaine ?

— Qu'est-ce que tu veux, fiston ?

Erik vit qu'il portait un uniforme de page et que des larmes coulaient sur ses joues.

— Messire William vous ordonne de vous replier.

Mais le jeune homme le savait déjà, à cause de la trompette, si bien qu'il se demanda pourquoi on lui avait envoyé ce gamin.

— A-t-il dit autre chose ?

— Oui. Je dois partir avec vous.

Alors Erik comprit que William avait voulu épargner au moins l'un des pages du palais.

— Continue vers l'est. Tu finiras par tomber sur un chariot plein de soldats blessés. Attache ta monture à l'arrière du véhicule et aide les valides à soigner les autres.

— À vos ordres, capitaine.

Le gamin s'éloigna au galop tandis qu'Erik se préoccupait à nouveau de sa mission. Tous les livres qu'il avait lus dans la bibliothèque de William lui avaient appris qu'il était extrêmement difficile d'organiser une retraite dans le calme. Au cours d'une bataille, l'envie de faire demi-tour et de prendre ses jambes à son cou était souvent la plus forte. De plus, les soldats avaient appris à toujours avancer lorsqu'ils se battaient, si bien que la notion de combats à reculons leur semblait complètement farfelue.

Mais Erik en avait souvent discuté avec William au cours des deux dernières années, et plus encore la semaine précédente, lorsqu'il avait pris connaissance de ses nouveaux ordres de mission. Il était bien décidé à empêcher l'ennemi de mettre ses soldats en déroute.

Pour cela, il fallait d'abord attendre que les derniers réfugiés qui avaient réussi à quitter la ville avant la fermeture des portes fassent leur apparition. Durant tout l'après-midi, le bruit des combats lui parvint de divers endroits éloignés, même si les envahisseurs le laissèrent relativement en paix. Le gros de leurs forces avait réussi à entrer dans Krondor, ils n'avaient donc plus besoin de pousser leurs attaques au sud ou à l'est de la cité.

Mais tout cela changerait dès que James et William dévoileraient les surprises qu'ils avaient préparées à l'intention de la reine Émeraude et de ses troupes.

Un bruit sourd retentit dans le lointain. Quelques instants plus tard, un immense nuage de fumée noire s'éleva dans le ciel. Les envahisseurs venaient de tomber sur la première surprise : des barils de feu quegan avaient été attachés aux pilotis qui soutenaient les quais ou entreposés dans les caves et les rez-de-chaussée des trois pâtés de maisons autour du port. À l'instant même où les défenseurs leur avaient mis le feu, le front de mer de Krondor avait disparu dans une explosion difficilement imaginable, tuant les soldats ennemis qui se trouvaient à moins de trente mètres à la ronde. Ceux qui n'avaient pas été réduits en cendres moururent étouffés lorsque le feu chassa tout l'air de leurs poumons.

Erik jeta un coup d'œil au sud-ouest, en direction du palais. Il redoutait la présence des forces de la reine à l'intérieur même du vieux donjon central. Comme pour répondre à ses interrogations, une nouvelle explosion dévastatrice retentit.

— C'était quoi, ça, capitaine ? demanda un certain Ronald Bumaris, un lieutenant qu'Erik ne connaissait pas très bien.

— Le palais, lieutenant.

Ce dernier ne fit pas de commentaire, préférant attendre les ordres. Au bout d'une demi-heure, le flot de réfugiés en provenance de la porte du Nord commença à se tarir. Erik

donna l'ordre à ses hommes de se mettre en formation d'arrière-garde.

Il regarda passer les civils qui marchaient en direction du couchant. Puis il se tourna vers l'ouest, où des incendies faisaient rage dans le lointain, et continua à attendre.

Le « saloon de l'Honnête John » était aussi bondé que d'habitude, si bien que Macros et Miranda durent se frayer un chemin à travers la foule.

Ils saluèrent poliment leur hôte d'un geste de la main mais déclinèrent son invitation à prendre un verre. D'un pas décidé, ils se dirigèrent vers l'escalier qui menait à l'étage supérieur, où se trouvaient les boutiques, et entrèrent dans celle de Mustafa.

— Encore vous ? s'étonna le vieil homme en levant les yeux.

— Hé oui, répondit Miranda.

— Avez-vous réussi à mettre la main sur Pug ?

La jeune femme sourit.

— On peut dire ça, en effet.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? Vous lire votre avenir ?

Miranda s'assit sur la chaise qui faisait face au vieux diseur de bonne aventure.

— Est-ce que vous reconnaissez mon père ?

Mustafa plissa les yeux.

— Non. Pourquoi, je devrais ?

— Je suis Macros.

— Oh, fit Mustafa. On m'avait dit que vous étiez mort. Ou disparu. Ou quelque chose dans ce genre.

— J'ai besoin d'informations, annonça Miranda.

— Ça tombe bien, j'en vends.

— Il faut que je trouve un passage vers le monde de Shila.

— Ça risque de ne pas vous plaire, rétorqua Mustafa. Shila a été envahi par les démons. Un imbécile a descellé la barrière qui le protégeait du Cinquième Cercle et a déchaîné un véritable enfer.

Macros laissa échapper un petit rire sec.

— C'est le moins qu'on puisse dire.

— Pourquoi devez-vous aller là-bas ?

— Pour refermer deux failles, expliqua Miranda. La première entre Shila et Midkemia et la seconde entre Shila et la dimension des démons.

— Ce sera difficile. (Le vieil homme se frotta le menton.) Mais je possède des informations qui, je crois, pourraient vous être utiles. Je peux vous indiquer l'emplacement d'une porte qui n'est pas très éloignée de la cité d'Ashart. C'est bien là votre destination, n'est-ce pas ?

— Comment le savez-vous ? s'étonna Macros.

— Je serais un bien piètre informateur si je ne savais pas ça, vous ne croyez pas ?

— Quel est votre prix ? demanda Miranda.

— L'âme de douze enfants qui ne sont jamais venus au monde.

Miranda se leva.

— Querl Dagat nous demandera peut-être un prix moins scandaleux.

— Attendez ! protesta Mustafa, peu désireux que la jeune femme s'adresse à l'un de ses principaux concurrents. Faites-moi une offre.

— Je connais un Mot de Pouvoir qui vous permettra d'exaucer l'un de vos souhaits.

— Qu'est-ce qui se cache derrière une proposition aussi généreuse ?

— Il faut le lancer sur Midkemia.

Le vieil homme soupira.

— D'après ce que j'ai entendu dire, Midkemia n'est pas un endroit très accueillant en ce moment.

— C'est l'une des raisons pour lesquelles nous devons refermer ces failles. Si nous réussissons, vous n'aurez plus qu'à venir sur Midkemia lorsque les choses seront rentrées dans l'ordre. Ensuite, il vous suffira de formuler votre souhait ; vous serez de retour au saloon en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

— Je souhaite perdre quelques années, expliqua Mustafa en soupirant de nouveau. Ici, on ne vieillit pas, comme vous le savez, mais j'étais déjà âgé lorsque j'ai découvert le Couloir. La plupart des cures de jouvence dont j'ai entendu parler

impliquent des rituels peu ragoûtants, comme dévorer le cœur encore battant de la personne que vous aimez, ou le meurtre de bébés dans leur berceau. Ça n'entre pas dans le cadre de mon éthique personnelle.

— Si j'étais vous, je ferais plutôt le souhait de rester éternellement en bonne santé, suggéra Miranda. Ce n'est pas en retrouvant votre jeunesse que vous n'aurez plus de problèmes physiques.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, mais j'imagine que votre Mot de Pouvoir n'exauce qu'un seul souhait ?

Miranda acquiesça.

— Très bien, j'accepte, dit Mustafa.

— Marché conclu.

Le vieux diseur de bonne aventure glissa la main sous sa table et en sortit une carte.

— Nous sommes ici. (Il désigna un gros carré entouré de tous les côtés par des lignes courbes qui s'en éloignaient.) Quand vous quitterez le saloon, dites à la sorcière des portes que vous voulez la sortie numéro six cent cinquante-neuf. (Son index désigna un autre point sur la carte.) Ça devrait vous amener ici. Continuez tout droit en comptant seize portes sur votre droite – n'oubliez pas la façon dont sont disposées les portes ; si vous comptez sur votre gauche, vous emprunterez la mauvaise. La seizième porte sur la droite s'ouvre sur Shila, dans une grotte située à environ une journée de cheval de la cité d'Ashart. J'imagine qu'une fois que vous y serez, vous n'aurez aucun mal à vous déplacer.

— Non, en effet.

— Dirigez-vous tout droit vers le sud et vous finirez par apercevoir la cité sur votre droite. Maintenant, laissez-moi vous parler des démons, pour vous donner un petit aperçu de ce qui vous attend, ajouta Mustafa en rangeant la carte.

« Il existe sept cercles au sein de cet endroit que les hommes appellent l'enfer. Le niveau supérieur n'est qu'un lieu très désagréable peuplé de créatures pas très différentes de celles qu'on trouve sur Midkemia. Le Septième Cercle abrite quant à lui les Terreurs. Ce sont des êtres qui aspirent la vie de leurs victimes et dont l'énergie est très différente de celle des

humains. Ils ne pourraient pas vivre sur votre monde sans anéantir tout ce qu'ils touchent. Ils sont à ce point une menace pour la vie en général qu'ils ne sont pas les bienvenus chez *l'Honnête John*.

Miranda comprit que cette dernière déclaration avait son importance, mais en l'absence de contexte, elle ignorait laquelle. Impatiente de poursuivre sa mission, elle ignora ce détail et prit soin de ne pas interrompre le vieil homme.

— Les démons du Cinquième Cercle ne sont pas aussi étranges que les Terreurs. Il arrive que quelques-uns soient même particulièrement civilisés ; ils s'aventurent de temps à autre au saloon. John les laisse tranquilles tant qu'ils n'essayent pas de dévorer les autres clients.

— Qu'est-ce que tout ça a à voir avec nous ? s'enquit Macros.

— En dépit de la sagesse et des pouvoirs que vous possédez, vous êtes plutôt du genre impatient, n'est-ce pas ? Non, ne protestez pas, ajouta Mustafa en levant la main pour faire taire le sorcier. Vous n'allez pas tarder à comprendre où je veux en venir.

« Les démons se nourrissent de la vie. C'est un peu comme vous, qui vous nourrissez de végétaux ou d'animaux, sauf qu'eux, leur plat de prédilection, c'est la chair et la vie de leurs victimes. Ce que vous appelez la vie, l'esprit ou l'âme, c'est leur boisson. La chair renforce leur corps mais l'âme accroît leurs pouvoirs et leur ruse.

« Les vieux démons qui ont dévoré beaucoup d'ennemis gardent en réserve les âmes qu'ils ont capturées afin de les absorber plus tard, lorsqu'ils en ont besoin.

— Je ne comprends pas, avoua Miranda.

— Les démons sont comme… les requins. Vous avez des requins sur Midkemia ?

— Oui.

— Ils nagent en groupe, mais pour des raisons qui nous échappent, il leur arrive de se jeter sur l'un des leurs pour le dévorer. Lorsqu'ils sont pris d'une faim dévorante, il n'est pas rare qu'un requin se fasse dévorer par l'un de ses congénères, alors même qu'il est en train d'en manger un lui aussi. Les démons peuvent agir de cette manière.

« Ils se dévorent entre eux quand ils sont à court de chair et d'âmes. Puis, lorsqu'ils trouvent l'entrée d'un monde situé dans une dimension plus élevée, ils y font des ravages, se nourrissant de tout ce qui vit sur place. Plus ils absorbent d'âmes, plus ils deviennent rusés, mais si leur approvisionnement vient à disparaître, ils redeviennent stupides. C'est pourquoi les démons les plus puissants gardent les âmes en réserve, afin d'éviter ça.

— Je crois que je comprends où vous vouliez en venir, reconnut Macros.

— C'est vrai, approuva Miranda. Le démon qui a blessé Pug a trahi son maître afin de pouvoir se nourrir à sa guise sur notre monde.

— C'est probable, admit Mustafa. Ils n'ont pas vraiment le sens de la loyauté.

Miranda le remercia et fit mine de se lever, mais il la retint.

— Attendez, je ne vous ai pas tout dit.

— Vraiment ? fit Macros.

— Si vous piégez les démons entre leur propre dimension où ils n'ont pas besoin de se nourrir pour survivre et Midkemia, ils finiront par détruire tout ce qui vit sur Shila. Puis ils se retourneront contre leurs congénères.

— Est-ce que ça a vraiment une grande importance ?

— Pas pour les démons. Au bout du compte, il n'en restera qu'un, sûrement leur roi, Maarg, s'il est passé sur Shila, ou Tugor, son capitaine. Mais sans nourriture, il finira par s'affaiblir et par mourir. Par contre, avant de redevenir un démon stupide et affamé, il sera surtout très puissant et très en colère.

— Ce qui signifie… ?

— Veillez à bien fermer la porte derrière vous en partant.

Surprise, Miranda battit des paupières avant d'éclater de rire.

— On y veillera, c'est promis.

— Je ne parle pas seulement de celle qui donne sur Midkemia. En partant, scellez également la porte qui donne sur le Couloir. Imaginez un Roi Démon enragé et en liberté dans le Couloir. Ça ferait désordre.

— Je m'en souviendrai, promit la jeune femme en se levant.

— Et ma rétribution, alors ? protesta Mustafa en l'imitant.

Miranda sourit d'un air diabolique.

— Je vous donnerai le Mot de Pouvoir à mon retour.

Le vieux diseur de bonne aventure se laissa retomber sur sa chaise tandis que le sorcier et sa fille quittaient sa petite boutique.

— Pourquoi est-ce que je me fais toujours avoir par les jolies femmes ? (Il tapa du poing sur la table.) Je le sais bien, pourtant, qu'il faut toujours demander le paiement d'abord !

# Chapitre 17

# DESTRUCTION

Erik proféra un juron.

— Vous avez raison, capitaine, approuva le sergent Harper. Je n'aurais pas dit mieux.

Le message provenait de Greylock. Maintenant, Erik comprenait pourquoi ces deux derniers jours il n'avait subi des attaques que par intermittences. Les envahisseurs s'étaient faufilés dans les bois pour s'en prendre aux défenses de Greylock, à une demi-journée de cheval à l'est. Owen indiquait dans son message, dans un style calme, que ces attaques ne lui posaient pas de réel problème mais qu'il s'inquiétait pour les réfugiés. Nul doute que l'ennemi devait les harceler sur la route de leur retraite.

Les soldats d'Erik finissaient d'organiser un campement à la va-vite lorsque le message était arrivé. Le flot de réfugiés ne cessait de grossir. Erik avait pris le temps d'adresser la parole à certains, mais personne ne put lui fournir la moindre information utile. Ils avaient trop peur pour réussir à mettre des mots sur ce qu'ils avaient vu. De plus, ils n'avaient qu'un souci en tête : s'éloigner de la cité sur le point d'être pillée.

L'un des fuyards était encore légèrement humide après avoir nagé dans un souterrain qu'il connaissait depuis l'enfance, avec, sur son dos, un sac rassemblant ses maigres possessions. Il savait seulement qu'une grande partie de la capitale était en feu.

Mais Erik n'avait pas besoin de se l'entendre dire puisqu'il apercevait la colonne de fumée à l'ouest. Lorsqu'il se trouvait sur Novindus, il avait vu celle qui s'élevait au-dessus de la cité de Khaipur, pourtant située à plus de cent soixante kilomètres de distance. La fumée noire et grasse était montée à plusieurs milliers de mètres jusqu'à ce qu'elle s'aplatisse comme un

parasol gris. Le vent avait charrié l'odeur pendant des jours et les cendres étaient retombées sur des centaines de kilomètres à la ronde. Erik ne doutait pas que Krondor connaîtrait le même sort lorsqu'elle finirait par tomber aux mains des envahisseurs.

Erik donna l'ordre aux lanciers lourds, qui représentaient la moitié de ses effectifs, de suivre les réfugiés. Il leur adjoignit les services d'une compagnie d'archers qui avaient rejoint son poste de commandement après avoir été coupés de leur propre base. Puis il décida, pour sa part, de se rendre auprès de Greylock en compagnie de la cavalerie légère et des archers montés.

Mais il n'avait pas fait plus d'un kilomètre qu'il tomba sur les premières victimes civiles des assaillants, ainsi qu'il le redoutait. Deux chariots brûlaient, tandis que le sol autour d'eux était jonché de cadavres. Plusieurs femmes, déshabillées, avaient visiblement été violées avant de mourir. Les agresseurs n'avaient rien laissé derrière eux, pas même une paire de bottes ou une babiole de moindre valeur.

Erik examina les chariots et aperçut une traînée de céréales sur le sol.

— Ils ont faim, dit-il au sergent Harper.

— Devons-nous les pourchasser, capitaine ?

— Non. J'aimerais bien, mais il faut aller prêter main-forte à Greylock. Si ces bâtards remontent vers le nord jusqu'aux contreforts des montagnes, ils s'arrêteront et tourneront vers l'est. On leur tombera dessus bien assez tôt.

— À vos ordres, capitaine.

Ils parcoururent le plus de chemin possible, ne laissant les chevaux se reposer que lorsque cela devenait absolument nécessaire. En effet, Erik était bien décidé à rejoindre Owen avant le crépuscule. Pourtant, il savait qu'il risquait d'estropier certaines bêtes en les poussant ainsi. Mais s'il voulait que les défenses du royaume tiennent bon, il ne devait pas laisser l'ennemi s'emparer rapidement de leurs premiers bastions de résistance.

Krondor allait tomber et cela n'avait demandé que trois jours. Sans doute la reine Émeraude et ses magiciens étaient-ils pressés de débarquer – cela signifiait que leurs réserves devaient être bien maigres. Mais Erik n'en revenait pas qu'ils

aient utilisé la magie pour faire sauter les défenses du port. La seule fois où les Panthatians avaient auparavant eu recours à leur art, c'était pour créer un pont de lumière au-dessus du fleuve Vedra. Pug l'avait détruit, provoquant ainsi des milliers de morts et de blessés.

Lorsque le messager envoyé par William lui avait raconté ce qui s'était passé, Erik n'en avait pas cru ses oreilles. Mais les incendies sur les quais prouvaient que les envahisseurs avaient bel et bien pris pied dans Krondor.

Tout en poursuivant sa route, le jeune homme se demanda comment allait Roo et s'il était arrivé sain et sauf dans sa maison de campagne.

Roo se laissa lourdement tomber sur une chaise.

— Merci, Helen, dit-il en acceptant le verre d'eau fraîche qui venait juste d'être puisée au puits.

Helen Jacoby et ses enfants se trouvaient dans le vestibule de la maison. Roo venait juste d'arriver, après avoir passé une nuit épuisante à éviter les maraudeurs de la reine ou à les combattre pour protéger ses chariots. En réalité, il était arrivé la veille. Mais, après avoir constaté que tout était calme chez lui, il avait repris son cheval et rejoint Luis afin de s'assurer que les chariots parviendraient à bon port. Le nombre de soldats ennemis qu'il avait aperçus à plus d'une journée de cheval de la ville en disait long sur le déroulement de la bataille de Krondor. Roo avait été témoin des exactions commises par l'armée de la reine Émeraude dans les cités de Novindus et n'avait aucun désir de renouveler l'expérience.

Deux jours plus tôt, il avait pris soin d'envoyer trois chariots chez lui, si bien que les serviteurs étaient occupés à les remplir en prévision du voyage vers l'est. Seulement, l'ennemi avançait plus rapidement que prévu. De ce fait, Roo décida de partir dès l'aube, et tant pis pour les affaires qu'il faudrait abandonner. Il donna également l'ordre à sa caravane de chariots de se rendre directement à la Lande Noire, sans faire étape à Ravensburg. Lui-même s'y arrêterait le temps de proposer à Nathan et à la mère d'Erik, ainsi peut-être qu'à Milo, Rosalyn et sa famille, de se joindre à lui. Il devait bien ça à son ami d'enfance. Mais il ne

s'attarderait pas. Les envahisseurs allaient bien trop vite et Krondor n'avait pas tenu aussi longtemps qu'il l'avait espéré.

*Rien qu'une journée*, se dit-il en buvant à longs traits l'eau délicieusement fraîche. Si les envahisseurs avaient été retardés ne serait-ce qu'une journée supplémentaire, il n'aurait pas eu de souci à se faire. À présent, il allait devoir se rendre le soir même jusqu'à la propriété des d'Esterbrook et insister auprès de Sylvia et de son père pour qu'ils partent immédiatement. Ils ne pouvaient pas savoir que l'ennemi était aussi près. Roo devrait pouvoir leur trouver un abri dans ses auberges de la Lande Noire et de la Croix de Malac sans engendrer la suspicion de Karli. Après tout, la moitié des habitants de Krondor fuyaient à présent vers l'est.

— Où est Karli ? demanda-t-il en posant son verre.

— En haut, avec votre cousin Duncan.

Roo se leva en souriant.

— Je me demandais justement où il était passé. Je ferais mieux d'aller voir ce qu'ils fabriquent.

— Il a dit qu'il voulait l'aider à déplacer certaines affaires.

Helen semblait soucieuse. Roo tenta de la rassurer.

— Nous avons encore largement le temps de partir. Inutile de vous inquiéter.

— Je vais essayer, promit la jeune femme en souriant.

Roo monta à l'étage et trouva sa femme et son cousin dans sa chambre à coucher. Duncan s'apprêtait à soulever une malle en bois remplie des plus beaux vêtements de Karli.

— Ça fait deux jours que je te cherche ! reprocha Roo à son cousin.

Ce dernier sourit.

— C'est que la situation devenait de plus en plus confuse à Krondor. Je suis allé te chercher au *Barret,* mais tu n'y étais pas. Le temps que j'arrive au bureau, Luis m'a dit que tu étais retourné au café. Seulement, quand je me suis présenté à nouveau là-bas, tu n'y étais plus. J'ai donc décidé de retourner au bureau.

« Mais les choses commençaient à mal tourner dans les rues. Quand je suis arrivé devant l'entrepôt, ta caravane de chariots était déjà partie. J'ai vu que c'était le bordel à la porte nord,

alors j'ai fait demi-tour, je suis sorti par la porte sud et j'ai chevauché jusqu'ici. Je me suis dit que tu aurais besoin d'un bon bretteur pour protéger ta famille.

Il sourit de nouveau, souleva la malle et passa à côté de Roo avant de redescendre au rez-de-chaussée.

— Tu le crois ? demanda Karli à son mari.

— Non. Je parie qu'il était dans les bras d'une putain lorsque l'invasion a commencé et qu'ensuite il est venu directement ici. Mais il a raison sur un point : je veux que ma famille soit protégée.

Karli s'avança et entoura son époux de ses bras.

— J'ai peur, Roo.

— Allons, allons, il ne faut pas, lui dit-il d'un ton rassurant en lui tapotant les épaules. Tout ira bien.

— Krondor est le seul foyer que j'aie jamais connu.

— Nous reviendrons quand tout sera terminé. J'ai réussi à faire fortune une fois, je peux bien recommencer. Nous rebâtirons tout ça. Mais d'abord, il faut emmener les enfants dans un endroit sûr.

Le fait de penser à ses enfants aida la jeune femme à mettre ses propres peurs de côté.

— Quand partons-nous ?

— Dès l'aube. Luis nous amène les derniers chariots et tous les mercenaires qu'il a pu rassembler. Nous allons former une caravane jusqu'à la Lande Noire. J'y possède des chevaux et tout l'équipement nécessaire pour réparer des chariots. Après avoir pris du repos, nous repartirons pour la Croix de Malac.

— Pourquoi ?

Roo envisagea un instant de lui confier ce qu'il savait, mais il comprit que cela ne servirait qu'à l'effrayer davantage.

— Parce que nos soldats empêcheront les envahisseurs d'aller plus loin que la Lande Noire. La Croix de Malac est suffisamment éloignée de la zone des combats pour que nous y soyons en sécurité.

Karli le crut sur parole et se précipita au rez-de-chaussée pour aider à faire les paquets. Pendant ce temps, Helen surveillait les enfants. Roo fut impressionné par son calme et par la manière dont elle les rassurait en continuant à les amuser

et les divertir. Il passa quelques minutes en compagnie des quatre petits et les écouta babiller au sujet de choses qui leur tenaient sans doute à cœur, mais qui n'avaient ni queue ni tête pour lui.

Vers la fin de la journée on servit un repas froid auquel tout le monde prit part. La présence de Duncan paraissait étrange à son cousin, car il ne manifestait d'ordinaire aucun intérêt envers la famille de Roo, même s'il avait essayé à plusieurs reprises de séduire Karli. Roo trouva d'ailleurs que son cousin avait l'air distrait.

— Duncan, je veux que tu ailles attendre à l'écurie et que tu viennes m'avertir lorsque Luis arrivera avec le dernier chariot, lui demanda-t-il à la fin du repas.

L'intéressé hocha aimablement la tête et ajouta :

— Après son arrivée, je prendrai quelques hommes avec moi pour faire le tour de la propriété. On ne sait jamais, certains envahisseurs pourraient descendre des collines, à moins que des bandits essayent de profiter de la confusion pour s'en prendre à nous.

Roo jeta un coup d'œil aux deux femmes et aux quatre enfants, puis lança un regard noir à son cousin. Ce dernier se reprit aussitôt :

— Je suis presque sûr que nous ne courons aucun danger, mais ça ne fait pas de mal d'être prudent.

— Rupert, sommes-nous menacés ? demanda Helen lorsque Duncan eut quitté la table.

Son attitude calme et ouverte contribuait à rassurer les enfants. Roo bénissait sa présence.

— La guerre est une menace pour tout le monde, surtout lorsque les envahisseurs sont affamés et loin de chez eux. C'est pourquoi nous emmenons avec nous tout ce qui pourrait leur être utile. Le reste, nous le brûlerons.

— Ah non ! protesta Karli. Tu ne vas quand même pas brûler mes meubles et ma maison ?

En réalité, les envahisseurs, frustrés de n'avoir rien trouvé, risquaient de tout détruire dans la maison avant d'y mettre le feu. Mais Roo décida qu'il valait mieux ne pas le lui dire.

— Non, nous brûlerons seulement la nourriture que nous ne pouvons pas emporter. Nous veillerons aussi à ne laisser derrière nous ni armes ni outils. Si je suis obligé de laisser un chariot sur place, je briserai ses roues et son timon. Si un cheval est estropié, je l'abattrai et j'empoisonnerai sa viande. Nous allons aussi retourner la terre du potager, qu'il ne reste rien qui puisse servir à l'ennemi.

Karli parut extrêmement peinée à l'idée de perdre son potager, mais elle s'abstint de protester.

— Père, où est-ce qu'on s'en va ? demanda Abigail.

Roo lui sourit.

— Demain matin, nous allons partir en chariot, ma chérie. Nous allons faire un long voyage, alors il faudra être sage. On va visiter la ville où je suis né et voir pleins d'autres endroits intéressants. Ça va être amusant, tu ne trouves pas ?

— Non, répliqua Abigail. Je ne veux pas partir.

— Elle dit tout le temps non, en ce moment, commenta Helen en souriant.

Roo regarda Karli, qui expliqua :

— Elle ne comprend pas ce qui se passe.

Le jeune homme fit une nouvelle tentative.

— Les enfants, nous allons partir pour une grande aventure.

Helmut sourit de toutes ses dents, l'air ravi, tandis que Willem, le petit garçon d'Helen, s'exclamait avec enthousiasme :

— Comme dans les grandes histoires ?

Roo lui sourit.

— Exactement ! Nous allons nous lancer dans une grande aventure et il faudra être très courageux et faire tout ce que ta mère et Karli te demanderont. Il y aura des hommes avec des épées tout autour de nous, et tu découvriras de nouveaux endroits et de beaux paysages.

— Est-ce qu'il y aura des combats ? demanda l'enfant, les yeux écarquillés.

— Non, si les dieux sont cléments envers nous. Mais, s'il y en a, nous te protégerons. (Il observa tous ceux qui l'entouraient, notant la perfection des traits des enfants, la nervosité de sa femme et l'expression résolue d'Helen.) Nous vous protégerons tous.

Erik atteignit la position de Greylock à la tombée de la nuit. En cours de route, il avait dû affronter les troupes de la reine Émeraude une bonne demi-douzaine de fois et avait pu constater le carnage qu'elles laissaient derrière elles. De nombreux cadavres jonchaient le bas-côté de la route. Le principal souci des envahisseurs concernait visiblement la nourriture, car des objets de valeur, comme des pièces ou des bijoux, étaient éparpillés autour des corps. En revanche, il ne restait dans leurs affaires plus rien de comestible.

Après avoir donné le mot de passe à la sentinelle, Erik et ses hommes purent entrer dans le camp. Owen vint les accueillir.

— Quelles nouvelles ? Les choses ont mal tourné ?

— Pire encore, répondit Erik en mettant pied à terre.

Il laissa l'un des soldats de Greylock emmener sa monture et confia à ses officiers le soin de s'occuper des bêtes et de nourrir les hommes. Puis il suivit Owen jusqu'à un feu de camp proche de la barricade érigée en travers de la route. L'ancien maître d'armes de la lande Noire désigna une marmite de ragoût fumant.

— Sers-toi.

Le jeune homme prit un bol et une cuillère en bois et s'aperçut qu'il mourait de faim. Greylock compléta son repas en lui donnant un petit morceau de pain et une gourde de vin.

— Raconte-moi tout ce que tu sais, demanda-t-il tandis qu'Erik enfournait plusieurs cuillerées du délicieux ragoût, accompagnées d'une rasade de vin.

— Si Krondor n'est pas encore tombée, expliqua le jeune homme, ce sera fait demain au plus tard. Le palais est déjà parti en fumée.

Les deux hommes étaient pratiquement certains que cela signifiait la mort du maréchal William. Quant au duc James, il avait peut-être réussi à s'échapper, mais c'était loin d'être sûr. Mais si le plan s'était bien déroulé comme prévu, le prince et le reste de sa cour – les nobles qui n'iraient pas sur le champ de bataille – se trouvaient en sécurité dans la capitale de la lande Noire.

— De notre côté, la situation est plutôt calme, raconta Greylock. Quelques éclaireurs se sont approchés de notre position, mais nous avons réussi à les chasser, d'autant qu'ils ont préféré décamper à la vue de nos fortifications.

Erik hocha la tête en avalant une nouvelle bouchée de ragoût.

— Si tout se déroule comme prévu, ils perdront du temps en s'aventurant au nord et au sud, avant de se rendre compte qu'ils doivent revenir par ici. On pourra peut-être rattraper une partie du temps que nous avons perdu à Krondor.

Owen se passa la main sur le visage. De toute évidence, il était aussi fatigué que son jeune compagnon.

— Je l'espère. Il y a encore tant de choses à faire.

Erik posa son bol vide et leva la gourde pour boire à nouveau.

— Il n'y a plus de réfugiés derrière nous, alors au moins nous n'avons plus à servir d'arrière-garde.

Owen acquiesça.

— Maintenant, il s'agit simplement de nous défendre en faisant payer très cher à ces bâtards le moindre pouce de terrain. (Puis il sourit.) Pardon, Erik, je ne voulais pas t'offenser.

— Ce n'est pas le cas. Je suis un bâtard de par ma naissance ; les envahisseurs le deviennent par leurs actes. (Il soupira.) Je ne me souviens pas d'avoir été aussi fatigué de toute ma vie.

— C'est normal, c'est la pression, le fait d'être toujours sur ses gardes. Demain, ce sera à toi et tes hommes de tenir le terrain pendant que ma compagnie se repliera, alors c'est nous qui monterons la garde cette nuit, comme ça tu vas pouvoir te reposer au moins quelques heures.

— Merci, Owen.

Ce dernier sourit, mais son visage étroit paraissait presque sinistre à la lueur des flammes.

— Je crois qu'il faut que tu saches que le prince Patrick m'a élevé au grade de général.

— Je suppose qu'il convient de vous féliciter… général.

— Tu devrais plutôt me plaindre. J'ai hérité de la mission destinée à l'origine à Calis : défendre toute la chaîne de

montagnes, des bois du Crépuscule jusqu'à Dorgin. Je parie qu'avant d'en avoir terminé, je vais regretter qu'on ne te l'ait pas plutôt confiée à toi.

— J'ai déjà du travail par-dessus la tête, rétorqua Erik. Je n'arrive même pas à me rappeler ce que je suis censé faire à partir de maintenant.

— C'est parce que tu es fatigué. Repose-toi. Demain matin, tu auras déjà les idées plus claires. Et si tu dois tout oublier, souviens-toi seulement que tu dois ralentir ces bâtards. On doit les retenir dans les montagnes durant les trois prochains mois.

— Jusqu'à l'hiver, soupira le jeune homme.

— Exactement. Quand, aux premières neiges, les envahisseurs seront coincés sur le versant occidental de nos montagnes, nous saurons que nous avons gagné. Ils mourront de faim pendant que nous attendrons le printemps pour les repousser vers la mer et les renvoyer d'où ils viennent.

Erik acquiesça, puis il s'aperçut qu'il avait les paupières lourdes et ne parvenait plus à réfléchir.

— Je vais voir où ce soldat a emmené mon cheval ; il faut que je récupère ma couverture pour aller dormir.

— Pas la peine, répliqua Owen en désignant un tapis de couchage à proximité. J'ai demandé qu'on le prépare pour toi. Mes hommes sont en train d'expliquer aux tiens qu'ils doivent se reposer eux aussi. Tu peux oublier tes soucis pour cette nuit, Erik.

— Ça ne se refuse pas.

Le jeune homme ôta son épée et ses bottes, puis s'enroula dans la couverture et sombra aussitôt dans un sommeil profond et réparateur.

Roo embrassa Karli sur la joue.

— Je n'aime pas ça, Rupert, dit-elle, au bord des larmes.

— Je sais, mais je dois m'assurer que tout est prêt. Ne m'attends pas, et prends soin d'Helen et des enfants. Je serai de retour avant le lever du soleil.

Le couple se tenait sur le seuil de sa maison de campagne. Roo embrassa de nouveau sa femme sur la joue et sortit en refermant la porte derrière lui. Puis il se rendit jusqu'à la

grange, où ses douze chariots avaient été rassemblés après leur arrivée, au crépuscule.

Son vieux compagnon d'armes, Luis de Savona, qui était devenu l'un de ses assistants les plus dignes de confiance, supervisait la remise en état des véhicules. Luis ne parlait guère de la vie qu'il menait avant de rencontrer Roo en prison. Il lui avait simplement confié qu'il servait autrefois à la cour de Rodez, le duché le plus à l'est du royaume. Roo n'essayait pas d'en savoir davantage car, comme la plupart des gens qui avaient racheté leurs crimes en servant la Couronne, Luis préférait oublier le reste, une décision que le jeune homme respectait.

Quelque chose de sombre se dissimulait dans le caractère de Luis, une colère capable d'éclater aux moments les plus incongrus. Malgré tout, il restait l'une des rares personnes à qui Roo accordait sa confiance. Or, en ces heures difficiles, le jeune homme éprouvait justement le besoin de s'appuyer sur quelqu'un de fiable.

En chemin, les charretiers et les mercenaires avaient dû affronter les envahisseurs à trois reprises. Deux charretiers avaient été blessés et deux mercenaires avaient déserté en croyant que le combat tournait à leur désavantage. Mais Luis, bien qu'estropié de la main droite, restait un ennemi redoutable lorsqu'il était armé d'un poignard. Il avait tué trois assaillants à lui tout seul, obligeant les autres à revoir leurs prétentions – ils avaient finalement renoncé à s'emparer de son chariot.

— Tu crois vraiment qu'on sera prêts à l'aube, Luis ? demanda Roo.

Le Rodezien acquiesça.

— Oui. On devrait même partir une heure avant que le soleil se lève, pour prendre de l'avance sur tous ceux qui risquent d'emprunter la grande route.

— Je ne m'en fais pas de ce côté-là, je sais qu'Erik et l'armée tiennent la route du Roi. Nous devrions plutôt nous soucier des ennemis qui risquent de nous tomber dessus depuis les collines.

Comme la plupart des propriétés situées à l'est de la capitale, la demeure de Roo se trouvait éloignée de la grande route, si

bien qu'il n'avait aucun moyen de savoir ce qui s'y passait depuis qu'il l'avait quittée.

— Il faut que j'aille voir Jacob d'Esterbrook, annonça-t-il en demandant qu'on lui amène un cheval frais et dispos. Je reviendrai par la grande route afin de m'assurer que les nôtres la tiennent toujours. S'il le faut, nous prendrons un autre chemin.

— Est-ce possible ? s'inquiéta Luis.

— Oui, j'en connais un.

— Tu devrais peut-être me l'indiquer, au cas où.

Roo n'apprécia guère le sous-entendu, mais Luis avait raison, mieux valait être prudent.

— C'est la route qu'Erik et moi avons prise pour arriver jusqu'à Krondor, il y a des années. En fait, ce n'est guère plus qu'une piste étroite, mais les chariots peuvent l'emprunter, à condition d'avancer en file indienne. (Il lui expliqua comment arriver jusqu'à ce chemin, qui ne valait guère mieux qu'un sentier de chèvres à certains endroits mais sur lequel il avait déjà fait passer de nombreux chariots.) Quand tu atteindras les contreforts des collines, tu arriveras à un embranchement. Prends la direction du sud-est jusqu'à ce que tu voies les fermes et les vignes qui s'étendent au nord de Ravensburg. Là, tu n'auras plus qu'à rejoindre la route du Roi si c'est possible.

Luis acquiesça.

— Tu comptes t'absenter longtemps ?

— Si tout va bien, je serai de retour avant le lever du soleil. Mais si je ne suis pas là une heure avant l'aube, partez sans moi. Dis à Karli que je vous rattraperai en route.

— Et Duncan ? ajouta Luis en regardant autour de lui.

— Il est censé faire le tour de la propriété ; il doit s'assurer que personne ne nous posera de problèmes jusqu'à demain matin.

Luis hocha de nouveau la tête. Il avait vécu avec Duncan pendant près d'un an, période au cours de laquelle les deux hommes avaient appris à se détester. Le Rodezien ne faisait pas confiance à Duncan et ne le supportait que pour faire plaisir à son ami.

Un palefrenier amena le cheval que Roo avait demandé. Le jeune homme se mit en selle en disant :

— À demain.

Luis agita la main pour lui dire au revoir. Roo s'éloigna en songeant à ce qu'il n'avait pas dit : si son ami ne le voyait pas revenir, cela signifierait qu'il serait mort.

— Je n'aime pas du tout ça, déclara Miranda.

De retour sur Midkemia, la jeune femme et son père avaient demandé à plusieurs personnes de se réunir dans la grotte de l'oracle d'Aal.

— Nous non plus, admit Pug. Le problème, c'est que nous devons agir à deux endroits en même temps.

— On n'a plus beaucoup de temps, gronda Hanam. J'arrive à contenir la colère de la créature, même sans rien avaler, mais j'ai pratiquement atteint mes limites. (Le magicien saaur coincé dans le corps du démon se tourna vers Pug.) Vous savez ce qu'il faut dire et faire.

Jusqu'ici, Calis s'était contenté d'écouter la conversation en observant ses quatre compagnons. Cette fois, il intervint.

— Il se peut qu'aucun de vous ne revienne.

Il s'adressait à tout le monde mais ses yeux ne fixaient que Miranda, qui hocha la tête.

— Nous connaissons les risques que nous encourons.

— Je devrais être à la Lande Noire, soupira le demi-elfe.

— Non, rétorqua Pug. Mais je suis incapable de t'expliquer pourquoi. (Il regarda Macros et Miranda.) Je sens qu'il y a en nous des informations auxquelles nous n'avons pas accès. Je sais que c'est nécessaire, pour notre propre protection et celle des autres, mais je pressens, au plus profond de mon être, que Calis doit rester ici.

Miranda et son père avaient trouvé la porte qui s'ouvrait sur une grotte de Shila. Ils s'étaient avancés jusqu'à l'entrée de la cavité et avaient vu des démons ailés traverser le ciel à toute vitesse. D'autres créatures, de toutes tailles, venaient de la direction où, d'après leurs informations, se trouvait la cité d'Ashart. Voyant qu'il y avait là bien plus de démons qu'ils

pouvaient en vaincre, ils étaient ressortis dans le Couloir avant de retourner sur Midkemia à la recherche de Pug.

Ils avaient ensuite passé deux jours à élaborer un plan. À présent, il était convenu que Macros et Miranda devraient retourner dans les souterrains du Ratn'Gary pendant que Pug et Hanam se rendraient sur Shila. Hanam ne risquait pas d'attirer l'attention grâce à son corps de démon. Quant à Pug, il saurait mieux se rendre invisible que Macros, qui devait étendre ce manteau d'invisibilité à Miranda.

La jeune femme et son père tenteraient de sceller de façon définitive la faille qui existait entre Shila et Midkemia, comme Macros l'avait déjà fait pour celle qui menait sur Kelewan. De leur côté, Pug et Hanam s'occuperaient de fermer le portail qui s'ouvrait sur la dimension des démons.

Miranda jeta un coup d'œil à son père, puis à Pug, avant de déclarer :

— Il faut que je parle à Calis en privé.

Elle se leva et fit signe au demi-elfe de l'accompagner. Ensemble, ils passèrent à côté de l'oracle endormi, un gigantesque dragon femelle occupé à se régénérer. De nombreux hommes, jeunes et vieux, l'entouraient. Il s'agissait de ses serviteurs qui se transmettaient leurs connaissances. L'oracle d'Aal et ses serviteurs mouraient comme tout le monde, mais leur savoir perdurait tant qu'ils pouvaient trouver de nouveaux corps pour abriter leurs esprits.

Lorsqu'ils furent suffisamment loin de leurs compagnons pour avoir un peu d'intimité, Miranda s'arrêta et se tourna vers Calis.

— Qu'est-ce qui t'inquiète à ce point ?

Le demi-elfe éclata de rire.

— Tout. (Il redevint sérieux.) J'ai peur de ne jamais te revoir.

La jeune femme soupira et lui caressa la joue.

— Si tel est notre destin, nous devons l'accepter. Sinon, nous nous reverrons.

Calis haussa légèrement les sourcils.

— Et Pug ? demanda-t-il sans s'expliquer davantage, à la manière des elfes.

— Certaines choses doivent arriver et ne peuvent être évitées. (Miranda se rapprocha de Calis et posa la tête sur sa poitrine.) Avec le temps, tu apprendras. Tu considéreras ce que nous avons vécu ensemble comme un cadeau, précieux et merveilleux. Mais tu t'apercevras aussi qu'il s'agissait d'une leçon qui nous était destinée à tous les deux, pour mieux nous faire comprendre ce dont nous avons réellement besoin.

Calis la prit dans ses bras et la serra très fort contre lui pendant un moment. Puis il la libéra, lentement, comme à contrecœur.

— Pour l'instant, je ne peux pas dire que je comprenne, avoua-t-il lorsque ses bras furent de nouveau de part et d'autre de son corps. Mais j'accepte la véracité de tes paroles.

Miranda lui caressa de nouveau le visage et plongea son regard au fond du sien.

— Mon doux Calis. Toujours prêt à servir les autres, à donner. Pourtant, tu n'exiges jamais rien en retour. Pourquoi ?

Il haussa les épaules en souriant.

— Je suis comme ça. J'ai beaucoup à apprendre. Je suis encore jeune, comme tu adores me le rappeler. J'ai l'impression qu'en servant les autres, je peux apprendre et qu'en apprenant, je finirai par découvrir qui je suis.

— Tu es quelqu'un d'unique et de merveilleux, murmura Miranda en posant un baiser sur la joue du demi-elfe.

— Puisqu'il va falloir que j'attende dans cette grotte, peux-tu au moins me donner une idée de ce que je suis censé faire ?

— Pug ne m'a rien dit de plus qu'à toi.

— Dans ce cas, laisse-moi lui poser la question une dernière fois.

Calis passa à côté de la jeune femme et rejoignit Pug, Macros et Hanam.

— Si tu ne sais pas pourquoi je suis ici, peux-tu au moins me dire ce que tu en penses ? demanda le demi-elfe au magicien.

Ce dernier se retourna et désigna l'immense piédestal situé non loin du dragon endormi.

— Voilà pourquoi.

Tout le monde dans la pièce éprouva la sensation de se déplacer légèrement et pourtant personne ne bougea. Mais à

présent, le piédestal n'était plus vide. L'immense pierre verte et scintillante dont il supportait le poids était redevenue visible. La garde d'une épée en or surgissait de l'artefact qui semblait animé d'une vie propre. Dès qu'il le vit, Calis se sentit attiré par lui et s'en approcha.

— La Pierre de Vie, murmura-t-il.

— Il faut subir un léger décalage temporel pour la voir, expliqua Pug.

— L'épée de mon père, ajouta le demi-elfe en regardant l'arme.

— L'âme des Valherus s'est incarnée dans le corps de Draken-Korin afin de s'emparer de la pierre. Lorsqu'il s'est jeté dessus, ton père lui a passé son épée au travers du corps. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est ce qui a mis fin à la guerre de la Faille. Les Valherus ont été aspirés au sein de la pierre et ton père a préféré ne pas prendre le risque de retirer son épée.

Calis acquiesça sans détacher ses yeux de l'artefact.

— Je vais l'étudier, annonça-t-il.

Miranda se tourna vers Pug.

— Nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre plus longtemps.

Pug, Macros et Hanam se rassemblèrent autour de la jeune femme.

Pug se représenta en esprit le glyphe gravé au-dessus de la porte qui menait sur Shila. Miranda l'avait mémorisé afin de transmettre ce souvenir à son amant, comme si ce dernier s'était lui-même tenu devant la porte.

Juste avant de disparaître avec le démon, Pug hocha la tête à l'adresse de la jeune femme.

Celle-ci lança un dernier regard à Calis. Puis elle prit la main de son père et se transporta avec lui sous des montagnes situées à l'autre bout du monde.

— Capitaine, j'ai un message pour vous de la part du capitaine Breyer.

Erik se frotta les yeux, car il n'avait réussi à voler qu'une heure de sommeil depuis la fin des combats. La veille, après le départ de Greylock, ses hommes et lui avaient été attaqués à

trois reprises, l'escarmouche la plus récente ayant eu lieu au crépuscule. Cependant, ils avaient facilement vaincu leurs assaillants, en partie grâce aux cinquante archers que Greylock leur avait laissés. Ces derniers devraient partir au moins une journée avant qu'Erik donne l'ordre de se replier, car ils étaient à pied et ne pourraient pas suivre l'allure imposée par la cavalerie. Il n'en était pas moins ravi de les avoir sous la main, eux et leurs arcs longs.

Le jeune homme avait ordre de tenir sa position jusqu'à ce qu'il devienne évident que tous les autres postes de défense subissaient la même pression de la part des envahisseurs. Ensuite, il n'aurait plus qu'à se replier, créant une faiblesse évidente au sein des lignes du royaume. En effet, le plan de messire William et du prince Patrick prévoyait de laisser l'ennemi gagner du terrain entre Krondor et la Lande Noire, mais seulement aux endroits où ça les arrangeait.

— Jusqu'ici, tout va bien, commenta Erik après avoir lu le message.

L'homme qui le lui avait apporté était un guerrier hadati. Erik lui conseilla d'aller chercher quelque chose à manger et de se reposer un peu, car il devrait repartir dès les premières lueurs du jour.

L'homme des collines hocha la tête et s'en alla. Erik se rallongea, s'enveloppa de nouveau dans sa couverture et tenta de se rendormir. Mais il resta éveillé un moment, songeant à Kitty. Il se demandait si elle allait bien. Normalement, elle était partie suffisamment tôt pour éviter les dangers qu'affrontaient désormais tous les réfugiés, sur la route, dans les ténèbres. Mais il était impossible d'en être tout à fait sûr. Les pensées du jeune homme se tournèrent ensuite vers son ami d'enfance. Roo et sa famille étaient-ils en sécurité ?

Jacob d'Esterbrook, assis derrière son bureau, écoutait d'un air impassible Roo le supplier de faire ses bagages et de s'en aller avec ses serviteurs.

— Je comprends la situation mieux que vous le pensez, jeune homme, finit-il par répondre.

Il se leva et fit le tour du bureau en désignant une carte du royaume accrochée au mur, entre deux bibliothèques.

— Vous n'étiez pas encore né que je faisais déjà du commerce avec Kesh la Grande et le petit empire de Queg. Si notre région doit changer de gouvernement, j'imagine que je n'aurai aucun mal à commercer avec les nouveaux dirigeants lorsque la situation se sera apaisée.

Roo dévisagea le marchand d'un air stupéfait. S'il avait chevauché pendant une partie de la nuit, arrivant chez les d'Esterbrook deux heures après le crépuscule, ce n'était pas pour entendre de pareils propos.

— Jacob, loin de moi l'idée de minimiser votre sens des affaires, mais j'essaye de vous faire comprendre qu'au moment où je vous parle, une armée de brutes meurtrières se dirige droit vers nous. Je connais ces gens. Je me suis même battu à leurs côtés pendant quelque temps.

— Vraiment ? fit Jacob en haussant les sourcils d'un air intéressé.

— Je vous assure. Je n'ai pas le temps d'entrer dans les détails, mais faites-moi confiance, ces gens-là ne sont pas venus passer des accords. Tout ce qui les intéresse, c'est le pillage : ils réduiront votre demeure en cendres après l'avoir dépouillée du moindre objet de valeur.

Jacob esquissa un sourire qui déplut à Roo.

— Vous êtes un garçon extrêmement talentueux, Rupert. Je pense que vous vous seriez très bien débrouillé, même sans l'aide du duc James. Oh, bien sûr, vous n'auriez pas réussi à atteindre une telle position, mais vous avez brillamment manœuvré lors de la pénurie de céréales dans les Cités libres. (Il alla se rasseoir derrière son bureau et sortit un parchemin d'un tiroir.) Naturellement, si vous n'aviez pas bénéficié d'appuis aussi haut placés, j'aurais ordonné votre mort quand vous êtes devenu une gêne. Mais compte tenu de la façon dont les choses ont évolué, je n'ai pas à me plaindre. (Il soupira en posant le parchemin devant lui.) Pour tout vous dire, le document que vous voyez là m'autorise à négocier avec les envahisseurs et à engager des pourparlers en vue d'une cessation des hostilités.

— Après qu'ils ont brûlé Krondor ? s'étonna Roo.

Le sourire de Jacob s'élargit.

— Kesh la Grande n'a que faire de la destruction d'une cité appartenant au royaume des Isles.

— Que vient faire Kesh là-dedans ?

— Allons, Rupert, vous n'êtes pas si bête. Vous avez sûrement deviné que le monopole que je détiens sur le commerce avec l'empire n'est pas uniquement dû à mes talents d'homme d'affaires, qui sont pourtant loin d'être négligeables. Je dispose d'amis haut placés à la cour de l'empereur ; ce sont eux qui m'ont aidé à vous tenir à l'écart des routes commerciales de Kesh. Aujourd'hui, ils souhaitent parvenir rapidement à un accord avec cette reine Émeraude afin de pouvoir établir une nouvelle frontière.

Roo, ébahi, se laissa tomber sur une chaise.

— C'est donc ça !

— Le prince Erland a négocié un traité de non-intervention avec Kesh la Grande en échange de terres dans le val des Rêves. (Jacob pointa sur Roo un index accusateur.) Je suppose que vous le saviez, puisque vous m'avez vendu les intérêts que vous possédiez à Shamata. Ce que vous ne pouviez pas savoir, en revanche, c'est que le nouveau gouverneur de Shamata sera plus que ravi de reconnaître mes droits sur ces entreprises.

« L'intérêt de ce traité, c'est que nous avons convenu de ne pas envahir le royaume, mais que rien dans son contenu ne nous empêche de parvenir à un accord rapide avec les nouveaux dirigeants des terres situées au nord de l'empire. C'est pourquoi, au moment où je vous parle, une grosse armée avance pour occuper le val dans son ensemble et non les terres qui nous ont été cédées par traité. Ainsi, nous pourrons intégrer cette région au sein de l'empire dès que cette déplaisante histoire sera terminée.

— Vous êtes keshian, murmura Roo.

Jacob haussa les épaules et écarta les mains.

— En effet, mon cher Rupert, mais keshian de profession et non de naissance.

— Vous êtes un espion !

— Je préfère employer le terme d'« intermédiaire ». Je facilite toutes sortes d'échanges entre le royaume et Kesh la

Grande, que ce soit des biens, des services… ou des informations.

Roo se leva.

— Vous pouvez aller brûler en enfer, Jacob, ça m'est égal. Mais je ne laisserai pas Sylvia mourir ici à cause de vous.

— Ma fille est libre de s'en aller si elle le désire. Il y a longtemps que je n'essaye plus de contrôler ses faits et gestes. Libre à elle de partir avec vous si elle le souhaite.

Roo laissa le vieil homme dans son bureau et sortit sans rien ajouter. Grimpant les marches deux à deux, il se rendit à l'étage et ouvrit sans frapper la porte de la chambre de Sylvia.

Celle-ci était assise sur le lit. Duncan se tenait penché au-dessus d'elle, un pied sur le lit. Sa main reposait familièrement sur l'épaule de la jeune femme à qui il adressait son plus charmant sourire. Mais Sylvia paraissait en colère. Tous les deux étaient si absorbés par leur discussion qu'ils ne remarquèrent pas la présence de Roo.

— Non, espèce d'idiot ! s'écria Sylvia. Tu dois y retourner et faire ce que je t'ai demandé ce soir même ! Lorsqu'il aura quitté sa propriété, il sera trop tard !

— Qu'est-ce qui sera trop tard ? demanda Roo.

La jeune femme bondit sur ses pieds tandis que Duncan s'écartait du lit.

— Te voilà, cousin. J'essayais justement de convaincre mademoiselle d'Esterbrook de quitter les lieux.

Roo contempla la scène pendant un long moment. Puis il tira lentement son épée hors du fourreau.

— Quel imbécile je fais ! Je m'en rends compte à présent.

— Roo ! protesta Sylvia. Tu ne crois tout de même pas que Duncan et moi…

Ce dernier leva les mains d'un air conciliant.

— Allons, cousin, qu'est-ce que tu nous fais, là ?

— Depuis que toute cette histoire a commencé, je ne comprenais pas pourquoi je n'arrivais pas à prendre l'avantage sur Jacob. Aujourd'hui, je découvre que c'est un agent de Kesh la Grande et que mon propre cousin n'a cessé de donner des informations à ma maîtresse.

Duncan parut sur le point de répliquer. Puis il arracha son épée à son fourreau tandis que son sourire laissait la place à une grimace hargneuse.

— Et puis merde, j'en ai ma claque de cette mascarade.

Il porta la première attaque.

— Dans ce cas, on est deux, répliqua Roo en ripostant.

Mais son cousin esquiva sa lame avec aisance et sourit d'un air diabolique, le regard plein de haine.

— Tu ne peux pas imaginer à quel point j'attendais ce moment, cousin ! Oser me demander de ramasser tes miettes et de faire tes commissions pendant que ce chien de Rodezien récoltait tous les lauriers ! Eh bien, voilà qui va mettre un terme à cette insulte ! Comme ça, je n'aurai plus à partager Sylvia avec toi.

— Alors c'est comme ça, hein ?

— Bien sûr, espèce d'idiot ! hurla Sylvia.

Elle s'éloigna précipitamment du lit lorsque les deux hommes échangèrent une série de coups qui manquèrent de l'atteindre au passage.

— Mon amour, je n'ai pas besoin de tuer cette grosse vache, déclara Duncan. Il me suffit de tuer Rupert ici même. Ensuite, je n'aurai qu'à épouser Karli. Au bout d'un laps de temps convenable, nous nous débarrasserons d'elle et nous pourrons enfin nous marier.

Roo se fendit en visant la tête de son cousin. Ce dernier leva son épée pour parer l'attaque mais Roo dévia brusquement sa lame pour le toucher au flanc. Duncan tourna son poignet et intercepta sans effort la lame de son adversaire.

— Bien joué, cousin. Mais tu n'as jamais pu rivaliser avec moi à l'épée et tu le sais. Tu finiras par commettre une erreur qui me permettra de te tuer.

Roo ne répondit pas. Mais la haine envahit son cœur car il se rendait compte à présent qu'on s'était joué de lui. Il feinta sur sa gauche puis revint brusquement sur la droite en assénant un coup brutal qui faillit atteindre Duncan au bras gauche. Seulement, son cousin était plus grand que lui et il recula avec souplesse, presque en dansant.

— Karli ne t'épousera jamais, espèce de salaud ! Elle te déteste !

— C'est juste parce qu'elle ne me connaît pas, répliqua Duncan en souriant. Elle n'a pas encore eu l'occasion d'apprécier mes qualités.

Il se fendit de tout son long et faillit atteindre Roo à l'épaule. Ce dernier se baissa légèrement et repoussa la lame de son cousin avant de tenter un coup d'estoc qui le fit reculer.

Sylvia se tenait dans un coin de la pièce, derrière le lit, agrippée au baldaquin.

— Tue-le, Duncan ! Arrête de jouer avec lui !

— Avec plaisir !

Brusquement, il redoubla la vitesse de ses attaques, un exploit que Roo n'aurait pas cru possible. Ce dernier fit de son mieux pour se défendre et s'aperçut qu'il réussissait à égaler la rapidité de son adversaire. Mais Duncan était bien le plus doué des deux. En revanche, Roo avait livré un duel à mort l'année précédente, alors que son cousin n'avait pas affronté d'adversaire sérieux depuis longtemps. Duncan commença à improviser ses attaques et Roo y vit son avantage. S'il parvenait à l'épuiser, il avait des chances de s'en tirer. Il se mit donc à combattre dans l'intention de ne pas perdre, tandis que Duncan se rapprochait pour tuer.

Ils ne cessèrent dès lors d'avancer ou de reculer en enchaînant les passes. La pièce était éclairée par deux bougies qui projetaient des ombres mouvantes au plafond, car la violence et la frénésie des mouvements faisaient trembler les flammes et goutter la cire.

Le tintement de l'acier poussa les serviteurs à venir jeter un coup d'œil dans la chambre.

— Va chercher Samuel ! hurla Sylvia en apercevant une servante aux yeux écarquillés.

Roo connaissait bien l'individu en question, une brute avec un cou de taureau qui faisait office de cocher. Puisque Jacob travaillait pour Kesh la Grande, Samuel devait être l'un de ses sbires. S'il parvenait à entrer dans la chambre, il risquait de distraire l'attention de Roo, permettant ainsi à Duncan de le tuer.

Roo fit mine d'avoir l'air hésitant. Son cousin s'y laissa prendre et poussa trop loin son attaque. Roo se lança aussitôt dans une furieuse riposte et l'obligea à reculer contre le mur. Ensuite, il se précipita jusqu'à la porte qu'il claqua et verrouilla avant que son cousin ait eu le temps de se reprendre.

— Tu ne recevras pas d'aide pendant un petit moment, Duncan, haleta le jeune homme, épuisé.

— J'en ai pas besoin, répliqua férocement son adversaire qui entreprit de traverser la pièce dans l'intention de le rejoindre.

Roo fléchit les genoux et attendit.

Sylvia se tenait immobile dans un coin de la chambre. La haine inscrite sur son visage, elle regardait les deux hommes se tourner lentement autour.

Ils échangèrent de nouveaux coups sans provoquer de blessure. Ils se connaissaient trop bien après avoir passé tant d'heures à s'exercer ensemble. Duncan était peut-être le meilleur bretteur, mais Roo n'avait jamais autant pratiqué l'escrime qu'avec lui. Leurs forces et leurs faiblesses s'équilibraient.

La sueur ruisselait sur leurs visages tandis que leur chemise leur collait à la peau. Par cette chaude nuit d'été, dans une pièce qui manquait d'air, ils furent rapidement hors d'haleine.

Toujours, ils allaient et venaient sans que l'un prenne le dessus. Roo observait soigneusement Duncan à la recherche du moindre signe trahissant sa fatigue ou un changement de style. La frustration de son cousin ne cessait de croître. D'ordinaire, lors de leurs exercices, il battait régulièrement Roo. Mais cette fois, le petit homme ne lâchait pas un pouce et semblait même gagner du terrain.

Des coups assénés sur la porte annoncèrent l'arrivée de Samuel, le cocher.

— Mademoiselle ! cria-t-il à travers le battant.

— À moi ! hurla aussitôt la jeune femme. Rupert Avery veut me tuer ! Son cousin Duncan essaye de me défendre ! Enfoncez la porte !

Quelques instants plus tard, un choc sourd ébranla le battant. Le cocher tentait probablement de l'enfoncer avec l'aide d'un autre serviteur. Mais Roo savait, pour l'avoir lui-même

verrouillée assez souvent, que la porte se composait d'un épais panneau de chêne muni d'un verrou en fer forgé. Mieux valait que les deux hommes aillent chercher de quoi faire un bélier, car leurs épaules risquaient de céder avant la porte.

Roo détecta du coin de l'œil un mouvement et comprit que Sylvia tentait de passer au-dessus du lit pour courir jusqu'à la porte et l'ouvrir.

Le jeune homme bondit et lui asséna un coup sans même viser. Elle tomba à la renverse en criant.

— Pas si vite, mon amour, lui dit-il. On a un compte à régler, toi et moi.

Duncan poussa un cri de frustration, se jeta en avant et repoussa Roo contre le lit, du côté opposé à celui où se trouvait Sylvia. Puis il jeta un coup d'œil en direction de la porte, évaluant la chance qu'il avait de l'ouvrir. L'épée de Roo suivit la même trajectoire et entailla Duncan à l'épaule droite, faisant apparaître une tache cramoisie sur sa chemise de soie blanche.

Roo sourit car, même si la blessure était bénigne, elle portait un coup très profond à la vanité de son cousin. Il avait fait couler le premier sang, ce qui allait rendre Duncan encore plus imprudent mais aussi plus dangereux.

Ce dernier jura et voulut contre-attaquer au plus vite, oubliant la porte. Il repoussa Roo dans un coin et se fendit dans l'intention de l'embrocher. Mais son cousin avait anticipé ce mouvement, devinant que Duncan utiliserait sa technique habituelle et profiterait de sa haute taille pour pointer son épée sur la droite de son adversaire. En effet, il était apparu au cours de leurs séances d'escrime que Roo avait tendance à plonger sur sa droite lorsqu'il voulait esquiver une attaque. Duncan le savait parfaitement, aussi son cousin réagit-il de manière inattendue. Il se jeta sur le lit à sa gauche et rebondit sur le matelas tel un acrobate. Il entendit plutôt qu'il ne vit l'épée de Duncan frapper dans le mur. Puis il sauta à côté de Sylvia et se retourna pour faire face à son cousin qui dégagea sa lame et bondit à son tour sur le lit.

Sylvia hurla, sortit une dague de sous son oreiller et frappa Roo. Ce dernier avait les yeux fixés sur son cousin, mais il surprit un mouvement du coin de l'œil et se pencha légèrement

en avant. La douleur l'envahit lorsque la dague manqua sa cible, le cou, et s'enfonça dans son épaule droite, dérapant sur l'os.

De son côté, Duncan leva de nouveau son épée dans l'intention d'embrocher son adversaire, comme il voulait le faire précédemment. Par réflexe, Roo se jeta en arrière et frappa Sylvia qui fut projetée en travers du chemin de Duncan.

Les deux hommes se figèrent lorsque la pointe de l'épée de Duncan s'enfonça profondément dans le flanc de Sylvia d'Esterbrook. La belle jeune femme, le visage tordu par la haine et la colère, se raidit brusquement en écarquillant les yeux.

Elle regarda l'épée plantée dans sa chair comme si elle n'arrivait pas à comprendre ce qui venait de se passer. Puis elle s'effondra. Duncan essaya d'arracher son arme du corps de Sylvia à l'agonie, mais la jeune femme entraîna l'épée dans sa chute. Roo se jeta sur son cousin, sans vraiment viser, d'autant que sa blessure affaiblissait son bras. Mais Duncan, déséquilibré, se trouvait à découvert, si bien que l'épée de Roo entra directement dans sa gorge.

Il écarquilla brusquement les yeux, aussi surpris que Sylvia. Puis il bascula à la renverse et retomba sur le lit, la tête sur l'un des oreillers de sa maîtresse. Il porta les deux mains à sa gorge pour tenter de contenir l'hémorragie, mais le sang coulait à flots de sa blessure ainsi que de son nez, et des gargouillis s'échappaient de ses lèvres.

Roo, hors d'haleine, souffrait et saignait lui aussi, mais il resta là à observer son cousin étendu sur le lit de Sylvia, dont les draps et les oreillers de satin étaient maculés de sang. Au bout d'un moment, les mains de Duncan se détendirent et retombèrent loin de sa gorge. Sa tête bascula vers la gauche comme s'il désirait contempler Roo et Sylvia une dernière fois. Puis la vie déserta son regard.

Roo regarda Sylvia qui gisait à ses pieds, les yeux aussi vides que ceux de Duncan. De nouveaux chocs ébranlèrent la porte selon un rythme plus régulier. Les domestiques avaient dû trouver une table ou un autre objet assez résistant pour servir de bélier.

Roo boitilla jusqu'à la porte et leur cria de reculer. Puis il ôta le verrou et ouvrit le battant, derrière lequel il découvrit Samuel

en compagnie du cuisinier et d'un palefrenier dont il ne connaissait pas le nom. Le cuisinier tenait un large couperet tandis que les deux autres étaient armés d'une épée.

— Écartez-vous ou vous mourrez, ordonna Roo en leur lançant un regard menaçant.

Les trois serviteurs jetèrent un coup d'œil au carnage que le petit homme laissait derrière lui et reculèrent. Roo sortit dans le couloir.

D'autres domestiques attendaient derrière le cocher ; parmi eux se trouvaient des jardiniers, des aides-cuisiniers ou des servantes.

— Sylvia est morte, leur annonça Roo.

L'une des servantes eut un hoquet de surprise. Une autre afficha un sourire satisfait.

— Une armée se dirige vers cette maison, ajouta le jeune homme. Elle devrait arriver dans la matinée. Prenez tout ce que vous pourrez porter et fuyez vers l'est. Si vous ne le faites pas, demain à la même heure, les hommes seront déjà morts. Quant aux femmes, elles seront violées avant de subir le même sort ou d'être emmenées comme esclaves. Maintenant, poussez-vous !

Il n'y eut aucune hésitation parmi les serviteurs. Tous firent demi-tour et s'enfuirent en courant dans l'escalier. Roo descendit les marches en titubant. Lorsqu'il arriva au rez-de-chaussée, il vit que tout le monde était occupé à débarrasser la demeure des petits objets facilement transportables. Un instant, il songea à retourner dans le bureau de Jacob afin de tuer ce traître, mais il était trop fatigué. Il allait devoir ménager ses forces s'il voulait rentrer chez lui. Sa blessure n'était pas mortelle, mais pouvait devenir sérieuse si on ne la soignait pas.

Roo sortit de la maison en titubant et retrouva son cheval à l'endroit où il l'avait attaché. Il remit son épée au fourreau et réussit à se mettre en selle par la seule force de sa volonté. Puis il guida sa monture jusqu'au portail et enfonça ses talons dans les flancs de l'animal, qui s'élança au petit galop en direction de sa résidence.

Luis soigna l'épaule de Roo tandis que Karli, une bassine d'eau à la main, ne cessait de se lamenter.

— Ce n'est pas grave, affirma Luis, occupé à recoudre la blessure avec du fil de soie et une aiguille pris dans le nécessaire de couture de Karli. L'os est à nu, mais la lame a ripé sur l'omoplate. C'est impressionnant mais ça ne laissera pas de séquelles. Par contre, ça doit faire un mal de chien, ajouta-t-il en voyant Roo faire la grimace.

— Et comment, répliqua le jeune homme, que la douleur et la perte de sang faisaient pâlir.

— Si une artère avait été sectionnée, tu serais mort à l'heure qu'il est, alors dis-toi que tu as eu de la chance. (Luis fit le dernier point et demanda un linge pour nettoyer le sang.) Il faudra changer le pansement deux fois par jour et garder la plaie bien propre. Si elle s'infecte, tu risques de tomber gravement malade.

Lorsqu'ils se battaient dans la compagnie des Aigles cramoisis de Calis, on avait appris aux deux hommes à s'occuper des blessures de leurs camarades. Roo se savait donc entre de bonnes mains.

— Je suis désolée pour Duncan, intervint Helen Jacoby.

Roo avait raconté à ses amis et à sa femme que son cousin et lui avaient été attaqués par des bandits qui fuyaient devant les envahisseurs. Il regarda Karli et décida qu'il lui dirait la vérité le jour où tout serait terminé, lorsque sa famille serait en sécurité et que la jeune femme pourrait lui pardonner. Il n'aimerait peut-être jamais son épouse mais il savait à présent que la relation qu'ils avaient était bien plus solide que l'illusion d'amour qu'il avait éprouvée envers Sylvia.

Durant tout le trajet du retour, tandis que sa blessure le lançait, il n'avait cessé de maudire sa propre stupidité. Comment avait-il pu croire qu'elle l'aimait ? Personne ne l'avait jamais aimé, à part peut-être Erik et les autres hommes avec lesquels il avait combattu sur Novindus. Mais il s'agissait de l'affection qui lie des frères d'armes et non d'un véritable amour. Les femmes ne lui avaient jamais offert leur cœur, juste leurs bras.

À deux reprises, il s'était surpris à verser des larmes en se rappelant le nombre de fois où il avait rêvé que cette garce soit

la mère de ses enfants. Ça n'avait fait qu'augmenter la colère qu'il éprouvait envers lui-même.

Quant à Duncan… Comment avait-il pu lui accorder sa confiance ? Il avait laissé les liens du sang l'aveugler alors qu'en réalité, sous ses dehors charmants, son cousin était paresseux, égoïste et intéressé. Un vrai Avery, amateur d'intrigues.

— Luis, s'il devait m'arriver malheur, je veux que tu diriges Avery & Fils pour Karli, annonça Roo après avoir bu l'eau que sa femme lui avait apportée.

Les yeux de Karli s'écarquillèrent et commencèrent à se remplir de larmes.

— Non ! protesta-t-elle en s'agenouillant près de son mari. Il ne va rien t'arriver.

Elle semblait presque désespérée à l'idée de perdre Roo. Ce dernier lui sourit.

— J'ai failli mourir cette nuit. Je n'ai pas l'intention de quitter ce monde de sitôt, mais la mort nous demande rarement notre avis, surtout en temps de guerre. (Il posa son verre et prit les mains de sa femme.) Je parlais juste au cas où, c'est tout.

— Je comprends.

Roo se tourna alors vers Helen.

— J'aimerais que vous restiez avec nous quelque temps, enfin, quand toute cette histoire sera terminée. Nous allons tous devoir rebâtir nos vies et nous aurons besoin de tous nos amis autour de nous pour nous y aider.

— Bien sûr, répondit-t-elle en souriant. Vous avez été si généreux envers moi et mes enfants. Ils vous considèrent un peu comme leur père. De plus, vous gérez si bien mon entreprise que je ne sais comment vous remercier.

Roo se leva.

— J'ai bien peur qu'il ne reste pas grand-chose de nos deux entreprises lorsque la guerre prendra fin.

— Nous survivrons et nous rebâtirons tout, répliqua Helen.

Roo sourit et regarda Karli, qui ne paraissait pas s'être remise de ses frayeurs.

— Vous devriez aller dormir toutes les deux. Nous partirons dans quelques heures. Luis et moi devons encore discuter de beaucoup de choses.

— Mais ta blessure, protesta sa femme. Tu as besoin de repos.

— Je me reposerai dans la voiture, je te le promets. Je ne monterai pas à cheval pendant un jour ou deux.

— Très bien.

Karli fit signe à Helen de l'accompagner à l'étage. Toutes les deux portaient de longues chemises de nuit car elles dormaient lorsque Roo était rentré. Luis suivit Helen du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse en haut de l'escalier.

— C'est une femme remarquable.

— C'est ce que je me suis toujours dit, approuva Roo, qui n'avait pas pu s'empêcher d'admirer la façon dont le fin tissu de sa chemise de nuit dessinait la courbe de ses hanches tandis qu'elle montait les marches.

— Alors, qu'est-ce qui s'est vraiment passé ?

Roo dévisagea Luis.

— Comment ça ?

— Je sais reconnaître une blessure causée par une dague quand j'en vois une, j'en ai suffisamment provoqué. Tu as été frappé par-derrière, sur le côté. Le bandit ne connaissait pas son affaire, sinon tu serais mort. (Luis s'assit sur une chaise face à son ancien compagnon d'armes.) Mais les bandits ne sautent pas sur des hommes armés à qui ils ne peuvent rien voler.

— Je suis allé chez les d'Esterbrook.

Luis hocha la tête.

— Tu as trouvé Duncan en compagnie de Sylvia.

— Tu savais ?

— Bien sûr ! Il fallait être bête et aveugle pour ne pas s'en apercevoir !

— Ce qui fait de moi un idiot aveugle, j'imagine.

— Comme la plupart des hommes lorsqu'ils réfléchissent avec ça plutôt qu'avec leur tête, répliqua Luis en désignant l'entrejambe de Roo. Duncan couchait avec cette fille depuis plus d'un an !

— Et tu ne m'as rien dit ! Mais pourquoi ?

Luis soupira.

— Si j'ai quitté la cour de Rodez couvert de honte, c'est à cause d'une femme. L'épouse d'un noble s'est jouée de moi. J'ai

blessé son mari au cours d'un duel et je me suis enfui. Seulement, il est mort, alors quand on m'a capturé, à mon arrivée à Krondor, on m'a dit que j'allais être pendu pour meurtre. C'est comme ça qu'on s'est retrouvés dans la même cellule, toi et moi. (Il hocha la tête à ce souvenir.) Je sais ce que c'est de se croire amoureux, d'être aveuglé par la beauté d'une femme et enivré par ses caresses et son parfum. Aujourd'hui, je sais que celle qui a provoqué ma perte n'était qu'une garce doublée d'une intrigante ; lorsque je n'étais pas dans son lit, je ne l'intéressais pas plus que le type qui lui nettoyait ses chaussures. Mais encore maintenant, quand je la revois nue dans la douce lumière des chandelles, je sens mon désir renaître. (Il ferma les yeux.) Si elle apparaissait, là, tout de suite, et qu'elle m'invite de nouveau à partager son lit, je ne suis pas sûr que j'aurais la sagesse de refuser. Certains ne comprennent jamais la leçon, mais d'autres y parviennent avant qu'il soit trop tard. À quelle catégorie crois-tu appartenir ?

— Je ne veux plus me montrer stupide à ce point.

— Et pourtant tu dévores Helen Jacoby des yeux ; tu te demandes ce que ça te ferait d'être entre ses jolis bras, de poser ta tête sur ses seins généreux et de sentir ses jambes s'enrouler autour de toi.

— Qu'es-tu en train d'insinuer ? demanda Roo, les yeux étrécis.

Luis haussa les épaules.

— N'importe quel homme en bonne santé se poserait ces questions, car Helen est une belle femme, dotée d'une nature chaleureuse et généreuse. À moi aussi, il m'arrive d'avoir de telles pensées en voyant des femmes comme elle, même si je les garde pour moi. Mais Rupert Avery ne se contente pas de regarder, il cherche ce qu'il n'a pas.

— C'est-à-dire ?

— Je ne sais pas, mon ami, répondit Luis en se levant. Mais tu ne le trouveras pas dans les bras d'une autre, pas plus que tu l'as trouvé dans les bras de ta femme ou de Sylvia d'Esterbrook. (Il se pencha et posa la main sur le crâne de Roo, puis sur sa poitrine.) C'est là que tu trouveras la réponse.

— Tu as peut-être raison, soupira le jeune homme.

— Bien sûr que j'ai raison. De plus, Helen est aussi dangereuse à sa manière que l'était Sylvia.

— Impossible. Sylvia m'a trahi. Elle se serait servie de Duncan pour tuer Karli et m'épouser avant de m'assassiner à mon tour pour récupérer ma fortune. (Il dévisagea durement Luis.) Tu ne penses tout de même pas qu'Helen lui ressemble ?

— Non, soupira son ami. Elle est dangereuse, mais d'une autre façon, parce qu'elle est sincèrement amoureuse de toi. (Il se tourna vers la porte.) Lorsque toute cette histoire sera terminée, tu ferais bien de l'envoyer au loin. Prends soin d'elle si tu t'y sens obligé, mais laisse-la s'en aller, Roo.

« Maintenant, je vais aller à l'étable voir si les chariots sont prêts. Toi, repose-toi. Tu en as besoin.

Roo resta assis, tout seul, et sentit toutes ses forces l'abandonner. Il eut toutes les peines du monde à se lever et à se rendre jusqu'à un divan tout proche où il s'allongea sur le ventre pour ne pas appuyer sur sa blessure.

Helen, amoureuse de lui ? Impossible. Elle l'appréciait, ça oui. Elle lui était reconnaissante de prendre soin d'elle et de ses enfants, aucun doute là-dessus. Mais de là à l'aimer ? Non, impossible.

La colère, la souffrance et la solitude que Roo avait accumulées tout au long de sa vie refirent surface. Il ne s'était jamais senti aussi stupide, médiocre et mal en point. Deux personnes qui prétendaient l'aimer avaient tenté de le tuer et gisaient mortes à présent.

Et voilà que Luis lui disait que la femme qu'il admirait le plus au monde était amoureuse de lui et qu'il devait l'éloigner. Les larmes lui montèrent aux yeux tandis qu'il se lamentait sur son sort et maudissait ses défauts. Puis la fatigue eut raison de sa dépression et le sommeil s'empara rapidement de lui.

Lorsque Luis le réveilla en lui disant qu'il était temps de partir, Roo eut l'impression qu'il n'avait eu droit qu'à un bref moment de repos. Il se leva, les jambes flageolantes, et s'appuya sur son ami pour se rendre jusqu'à l'endroit où les chariots étaient alignés. Il fut surpris de découvrir que Karli, Helen et les enfants se trouvaient déjà dans sa voiture, prêts à partir.

— Je t'ai laissé dormir jusqu'à la dernière minute, expliqua Luis.

Roo regarda en direction de l'est et vit le soleil se lever.

— On aurait dû partir il y a une heure, reprocha-t-il à son compagnon.

Ce dernier haussa les épaules.

— On avait beaucoup à faire en peu de temps. Ce n'est pas en partant une heure plus tôt qu'on aurait été davantage en sécurité.

Il tendit le doigt vers l'ouest. Des tours de fumée s'élevaient dans le lointain, signalant la présence de maisons en flammes. Au nord-ouest, on apercevait faiblement la lueur des incendies.

— Ils ne sont pas loin, murmura Roo.

— En effet. Alors allons-y, répliqua Luis.

Roo monta dans le carrosse et s'installa à côté de Karli. Leur fils, Helmut, avait pris place à gauche de sa mère, en face d'Helen et de ses deux enfants. Abigail était assise par terre aux pieds de Karli et jouait avec une poupée en chantonnant une comptine. Roo posa la tête sur l'épaule de sa femme et ferma les yeux. Sans doute ne dormirait-il pas, à cause des cahots de la route, mais au moins pourrait-il se reposer les yeux.

Cependant, le sommeil le prit, au moment où il se demandait comment se déroulaient les négociations de Jacob avec les représentants de la reine Émeraude.

Jacob d'Esterbrook était tranquillement assis derrière son bureau. Il savait que les premiers instants de sa confrontation avec les envahisseurs seraient les plus importants, car ils risquaient de très mal réagir face au moindre signe de peur, d'incertitude ou d'hostilité. En revanche, s'il restait calme et demandait simplement à parler à un officier capable de porter le message des hauts dignitaires keshians à la reine Émeraude, il était sûr d'obtenir une certaine protection.

Étonnamment, il avait ressenti une certaine affliction en apprenant la mort de sa fille. Il ne l'avait jamais beaucoup aimée, mais elle avait su se montrer utile, comme sa mère avant elle. Cependant, les enfants resteraient toujours un mystère

pour Jacob, qui n'avait jamais compris pourquoi certains hommes s'intéressent tant à ces petites créatures.

Il entendit des chevaux hennir à l'extérieur de la maison et comprit que les envahisseurs étaient arrivés. Il se calma en réfléchissant à ce qu'il leur dirait. Puis des bruits de pas résonnèrent dans le couloir, juste avant que la porte s'ouvre violemment.

Deux hommes étrangement vêtus entrèrent dans la pièce. L'un était armé d'une épée et d'un bouclier, l'autre d'un arc. Tous deux avaient une chevelure extrêmement grasse, coiffée en longues tresses disposées en demi-cercle autour de leur crâne. Jacob se dit que les cicatrices sur leurs joues devaient résulter d'un rituel et non de combats.

Il leva les mains pour leur montrer qu'il n'avait pas d'arme, tenant dans la gauche le parchemin keshian. Les informations recueillies sur le lointain continent de Novindus lui avaient appris qu'on y parlait une variante de la langue keshiane, employée bien des années plus tôt autour de la Triste Mer et apparentée aux dialectes de Queg et de Yabon.

— Salut à vous, dit lentement Jacob. Je souhaite parler à votre commandant. J'ai là un message de l'empereur de Kesh la Grande.

Les deux guerriers s'interrogèrent du regard. L'archer posa une question à son compagnon dans une langue que Jacob n'avait encore jamais entendue. L'homme au bouclier hocha la tête. L'autre leva son arc et décocha une flèche qui cloua le marchand au dossier de sa chaise.

Tandis que la vie le quittait, Jacob d'Esterbrook vit les deux guerriers sortir leur couteau et s'approcher de lui.

Plus tard ce matin-là, le capitaine d'une compagnie de mercenaires – ils étaient nombreux à servir la reine Émeraude – se présenta devant la propriété avec une troupe de vingt hommes. Dix d'entre eux se déployèrent autour de la demeure et deux restèrent à l'extérieur pour garder les chevaux tandis que les huit autres se précipitaient à l'intérieur. Tous les membres de la compagnie mouraient de faim, si bien qu'ils ne se préoccupaient pour l'heure que de nourriture.

Quelques minutes plus tard, l'un des combattants ressortit de la maison en secouant la tête d'un air dégoûté.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda son capitaine.

— J'ai trouvé des Jikanjis en train de dévorer quelqu'un. Ah, ces satanés cannibales !

Le capitaine fit la grimace.

— J'ai tellement faim que j'aurais presque envie de me joindre à eux. (Il regarda autour de lui.) Où est Kanhtuk ? Je sais qu'il comprend leur charabia. Il faut leur dire de reprendre la route et de trouver autre chose à manger que ces grands cochons.

D'autres mercenaires revinrent.

— J'ai trouvé des bêtes là derrière : des poulets, un chien et même des chevaux ! annonça l'un d'eux.

Un autre cavalier arriva en disant :

— Il y a du bétail dans les champs, capitaine !

Ce dernier mit pied à terre en riant.

— Prenez les chevaux comme montures de rechange et allumez un feu pendant que nous allons tordre le cou à ces poulets.

Ses hommes s'empressèrent d'obéir à ses ordres. Le capitaine savait qu'il devait livrer le bétail à l'intendant de la reine Émeraude. Mais auparavant, lui et ses braves allaient faire un sort à toute cette volaille. L'idée de manger du poulet rôti lui donna des crampes d'estomac. Il n'avait jamais eu aussi faim de toute sa vie.

— Et abattez-moi aussi ce chien ! cria-t-il.

Il était soulagé d'avoir trouvé des vivres. Comment un pays qui paraissait aussi riche pouvait-il manquer à ce point de nourriture ? Ça restait un mystère. Ils avaient trouvé de l'or et des pierres précieuses, des tissus fins et des objets d'une rare beauté, mais rien de comestible. C'était à n'y rien comprendre. Tout au long de sa carrière de mercenaire, il avait vu les gens s'enfuir avec leur or, leurs bijoux et tout ce qui pouvait avoir de la valeur à leurs yeux. D'ordinaire, ils n'emportaient pas les céréales, la farine, les légumes et la volaille. Même le gibier se faisait rare, comme si on l'avait poussé à s'en aller. On aurait dit

que l'ennemi se repliait en emmenant avec lui tout ce qu'il avait de comestible. Ça n'avait aucun sens.

Le capitaine mercenaire s'assit sur le perron lorsque l'un de ses hommes sortit de la maison avec des bouteilles de vin. Il but à longs traits en se demandant au passage combien de temps il aurait pu résister avant de se joindre au festin des Jikanjis.

Puis il s'essuya la bouche du dos de la main. Il n'aurait plus à se poser cette question avant plusieurs jours. Derrière la maison, il entendit les aboiements du chien s'arrêter brusquement. De leur côté, les poulets piaillaient tandis qu'on leur tordait le cou.

# Chapitre 18

# RETARD

Un violent grondement ébranla le sol.

— T'as l'intention de faire péter la cité tout entière, Jimmy ? s'enquit Lysle.

— Peut-être, répondit doucement l'intéressé en contemplant son frère sous le faible éclairage de l'unique lanterne.

Depuis deux jours, James envoyait ses soldats en expédition dans les égouts afin de récolter des informations, pour mieux suivre le déroulement des combats et coordonner la défense de la cité. Il avait prévu que la magie du démon permettrait sans doute aux envahisseurs d'entrer rapidement dans Krondor. C'est pourquoi il avait refusé d'assigner tous ses hommes à la défense des remparts, préférant garder des renforts à l'intérieur même de la cité. Cependant, il fallait faire croire à l'ennemi que la capitale était bien gardée ; le duc avait donc été obligé de sacrifier délibérément la vie de centaines de soldats. Ce n'est qu'en posant le pied en ville que les envahisseurs avaient découvert que la bataille ne faisait que commencer.

Bien qu'il fût très occupé à coordonner l'action des défenseurs depuis son poste de commandement souterrain, James réussissait à voler de brefs moments de repos pour dormir et se nourrir. Il avait également saisi l'occasion d'apprendre à mieux connaître son frère, car il était triste de n'avoir pu passer que quelques heures avec lui en presque soixante-dix ans d'existence. Il savait que Lysle était un meurtrier, un voleur, un contrebandier, un souteneur, et qu'il avait commis autant de crimes qu'il peut y avoir de mouches sur un tas de crottin. Mais en regardant son frère, James voyait ce qu'il serait devenu si, tant d'années auparavant, il n'avait pas rencontré Arutha. Il avait raconté à Lysle comment il avait

aperçu le prince dans la rue alors même que ce dernier cherchait à éviter la police secrète de Jocko Radburn. Plus tard, il avait sauvé la vie d'Arutha en neutralisant un assassin sur les toits de la cité, un acte qui avait valu à Jimmy les Mains Vives de devenir l'écuyer James, puis, cinquante ans plus tard, le duc de Krondor.

— J'aurais souvent fait appel à toi durant toutes ces années si j'avais su que je pouvais te faire confiance, soupira-t-il.

Lysle éclata de rire.

— Sacré Jimmy ! On se connaît pas beaucoup, toi et moi, vu qu'on s'est parlé quoi, trois fois en quarante ans ? Pourtant, j'en viens à t'aimer comme le frère que tu es. Mais de là à te faire confiance, tu plaisantes !

James rit à son tour.

— C'est vrai. Je parie que si tu en avais eu l'occasion, tu m'aurais fait pendre pour trahison et qu'alors c'est toi qui serais devenu duc de Krondor.

— Sans doute pas. J'ai jamais eu ce genre d'ambitions.

Les deux frères entendirent résonner un autre grondement sourd.

— Il doit s'agir de l'entrepôt abandonné du côté du moulin, près de la rivière, annonça l'un des gardes. On y a déposé deux cents barils.

Avant le début du siège, les soldats de James avaient quadrillé la cité, entreposant des barils de feu quegan à des endroits stratégiques.

— Vous auriez dû assister au siège d'Armengar, intervint le duc. Cette cité faisait la joie de ses défenseurs mais représentait un véritable cauchemar pour ses attaquants. (Il fit onduler sa main, imitant un serpent se déplaçant dans l'herbe.) Pas une rue qui soit droite, il y avait toujours un angle à un moment donné. Les bâtiments n'avaient aucune fenêtre au rez-de-chaussée, juste d'épaisses portes en chêne que l'on ne pouvait verrouiller que de l'intérieur. En plus, tous les toits étaient plats.

Les soldats sourirent et hochèrent la tête d'un air approbateur.

— Des plates-formes de tir pour les archers, murmurèrent-ils.

— Absolument, comme ça les défenseurs pouvaient se déplacer d'un toit à l'autre au moyen de longues planches qu'ils retiraient après leur passage. Pendant ce temps-là, les archers faisaient pleuvoir leurs flèches sur les assaillants, tout au long de leur progression. Quand Murmandamus et ses troupes ont envahi la cité, Guy du Bas-Tyra a fait exploser vingt-cinq mille barils de naphte…

— Vingt-cinq mille ! l'interrompit Lysle. Non, tu rigoles ?

— Absolument pas. Quand la cité a explosé… (James s'adossa au mur.) Je ne peux pas vous le décrire. Essayez juste d'imaginer une tour de feu qui s'élèverait jusqu'au ciel, et vous aurez une petite idée de ce qui s'est passé. Le bruit était si fort que j'en suis presque devenu sourd. Mes oreilles ont continué à bourdonner pendant une semaine à la suite de l'explosion.

À ce moment-là, quelqu'un frappa à la porte. James couvrit l'unique lampe tandis que ses hommes tiraient leur épée. Suivant la consigne, le signal fut répété. Les soldats firent entrer la patrouille dans l'entrepôt plongé dans la pénombre.

Ses membres étaient au nombre de six et s'engouffrèrent à l'intérieur en traînant derrière eux trois civils.

— On les a trouvés errant dans les égouts, expliqua le commandant de la patrouille.

Rigger les dévisagea des pieds à la tête.

— Ils sont à moi.

— Et t'es qui, toi ? lui demanda l'un des voleurs.

James se mit à rire.

— L'anonymat a ses inconvénients. C'est votre patron, le Juste.

Les trois brigands se regardèrent.

— C'est ça, et toi, tu vas me dire que t'es le duc de Krondor, sans doute ?

Tout le monde éclata de rire, sauf bien sûr les nouveaux venus. Une jeune femme qui faisait partie des voleurs de Lysle s'avança et leur expliqua la situation. Pour prouver qu'elle ne plaisantait pas, l'un des soldats lourdement armés assura qu'elle disait la vérité. Dès lors, les trois brigands se tinrent cois. Le duc de Krondor et le patron des Moqueurs avaient beau se terrer

dans une cave reliée aux égouts, ils n'en restaient pas moins les deux hommes les plus puissants de la cité.

Des jours s'étaient écoulés depuis leur arrivée dans cette cave. Des éclaireurs ne cessaient d'aller et venir, rapportant des nouvelles des combats. Les défenseurs faisaient payer cher aux envahisseurs le moindre pouce de rue ou la moindre maison dont ils s'emparaient, mais l'issue de la bataille était connue d'avance.

— Puisque tout est perdu, pourquoi ne pas donner à tes hommes l'ordre d'évacuer la cité ? demanda Lysle, las d'être ainsi enfermé.

— Malheureusement, je n'ai aucun moyen de leur faire parvenir cet ordre, avoua James, qui visiblement le regrettait sincèrement. Mais, de toute façon, pour que notre plan fonctionne, il faut que l'ennemi croie que nous avons massé toute notre armée ici même.

— Merde alors, t'es un sacré numéro. Je sais pas si je pourrais envoyer autant de gamins au casse-pipe.

— Bien sûr que tu le pourrais, répliqua James d'un ton neutre. Si tu avais pour mission de protéger le royaume, tu accepterais de sacrifier une cité, fût-elle la capitale du prince.

— C'est quoi le plan, alors ?

— J'ai en réserve quelques milliers de barils de feu quegan prêts à se déverser dans les égouts. Tôt ou tard, les bâtards qui se trouvent au-dessus de nous vont comprendre qu'une partie de la population se cache sous leurs pieds. Quand ils descendront, je leur réserve une petite surprise.

— Quelques milliers ? répéta Lysle, qui émit un sifflement admiratif. Ce truc-là, c'est une vraie saloperie. Le feu brûlera même à la surface de l'eau.

— Ça ne fera pas que brûler, rectifia James en désignant une chaîne, visiblement neuve, suspendue à un mur tout proche et gardée en permanence par un soldat.

— Je me suis demandé de quoi il s'agissait, reconnut son frère.

— J'ai repris l'idée du vieux Guy du Bas-Tyra. En tirant sur cette chaîne, nous libérerons une légère coulée de naphte dans

les égouts. Il y a toute une série de petites canalisations et de tuyaux…

— Je les connais, l'interrompit Lysle. Ce sont les premiers égouts de la vieille ville. Mais ils ont été condamnés quand on a construit les nouveaux, plus profonds, il y a un siècle.

— Eh bien, on les a rouverts, répliqua James en s'adossant au mur. C'est l'avantage d'avoir à sa disposition tous les plans du moindre bâtiment et des installations publiques de la cité. Quand ces passages seront remplis de naphte, la vapeur s'échappera dans les grands égouts où elle se mêlera aux gaz déjà existants, au feu quegan qui flottera à la surface de l'eau et à tous les barils que nous pourrons détacher. Quand l'incendie atteindra ces gaz, la cité tout entière partira en fumée.

— Comment ?

— Elle explosera. Quand la poussière retombera sur Krondor, il ne restera plus deux pierres l'une sur l'autre.

— Que je sois pendu, murmura Rigger.

James éprouva le besoin de se justifier.

— Krondor est mon foyer, le seul que j'aie jamais connu, que ce soit côté palais ou côté égouts. C'est là que je suis né.

— Si tu as l'intention d'y mourir, laisse-moi au moins la chance de m'éloigner avant de tirer sur cette chaîne.

James se mit à rire.

— Certainement. Lorsqu'on tirera sur la chaîne, on aura une heure pour s'enfuir, à moins qu'il y ait déjà un incendie dans cette partie des égouts. (Il haussa les épaules.) Dans ce cas-là, je ne sais pas combien de temps on aura. (Il désigna une porte découpée dans le mur orienté à l'est.) C'est l'entrée d'un tunnel qui conduit à une maison du faubourg. Comme je te l'ai déjà expliqué, c'était la route préférée de Trevor Hull et des Moqueurs pour faire entrer et sortir leur contrebande de Krondor.

— Si je comprends bien, t'as l'intention de renvoyer tous tes soldats puis de tirer sur cette chaîne et de prendre tes jambes à ton cou ?

James sourit.

— Oui, un truc dans ce genre-là.

Lysle vint s'asseoir à côté de son frère.

— Bon, c'est vrai que je me vois pas sortir d'une bouche d'égout en plein jour avec une armée d'envahisseurs tout autour. Mais je crois que je préférerais encore tenter ma chance de ce côté-là plutôt que de rester assis ici à frire.

Un bruit au-dessus de leurs têtes leur fit lever les yeux à tous. L'entrée de la cave était bien dissimulée, mais les gardes se postèrent en silence autour de la trappe, l'épée au clair.

— On dirait qu'ils ont déjà atteint cette partie de la cité, chuchota James.

— Ou alors quelqu'un cherche un endroit où se cacher, répondit Lysle dans un murmure. C'est peut-être des gars à moi.

James fit signe à l'un de ses gardes, qui hocha la tête. En silence, il posa son épée et son bouclier et monta les quelques marches qui permettaient d'accéder à la trappe. Il l'entrouvrit pour jeter un coup d'œil dans le vieux moulin et recula, l'air surpris.

— Entrez, madame.

James tourna brusquement la tête en voyant sa femme descendre dans la cave.

— Qu'est-ce que tu fais là ? s'écria-t-il, furieux.

Gamina leva la main.

— Ne prends pas ce ton-là avec moi, Jimmy.

Mais ce dernier avait du mal à contenir sa fureur.

— Tu devrais être à la Lande Noire à cette heure-ci, avec Arutha et les garçons. Comment as-tu réussi à arriver jusqu'ici, par tous les dieux ?

La duchesse était couverte de boue. De la poussière et de la suie maculaient son visage et sa chevelure en désordre.

— Tu as oublié que Pug t'a donné l'un de ces artefacts tsurani. Moi pas.

— Comment savais-tu où me trouver ? insista James, encore écumant de rage.

Gamina posa la main sur la joue de son mari.

— Allons, vieux fou, croyais-tu vraiment que je ne percevrais pas tes pensées, même d'aussi loin ?

Cette fois, la colère de James s'évanouit.

— Pourquoi es-tu venue ? Nous ne sortirons peut-être pas d'ici vivants.

— Je sais, répondit-elle avec émotion, les yeux humides. Mais tu ne penses pas sérieusement qu'après toutes ces années passées ensemble, je pourrais continuer à vivre sans toi ?

James prit sa femme dans ses bras et la serra contre lui.

— Tu dois retourner là-bas.

— Non, je refuse. De toute façon, c'est impossible, l'artefact est inutilisable désormais. Il n'a réussi qu'à m'amener au marché près des remparts, alors je l'ai jeté quelque part dans la boue. J'ai dû venir jusqu'ici à pied. (Gamina serra son époux contre elle et se hissa sur la pointe des pieds pour lui parler à l'oreille :) Si tu ne peux pas vivre loin de cette maudite cité, sache que moi, je ne peux pas vivre sans toi.

James ne répondit pas et se contenta de la serrer contre lui. Au bout de presque cinquante ans de mariage, il savait qu'il ne pouvait sortir vainqueur d'une discussion avec elle. Jusque-là, il avait l'intention d'être le dernier à quitter Krondor et tant mieux si le destin voulait qu'il meure en même temps que sa ville. Depuis qu'il avait échafaudé un plan pour vaincre l'ennemi, sa conscience n'avait cessé de lui rappeler le prix terrible qu'allaient payer les habitants de la capitale. Pour eux, il n'y aurait ni avertissement ni évacuation dans le calme, car si les envahisseurs croyaient qu'il n'y avait rien à piller, ils contourneraient la cité plutôt que de s'en emparer. Pire encore, il fallait leur faire croire que la majeure partie des troupes du royaume avaient été détruites à Krondor.

James pouvait à peine supporter l'idée de continuer à vivre en laissant mourir tant de gens et en abandonnant derrière lui tout ce qui avait fait sa vie. Peut-être craignait-il les malheureux fantômes qui viendraient le hanter parce qu'il leur aurait fait payer le prix maximum pour permettre au royaume de gagner du temps. Quoi qu'il en soit, James avait fini par décider que quand viendrait la dernière heure de sa cité – celle du prince Arutha –, il partirait très certainement avec elle. Seulement, à présent, il devait y renoncer et s'enfuir, car Gamina ne s'en irait pas sans lui.

— C'est ta femme ? intervint Lysle.

James hocha la tête et prit la main de Gamina.

— Lysle, voici la seule femme que j'aie jamais aimée.

Il sourit à son épouse qui écarquilla les yeux en dévisageant le chef des Moqueurs.

— C'est ton frère ?

James acquiesça. Gamina se tourna vers Lysle.

— J'ai entendu parler de vous, mais je n'avais jamais capté aucune image. (Son regard passa de l'un à l'autre.) La ressemblance est évidente.

James fit signe à sa femme de s'asseoir.

— Laisse-moi te raconter ma première rencontre avec cet individu, quand les gens de Tannerus n'arrêtaient pas de vouloir se battre avec moi parce qu'ils me prenaient pour lui.

— C'est une bonne histoire, reconnut Lysle en éclatant de rire.

À l'époque, le prince Arutha avait confié à James une étrange mission et l'avait envoyé à Tannerus en compagnie de son vieil ami Locklear, d'un jeune noble, apprenti magicien au port des Étoiles, et d'un chef moredhel renégat. Gamina connaissait cette histoire par cœur pour l'avoir déjà entendue une bonne douzaine de fois, mais elle s'assit à côté de son mari, posa la tête sur son épaule et le laissa raconter son récit. Les soldats et les voleurs qui se cachaient dans la pénombre cesseraient ainsi de penser au terrible avenir qui les attendait. Pendant un moment, ils songeraient à des jours meilleurs où les héros triomphaient des forces du mal. *De plus, Lysle a raison*, songea Gamina. *C'est vraiment une bonne histoire*.

Calis observait la Pierre de Vie. Il avait remarqué, à peine quelques minutes après l'apparition de la gemme, qu'il y avait quelque chose à l'intérieur. Il percevait l'énergie emprisonnée dedans. Après l'avoir contemplée pendant des heures, il commençait même à penser qu'il pouvait la voir.

Les compagnons de l'oracle venaient parfois le rejoindre lorsqu'ils faisaient une pause au beau milieu de leur apprentissage mystique. Ils lui tenaient compagnie, observant la Pierre avec lui pendant un moment. Ils partageaient également leur nourriture, même si Calis faisait à peine attention à ce qu'il avalait. Il ne se préoccupait que de la Pierre.

Il apprenait à se détendre pour laisser son esprit vagabonder. De temps en temps, des images apparaissaient sous forme de flashes. Il voyait des gens qui ressemblaient beaucoup à son père et d'autres choses encore, comme des événements qui s'étaient déroulés dans des endroits incroyablement lointains, ou des créatures et des êtres qui appartenaient à un autre temps. Parfois, il lui arrivait de percevoir les forces à l'œuvre derrière certaines images, celles qu'il trouvait les plus fascinantes.

Les heures devinrent des jours et Calis perdit la notion du temps à mesure qu'il s'enfonçait de plus en plus loin dans les mystères de la Pierre de Vie.

Sur l'ordre d'Erik, les soldats entreprirent de se replier dans le calme. Les envahisseurs se trouvaient en grand nombre à moins de huit cents mètres mais Greylock avait fait savoir à son protégé qu'une nouvelle position de repli avait été sécurisée et n'attendait plus que ses hommes et lui.

Erik s'était dit que pour rattraper le temps perdu à Krondor, mieux valait s'y prendre journée après journée plutôt que d'essayer de tenir les premières lignes de défense durant les trois semaines supplémentaires qu'aurait dû durer le siège de la capitale. À l'origine, le plan de bataille prévoyait qu'il tiendrait les barricades pendant une semaine ; il y était resté neuf jours.

Il restait sept positions de repli à défendre avant d'atteindre les montagnes de la lande Noire. S'il réussissait à gagner trois ou quatre jours chaque fois, Erik finirait par rattraper une grande partie du temps perdu. Mais il préférait ne pas se montrer trop optimiste car il occupait la position la plus vulnérable, celle du centre. Les lignes de défense au nord et au sud ne devaient pas céder ; lui en revanche avait pour mission de reculer au fur et à mesure pour attirer l'ennemi. De leur côté, les autres fronts étaient censés canaliser les troupes de la reine Émeraude au centre, sur la route du Roi, à huit kilomètres de leur position respective. La seule faiblesse de ce plan résidait dans le fait qu'Erik verrait arriver davantage de soldats ennemis à mesure que le temps passerait.

Au cours de la première semaine de combats, le jeune homme avait déploré à plusieurs reprises l'absence de Calis. Si ce dernier n'avait pas été appelé ailleurs pour résoudre une autre crise, Greylock se serait occupé du centre et Erik n'aurait eu qu'à tenir le front nord, comme le prévoyait sa mission à l'origine. Il était bien plus facile de se battre derrière une position retranchée aisément défendable que de chercher à retarder l'ennemi comme il devait le faire.

Ses éclaireurs avaient vu des bannières de bataille se lever, signe que l'ennemi se préparait à lancer une grosse offensive contre sa position. Malheureusement, il avait prévu de se trouver au moins à mille cinq cents mètres de là quand les envahisseurs arriveraient. Erik utilisa le code des signes pour donner ordre à ses hommes de quitter la zone. Il demanda également aux archers de se replier, même si, à l'origine, il était prévu qu'ils harcèlent l'ennemi tout le long de la ligne de marche. En effet, les rapports indiquaient la présence d'un trop grand nombre de soldats dans le camp adverse pour qu'Erik prenne le risque d'exposer ses archers. Il improviserait et trouverait en chemin un autre endroit où les poster, afin qu'ils puissent ralentir la progression des troupes de la reine tout en ayant une chance d'en réchapper.

Cependant, si l'ennemi les attaquait durant cette première phase de repli, Erik et ses hommes n'auraient que peu de temps pour se préparer au combat. Là résidait toute la difficulté de cette stratégie. S'ils parvenaient à prendre leurs adversaires de vitesse et à gagner suffisamment d'avance, ils pourraient alors s'enterrer dans des tranchées et se défendre. Mais s'ils se faisaient attaquer sur la route, ils risquaient de se faire écraser par l'ennemi, largement supérieur en nombre.

Erik devait absolument emmener ses hommes jusqu'à la prochaine position, où les attendaient Greylock et ses troupes. Les deux régiments se défendraient jusqu'à ce que l'ennemi se retire, après quoi les soldats de Greylock iraient sécuriser la position suivante. Telle devait être la routine des trois prochains mois, en tout cas jusqu'à ce qu'ils arrivent à la Lande Noire. Lorsque les envahisseurs cesseraient de s'en prendre au front nord et au front sud, les soldats du royaume descendraient

prêter main-forte à leurs camarades du centre. Mais cette phase de l'opération ne se produirait pas avant un mois et peut-être même jamais si les troupes de la reine persistaient à vouloir se battre sur tous les fronts.

Tandis que ses soldats s'éloignaient, Erik s'attarda quelques instants auprès de son dernier bataillon d'archers montés, qui resteraient là jusqu'à ce que l'ennemi apparaisse. Il leva les yeux vers le ciel de fin d'après-midi et regarda vers l'ouest. De la fumée s'élevait au-dessus de Krondor qui brûlait. Erik se demanda comment allaient William, James et les autres. En silence, il pria Ruthia, la dame de la Chance, d'aider ces gens à s'en sortir vivants.

Puis il fit faire demi-tour à son cheval et partit au galop prendre la tête de sa troupe. Il disposait d'environ trois heures pour atteindre la prochaine position, et d'une autre heure pour y creuser des tranchées avant que la nuit tombe. Il ne savait pas si ses ennemis marcheraient jusqu'au crépuscule et attaqueraient de suite ou s'ils préféreraient attendre l'aube. Mais, dans tous les cas, Erik avait bien l'intention d'être prêt à les recevoir.

Les bruits des combats parvenaient à s'insinuer partout, même dans la cave où se cachaient le duc et les siens. Les gardes n'avaient cessé de faire la navette entre les différents bastions répartis dans les égouts, si bien que James avait une vague idée de la progression de l'ennemi en ville. Au centre de Krondor, les incendies faisaient rage, tandis qu'à l'est se déroulaient quelques combats, de manière sporadique.

La majeure partie des troupes d'invasion attendait derrière les murs en flammes que les incendies s'éteignent. Un seul éclaireur avait osé risquer un coup d'œil dans ce secteur. Il était revenu en disant que des milliers de soldats campaient au milieu des cendres froides de la partie occidentale de la cité. En apprenant que le palais n'était plus qu'un tas de gravats noircis, James en conclut que son beau-frère avait trouvé la mort dans l'explosion. Gamina lui confirma qu'elle ne parvenait pas à joindre William par télépathie. Certes, la distance limitait l'étendue de son pouvoir, mais pas lorsqu'il s'agissait de sa

famille. Elle avait su retrouver son mari pourtant éloigné de plusieurs centaines de kilomètres.

James serra sa femme contre lui. Tous deux étaient assis sur les dalles en pierre de la cave humide et sombre. Les autres occupants observaient eux aussi un profond silence car l'angoisse d'une mort imminente ne cessait de monter en eux. Il leur faudrait beaucoup de chance pour parvenir à s'échapper des égouts à temps. Or personne ne se sentait particulièrement en veine.

James donna de nouvelles instructions à l'éclaireur qui avait trouvé le moyen de s'introduire dans la partie occidentale de Krondor. Puis il le renvoya en mission. Gamina somnola sur son épaule. Il était difficile de ne pas perdre la notion du temps dans l'obscurité, mais le soleil venait sans doute de se coucher lorsque l'éclaireur revint pour la deuxième fois de la journée.

Son attitude éveilla l'intérêt des occupants de la cave qui l'écoutèrent tous attentivement.

— Messire !

— Faites votre rapport, soldat.

— Des navires attaquent les envahisseurs en ce moment même.

Gamina ferma les yeux avant d'annoncer :

— Nicholas ne se trouve pas parmi eux.

— Dans ce cas, il doit s'agir de la flotte de messire Vykor, dit le duc. Il a quitté la baie de Shandon.

Il tapota l'épaule de sa femme et se mit lentement debout.

— Ah, je suis trop vieux pour rester assis sur un sol aussi froid. (Il aida Gamina à se lever également.) Il est l'heure.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda Lysle.

— Essayer de rester en vie, répondit James en regardant sa femme. Messire Vykor avait ordre de se cacher dans la baie de Shandon jusqu'à ce que la flotte de Nicholas, ou ce qu'il en restait, sorte des passes des Ténèbres. Ils devaient ensuite unir leurs forces, suivre les envahisseurs et les attaquer par surprise après qu'ils auraient jeté l'ancre. Leur but était d'incendier le plus de navires possible pendant que nous mettions le feu à la cité.

« Comme vous pouvez le constater, tout ne s'est pas déroulé exactement comme prévu. Mais si le gros de leur armée, leurs éléments clés, se trouve à l'ouest en attendant que les incendies s'éteignent, nous pouvons laisser le naphte s'écouler dans les anciens égouts. Cela fera exploser la cité tout entière sous leurs pieds. Comme leurs navires seront en feu eux aussi, ils ne pourront pas s'échapper.

— On dirait que ça te fait plaisir, lui fit remarquer Lysle.

— Cette cité est à moi, rétorqua son frère, les dents serrées.

— Bon, par quoi on commence ?

— Observe mes hommes et ne te mets pas en travers de leur chemin, répondit James en faisant signe à ses soldats.

En silence et avec efficacité, six d'entre eux allèrent ouvrir une grande porte en bois à double battant tandis que deux de leurs camarades ouvraient celle qui donnait sur les égouts. Les six premiers soldats firent rouler des barils à l'extérieur du grand entrepôt. Pendant ce temps, deux autres gardes essayaient d'appuyer sur un très vieux levier en fer couvert de rouille.

— Dis à tes gars de se rendre utiles et d'aider à faire pression sur ce foutu levier, ordonna le duc à son frère.

Sur un signe de Lysle, quatre voleurs allèrent prêter main-forte aux gardes. Le levier commença à bouger. Au même moment, l'on entendit de l'eau s'écouler.

— Une très vieille citerne se trouve derrière ce mur, expliqua James. Elle va se vider et créer un courant très rapide qui s'en ira en direction du port.

Fasciné, Lysle regarda les six soldats vêtus de noir faire rouler leurs barils le long d'une rampe inclinée qui se terminait dans l'eau. Visiblement, celle-ci s'écoulait plus vite car les barils s'éloignaient rapidement en flottant.

L'un d'eux heurta le chambranle de la porte et se brisa. L'odeur du feu quegan s'éleva. James esquissa un sourire sinistre.

— C'est bien qu'il y en ait un peu à la surface.

— Si tu le dis, rétorqua Lysle. Maintenant, rappelle-moi comment on fait pour sortir d'ici.

— Dès que tous les barils seront en route vers le port. On dispose d'une heure environ. Espérons juste que nos navires remplissent leur part du contrat.

— Feu ! s'exclama messire Karoyle Vykor, amiral de la flotte de l'Est.

La douzaine de catapultes réparties sur les navires les plus proches projetèrent leurs charges enflammées très haut, visant les vaisseaux à l'ancre dans le port.

— Monsieur Devorak !

— Oui, amiral ?

— Ces bâtards nous ont facilité la tâche en attachant tous leurs navires ensemble, vous ne trouvez pas ? Ainsi nous n'avons plus qu'à tirer sur une seule et gigantesque masse !

— Exactement, amiral.

Vykor, dont les ancêtres étaient originaires de Roldem, avait vu le jour à Rillanon. Il n'avait jamais mis les pieds dans l'Ouest jusqu'à ce jour de printemps où il avait traversé les passes des Ténèbres avec sa flotte. Il n'y avait perdu que deux navires, un tribut acceptable compte tenu de la période, car il était encore tôt pour tenter la traversée. Le vieil homme avait également eu la chance de ne rencontrer qu'un seul vaisseau de guerre étranger sur le chemin de la baie de Shandon : un cotre keshian qu'il avait rattrapé et coulé sans lui laisser la moindre chance de prévenir quiconque de la présence de sa flotte dans la Triste Mer.

L'amiral avait été durement éprouvé en apprenant la mort tragique du prince Nicholas. Il ne l'avait rencontré qu'à deux reprises lors d'obligations sociales dans la capitale, mais sa réputation n'était plus à faire et ses actes de bravoure étaient connus de tous. Par ailleurs, Vykor s'estimait chanceux de pouvoir au moins une fois dans sa vie combattre l'ennemi en mer, avec ses engins de guerre et ses marins prêts à se battre au corps à corps si besoin était. En effet, il avait passé la majeure partie de sa carrière à pourchasser de misérables pirates, à remettre à leur place des voisins grincheux ou à assister à des cérémonies au palais royal. Voilà qu'il avait à présent l'occasion de faire ce pour quoi il s'était préparé toute sa vie. De plus, si ce

qu'on lui avait raconté à son départ de Rillanon, quelques mois plus tôt, était vrai, le sort du royaume dépendait de cette bataille.

— Voici mes ordres, monsieur Devorak.

— Je vous écoute, amiral.

— Poussez notre attaque. Aucun navire ennemi ne doit pouvoir s'échapper.

— À vos ordres, amiral.

— D'ici le crépuscule, tous les navires étrangers entre Krondor et Ylith devront avoir été coulés. C'est l'océan de Nicholas, que diable ! Je refuse qu'ils puissent y naviguer librement.

Des éléments de la flotte de la Triste Mer et de celle des îles du Couchant se détachèrent de la masse et prirent la direction du nord pour débusquer les navires qui avaient accosté entre Krondor et Sarth. D'autres vaisseaux partirent dans l'intention de pousser plus loin encore. Quant aux navires ennemis qui avaient accosté entre Finisterre et la cité du prince, la flotte de Vykor les avait incendiés sur son passage. Ils avaient coulé ou brûlé jusqu'au dernier.

La joie de l'amiral augmenta d'un cran lorsqu'il s'aperçut que son plan fonctionnait. Il avait ordonné de concentrer les tirs sur la première rangée de navires, les transformant en brasier en l'espace de quelques minutes, avant qu'ils aient le temps de se détacher des autres bâtiments. À présent, l'incendie avançait en direction de la cité, se propageant d'une embarcation à une autre. Les projectiles qui ne cessaient de pleuvoir sur la flotte immobile ne faisaient qu'ajouter au carnage.

— Ouvrez l'œil, monsieur Devorak, aucun navire ne doit en réchapper.

— Entendu, amiral.

Messire Vykor regarda le *Dragon Royal*, commandé par le capitaine Reeves, emmener une flottille au nord afin de couler le moindre navire ennemi.

— Faites savoir au *Dragon Royal* que je lui souhaite bonne chasse.

— À vos ordres, amiral, répondit le capitaine avant de transmettre l'ordre au signaleur dans la vigie.

Vykor savait que Nicholas avait eu droit à des funérailles en mer, tandis que son navire faisait voile vers les îles du Couchant. Ensuite, la flotte s'était réapprovisionnée et avait réparé les dommages subis lors de la première offensive avant de revenir vers Krondor, le tout en un temps record. Malgré sa disparition, l'amiral avait l'impression, comme tout vieux marin, que d'une certaine façon Nicholas arpentait encore le gaillard d'arrière de son navire. Il salua le *Dragon Royal* et la mémoire des deux meilleurs marins qu'il ait connus, le maître et son élève, Amos Trask et Nicholas conDoin.

Puis, revenant à la situation présente, il vit un petit navire situé près des quais se libérer des autres et faire voile dans leur direction.

— Vous voyez ce navire, capitaine Devorak ? Coulez-le, je vous prie.

— À vos ordres, amiral.

Tandis qu'il se rapprochait du bateau ennemi, l'amiral Karoyle Vykor regarda brûler la cité du prince, la capitale du royaume de l'Ouest. Une profonde tristesse l'envahit à la vue de toute cette grandeur réduite en cendres. Puis il mit ses émotions de côté, car il avait encore une bataille à gagner.

James tira sur la chaîne. Un grondement au-dessus de sa tête lui apprit que le mécanisme fonctionnait à merveille.

— Le naphte va se répandre dans les conduits et les buses avant de s'écouler dans les égouts. Si on a de la chance, on dispose d'environ une heure pour sortir d'ici.

— Alors allons-y, répliqua Lysle.

Les soldats gravirent rapidement les marches qui menaient à la partie supérieure de la cave. L'un d'eux investit le petit escalier qui conduisait à la trappe et risqua un coup d'œil au-dehors. Il se retourna pour faire signe que la voie était libre. Tout le monde sortit alors sous le ciel nocturne.

La nuit était plus sombre qu'elle aurait dû l'être, car une épaisse fumée noire obscurcissait le ciel. Certains se mirent à tousser. Les soldats prirent des mouchoirs qu'ils se nouèrent sur le visage pour se protéger le nez et la bouche. Les voleurs les

imitèrent en arrachant des pans de tissu à leurs chemises. L'un d'eux offrit même l'un de ces lambeaux à Gamina.

Le bruit des combats résonnait tout autour, mais il n'y avait personne en vue. Les éclaireurs de James partirent en courant jeter un coup d'œil au coin de la rue.

Brusquement, le duc les rappela et donna l'ordre à tous ses compagnons de se cacher. Ceux qui ne le pouvaient pas se jetèrent à plat ventre dans la rue ou se tapirent contre les murs, espérant se rendre invisibles dans la pénombre enfumée du soir.

Des cavaliers passèrent au galop. Il s'agissait de soldats du royaume, apeurés et en sang, leur uniforme réduit à l'état de loques. Visiblement, ils fuyaient, en proie à la panique.

— Il faut trouver un autre chemin, chuchota James à ses compagnons les plus proches. Ceux qui les poursuivent ne devraient pas tarder à arriver.

Tandis qu'ils se repliaient vers l'entrée de leur cachette souterraine, il apparut que les paroles de James avaient valeur de prophétie, car une escouade de cavaliers saaurs passa au galop dans un bruit de tonnerre.

— Par tous les dieux, les rapports de Calis ne leur rendaient pas justice, murmura James, qui voyait des hommes-lézards pour la première fois.

Le groupe au complet réussit à regagner son refuge sans être pris.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? s'enquit Lysle lorsqu'ils furent de nouveau en sécurité dans la cave.

— À ton avis, quelle autre sortie d'égout pourrait-on utiliser sans risques ?

— Le déversoir de la porte du Nord, mais cela nous emmène au nord de la cité, pas à l'est.

— C'est vrai, admit James en se dirigeant vers la rampe qui s'enfonçait dans l'eau sale. Mais il nous reste moins d'une heure, et le déversoir est à une demi-heure de marche. J'aimerais autant être à l'extérieur de la cité quand elle explosera plutôt que de rester là-dessous à me demander qui se trouve au-dessus de nos têtes. Si on arrive à gagner les bois qui se trouvent au nord de Krondor, nous réussirons à trouver un chemin pour l'est.

Il regarda ses trente soldats et la douzaine de voleurs en sachant qu'il y avait peu de chances qu'ils y parviennent.

— *Mais tu dois essayer*.

James se tourna vers Gamina.

— Oui, nous devons essayer.

Il conduisit tout son petit monde dans le dédale des égouts.

Stupéfait, messire Vykor écarquilla les yeux. Une créature venait d'apparaître, comme surgie du néant, traversant les ponts en flammes des bâtiments ennemis.

Sur le chemin de Krondor, l'amiral et sa flotte avaient rencontré cinquante navires ayant jeté l'ancre au large des plages de la principauté. Les cotres, vifs et rapides, s'en étaient approchés pour permettre à leur équipage de lancer des bouteilles de feu quegan sur ces bâtiments. Les gros navires avaient actionné leurs balistes ou leurs catapultes. En fin de compte, tous les vaisseaux ennemis avaient été incendiés. Près d'une vingtaine d'autres avaient été abordés, capturés ou coulés, si bien qu'avec la destruction des navires dans le port, l'amiral estimait avoir réduit en cendres la moitié de la flotte des envahisseurs. Une deuxième estimation approximative laissait penser que cent cinquante à deux cents navires ennemis étaient déployés le long des côtes septentrionales de la Triste Mer, à moins qu'ils ne fussent déjà aux prises avec la flottille du capitaine Reeves.

Et voilà que, surgissant du brasier qu'était devenu le port de Krondor, un démon s'avançait à sa rencontre d'un air déterminé. Calmement, l'amiral tira son épée.

— J'ai l'impression que cette créature a l'intention de nous aborder, monsieur Devorak.

— Feu ! ordonna le capitaine.

Aussitôt, balistes et archers firent pleuvoir leurs projectiles sur le démon. Ce dernier hurla lorsque des flèches vinrent se planter dans son corps, haut de quatre mètres cinquante. Mais il n'en continua pas moins à marcher à travers l'incendie, visiblement plus irrité que blessé.

— Changez de bord immédiatement, monsieur Devorak.

— À vos ordres, amiral.

La flotte de l'Est se repliait lentement, mais c'était le navire amiral, le *Gloire Royale*, qui se trouvait le plus proche de l'incendie du port. La créature grimpa sur le bastingage du dernier navire en flammes et déploya ses ailes. Puis elle poussa un cri de colère et effectua un bond prodigieux pour couvrir la distance qui la séparait du navire de Vykor.

— Donnez l'ordre à nos vaisseaux de mettre toutes voiles dehors ! ordonna l'amiral tandis que sa Némésis personnelle volait vers son navire.

Il ne sut jamais si le message était bien parti, car le démon Jakan, roi autoproclamé des armées de Novindus, se jeta sur lui, le souleva et lui brisa l'échine tout en lui emportant la moitié de la tête d'un coup de dents. Messire Vykor connut la brève satisfaction de sentir son épée s'enfoncer profondément dans le flanc de la créature. Mais il n'entendit pas son hurlement de douleur, car il mourut avant que Jakan se rende compte de sa blessure.

Le capitaine Devorak voulut porter un coup d'épée au démon qui, pour la peine, lui détacha la tête des épaules. Les archers installés dans le gréement tirèrent sur la créature, en vain, tandis que les membres les moins braves de l'équipage plongeaient par-dessus bord.

Les deux amiraux de la marine royale étaient morts, laissant leurs capitaines livrés à eux-mêmes. Chacun devrait décider jusqu'à ce que la hiérarchie des deux flottes puisse être réorganisée. Au moins avaient-ils réussi à détruire la plus grande partie des navires ennemis.

Jakan tua et dévora tous les marins qu'il put trouver, jusqu'à ce qu'il se rende compte que le navire avait dérivé vers le nord-ouest de la cité. Le démon pouvait supporter l'eau de mer pendant un moment mais il détestait son contact, car elle aspirait une partie de son énergie. Il abandonna le navire et se propulsa dans les airs, tentant de rejoindre le brasier qui consumait sa flotte et sa cité. L'incendie ne lui faisait aucun mal, mais provoquait de terribles pertes dans ses réserves de viande et d'énergie vitale.

Mais quelque chose l'attirait. Une conscience dépourvue de voix lui disait qu'il ne pouvait pas détruire l'armée dont il s'était

emparé, qu'il devait l'utiliser pour aller vers l'est, vers cette chose qui l'appelait.

Alors, d'un endroit sombre et terriblement lointain, lui parvint un mot, un nom, un but : « Sethanon ».

James vit le garde qui ouvrait la marche lever la main. Tout le monde s'arrêta. Ils avaient croisé d'autres personnes en chemin, parmi lesquels des réfugiés et des envahisseurs. Pour l'instant, personne ne semblait pressé de se battre dans l'obscurité des égouts. Mais si les assaillants commençaient à débusquer les gens qui se cachaient sous terre, cela voulait dire que la cité était déjà à eux. James effectua un rapide calcul mental et comprit qu'il ne leur restait que dix minutes. Ils se trouvaient à une dizaine de pas du déversoir de la porte du Nord, près de la fameuse porte de la Mer, la plus fréquemment utilisée par les brigands et les contrebandiers pour entrer ou sortir de Krondor.

Lysle envoya l'un de ses voleurs, une jeune femme, en éclaireur. Avec souplesse, elle escalada les barreaux qui menaient vers la sortie et revint quelques instants plus tard annoncer que la voie était libre. Sur un geste de James, l'évacuation commença.

— À toi, dit Lysle à son frère.

— Non, je sortirai le dernier.

— Le capitaine abandonne toujours en dernier un navire qui sombre, c'est ça ?

— Quelque chose dans ce goût-là, en effet, reconnut Jimmy les Mains Vives, dont le sourire trahissait la douleur et la fatigue.

— Je vais attendre avec toi, déclara Gamina.

— Je préférerais que tu partes.

Elle s'adressa alors à lui par télépathie.

*— Tu ne veux pas partir, n'est-ce pas ?*

*— Je ne veux pas mourir, mais j'ai provoqué tant de morts et de destruction. C'est le seul foyer que j'aie jamais connu, Gamina. Je ne sais pas comment je pourrais vivre avec ce fardeau-là.*

*— Tu crois que je ne te comprends pas ? J'entends tes pensées et je ressens ta douleur. Il n'y a rien que tu puisses dire et que je ne puisse pas comprendre.*

James regarda son épouse dans les yeux et sourit. Cette fois, son expression ne reflétait que l'amour et une confiance totale.

Puis le monde explosa autour d'eux. Les six hommes qui se trouvaient de l'autre côté de la porte se retrouvèrent au sol, sonnés. Les trois qui s'apprêtaient à franchir le seuil furent projetés en l'air tels des bouchons de Champagne. L'un se brisa le cou en atterrissant vingt mètres plus loin tandis que les deux autres se cassèrent plusieurs os.

À l'intérieur même du tunnel, l'air s'enflamma. Au cours du bref instant qui précéda la tragédie, Gamina et James lièrent leurs esprits et laissèrent remonter leurs souvenirs, depuis leur toute première rencontre dans le lac du port des Étoiles, lorsque lui avait posé les yeux sur elle qui se baignait.

Il avait failli se noyer et avait été sauvé par cette femme, l'amour de sa vie, qui avait regardé dans son esprit et avait vu tout ce qu'il était ou avait été. Malgré ça, elle l'avait aimé et l'aimait toujours, en dépit de tout ce qu'il avait fait depuis, ou de tout ce qu'il avait pu lui demander et qui l'avait fait souffrir.

Ils oublièrent tout ce qui les entourait et s'accrochèrent à cet amour profond duquel était né un fils qui se trouvait au loin, en sécurité, avec ces deux petits-fils qu'ils adoraient. L'espace d'un bref instant, ils revécurent les moments passés ensemble, depuis ce voyage à Kesh la Grande jusqu'au retour à Krondor. Lorsque les flammes consumèrent leurs chairs, ils étaient à ce point immergés dans leur amour qu'ils n'éprouvèrent aucune douleur.

— Gamina ! s'écria Pug.

— Qu'y a-t-il, magicien ? demanda Hanam.

— Ma fille est morte, chuchota Pug d'un air affligé.

Son compagnon n'osa pas le toucher pour le réconforter, car la créature qui le retenait prisonnier était trop affamée. Le contact de la chair humaine risquait de la rendre folle et de briser le contrôle qu'il exerçait sur elle.

— Je suis désolé.

Pug prit une profonde inspiration et poussa un soupir audible.

— Je viens de perdre mes deux enfants.

Deux jours plus tôt, il avait senti William mourir. Avec le départ de Gamina, c'était toute une partie de sa vie qui se refermait derrière lui.

— Je savais que je leur survivrais, Hanam, mais le savoir et le vivre sont deux choses différentes.

— Il en est toujours ainsi, répondit le maître de la connaissance, emprisonné à l'intérieur d'un démon. Il existe au sein de notre race une bénédiction que l'on prononce lorsqu'un enfant devient un homme et reçoit sa première arme : « Le grand-père meurt, puis vient le tour du père, et enfin celui du fils. » Tous les Saaurs la prononcent lorsqu'ils se préparent pour une bataille, les pères comme les fils, car il n'y a pas de destin plus cruel pour un parent que de survivre à son enfant.

— Macros considère sa longévité comme une malédiction. Aujourd'hui, je comprends pourquoi. Quand ma femme est morte, il y a si longtemps, j'en ai extrêmement souffert, mais là, c'est encore autre chose… (Pug pleura pendant quelques minutes. Puis il se calma.) Je savais que William courait un danger, il avait choisi la vie de soldat. Mais Gamina…

Sa voix se brisa. De nouveau, il se mit à pleurer. Le temps passa.

— Nous devons nous hâter, magicien, lui rappela gentiment Hanam. Je sens que le contrôle de cette créature m'échappe.

Pug hocha la tête et se leva. Ensemble, le démon et le magicien quittèrent la grotte.

Macros et Miranda devaient être arrivés à destination eux aussi.

Pug prononça une incantation qui les rendit brusquement invisibles, son compagnon et lui. Il comprenait les difficultés qu'avait rencontrées Macros, car il est toujours difficile de faire deux choses à la fois. Mais ajouté à l'angoisse d'une attaque et à l'envie et à l'inquiétude d'atteindre le but qu'il s'était fixé, cela devenait pratiquement impossible.

Pug entra en lévitation et découvrit qu'il était plus facile de voler vers Ashart que de marcher, une fois passée la difficulté de s'élever dans les airs.

— Des démons volants ! s'écria la voix d'Hanam, comme surgie du néant.

Une demi-douzaine de créatures ailées traversèrent à toute vitesse le ciel de Shila en direction du sud. Pug savait que si son compagnon et lui avaient été visibles, les créatures les auraient attaqués.

Ainsi qu'on le lui avait dit, la vie sur ce monde se faisait rapidement dévorer. Les prairies autrefois luxuriantes s'étendaient à présent, brunies et desséchées. L'absence de vie était si évidente qu'on ne pouvait même pas la confondre avec la dormance de l'hiver, lorsque les plantes sommeillent en attendant de se réveiller aux premières pluies printanières.

Des arbres noirs et tordus ponctuaient le paysage et les eaux paraissaient si limpides qu'elles ne devaient abriter aucune algue en leur sein. L'on n'entendait pas un bruit, pas même le bourdonnement d'un insecte ou le cri d'un oiseau. Seul le vent mugissait.

— C'est pire à cet endroit car c'est ici que sont apparues les créatures, expliqua Hanam comme s'il lisait dans les pensées de Pug.

— Bientôt, tout Shila ressemblera à ça ?

— Oui, bientôt.

— Je comprends maintenant pourquoi ils ont hâte de trouver d'autres mondes à dévorer. Mais comment se fait-il que les démons ont réussi à atteindre ce monde et pas le nôtre ?

Hanam laissa échapper une espèce d'aboiement que Pug interpréta comme un éclat de rire.

— Lorsqu'ils se sont précipités sur Shila pour se nourrir, les démons, dans leur hâte, ont détruit les prêtres d'Ashart, les seuls capables de contrôler le portail. D'après ce que vous avez dit au sujet des Panthatians, les démons ne disposent sur votre monde d'aucun allié prêt à les faire traverser.

— D'après ce que nous avons vu, Jakan n'a pas l'air pressé d'ouvrir la voie à ses frères, reconnut Pug tandis qu'ils approchaient de la cité détruite.

— Laissez-moi vous donner cet avertissement, Pug de Midkemia. Plus on capture et on dévore d'âmes, plus on acquiert de connaissances. Ce soi-disant Roi Démon connaît peut-être l'existence du Couloir et la capacité qu'ont certains humains de créer des failles qu'ils peuvent contrôler. Si tel est le cas, lorsqu'il aura suffisamment conquis de territoires sur votre planète et qu'il se sentira en confiance, il commencera peut-être à envahir d'autres mondes.

— J'étais parvenu à la même conclusion.

— Alors vous savez que même si nous remportons la victoire ici, vous devez retourner sur Midkemia et vaincre Jakan.

— Si j'en suis incapable, Tomas le tuera.

Le magicien et le démon entrèrent dans la cité et partirent à la recherche du grand temple qui abritait le portail par lequel les démons étaient entrés. À l'intérieur, ils trouvèrent des os de Saaurs ainsi que ceux des prêtres démembrés par les démons bien des années auparavant.

— Il n'est pas ici ! s'exclama Pug.

— Quoi donc ?

— Le portail ! La faille qui existe entre ce monde et la dimension démoniaque n'est plus là. Mais où est-elle ? ajouta le magicien en mettant fin au sortilège d'invisibilité.

— Il ne peut y avoir qu'une seule réponse.

— Laquelle ?

— Ils ont déplacé le portail par magie afin de le poser près de la faille qui mène à votre monde. Cela signifie qu'ils préparent le passage de Maarg ! Il ne va pas tarder à se rendre sur Midkemia !

— Où se trouve l'autre portail ?

— À l'autre bout du monde, répondit Hanam.

— Je ne peux pas traverser cette planète tout en nous gardant invisibles ! Et je ne peux pas non plus nous transporter directement dans un endroit que je n'ai jamais vu.

— Dans ce cas, nous devons voler le plus rapidement possible et combattre tous ceux qui se mettront en travers de notre chemin.

Hanam bondit dans les airs en poussant ce qui ressemblait à un cri de guerre. Pug le suivit.

# Chapitre 19

# CATASTROPHE

Roo grimaça de douleur.

Son épaule lui faisait mal au toucher, mais Luis le rassura en affirmant qu'il n'y avait pas d'infection.

— Voilà qui devrait faire l'affaire pour l'instant, ajouta-t-il après avoir changé le bandage. Nous la nettoierons de nouveau demain soir quand nous arriverons à Wilhemsburg.

— Ma vie pour un lit ! s'exclama Roo.

Il sourit à Karli et à Helen ainsi qu'aux enfants. Les premiers jours, ces derniers avaient vécu ce voyage comme une aventure, mais depuis le matin, Abigail ne cessait de demander quand ils allaient rentrer à la maison. Karli avait essayé de lui expliquer que ça prendrait du temps, mais la petite fille de trois ans ne comprenait pas ce genre de concept.

Ils campaient le soir dans un calme relatif, mais les mercenaires semblaient de plus en plus nerveux au fil des jours. Roo et Luis avaient passé suffisamment de temps en compagnie de soldats pour deviner que ces hommes avaient rarement eu l'occasion de tirer l'épée ou de se servir de leur arc. On les sentait davantage habitués à tenir les bandits à distance en restant tranquillement assis.

Krondor était tombée. C'était devenu une évidence avec l'apparition dans le ciel, deux jours après leur départ, d'une énorme colonne de fumée noire. De plus, la circulation en direction de l'est n'avait fait qu'augmenter. Plus le temps passait et plus Roo trouvait les mercenaires plongés dans des discussions à voix basse. Il les soupçonnait de vouloir s'enfuir aux premiers signes de troubles sérieux.

En aparté, le jeune homme avait confié à Luis les doutes qu'il nourrissait au sujet des gardes. Le Rodezien était d'accord avec

lui et veillait désormais à passer plus de temps en compagnie des mercenaires pour les encourager. Il souhaitait également leur faire comprendre qu'il était prêt à traiter durement le premier qui ne ferait rien pour mériter son salaire. Roo savait qu'il parviendrait à maintenir la cohésion de sa petite caravane s'ils réussissaient à atteindre Wilhemsburg. Ils s'y reposeraient, passant une nuit dans l'une des auberges qu'il possédait, puis repartiraient pour Ravensburg. Roo avait promis de verser à ses hommes une partie de leurs gages à leur arrivée en ville ; un peu d'or dans leurs poches devrait leur remonter le moral et les aider à filer droit.

Si la famille d'Erik et celle de Milo se trouvaient encore à Ravensburg, Roo les emmènerait avec lui jusqu'à la Lande Noire. Il savait qu'Erik finirait par s'y replier. En effet, il n'avait cessé de penser à la destination de toutes les livraisons d'armes, de fournitures, d'outils et d'équipement, qu'il avait effectuées au cours de l'année précédente. Et puis, il y avait ce nom, le seul qu'Erik lui avait donné : les crêtes du Cauchemar.

Roo savait que les ingénieurs royaux avaient renforcé les routes déjà existantes et qu'ils en avaient construit de nouvelles le long des crêtes qui couraient sur des centaines de kilomètres et qui occupaient toute la moitié orientale des monts Calastius. Ces derniers ressemblaient à un Y qui aurait été inversé et écrasé, avec une jambe plus longue que l'autre. La plus grande démarrait à l'est de Krondor et allait jusqu'aux Crocs du Monde, la plus grande chaîne de montagnes du nord du royaume. La plus petite partait de la Lande Noire pour s'achever au nord de la ville de Tannerus. C'était là que les deux parties du Y fusionnaient. Puisque Sethanon était l'ultime destination des envahisseurs, le fait de traverser les Calastius au nord de Tannerus les éloignerait trop de la ville en ruine. Mais s'ils voulaient passer au sud, il leur faudrait affronter les crêtes du Cauchemar. Or, si les armées du royaume les attendaient sur ces parois de granit, tout le monde aurait une chance de survivre. Le royaume vaincrait à condition que l'ennemi soit bloqué de ce côté des crêtes jusqu'aux premières neiges.

Mais trois semaines seulement s'étaient écoulées depuis le solstice et l'hiver paraissait bien loin par cette chaude soirée

d'été. Pour avoir été élevé à Ravensburg, Roo savait que la neige pouvait arriver de bonne heure, mais elle pouvait aussi prendre du retard. Seul un oracle aurait pu prédire comment ça allait se passer cette année. Dans tous les cas, elle ne tomberait pas avant six semaines au plus tôt, et un délai de dix ou douze semaines paraissait plus probable. Avant, ils auraient peut-être droit à de grosses averses, mais il restait encore quelques mois à passer avant de voir les premiers flocons.

Roo se rendit près des feux de camp pour bavarder avec Karli et Helen. Il tenta également de parler aux enfants, mais ces derniers demeuraient un mystère à ses yeux, même si leur présence ne provoquait plus en lui le même malaise qu'autrefois. Il trouvait même amusante l'insistance du petit Helmut à vouloir tout porter à sa bouche, alors que cette manie commençait à sérieusement énerver Karli.

Jason passait du temps avec les petits car il savait les distraire, un talent dont Roo lui était reconnaissant. Heureusement, les enfants d'Helen, Willem et Natally, étaient plus grands, si bien que Roo pouvait leur parler, même s'il ne connaissait rien à leurs centres d'intérêt. Quant à Helen, avec son sourire et sa voix douce toujours prête à apaiser les autres, elle incarnait le calme dans un océan de chaos. Roo se rendit compte qu'il l'observait malgré lui à la lueur des flammes tout en écoutant les enfants babiller. Il détourna les yeux, s'aperçut que Karli le regardait et lui sourit. La jeune femme lui rendit son sourire, mais timidement. Aussi son mari lui fit-il un clin d'œil en articulant silencieusement : « Tout va bien. »

Tout en restant assis, il se redressa pour ne pas mettre trop de pression sur son épaule blessée. De nouveau, il laissa son regard se poser sur Helen. Puis il bâilla et ferma les yeux, le visage de la jeune femme gravé dans sa mémoire. Elle n'était pas jolie, même si elle était loin d'être « maigrichonne », comme le prétendait cette garce de Sylvia. Certains hommes auraient même pu la trouver belle. Il était certain que ses atouts les plus séduisants demeuraient ses grands yeux bruns et son large sourire, sans compter son corps mince et encore ferme.

Roo se demanda alors si Luis n'était pas fou de penser que cette femme merveilleuse, cette mère aimante, pouvait tomber

amoureuse d'un rat d'égout comme lui. Il soupira et se laissa aller à somnoler confortablement, bercé par la chaleur apaisante de cette soirée et le son de la voix d'Helen.

Il se réveilla en sursaut lorsque des cris dans le lointain jetèrent le campement dans le chaos. Des hommes se mirent à courir mais Roo, désorienté, ne put que rester là à battre des paupières tandis qu'il essayait de comprendre ce qui se passait. Il avait dû s'assoupir un moment, car les enfants étaient maintenant allongés sous des couvertures.

Au bout de quelques instants, il retrouva ses repères et son entraînement militaire prit le dessus.

— Karli, Helen, levez-vous ! ordonna-t-il d'un ton calme pour ne pas alarmer les petits.

— Que se passe-t-il ? demanda Helen en se réveillant.

— Emmenez les enfants dans ce chariot, dit-il en désignant un véhicule tout proche. Le carrosse ne tiendra pas longtemps sur ces routes cahoteuses si nous devons aller vite.

Luis arriva en courant.

— Des cavaliers se dirigent vers nous. Ils seront bientôt là.

Le Rodezien avait sorti sa dague. Il ne portait plus d'épée depuis qu'il s'était blessé à la main droite, mais armé d'un poignard il n'en restait pas moins extrêmement dangereux.

Les deux hommes noyèrent rapidement le feu presque éteint en espérant que les cavaliers n'avaient pas aperçu sa faible lueur. S'ils étaient arrivés des heures plus tôt, ils n'auraient eu aucune difficulté à repérer le camp.

Certains mercenaires couraient vers leurs chevaux.

— Occupez-vous des chariots ! leur cria Roo.

Il restait environ deux heures avant le lever du soleil, mais les bêtes avaient pu se reposer une partie de la nuit. Avec un peu de chance, ils allaient pouvoir s'en aller avant que les cavaliers les voient et poursuivre leur route pour arriver à Wilhemsburg plus tôt qu'ils l'avaient envisagé.

Les charretiers coururent atteler les chevaux. Roo fit de son mieux pour les aider en dépit de sa blessure. Jason ne connaissait rien au maniement des armes ou aux chariots, mais il porta dans les véhicules tout ce qu'on lui demanda de prendre. Quant à Luis, il se dressait tel un roc dans la tempête. Mais Roo

se faisait énormément de soucis au sujet des mercenaires car le moment était venu pour eux de faire face à des hommes durs et vicieux qui se battaient depuis des années.

Les chariots se mirent en route. Roo remonta en selle pour la première fois depuis qu'ils avaient quitté sa propriété de campagne. Son épaule droite se raidissait lorsqu'il maniait l'épée, mais la sienne était justement l'une des rares sur lesquelles il pouvait compter.

Il resta à l'arrière de la caravane et regarda avec anxiété en direction de l'ouest. Tandis que les chariots se dirigeaient en bringuebalant vers la grande route, il aperçut des silhouettes obscures qui se détachaient sur le ciel légèrement moins sombre. Il ne pouvait qu'espérer qu'elles feraient preuve de prudence, de crainte de tomber sur des membres de l'armée du royaume plutôt que sur une bande de fugitifs désespérés.

Pendant de longues et terrifiantes minutes, la caravane roula sur l'herbe en direction de la route. Dès que les roues cerclées de métal retrouvèrent la terre battue et le gravier, Roo commença à respirer plus librement. Plus ils se rapprochaient de Wilhemsburg, plus ils avaient de chances de s'en sortir.

Mais une demi-heure plus tard, un homme en tête de la caravane lança un cri d'alerte tandis qu'un autre poussait un hurlement. Des cris sur le bas-côté de la route apprirent à Roo que les cavaliers entraperçus tout à l'heure avaient traversé la grande route et suivi une trajectoire parallèle à la leur jusqu'à ce qu'ils soient certains qu'ils ne poursuivaient pas des soldats. Ils avaient ensuite pris de l'avance pour leur tendre une embuscade.

— Prenez la direction du nord ! s'écria Roo en tirant son épée.

Ignorant son épaule douloureuse, il poussa son cheval en avant pour attaquer le premier ennemi qu'il pourrait trouver.

Il ne mit pas longtemps à repérer un cavalier en haillons aux prises avec un garde qui se trouvait six chariots devant lui. Le mercenaire se défendait plutôt bien mais d'autres assaillants arrivaient.

Roo ne tenta rien de fantaisiste. Il éperonna violemment sa monture et l'obligea à agir contre sa nature en allant s'écraser

contre l'autre cheval. Le cavalier, qui appartenait à l'armée de la reine, fut désarçonné lorsque sa monture se cabra.

— Tuez-le ! cria Roo à l'adresse du garde.

De nouveau, il talonna son cheval pour rejoindre les cavaliers qui se trouvaient autour du chariot suivant. Brusquement, Luis apparut à ses côtés, les rênes nouées autour de son poignet droit et sa dague dans la main gauche. Roo aurait voulu lui dire de faire demi-tour pour défendre les jeunes femmes, mais il était trop occupé à se battre pour rester en vie.

Il tua l'un de ses adversaires et en éloigna un autre. Il fit alors volte-face et vit que Luis avait récolté une entaille au bras droit et qu'il y avait du sang sur sa dague.

— Espèce de cinglé ! La prochaine fois, reste derrière avec les femmes et s'il te faut absolument trancher des gorges, fais-le là-bas !

— Je crois que je n'ai pas le choix, répliqua Luis en souriant. Je n'ai jamais été très bon cavalier. (Du menton, il désigna sa blessure.) Je ferai mieux à pied.

Roo s'émerveilla de son calme.

— Va trouver Karli, elle te soignera ça. De mon côté, je vais voir si on ne s'en est pas trop mal sortis.

Roo rejoignit la tête de la petite caravane et vit que deux de ses gardes étaient morts et que deux autres avaient profité de la pénombre du petit matin pour prendre la fuite. Les six qui restaient suffiraient à peine à défendre deux chariots, alors une douzaine, mieux valait ne pas y compter, même si Roo, Luis et Jason les y aidaient. Roo n'hésita pas une seconde et s'adressa aux mercenaires :

— Rassemblez-vous autour du dernier chariot. (Puis il se tourna vers les charretiers qui se trouvaient encore sur leur siège.) Reprenez tout de suite la route ! Allez tout droit jusqu'à Wilhemsburg et *l'Auberge de la Brume Matinale*. Si vous y arrivez en un seul morceau, je vous verserai une prime équivalente à une année de salaire !

Les charretiers ne marquèrent eux non plus aucune hésitation et firent claquer leur fouet pour que les chevaux avancent. Roo retourna ensuite auprès des six mercenaires.

— Nous allons essayer de défendre le dernier chariot. Je tiens à vous prévenir que je tuerai de ma main le premier qui essayera de s'enfuir.

— Tu penses qu'ils vont revenir ? s'enquit Luis.

— Absolument. Je crois que nous les avons surpris en résistant, mais ils ne s'en tiendront pas là.

— Combien sont-ils à votre avis ? demanda Jason en essayant de ne pas avoir l'air trop effrayé.

L'ancien serveur devenu comptable n'avait jamais été exposé à la violence en dehors des bagarres de taverne. Malgré tout, il s'efforçait de rester calme afin de donner l'exemple aux enfants.

— Trop nombreux, répliqua Roo en mettant pied à terre.

Il conduisit sa jument à l'arrière du chariot et l'y attacha. Puis il monta sur le siège du conducteur et prit les rênes des mains du charretier qui était assis là, tout tremblant.

— Accrochez-vous et suivez-moi ! s'écria-t-il en prenant la direction du nord.

Les six mercenaires, Luis, Jason, et le chariot qui transportait sa famille et les Jacoby quittèrent la route. Roo savait qu'il tentait là un pari désespéré. Mais s'il pouvait s'éloigner suffisamment de la grande route avant le retour des assaillants, ces derniers ne chercheraient peut-être pas à s'en prendre au véhicule solitaire qui tentait de retrouver l'étroite piste peu empruntée qui menait vers l'est. Sans doute préféreraient-ils dévaliser les chariots qui avançaient à toute vitesse vers la prochaine ville.

— Ils n'y arriveront jamais, prédit Luis.

— Sans doute pas, reconnut Roo, mais si l'un d'eux y parvient, je tiendrai parole et lui verserai l'équivalent d'une année de salaire sur la place même de Wilhemsburg.

Luis se réinstalla dans le chariot. On y manquait de place car Jason, les deux femmes et les quatre enfants y étaient également assis. Mais au moins ils étaient sains et saufs. Pour le moment.

Leur chance ne dura pas longtemps. Roo réussit à trouver un sentier qui s'enfonçait au cœur d'une zone où les arbres étaient clairsemés, mais le chemin finit par déboucher sur une ravine trop étroite pour laisser passer le chariot.

Ils durent faire demi-tour et chercher une autre route qui les amènerait sur la piste de Ravensburg.

Vers midi, ils entendirent des cavaliers approcher de l'autre côté d'une petite colline. Pendant plusieurs minutes extrêmement tendues, Roo, Luis et les mercenaires attendirent en silence, les armes au clair, tandis que Karli, Helen et Jason empêchaient les enfants de trahir leur présence. Lorsque le dernier cavalier fut passé à moins de vingt mètres d'eux sans les voir, Roo fit signe de prendre la direction de l'est et d'essayer encore une fois de trouver un nouveau chemin.

Lorsque le soleil se coucha, ils étaient complètement perdus dans les bois. Ils montèrent le camp sans allumer de feu et discutèrent ensemble des solutions qu'ils avaient à leur disposition.

— Moi, je suis pour abandonner le chariot et continuer à marcher vers l'est, m'sieur Avery, déclara l'un des mercenaires.

— Vous connaissez bien ces collines ?

— Pas vraiment, mais vous avez dit que nos soldats sont à l'est. La cavalerie ennemie a sûrement investi n'importe quelle route digne de ce nom à l'heure qu'il est, alors en restant dans les bois, on devrait pouvoir passer sans la croiser.

— Je sais qu'il existe une douzaine de petits villages d'ici à la Lande Noire, reconnut Roo. Nous réussirons peut-être à tomber sur l'un d'entre eux. Mais sans un guide qui connaît le coin, tout ce qu'on trouvera, c'est une colline si grosse qu'il pourrait aussi bien s'agir d'une montagne vu le temps que ça prendra pour la contourner. (Roo jeta un coup d'œil aux sous-bois qui s'obscurcissaient rapidement.) C'est facile de se perdre dans les bois quand on ne connaît pas le chemin. Si on ne sait pas où on va, on risque de se jeter tout droit dans les bras de l'ennemi.

L'humeur était si maussade que les enfants se taisaient, dévisageant Roo et les autres adultes de leurs grands yeux effrayés. Karli et Helen faisaient de leur mieux pour les rassurer, mais parlaient d'une voix calme et douce pour les encourager à garder le silence.

— Malgré tout, je crois que vous avez raison, finit par admettre Roo au bout d'un moment. Déchargez le chariot,

prenez les couvertures et la nourriture et laissez le reste. Demain matin, nous repartirons à pied.

Les mercenaires échangèrent des coups d'œil entre eux. Cependant, ils obéirent, car personne ne semblait vouloir ajouter quelque chose. Roo resta assis à contempler ses enfants, les Jacoby et ses autres compagnons dans la lumière déclinante.

Helen chantait à voix basse une berceuse au petit Helmut, assis sur ses genoux, tandis que Karli serrait Abigail dans ses bras. Willem, la tête posée sur l'épaule de sa mère, tentait de rester éveillé mais paraissait avoir du mal à lutter contre le sommeil. Natally, pour sa part, dormait déjà, sur une couverture étendue entre sa mère et Karli. Jason choisit de se rendre utile en emballant la nourriture afin qu'ils puissent la porter. Luis resta à proximité des mercenaires, les encourageant à rester calmes et leur promettant de nouvelles primes à leur arrivée à Wilhemsburg.

Lorsque les enfants furent tous endormis, Karli vint s'asseoir à côté de Roo.

— Comment va ton épaule ?

Le jeune homme s'aperçut qu'il n'y avait pas pensé depuis leur rencontre avec les envahisseurs. Il fit jouer l'articulation avant de répondre :

— Elle est un peu raide, mais ça va.

Sa femme s'appuya contre lui.

— J'ai peur, chuchota-t-elle.

— Je sais. Mais si on a de la chance, demain nous serons en sécurité.

Karli ne répondit pas et resta assise à côté de lui, puisant du réconfort dans sa présence. Ils restèrent ainsi durant toute la nuit, assis dans le silence, somnolant parfois, mais incapables de vraiment dormir, car les bruits nocturnes de la forêt ne cessaient de les réveiller en sursaut.

Lorsque le ciel commença à pâlir, plusieurs heures avant l'aube, Roo se tourna vers Karli.

— Réveille les enfants, lui dit-il à voix basse.

La jeune femme obéit tandis que son mari se tournait vers Luis.

— On doit repartir avant que le soleil se lève.

— Dans quelle direction ?

— Est ou nord. Au premier obstacle, on change et on prend l'autre. Mais on se contente de faire demi-tour ; on n'ira vers le sud ou vers l'ouest que si on n'a pas d'autre choix. On finira bien par retrouver la route dont je t'ai parlé, ou par arriver derrière les fermes en bordure de Wilhemsburg.

— On ne peut pas faire confiance aux mercenaires, ajouta Luis.

— Je sais, mais il faut leur faire comprendre qu'ils s'en sortiront mieux au sein d'un groupe que seuls…

Un hennissement les fit sursauter. Ils se retournèrent et virent les six mercenaires s'éloigner à cheval dans l'obscurité qui précède l'aube.

— Merde ! s'exclama Luis.

— On n'a pas le temps de manger, annonça Roo à Jason et à Helen qui venaient de se réveiller. Prenez tout ce que vous pourrez porter et allons-nous-en. S'il y a des ennemis à proximité, ils ont entendu ce raffut et risquent de venir voir de quoi il s'agit.

Les enfants se plaignirent d'être réveillés si tôt mais leurs mères les firent taire rapidement en leur donnant des morceaux de pain à grignoter en chemin. La veille, avant que la nuit tombe, Roo avait étudié les environs et repéré un petit ruisseau à sec qui s'en allait vers le nord-est, sans doute aux abords des collines. Il décida de le suivre jusqu'à ce qu'il trouve une route dégagée en direction de l'est ou du nord.

Ils progressèrent lentement, car les enfants ne pouvaient pas marcher vite et se fatiguaient facilement. Néanmoins, ils réussirent à avancer pendant une heure entière, après quoi ils durent se reposer.

Il n'y avait aucun signe de poursuite. Au bout d'un quart d'heure de pause, Jason prit Helmut dans ses bras, libérant Karli pour qu'elle n'ait pas à porter le plus jeune de ses enfants.

Puis ils repartirent, sur un sentier difficile, encombré de troncs morts et de débris de branches formant des obstacles successifs. Vers midi, ils entendirent dans le lointain des bruits de combat qui résonnaient en écho sous les arbres. Ils n'auraient su dire de quelle direction cela provenait.

Ils poursuivirent leur chemin.

— Nous nous en sommes bien sortis, commenta Erik.

Greylock acquiesça.

— Plutôt, oui, compte tenu de l'effondrement total de Krondor. (Il consulta les rapports qu'il venait de recevoir des positions au nord et au sud de la sienne.) Mais je viens d'apprendre une mauvaise nouvelle.

— Laquelle ?

— Kesh la Grande a envahi le val des Rêves.

— Je croyais que le prince Erland était parvenu à un accord avec eux ?

— Apparemment, les Keshians ne sont pas de cet avis.

Erik haussa les épaules. Owen et lui déjeunaient ensemble, après quoi l'ancien maître d'armes s'en irait avec ses hommes. Pendant ce temps, les soldats d'Erik investissaient les défenses creusées ou érigées par le régiment de Greylock. Ils se réjouissaient de ne pas avoir eu à monter les barricades eux-mêmes car ils allaient pouvoir se reposer un peu avant l'arrivée des envahisseurs.

— Tu vas devoir tenir cet endroit pendant cinq jours au lieu de quatre, annonça Owen.

— J'essayerai d'aller jusqu'à six, répliqua Erik.

Greylock hocha la tête.

— Les nouvelles du Nord sont bonnes. Le capitaine Subai et ses Pisteurs ont réussi à poster leurs hommes dans les montagnes sans trop de problèmes.

Erik éclata de rire.

— Attendez que l'ennemi se présente là-haut en force.

— Justement, une partie du plan consiste à l'en empêcher, soupira Owen. D'après les rapports, c'est au nord que les combats sont les plus violents. Un régiment de Hadatis tient compagnie à nos petits gars ; ils se sont enterrés dans des tranchées près d'un petit col au sud-est de Questor-les-Terrasses.

Erik fit appel à son souvenir des cartes qu'il avait étudiées avant d'acquiescer. Les hommes des collines allaient devoir tenir leur position car s'ils laissaient les envahisseurs grimper

là-haut en grand nombre, ils leur offriraient une route dégagée sur le versant oriental des montagnes. Ainsi, l'ennemi pourrait contourner la Lande Noire et se diriger droit sur Sethanon.

— Heureusement, les troupes de la reine ne sont pas assez nombreuses pour les déloger, reprit Greylock.

— Je suis trop fatigué pour réfléchir, avoua Erik. Lorsque nous aurons fini de nous installer, j'irai me coucher.

Son compagnon se leva en riant.

— J'en doute. Tu vas devoir vérifier nos installations deux fois pour t'assurer que tout est prêt, alors tu ne dormiras pas avant la tombée de la nuit.

Erik haussa les épaules.

— Combien de temps avons-nous gagné ?

— Deux jours. Nous avons encore besoin de rattraper trois semaines.

— Je ne sais pas si ce sera possible.

— Si ce n'est pas le cas, il y aura de gros combats à la Lande Noire et le long des crêtes du Cauchemar, prédit Owen.

— Qu'en est-il des armées de l'Est ? voulut savoir Erik.

— Elles attendent derrière les crêtes.

— J'aimerais qu'elles soient parmi nous, déplora le jeune homme en regardant ses soldats préparer les armes et les munitions.

Owen posa la main sur l'épaule d'Erik.

— Je comprends. Ce n'est pas facile de voir tes hommes tomber un à un. Mais c'est nécessaire.

— Le prince Patrick me l'a bien expliqué, tout comme le maréchal William. Mais personne n'a dit que je devais aimer ça.

— Je suis d'accord. (Owen se tourna vers un membre de son régiment.) Sergent Curtis !

— Oui, général ?

— Dites à nos hommes de se tenir prêts à partir.

— À vos ordres, général !

Curtis s'éloigna en criant ses ordres à pleins poumons.

— Général, répéta Erik en souriant. Je parie que Manfred regrette d'avoir renvoyé son maître d'armes.

— Tu n'auras qu'à le lui demander quand on arrivera à la Lande Noire, répliqua Greylock en se mettant en selle. Mais il n'a pas vraiment eu son mot à dire. C'est Mathilda qui m'a viré.

— Il va bientôt falloir que je l'affronte, ajouta Erik en pensant à la veuve de son père.

— Seulement si tu restes en vie, mon ami. (Greylock éperonna sa monture et commença à s'éloigner.) Alors reste en vie, ajouta-t-il par-dessus son épaule.

— À bientôt, Owen, et bonne chance.

Erik délaissa le feu de camp pour passer ses hommes en revue. Greylock avait raison, car le soleil était couché depuis des heures lorsque son jeune ami trouva enfin le temps d'aller dormir.

Roo, Jason et Luis se mirent en garde, leurs armes au clair, tandis que les deux jeunes femmes et les enfants escaladaient le talus pour s'abriter dans une grotte. Pendant deux jours, ils avaient marché sans rencontrer de difficultés grâce à d'étroits sentiers qui suivaient la direction de l'est. Ils étaient même tombés sur une cabane de bûcheron, abandonnée mais intacte, et y avaient passé une nuit, prenant le risque d'allumer un petit feu de camp, même si Roo craignait que l'odeur de fumée, portée par le vent, les trahisse.

Ils n'étaient plus qu'à une journée de marche de la route dont il se souvenait lorsqu'ils entendirent des chevaux approcher. Roo ne savait pas si les cavaliers avaient repéré leurs traces ou se dirigeaient par hasard dans leur direction. Quoi qu'il en soit, ils étaient tout près.

Il devait s'agir d'un petit groupe, à en juger par les bruits qu'ils produisaient. Sans doute n'étaient-ils pas plus d'une demi-douzaine, mais entre la blessure de Roo, le handicap de Luis et l'inexpérience de Jason, l'avantage n'était pas du côté des fugitifs. Dans leur état, il leur aurait été difficile d'affronter ne serait-ce que deux mercenaires aguerris. Si en plus les cavaliers disposaient d'un arc, Roo savait que ses compagnons et lui étaient perdus. La meilleure chance de survie pour les deux femmes consistait à se cacher avec les enfants. De leur côté, les hommes avaient bien l'intention de retarder les

arrivants suffisamment longtemps pour permettre à Karli et Helen de s'échapper.

Roo regarda par-dessus son épaule et vit Helen pousser les enfants à l'intérieur de la grotte. Il eut l'impression qu'elle lui sourit avant de disparaître à son tour, mais à cette distance, il ne pouvait en être sûr.

Bientôt quatre cavaliers firent leur apparition à l'extrémité du ruisseau à sec qu'avaient suivi Roo et ses compagnons.

— Jason, si les choses tournent mal, n'essaye pas de jouer les héros. Essaye de trancher les jarrets des chevaux et tâche de ne pas te faire tuer. Luis et moi, on va s'occuper des guerriers.

Ces derniers ralentirent en apercevant trois hommes au milieu du chemin.

— S'ils restent en file indienne, ils parleront d'abord, prédit Luis. S'ils se déploient, ça signifiera qu'ils ont l'intention de se battre.

Les quatre cavaliers restèrent en une seule file. Lorsqu'ils ne furent plus qu'à dix pas les uns des autres, le chef de la bande leva la main pour ordonner une halte et dévisagea les trois compères.

— Qui êtes-vous ? leur demanda-t-il au bout d'un moment.

Il s'exprimait dans la langue de Novindus, mais avec un léger accent. Roo en déduisit qu'il devait être originaire d'une partie du continent où lui-même n'avait jamais mis les pieds. Il décida alors de tenter un coup d'esbroufe.

— Je m'appelle Amra.

Les quatre cavaliers parurent se détendre un peu en l'entendant parler leur propre langue.

— Et toi ? demanda le chef en désignant Luis.

— Haji, de Maharta, répondit le Rodezien sans hésitation.

— Et toi ? insista l'autre en se tournant cette fois vers Jason.

— Il est muet, intervint Roo avant que son compagnon ait eu le temps d'ouvrir la bouche. Il s'appelle Jason.

Ce dernier ne comprenait pas un traître mot de cet étrange dialecte, mais il hocha la tête en entendant son patron prononcer son nom.

— Vous appartenez à quelle compagnie ? demanda le chef tandis que le second cavalier sortait de la file pour se placer à

ses côtés – tous deux avaient d'ailleurs la main sur leur arme, prêts à agir au cas où la réponse ne les satisferait pas.

Roo se creusa les méninges. Les choses avaient dû radicalement changer dans l'armée de la reine depuis que les Aigles cramoisis de Calis avaient déserté. Il se rappelait le nom de certaines compagnies, mais ne savait pas si elles existaient encore ni à quel endroit elles avaient bien pu être envoyées. Cependant, il lui fallait se décider et vite, car l'absence de réponse entraînerait une réaction aussi sûrement qu'une erreur.

— On nous a incorporés dans les Lames Noires de Shinga après la bataille de Maharta.

— Vous êtes des déserteurs ? demanda le second cavalier.

— Non, on est tombés sur des lanciers du royaume qui nous ont taillés en pièces.

Luis baissa légèrement sa dague, comme s'il commençait lui aussi à se détendre.

— On a réussi à s'échapper et on a couru, mais on s'est complètement perdus dans les bois. Ça fait une semaine qu'on erre comme ça. On a trouvé un peu de nourriture, mais je dois dire qu'on est plutôt affamés. On essaye de retrouver les nôtres.

— Vous pouvez nous aider à rentrer ? ajouta Roo. Je vous jure qu'on n'est pas des déserteurs.

À leur tour, les deux derniers cavaliers firent avancer leur monture, tandis que leur chef répliquait :

— Ça, c'est dommage, parce que nous on en est.

Brusquement ils chargèrent sans prévenir. Luis et Roo plongèrent pour les éviter. Roo heurta le sol, roula sur lui-même et se releva à moitié, à temps pour voir Jason, figé par la terreur, se faire attaquer par le second cavalier. Le jeune homme esquiva le coup et tenta de riposter mais son épée lui fut arrachée des mains lorsque le sabot du cheval le frappa à l'épaule et l'envoya au sol. Le hurlement de la bête indiqua cependant que le comptable avait réussi à provoquer quelques dégâts avec son épée. Le cheval trébucha en raison d'une profonde entaille à l'antérieur droit et désarçonna son cavalier. De son côté, Jason gisait par terre, aveuglé par la douleur et incapable de bouger.

Roo se releva, prêt à réceptionner la deuxième charge. Luis, pour sa part, lança sa dague et atteignit l'un des déserteurs dans le cou. Sa victime mourut avant d'avoir touché le sol.

Le cavalier qui avait été désarçonné se tordait de douleur sur le sol, si bien que Luis et Roo étaient désormais à égalité avec leurs adversaires. Luis tira une deuxième dague de sa botte et s'accroupit. Les deux déserteurs échangèrent quelques mots à voix basse, visiblement conscients que le talent de Luis au lancer de couteau faisait de lui le plus dangereux adversaire.

Puis ils éperonnèrent leurs montures en criant et chargèrent les deux hommes. Au dernier moment, celui qui s'apprêtait à se jeter sur Roo fit volte-face pour attaquer Luis par-derrière. Le Rodezien lança sa dague sur le cavalier qui se dirigeait droit sur lui, lequel se coucha sur l'encolure de son cheval pour l'éviter.

Mais Luis avait prévu cette réaction et avait tiré plus bas, visant la cuisse du déserteur, plus exposée. La lame atteignit sa cible et arracha un hurlement de douleur à sa victime qui se redressa et essaya de s'écarter tandis que son compagnon chargeait le Rodezien.

Ce dernier disposait d'une troisième dague dissimulée dans sa chemise. Il s'en empara et la lança dès que le déserteur se redressa, l'atteignant cette fois en pleine gorge. Le malheureux tomba à la renverse et bascula par-dessus la croupe de son cheval.

De son côté, Roo se précipita à la poursuite du dernier cavalier, qui venait de le dépasser. Il leva son épée au-dessus de sa tête tandis que l'individu chargeait Luis, lequel se retourna en essayant de sortir une autre dague de sa large ceinture.

Le déserteur abattit son épée sur le Rodezien qui tenta d'esquiver l'attaque. Mais, ayant anticipé ce geste, il se pencha au mépris de la gravité et enfonça profondément son épée dans l'épaule de Luis. Pendant ce temps, la lame de Roo vint mordre tout aussi profondément dans la jambe du cavalier, mettant l'os à nu. Le malheureux hurla et tenta de se dégager mais sa blessure le plongea en état de choc et lui fit perdre conscience.

Roo le tua alors rapidement. Puis il se précipita vers Luis et vit qu'il peinait à rester conscient. Il s'apprêtait à lui parler lorsqu'il entendit un hurlement derrière lui.

Roo fit volte-face et vit que le cavalier qui s'était fait désarçonner se tenait au-dessus de Jason. Ce dernier, appuyé sur un coude, tentait de se redresser tandis que du sang provenant d'une blessure à la tête coulait le long de son visage. Le déserteur leva son épée pour l'achever.

— Non ! hurla Roo.

Il s'élança, mais il avait les jambes comme du plomb. Chaque pas lui paraissait incroyablement lent et lourd. Il s'efforça de courir plus vite, mais l'épée s'abattit tel un éclair. Le jeune comptable aurait dû mourir à cet instant, mais il réussit à se retourner, si bien que le coup qui aurait dû le réduire au silence ne fit que lui arracher un nouveau hurlement de douleur.

Roo leva sa lame à deux mains et l'abattit de toutes ses forces sur le dernier déserteur. Il manqua le buste de sa proie mais réussit à lui trancher le poignet, si bien que l'arme du mercenaire valsa en l'air, la main toujours accrochée à sa poignée.

L'individu regarda son moignon sanglant d'un air incrédule et ne vit même pas arriver le coup suivant, qui lui ouvrit la nuque, provoquant une mort instantanée.

Roo s'agenouilla auprès de Jason, qui avait les yeux écarquillés par la peur et la douleur.

— Monsieur Avery, dit-il en agrippant la chemise de son patron.

— Je suis là, répondit Roo en prenant la tête du jeune homme sur ses genoux.

Les yeux du blessé ne parvenaient pas à se fixer sur un point précis, comme s'il ne pouvait plus rien voir. Roo sut alors que son employé allait mourir. Sa blessure au crâne, provoquée par le sabot du cheval, aurait pu guérir, mais il souffrait d'une hémorragie au ventre. Une artère avait dû être sectionnée à l'intérieur, si bien que la vie de Jason se déversait sur le sol au rythme des battements affolés de son cœur.

— Je suis désolé, monsieur Avery.

— Non, Jason, tu t'es bien battu.

— Je suis désolé de vous avoir trahi.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est moi qui donnais à Sylvia d'Esterbrook les informations qu'elle transmettait à son père, expliqua le jeune homme avant de commencer à cracher du sang.

— Je ne comprends pas. Tu la connaissais donc ?

— Quand on travaillait ensemble au *Barret*, je vous ai parlé d'elle et je vous ai dit qu'elle était merveilleuse, vous vous rappelez ?

Roo avait l'impression que la tête lui tournait. D'abord le duel avec Duncan, puis sa blessure et maintenant ces nouvelles révélations.

— Jason, comment faisiez-vous pour échanger ces informations avec Sylvia ?

— Je donnais des mots à ses serviteurs et elle me répondait par écrit. Elle m'avait toujours promis qu'un jour, quand je serais riche, elle parlerait de moi à son père.

Roo était stupéfait. Non seulement Sylvia s'était jouée de lui et de Duncan, mais elle avait également réussi à duper Jason !

— Monsieur Avery… Je vous en prie, monsieur, pardonnez-moi.

Perdu seul au milieu des bois, avec Luis inconscient ou peut-être mort de l'autre côté de la clairière et les femmes et les enfants dissimulés dans la grotte, Roo ne put que balbutier :

— Ça n'a pas d'importance, Jason. Non, vraiment, ça n'en a aucune.

— Une fois, elle m'a donné un baiser, monsieur Avery, avoua le comptable à voix basse. Comme personne ne regardait, au moment de monter dans son carrosse, elle s'est penchée et m'a embrassé sur la joue.

Sur ce, ses yeux se révulsèrent et il mourut.

Roo resta assis, immobile, sans savoir s'il devait rire ou pleurer. Le pauvre garçon était mort en croyant que cette garce prête à tout était un ange de perfection. En dehors de Luis, Roo n'avait parlé de la mort de Sylvia à personne. Il salua en silence la mémoire de la jeune femme, qui savait si bien comment obtenir ce qu'elle voulait des hommes. À Duncan, elle avait promis le pouvoir et la fortune. Avec Jason, elle avait inventé une histoire digne d'un conte de fées, dans laquelle une princesse épousait par amour un homme du peuple. Nul besoin

d'offrir son corps à ce pigeon-là : un baiser sur la joue et des lettres d'amour avaient fait l'affaire. Et Roo alors ? Ce dernier éclata d'un rire amer en laissant la tête de Jason retomber sur le sol humide. En ce qui le concernait, Sylvia lui avait fait miroiter la vision d'un amour parfait qui n'existait pas.

Avant de la rencontrer, Roo avait toujours cru que l'amour n'était qu'un mythe auquel adhéraient des gens moins intelligents que lui, ou un mensonge utile destiné à convaincre une fille d'écarter les jambes. Cependant, jamais il n'avait trouvé l'illusion de l'amour aussi monstrueuse qu'à cet instant précis. Même couchée dans sa tombe, Sylvia hantait encore ses pensées. Roo se rendit auprès de Luis en se demandant par quel mystère trois hommes avaient pu désirer la même femme, voir en elle trois personnalités différentes et croire aussi facilement à ses mensonges. Il ne comprenait pas non plus pourquoi il la désirait encore tout en la haïssant à ce point.

Luis avait le souffle court et le teint cireux. Roo essaya de le déplacer et lui arracha un gémissement. Il glissa son épaule valide sous le bras de Luis qui tenta de l'aider pour qu'il n'ait pas à supporter tout son poids. Roo porta ainsi son ami jusqu'à la grotte, le traînant à moitié.

Il n'était plus très loin du but quand Helen Jacoby risqua un coup d'œil hors de l'abri. Lorsqu'elle aperçut Roo, elle se précipita pour l'aider à transporter le blessé jusqu'à la grotte.

En entrant, Roo s'aperçut que la caverne était grande, bien que pas très haute de plafond. Cependant, il y faisait suffisamment clair pour y voir sans problèmes. Karli poussa un hoquet de stupeur à la vue de Luis.

— Et Jason ? demanda-t-elle, les larmes aux yeux.

Roo secoua la tête.

Helen commença à s'occuper de Luis tandis que Karli s'efforçait de surmonter son chagrin, pour ne pas bouleverser les enfants davantage.

— Qui étaient ces hommes ? demanda-t-elle.

— Des déserteurs de l'armée de la reine.

— Tu crois qu'il y en aura d'autres ?

— Sans aucun doute, répondit Roo en prenant une minute de repos, assis sur le sol de la grotte. Je ne sais pas s'ils viendront

par ici, mais ça signifie que nous devons nous méfier de tous les cavaliers et de tous les soldats à pied, du moins jusqu'à ce que nous soyons sûrs qu'ils appartiennent au royaume.

Il se releva en soupirant.

— Il faut que je retrouve leurs chevaux et que je voie si ces types ne transportaient pas quelque chose d'utile sur eux.

Il devait également enterrer Jason et les quatre déserteurs, mais il pensa qu'il valait mieux ne pas le préciser.

Il redescendit le talus en trébuchant et vit que le cheval blessé n'était qu'à quelques mètres, alors que les trois autres s'étaient dispersés pour brouter les plaques d'herbe qui poussaient autour d'une petite clairière. Contrairement à son ami Erik, Roo n'était pas un expert en matière de chevaux, mais il lui suffit de jeter un coup d'œil à sa blessure pour comprendre que l'animal ne récupérerait pas sans l'aide d'un guérisseur. L'épée avait mis l'os à nu et la pauvre bête boitait comme si on lui avait entravé les jambes.

Roo se dirigea ensuite le plus calmement possible vers les trois autres chevaux et leur parla d'une voix douce en faisant claquer sa langue de temps à autre. Deux d'entre eux firent mine de s'éloigner, mais le troisième se laissa approcher et l'autorisa à s'emparer de sa bride. Roo fouilla alors le tapis de couchage du déserteur et y trouva quelques objets de valeur tels qu'un chandelier en argent et quelques pièces de monnaie.

Il attacha les rênes de l'animal à des branches et s'approcha du deuxième cheval. Lui aussi portait quelques objets de valeur, mais rien qui puisse être utile.

Le troisième était plus intéressé par le fait d'éviter Roo que de continuer à brouter, si bien qu'après l'avoir pourchassé sur une cinquantaine de mètres, le jeune homme finit par se lasser et commença à lui jeter des cailloux. Puisqu'il ne pouvait pas l'approcher, mieux valait lui faire peur et lui donner envie de s'enfuir. Comme ça, si la bête croisait d'autres personnes dans les bois, elle ne les ramènerait pas tout droit à la grotte.

L'une des dagues dépassait encore du cadavre de l'un des déserteurs. Roo la prit et mit rapidement fin aux souffrances du cheval estropié, dont les cris firent broncher les deux autres bêtes. Heureusement, il les avait solidement attachées, si bien

qu'elles restèrent là où elles étaient. Roo entreprit ensuite de fouiller les cadavres, une corvée aussi rebutante que sinistre.

Comme tous les anciens soldats, il détestait devoir dépouiller un mort. Mais il savait aussi qu'ils transportaient probablement sur leur misérable personne les objets qui avaient une vraie valeur à leurs yeux. Roo découvrit ainsi trois sacs d'or et une pochette remplie de pierres précieuses. Il les mit dans la sacoche de selle de l'un des chevaux avant de regrouper les armes : cinq dagues, un long couteau et six épées.

Il les emporta jusqu'à la grotte et les déposa à l'intérieur.

— Comment va Luis ? demanda-t-il à Helen.

— Pas bien, répondit-elle à voix basse.

Levant les yeux vers Roo, elle secoua discrètement la tête.

Le jeune homme s'y connaissait suffisamment en blessures pour savoir que son ami ne passerait peut-être pas la nuit. Il fit demi-tour et redescendit auprès des chevaux, qu'il déplacerait après avoir enterré les morts.

Puisqu'il n'avait pas de pelle, il était hors de question de creuser une tombe à moins de vouloir utiliser une épée. Il dénicha une fissure au creux du lit du cours d'eau à sec et y fit rouler les cadavres. Il détestait l'idée d'enterrer Jason en compagnie des quatre déserteurs, mais la sécurité de sa famille passait avant tout.

Il se servit de l'épée la moins belle pour remuer la terre compacte et en recouvrir les morts. Puis il transporta des petites pierres pour les poser par-dessus. Au bout d'une heure de ce travail épuisant, il était à genoux pour finir d'empiler les pierres, qu'il s'efforçait de coincer sous les bords de la crevasse. Il avait l'intention d'y répandre ensuite des feuilles et des branchages afin que personne ne remarque la présence de la tombe.

Il venait de déposer la dernière pierre lorsque quelque chose le heurta par-derrière.

Roo se retourna en cherchant frénétiquement l'épée et se retrouva face à face avec un cheval visiblement curieux. L'animal qu'il avait chassé s'était lassé et avait fini par revenir jeter un coup d'œil, se demandant ce que l'humain pouvait bien fabriquer. Comme l'activité épuisante de Roo ne l'intéressait nullement, la bête réclamait à présent son attention.

Roo tendit prestement la main et attrapa les rênes, mais le cheval broncha et recula, propulsant le jeune homme sur ses pieds. Roo tira d'un coup sec, puis cria « Ho ! Tout doux ! » et relâcha la pression pour éviter que la bête panique et s'enfuie.

Elle répondit favorablement et cessa de remuer. Roo l'emmena alors rejoindre ses congénères et l'attacha à l'arbre. Puis il fouilla la couverture derrière la selle et y trouva d'avantage d'or et de pierres précieuses.

Le jeune homme regarda autour de lui et tenta de repérer un meilleur endroit où dissimuler les chevaux. Mais il n'y en avait aucun. S'il voulait pouvoir les emmener avec lui et sa famille, il devait prendre le risque qu'on les découvre.

La fatigue s'empara de lui tandis qu'il escaladait une nouvelle fois le talus, péniblement. S'il se faisait repérer à cause des trois chevaux, il trouverait extrêmement ironique le fait d'avoir pris toute cette peine pour enterrer les cinq cadavres.

Il regarda le quatrième cheval, celui qu'il avait dû achever, et comprit qu'il lui faudrait le couvrir avant de s'en aller. Mais cela attendrait le lendemain, car il ne servait à rien de dissimuler celui-ci tant qu'il n'était pas prêt à emmener les trois autres.

En entrant dans la grotte, Roo vit que Karli avait donné du pain et du fromage aux enfants. Il prit un morceau de chaque et s'assit. Il ne se souvenait pas d'avoir été aussi fatigué de toute sa vie.

— Il respire mieux, je trouve, annonça soudain Helen.

Roo jeta un coup d'œil en direction du blessé mais ne vit pas la moindre différence. Pourtant, il mentit pour rassurer la jeune femme.

— Je pense que vous avez raison.

Il se remit à mâchonner son pain, qui devenait de plus en plus sec au fil des jours. Malgré tout, cet aliment était le bienvenu, tout comme le fromage dont il savoura le goût.

— Nous avons du vin, lui apprit Karli en lui tendant une gourde.

Roo la remercia et but une gorgée. Le breuvage paraissait particulièrement piquant derrière le fromage, mais lui aussi était le bienvenu.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? s'enquit Helen.

— Nous avons trois chevaux maintenant. Si on arrive à ficeler Luis sur le premier et à installer les quatre enfants sur les deux autres, on pourra partir dès demain.

Helen regarda Luis d'un air dubitatif, mais ne protesta pas. Karli s'efforça de sourire bravement, en vain.

Roo s'adossa contre la paroi rocheuse et laissa son corps se relaxer. Puis, lorsqu'il eut fini de manger, il sortit de la grotte d'un pas hésitant, redescendit auprès des chevaux et ramena les quatre couvertures ayant appartenu aux déserteurs. Leur aspect crasseux ne le rebutait pas car la seule chose qui lui importait, c'était le froid qui régnait dans les bois la nuit. Or, ils ne pouvaient pas se permettre d'allumer un feu.

Karli répartit les couvertures et coucha les enfants. Après quoi, Roo resta assis, le regard perdu dans la nuit. En dépit de sa fatigue, il ne voulait pas prendre le risque de dormir.

Vers le milieu de la nuit, Helen Jacoby apparut à ses côtés.

— Je crois qu'il va s'en sortir, chuchota-t-elle pour ne pas réveiller les autres.

— Attendez qu'il ait passé deux jours attaché sur la selle d'un cheval. On risque de le tuer en le déplaçant ainsi.

— Ne peut-on pas attendre un jour de plus ?

— Non. D'ailleurs, Luis serait le premier à me demander de vous emmener à l'abri. Plus les jours passent, plus il y aura de soldats des deux camps, ainsi que des déserteurs, dans cette région.

Helen glissa son bras sous celui de Roo et posa la tête sur son épaule, comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle du monde. Elle se serra contre lui, qui ne prit que trop conscience de la rondeur du sein pressé contre son bras et du parfum de sa chevelure.

— Merci, Roo, finit-elle par dire.

— De quoi ?

— D'être un homme bon et aimant. Vous protégez mes enfants comme le ferait un père. Vous nous avez gardés auprès de vous quand d'autres nous auraient abandonnés à la ruine, sans aucune ressource.

Ils gardèrent le silence un long moment. Puis Roo sentit une certaine chaleur sur son épaule, à mesure que les larmes

d'Helen imbibaient sa chemise. Incapable de penser à ce qu'il fallait dire, il lui tapota la main.

Au bout d'un moment, elle prit le visage du jeune homme entre ses mains et le tourna vers le sien. Puis elle déposa un léger baiser sur ses lèvres avant de dire à voix basse :

— Vous êtes quelqu'un de bien, Roo. Mes enfants vous aiment. Et moi aussi, je vous aime, ajouta-t-elle après une courte hésitation.

— Vous êtes la meilleure femme que je connaisse, Helen. Je vous admire. (Il baissa la tête comme s'il ne pouvait supporter de la regarder dans les yeux, même s'il ne savait pas jusqu'à quel point elle pouvait voir dans cette obscurité.) Je mentirais si je vous disais que je n'ai jamais pensé à vous comme un homme pense à une femme. Mais pour être honnête, je ne crois plus en l'amour.

Elle ne répondit pas et garda le silence un long moment. Puis elle se leva et retourna auprès des enfants. Roo passa seul le reste de la nuit.

# Chapitre 20

# DÉCISIONS

Miranda ne cessait de faire les cent pas.

— Tu veux bien arrêter ça, s'il te plaît ? s'énerva Macros.

La jeune femme s'assit. Depuis des jours, ils étudiaient la structure de la faille qui reliait Midkemia à Shila. Ils avaient fini par découvrir qu'elle avait des caractéristiques inhabituelles.

Macros avait passé beaucoup de temps à étudier la nature de la magie mise en œuvre et en était arrivé à la conclusion que la faille avait été scellée de ce côté. Il avait alors fait part de ses soupçons à Miranda, qui lui avait répondu qu'elle ne savait absolument pas de quoi il parlait.

— Tu comptes rester combien de temps le nez sur cette chose ? demanda la jeune femme d'un ton agressif.

— Le temps nécessaire pour comprendre à quoi j'ai affaire, répliqua Macros.

Sa fille soupira.

— Tu as besoin de savoir autre chose ?

— Oui, il y a beaucoup de choses que j'aimerais comprendre. Par exemple, j'aimerais bien savoir comment les Panthatians ont réussi à ouvrir une faille sans que Pug la détecte. J'aimerais aussi comprendre pourquoi elle comporte plusieurs détails significatifs qui la différencient de toutes celles que j'ai vues jusqu'à présent. Elle ressemble à ces failles créées par l'accumulation accidentelle d'une trop grande quantité de magie. Mais elle est aussi très stable, tout comme les failles artificielles des Tsurani. Toutefois, ce qui m'inquiète le plus, c'est la nature de la magie employée. Elle a des propriétés que je n'avais encore jamais rencontrées. Si je devais décrire cette faille, je la qualifierais d'organique, d'objet pratiquement vivant.

— Comment ça, vivant ?

— La plupart des failles ressemblent à des tunnels ou à des portails. Celle-ci ressemble à… une blessure.

— Tu n'es pas sérieux ?

— Regarde, répliqua Macros en agitant la main.

Aussitôt, d'étranges énergies apparurent, formant une porte de lumière miroitante, d'un blanc bleuté, parcourue de filaments bleu-vert. Ces derniers étaient si serrés que rien n'aurait pu se glisser à travers.

— Tu vois la lumière blanche ? C'est le pouls de la faille. Regarde, on dirait qu'elle ondule légèrement, comme une créature qui respire.

— Tu crois vraiment qu'il s'agit d'un pouls ?

— Tout acte magique laisse une trace, une espèce de signature qui peut te révéler ce qui s'est passé. Les failles sont uniques tout en ayant des propriétés communes. Elles sont uniques dans le sens où chacune agit de façon particulière – l'endroit d'où elle vient et celui où elle arrive. Mais celle-ci n'a pas toutes les propriétés des autres. En fait, elle est réellement unique en son genre. (Le sorcier se frotta le menton.) Comme j'aimerais pouvoir étudier la faille qui s'ouvre sur la dimension démoniaque. Cela me permettrait peut-être de comprendre qui a ouvert celle-ci. (Il s'assit en soupirant.) En tout cas, je suis sûr que ce ne sont pas les Panthatians. Quelqu'un a dû leur donner les outils nécessaires pour l'ouvrir.

— Oui, mais qui ?

— Je ne sais pas. (Macros désigna la faille.) Elle a été ouverte de l'autre côté. Lorsque tu auras étudié un grand nombre de ces fissures dans l'espace et le temps, tu seras capable de remarquer la différence entre le lieu de départ et celui d'arrivée. Tu pourras également déterminer s'il s'agit d'une porte qui fonctionne dans les deux sens. Celle-ci en est une, par exemple. (Il secoua la tête, visiblement songeur.) Quant à cette autre énergie, reprit-il en désignant les filaments tissés dans la lumière, elle paraît plus étrange encore.

— De quoi s'agit-il ?

— D'une barrière, de toute évidence, mais ça m'intrigue. (Il fit signe à sa fille de se rapprocher.) Qu'est-ce que tu vois, là ? demanda-t-il en indiquant plusieurs filaments.

— De l'énergie vert foncé.

— Hum. Moi, je les vois plutôt vert-jaune, mais peu importe. Regarde de plus près.

Miranda se pencha pour examiner les filaments.

— Leur structure paraît irrégulière.

— Exactement ! s'écria son père d'un air ravi. Je crois qu'ils ont été tranchés puis réparés.

— Par qui ?

— Si ce que nous a dit Hanam est vrai, il a joué les invités surprises lors de la traversée du troisième démon. Je pense que les deux premiers ont dû rencontrer les Panthatians. Le premier s'est battu contre eux et en a tué énormément, alors que le deuxième, Jakan, a réussi à s'échapper. A mon avis, c'est le premier démon que tu as vu quand tu es venue ici avec Calis. La magie des Panthatians a dû le rendre fou ou débile.

— Donc Jakan a réussi à leur échapper et a commencé à faire le tour des crèches, tuant à sa guise et augmentant ses forces ? résuma Miranda.

— Oui. Ensuite, les Panthatians se sont rassemblés pour sceller à nouveau la faille.

— C'est à ce moment-là sans doute qu'on a trouvé leur enclave la plus profonde et que l'on a tué les grands-prêtres.

Macros acquiesça.

— Je me demande ce qui est arrivé au premier démon.

Miranda regarda autour d'elle.

— J'espère qu'il est mort.

Son père éclata de rire.

— S'il est encore dans le coin, je crois que nous n'aurons aucun mal à nous en débarrasser. Il n'a pas dû beaucoup manger ces derniers mois. En plus, d'après ce que tu m'as raconté, il a perdu l'esprit.

— Tu sais, c'est plutôt dur d'évaluer l'intelligence d'un démon qui se bat contre une douzaine de prêtres-serpents.

— C'est vrai, reconnut le sorcier. Quoi qu'il en soit, trois solutions s'offrent à nous. Nous pouvons attendre et voir si quelqu'un ou quelque chose essaye à nouveau de franchir la faille. Nous pouvons également ôter cette barrière, afin de

laisser passer ceux qui attendent de l'autre côté. Ou alors, nous la détruisons, mais nous passons sur Shila.

— Je préfère la quatrième possibilité, répliqua Miranda.

— Qui consiste… ?

— À faire de notre mieux pour renforcer la barrière.

Macros secoua la tête.

— Non, ça ne servirait à rien.

— Pourquoi ?

Le sorcier dévisagea sa fille.

— Dois-je comprendre que tu n'as pas beaucoup étudié le sujet des failles ?

— Je ne l'ai même pas étudié du tout. Je n'y connais quasiment rien.

Macros haussa les épaules.

— J'ai consacré une grande partie de mes écrits à ce sujet ; tu trouveras le volume en question dans la bibliothèque de Pug. Mais puisque nous n'avons pas le temps de nous y rendre et d'attendre que tu aies fini de lire, laisse-moi te faire un petit résumé : peu importe le nombre de barrières que nous pourrions ajouter à celles qui existent déjà. Tant que la faille existe, elle peut être rouverte. Non seulement nous devons la détruire, mais il nous faut aussi nous assurer que les démons n'en créent pas une nouvelle.

— J'avais l'impression que les démons utilisaient celle des Panthatians. À moins que tu me caches quelque chose ?

— Pas vraiment. Disons seulement qu'il est stupide d'émettre des hypothèses puisque nous savons tous les deux que nous possédons certaines connaissances enfermées là-dedans. (Il se tapota le crâne avec l'index.) Cela nous rassure parce que nous sommes conscients qu'il y a une bonne raison à cela. Mais cela ne devrait pas nous empêcher de tirer les quelques conclusions qui s'imposent.

— Lesquelles ?

— Eh bien, par exemple, qu'il y a dans la partie un troisième joueur qui a participé à la création de ces failles. D'après ce que nous savons, les prêtres d'Ashart, dans leur démence, ont brisé le sceau qui barrait l'accès à Shila et les démons en ont profité pour envahir ce monde. Mais personne n'a songé à se demander

qui a construit la faille entre le Cinquième Cercle et Shila, ni ce qui a poussé les prêtres à l'ouvrir. S'agissait-il d'une simple obsession ou quelqu'un les y a-t-il obligés ?

« Nous savons également que les Panthatians et les Saaurs n'ont eu aucun mal à passer sur Midkemia, alors que les démons rencontrent des difficultés chaque fois qu'ils veulent passer le portail. Compte tenu de la manière dont ils s'affrontent, ce ne sont pas des alliés.

— Ou alors, ils se sont brouillés, rétorqua Miranda.

— C'est possible, reconnut son père.

— Ça ne nous dit toujours pas ce qu'on doit faire. Qu'est-ce que tu suggères ?

— D'attendre. J'ai le sentiment que lorsque Pug et Hanam auront fini de leur côté, la situation risque de devenir agitée par ici.

— Est-ce que nous avons suffisamment de temps devant nous ? soupira Miranda.

Macros haussa les épaules.

— Nous disposons bien de quelques jours encore.

La jeune femme se leva.

— Alors je vais me transporter sur l'île du Sorcier et prendre un bain. Je te ramènerai de quoi manger.

Son père secoua la tête.

— Ne prends pas cette peine. Dis à Gathis que je serai bientôt là. Je bavarderai avec lui en prenant mon repas, ça me fera plaisir de le revoir. Ensuite, j'ai moi aussi l'intention de prendre un bain.

Miranda sourit.

— Tant mieux. Je n'avais pas l'intention de te le dire, mais…

Macros lui rendit son sourire.

— Je sais que je n'ai pas été un bon père pour toi, mais je dois dire que la femme que tu es devenue me plaît.

— Je te remercie, dit sa fille avec une certaine raideur.

— Avant que tu partes, je voudrais savoir quelque chose.

— De quoi s'agit-il ?

— De Pug.

— Que veux-tu savoir à son sujet ?

— Est-ce que tu vas l'épouser ?

— Oui, s'il me demande en mariage. Je l'aime et je pense que nous pourrions mener une vie heureuse ensemble.

— J'ai brillamment réussi à démontrer que je ne connais rien à l'amour, soupira Macros. Ta mère était une femme remarquablement belle et rusée. Je ne peux mettre mon erreur sur le compte de la jeunesse, mais il est vrai que je manquais d'expérience et qu'au début, nous avons eu de bons moments. Aucun de nous n'a bien su gérer ta naissance, ajouta-t-il en fronçant les sourcils, et je te prie de m'en excuser.

— Ce qui est fait est fait, répliqua Miranda.

— C'est vrai, mais je peux au moins t'avouer que j'en regrette une partie.

— Seulement une partie ?

— Eh bien, j'apprécie vraiment la personne que tu es devenue. Alors si je pouvais revenir en arrière, je ne sais pas ce que je changerais, parce que j'aurais peur d'abîmer celle que tu es aujourd'hui.

— Peut-être que je te plairais davantage ?

Le sorcier sourit.

— Je doute que ce soit possible.

Miranda rendit son sourire à son père.

— Merci.

— Oh, mais je le pense vraiment. (Il se tourna de nouveau vers la faille.) Pug a de la chance. S'il ne te demande pas en mariage, fais-le pour lui. Je crois que vous avez besoin l'un de l'autre.

— Je crois t'avoir entendu reconnaître que tu n'es pas un expert en la matière.

— J'ai le droit, en tant que père, de te donner des conseils que tu ne m'as pas demandés. Maintenant, file, va prendre ton bain.

La jeune femme disparut. Macros soupira et laissa le regret de ses échecs passés retourner au fond de sa mémoire. En contemplant à nouveau la faille, il se demanda ce qui se passait de l'autre côté.

Pug haletait, le visage baigné de sueur et la tunique déchirée. Hanam et lui venaient de vaincre six démons ailés grands

comme un homme. Bien qu'ils aient gagné, ce combat avait failli mettre un terme à leur quête.

Individuellement, aucune de ces créatures n'aurait pu les vaincre. Mais le magicien et le démon avaient dû en affronter trois chacun et ils avaient bien failli succomber sous le nombre. Pug avait pulvérisé ses adversaires tandis qu'Hanam se repaissait de leur chair et de leur vie.

Non sans une certaine fascination, le magicien contemplait le démon occupé à festoyer. En modifiant le champ de ses perceptions, il put voir comment le maître de la connaissance s'était servi de son intelligence pour dominer la créature qui l'abritait.

— Grâce à ce repas, je vais pouvoir me concentrer plus facilement, annonça Hanam lorsqu'il eut fini de manger.

— Sommes-nous encore loin ?

— Les démons ne sont pas intelligents mais la faim les pousse à patrouiller des zones de plus en plus larges, dans l'espoir de trouver quelque chose à manger. (Il désigna les lambeaux de chair dispersés sur les rochers sur lesquels son compagnon et lui se tenaient.) Ceux-là avaient certainement pour ordre de rapporter leurs trouvailles à Cibul afin de nourrir les capitaines qui essayent de rouvrir la faille de Midkemia. (Hanam balaya le paysage du regard comme s'il appréhendait que d'autres créatures les surprennent.) En suivant cette trajectoire, nous devrions pouvoir éviter la plupart des démons.

— Cela fait déjà plus d'une journée que nous survolons la glace et les montagnes, lui rappela Pug.

— C'est vrai. (Hanam désigna un point au sud.) C'est là que nous trouverons Cibul. J'espère que nous pourrons nous en approcher au plus près avant de devoir dissimuler notre présence aux démons. Mais attention, les sortilèges que vous avez utilisés pour leurrer les créatures les plus simples ne fonctionneront peut-être pas sur les capitaines et les seigneurs.

— Dans ce cas, je ferai le nécessaire.

— Il reste encore quelques détails à régler. Je ne souhaite pas continuer à vivre ainsi. Mon âme se languit de rejoindre mes frères au sein de la Horde céleste, ici même, sur Shila. Voici donc ce que je vous propose : laissez-moi attaquer le seigneur

qui règne sur ces créatures, quel qu'il soit. Ainsi, j'attirerai l'attention de ses gardes et de ses serviteurs. Ça vous donnera le temps d'étudier et de refermer la faille qui s'ouvre sur la dimension démoniaque.

— C'est un plan courageux, admit Pug, mais je ne sais pas si ça me laissera le temps nécessaire. Je perçois ici des choses qui m'inquiètent. J'ai la faiblesse de croire que je connais la magie mieux que personne, y compris Macros. Pourtant, jusqu'à ce que nous tombions sur cet autel vide, dans les ruines d'Ashart, je vous aurais dit qu'il était impossible de déplacer une faille. Cela signifie qu'il y a en jeu des forces qui dépassent mes connaissances et que je ne serai peut-être pas capable de refermer la faille.

— Que ferez-vous si c'est le cas ?

— La seule chose qui me vienne à l'esprit : détruire la faille de Midkemia et espérer que cela suffise.

— Mais Macros essaye de faire la même chose de son côté.

— L'un de nous y parviendra, sans le moindre doute.

— Dans ce cas, allons-y et faisons de notre mieux.

Le démon se propulsa dans les airs grâce à un battement de ses ailes gigantesques. Puis il se laissa glisser le long du versant de la montagne, plutôt que de voler. Il laissa sa vitesse augmenter au fur et à mesure de sa chute, puis il battit à nouveau des ailes et s'envola très haut dans le ciel. Pug fit appel à sa magie pour le suivre.

Ils plongèrent et volèrent au ras du sol dans l'espoir de ne pas être repérés. Pug jeta un coup d'œil à l'ouest et vit que le soleil se couchait. L'absence de lumière les aiderait, même si les démons possédaient une vision nocturne presque aussi bonne que celle des chats.

Le magicien et le démon survolèrent ainsi un monde dévasté par des forces contraires au principe de vie. Des arbres jusqu'au moindre brin d'herbe, des humains jusqu'au plus petit insecte, rien n'avait été épargné sur les terres qui entouraient la cité autrefois grandiose de Cibul. Il ne s'agissait nullement de la destruction qu'un feu de forêt sème sur son passage ; si la terre avait brûlé, il n'en resterait pas moins des traces de vie ici ou là, sous la forme d'une plante par exemple.

Sur Shila, il n'y avait plus rien.

Ils se trouvaient à moins de mille cinq cents mètres de la cité lorsqu'Hanam demanda :

— Dissimulez notre présence, magicien.

Pug obligea alors son esprit à les rendre invisibles, son compagnon et lui, un exploit difficile en plein vol. Cet effort inhabituel éveilla en lui une terrible douleur mais elle ne l'empêcha pas de réussir le sortilège. Pendant quelques minutes, la souffrance persista, puis elle commença à diminuer à mesure que Pug maîtrisait sa magie.

Tandis qu'il survolait la cité en compagnie d'Hanam, il vit plusieurs démons lever les yeux comme s'ils sentaient quelque chose. Mais aucun ne donna l'alerte. Pug espéra qu'ils arriveraient bientôt à destination.

Hanam atterrit au cœur d'un jardin autrefois luxuriant et qui n'était plus aujourd'hui qu'une masse de plantes grillées accrochées à des rochers. Ni la mousse, ni le lichen, ni les algues, ni même la moisissure n'avaient réussi à survivre dans cet endroit autrefois florissant.

Pug fit disparaître le sortilège d'invisibilité dès que son compagnon l'eut fait entrer dans une grande salle.

— Vous allez bien ? s'inquiéta Hanam.

— Il va me falloir une minute pour retrouver mes forces. J'ai besoin de reprendre mon souffle. (Le magicien réussit à sourire.) Ça devient de plus en plus facile, mais j'aimerais autant ne pas avoir à réitérer pareil exploit.

— Je comprends. Reposez-vous un moment. Je vais revenir.

Sur ce, le maître de la connaissance quitta la pièce. Pug s'assit sur les débris d'un lit gigantesque, au cœur d'une pièce suffisamment vaste pour lui permettre de se reposer confortablement. La pénombre ne parvenait pas à masquer l'opulence des lieux. Un noble de haut rang parmi les Saaurs avait dormi ici. Peut-être s'agissait-il du sha-shahan lui-même, ou de sa favorite.

Pug bondit sur ses pieds en entendant de faibles bruits de lutte à l'extérieur. Hanam entra en tirant derrière lui un démon qui se débattait. Sous les yeux du magicien, il lui brisa la nuque et aspira son énergie vitale.

— Est-ce bien sage ? demanda Pug.

— Dites plutôt que c'est nécessaire. Si je dois affronter Tugor ou Maarg et les tenir en échec pendant quelques minutes, je dois prendre le plus de forces possible. Si je voulais avoir une chance de les vaincre, je me cacherais ici pendant des mois, tuant de nombreux démons jusqu'à ce qu'ils prennent conscience de ma présence et se lancent à ma recherche. Alors, après avoir vaincu les chasseurs, je me présenterais devant le démon que je souhaiterais défier et j'aurais le droit de l'affronter en combat singulier.

« Mais je ne souhaite pas gagner. Je ne cherche qu'à échapper à cette prison, ajouta-t-il en montrant la fiole en cristal suspendue à son cou. Je dois vous demander une faveur, magicien. (Il ôta le pendentif et le remit à Pug.) Lorsque le combat sera à son comble, libérez mon âme en brisant la fiole.

— Que se passera-t-il alors ?

— Je serai libre et le démon dont je contrôle le corps sera détruit. Mais si la fiole n'est pas brisée, n'importe quelle créature pourra s'en emparer et me garder emprisonné en son pouvoir.

Pug hocha la tête, prit le pendentif et le mit à l'abri sous sa tunique.

— Le temps presse, annonça Hanam. Venez.

Ils traversèrent rapidement plusieurs pièces jusqu'à atteindre une vaste salle où plusieurs démons se trouvaient rassemblés. Deux failles étaient suspendues dans les airs à quelques mètres l'une de l'autre. D'étranges silhouettes encapuchonnées, qui se déplaçaient le dos courbé en traînant les pieds, leur tournaient autour. Les démons ne leur prêtaient aucune attention.

— Qui sont ces silhouettes ? demanda Hanam.

— Je les reconnais. Ce sont des Shangris, également appelés *Panath-Tiandn*. J'ai déjà eu affaire à ces créatures. Elles sont originaires du monde de Timiri. Là-bas, la magie est une matière solide qui peut être manipulée par des machines aussi bien que par la volonté. Les Shangris sont peut-être apparentés aux Panthatians, mais je ne sais pas quel rôle ils jouent dans cette histoire.

— Que font-ils ?

— Ce sont eux qui ont déplacé les deux failles ! comprit brusquement Pug. Ils ont l'intention de créer un passage direct entre le Cinquième Cercle et Midkemia !

— Dans ce cas, Maarg ne devrait pas tarder à traverser.

Un démon se retourna, aperçut les deux intrus et poussa un cri strident pour alerter ses congénères. Sans hésiter, Hanam se jeta sur lui. Son adversaire s'accroupit, toutes griffes dehors, pour réceptionner cette attaque, mais le maître de la connaissance bondit sur le côté et lui trancha la gorge par-derrière.

— Halte-là ! s'écria le plus gros démon que Pug ait jamais vu.

— Tugor ! hurla Hanam. Je te défie. Viens à moi et meurs !

Les autres créatures reculèrent. Pug ne savait pas s'ils l'ignoraient à cause du défi qui venait d'être lancé ; quoi qu'il en soit, il préféra se rendre invisible.

Hanam et Tugor se mirent en garde. Pug vit tout de suite que son compagnon avait fait preuve de lucidité car, dans un combat loyal, le Seigneur Démon aurait rapidement détruit son adversaire, mais il ignorait qu'il avait affaire au maître de la connaissance du peuple saaur ; il ne savait pas non plus que cet individu était prêt à mourir.

Pug se hâta de gagner les deux failles pour essayer de comprendre leur fonctionnement. Les deux Shangris l'ignorèrent comme ils ignoraient les démons, travaillant tels des automates sur les portails. Lorsque Pug les avait rencontrés bien des années auparavant, il s'était aperçu qu'il s'agissait de créatures presque stupides au service d'une entité maléfique inconnue.

C'étaient des techniciens de la magie, habiles à manipuler la forme solide d'une force invisible sur Midkemia. Mais ils étaient dépourvus d'intellect. Tout comme lors de leur première rencontre, ils paraissaient jouer le rôle de serviteurs.

Pug affronta une nouvelle fois le savoir enfoui dans son propre esprit et comprit que les Shangris servaient l'entité à l'origine de tous ces événements tragiques. Mieux valait ne pas s'appesantir davantage sur ces réflexions, car cela risquait de le distraire inutilement.

Sans bruit, il assomma les deux créatures et les laissa tomber sur le sol. Puis il étudia la faille qui s'ouvrait sur le Cinquième Cercle et comprit que les démons pouvaient l'emprunter à leur guise. Maarg, le grand souverain, devait donc attendre dans son royaume que son capitaine ouvre le portail de Midkemia. Il pourrait alors se rendre facilement sur ce monde luxuriant et plein de vie sans s'attarder au passage sur Shila.

Pug se tourna vers la deuxième faille en songeant que Maarg, en arrivant sur Midkemia, risquait d'avoir droit à une surprise si Jakan réussissait à mettre la main sur la Pierre de Vie.

Des hurlements de douleur et de rage retentirent dans la salle tandis que Tugor combattait Hanam. Le capitaine était blessé car, plutôt que de garder ses distances, son adversaire, pourtant plus petit, ne cessait de se jeter sur lui et acceptait volontiers de recevoir des blessures tant qu'il pouvait lui aussi en infliger.

Pug essaya d'ignorer le combat, car chaque seconde comptait. En observant la faille de Midkemia, il constata que les Shangris étaient sur le point de détruire les barrières érigées de l'autre côté et que son intervention les en avait heureusement empêchés.

Puis il perçut une effroyable présence derrière lui et se figea.

— Tiens, tiens, qu'avons-nous là ? dit une voix propre à lui broyer les os.

Pug se retourna et posa les yeux sur une vision d'horreur. Au cœur de l'autre faille, un faciès de dragon le couvait d'un regard mauvais.

L'espace d'un bref instant, le magicien s'étonna de voir que la faille était aussi transparente qu'une fenêtre et ressemblait à un trou dans le mur qui séparait les deux mondes. Mais cette fascination dura moins d'une seconde car la chose qui le dévisageait à travers ce portail transparent réclamait toute son attention.

Alors que les autres démons étaient puissants et musclés, Maarg paraissait tout simplement énorme et répugnant. Son faciès affligé de bajoues mesurait près de deux mètres cinquante du front jusqu'au menton. Un incendie faisait rage au fond de ses orbites et le mal émanait de lui tel un nuage de fumée noire.

Ses traits paraissaient façonnés dans la peau d'êtres vivants qui se tordaient de douleur. Un visage tourmenté ornait la joue droite de Maarg, hurlant en silence tandis qu'une main recourbée se débattait faiblement sous la mâchoire. Lorsque le Roi Démon se pencha pour examiner Pug, les détails des différents corps qu'il avait dévorés et ingérés devinrent de plus en plus visibles.

Le corps auquel appartenait ce masque démoniaque était tout aussi immense. Maarg devait mesurer plus de dix mètres lorsqu'il se tenait debout. D'autres êtres lui couvraient le torse et les membres et ondulaient dans la pénombre rouge qui régnait sur le monde natal des démons. Des ailes propres à masquer le soleil s'étiraient derrière lui, tandis que sa queue fouettait l'air. Elle se terminait par une tête de serpent qui crachait en direction de Pug par-dessus l'épaule de Maarg.

Pug n'hésita pas un seul instant. Il savait qu'il n'était pas de taille à affronter la créature. Il fit donc volte-face et rassembla tout son pouvoir pour ouvrir la faille de Midkemia, faisant exploser ses barrières. La pièce vibra sous l'impact des forces employées par le magicien.

— Tugor ! cria Maarg depuis son monde.

La faille de Midkemia parut se contracter, puis s'étirer, et finit par foncer en avant dans un vacarme incroyable.

Pug se retrouva alors face à Macros et Miranda.

Macros rejoignit sa fille après avoir pris son bain et un bon repas.

— C'était merveilleux. Tu ne peux pas savoir à quel point l'île du Sorcier m'a manqué.

— Est-ce que les lieux ont beaucoup changé en ton absence ? demanda Miranda.

— Oui, énormément. Pug a laissé des étudiants en magie l'envahir, mais je dois dire qu'ils sont plutôt intéressants, tous autant qu'ils sont. Ce bon vieux Gathis, en revanche, reste toujours le même. C'est comme si on s'était quittés hier. (Macros soupira.) J'ai bien peur qu'il ne soit devenu l'un des piliers de la communauté. Ce serait une honte de lui demander

de partir quand on voit le bon travail qu'il accomplit au nom de Pug. Pourquoi…

Il s'interrompit brusquement et écarquilla les yeux d'un air inquiet.

— Qu'est-ce qu'il y a ? l'interrogea Miranda.

— Je ne sais pas. Quelque chose…

Avant qu'il ait eu le temps de finir sa phrase, un terrible bruit aigu brisa le silence qui régnait dans la caverne. Brusquement, la faille se déchira sous leurs yeux et Pug apparut de l'autre côté de cette fenêtre entre les mondes. Derrière lui surgit une vision d'horreur.

Par réflexe, Miranda invoqua aussitôt un bouclier magique pour se protéger. Son père, quant à lui, franchit la faille d'un bond et atterrit sur Shila à côté du magicien. Il libéra ensuite une violente décharge d'énergie qui s'engouffra dans la faille du Cinquième Cercle et explosa à la face du Roi Démon. Ce dernier se cabra en poussant un hurlement de douleur.

Miranda traversa à son tour et demanda :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ils ont déplacé la faille, expliqua Pug. Hanam et moi sommes arrivés juste au moment où Maarg s'apprêtait à traverser !

— Maintenant, nous allons devoir refermer les deux failles ! annonça Macros.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? lui demanda Pug.

— Distraire cette bestiole, répondit le sorcier en sautant dans la dimension démoniaque.

— Père, non ! hurla Miranda.

Pug risqua un coup d'œil en direction de l'autre combat qui se déroulait quelques mètres plus loin. Hanam avait réussi à plonger ses crocs dans le cou de Tugor. Le magicien n'était pas un bon juge en la matière mais il eut l'impression que le maître de la connaissance allait peut-être réussir à emporter son ennemi avec lui dans la mort. Les autres démons présents dans la pièce se recroquevillaient contre les murs en attendant qu'émerge un vainqueur : Tugor, qu'ils craignaient, ou la créature qui aurait provoqué sa perte et qui serait donc encore plus redoutable à leurs yeux.

De l'autre côté de la faille démoniaque, Maarg recula lorsque les flammes de Macros vinrent lui lécher la face. Il leva un bras pour se protéger et hurla de douleur. De son côté, le sorcier continuait à l'arroser d'un jet de feu bleuté dirigé vers sa tête.

Pug examina rapidement la faille.

— Celle-ci ressemble beaucoup au portail ouvert par les Très-Puissants Tsurani pour atteindre Midkemia. Elle est vulnérable de l'intérieur.

— Mais comment fait-on pour entrer à l'intérieur même d'une faille ? s'écria Miranda, stupéfaite.

Pug y jeta un dernier coup d'œil avant de répondre :

— On passe par le néant.

Les deux amants risquèrent un coup d'œil en direction de Macros qui continuait à attaquer le Roi Démon, lequel battait toujours en retraite. Peut-être était-ce le choc d'être défié par une créature relativement petite, ou peut-être n'avait-il pas eu à se battre en duel depuis des années. En tout cas, Maarg était sur la défensive et se servait à présent de ses grandes ailes comme d'une cape pour empêcher les flammes du sorcier de lui brûler les yeux.

Le sortilège de Macros prit fin et le feu disparut. Maarg dévisagea l'intrus et tendit son énorme main griffue pour s'emparer de lui. Macros leva les bras au-dessus de sa tête et les abaissa rapidement, provoquant une explosion de flammes jaunes tout autour de son corps. Le Roi Démon le saisit à la taille et hurla de douleur et de rage lorsque le sorcier soutint son attaque sans broncher.

— Pouvons-nous l'aider ? demanda Miranda à Pug.

— Non. Nous devons refermer cette faille.

— Impossible. Père se retrouverait prisonnier de la dimension démoniaque.

— Il le savait, répondit calmement le magicien.

Miranda dévisagea son amant pendant un long moment. Puis elle hocha brièvement la tête.

— Il faut aussi que tu saches que nous risquons de mourir en refermant la faille, lui dit Pug.

— Dis-moi ce qu'on doit faire.

— Pour commencer, nous débarrasser d'eux.

Pug désigna deux démons qui avaient cessé de regarder le duel pour s'intéresser à ce qui se passait entre les deux failles.

— Avec plaisir ! s'écria Miranda en leur envoyant un éclair d'énergie.

Une lumière bleue enveloppa les deux créatures qui se tordirent de douleur. Pendant ce temps, Pug finit de déterminer la structure de la faille.

Puis il s'intéressa à nouveau au combat qui se déroulait de l'autre côté. Le Roi Démon essayait à présent de broyer Macros à mains nues. Le sorcier, bien que prisonnier de son étreinte, avait toujours les mains libres et lança un autre sortilège pendant que son bouclier de flammes jaunes empêchait la créature de le tuer. Des étincelles blanches apparurent autour du Roi Démon puis tournoyèrent. Chacune ressemblait à un diamant réfléchissant la lumière sur ses multiples facettes. Elles devinrent de plus en plus sinistres à mesure qu'elles tournaient en prenant de la vitesse. Puis leur trajectoire en forme d'entrelacs les amena à toucher Maarg au passage. Chaque contact lui arracha un hurlement de douleur.

— Les couteaux de Kelton, murmura Pug.

— C'est un sortilège particulièrement ignoble, renchérit Miranda.

Les lames magiques ne cessaient d'accélérer, vrombissant tout autour du Roi Démon et lui infligeant des coupures sur une grande partie du corps. Malgré tout, il tint bon et refusa de lâcher Macros.

— Misérable humain ! hurla-t-il. Pour ça, ton âme passera l'éternité dans une fiole et subira un tourment de tous les instants !

— Il faudra d'abord me tuer ! réussit à répliquer Macros.

— Il est temps, annonça Pug. Viens avec moi.

Il prit la main de la jeune femme et sauta avec elle à l'intérieur de la faille. Mais plutôt que d'atterrir de l'autre côté, il interrompit leur saut au beau milieu du néant.

Miranda attendit que Pug lui donne des consignes. Il lui avait dit que certaines failles ne pouvaient être refermées que de l'intérieur. C'était exactement ce que lui et Macros avaient fait durant la guerre de la Faille. L'ennui, c'est que Pug n'avait pu

sortir du néant et revenir sur Midkemia que grâce à un bâton que lui avait donné Macros. Cet artefact était relié à un autre bâton que Kulgan, le vieux maître de Pug, avait maintenu fermement enfoncé dans le sol de Midkemia pendant toute l'opération.

Pug espérait que ses pouvoirs, qu'il avait considérablement développés depuis cinquante ans, lui permettraient de rentrer chez lui sans aide d'aucune sorte.

Les pensées de Miranda parvinrent jusqu'à lui.

— *Je t'aime.*

— *Moi aussi*, répondit-il. *Allons-y.*

Un froid intense comme Miranda n'en avait jamais connu les étreignit tous les deux. Leurs poumons protestèrent, réclamant de l'air. Mais grâce à leur art, ils disposaient de quelques minutes là où d'autres seraient morts en quelques secondes.

Pug tissa alors une magie puissante. Miranda fit de son mieux pour l'aider, suivant ses instructions. En ce lieu où le temps n'avait pas cours, le grand sortilège parut mettre une éternité à prendre forme. Puis, alors qu'il semblait ne jamais devoir prendre fin, tout fut terminé.

— *Maintenant !* s'écria Pug.

Miranda lui transmit toute sa puissance et sentit son corps se vider de toutes ses forces.

Au même moment, son amant fit voler la faille en éclats.

Ils virent le matériau gris se fragmenter. Derrière ces débris, ils aperçurent une autre réalité, que Pug reconnut pour l'avoir vue lorsqu'il était blessé et en proie à la fièvre. Il comprit alors que derrière le néant se dissimulait le royaume des dieux.

Puis les deux amants assistèrent, comme à travers une fenêtre, au combat qui se déroulait dans la dimension démoniaque. Maarg étreignait toujours Macros et brûlait au contact des flammes qui émanaient du sorcier. La chair de ses bras se gondolait et grésillait mais il n'en continuait pas moins à broyer les défenses de Macros, qui se mit à hurler car sa volonté commençait à faiblir. Le Roi Démon tomba à genoux mais refusa de libérer le Sorcier Noir.

— Meurs ! rugit-il en essayant de lui arracher la tête à coups de dents.

Mais les défenses du sorcier légendaire tinrent bon et les crocs longs de trente centimètres ne purent se refermer sur lui.

Alors, la queue du démon surgit par-dessus son épaule et la tête de serpent qui la surmontait ouvrit sa gueule en sifflant, dévoilant des crocs également très longs et dégoulinant de venin. Elle voulut mordre Macros mais ce dernier, faisant preuve d'une force et d'une volonté incroyables, s'en empara et en enfonça la gueule dans le poignet de Maarg.

Le Roi Démon hurla et libéra le sorcier qui s'effondra sur le sol brûlant de son antre.

Puis la fenêtre parut se refermer, ou se rétrécir, ou s'éloigner, Pug et Miranda n'auraient su le dire.

— *Père !* s'écria la jeune femme.

Macros parut prendre conscience de leur présence et jeta un coup d'œil dans leur direction.

— *Ce sont des créatures du feu*, leur transmit-il avant de redoubler de violence contre le démon qui para ses attaques avec la même fureur.

Pendant que la fenêtre se refermait, une présence glaciale fit son apparition. Pug éprouva alors une terreur comme il n'en avait jamais connu. Cela faillit même briser sa concentration au moment où il s'efforçait justement de les ramener à Cibul, Miranda et lui. La présence, maléfique et dotée d'une conscience, semblait tapie derrière la fenêtre, mais également à côté d'eux ou très loin au-delà. En fait, il aurait été impossible de la localiser car elle était partout. Cependant elle parut s'exprimer à l'intérieur même de la faille, depuis la dimension démoniaque.

— *Enfin, tu m'appartiens !*

— Jamais ! répliqua Macros.

Juste avant que Pug et Miranda le perdent de vue, il leva les mains au-dessus de sa tête. L'espace d'un bref instant, en lieu et place du sorcier simplement vêtu de sa légendaire robe brune, avec sa ceinture de corde, ses sandales à lanières croisées et son bâton grossier en chêne, apparut un être d'une profonde sagesse et d'une force incommensurable, semblable à une divinité au mystère insondable. Il donna un grand coup de son bâton d'ivoire blanc qui venait de surgir du néant et provoqua, en

touchant Maarg, un éclair blanc aveuglant qui emplit la fenêtre en train de se refermer. Le Roi Démon poussa un hurlement d'agonie dans lequel il n'y avait plus ni rage ni puissance. On eût dit au contraire le cri plaintif d'une créature qui ne ressentait plus que peur et douleur. Pug et Miranda éprouvèrent un profond sentiment de triomphe.

Sans savoir comment, le magicien perçut en cet instant la présence de Sarig et comprit que Macros avait réussi, à travers le temps et la distance, à se relier à son dieu.

Puis la faille se referma et Pug s'exclama :

— Maintenant !

Puisant dans les maigres forces qui lui restaient, il se fraya un passage dans la texture même du néant et réussit à se propulser avec Miranda dans la salle d'où ils étaient partis.

Ils furent alors témoins de la fin du combat entre Hanam et Tugor. Tous deux gisaient sur le sol, trop faibles pour vaincre l'autre, mais incapables de s'échapper. Lorsqu'il devint évident qu'ils allaient mourir, les autres démons leur sautèrent dessus et commencèrent à les démembrer.

N'oubliant pas la promesse faite à Hanam, Pug prit la fiole qu'il lui avait donnée et la brisa sur les dalles de pierre.

« Merci ! » Cette pensée l'effleura avant de disparaître soudainement.

Miranda était à moitié sonnée par ces épreuves, si bien que Pug dut pratiquement la pousser dans la faille qui menait sur Midkemia.

De retour dans les cavernes des Panthatians, sous le Ratn'Gary, Miranda se laissa choir sur le sol, adossée à la fraîcheur de la paroi rocheuse. Pug s'assit à côté d'elle, la tête entre les mains.

— Nous ne pouvons nous reposer qu'un moment. Ensuite, nous devrons refermer cette faille.

— Comment ? demanda la jeune femme.

— Elle n'a pas la même structure que la première. On doit la refermer comme une plaie qu'il faudrait recoudre.

Il resta assis un long moment avant d'inspirer profondément. Puis il balaya l'air de ses mains. De minuscules étincelles quittèrent l'extrémité de ses doigts et serpentèrent en

direction de la faille, sur les bords de laquelle elles se regroupèrent, formant comme un entrelacs. Miranda, qui contemplait la scène, sentait ses forces lui revenir à mesure que son corps retrouvait sa chaleur.

Pug modifia son sortilège. Les étincelles projetées autour de la faille commencèrent à se contracter pour lier les bords les uns aux autres. Miranda observa l'opération pendant une minute avant de murmurer :

— Je vois.

Fascinée, elle regarda la faille se refermer lentement. Puis, tout en se reposant, elle repensa aux événements dont elle venait d'être témoin. Elle avait peu connu son père, car elle avait passé la majeure partie de sa vie à chercher la vérité derrière le mythe. Sa dernière visite remontait au seizième ou au dix-septième anniversaire de sa fille, elle ne se souvenait plus très bien. Dès lors, et pendant très longtemps, il ne lui avait inspiré que du mépris.

Mais en découvrant que sa mère avait pris part aux événements qui avaient coûté la vie à des centaines de milliers de personnes, Miranda avait été obligée de reconsidérer la place qu'occupait son père dans tout cela. Elle comprenait à présent qu'en dépit de son âge avancé, elle restait une enfant sur certains points.

Elle songea qu'avec le temps, elle aurait sans doute appris à apprécier son père et même à l'aimer. À son grand regret, ce jour-là ne viendrait jamais.

Mais quelle importance avait le décès de son père face aux milliers de morts dont elle avait été témoin ? Comment comparer l'incomparable ? Peut-être, un jour, parviendrait-elle à pleurer Macros, ou l'occasion qu'ils n'avaient jamais eue. Mais il lui faudrait trouver le temps, si on la laissait vivre jusque-là.

Brusquement un faciès démoniaque apparut de l'autre côté de la faille. On eût dit un crâne de vache couvert d'une peau noire et surmonté des andouillers d'un cerf. Ses yeux, semblables à des charbons ardents, dévisagèrent les deux humains.

De toute évidence, il s'agissait du démon sorti vainqueur du carnage qui venait d'avoir lieu dans la grande salle de Cibul.

Avec un hurlement d'allégresse, la créature, dynamisée par l'incroyable festin qu'elle venait d'ingérer, fit mine de franchir la faille.

— Arrête-le ! s'écria Pug.

Miranda libéra sa magie en puisant dans ses dernières réserves. Ce fut suffisant pour repousser le démon sur Shila et l'étourdir, mais la jeune femme manqua s'évanouir.

— Dépêche-toi, dit-elle d'une voix rauque. Je suis à bout de forces.

Pug redoubla d'efforts et de concentration. Miranda constata que la faille se refermait plus vite.

Puis le démon revint à la charge, mais prudemment cette fois. Il esquissa un mouvement en direction du passage, puis recula et fit une pause.

Lorsqu'il vit que Miranda ne l'attaquait plus, il essaya à nouveau de franchir la faille, un peu comme on grimpe par-dessus le rebord d'une fenêtre.

Il passa d'abord la tête, puis un bras. Il tenta d'empoigner Pug, mais ce dernier se trouvait encore trop loin de lui. La créature se tourna alors sur le côté et commença à passer une jambe. Mais ses grandes ailes le gênaient dans sa manœuvre. De nouveau, il changea de position pour essayer de passer sous un autre angle, sans s'apercevoir que le passage rétrécissait à chaque seconde.

Incapable de traverser, le démon, frustré, se mit en colère et essaya de passer en force en plongeant la tête la première. Il ne réussit qu'à rester coincé à l'intérieur de la faille.

Il commença alors à ressentir la pression, car Pug poursuivait le processus de fermeture.

La fureur du démon se transforma en panique, laquelle laissa bientôt la place à la douleur et à la terreur. Hurlant à mesure que les bords du passage la coupaient en deux, la créature se tortillait tel un poisson hors de l'eau.

Miranda inspira profondément, tenta d'ajouter son énergie à celle de Pug et sentit la faille se refermer plus rapidement encore. Les cris du démon résonnaient en écho sous les voûtes de la caverne, rebondissant sur les parois et secouant les fondations mêmes de la montagne.

Une averse de poussière tomba sur Pug et Miranda lorsque la créature se débattit de plus belle. Puis elle s'immobilisa et se détendit brusquement. Quelques instants plus tard, la faille se referma et la moitié supérieure du corps du démon tomba à l'intérieur de la salle.

— On a réussi ? demanda Miranda en regardant le cadavre.

Puis elle s'évanouit.

— Oui, on a réussi, répondit Pug avant de s'évanouir à son tour lorsque ses dernières forces l'abandonnèrent.

# Chapitre 21

# ESCALADE

Erik contemplait la scène en contrebas.

Un énorme rassemblement de troupes se déroulait dans les champs au pied des contreforts des collines. La semaine qui venait de s'écouler avait été relativement calme mais ce répit touchait visiblement à sa fin.

Pendant un mois, les forces du royaume avaient réussi à obliger les envahisseurs à suivre la route tracée pour eux. D'après les rapports, il y avait eu de violents combats au nord et au sud, mais les lignes avaient tenu bon. Pendant ce temps, les défenseurs du centre en avaient profité pour reculer lentement, attirant l'ennemi derrière eux.

Ils avaient frôlé le désastre à deux reprises, échappant de justesse aux assaillants. Cependant, à chaque nouvelle position défensive les attendaient des troupes fraîches. Erik était encore loin de se montrer optimiste quant au succès de leur plan, mais ils s'en rapprochaient chaque jour un peu plus.

Il avait réussi à regagner une semaine sur le temps perdu à cause de la chute prématurée de Krondor. En effet, il avait tenu sa dernière position dix jours au lieu des sept initialement prévus. À présent, ses hommes allaient devoir retarder l'avancée des troupes ennemies tout en se repliant. Le but était de leur faire croire qu'elles allaient rencontrer une forte résistance à Wilhemsburg. Ainsi, en incitant les envahisseurs à rester prudents, l'armée du royaume parviendrait peut-être à occuper la position souhaitée lorsque les combats arriveraient aux portes de la Lande Noire. Chaque fois qu'Erik songeait au plan, qui prévoyait d'empêcher l'ennemi de passer les montagnes, il se demandait si par malchance, l'hiver serait tardif.

En tout cas, il disposait d'un nouvel avantage depuis l'arrivée de Robert d'Lyes, un magicien qui connaissait plusieurs sortilèges utiles. Il pouvait prédire quel temps il ferait le lendemain et envoyer rapidement des messages à un autre magicien qui se trouvait aux côtés de Greylock. Il voyait mieux qu'un soldat doté d'une longue-vue, même s'il ne pouvait se servir de cette vision surnaturelle que pendant un court laps de temps. Contrairement à Erik, le magicien ne savait pas sur quels détails il devait se concentrer, mais il commençait à apprendre.

D'autres magiciens avaient surgi un peu partout pour assister les défenseurs et les aider de leur mieux. Erik leur en était très reconnaissant, même si jusqu'ici les Panthatians brillaient par leur absence. Quoi qu'il en soit, les prêtres-serpents finiraient bien par intervenir. Erik espérait que ce jour-là, les magiciens du royaume sauraient contrer leur avantage.

D'Lyes le rejoignit.

— Le général Greylock veut savoir si vous attendez une attaque aujourd'hui.

— Très certainement, répondit Erik en regardant aux alentours.

Au nord, les monts disparaissaient rapidement dans les brumes de chaleur de cette fin d'après-midi. Ses hommes n'allaient pas tarder à entrer dans les vignobles en terrasses et les bosquets vallonnés de son enfance. Aux yeux des non-initiés, le terrain paraissait moins accidenté que les basses collines à l'ouest, mais ce n'était pas le cas. Des crêtes et des ravins inattendus risquaient de prendre l'ennemi au piège et de retarder son avance. Espérant avec ferveur que ce serait le cas, Erik avait posté ses vétérans à des endroits clés, sur les limites de la zone qu'il avait à protéger. Au-delà, pour défendre la région, il lui faudrait compter sur les Pisteurs royaux et les Hadatis du capitaine Subai – que Greylock surnommait le Régiment mixte de Krondor.

C'est au sud qu'Erik avait envoyé le gros de ses forces, composées de troupes fraîches qui n'avaient pas encore l'expérience des combats. Le terrain leur faciliterait les choses puisqu'ils étaient moins aptes à combattre que leurs camarades plus aguerris. La plupart n'étaient d'ailleurs que des adolescents

nés en ville qui n'avaient reçu qu'un entraînement de deux mois et qui n'avaient jamais reniflé l'odeur du sang.

— Demandez à Greylock s'il est prêt à me soutenir au sud, ajouta Erik. Je pense que mon flanc nord est sûr.

Le magicien ferma les yeux, le front plissé en signe de concentration.

— Le message est bien passé, annonça-t-il.

Puis il s'assit, visiblement pris de vertige.

— Tout va bien ? s'inquiéta Erik.

D'Lyes acquiesça.

— C'est juste que je n'utilise ce sortilège qu'une ou deux fois par mois d'habitude. Deux fois par jour, ça fait beaucoup.

— Je vous promets d'essayer de réduire nos échanges au minimum. (Erik sourit.) Si seulement j'en avais d'autres comme vous, je les posterais dans une dizaine d'endroits différents.

Le magicien hocha la tête.

— Tant qu'on peut vous être utiles.

— Vous nous êtes plus qu'utiles, vous risquez de jouer un rôle capital.

— Je vous remercie. Je ferai de mon mieux pour vous aider.

Erik attendit quelques instants. Tandis que les envahisseurs se rassemblaient en contrebas, il se demanda à haute voix :

— Mais qu'est-ce qu'ils fabriquent ?

— Pardon, capitaine ?

— Simple curiosité. Ils organisent un assaut mais leur opération a l'air très mal coordonnée.

— À quoi vous voyez ça ?

— Leur armée se compose essentiellement de mercenaires. Individuellement, ce sont de bons guerriers, mais ils ne savent pratiquement pas ce que c'est qu'une bataille de grande ampleur. Ils ont l'habitude de gagner simplement parce qu'ils sont plus nombreux que leurs adversaires. (Il désigna un bataillon de soldats en uniforme reconnaissables à leur bannière verte.) C'est tout ce qui reste de l'armée de Maharta, qui s'est rendue pratiquement en l'état après la chute de la cité. C'est leur seul corps d'infanterie lourde. Les autres soldats à pied sont des mercenaires dont les chevaux sont morts, quand ils n'ont pas été abandonnés en chemin. Ces guerriers-là ne leur servent à

rien, sinon à s'engouffrer dans une brèche une fois qu'elle a été percée.

Erik se gratta le menton, que recouvrait une barbe de quatre jours.

— Je crois comprendre, mais je me trompe peut-être. Vous êtes en train de dire qu'ils auraient dû poster leurs hommes différemment ? demanda le magicien.

— En effet. Leur cavalerie va devoir mener une charge sur un terrain vallonné ; quant à leur infanterie lourde, ils ont visiblement l'intention de l'envoyer attaquer la zone la mieux défendue de nos lignes. On dirait que le reste de leur armée va devoir traverser un terrain à découvert où nos catapultes et nos archers vont les réduire en bouillie.

— Je vois.

Erik sourit.

— Non, vous essayez juste d'être poli. Disons que si j'étais eux, je placerais ma cavalerie au centre, pour couvrir mes soldats en tirant sur les artilleurs ennemis. Pendant ce temps-là, j'enverrais mon infanterie lourde attaquer au nord de notre position. (Il désigna un point sensible dans sa ligne de défense, un étroit ravin où il n'avait eu ni le temps ni le matériel nécessaires pour construire de véritables fortifications.) Si je pouvais ouvrir une brèche à cet endroit-là, le reste de mon armée n'aurait plus qu'à s'y engouffrer pour faire des ravages dans les rangs de mes adversaires.

— Espérons que ça ne leur viendra pas à l'idée.

— Ça devrait, répondit doucement Erik. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi ils n'y pensent pas. (Brusquement, il ajouta :) Envoyez un message à Greylock, si c'est possible. Dites-lui que ce rassemblement n'est qu'une feinte pour nous pousser à concentrer nos forces à cet endroit. Ils vont sûrement essayer d'attaquer un autre point de nos lignes.

D'Lyes sourit, bien qu'il eût l'air fatigué.

— Je vais essayer.

Sans attendre qu'il réussisse, Erik envoya des messagers prévenir les soldats massés au nord, au sud et à l'est de sa position.

— Je suis désolé, annonça le magicien en secouant la tête. Je n'arrive plus à me concentrer.

— Vous avez fait de votre mieux. Il faut que vous sachiez que demain, nous abandonnons cette position. Je crois qu'il serait plus sage que vous partiez dès maintenant, comme ça, vous atteindrez un endroit sûr avant le coucher du soleil. Dites au quartier-maître que je vous autorise à prendre un cheval.

— C'est que je ne sais pas monter, capitaine.

Ce dernier regarda par-dessus son épaule.

— Vous ne connaissez pas un sort qui vous permettrait de vous déplacer rapidement ?

— Hélas, non.

Des trompettes retentirent au bas de la colline.

— Dans ce cas, je vous suggère de vous mettre en route et de faire une partie du chemin à pied. Si vous n'arrivez pas à rejoindre un camp ami, trouvez-vous un endroit abrité où passer la nuit. Demain matin, le chariot transportant les blessés devrait vous rattraper ; faites-lui signe, le conducteur vous prendra à son bord. Je le préviendrai pour qu'il ne soit pas surpris.

— Je ne peux pas rester ?

Une autre trompette retentit. Erik dégaina son épée et tourna les talons.

— Je ne vous le conseille pas. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser…

Une flèche passa au-dessus de sa tête, sans doute tirée au hasard par un assaillant trop anxieux. Le jeune homme regarda par-dessus son épaule et vit le magicien partir en courant avec une ardeur toute renouvelée. Il prit le temps de rire de cette scène cocasse, puis il se concentra à nouveau sur le sanglant labeur qui l'attendait.

— Très bien ! s'exclama-t-il d'une voix forte. Archers, mettez en joue et attendez mon signal.

Une voix familière, celle du sergent Harper, s'éleva derrière lui.

— Allons, capitaine de la Lande Noire, c'est quoi ces manières ? Avec votre permission… (Il se retourna et lança à pleins poumons :) Le premier bâtard qui laisse filer une flèche

sans mon autorisation devra descendre là-dedans pour me la rapporter ! Compris ?

Erik sourit de nouveau, car il n'avait jamais su tyranniser ses troupes. De ce fait, il se réjouissait d'avoir sous ses ordres des individus comme Harper ou Alfred.

Puis il reprit son sérieux car ses adversaires venaient de se lancer à l'assaut de sa position.

Erik accueillit la tombée de la nuit avec soulagement. Les envahisseurs se repliaient en ce moment même au bas de la colline mais ils laissaient derrière eux des hommes épuisés. Il s'était trompé en croyant qu'il ne s'agissait que d'une feinte. En réalité, s'il tenait encore cette position, c'était grâce à l'incompétence des ennemis, qui étaient directement montés à l'assaut de la colline. Ils avaient commencé par essuyer les tirs incessants des archers du royaume, puis ils s'étaient fait décimer par les courtes lances souples à pointe de fer que les soldats d'Erik avaient appris à lancer. Des centaines d'envahisseurs mouraient chaque fois qu'ils voulaient conquérir un mètre supplémentaire ; pourtant ils avaient quand même réussi à atteindre la première tranchée.

Les fortifications consistaient en une série de tranchées et de barricades creusées ou édifiées à flanc de colline. Ainsi, dès que les assaillants étaient obligés de se regrouper à cause du terrain accidenté, ils se retrouvaient pris sous le tir croisé des archers et des artilleurs. Lorsque les survivants de la première vague d'envahisseurs avaient atteint le premier obstacle, ils s'étaient trouvés face à un haut remblai de terre compacte couronné de pieux en bois très pointus. Ces derniers n'avaient pas provoqué beaucoup de dégâts mais avaient ralenti les assaillants en les obligeant à manœuvrer prudemment.

De nouveau, les troupes de la reine Émeraude avaient constitué des cibles parfaites pour les défenseurs du royaume. Mais il ne cessait d'en arriver davantage. Au bout d'une heure, Erik ne sentait déjà plus ses bras ; malgré tout il avait continué à se battre. À un moment donné, quelqu'un – un écuyer ou un gamin de la ville, il ne savait pas très bien – était passé avec un seau d'eau et une louche en fer-blanc, profitant d'un court

moment de répit pour donner à boire aux soldats. Erik avait bu rapidement avant de reprendre le combat quelques instants plus tard.

Pendant des heures qui lui avaient paru durer une éternité, il s'était battu ainsi, frappant les assaillants dès que leurs têtes apparaissaient de l'autre côté de la redoute. Puis l'ennemi avait pris la fuite, peu désireux de poursuivre son attaque alors que le soleil commençait à sombrer derrière l'horizon.

Des torches furent allumées, plus pour rassurer les hommes que par réel besoin – la nuit mettait un certain temps à s'installer en cette période de l'année. Les personnes qui s'étaient enrôlées comme infirmiers – les pages et les écuyers ou les gamins et les vieillards de la région – passèrent dans les rangs pour apporter de l'eau et des vivres aux survivants. Puis ils emmenèrent les blessés et les morts.

Erik s'assit à l'endroit même où il avait combattu toute la journée, sans se soucier du cadavre d'un soldat de Novindus qui gisait dans la poussière à côté de lui. Lorsqu'un gamin lui apporta de l'eau, il n'en but qu'une gorgée et lui demanda de distribuer le reste à ses compagnons.

Bientôt, une estafette lui apporta un message. Après l'avoir lu, Erik se demanda s'il allait réussir à bouger, tant il se sentait fatigué. Puis il s'exclama d'une voix forte :

— Nous avons ordre de nous replier !

Comme par magie, le sergent Harper apparut à ses côtés.

— On bat en retraite, capitaine ?

— C'est ça.

— On doit rejoindre notre prochaine position ?

— Exactement.

— Ça veut dire qu'on va pas beaucoup dormir cette nuit, pas vrai ?

— Je suppose que non, admit Erik. Où voulez-vous en venir, sergent ?

— Oh, nulle part, capitaine. Je voulais juste m'assurer que j'avais bien compris les ordres.

Erik dévisagea ce vieux rusé de Harper d'un œil torve.

— Je pense que vous les comprenez parfaitement, sergent.

— Bah, vous faites comme vous voulez, capitaine. C'est juste que nos gars ont passé une demi-journée à se battre et qu'ils ont pas encore avalé une goutte d'eau ou une bouchée de pain. Mais du moment que c'est pas moi qui leur demande de ramasser leurs affaires et de se mettre en route sans prendre le temps de souffler…

Erik s'aperçut alors que ses hommes étaient sur le point de s'effondrer.

— Je pense qu'on peut prendre le temps de manger avant de partir.

— C'est gentil, capitaine. Ça nous laissera un peu de répit pour traîner les cadavres à l'écart et charger les blessés dans les chariots. Vous avez pris une sage décision.

Erik s'assit de nouveau et laissa Harper s'en aller.

— Dire que j'ai le culot de me prendre pour un officier ! marmonna-t-il dans sa barbe.

La retraite fut plus difficile qu'Erik l'aurait imaginé. Bien qu'ils aient mangé et pris deux heures de repos, ses hommes étaient épuisés lorsqu'ils prirent la route de l'Est.

Erik recensa ses troupes et s'aperçut qu'il commençait à retrouver les recrues qu'il avait entraînées au cours des deux dernières années. Deux compagnies de vétérans notamment venaient d'arriver du nord.

Ils lui apprirent que l'ennemi avait réussi à enfoncer le flanc nord mais que la brèche avait été refermée. Toutefois, un régiment d'au moins trois cents envahisseurs se trouvait livré à lui-même du mauvais côté des lignes de défense. S'il s'aventurait dans cette direction, il risquait de faire des ravages parmi les petites compagnies. Erik envoya donc ses meilleurs éclaireurs au nord en priant pour que les envahisseurs tombent plutôt sur l'un de ses gros bataillons.

Juste avant le lever du soleil, il rattrapa un marcheur solitaire.

— Bonjour magicien, lui dit-il.

— Bonjour capitaine. Je me suis caché sous un petit rocher en attendant qu'un chariot passe me prendre, et voilà que c'est

toute l'armée qui vient me chercher, déclara Robert d'Lyes, très pince-sans-rire.

— Je vous avais dit qu'on allait se replier, rétorqua sèchement Erik. Simplement, je ne pensais pas qu'on partirait si tôt.

— C'est ce que je vois. Quelles nouvelles du front ?

— Si seulement je le savais. Jusqu'ici, on s'en est bien sortis, mais la dernière attaque m'a prouvé à quel point nous sommes en infériorité numérique.

— Parviendrez-vous à retenir les envahisseurs ?

— Il le faut, on n'a pas le choix.

Ils virent apparaître le village de Wilhemsburg, où brillait de la lumière. En entrant dans le bourg, ils s'aperçurent qu'il était entièrement occupé par des militaires. Ses habitants avaient été évacués plusieurs jours auparavant. En effet, lorsque les soldats d'Erik auraient pris une journée de repos pour panser leurs blessures, ils abandonneraient le village en y mettant le feu.

Une petite silhouette courut à la rencontre d'Erik.

— Capitaine de la Lande Noire !

Le jeune homme reconnut le page de Krondor, en dépit de la crasse qui maculait son tabard.

— Oui… Quel est ton nom ?

— Samuel, capitaine. Une dame m'a demandé de vous donner ça.

Erik prit le billet et renvoya le gamin. Le message ne contenait que quelques lignes d'une écriture simple : « Suis partie à Ravensburg rejoindre ta mère. Je t'aime. Kitty. »

Erik fut soulagé d'apprendre que sa jeune femme était bien arrivée jusqu'à Wilhemsburg et qu'elle se trouvait sûrement à l'*Auberge du Canard Pilet*, où lui-même avait grandi. Il se tourna vers le magicien épuisé.

— Allons manger un morceau, voulez-vous ?

— Excellente idée.

Ils se rendirent au *Soc de Charrue*, l'auberge où Erik avait fait la connaissance du caporal Alfred et du cousin de Roo, Duncan. Du coup, il se demanda où pouvait bien être son ami d'enfance.

À l'intérieur, la salle commune était comble. On l'avait divisée en deux pour y établir une infirmerie de fortune où des couvertures jonchaient le sol. L'autre moitié était remplie de soldats affamés qui se jetaient sur les assiettes dès qu'elles apparaissaient sur le comptoir, sans se soucier de leur contenu.

Un caporal dont Erik ignorait le nom s'avança à la rencontre des deux hommes.

— Nous avons quelques chambres à l'étage pour les officiers, capitaine. On vous fera monter de quoi manger.

— Merci, caporal.

Erik emmena Robert à l'étage et ouvrit la porte de la première chambre. Un officier revêtu du tabard de la cité d'Ylith s'y trouvait déjà, endormi à même le sol. Deux autres soldats prenaient leur repas à côté de lui et levèrent les yeux vers Erik. D'un geste, ce dernier s'excusa de cette intrusion et referma la porte. Puis il se rendit jusqu'à la pièce suivante, qui était vide.

Elle ne contenait que deux paillasses faites de couvertures en laine cousues bout à bout et remplies de foin. Un véritable matelas de plume n'aurait pas paru plus attirant à Erik qui eut du mal à ôter ses bottes. Le temps qu'il y parvienne, le caporal arriva avec deux bols en bois remplis de ragoût fumant et deux grandes chopes de bière. Erik sentit sa fatigue s'envoler et se mit à saliver. Cependant, il n'en oublia pas pour autant ses responsabilités. Comme le caporal faisait mine de s'en aller, il le retint.

— Veillez à ce que l'on vienne me réveiller une heure avant l'aube.

— À vos ordres, capitaine.

— Je ne vous envie pas une nuit aussi courte après la journée que vous venez de passer, fit remarquer Robert après le départ du soldat.

— Inutile d'envier qui que ce soit, magicien, puisque vous devrez vous lever à l'aube, vous aussi.

— Je suppose que c'est nécessaire ?

— Oui, nous devons évacuer le village avant l'arrivée des envahisseurs. C'est la partie la plus difficile de notre mission, toujours garder une longueur d'avance sur l'ennemi. Lorsqu'il se

présentera à Wilhemsburg, il ne doit y trouver que cendres et ruines.

— Quel gaspillage !

— On gaspillerait encore davantage en laissant aux envahisseurs de quoi les aider dans leur campagne.

— Oui, j'imagine. (Le magicien avala quelques cuillerées de ragoût avant d'ajouter :) Pug nous a prévenus que la situation était désastreuse. Il n'est pas rentré dans les détails mais il a précisé que la souveraineté du royaume n'était pas seule en jeu. Est-ce vrai, ou s'agit-il d'une exagération ?

— Je ne suis pas autorisé à le révéler, répliqua Erik entre deux bouchées. Disons simplement qu'aucun de nous ne peut se permettre de perdre cette guerre, ajouta-t-il après avoir descendu une grande gorgée de bière. Non, vraiment, aucun de nous.

Robert s'adossa au mur et étendit ses jambes.

— Je ne suis pas habitué à marcher autant.

— Je vous ai proposé un cheval.

— Pour être franc, ces bêtes me terrorisent.

Erik dévisagea son interlocuteur et éclata de rire.

— J'ai passé toute ma vie à m'occuper de chevaux, alors vous m'excuserez, mais je trouve ça drôle.

Robert haussa les épaules.

— Beaucoup de gens ont peur des magiciens, alors je peux comprendre.

Erik hocha la tête.

— Quand je n'étais qu'un gamin et que je vivais encore à Ravensburg, j'aurais sûrement eu peur de vous, moi aussi. Mais j'ai vu tellement de choses ces dernières années que j'ai choisi de ne plus me soucier que de celles que je peux affronter une épée à la main. Je préfère laisser les dieux, les prêtres et les magiciens s'occuper du reste.

— Voilà un discours digne d'un sage, commenta Robert avec un sourire endormi. J'espère que vous ne trouverez pas ça trop impoli, mais je crois que je vais dormir un peu, ajouta-t-il en posant son bol et sa chope.

Sa tête venait à peine d'effleurer l'oreiller qu'il ronflait déjà.

Erik termina sa bière et s'allongea à son tour. Une minute seulement lui parut s'être écoulée entre le moment où il ferma les yeux et celui où le jeune caporal lui secoua l'épaule en disant :

— Capitaine, il est l'heure de vous lever.

Roo fit signe à ses compagnons de s'arrêter. Luis, à demi conscient, était couché en travers de l'encolure de son cheval, qu'il entourait de ses bras. Roo lui avait attaché les pieds aux étriers de sa monture pour éviter qu'il tombe. Du sang suintait toujours de sa blessure et il était clair qu'il ne survivrait pas à une autre nuit sur la piste. Il lui fallait du repos et de meilleurs soins que ceux que ses compagnons lui prodiguaient en pleine nature avec les moyens du bord.

Willem montait le deuxième cheval, les bras passés autour de la taille du petit Helmut, tandis que les deux petites filles, Natally et Abigail, chevauchaient le troisième. Roo, Karli et Helen marchaient en tirant les animaux par la bride.

Le matin précédent, ils avaient quitté la grotte afin de trouver un passage sûr qui les amènerait sur la route du Nord. A deux reprises, ils s'étaient retrouvés face à un obstacle infranchissable dans les bois. Roo avait suivi son plan, prenant la direction de l'est quand il ne pouvait plus aller vers le nord et inversement.

À un moment donné, ils s'étaient trouvés dans l'incapacité d'avancer dans l'une ou l'autre direction. Le jeune homme avait alors choisi de tenter sa chance à l'ouest, où il avait retrouvé un sentier menant vers le nord.

Il venait d'ordonner une halte parce qu'il avait entendu des cavaliers. Ils semblaient encore loin, mais suffisamment proches en tout cas pour qu'il décide de chercher un endroit où se cacher.

— Attendez là, ordonna-t-il à voix basse.

Il donna à Helen les rênes du cheval de Luis. Puis il dégaina son épée et s'éloigna d'un bon pas à la recherche d'une butte d'où il disposerait d'un meilleur point de vue.

Il aperçut une petite crête à l'est et grimpa jusqu'à son sommet, qui en cachait un autre, relativement dégagé. Les sons

se répercutaient en écho, mais il resta immobile pendant un moment, ce qui lui permit de comprendre que les cavaliers se trouvaient au nord de sa position.

— Merde, murmura-t-il.

Il se hâta de rejoindre ses compagnons. Les enfants observaient un profond silence, en réaction à la peur évidente que leurs parents tentaient de dissimuler.

— Il y a une grosse bande de cavaliers au nord, annonça Roo.

— Sur le chemin dont vous nous avez parlé ? demanda Helen.

— Je crois, oui.

— Qu'allons-nous faire ? l'interrogea Karli.

— Continuer à avancer en silence en priant pour que ce soit la cavalerie du royaume.

Sa femme gérait la situation bien mieux qu'il s'y était attendu. Il admirait la volonté dont elle faisait preuve en mettant de côté sa propre peur pour protéger ses enfants.

Il jeta un coup d'œil à Luis qui somnolait, à peine capable de se tenir assis. De la sueur coulait sur son visage en dépit de la fraîcheur matinale ; sa blessure avait dû s'infecter et lui donner la fièvre.

— Il faut absolument qu'on emmène Luis chez un guérisseur, affirma Roo.

Karli et Helen acquiescèrent. Ils se remirent en route, cheminant lentement dans le sous-bois. Une demi-heure plus tard, Roo s'arrêta de nouveau et inspecta la clairière dans laquelle ils se trouvaient.

— Je connais cet endroit.

— Vraiment, tu sais où nous sommes ?

— Karli, c'est ici que ton père, Erik et moi avons campé au cours de notre voyage. Nous l'avons rencontré à une demi-journée de marche à l'est. (Il réfléchit.) Mince ! On a dû se tromper à un moment donné, parce qu'on allait vers le nord-ouest au lieu du nord. On n'est pas aussi loin que je l'espérais.

— Pourquoi, où sommes-nous ? demanda Helen.

— À environ une journée de marche d'une route qui bifurque vers Wilhemsburg.

Karli baissa la voix :

— Luis ne tiendra pas une journée supplémentaire sur ce cheval.

— Je sais, mais nous n'avons pas le choix, répliqua son mari.

Il leur fit traverser la clairière. Non loin de là se trouvait le chemin qu'il cherchait depuis le début. Des empreintes de sabots montraient que la patrouille qu'il avait entendue était passée par là. Roo fit signe à ses compagnes de le suivre.

La journée s'écoula sans incidents. Peu avant le coucher du soleil, ils sortirent des bois et trouvèrent une ferme abandonnée, un bâtiment trapu en pierre et en rondins couronné d'un toit recouvert de mottes de terre et d'herbe.

— Nous n'avons qu'à passer la nuit ici, déclara le jeune homme. La route qui mène à Wilhemsburg est encore à une heure de marche, à l'est de la ferme.

Ils détachèrent Luis et le portèrent à l'intérieur, où ils l'allongèrent en douceur sur une paillasse remplie de foin. Roo emmena les chevaux dans la grange déserte, leur ôta leur selle et leur apporta du foin. À l'armée, il avait appris que si le foin était pourri, les bêtes risquaient d'attraper la colique et d'en mourir, mais ce fourrage lui paraissait encore comestible. Il referma la grange et rentra dans la petite maison.

Helen examinait l'épaule de Luis.

— Il faut nettoyer sa blessure, annonça-t-elle.

Roo regarda autour de lui, sans rien trouver.

— Je vais aller voir s'il y a un puits.

Il sortit dans la cour derrière la ferme et trouva le puits, ainsi qu'un seau. Il puisa de l'eau fraîche et la porta à l'intérieur.

— Regardez ce que j'ai trouvé, déclara Karli en montrant un petit sachet. C'est du sel. Il a dû tomber quand les habitants de cet endroit ont pris la fuite.

— Ça peut aider, convint Roo en lui prenant le sachet des mains.

— Est-ce qu'on peut faire un feu ? demanda Willem.

— Non. Même si nous camouflons les flammes, la fumée risque d'attirer les voleurs.

— Si je pouvais faire bouillir de l'eau, rétorqua Helen à voix basse, je pourrais mieux nettoyer la blessure de Luis.

— Je sais, répondit Roo en lui tendant le sel. Que chacun boive. Ensuite, quand le seau sera à moitié vide, versez-y le sel et nettoyez sa blessure avec. (Il jeta un coup d'œil à son ami inconscient.) Ça va faire un mal de chien mais je ne crois pas qu'il s'en rendra compte. Je vais essayer de trouver de quoi lui faire un cataplasme.

Il sortit à nouveau en rasant les murs, car il ne voulait pas risquer d'être repéré par quelqu'un empruntant la route. Il passa en courant à côté de la grange et longea les champs désormais déserts avant de rentrer dans les bois. Il avait aperçu plusieurs types de mousse sur des rochers en venant. Nakor avait montré aux membres de la compagnie de Calis comment en faire un cataplasme ; Roo regrettait de ne pas y avoir prêté plus attention, mais il croyait savoir ce dont il avait besoin.

Au bout d'une heure de recherche, alors même que la nuit tombait, Roo trouva la mousse semblable à une toile d'araignée dont il avait besoin. Elle s'accrochait à des troncs d'arbre et à des rochers au bord d'un cours d'eau. Il en ramassa autant qu'il pouvait en porter puis s'empressa de regagner la ferme.

Karli et Helen avaient fini de nettoyer l'épaule de Luis à l'eau salée.

— Il n'a pas bougé, lui apprit Helen.

— C'est sans doute mieux pour lui, répondit Roo.

Le visage de son ami était toujours en sueur. Quant à sa blessure, elle avait perdu sa croûte de sang séché et se trouvait à nu.

— Il va falloir refermer cette plaie.

— J'ai des aiguilles, intervint Karli.

— C'est vrai ? s'étonna son mari.

La jeune femme souleva sa robe.

— Les aiguilles coûtent cher ; nous avons dû tout laisser derrière nous, mais je me suis dit que je pouvais au moins emporter ça.

Elle déchira une couture et sortit de l'ourlet de sa jupe un petit paquet de cuir, qu'elle ouvrit pour le présenter à Roo. Il contenait six belles aiguilles en acier.

— Je suis ravi que la couture te tienne à cœur à ce point. Tu n'aurais pas du fil, aussi, par hasard ?

— Ça, c'est facile, répliqua Helen.

Elle se mit debout et souleva l'ourlet de sa robe pour tirer sur l'un de ses jupons, qui tomba à ses pieds. Elle le prit et déchira le tissu d'un coup de dents. Puis elle commença à tirer sur les fils ainsi dégagés.

— De quelle longueur avons-nous besoin, Roo, à votre avis ?

— Quarante-cinq centimètres environ.

Helen prit une aiguille et s'en servit pour isoler le fil qu'elle voulait utiliser. Puis elle le prit entre le pouce et l'index et tira dessus. Roo s'attendait à ce que le fil se casse, mais il vint tout seul, à sa grande surprise. La jeune femme en sortit quatre-vingt-dix centimètres environ et mordit de nouveau dans le tissu pour couper le fil à hauteur de l'ourlet. Elle l'enfila ensuite sur l'aiguille qu'elle tendit à Roo.

— J'espère que je sais ce que je fais, marmonna ce dernier. Que l'une d'entre vous lui tienne la tête et l'autre les pieds. Il pourrait essayer de bouger.

Les deux femmes obéirent. Helen attrapa les jambes de Luis tandis que Karli posait les mains sur les épaules du blessé en veillant à ne pas toucher la plaie que Roo entreprit de recoudre.

Luis fut fiévreux toute la nuit mais reprit suffisamment conscience pour boire un peu d'eau. À un moment donné, ses compagnons durent lui tenir les mains pour l'empêcher de se gratter et d'ôter le cataplasme que Roo avait posé sur sa blessure.

Karli et Helen allèrent s'asseoir dans un coin de la pièce avec les enfants et firent de leur mieux pour dormir un peu. Roo s'allongea quant à lui en travers du seuil, son épée à la main.

Le lendemain matin, Luis paraissait déjà plus en forme.

— Je crois que sa fièvre est tombée, annonça Roo.

— Est-ce prudent de le déplacer maintenant ? demanda Helen.

Le jeune homme serra les dents.

— Non, mais nous ne pouvons pas rester ici. Si les soldats qui nous ont devancés hier appartenaient à la cavalerie du royaume, les envahisseurs ne tarderont pas à arriver. Si en

revanche les cavaliers appartenaient à l'armée de la reine, nous sommes déjà derrière leurs lignes.

— Je peux monter à cheval, chuchota Luis en ouvrant les yeux.

— Si seulement nous avions quelque chose à manger, déplora Karli. Il en a besoin pour reprendre des forces.

— Avec un peu de chance, nous arriverons à Wilhemsburg vers midi et nous mangerons à nous en faire éclater la panse.

Roo adressa un grand sourire aux enfants qui essayèrent de le lui rendre.

Ils sellèrent les chevaux et réussirent, non sans difficulté, à monter Luis sur le dos de sa monture.

— Tu veux que je t'attache de nouveau aux étriers ? demanda Roo à son ami.

— Non, répondit le Rodezien aveuglé par le soleil matinal. Ça va aller. Qu'est-ce que tu as fait à mon épaule ? ajouta-t-il en regardant le gros bandage qui recouvrait sa blessure.

— On l'a nettoyée à l'eau salée et on y a mis un cataplasme. Comment tu te sens ?

— Ça me démange comme c'est pas permis.

— Je pense que c'est une bonne chose, dit Roo.

— Seulement si c'est quelqu'un d'autre que toi que ça démange, répliqua Luis en s'agrippant à la crinière de sa monture.

Roo prit les rênes de l'animal. Comme la veille, Karli et Helen mirent les enfants sur les deux autres chevaux et Roo emmena tout ce petit monde vers l'est.

Erik traversa rapidement le village sur sa monture en criant :

— Brûlez tout !

Les soldats postés à la lisière occidentale de Wilhemsburg parcoururent le bourg à leur tour en jetant des torches sur leur passage. Bientôt, il ne resterait plus des gros bâtiments de pierre que leurs quatre murs, car on avait placé des balles de foin à l'intérieur. Quant aux maisons couronnées d'un toit de chaume, elles prirent feu facilement.

Lorsqu'Erik sortit de Wilhemsburg, la première moitié était déjà la proie des flammes. Il attendit que sa compagnie au

complet évacue le village, puis il donna l'ordre de se mettre en marche.

Avant même le lever du soleil, les soldats cantonnés à Wilhemsburg avaient commencé à partir vers l'est en direction d'une série de crêtes qu'ils avaient ordre de défendre pendant une semaine si possible. Plus ils allaient se rapprocher de la Lande Noire, plus ils rencontreraient de bourgs comme celui-là : Wolfsburg, Ravensburg, Halle et Gotsbus. Ils fourniraient aux défenseurs un appui appréciable, mais ils devraient ensuite les incendier avant de se retirer.

Robert d'Lyes rejoignit Erik. Il paraissait visiblement très maladroit sur la jument qu'on lui avait donnée.

— Comment ça se passe ? demanda Erik.

— Pas très bien. La seule chose qui m'ait convaincu d'essayer, capitaine, c'est que je n'avais pas envie de marcher encore toute une journée sous cette chaleur écrasante.

Erik sourit.

— Cette jument a bon caractère. Évitez de lui scier la bouche avec le mors, faites attention à elle et elle prendra soin de vous. Rappelez-vous, ne relevez pas trop les talons.

Sur ce, le jeune homme éperonna sa monture et s'éloigna. Le magicien fit de son mieux pour ne pas se laisser trop distancer.

Roo était acculé à la paroi du ravin et tenait son épée levée, près de sa poitrine. Le désespoir avait bien failli submerger son petit groupe lorsqu'ils avaient aperçu, depuis la route, la fumée qui s'élevait de Wilhemsburg. Roo n'avait pas besoin d'être en vue du village pour savoir qu'on l'avait incendié.

Ils s'étaient arrêtés pour discuter de ce qu'il fallait faire : prendre le risque de contourner la ville en flammes pour essayer de rattraper l'armée du royaume ou retourner au nord sur la route peu utilisée qui menait à Ravensburg. Ils n'avaient pas encore pris leur décision qu'un cri au-delà d'une vaste clairière leur avait appris qu'ils avaient été repérés par des cavaliers.

Aussitôt, Roo avait emmené ses compagnons terrorisés dans le sous-bois en leur recommandant de se hâter. Il avait trouvé un ravin qui était vite devenu plus profond, tournant d'abord vers le nord avant de prendre la direction de l'est. Tout le long

du chemin, il n'avait cessé de les houspiller pour qu'ils aillent plus vite. Puis il était revenu sur ses pas, son épée à la main. Luis l'avait suivi, armé de sa dague. Le malheureux était encore faible et désorienté, mais il voulait se battre.

Tandis que Karli, Helen et les enfants se recroquevillaient tout au bout du ravin, le long d'un à-pic rocheux, en s'efforçant de calmer les chevaux, Luis et Roo se postèrent juste derrière le premier tournant.

Des voix leur parvinrent non loin de là. Elles s'exprimaient dans la langue de Novindus. Luis hocha la tête et fléchit son pouce sur la poignée de sa dague.

On entendit alors des chevaux approcher. Roo s'accroupit, le dos pressé contre le flanc du ravin. Les voix se firent plus fortes :

— Y a des traces dans la boue. Elles ont l'air fraîches.

— Baisse d'un ton. Tu veux les faire fuir ou quoi ?

Le premier cavalier apparut au détour du chemin. Il regardait par-dessus son épaule en s'adressant à son camarade :

— Quand tu m'auras payé ce que tu me dois, tu pourras me donner des ordres, espèce de…

Roo bondit en avant et enfonça son épée sous l'aisselle droite de l'individu, à un endroit fragile et exposé. Cette soudaine attaque fit perdre conscience au mercenaire que Roo n'eut aucun mal à jeter à bas de sa monture.

Le cheval broncha et passa au galop à côté de Luis.

— Qu'est-ce que tu disais ? demanda l'autre cavalier.

Roo aperçut une dague à la ceinture de sa victime. Il la prit et la lança à Luis. Ce dernier réussit, en dépit de sa fatigue et de sa blessure, à mettre sa propre dague entre ses dents et à rattraper l'autre sans faillir.

Il fit tournoyer l'arme en l'air, la rattrapa par la pointe et recula le bras derrière l'oreille. Puis il lança la dague au moment précis où le deuxième cavalier apparut à son tour.

— Hé, je t'ai demandé…, dit l'individu juste avant que la lame s'enfonce dans sa gorge.

Il émit des gargouillis lorsque Roo le jeta à bas de sa selle. Le jeune homme traîna le cadavre à côté du premier et donna une

claque sur la croupe du cheval pour l'envoyer rejoindre l'autre, qui avait dû s'arrêter auprès de Karli et d'Helen.

Roo regarda Luis et lui fit signe de le suivre. Ensemble, ils retournèrent auprès des deux femmes et des enfants.

— Ils seront là d'une minute à l'autre, annonça Roo.

— Qu'est-ce qu'on fait ? lui demanda Karli.

Roo désigna la paroi rocheuse, haute de trois mètres cinquante.

— Il faut grimper là-haut. Ils ne pourront pas nous suivre.

Sans attendre, il commença à escalader les rochers. Lorsqu'il arriva en haut, il aperçut d'autres cavaliers entre les arbres, qui s'interpellaient pour savoir où étaient passés leurs deux camarades. Roo fit signe à Willem de grimper à son tour et tendit les mains afin qu'Helen, qui était plus grande que Karli, puisse lui tendre Helmut. Le plus jeune des quatre enfants fit la moue comme s'il allait se mettre à pleurer.

— Non, bébé, s'il te plaît, pas maintenant, lui dit Roo en le prenant dans ses bras.

Mais au même moment, l'enfant laissa échapper un hurlement pitoyable, comme s'il ne pouvait plus supporter la peur, la faim et la fatigue accumulées depuis trois jours. Luis se retourna aussitôt vers l'entrée du ravin et prit sa dague, car les cris des cavaliers répondirent aux pleurs d'Helmut.

Abigail et Natally escaladèrent maladroitement les rochers, poussées par leurs mères. Willem termina l'escalade sans aide. Luis leva les yeux, le front couvert de sueur.

— Je n'y arriverai pas.

— Grimpe ! l'encouragea son ami. Ce n'est pas très haut.

Luis n'avait plus qu'une main valide et elle était du côté de son épaule blessée. Il leva les bras, serra les dents et tira sur son corps. Lorsqu'il eut trouvé des prises pour ses pieds, il prit une profonde inspiration. Puis il essaya de se soulever à nouveau, sa main valide crispée sur les roches, l'autre frottant inutilement contre la paroi. Roo se pencha et lui prit le poignet.

— Je te tiens !

Mais Luis, plus corpulent que lui, pesait sur ses bras tel un poids mort.

— Lâche-moi, murmura le Rodezien, presque à bout de souffle. Je n'y arriverai pas.

— Si, tu vas y arriver, bon sang ! s'exclama Roo en tirant de toutes ses forces.

Mais il savait que ça ne suffirait pas. Luis tenta à nouveau de grimper, sans faire beaucoup de progrès. Au même moment, deux cavaliers débouchèrent au fond du ravin.

— Ils sont là ! s'écria l'un d'eux.

— Laisse-moi ! supplia Luis. Va-t'en !

— Non ! (Roo cria à l'adresse d'Helen et de Karli :) Allez-vous mettre à couvert sous les arbres avec les enfants !

Puis il tira à nouveau tandis que Luis s'efforçait de l'aider. Au même moment, un cavalier s'approcha, l'épée au clair :

— C'est vous les bâtards qui ont tué Mikwa et Tugon ? On va vous régler…

Une flèche le projeta à bas de sa selle. Le deuxième cavalier subit le même sort.

Des bras costauds apparurent à côté de Roo et s'emparèrent du poignet de Luis, le soulevant sans effort au sommet des rochers. Roo se retourna et se trouva nez à nez avec un visage étrange mais d'une grande beauté.

— Vous paraissez troublé, étranger, lui dit l'elfe en souriant.

— On peut dire ça, répliqua le jeune homme, essoufflé, en s'appuyant sur ses coudes.

Un deuxième elfe fit son apparition, l'arc à l'épaule.

— Je ne sais pas si j'aurais pu tenir encore très longtemps, avoua Roo en fléchissant le bras gauche.

Un homme vêtu d'une tunique noire rejoignit les deux elfes. Son visage à la peau sombre s'éclairait d'un sourire que Roo avait appris à bien connaître.

— Ben ça alors, mec ! J'ai jamais vu deux rigolos aussi pitoyables que vous, foi de Jadow Shati !

Luis esquissa un large sourire.

— Moi aussi, ça me fait plaisir de te revoir, répliqua-t-il juste avant de s'évanouir.

— Qu'est-ce qui va pas ? demanda le sergent en s'agenouillant à côté de son ancien camarade.

— Son épaule, expliqua Roo. Il a été blessé, mais ça s'est enflammé. Il a perdu beaucoup de sang, le truc habituel.

— Nous allons nous en occuper, promit l'elfe. Mais d'abord, on ferait mieux de vous emmener loin d'ici, vous et vos enfants.

— Je m'appelle Rupert Avery, annonça le jeune homme en se relevant.

— Et moi, Galain. J'ai un message à délivrer à votre général Greylock.

— Il est passé général ? Il y a encore eu du changement.

— Plus que tu peux l'imaginer, répliqua Jadow. Allons, mettons un peu de distance entre nous et ces cavaliers, qu'on puisse discuter un peu.

— Combien d'hommes as-tu amenés avec toi ? demanda Roo en marchant entre son ami et Galain.

— Six elfes d'Elvandar et une compagnie légère.

Roo savait que ce genre de compagnie se composait de dix pelotons comprenant six soldats chacun.

— Où sont-ils ?

— Cantonnés à huit cents mètres. Nos amis les elfes ont une oreille remarquable ; ils nous ont appris qu'il y avait des chevaux par ici, alors je me suis dit que j'allais venir vérifier ce qui se passait. (Jadow posa la main sur l'épaule de Roo.) On va à Ravensburg. T'as envie de te joindre à nous ?

Le jeune homme éclata de rire.

— Oui, merci, on a bien besoin d'un peu de compagnie. Dis-moi, t'aurais pas quelque chose à manger, par hasard ?

# Chapitre 22

# RAVENSBURG

Erik sourit.

Kitty se jeta dans ses bras en lui laissant à peine le temps de mettre pied à terre.

— J'avais si peur de jamais te revoir ! lui dit-elle.

— Et moi donc, répondit-il en l'embrassant et en la serrant contre lui. La cour de l'*Auberge du Canard Pilet* fourmillait de soldats. Nathan et Freida s'avancèrent à la rencontre d'Erik. Freida l'étreignit et son beau-père lui serra la main.

— Félicitations, dit le forgeron en souriant. Il paraît que tu es devenu capitaine et que tu t'es marié.

— Pourquoi tu ne nous as pas prévenus ? lui reprocha Freida. Quand cette gamine s'est présentée à l'auberge en disant qu'elle t'avait épousé, je l'ai cru folle. (Elle jeta un regard dubitatif en direction de Kitty.) Ensuite, on a discuté et elle a réussi à me convaincre qu'elle te connaît bien, ajouta-t-elle avec un grand sourire.

Erik rougit.

— C'est que la situation était plutôt compliquée ; il a fallu agir vite.

— C'est ce qu'elle m'a expliqué.

— Tes hommes et toi avez tous l'air fatigué, intervint Nathan. Rentrons, vous pourrez prendre un bain et vous restaurer.

— Volontiers, mais d'abord, je dois commencer à évacuer les habitants du village. D'ici deux jours, tout le monde devra avoir quitté Ravensburg.

— Tu veux qu'on parte ? protesta son beau-père.

Erik acquiesça.

— L'ennemi n'est qu'à cinq jours de marche derrière nous, peut-être même trois. Il est possible que ses escadrons soient

plus près encore. Après votre départ, nous défendrons Ravensburg le plus longtemps possible.

— Et ensuite ?

Erik baissa les yeux presque honteux.

— Nous brûlerons le village.

Nathan pâlit brusquement.

— Tu es sûr que tu sais ce que tu fais ?

— Hélas, oui. J'ai déjà incendié Wilhemsburg, Wolfsburg et une demi-douzaine d'autres bourgs.

Nathan se passa la main sur son visage à la peau parcheminée comme du vieux cuir.

— Je n'aurais pas cru revoir ça un jour.

En effet, il avait assisté au pillage de la Côte sauvage, bien des années auparavant. Erik lui serra le bras.

— Tout ce que je peux dire, c'est que c'est absolument nécessaire.

Un homme extrêmement fatigué, vêtu d'une robe grise, fit maladroitement entrer sa jument dans la cour et s'arrêta près d'Erik. Puis il mit pied à terre. Son genou gauche tremblait et paraissait avoir du mal à supporter son poids. Il se tourna vers Erik, les jambes pratiquement arquées.

— Dites-moi qu'à force, on s'y habitue ! supplia Robert d'Lyes.

Le jeune capitaine sourit.

— Mère, Nathan, je vous présente Robert. Il commence tout juste à apprendre à monter à cheval.

Nathan esquissa une grimace de sympathie.

— Venez avec moi, je vais vous verser un verre de vin pour vous soulager.

Il fit signe à son apprenti, Gunther, d'emmener la jument du magicien. Le gamin accourut, adressa un sourire à Erik et regarda sa monture d'un air interrogateur.

— Je vais encore avoir besoin d'elle un moment, expliqua l'ancien apprenti forgeron. Mais quand je reviendrai, tu pourras t'en occuper. Nathan, je vais cantonner mes hommes ici et dans toutes les autres auberges de la ville, ainsi qu'à la halle aux vignerons. Je pense qu'il y aura beaucoup de fers à remettre et de selles à réparer d'ici votre départ. À part le forgeron de ma

compagnie, vous êtes le seul à Ravensburg qui puisse réparer les armes et les armures. Vous risquez de ne pas dormir beaucoup ces prochains jours, ajouta-t-il d'un air de regret.

Nathan secoua la tête.

— Venez, Robert, je vais prendre un verre avec vous, je crois que je vais en avoir besoin.

Kitty embrassa Erik :

— Reviens vite.

Freida embrassa également son fils.

— C'est une gentille fille, Erik, même si elle est un peu bizarre quelquefois, chuchota-t-elle à son oreille.

Le jeune homme sourit d'un air malicieux.

— Et encore, tu ne connais pas toute l'histoire. Je serai de retour pour dîner. Ah, au fait, est-ce qu'on a des nouvelles de Roo ? demanda-t-il comme sa mère s'éloignait.

Freida s'immobilisa.

— Deux de ses chariots sont arrivés ici il y a quelques jours. Je crois qu'ils sont chez Gaston. Mais lui, on ne l'a pas vu. Pourquoi ?

— Eh bien, il a pris la route comme les autres réfugiés et… il a pu rencontrer des difficultés.

Freida n'avait jamais apprécié Rupert mais elle savait à quel point son fils tenait à lui.

— Je dirai une prière pour lui.

Erik sourit.

— Merci, mère.

Il se remit en selle et partit surveiller le déploiement de ses hommes, afin de se préparer à détruire la ville dans laquelle il avait passé la plus grande partie de sa vie.

— Comment tu te sens ? demanda Roo.

— Beaucoup mieux, répondit Luis, qui chevauchait à ses côtés et qui paraissait effectivement en meilleure forme.

Jadow Shati ouvrait la marche. Il se retourna et fit un clin d'œil à Roo.

— Tu rigoles, mec ! Vu que t'as bien failli le tuer avec ce cataplasme, je dirais qu'il a carrément l'air d'un ressuscité !

— Je croyais vraiment que c'était la mousse dont Nakor nous avait parlé.

Les elfes avaient retiré la bouillie fabriquée par Roo et refait un cataplasme à Luis à l'aide des bons ingrédients, cette fois.

Les soldats de Jadow avaient pris suffisamment de montures aux brigands qu'ils avaient tués pour permettre à Roo et ses compagnons de monter à cheval. Les elfes allaient à pied et menaient par la bride les chevaux sur lesquels se trouvaient les enfants, ce qui n'empêchait pas Karli et Helen de garder un œil attentif sur leur progéniture.

Le petit groupe avait préféré s'éloigner du lieu des combats avant de monter le camp. Jadow n'avait pas pris la peine de faire construire des fortifications puisque les elfes faisaient d'excellentes sentinelles. Le sergent du royaume pensait en effet qu'il valait mieux marcher deux heures de plus que de s'arrêter plus tôt pour ériger des défenses.

A deux reprises depuis leur départ, ce matin-là, on leur avait rapporté la présence d'autres compagnies faisant route vers le sud : des forces du royaume à l'est et des envahisseurs à l'ouest. Il était clair que ce petit monde se dirigeait tout droit vers la prochaine bataille. Roo connaissait suffisamment bien les environs pour en déduire qu'elle aurait lieu dans son village natal. En effet, en dehors de Ravensburg, seule Wolverton était suffisamment grande pour abriter des troupes, mais la campagne environnante n'était guère propice à une solide résistance. Les soldats du royaume allaient donc tenir leur position à Ravensburg jusqu'à ce qu'ils doivent se replier sur la Lande Noire.

— C'est encore loin, ton village ? demanda Jadow.

— On y sera dans moins d'une heure, assura Roo.

— Tant mieux, répliqua Luis. Je goûterais bien ce fameux vin dont vous me rebattez les oreilles, Erik et toi.

— Tu ne seras pas déçu, tu verras – en espérant qu'il en reste, ajouta-t-il en songeant aux nombreux soldats qui se trouvaient déjà sur place.

Dix minutes plus tard, ils arrivèrent en vue du premier camp de l'armée du royaume, situé derrière une élévation de la route – une position très facile à défendre. Au passage, ils

saluèrent les gardes qui les laissèrent continuer sans poser de questions.

Plus ils cheminaient et plus ils voyaient de soldats qui s'enterraient dans des tranchées.

— On dirait qu'ils s'apprêtent à se battre sur un front de quinze kilomètres, fit remarquer Roo.

Jadow désigna un point derrière son épaule, au nord.

— Ça fait des semaines qu'on encourage l'ennemi à venir par ici. On a laissé suffisamment d'hommes derrière nous pour s'assurer que la reine n'essayera pas de feinter et de faire demi-tour pour tenter une percée au nord.

Roo connaissait la région mieux que quiconque.

— Même s'ils arrivent à vous doubler, ils devront prendre au sud quand ils essayeront d'escalader les crêtes du Cauchemar.

— C'est bien ça, le plan, confirma Jadow.

À mesure qu'ils se rapprochaient de Ravensburg, l'activité des soldats prenait un caractère plus frénétique encore. La route qu'ils parcouraient suivait un tracé parallèle à une succession de basses collines sur lesquelles on cultivait la vigne depuis des années.

Les défenseurs du royaume étaient justement en train d'arracher les ceps dont certains étaient aussi gros qu'un arbuste. Ils les empilaient avec tout ce qui leur tombait sous la main pour former des remblais au sommet des collines. Roo n'était pas vigneron mais il avait vécu ici suffisamment longtemps pour deviner quelle perte cela représentait. Certains ceps devaient avoir plus de trois cents ans ; il serait impossible de les remplacer. Quelques viticulteurs travaillaient comme des fous dans leurs vignes, mettant de côté certains pieds dans l'espoir de les replanter un jour, lorsqu'ils reviendraient. En son for intérieur, Roo leur souhaita bonne chance.

Ils arrivèrent à Ravensburg dans le milieu de l'après-midi. Roo aperçut Erik, occupé à superviser l'édification d'une barricade en travers de la route principale. Le jeune homme agita la main à l'intention de son ami d'enfance, qui s'avança à sa rencontre.

— Roo ! Luis ! Jadow ! s'exclama-t-il, le soulagement inscrit sur son visage.

Galain attendit qu'ils aient fini de se saluer pour intervenir :

— Capitaine de la Lande Noire ?

— C'est moi, répondit Erik. Que puis-je faire pour vous ?

Galain lui tendit un rouleau de parchemin. Il le lut.

— Ce sont de bonnes nouvelles. (Il désigna une auberge de l'autre côté de la place.) Si vous avez faim, allez faire un tour dans cet établissement et dites-leur que vous venez de ma part.

— Merci, répondit Galain.

Erik désigna Karli, Helen et les enfants, toujours juchés sur leurs montures.

— Si vous vouliez bien les emmener jusqu'à l'auberge, ce serait gentil. Dites à ma mère que c'est moi qui vous envoie, madame Avery, mais ne la laissez pas donner trop de bonbons aux petits.

Karli lui sourit. Des larmes de soulagement roulèrent sur ses joues en dépit de ses efforts pour les retenir.

— Merci, Erik.

Tandis que les elfes emmenaient les deux femmes et les quatre enfants, le jeune homme se tourna vers Luis.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ton épaule ?

— C'est une longue histoire. Je te la raconterai ce soir.

Erik hocha la tête et s'adressa à Roo :

— Va donc rejoindre ta famille, on se verra plus tard. J'ai encore beaucoup à faire.

— C'est ce que je vois. À tout à l'heure.

Luis et Roo s'éloignèrent à leur tour. Erik accepta le salut moqueur de Jadow.

— Faites votre rapport, sergent.

— À vos ordres, capitaine ! répliqua Jadow en souriant.

— Ça va, ça suffit.

— Si vous le dites, capitaine !

Erik se pencha vers lui.

— Ça vous dirait de redevenir caporal, sergent ?

— Me tente pas avec des promesses que tu tiendras pas, diable d'homme.

Erik sourit.

— Alors, qu'est-ce que tu as vu ?

— Le type qui commande l'ennemi au nord, c'est un sacré bâtard du nom de Duko, le général Duko. Pour l'instant, il avance pas, il se contente de harasser les défenseurs du petit col entre Eggly et Tannerus. L'infanterie lourde du comte de Pemberton et du duc de Yabon s'est retranchée là-bas et il y a des archers de Corte postés dans les hauteurs pour empêcher l'ennemi de sortir du col. C'est des costauds, ces mecs-là ; ils sont capables de te curer les dents avec leurs flèches. Du coup, la plupart des hommes de Duko se contentent d'attaquer les barricades en travers de la piste, encore et encore. C'est un beau merdier là-haut, à ce qu'il paraît, les types s'y font hacher menu. Pour le reste, le gros des troupes ennemies fait route dans notre direction.

— A-t-on des nouvelles de Fadawah ?

— Aucune. On dirait que Sa Méchanceté Suprême colle aux basques de la salope verte. (Jadow se gratta le menton.) C'est une drôle d'invasion, mon ami, si tu vois ce que je veux dire.

— Oui, je comprends ce que tu ressens. Va donc manger un morceau. Quand tes hommes auront rejoint leur poste, tu n'auras qu'à aller prendre une nuit de repos. Je veux que tu te remettes en route avec ta compagnie pour voir ce que tu peux faire à Wolverton, le village suivant. Normalement, l'ennemi devrait le traverser, alors essaye de voir si on ne pourrait pas lui réserver quelques vilaines surprises pour les ralentir un peu.

Jadow esquissa un immense sourire.

— Ça tombe bien, c'est ma spécialité, capitaine.

— Quand tu auras terminé, reviens ici. J'ai besoin que tu supervises la compagnie volante sur notre flanc nord.

Erik salua son subordonné qui s'éloigna avec ses soixante hommes. Puis il se consacra de nouveau à son travail, mais une partie de son esprit ne pensait qu'à sa famille et en particulier à sa jeune femme, qui ne se trouvait qu'à dix minutes de lui.

L'auberge était bondée, si bien que Milo, l'aubergiste, installa Roo, Karli, Helen, Erik et Kitty dans la cuisine, autour de la table où d'ordinaire l'on préparait les repas. Les enfants avaient déjà mangé et leurs parents les avaient envoyés se coucher. Cependant, même en leur absence, il y avait si peu de

place que Kitty était assise sur les genoux d'Erik, une contrainte qui ne semblait pas beaucoup les gêner.

Erik mangea de bon appétit, car c'était son premier repas chaud depuis des jours, cuisiné par sa mère de surcroît. Milo avait ouvert plusieurs bouteilles de son meilleur vin et ne cessait de verser à boire à ses invités.

D'ailleurs, il ne savait absolument pas où il allait bien pouvoir coucher tout ce petit monde. Gunther, l'apprenti de Nathan, avait déjà accepté de partager le grenier qui lui servait de chambre avec Robert d'Lyes.

— Les enfants n'ont qu'à prendre notre chambre pour cette nuit, suggéra Freida à son mari.

— Milo leur a déjà trouvé de la place à l'étage.

— Je ne parlais pas des enfants de Roo, je pensais à Erik et à sa femme.

Le jeune homme rougit, tandis que Nathan éclatait de rire.

— Il n'est plus ce que j'appellerais un enfant, ma chérie.

— Il n'en reste pas moins mon garçon et sa femme n'est guère plus qu'une gamine. Quoi qu'il en soit, ils ont besoin d'un peu d'intimité.

— Tu sais, je vais passer la nuit à la forge de toute façon, rétorqua Nathan, alors c'est toi qui vas devoir trouver un autre endroit où dormir.

— Je n'aurai qu'à étendre une couverture sous la table et dormir là. Moi aussi, il faut que je me lève de bonne heure, parce qu'on aura encore des bouches affamées à nourrir.

Erik savait que Freida et son mari dormaient dans un petit bâtiment accolé à la forge. Autrefois, ce n'était guère qu'une cabane crasseuse, du temps où Tyndal, le premier maître d'Erik, y vivait encore. Mais Nathan et son épouse avaient réussi à transformer l'endroit en une jolie petite chambre.

— Erik, on doit vraiment partir ? demanda Milo.

Le jeune homme acquiesça.

— Oui, après-demain aux premières lueurs de l'aube. Dans quelques jours, il va y avoir une bataille ici même. Il faut qu'on retienne les envahisseurs à l'extérieur de la ville, le temps que nos flancs nord et sud se retirent. Ensuite, ce sera à eux de les

tenir pendant que nous nous replierons. Si tout se déroule comme prévu, nous les achèverons à la Lande Noire.

— Cette auberge, c'est tout ce que j'ai, soupira Milo.

— J'ai un peu d'argent de côté. Quand cette guerre sera terminée, je t'aiderai à reconstruire, promit Erik.

Milo ne paraissait pas convaincu, mais accepta de croire le jeune homme sur parole.

— Comment vont Rosalyn et le bébé ? ajouta Erik.

— Très bien. (Une expression ravie apparut sur le visage de l'aubergiste.) Elle et Randolph ont eu un deuxième enfant, un garçon à qui ils ont donné mon nom !

— Félicitations.

— Je leur ai fait savoir que tu étais de retour, même si je ne vois pas comment ils pourraient l'ignorer, avec tous ces soldats qui courent dans tous les sens en criant ton nom. Je suis surpris qu'ils ne nous aient pas encore rejoints.

— Tu sais, Randolph et sa famille doivent démonter la boulangerie pour pouvoir emmener le plus de choses possible, expliqua Erik.

— C'est vrai, mais j'imagine qu'ils auront envie de te voir avant de quitter la ville.

— De toute façon, il faut que je leur parle.

Kitty l'embrassa sur la joue.

— Tu feras ça demain.

Son mari sourit et rougit de nouveau.

— Très bien. (Il balaya la table du regard.) Bon, c'est pas tout ça, mais je dois me lever tôt demain matin.

Tout le monde éclata de rire. Erik devint écarlate, prit la main de Kitty et s'enfuit dans la cour avec elle.

— Tu t'en es bien sorti, Roo, complimenta Nathan lorsque son beau-fils fut parti.

Le jeune homme se vida les joues en poussant un soupir théâtral pour bien montrer à quel point il était soulagé.

— Maintenant que je sais que je suis encore en vie, oui, je pense que je m'en suis bien sorti.

Les autres éclatèrent de rire et commencèrent à se donner des nouvelles de leur vie respective, laissant l'environnement familier leur donner une illusion de sécurité.

Le lendemain matin, à l'aube, Roo prit place à côté de sa femme sur le siège du chariot. À l'intérieur se trouvaient Luis, Helen et les enfants.

— On se voit bientôt ? demanda le jeune homme en souriant.

Erik, assis sur sa monture, acquiesça.

— Oui, mais pas tout de suite. Si tu es malin, le temps que j'arrive à la Lande Noire, toi, tu seras déjà à mi-chemin de la Croix de Malac. En plus, tu n'as pas des propriétés ou des affaires qui t'attendent dans l'Est ?

Roo haussa les épaules.

— Je possède encore suffisamment de biens pour me maintenir à flot quand tout ça sera fini. Mais, c'est bizarre, ça m'embête de ne pas assister à la suite des événements.

Erik sourit.

— Oh, non, crois-moi, c'est mieux comme ça.

Son ami sourit à son tour.

— Tu as raison. Je vais emmener les enfants dans un endroit où ils pourront jouer, manger et prendre du poids.

Erik éclata de rire.

— Dans ce cas, va-t'en vite !

À son arrivée, Roo avait appris que deux de ses chariots avaient réussi à atteindre Ravensburg. Fidèle à sa promesse, il avait versé l'équivalent d'un an de salaire aux deux charretiers. Puis il les avait laissés s'en aller et avait offert l'un des véhicules à Milo et Nathan, gardant l'autre pour lui et sa famille.

Erik fit avancer sa jument jusqu'au deuxième chariot. Milo et Nathan étaient assis sur le siège du conducteur, tandis que Kitty, Freida, Rosalyn, son mari, Randolph, et leurs deux fils, Gerd et Milo, voyageaient à l'arrière, serrés les uns contre les autres. Erik sourit à l'aîné des garçons, qui ressemblait de plus en plus à son véritable père, Stefan de la Lande Noire. Il était assis sur les genoux de son père adoptif et posait plein de questions d'une voix excitée, s'exprimant dans la langue du royaume à la manière d'un enfant de deux ans. Quant à Rosalyn, elle tenait son bébé dans ses bras.

Erik se tourna vers Nathan :

— Quand vous arriverez à la Lande Noire, allez trouver Owen Greylock. Il vous trouvera un endroit sûr où loger.

Kitty se leva. Pour pouvoir l'embrasser, Erik rapprocha sa monture du chariot. Les deux jeunes gens s'étreignirent sans un mot. Puis ils se séparèrent.

Nathan fit claquer les rênes, donnant le signal du départ à son attelage. Erik regarda s'en aller tout ce qui faisait sa vie : sa mère ; son mari, un homme merveilleux, comme il en existait peu ; Milo, qui lui avait servi de père durant son enfance ; sa fille Rosalyn, qu'il considérait comme sa sœur même si Freida ne lui avait pas donné le jour ; Gerd, son neveu, même si peu de personnes connaissaient leur lien de parenté ; et surtout, surtout, Kitty, cette mince jeune fille qui signifiait plus pour lui qu'il l'aurait imaginé possible avant de la rencontrer.

Erik les regarda s'éloigner jusqu'à ce que le chariot disparaisse dans l'agitation qui s'était emparée de la ville. D'autres habitants se préparaient à abandonner leur foyer et entassaient leurs affaires dans des chariots, sur des charrettes ou dans des baluchons qu'ils porteraient sur leur dos. Ils cherchaient à récupérer tout ce qui leur permettait de gagner leur vie, comme les outils, les graines, les greffons coupés sur les vignes les plus productives, ainsi que les livres, les rouleaux de parchemin et les inventaires. La famille de Randolph avait réussi à démonter la boulangerie et avait emmené toutes les pièces en fonte – les portes et les fonds plats qui recouvraient les fours en pierre – ainsi que tous les autres objets de valeur. Elle n'avait laissé derrière elle que les fours vides et quelques grands plateaux en bois qui servaient à faire refroidir le pain.

Certaines familles s'efforçaient d'entasser toutes leurs possessions sur un chariot ou une charrette, tandis que d'autres ne prenaient que les affaires ayant une quelconque valeur, sacrifiant à la rapidité les meubles, les vêtements et tous les autres objets accumulés au cours des années. Quelques habitants étaient déjà partis avec leurs animaux : petits troupeaux de chèvres ou de moutons, quelques têtes de bétail, ou des canards et des oies dans des caisses en bois.

Des soldats passaient en courant pour rejoindre leur position, déterminée bien des mois plus tôt. Erik mit de côté le

sentiment de perte qui l'étreignait et tourna de nouveau son attention vers la défense de sa ville natale.

Il repensa à tout ce que Greylock lui avait ordonné de faire et remercia les dieux qu'il se fût montré si méthodique. Tout comme le capitaine Calis, Owen faisait les choses à fond et c'était tant mieux, car la bataille la plus âpre depuis la chute de Krondor était sur le point de débuter.

Tous les ouvrages qu'Erik avait lus dans la bibliothèque du maréchal William avaient renforcé son impression générale : la guerre était une entité fluide et imprévisible. Les gens capables de saisir la moindre occasion et qui se préparaient à parer à n'importe quelle éventualité avaient plus de chance de survivre que les autres.

C'était exactement de cette façon qu'Erik envisageait son existence et sa mission ces jours-ci : il cherchait à survivre – non pas à vaincre, mais à durer plus longtemps que les ennemis. Qu'ils meurent les premiers, voilà tout ce qu'il demandait dans ses prières. D'ailleurs, si au cours de ses préparatifs un détail venait à lui échapper, ce ne serait pas par négligence de sa part.

Erik fit faire demi-tour à sa monture et s'en alla inspecter la première ligne de défense.

Les soldats creusaient la terre à grands coups de pelle pour ériger un remblai en travers du col situé à l'ouest de Ravensburg. Des arbres tombaient sous les coups de hache qui résonnaient au cœur de l'après-midi. Erik s'épongea le front et jeta un coup d'œil en direction du soleil brûlant. Difficile de penser à la neige un jour comme celui-là. Pourtant, le jeune homme savait que dans les montagnes de sa région natale, la saison froide pouvait très bien arriver d'ici un mois. Mais son instinct lui disait qu'ils auraient probablement un hiver tardif et court cette année-là. Il suffisait de regarder les plantes et d'étudier le comportement des animaux sauvages pour comprendre qu'il s'écoulerait huit semaines, peut-être même davantage, avant qu'une sérieuse chute de neige survienne. Un délai de trois mois paraissait même tout à fait possible.

Erik se souvenait d'une année – il ne devait pas avoir plus de six ans à l'époque – où il n'avait pratiquement pas neigé de

l'hiver. Le peu de poudreuse qui était tombé n'avait pas tardé à fondre.

Erik décida d'arrêter de s'inquiéter au sujet du temps. Mieux valait concentrer son attention sur les problèmes qu'il pouvait résoudre. D'ailleurs, deux cavaliers se dirigeaient vers lui, l'un venant du sud et l'autre de l'ouest.

Ce dernier fut le premier à le rejoindre et à le saluer. Il portait l'uniforme de la garnison de Krondor, sale et tâché de sang.

— Capitaine, on a été attaqués par un escadron de Saaurs. Ces bâtards verts nous ont taillés en pièces avant qu'on ait le temps de s'organiser. (Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, comme s'il s'attendait à les voir apparaître d'une minute à l'autre.) On dirait qu'ils n'ont pas apprécié ce que leur ont fait les lanciers et qu'ils cherchent à se venger en s'en prenant à la cavalerie légère ou à l'infanterie montée. Quoi qu'il en soit, j'ai réussi à m'échapper. Je suppose qu'ils vont rejoindre l'avant-garde de l'armée et qu'ils seront là demain au coucher du soleil ou après-demain à l'aube.

— C'est bon à savoir, lui dit Erik. Allez faire un tour en ville pour manger un morceau et vous reposer. (Il jeta un coup d'œil aux alentours.) Je ne crois pas que nous aurons encore besoin des services des éclaireurs de montagne à l'avenir, alors présentez-vous dans la matinée à mon sergent, une grosse brute du nom de Harper. Il vous trouvera du travail, ajouta-t-il en souriant.

Le premier cavalier s'en alla. Au même moment, le second s'arrêta face à Erik et le salua. Il portait l'uniforme des Pisteurs.

— Ils nous mettent la pression, capitaine, plus qu'on s'y attendait. Je ne sais pas combien de temps nous allons pouvoir continuer à nous replier dans le calme.

Erik réfléchit rapidement, passant en revue la disposition des troupes au sud.

— Vous ne devriez pas subir une telle pression. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne sais pas, capitaine, tout ce que je sais, c'est que c'est le comte de Landreth qui commande.

— Qu'est-il arrivé au duc Gregory ?

Le duc des Marches méridionales, gouverneur du val des Rêves, devait superviser la retraite des éléments situés au sud et coordonner ses efforts avec Greylock qui s'occupait du centre. Il disposait de nombreux hommes, puisqu'il avait sous ses ordres les garnisons rapatriées de Shamata et de Landreth.

— Il est mort, capitaine. Nous pensions que vous le saviez. On a envoyé des messagers vous prévenir la semaine dernière.

Erik proféra un juron.

— Ils ne sont jamais arrivés jusqu'à moi ou jusqu'au général Greylock.

Ils étaient partis du principe que les envahisseurs cantonneraient une grande partie de leur armée à la frontière keshiane, au cas où l'empire chercherait à tirer profit de ce chaos pour élargir son territoire. D'après le rapport du soldat, l'aile sud de la défense du royaume s'effondrait trop rapidement.

— Allez jusqu'à Ravensburg, trouvez-vous un nouveau cheval et profitez-en pour manger quelque chose. Je vais envoyer deux compagnies d'archers pour vous aider à vous replier. (Erik revit en pensée les cartes qu'il avait mémorisées.) Suggérez au comte de laisser s'effondrer le front le plus au sud afin de réunir les soldats concernés autour de lui pendant qu'il se retire. Ensuite, dites-lui de s'enterrer dans la ville de Pottersville. Là-bas, il lui faudra tenir trois jours. Quatre, ce serait encore mieux, parce qu'ici, les combats auront commencé et qu'on ne peut pas se permettre d'avoir d'autres unités ennemies sur le dos. Si le comte arrive à les retenir jusque-là, il pourra alors commencer à remonter vers le nord, en suivant la route jusqu'à Breonton. Une fois là-bas, il n'aura plus qu'à prendre ses jambes à son cou pour rejoindre la Lande Noire. Mais pas avant, c'est compris ?

Le Pisteur hocha la tête.

— Vous ne m'en voudrez pas si je lui dis que ces suggestions viennent du général Greylock ? demanda-t-il avec un sourire fatigué.

Erik sourit à son tour et secoua la tête.

— Non, bien sûr. Loin de moi l'idée de vouloir dicter sa conduite à un comte. (Son visage redevint brusquement sérieux.) Mais je n'ai pas le temps de vous envoyer jusqu'à la

Lande Noire pour qu'Owen vous répète tout ce que je viens de vous dire. Si le comte pose des questions, dites-lui que ce sont les ordres du général. Si par la suite, le comte voulait me faire des histoires, je m'en occuperais le moment voulu.

Le Pisteur acquiesça.

— Vous savez, capitaine, quand on sera tous réunis à la Lande Noire, il y aura pas mal de commandants venus d'horizons différents. La plupart des nobles ne vont pas apprécier de recevoir des ordres.

Erik sourit.

— C'est bien pour ça que le prince Patrick a l'intention d'y être.

— Le prince est à la Lande Noire ?

— À ce qu'il paraît. Mais assez discuté. Allez vous chercher quelque chose à manger et repartez voir le comte de Landreth.

Le Pisteur salua Erik et s'en alla. Le jeune homme regarda ses soldats traîner les arbres abattus pour renforcer la barricade érigée en travers de la route du Roi. Deux grandes crêtes surplombaient cette position. Des équipes de muletiers tractaient justement des catapultes le long des sentiers de chèvres, jusqu'à des emplacements creusés dans la roche. Si les envahisseurs se retrouvaient en nombre à cet endroit, ils risquaient de subir des pertes massives.

Erik hocha la tête, satisfait du travail accompli. Au cours de la prochaine heure, il allait devoir envoyer davantage d'animaux de trait pour arracher les souches, un labeur auquel ses soldats se consacreraient dès qu'ils auraient fini d'abattre le dernier arbre. Tant qu'Erik de la Lande Noire aurait son mot à dire, l'ennemi ne bénéficierait d'aucune couverture lors de son approche de Ravensburg.

À deux reprises, des unités ennemies s'étaient approchées des défenses à l'extérieur de Ravensburg. Elles avaient rebroussé chemin au dernier moment, retournant ventre à terre en direction de l'ouest. Erik attendait au sommet de la seconde crête, au-dessus de la route. De sa position, il voyait très bien le centre du champ de bataille et s'en trouvait suffisamment proche pour envoyer rapidement des messages au front.

Une heure plus tôt, il avait appris que de sérieux combats se déroulaient aux deux extrémités de sa ligne de défense, longue de quinze kilomètres. Il s'agissait de deux emplacements stratégiques qui devaient absolument tenir pour obliger les envahisseurs à suivre les routes tracées pour eux jusqu'au centre de la ligne, à l'endroit où ils perdraient de nombreuses vies en essayant d'effectuer une percée.

Lorsqu'Erik finirait par ordonner la retraite, les compagnies postées à ces emplacements devraient si possible mettre fin aux combats dans lesquelles elles étaient engagées et se hâter de rejoindre la Lande Noire. Pour les aider, Erik essayerait de leur donner une journée d'avance. Après quoi, plus question de retarder l'ennemi, la retraite serait totale.

Owen et son protégé avaient passé en revue le plan de Calis et l'avaient modifié. Le demi-elfe aurait voulu mener d'autres actions pour retarder la progression des envahisseurs. Mais Erik avait réussi à convaincre Owen que leurs adversaires s'étaient tellement habitués à la résistance que leur opposait le centre des lignes de défense qu'ils se méfieraient lorsque les soldats du royaume abandonneraient Ravensburg. Cela laisserait le temps à Erik d'évacuer le plus d'hommes possible. À ses yeux, les soldats qui ne mourraient pas en tentant de retarder l'ennemi leur seraient deux fois plus utiles sur les remparts de la Lande Noire.

À présent, il ne s'agissait plus que d'attendre. Les épées, les lances et les flèches avaient été affûtées, les pièges étaient prêts, les chevaux avaient retrouvé la forme. Certains soldats, tranquillement assis, examinaient leur armure et leurs armes pour l'énième fois, de peur d'avoir oublié un défaut qui risquait de leur être fatal. D'autres attendaient sans bouger, allant parfois jusqu'à somnoler. D'autres encore adressaient des prières à Tith-Onanka, en lui demandant de renforcer leur courage, ou faisaient la paix avec la déesse de la Mort, au cas où il leur faudrait bientôt la rencontrer.

Erik passait en revue tous les préparatifs, encore et encore, à la recherche de la moindre erreur ou d'un problème potentiel. Des signaleurs se tenaient à ses côtés, drapeaux en main, pour

relayer ses ordres aux compagnies postées sur les crêtes au nord et au sud de sa position.

Il avait choisi pour champ de bataille un petit terrain plat, niché entre les collines, qui formait comme une espèce d'entonnoir. La première ligne de défense avait été établie dans un défilé dans lequel s'engouffrait la route du Roi. C'était là que se dressait la première barricade, entièrement composée de troncs d'arbre. Elle était si haute qu'elle arrivait presque au niveau des corniches situées de part et d'autre. L'ennemi tenterait peut-être d'escalader les rochers de chaque côté, mais Erik comptait sur ses archers pour l'en empêcher.

La barricade avait été bâtie de façon à donner l'impression qu'on l'avait assemblée à la hâte, ce qui n'était pas le cas. Erik espérait bien que les envahisseurs sous-estimeraient la capacité de ses hommes à repousser un assaut massif.

La journée s'étira lentement. Puis on entendit arriver la cavalerie ennemie. Une douzaine de cavaliers surgirent sur la route du Roi, au sommet de la dernière hauteur avant le champ de bataille qui venait d'être défriché. Ils tirèrent sur les rênes de leurs montures et observèrent les défenseurs en silence. Puis l'un d'eux, visiblement le chef, prononça quelques mots. Aussitôt, deux cavaliers firent demi-tour et repartirent en sens inverse. Le chef désigna ensuite la barricade ; deux de ses hommes s'en approchèrent au petit galop.

— Faites passer la consigne, annonça Erik. S'ils s'approchent à moins de vingt mètres de la barricade, ils doivent mourir. Mais s'ils restent à l'écart, ils peuvent retourner voir leur maître si ça leur chante.

Au pied de la barricade se trouvait une longue tranchée étroite, soigneusement dissimulée. Erik ne voulait pas que les éclaireurs ennemis puissent l'examiner ; en revanche, il ne voyait pas d'objection à ce qu'ils retournent voir leur chef pour lui annoncer que la voie était libre.

Son messager le salua et courut en direction de la barricade afin d'y transmettre ses ordres. Les deux cavaliers arrivèrent à la limite de portée des archers. Brusquement, ils sortirent de la route et décrivirent rapidement une boucle en attendant que les défenseurs leur tirent dessus. Lorsqu'ils constatèrent qu'aucune

flèche n'était partie, ils s'immobilisèrent et se tournèrent vers leur chef. Ce dernier fit un geste auquel l'un de ses hommes répondit.

Les deux cavaliers quittèrent à nouveau la route et s'avancèrent de part et d'autre, sur le bas-côté. Lentement, ils remontèrent en direction de la barricade.

La voix familière du sergent Harper résonna derrière Erik.

— Ces types cherchent à débusquer nos pièges, ils sont malins.

Le jeune homme n'avait pas entendu le sergent arriver tant il observait les cavaliers avec attention.

— Tout est prêt ?

— Oui, depuis des heures. Qu'est-ce qu'on fait pour ces deux-là ?

— Rien. Laissons-les croire que nous gardons nos flèches en réserve pour le premier assaut.

— Et s'ils s'approchent trop près de la tranchée ?

— Alors ils mourront. J'ai déjà donné les ordres.

Harper hocha la tête pour marquer son approbation.

— Ça va faire du bien de rester là un moment et de saigner ces bâtards. Toutes ces courses à reculons, ça vous fatigue un corps humain.

— Il ne sortira rien de bon de tout ce qui va se passer, sergent.

— C'est bien ce que je voulais dire, capitaine, mais formulé d'une autre façon.

Erik secoua la tête en souriant.

— Si vous avez tellement hâte de couper des têtes, je devrais peut-être vous poster sur la barricade.

— Inutile de se précipiter, répliqua aussitôt Harper. Je crois qu'il y en aura assez pour tout le monde, de toute façon.

— Je le pense aussi.

Les cavaliers continuaient à remonter la route. Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres de l'endroit au-delà duquel les archers avaient ordre de les tuer lorsqu'ils firent demi-tour et retournèrent auprès de leur chef. Là, ils s'arrêtèrent et attendirent la colonne de soldats qui devait les rejoindre.

La plus grande partie de la journée s'était déjà écoulée lorsque le sol commença à trembler, annonçant l'arrivée de troupes en marche. Un faible grondement résonna dans le lointain et ne fit qu'augmenter, si bien que Harper déclara :

— On dirait qu'ils ont décidé d'amener tout le monde, cette fois, capitaine.

— On dirait, en effet.

Les cavaliers attendaient au sortir des bois, qui étaient très denses autour de la route du Roi. Le grondement devint de plus en plus fort mais aucun soldat n'était encore visible.

Puis, brusquement, des hommes surgirent des sous-bois. Ils formaient une ligne continue de soldats armés de boucliers, de haches, d'épées, de lances et d'arcs. Ils s'arrêtèrent à mi-chemin entre les bois et la barricade.

— Qu'est-ce qu'on a là ? demanda Harper à voix basse.

— On dirait qu'ils ont appris deux ou trois petites choses depuis leur arrivée, répondit Erik. S'ils envoient l'infanterie d'abord, on va perdre quelques-uns de nos avantages.

D'ordinaire, les forces de la reine Émeraude se contentaient de lâcher leur cavalerie sur les positions défensives chaque fois que c'était possible. C'était déjà leur tactique habituelle à l'époque où la compagnie de Calis s'était infiltrée en leur sein. En effet, elles préféraient garder leur infanterie en réserve pour les sièges, lors desquels elles envoyaient leurs fantassins en masse dès qu'une brèche était percée.

Erik proféra une série de jurons.

— Je croyais qu'on pourrait gagner une journée en massacrant leur cavalerie.

— Tout espoir n'est pas encore perdu, capitaine. Ils ont encore le temps de commettre des imprudences.

Une colonne de cavaliers surgit au sommet de la lointaine colline et s'arrêta juste derrière l'infanterie. Des officiers apparurent à leur tour et remontèrent la colonne pour se placer à la tête de leurs compagnies respectives. Là encore, personne ne bougea.

— Si les cavaliers remontent la route pendant que l'infanterie traverse la zone que nous avons défrichée, ça pourrait devenir intéressant, fit remarquer Harper.

Erik ne répondit pas.

Davantage de cavaliers se présentèrent au sommet de la colline. Puis une trompette sonna trois petits coups. Les soldats d'infanterie poussèrent un véritable rugissement et commencèrent à courir en direction des barricades.

— Dites aux artilleurs de se tenir prêts, ordonna Erik en levant le bras.

Le signaleur l'imita, un drapeau rouge à la main.

Erik regarda les assaillants courir vers ses défenses. Il avait si bien étudié le terrain qu'il n'avait même plus besoin de repères pour évaluer les distances. Lorsque le premier rang d'infanterie arriva en limite de portée des catapultes, il se figea, puis laissa tomber sa main. Un instant plus tard, le drapeau suivit le même chemin. Aussitôt, les engins de guerre, soigneusement dissimulés au sommet de la deuxième crête, lancèrent leurs projectiles.

Une pluie de pierres, qui allaient de la taille d'un poing à celle d'un gros melon, s'abattit sur les assaillants. Des hommes hurlèrent en tombant, blessés, les os brisés ; d'autres moururent. Ceux qui venaient derrière ne purent s'arrêter et achevèrent leurs camarades en les piétinant.

Alors, comme si elle n'attendait que ce signal, la cavalerie s'élança sur la route du Roi.

— Ils ont l'intention d'atteindre la barricade avant qu'on ait eu le temps de recharger les catapultes ! s'exclama Harper.

— Drapeau noir ! ordonna Erik en levant de nouveau la main.

Un second drapeau s'éleva, avant de retomber lorsque les cavaliers arrivèrent à portée de tir. D'autres missiles prirent leur envol ; des chevaux hennirent et des soldats furent désarçonnés lorsque la deuxième série de catapultes libéra sa pluie de mort sur les envahisseurs.

— Drapeau vert ! hurla Erik.

Celui-là était destiné aux mangonneaux, deux catapultes spécifiques constituées de poutres en bois munies d'un gros contrepoids et d'un long bras à l'extrémité duquel on accrochait d'énormes paniers. En s'élevant, ceux-ci libérèrent une pluie de chausse-trapes, des étoiles en métal extrêmement pointues.

Celles qui n'atteignirent pas directement les assaillants se plantèrent dans le sol avec une pointe en l'air. Fantassins et chevaux ne purent éviter de marcher sur ces terribles pointes qui estropièrent les bêtes comme les hommes.

Le temps que les envahisseurs parviennent à se frayer un chemin parmi les blessés du premier rang, les artilleurs rechargèrent la première série de catapultes et tirèrent de nouveaux projectiles. Lorsque le drapeau vert retomba pour la troisième fois, les mangonneaux achevèrent de briser la charge des assaillants qui battirent en retraite.

Des centaines de cadavres d'hommes et de chevaux gisaient sur le champ de bataille, mais pas un seul soldat du royaume n'avait été blessé. Erik se tourna vers un Harper qui souriait jusqu'aux oreilles.

— Déployez les compagnies chargées de surveiller le périmètre et dites-leur de capturer tous ceux qui ont réussi à passer derrière nos lignes. Ils vont vouloir mettre nos catapultes hors d'état de nuire d'ici demain, on peut donc s'attendre à un grand nombre de visiteurs cette nuit dans les collines.

— À vos ordres, capitaine.

Harper tourna les talons pour aller transmettre les ordres.

Erik regarda ses adversaires se replier et songea qu'il s'en était extrêmement bien sorti pour le premier jour. Mais la situation risquait de devenir beaucoup plus compliquée dès le lendemain.

Des hommes à l'agonie pleuraient, gémissaient de douleur ou suppliaient qu'on leur apporte de l'eau. Certains appelaient leurs dieux, leur mère ou leur femme, tandis que d'autres n'étaient plus capables de parler. Erik contempla le carnage tandis que le soleil sombrait à l'ouest derrière les collines.

Ainsi qu'il l'avait prédit, les envahisseurs avaient tenté de neutraliser les catapultes plutôt que de lancer un nouvel assaut. Toute la nuit, des groupes avaient essayé de s'infiltrer derrière les lignes du royaume, à des endroits sensibles, mais on leur avait opposé une résistance farouche. Les soldats de Jadow avaient servi d'unité volante, venant renforcer la moindre

brèche au nord, tandis qu'une autre compagnie dirigée par un caporal du nom de Wallis faisait de même au sud.

À l'aube, les envahisseurs avaient renoncé à cette tactique et pris la décision de continuer à envoyer leurs troupes à l'assaut des barricades. A quatre reprises ce jour-là, des milliers de soldats s'étaient élancés sur le champ de bataille – l'Entonnoir, comme le surnommait Erik – pour venir mourir sous les tirs dévastateurs des catapultes.

— Capitaine, vous croyez qu'ils vont demander une trêve pour s'occuper de leurs blessés ? l'interrogea Harper.

— Non, ce n'est pas dans leurs habitudes. Leurs blessés ne font que les ralentir.

— C'est moche. Ça veut dire que nous non plus, on n'aura pas droit à une trêve pour récupérer les nôtres ?

— Non. Ce que je peux vous conseiller, si vous êtes blessé, c'est de faire semblant d'être mort en espérant qu'ils ne prendront pas le temps de s'en assurer. Ensuite, quand ils seront partis, vous n'aurez plus qu'à vous traîner quelque part.

— Je m'en souviendrai, capitaine.

Trois compagnies ennemies avaient réussi à atteindre les barricades au cours du dernier assaut. Erik n'avait perdu aucun homme, mais plusieurs avaient été blessés en repoussant les soldats qui essayaient d'escalader le rempart.

Les envahisseurs avaient découvert tous les pièges d'Erik à leurs dépens. Les fosses remplies de pieux et la tranchée savamment dissimulée au pied du rempart avaient coûté la vie à plusieurs vingtaines d'hommes, mais à présent la route à suivre était clairement indiquée. Erik jeta un coup d'œil au soleil et songea qu'il restait assez de lumière pour que leurs ennemis tentent un dernier assaut avant la nuit. Il espérait qu'ils y renonceraient, car il avait prévu de se replier, à la faveur de l'obscurité, sur la deuxième position défensive. Il s'agissait d'une seconde barricade dont l'emplacement avait été étudié pour permettre aux archers d'avoir les envahisseurs dans leur ligne de mire au moment où ces derniers escaladeraient la première barricade. Ainsi, les cinquante mètres à découvert qui séparaient les deux lignes de défense se transformeraient en un véritable abattoir. Si Erik parvenait à résister encore une nuit et

à tenir l'ennemi à distance pendant une journée supplémentaire, il était certain de donner suffisamment d'avance aux réfugiés pour atteindre la Lande Noire en toute sécurité.

Des patrouilles exploraient le versant oriental des collines afin de s'assurer qu'aucune compagnie ennemie n'avait réussi à passer pour prendre les défenseurs à revers. Erik craignait par-dessus tout qu'une mauvaise surprise vienne déjouer tous leurs plans soigneusement élaborés.

Des trompettes retentirent.

— Merde ! s'exclama-t-il. Moi qui espérais qu'ils s'en tiendraient là pour aujourd'hui.

— C'était peu probable, capitaine, répondit Harper en sortant son arme du fourreau.

Il s'agissait d'une grande épée bâtarde, longue d'une main et demie, qu'il préférait au glaive et au bouclier utilisés par la plupart des soldats.

Les envahisseurs surgirent du sous-bois et traversèrent le champ de bataille en criant pour exhorter leurs camarades à percer une brèche dans les défenses adverses. Erik commença à lancer des ordres, le signaleur agita ses drapeaux et les catapultes, les mangonneaux et les archers semèrent la mort parmi les assaillants. Mais cette fois, ils ne parvinrent pas à briser l'assaut.

Les premiers soldats ennemis mouraient déjà sur la barricade que d'autres hommes sortaient encore des bois pour s'engouffrer dans l'Entonnoir. Erik comprit que le commandant adverse avait décidé de lancer toutes ses troupes dans la bataille. Il tira sa propre épée en disant :

— Sergent, ordonnez aux renforts de se tenir opérationnels. Je veux qu'ils soient prêts à intervenir derrière nos soldats sur la barricade.

— À vos ordres, capitaine !

Harper commença à lancer ses ordres à pleins poumons.

Les compagnies appelées en renfort se composaient de trois escouades chacune pour un total de cent quatre-vingts soldats, avec à leur tête un sergent dont la mission était de repérer la moindre brèche et de la colmater le plus rapidement possible.

Le terrain à découvert qui séparait les deux barricades ne servirait à rien si les assaillants s'y mélangeaient aux défenseurs ; les archers postés sur les rochers et sur la deuxième barricade seraient incapables de tirer sur les envahisseurs uniquement.

Erik aperçut un heaume à plumet appartenant à un capitaine de l'armée de la reine Émeraude. Ce dernier tentait de passer en force tandis que l'un de ses hommes, extrêmement déterminé, occupait l'attention du défenseur qui lui faisait face. Erik voulut donner l'ordre aux archers d'abattre cet officier, mais quelqu'un posté sur la corniche au-dessus de lui avait également aperçu le manège et décocha une flèche avant que le jeune homme ait le temps d'ouvrir la bouche.

La bataille faisait rage le long de la barricade. Erik, l'épée à la main, se sentit frustré de devoir observer la scène depuis les hauteurs. Mais il savait qu'il perdrait tout avantage s'il prenait part aux combats. Puisqu'il était officier, chargé de la défense de la zone, qui plus est, il remit son épée au fourreau et reprit son rôle d'observateur.

Tant que le soleil n'eut pas disparu derrière l'horizon, les combats restèrent à peu près équilibrés. Des nuées de soldats ne cessaient de s'engouffrer dans l'Entonnoir pour remplacer leurs camarades qui tombaient. Des messages continuaient d'arriver en provenance des deux flancs de la défense, indiquant que la bataille était tout aussi féroce aux deux extrémités du front, mais que jusqu'ici toutes les sections arrivaient à tenir.

Lorsque le ciel commença à s'obscurcir à l'ouest, Erik attendit que les envahisseurs battent le rappel. Mais la sonnerie de trompette ne vint pas. Des torches s'allumèrent de l'autre côté de la barricade et des soldats les apportèrent pour pouvoir continuer à se battre en dépit de l'obscurité.

— Merde, dit Harper, ils refusent de lâcher le morceau, on dirait.

— Apparemment, approuva Erik.

À présent, il allait devoir faire un choix. S'il ordonnait à ses hommes de se replier derrière la deuxième barricade, la plupart s'en sortiraient et réussiraient à tenir toute la nuit, il en était presque certain. Mais ce faisant, il perdrait la possibilité de

couvrir leur retraite lorsqu'ils traverseraient le terrain à découvert. L'autre solution consistait à poursuivre les combats afin de résister à leurs adversaires jusqu'à ce qu'ils se replient. Si les soldats du royaume l'emportaient, la victoire aurait de grandes répercussions car elle leur permettrait de retenir l'ennemi à Ravensburg une semaine de plus au moins.

Mais s'ils échouaient et laissaient les envahisseurs prendre d'assaut la deuxième barricade avant même d'avoir eu le temps de s'y réfugier, les conséquences pourraient se révéler désastreuses pour le royaume.

Erik hésitait. Pour la première fois depuis son arrivée à Ravensburg, il maudit l'absence de Calis. Une telle décision aurait dû revenir au demi-elfe ou à Greylock, pas à un jeune officier qui n'avait entendu parler de ce genre de problèmes que dans des livres.

Harper avait déjà l'épée au clair.

— Qu'est-ce qu'on fait, capitaine ?

L'esprit d'Erik tournait à plein régime. Il avait besoin d'une inspiration, car il lui fallait trouver un moyen de rapatrier ses hommes derrière la deuxième barricade d'ici le lever du soleil, sans que leurs adversaires les suivent.

— J'espère que ces bâtards vont se prendre les pieds dans leurs propres cadavres et s'enflammer au contact de leurs foutues torches ! s'exclama le sergent.

Erik écarquilla les yeux.

— Harper, vous êtes un génie !

— Je le sais bien, capitaine, mais ça nous dit toujours pas ce qu'on doit faire.

— Il faut résister. Envoyez tous nos soldats sur la barricade et dites-leur de tenir la position jusqu'au lever du soleil.

— Très bien, capitaine.

Harper tourna les talons et transmit les ordres d'une voix de stentor. Les troupes qu'Erik avait gardées en réserve jusque-là franchirent la deuxième barricade et se précipitèrent pour renforcer la première.

— Maintenant, ça va devenir plus facile, prédit le jeune homme.

— Si vous le dites, capitaine. On reste ici ou on va se battre ?

Erik sortit son épée du fourreau.
— On y va.
Les deux hommes s’élancèrent.

# Chapitre 23

# RETRAITE

Erik hurla.

C'était un cri de douleur autant que de fatigue, qui ne servait qu'à canaliser la rage dont il avait besoin pour continuer à se battre. C'était un son animal, dépourvu de la moindre signification. C'était un hurlement que des milliers d'hommes répétèrent tout au long de la nuit.

Pour la première fois depuis la chute de Krondor, les éléments principaux de l'armée de la reine Émeraude livraient bataille aux soldats du royaume. Toute la nuit, des vagues d'envahisseurs se jetèrent sans relâche à l'assaut des défenses.

À l'est, le ciel passa d'un noir funèbre à un gris terne, annonciateur de l'aube. Depuis des heures, des hommes mouraient pour s'emparer d'une douzaine de mètres ou pour les défendre. Les tas de cadavres montaient très haut de chaque côté de la barricade sur laquelle se tenaient Harper et Erik tels des rochers dans la tempête.

À trois reprises au cours de la nuit, ils avaient eu droit à des moments de répit, pendant lesquels on leur avait apporté des seaux d'eau. Les jeunes garçons appartenant au corps d'intendance en avaient également profité pour emporter les blessés, les mourants et les dépouilles. Mais le reste du temps n'avait été qu'une longue boucherie éreintante. Nul besoin d'être doué à l'épée, il suffisait simplement de lever et d'abaisser sa lame, un peu comme à l'époque où Erik martelait l'acier. Cependant, le métal finissait toujours par céder sous le marteau du forgeron. Cette interminable marée de chair humaine, ce flot de corps prêts à se faire tailler en pièces, semblait ne jamais devoir prendre fin.

Au cours d'un moment de lucidité, alors qu'il venait de tuer un nouvel adversaire, Erik se retourna et jeta un coup d'œil derrière lui. Il ne restait plus que deux heures avant l'aube.

— Continuez à les repousser pendant encore quelques minutes, ordonna-t-il à Harper, le souffle court.

Le sergent se contenta, pour toute réponse, d'un grognement. Erik s'éloigna de la zone des combats et fit quelques mètres en titubant, juste avant que ses jambes cèdent sous son poids. Il réussit à se remettre debout péniblement et s'aperçut qu'il avait trébuché sur une jambe. Où pouvait bien se trouver le reste du corps, il n'en avait pas la moindre idée.

Pour l'instant, il était content qu'il fasse encore nuit, car il savait que le jour se lèverait sur un carnage indescriptible. Même le pire abattoir du royaume ressemblait au salon de couture d'une dame comparé à ce que les deux armées avaient fait cette nuit-là.

Un petit messager attendait non loin de là avec un seau d'eau. Erik tomba à genoux, s'empara du seau et en renversa le contenu sur son visage, la bouche grande ouverte. Lorsque l'eau envahit sa gorge sèche, il se sentit revivre. Après avoir terminé, il se tourna vers le gamin.

— Cours à l'arrière trouver le lieutenant Hammond. Tu sais qui c'est ?

Le gamin acquiesça.

— Il commande la compagnie de réserve. Dis-lui que j'ai besoin de lui, maintenant. Et demande-lui aussi d'apporter des torches, et de la poix si on en a.

Erik se redressa. Ses jambes lui paraissaient si lourdes qu'il avait du mal à les bouger. Cependant, lorsqu'il reprit sa place aux côtés de Harper, il s'aperçut que ses années d'entraînement et son instinct le poussaient en avant et l'emplissaient du désir de combattre, de tuer l'ennemi et de survivre à tout ça.

Le temps était comme suspendu. Plus rien ne comptait que les coups d'épée sauvages qu'il donnait encore et encore, sans relâche. Au cours de la nuit, il avait perdu son bouclier, si bien qu'il maniait désormais son épée à deux mains, comme Harper, qui assénait de puissants coups de taille à ses adversaires. Ceux qui tentaient de passer à l'intérieur de sa garde étaient

récompensés par un coup de pied au visage, à moins qu'ils se fassent briser l'échine ou trancher la tête par sa longue épée.

Brusquement une voix s'éleva derrière Erik :

— Lieutenant Hammond, capitaine. Quels sont les ordres ?

Erik jeta un coup d'œil par-dessus son épaule ce qui faillit lui coûter la vie. Seul un éclair entraperçu du coin de l'œil lui permit d'éviter la pointe de l'épée dirigée vers son flanc. Instinctivement, il décrivit un grand revers avec son arme et la sentit s'enfoncer dans un os qu'il entendit se broyer. Quelqu'un hurla. Erik recula à l'écart des combats et se tourna vers Hammond.

— Avez-vous apporté de la poix ?

— Nous en avons une douzaine de fûts, pas plus.

— Alors incendiez la barricade ! ordonna Erik avant de s'adresser au sergent Harper. Dès que le feu prendra, je veux que tout le monde se replie.

— À vos ordres, capitaine, répondit le soldat en ouvrant une si grande entaille dans la poitrine d'un envahisseur qu'Erik put apercevoir le blanc de la cage thoracique.

Des effluves désagréables vinrent leur chatouiller les narines lorsque les soldats derrière eux déversèrent de la poix à la base de la barricade.

— Prêt ? demanda le lieutenant Hammond.

— Prêt ! répondit Erik en tuant un nouvel assaillant.

Le rugissement de Harper couvrit tous les bruits de la bataille :

— Repli immédiat !

Les trompettes sonnèrent la retraite. Tandis qu'Erik et les autres s'éloignaient de la barricade, des dizaines de torches furent plongées dans le bois. Les envahisseurs qui réussirent à franchir la barricade furent brûlés par les flammes qui s'étendaient rapidement. D'autres encore se retrouvèrent pris au piège du mauvais côté de l'incendie et furent rapidement taillés en pièces par les soldats du royaume.

Chancelant à moitié, les défenseurs épuisés coururent se réfugier derrière la deuxième barricade, où les attendaient de l'eau et des vivres. Ceux qui le pouvaient burent et mangèrent tandis que les autres, trop fatigués pour bouger, s'effondraient

sur place. Quelques-uns s'évanouirent ou en profitèrent pour fermer les yeux, saisissant l'occasion de dormir, ne serait-ce que pendant quelques minutes.

D'autres soldats se postèrent au sommet du rempart pour le cas où l'ennemi aurait réussi à les suivre de près. Mais à mesure que les flammes s'élevaient sur la première barricade, il devint évident que personne n'allait tenter de franchir cet incendie pendant au moins une heure.

— Z'êtes complètement cinglé, capitaine, pour sûr, mais c'est une sacrée bonne idée que vous avez eue là ! commenta Harper.

Erik était assis le dos droit, appuyé contre le rempart. Il finit de vider sa troisième louche remplie d'eau et prit le linge humide qu'on lui tendait. Il s'en servit pour ôter la poussière, la sueur et le sang qui lui maculaient le visage et les mains.

— Merci, sergent. Ça nous donne une heure de répit et ça nous permet de garder l'avantage du terrain à découvert. (Il jeta un coup d'œil à l'est, où le soleil ne tarderait pas à faire son apparition derrière les montagnes.) Si nous réussissons à tenir encore aujourd'hui et la nuit prochaine, on devrait pouvoir se replier sur la Lande Noire avec la plupart de nos forces.

Il se leva et demanda qu'on lui envoie une estafette.

— Trouve un autre membre de ta compagnie, ordonna-t-il lorsque le jeune soldat le rejoignit. Je veux qu'on avertisse le flanc nord et le flanc sud qu'ils devront bientôt se replier. Dites à chacun des commandants que lorsqu'ils verront l'ennemi affluer vers le centre, ils devront faire semblant d'attaquer – un peu comme s'il s'agissait d'une contre-attaque. Puis dès que l'ennemi cessera de s'en prendre à leur position, qu'ils se replient sur Ravensburg le plus vite possible.

Le messager s'éloigna en courant.

Erik se laissa à nouveau tomber sur le sol en disant :

— Il faut que je dorme un peu.

— Vous avez environ une heure devant vous, capitaine, répliqua Harper en contemplant l'incendie dans le lointain.

Comme Erik ne répondait pas, le sergent se retourna et vit qu'il avait déjà fermé les yeux.

— C'est une putain de bonne idée, capitaine, murmura Harper, épuisé. (Il héla un soldat appartenant au corps de

réserve.) Je vais essayer de voler une heure de sommeil, alors sois un bon garçon et surveille la situation pour le capitaine et pour moi, d'accord ?

Sans attendre de réponse, il se laissa tomber à côté d'Erik et s'endormit avant même que son menton touche sa poitrine. Partout ailleurs sur le front, des soldats qui s'étaient battus toute la nuit firent de même, tandis que les troupes de réserve montaient la garde au-delà de la barricade en flammes.

Pug gémit.

— Arrête de bouger ! protesta Miranda.

Le magicien était allongé sur une table recouverte d'un linge blanc et propre. La jeune femme était occupée à lui masser le dos, non sans quelques réprimandes :

— Arrête de faire le bébé !

— Mais ça fait mal !

— Bien sûr que ça fait mal. Je te rappelle qu'un démon a tenté de te réduire en cendres ! Et toi, dès que tu as pu, tu n'as rien trouvé de mieux que d'aller en combattre un autre !

— En fait, ils étaient sept, rectifia Pug.

Miranda était assise à califourchon sur son dos pour mieux le masser. Les deux amants récupéraient de l'épreuve qu'ils venaient de traverser.

— Eh bien, il en reste un à tuer, mais ce n'est même pas la peine d'y penser tant que tu n'es pas en état.

— Il ne nous reste pas beaucoup de temps, lui rappela le magicien.

— Tomas devrait bientôt arriver à Sethanon. Je le crois capable de s'occuper de ce Jakan, à moins que nos ennemis ne nous gardent encore quelques surprises en réserve.

— Je ne sais pas trop. Le peu que j'ai vu du combat entre Maarg et ton père et les souvenirs de l'attaque de Jakan me poussent à penser que nous devrions tous être à Sethanon lorsque le démon s'y présentera.

Miranda descendit de son dos. Pug en profita pour admirer ses longues jambes, mises en valeur par un pagne court de style quegan. Puis il s'assit et s'étira.

— C'était très bien.

— Tant mieux, répliqua la jeune femme. Allons manger, je meurs de faim.

Ils se rendirent dans la salle à manger de la Villa Beata, la maison que possédait Pug sur l'île du Sorcier. Un serviteur de la race des Jikoras, un maître de la réalité, fit son entrée dans la pièce. Il ressemblait à un gros crapaud marchant sur ses pattes de derrière. Un an plus tôt, il s'était présenté sans recommandation et avait supplié Pug de le laisser entrer dans son école. Le magicien avait accepté. Depuis, comme tous les étudiants de l'île du Sorcier, la créature rendait des services en échange de ses leçons.

— Vous vouloir manger ? demanda-t-il.

— S'il vous plaît, répondit Pug.

Le Jikora, qui était très laid, il fallait bien en convenir, fila en direction de la cuisine.

Le déjeuner que l'on servit aux deux amants fut très agréable, comme d'habitude depuis qu'ils étaient revenus des cavernes des Panthatians. Il ne s'était écoulé qu'une semaine depuis leur arrivée, mais ils avaient l'impression que cela faisait des siècles qu'ils s'étaient réveillés dans l'obscurité, complètement épuisés et désorientés. Miranda avait épuisé presque toute son énergie en créant une lumière magique pour les éclairer.

Le démon coupé en deux avait déjà commencé à se décomposer, si bien qu'ils en avaient déduit qu'ils étaient restés inconscients deux ou trois jours. Pug avait fait appel à ses dernières forces pour les transporter tous les deux sur l'île du Sorcier, où Gathis les avait immédiatement pris en charge.

On les avait portés jusqu'à leur chambre et mis au lit, où ils avaient dormi pendant une journée entière. À leur réveil, ils avaient mangé puis étaient retournés se coucher, à nouveau pour vingt-quatre heures. Après une semaine de ce régime, Pug avait l'impression d'avoir pratiquement recouvré toute son énergie.

Gathis vint trouver les deux magiciens au moment où ils terminaient leur repas.

— Est-ce que je peux vous parler ?

Miranda se leva.

— Je vais vous laisser seuls.

— Non, je vous en prie, dit la créature semblable à un gobelin. Cela vous concerne aussi, maîtresse.

La jeune femme s'assit de nouveau.

— Comme je vous l'ai déjà expliqué, reprit Gathis, j'avais un lien très fort avec le Sorcier Noir – votre père, maîtresse.

Miranda acquiesça. Le majordome se tourna vers Pug.

— La dernière fois, quand Macros a quitté Midkemia à la fin de la guerre de la Faille, je vous ai dit que je le saurais s'il venait à mourir.

— Vous croyez qu'il est mort ? demanda le magicien.

— Non, je sais qu'il est mort.

Pug jeta un coup d'œil à Miranda, mais son visage n'était plus qu'un masque indéchiffrable.

— De nous trois, Gathis, c'est vous qui le connaissiez le mieux, reprit le magicien. Cette perte doit beaucoup vous affliger. Je suis désolé.

— J'apprécie votre compassion, maître Pug, mais je pense que vous m'avez mal compris. (Gathis leur fit signe de venir avec lui.) Il faut que je vous montre quelque chose, à tous les deux.

Les amants se levèrent et suivirent le majordome dans un grand couloir. Il les conduisit à l'extérieur, au-delà du pré qui s'étendait derrière la grande maison, jusqu'à une colline qui s'élevait en pente douce. À mi-chemin du sommet, Gathis fit un geste de la main et une grotte apparut.

— Quel est cet endroit ?

— Entrez et vous verrez, maître Pug, répondit Gathis.

À l'intérieur de la grotte, ils découvrirent un petit autel sur lequel était posée une icône. Elle représentait un homme, au visage familier, assis sur un trône.

— Père, chuchota Miranda.

— Non, rectifia Pug, c'est Sarig.

Gathis hocha la tête.

— En effet, il s'agit bien du défunt dieu de la Magie.

— Quel est cet endroit ? demanda Miranda à son tour.

— C'est un temple, répondit le majordome. Quand le Sorcier Noir m'a trouvé, j'étais le dernier représentant d'une race qui avait autrefois une certaine importance sur notre monde.

— Vous m'avez dit que vous étiez apparentés aux gobelins comme les elfes avec les Moredhels.

— J'ai un peu trop simplifié les choses. Les elfes et les Frères noirs ne forment qu'une seule et même race, mais ils ont pris des chemins différents. Mon peuple, bien qu'étant apparenté de loin aux gobelins, était bien plus que cela. Nous étions des érudits et des enseignants, des artistes et des musiciens.

— Que s'est-il passé ? demanda Miranda.

— Les guerres du Chaos ont duré des siècles. Pour les dieux, elles furent presque instantanées, mais pour les êtres inférieurs, elles se sont étendues sur plusieurs générations.

« Les humains, les gobelins et les nains font partie de ces races qui sont arrivées sur Midkemia à la fin des guerres du Chaos. Mon peuple est resté sur le monde qui l'avait vu naître. Les autres races ont prospéré, mais la mienne a périclité. Macros m'a trouvé, moi le dernier représentant de mon peuple, et m'a ramené ici.

— Je suis désolée, lui dit Miranda.

Gathis haussa les épaules.

— Ainsi fonctionne l'Univers. Rien ne dure éternellement, même pas l'Univers, sans doute.

« Mais mon peuple possédait d'autres qualités que celles que j'ai déjà mentionnées. Nous étions également une race de prêtres.

Pug écarquilla les yeux.

— Vous étiez les prêtres de la magie !

— Exactement, approuva Gathis. Nous étions les adorateurs de Sarig, même si nous lui donnions un autre nom.

Pug regarda autour de lui et aperçut une petite saillie rocheuse sur laquelle il prit place.

— Poursuivez, je vous en prie.

— En tant que dernier survivant de ma race, je désespérais de trouver quelqu'un pour continuer à vénérer le dieu de la Magie. Avant de mourir, je souhaitais que quelqu'un poursuive

ce qui représentait à nos yeux un but extrêmement important : ramener la magie sur Midkemia.

— Mais la magie a toujours existé sur notre monde, protesta Miranda.

— Je pense qu'il veut parler de la magie supérieure, répliqua Pug.

— Non, c'est plus que ça. Je vous parle du retour de la magie selon l'ordre établi.

— Mais établi par qui ? insista la jeune femme.

— Par l'essence de la magie elle-même.

— Mais la magie n'existe pas, rappela Pug en riant.

— Exactement, fit Gathis. Nakor croit qu'il existe une réalité primaire dans l'Univers et que n'importe qui serait capable de la manipuler ou d'en bénéficier, si seulement on voulait bien se donner la peine d'essayer. Il a en partie raison. Ce que les humains appellent magie inférieure est une magie intuitive, faite de chants et de poésie, de sentiments et de sensations. C'est pourquoi les magiciens inférieurs se choisissent des totems et des éléments auxquels ils peuvent s'identifier.

« Les prêtres appartenant aux autres ordres croient que toute magie est une réponse à leurs prières. Ils ont raison, mais ça ne se passe pas comme ils le pensent. Ce ne sont pas leurs dieux qui répondent à leurs prières, mais plutôt la magie elle-même qui répond en accord avec la nature de leur vocation spirituelle. C'est pourquoi les hauts-prêtres, et tous les autres membres haut placés au sein de chaque ordre, pratiquent une magie similaire, qui horrifierait leurs ouailles.

« Tout est dans tout.

— Vous êtes en train de nous dire qu'en réalité, les magiciens vénèrent Sarig ? résuma Miranda.

— D'une certaine façon, mais pas tout à fait. Chaque fois que l'on invoque un sortilège de magie supérieure, on crée la possibilité d'une prière, une parcelle de vénération susceptible de nourrir Sarig et de l'aider à revenir parmi nous.

— Dans ce cas, pourquoi n'êtes-vous pas au port des Étoiles pour y convertir de nouveaux adeptes ? demanda encore la jeune femme.

Pug éclata de rire.

— C'est une question de politique.

— Exactement, renchérit Gathis. Vous imaginez ce qui se passerait si quelqu'un comme moi faisait irruption là-bas et leur tenait le même discours ?

Miranda acquiesça.

— Je comprends. J'ai vécu suffisamment d'expériences pour savoir que vous avez sûrement raison, et pourtant j'ai encore du mal à vous croire.

— C'est parce que tu es le produit de ton éducation, tout comme moi, expliqua Pug. Nous devons nous élever au-dessus de ça.

— Mais quel rapport avec nous ? Je veux dire, pourquoi nous raconter ça maintenant ?

— Jusqu'à ce que maître Pug revienne de Kelewan, Macros le Noir était le magicien le plus puissant de Midkemia. Il est de mon devoir de rester aussi près que possible de cette personne, tant que je vivrai.

« Tant que le Sorcier Noir était en vie, peu importait la distance qui nous séparait, j'étais lié à lui. Maintenant qu'il nous a quittés pour de bon, je dois poursuivre ma mission, qui est d'œuvrer au nom de Sarig.

— Vous voulez donc créer un lien similaire avec moi ? devina Pug.

— D'une certaine façon, admit la créature. Mais vous devez d'abord comprendre ce que ça implique.

« Vous savez quel lien unissait Macros à Sarig. Le dieu de la Magie a fait de lui son agent sur Midkemia et lui a donné ses pouvoirs. C'est vous qui avez tranché ce lien.

— Mais au dernier moment, Macros a fait appel aux pouvoirs de Sarig pour vaincre Maarg, rétorqua Pug.

— Peut-être, répondit Gathis. Je n'en ai pas été témoin, mais si ça s'est bien passé comme vous me l'avez décrit à votre retour, alors Sarig a offert un dernier cadeau à Macros, le pouvoir de se détruire, lui et le démon, plutôt que de tomber entre les mains de l'entité qui se cachait derrière Maarg.

— Comment ça, quelle entité ? demanda Miranda. (Brusquement, elle se souvint du savoir enfoui dans sa mémoire

et auquel elle ne pouvait accéder.) Oh ! Je crois que je comprends.

Gathis hocha la tête.

— Je le crois aussi. Quant à vous, maître Pug, vous n'êtes pas relié à Sarig. Vous n'avez même pas reçu vos pouvoirs sur ce monde. La magie vous lie à l'héritage des Tsurani et à leurs coutumes, alors que votre naissance vous lie à Midkemia. Cela fait donc de vous une espèce d'agent neutre.

« C'est pourquoi vous avez le choix, à présent.

— C'est-à-dire ?

— Vous savez qu'un conflit vieux de plusieurs millénaires se déroule en ce moment même entre des entités si vastes et si anciennes que notre esprit de mortels peut à peine les appréhender. Nous ne pouvons que jouer notre tout petit rôle au sein de cet énorme conflit. Voici donc le choix qui s'offre à vous : vous pouvez continuer à agir en tant qu'agent indépendant, luttant pour les causes qui vous paraissent justes ; ou vous pouvez consacrer votre vie à Sarig en prenant la place de Macros. Si vous choisissez cette dernière possibilité, vous obtiendrez des pouvoirs plus grands encore que ceux que vous possédez déjà, car vous mesurerez pleinement la puissance et la connaissance des dieux de Midkemia, en plus du savoir que vous avez ramené de Kelewan.

— Seriez-vous en train de me dire qu'on m'a choisi et éduqué pour être le successeur de Macros ?

Gathis regarda Pug pendant un long moment.

— J'en suis venu à comprendre certaines choses au sujet des dieux : souvent, nous agissons pour des raisons qui nous paraissent obscures. Qui peut dire si Macros a jamais agi en dehors de l'influence de Sarig ? Il vous a trouvé lorsque vous étiez bébé et a déverrouillé quelque chose de rare et de puissant en vous. Je ne sais même pas s'il savait où vous seriez, un jour comme aujourd'hui. Je ne peux pas vous dire s'il vous a choisi pour successeur, mais il est clair que vous avez actuellement la possibilité de le devenir. Tout dépend de vous.

— À quoi devrais-je renoncer ?

— À la liberté. Vous découvrirez que vous avez besoin d'accomplir certaines choses sans savoir exactement pourquoi.

Macros se prétendait capable de voir l'avenir, ce qui était vrai – en partie. Le reste n'était que de la mise en scène. Le Sorcier Noir était un homme vaniteux ; il désirait que tout le monde le croie bien plus fort qu'il l'était en réalité. L'ironie de la chose, c'est qu'il était bel et bien l'homme le plus puissant que je connaisse, jusqu'à ce que je vous rencontre, maître Pug. Mais j'ai découvert au fil des siècles que les gens les plus puissants de votre race ne sont pas exempts de défauts, eux aussi.

« Quoi qu'il en soit, vous découvrirez que votre vie ne vous appartient plus.

— Vous offrez beaucoup, mais vous me demandez également un grand sacrifice en retour.

— Non, maître Pug, pas moi. C'est lui qui demande, rectifia Gathis en désignant l'icône.

— Combien de temps a-t-il pour y réfléchir ? voulut savoir Miranda.

— Autant qu'il a en besoin. Les dieux avancent majestueusement, à leur propre rythme. Pour eux, la vie des mortels ne représente qu'un simple battement de cœur.

— Vous m'avez donné matière à réfléchir, reconnut Pug. Que se passera-t-il si je dis non ?

— Nous attendrons l'apparition d'une autre personne, dont la nature et les pouvoirs seront tels que le dieu la choisira pour devenir son agent.

— Voilà un autre sujet dont nous devons discuter, dit Pug à l'adresse de Miranda, qui acquiesça.

— Je vais vous laisser seuls, proposa Gathis. Peut-être le dieu guidera-t-il vos pensées. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous n'aurez qu'à retourner à la villa, j'y serai.

Le majordome à la peau verte s'en alla.

— Que devrais-je faire, à ton avis ? demanda Pug à son amante.

— Devenir un dieu ? C'est une proposition plutôt difficile à rejeter !

Pug ouvrit les bras et attira Miranda contre lui.

— C'est aussi difficile à accepter, avoua-t-il en la serrant contre lui.

— Mais nous avons le temps d'y réfléchir, répondit-elle en l'étreignant à son tour.

— Tu crois ? répliqua Pug en songeant à la guerre qui faisait rage.

Erik lança de nouveaux ordres lorsque la bataille atteignit un stade critique. Ils se battaient depuis deux jours sur la deuxième barricade et n'avaient subi qu'une seule brèche, mais Erik avait dû faire appel à toutes ses troupes de réserve pour la colmater. Cependant, il avait su gérer avec succès la défense de cette position et avait mis au point un système de rotation pour permettre aux soldats qui s'étaient battus longtemps de prendre un peu de repos.

En ce moment même, il faisait évacuer les blessés vers la Lande Noire, en compagnie du corps d'intendance. Ce n'était plus qu'une question de minutes avant qu'il donne l'ordre à ses troupes de se replier. Ensuite, il lui faudrait incendier sa ville natale.

Cela faisait des mois qu'Erik avait pris connaissance du plan de bataille de Calis ; il avait donc eu le temps d'éprouver du regret à l'idée de l'acte qu'il s'apprêtait à commettre. Mais, arrivé à ce stade, il se sentait si fatigué qu'il ne ressentait plus rien. Ça changerait peut-être lorsqu'il verrait *l'Auberge du Canard Filet*, la halle aux vignerons et tous ses autres repères familiers à Ravensburg partir en fumée. Mais pour le moment, son principal souci consistait à organiser la retraite de ses troupes dans le calme.

Les assaillants paraissaient innombrables. D'après les calculs d'Erik, ils avaient perdu six mille hommes environ sur les deux barricades, alors que lui-même en avait perdu moins de mille cinq cents. Mais la reine Émeraude pouvait se permettre de perdre encore quatre fois plus de soldats, alors qu'un tel chiffre était désastreux pour le royaume. S'ils voulaient vaincre l'ennemi, il fallait que six adversaires tombent pour un seul soldat du royaume tué.

Erik bloqua l'attaque d'un type particulièrement costaud, armé d'une hache de guerre. Puis il le coupa en deux avec son épée. Il recula ensuite et laissa un soldat prendre sa place.

Jetant un coup d'œil à la ronde, il décida qu'il était temps de sonner la retraite. Lorsqu'ils arriveraient à la Lande Noire, la nuit tomberait. Le jeune homme s'éloigna suffisamment des combats pour ne pas avoir à se soucier d'autre chose qu'une possible flèche perdue. Puis il fit signe aux messagers de le rejoindre. Quatre d'entre eux s'avancèrent et le saluèrent.

— Faites passer la consigne sur le front : que tout le monde se replie à mon signal.

Les soldats s'éloignèrent en courant. Erik vit Robert d'Lyes se précipiter à sa rencontre.

— Est-ce que je peux vous aider ? demanda le magicien.

— Merci, mais je ne pense pas, sauf si vous connaissez un moyen d'obliger ces bâtards à reculer, le temps qu'on se replie.

— Vous avez besoin de combien de temps ?

— Dix ou quinze minutes. Plus, ça serait encore mieux. Mais en un quart d'heure, je peux faire transporter les derniers blessés jusqu'aux chariots pendant que l'infanterie montée se met en selle. Les archers montés peuvent également tenir l'ennemi à distance le temps que les fantassins s'éloignent. Si on arrivait à obtenir un tel résultat, on réussirait peut-être à survivre pour continuer le combat à la Lande Noire.

— J'ai bien une idée, expliqua Robert, mais je ne sais pas si ça va marcher.

— De toute façon, on s'en va, alors autant essayer.

— Combien de temps avant que vous donniez l'ordre de repli ?

— Cinq minutes, répondit Erik en demandant qu'on lui amène sa monture.

Un soldat accourut en tenant le cheval par la bride.

— Ça devrait suffire, affirma d'Lyes.

Il courut se placer non loin de la zone des combats, au risque de recevoir une flèche perdue. Puis il ferma les yeux et se lança dans une incantation. Il sortit de sa chemise une petite pochette en cuir dans laquelle il prit quelque chose — Erik ne vit pas de quoi il s'agissait. Il décrivit ensuite plusieurs gestes avec ses mains.

Brusquement, un nuage de fumée à la fois noire et verdâtre apparut au sommet de la barricade. Aussitôt, les envahisseurs

qui se trouvèrent pris à l'intérieur commencèrent à tousser et à vomir. La fumée s'étendit le long du front et fit reculer les soldats des deux camps.

— C'est du poison ! s'exclama d'Lyes.

Erik, surpris, battit des paupières. Puis il se mit à crier dans la langue des envahisseurs :

— Attention ! C'est du poison ! Retirez-vous ! Retirez-vous !

Son cri fut repris par les assaillants qui commencèrent à reculer. Sans perdre de temps, Erik gesticula à l'intention de ses hommes :

— Repliez-vous ! On s'en va !

L'armée du royaume abandonna la barricade. Robert d'Lyes rejoignit Erik en courant.

— Ça ne les retiendra pas très longtemps. Lorsque ceux qui vomissent commenceront à s'en remettre, ils reviendront.

— Que leur avez-vous fait ?

— C'est un petit sortilège utile destiné à tuer les souris, les rats et toutes les autres vermines qui peuvent infester une grange. Si vous inhalez la fumée, ça vous retourne l'estomac pendant une heure environ, mais après ça, tout va bien.

Erik était impressionné et le lui fît savoir.

— Merci d'y avoir pensé.

— Je vous en prie. Ce serait plus utile si je trouvais le moyen de rendre le sortilège plus toxique, afin que nos ennemis s'empoisonnent vraiment.

— Seulement si vous trouviez également le moyen de lancer le sortilège du bon côté du champ de bataille uniquement.

— Oui, je vois le problème. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— On prend ses jambes à son cou, répondit Erik.

— Entendu.

D'Lyes s'élança en courant aussi vite que possible vers l'endroit où était attachée sa monture.

De son côté, Erik regarda avec soulagement certains soldats transporter jusqu'aux derniers chariots les blessés incapables de marcher. D'autres se hâtèrent de rejoindre leur monture. Les archers descendirent de leur corniche aussi vite que possible et se mirent également en selle ou partirent à pied, en fonction de la compagnie à laquelle ils appartenaient.

Erik se retourna et vit les assaillants fuir en direction de l'ouest. Beaucoup se roulaient par terre en se tenant le ventre, pris de convulsions qu'ils croyaient sans doute mortelles. Certains soldats du royaume avaient eux aussi inhalé de la fumée ; leurs camarades les aidaient à marcher.

Erik laissa passer dix minutes, comptant les secondes dans sa tête. Puis il donna l'ordre aux dernières troupes, qui formaient l'arrière-garde, de se mettre en route à leur tour.

Les soldats de la cavalerie légère, lance en main, devaient être les avant-derniers à se retirer, juste avant les archers montés. Erik passa à côté d'eux et vit qu'ils étaient fatigués et couverts de sang. Mais il sentit sa poitrine se gonfler de fierté en remarquant la lueur qui brillait dans leurs yeux. Il les salua, puis lança son cheval au petit galop en direction de Ravensburg.

Tout en s'éloignant, il vit des feux s'allumer sur les corniches à mesure que les soldats incendiaient les catapultes et les mangonneaux. Mieux valait détruire les machines, trop lourdes et trop difficiles à démonter, plutôt que de les abandonner à l'ennemi.

En entrant dans Ravensburg, Erik constata que ses hommes l'attendaient avec des torches, prêts à mettre le feu aux maisons. Il contempla une dernière fois le berceau de son enfance, tandis que les chariots de l'intendance traversaient le centre-ville, transportant les blessés et les fournitures vers la prochaine position défensive. Erik mit pied à terre et desserra la sangle de sa selle, pour permettre au cheval de souffler un peu. Puis il le conduisit jusqu'à un abreuvoir et le laissa boire un peu d'eau. Le jeune homme attendait que l'éclaireur qui fermait la marche vienne lui annoncer que les envahisseurs s'étaient lancés à leur poursuite. Ensuite, il lui faudrait incendier Ravensburg.

Mais le temps passait et l'ennemi n'arrivait toujours pas. Erik songea qu'il n'avait peut-être pas très envie de s'approcher de l'endroit que Robert d'Lyes avait « empoisonné » – du moins pas tant qu'il ne savait pas s'il s'agissait seulement d'une ruse. Cette heure de répit supplémentaire donnait un précieux avantage à l'armée du royaume.

Quand il estima avoir assez d'avance, Erik ordonna aux archers et aux lanciers de partir à leur tour.

Un messager s'en alla vers l'ouest transmettre la consigne aux derniers éclaireurs du royaume. De son côté, Erik se remit en selle et se dirigea vers l'*Auberge du Canard Pilet*. Il arriva au moment où un soldat s'apprêtait à enflammer la paille empilée contre la grille et le mur extérieur.

— Donnez-moi ça, ordonna Erik en désignant la torche.

Le soldat obéit. Le jeune capitaine lança la torche dans le foin.

— Je ne laisserai à personne d'autre que moi le soin de brûler ma maison. (Il se retourna en criant :) Brûlez tout !

Ses hommes traversèrent la ville à pied ou à cheval, jetant des centaines de torches sur leur passage. Erik fut incapable de regarder l'incendie détruire l'auberge, si bien qu'il éperonna sa monture et repartit vers le centre-ville. Les flammes s'élevaient rapidement de tous les côtés, alors même que les membres de la cavalerie légère s'en allaient. Les archers montés seraient les derniers à quitter la ville ; Erik avait bien l'intention d'attendre et de partir avec eux.

Les cavaliers en question arrivèrent à vive allure en employant une tactique mise au point par Calis. Il prétendait avoir eu cette idée au contact des meilleurs cavaliers de Novindus, les Jeshandis. La moitié de l'escadron avançait pendant que l'autre partie la couvrait en tirant sur leurs ennemis. Puis les premiers s'arrêtaient et couvraient les autres qui en profitaient pour avancer à leur tour. Cela demandait de l'habitude et de la précision, mais Calis avait entraîné ces archers à la perfection, si bien qu'ils exécutaient la manœuvre presque sans erreurs. Ils essuyèrent le tir de quelques flèches ennemies, car l'incendie annonçait clairement aux envahisseurs le repli des forces du royaume. Mais la plupart des flèches furent tirées à l'aveuglette, derrière de gros rochers, si bien qu'elles retombèrent sur le sol sans blesser personne.

Comme la puissance de tir des envahisseurs augmentait, Erik comprit qu'il était temps de s'en aller.

— Ça suffit ! On y va !

Comme un seul homme, les archers montés firent volte-face, éperonnèrent leurs montures et prirent la direction de l'est. Ils galopèrent jusqu'à ce qu'ils soient sûrs que personne ne les

suivait de près. Ensuite, ils ralentirent et adoptèrent une allure relativement modérée, pour éviter de trop fatiguer les bêtes.

D'ordinaire, au trot, un cheval met trois heures pour atteindre Wolverton. Erik y parvint en moins d'une heure, remontant toute la file de chariots de l'intendance qui s'étirait sur la route. En arrivant, il vit que les véhicules ralentissaient et faisaient le tour d'un bâtiment situé en bordure de la ville. Jadow et un soldat appartenant à sa compagnie agitèrent le bras en le voyant.

— Que se passe-t-il ? demanda Erik en les rejoignant.

— La plus grande partie de ta cavalerie et de ton infanterie est passée par ici il y a dix ou quinze minutes. On a frôlé le désastre quand ils ont essayé de dépasser les chariots.

— Tu es chargé de faire la circulation ?

Jadow sourit jusqu'aux oreilles.

— Non. J'ai installé quelques-uns des pièges que tu m'as demandé de prévoir. Ça devrait ralentir un peu nos amis.

Ils attendirent pendant que les chariots poursuivaient leur route. De nouveau, Erik en profita pour laisser sa monture se reposer. Jadow et lui n'avaient pas la tête à bavarder, car ils s'inquiétaient à l'idée que l'ennemi puisse s'emparer des derniers véhicules d'intendance. Le défilé continua ainsi pendant deux heures, jusqu'à ce que les deux hommes aperçoivent un escadron de cavaliers – l'arrière-garde d'Erik.

— C'est les derniers ? demanda Jadow.

Erik acquiesça.

— Si tu as envie de rester dans le coin, je te conseille d'abattre le prochain cavalier que tu verras arriver.

Jadow désigna deux chevaux attachés à une barrière effondrée.

— J'crois que je vais plutôt venir avec toi.

Son soldat et lui récupérèrent leurs montures, se mirent en selle et rejoignirent Erik.

— Faites ce que je vous dis, les enfants, et tout ira bien, annonça Jadow.

Erik lui fit signe de prendre la tête du petit groupe et le suivit à l'intérieur de Wolverton.

— Qu'est-ce que tu leur as préparé ?

— Eh bien, tu as demandé qu'on leur réserve de vilaines surprises, alors on s'est fait un plaisir d'obéir. Doit y avoir quelques fosses par-ci, des barils de feu quegan par-là. On vient juste d'allumer des torches dans ce bâtiment, entre autres choses. Y subiront pas de grosses pertes, mais ça devrait les ralentir le temps qu'ils inspectent toutes les bâtisses.

Erik hocha la tête d'un air approbateur.

— Très bien.

La route du Roi traversait Wolverton, qui était entourée au nord et au sud par des prés et des bosquets rendant toute défense impossible. Si les surprises de Jadow ralentissaient les envahisseurs au point de les pousser à contourner la ville plutôt que de la traverser, ces précieuses minutes supplémentaires permettraient de sauver des vies.

Erik et Jadow se retrouvèrent derrière le dernier chariot, qui cheminait lentement sur la route du Roi. Erik se tourna vers le sergent.

— Jadow, protège les traînards avec les archers montés. Il faut que j'aille en tête de la colonne.

— À vos ordres, capitaine, répondit l'autre avec son éternel sourire et son salut moqueur.

Erik encouragea sa monture épuisée et passa à côté des derniers chariots et des quelques blessés qui, n'ayant pas trouvé de place à bord des véhicules, faisaient le trajet à pied. À deux reprises, il croisa des soldats qui se reposaient sur le bas-côté. Il leur ordonna de se remettre en route s'ils ne voulaient pas se laisser distancer et se faire tuer par l'ennemi.

Le soleil n'allait pas tarder à se coucher lorsqu'il dut faire une pause pour que son cheval puisse souffler un peu. À cet endroit, la route s'élevait en pente raide en direction du sommet. Erik se retourna et fut surpris de découvrir la longue colonne d'hommes et de chariots qui cheminaient péniblement. Pourtant, il était passé à côté de chacun d'eux. Mais jusque-là, il n'avait pas mesuré le nombre de personnes qui se trouvaient encore sur les routes. Des torches s'allumèrent par endroits ; bientôt toute la colonne se transforma en un long ruban éclairé qui serpentait sur la route du Roi telle une procession majestueuse.

Erik sentit monter en lui un sentiment d'urgence qui mit fin à ce court moment d'oisiveté. Il mit donc pied à terre et entraîna son cheval par la bride. Il passa à côté d'un chariot rangé sur le bas-côté ; son conducteur et ses passagers s'efforçaient désespérément de réparer une roue brisée. Puis, au détour du chemin, il aperçut la Lande Noire.

Elle se dressait en travers de la route, derrière ses remparts. En arrière-plan, à l'est, s'étendaient les crêtes du Cauchemar, où se jouerait le sort du royaume et de Midkemia. Des torches et des lanternes brillaient sur les murs de la cité, lui donnant une apparence festive. Mais Erik savait qu'il ne s'agissait que d'une illusion. Ces lumières signifiaient simplement que toutes les défenses du royaume de l'Ouest seraient bientôt sur place.

La région de la lande Noire s'étendait en réalité au sud et à l'est de la capitale du même nom. Le premier château de la lande Noire représentait à l'origine le bastion situé le plus à l'ouest du royaume des Isles, bien avant la fondation de Krondor. Au fil des ans, une ville, puis une cité s'était développée autour du château, jusqu'à ce que des remparts viennent l'enfermer également.

Depuis Wolverton, Erik avait traversé un paysage pratiquement nu, car les terres proches de la capitale étaient rocailleuses et non cultivables. Seuls des arbustes, des graminées de montagne, des broussailles ainsi que quelques fleurs poussaient sur les bas-côtés. Plus loin, les arbres s'enracinaient au fond des vallées et des ravins, accrochés au versant occidental des montagnes. Quant aux terres qui entouraient la cité proprement dite, elles avaient été défrichées depuis longtemps. Des vivres et d'autres denrées périssables arrivaient tous les jours à la Lande Noire en provenance des hameaux situés à basse altitude, là où l'agriculture était encore possible.

Le tout premier donjon se dressait, tel un gardien, sur le pic le plus élevé au nord de la route du Roi. Il servait désormais de citadelle, car les remparts et les douves qui l'entouraient n'avaient jamais été abattus ou comblés. Aujourd'hui, la cité s'étendait de part et d'autre du col qui permettait de franchir les montagnes et la route du Roi passait par une énorme porte en

chêne, bardée de fer et flanquée de hautes tourelles crénelées. Erik songea qu'aucun assaillant ne pouvait approcher de cette porte sans s'exposer aux tirs des archers et des catapultes, sans parler de la poix et de l'eau bouillante que les défenseurs pouvaient leur verser dessus.

Le soleil couchant projetait des lueurs rouges sur le château. Erik se tourna vers l'ouest et vit l'astre diurne disparaître derrière la fumée des incendies de Ravensburg et Wolverton.

Lorsqu'il se présenta à la porte de la cité, il constata que la rue principale était remplie de réfugiés. Il fit passer sa monture entre les soldats énervés qui s'efforçaient de gérer cette foule désireuse d'entrer en ville.

— Le donjon, c'est par où ? s'écria le jeune homme.

Un soldat jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et remarqua l'aigle cramoisi sur la poitrine d'Erik, ainsi que les insignes de son grade.

— Il faut aller jusqu'au centre-ville avant de tourner à gauche dans la grand-rue, capitaine !

Erik se fraya un chemin parmi la foule et dut parfois pousser certaines personnes pour pouvoir passer entre les habitants éperdus et les soldats épuisés, à bout de nerfs. Il mit presque une heure à effectuer ce trajet.

Mais il finit par atteindre l'ancien pont-levis permettant de franchir les douves qui séparaient la citadelle du reste de la cité. Des gardes bloquaient la rue sur une centaine de mètres dans toutes les directions, afin que les personnes ayant besoin d'accéder rapidement au quartier général du prince ne soient pas retardées.

Erik s'approcha de l'un des gardes et désigna l'ouest.

— Dites-moi, est-ce qu'il existe un passage dégagé qui permet d'atteindre la porte occidentale ?

— Oui, il y en a un, qui suit le rempart et qui tourne au coin de la rue, là-bas.

— Ils auraient pu penser à me le dire quand je m'y suis présenté, soupira Erik.

Il fit mine de passer à côté du garde, qui lui mit sa lance en travers de la poitrine.

— Un instant ! Où vous croyez aller comme ça ?

— Voir le prince et le général Greylock, répondit le jeune homme, qui se sentait vraiment très fatigué.

— Et si vous commenciez par me montrer un ordre écrit ?

— Un ordre ? Mais de qui ?

— De votre officier, en supposant que vous n'êtes pas un de ces déserteurs qui racontent des histoires à dormir debout, comme quoi ils ont été séparés du reste de leur compagnie.

Erik tendit lentement la main, agrippa la lance et la redressa aisément, en dépit des efforts du garde pour la laisser où elle était.

— Je suis un officier, expliqua-t-il à son interlocuteur, qui serrait les mâchoires et écarquillait les yeux. Je sais que je n'ai pas l'air très frais, mais il faut que je voie le prince.

D'autres gardes accoururent pour connaître la raison de cette altercation. Quelqu'un s'exclama :

— Sergent, venez voir !

Un soldat les rejoignit. Il était vêtu de l'uniforme de la Lande Noire – un tabard brun clair décoré d'un bouclier noir orné d'un corbeau rouge posé sur une branche.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

— Ce type veut voir le prince, expliqua le garde qui l'avait appelé.

Visiblement, le sergent était une vieille carne habituée à ce qu'on lui obéisse sans discuter.

— Et peut-on savoir qui vous pouvez bien être, pour que le prince ait envie de vous voir ? demanda-t-il d'un ton mordant.

Erik écarta le garde et sa lance et s'avança en regardant l'officier droit dans les yeux.

— Erik de la Lande Noire, capitaine des Forces spéciales du prince !

Aussitôt, plusieurs gardes reculèrent, tandis que les autres jetaient un coup d'œil à leur sergent. Ce dernier esquissa un grand sourire.

— On dirait que vous avez eu une dure journée, capitaine.

— On peut dire ça comme ça. Maintenant, écartez-vous !

Sans hésiter, le sergent se rangea sur le côté. En passant, Erik lui remit les rênes de sa monture :

— Donnez-lui à boire et à manger, il est claqué. Ensuite, faites-moi savoir où vous l'avez mis. C'est un bon cheval et je ne veux pas le perdre. Oh, et quand mon sergent arrivera, envoyez-le moi directement, ajouta-t-il sans se retourner. Vous n'aurez aucun mal à le reconnaître : c'est un grand type à la peau noire, du genre keshian, qui vous démontera la tête si vous lui faites moitié moins d'ennuis qu'à moi.

Il poursuivit son chemin et franchit le pont-levis. Des lumières brillaient aux nombreuses fenêtres du vieux château bâti par l'un de ses lointains ancêtres. Pourtant, l'endroit lui était complètement étranger. Enfant, il avait rêvé d'être un jour convoqué par son père dans ce même château, afin d'y être reconnu et de se voir offrir une place au sein de sa maison. Lorsque ces rêves s'étaient évanouis, la curiosité les avait remplacés. Mais elle avait fini par disparaître à son tour. À présent, le château lui apparaissait seulement comme un mauvais endroit pour mourir. En passant sous la herse et en entrant dans la cour d'honneur, il s'aperçut que cette impression sinistre ne provenait pas seulement de l'armée qui s'apprêtait à venir assiéger la ville. Il ne pouvait pas oublier que la femme qui vivait là avait juré sa perte. Cette femme, c'était Mathilda de la Lande Noire, la veuve de son père et la mère de ce demi-frère qu'il avait assassiné.

Erik poussa un profond soupir et se tourna vers un capitaine de la garde.

— Emmenez-moi voir le général Greylock. Je suis le capitaine de la Lande Noire.

Sans un mot, le capitaine le salua, tourna les talons et conduisit Erik au cœur du foyer de ses ancêtres.

# Chapitre 24

# LA LANDE NOIRE

Calis étudiait la pierre.

Il était plongé dans son observation au point qu'il faillit ne pas remarquer l'apparition de quatre nouvelles silhouettes dans la grande salle. Il jeta un coup d'œil aux assistants de l'oracle et comprit qu'il ne courait sûrement aucun danger, puisqu'ils ne présentaient aucun signe d'inquiétude.

Le demi-elfe se tourna vers les nouveaux arrivants et aperçut son père, resplendissant dans son armure blanc et or. Il se tenait à côté des deux Isalanis, Nakor et Sho Pi, et d'un homme vêtu comme un moine d'Ishap. Calis se força à abandonner la pierre pour un temps et se leva pour les accueillir.

— Père, dit-il en étreignant Tomas.

Puis il serra la main de Nakor, qui lui présenta l'inconnu :

— Voici Dominic. C'est l'abbé de Sarth. Je me suis dit qu'il serait utile de l'avoir à nos côtés.

Calis acquiesça.

— Tu avais l'air captivé par la pierre quand nous sommes arrivés, fit remarquer Tomas.

— Je vois des choses à l'intérieur, père.

— Il faut que nous parlions. Mais d'abord, je dois présenter mes respects à quelqu'un, ajouta Tomas en jetant un coup d'œil aux autres occupants de la salle.

Il s'approcha du grand dragon allongé et s'arrêta près de son énorme tête, qu'il caressa doucement.

— Bonjour, ma vieille amie, dit-il à voix basse, avant de se tourner vers le plus âgé de ses assistants. Comment va-t-elle ? Bien, j'espère ?

Le vieil homme s'inclina légèrement.

— Elle rêve et revit en songe un millier de vies, qu'elle partage avec l'âme qui occupera ce grand corps après elle. (Il fit signe à un jeune garçon, qui s'avança vers Tomas.) Je fais de même avec mon remplaçant.

Le guerrier hocha la tête.

— Je vous présente mes excuses, à vous qui appartenez à une race très ancienne. En vous amenant ici pour vous sauver de l'extinction, nous n'avons fait que vous précipiter dans un péril plus grand encore.

— Nous courons un grand risque, admit le vieil homme, mais c'est pour une bonne cause, nous en sommes conscients.

Tomas acquiesça de nouveau et retourna auprès de Calis et des autres.

— Je n'aurais jamais cru voir un tel spectacle, avoua Dominic, les yeux écarquillés.

Nakor éclata de rire.

— Peu importe ce qui m'arrive, je ne commets jamais l'erreur de croire que j'ai tout vu. L'Univers nous réserve d'innombrables surprises.

— Comment ça se fait que vous êtes arrivés tous ensemble ? demanda Calis.

— C'est une longue histoire, répondit Nakor en sortant de son sac un globe tsurani. Il n'en reste plus beaucoup. On devrait en importer d'autres.

Le demi-elfe sourit.

— Malheureusement, la faille de Kelewan se trouve sur le port des Étoiles. Aux dernières nouvelles, elle est donc aux mains des Keshians.

— Pas si sûr, répliqua Nakor avec un grand sourire.

— Que veux-tu dire ?

Le petit homme haussa les épaules.

— Pug m'a demandé de trouver une solution, et c'est ce que j'ai fait.

— Qu'avez-vous imaginé ? voulut savoir Tomas.

— Je vous l'expliquerai si nous survivons à cette épreuve, lorsque le sort du port des Étoiles aura à nouveau de l'importance.

Le guerrier n'insista pas et se tourna vers son fils.

— Calis, tu dis que tu vois des choses au cœur de la pierre ?

— Ce n'est pas ton cas ? s'étonna le demi-elfe.

Tomas regarda la Pierre de Vie, cet artefact qu'il connaissait, d'une certaine façon, plus intimement que n'importe quel être vivant sur Midkemia. Il laissa son esprit se détendre et contempla la surface verte et froide. Au bout d'un moment, il vit apparaître une lumière clignotante, faible et difficile à voir si l'on se concentrait trop sur elle.

— Je ne vois pas d'images, annonça-t-il au bout d'un moment.

— C'est étrange, répliqua son fils, elles me sont apparues dès le premier instant où j'ai posé les yeux sur la pierre.

— Que vois-tu ? demanda Nakor.

— Je ne sais pas si je saurai le décrire avec des mots. Mais je crois que je vois se dérouler la véritable histoire du monde.

Nakor s'assit à même le sol.

— Voilà qui est très intéressant. Je t'en prie, raconte-moi ce que tu vois.

Calis s'assit à son tour, comme pour mettre de l'ordre dans ses pensées.

Brusquement, Pug et Miranda apparurent.

Tomas les salua tous les deux et les invita à s'asseoir également.

— Que se passe-t-il ? demanda Pug.

— Calis est sur le point de nous dire ce qu'il voit dans la Pierre de Vie.

L'intéressé regarda les deux nouveaux arrivants et soutint pendant quelques instants le regard du magicien. Puis il sourit.

— Je suis content de vous revoir, tous les deux.

Miranda lui rendit son sourire.

— Nous aussi, nous sommes contents de te revoir.

— Je dois vous parler de la Pierre de Vie, annonça le demi-elfe.

Nakor se tourna vers Sho Pi.

— Mémorise chacun de ses mots si tu veux continuer à être mon disciple.

— Bien, maître.

Calis se lança dans son exposé :

— La Pierre de Vie est Midkemia sous sa forme la plus pure. C'est le reflet de toute vie qui a été, qui est et qui sera, depuis l'aube des temps jusqu'à leur conclusion.

Tout le monde garda le silence tandis que le demi-elfe cherchait ses mots.

— Au début, il n'y avait rien. Puis l'Univers est apparu. Pug et mon père ont été les témoins de cette création. Je les ai entendus raconter cette histoire plusieurs fois, ajouta-t-il en souriant à Tomas.

« Quand l'Univers est né, il était conscient. Mais nous ne disposons pas des concepts adéquats pour comprendre, ou même appréhender, cette forme de conscience.

Nakor sourit.

— C'est comme les fourmis qui portent la nourriture à la fourmilière alors qu'au-dessus de leurs têtes un dragon est assis au sommet d'une montagne. Les fourmis ne le voient pas, il ne rentre pas dans leurs concepts.

— C'est plus complexe que ça, mais la comparaison n'est pas entièrement fausse. Même en nous réunissant, nous n'arriverions pas à comprendre cette conscience. Elle est si vaste et intemporelle… (Calis s'interrompit.) Je ne crois pas que je pourrai en dire plus à ce sujet.

« Lorsque Midkemia s'est formé, il abritait des puissances, des forces primaires de la nature. Elles ne possédaient aucune intelligence et ne savaient que créer ou détruire.

— Rathar et Mythar, intervint Tomas. Les deux dieux aveugles de la Création.

— Ce nom-là leur convient bien, approuva Nakor.

— Puis il y a eu un ré-ordonnancement des choses. La conscience est apparue et les êtres qui, jusqu'ici, n'avaient aucune intelligence se sont trouvé un but. C'est nous qui définissons les dieux pour qu'ils trouvent un sens à nos yeux, mais ils sont bien plus que cela en réalité.

« L'ordre de l'Univers est à l'image d'un diamant, il possède de nombreuses facettes, mais nous n'en voyons qu'une seule, celle qui reflète l'existence de notre propre monde.

— La partage-t-on avec d'autres mondes ? demanda Pug.

— Oh oui, répondit doucement Calis. Avec tous les mondes. C'est l'une des raisons pour lesquelles ce que nous faisons ici a un profond impact sur tous les autres mondes du cosmos. C'est la lutte primordiale entre ce que nous appelons le bien et ce que nous définissons comme étant le mal, une lutte qui existe dans tous les recoins de la création. (Il se tourna pour regarder ses compagnons.) Je pourrais en parler pendant des heures, alors laissez-moi résumer ce que je crois avoir découvert.

Il mit à nouveau de l'ordre dans ses idées avant de poursuivre :

— Les Valherus n'ont pas seulement été la première race vivant sur Midkemia. Ils formaient un pont entre l'immortalité et la temporalité. Ils étaient la première expérience des dieux, si vous préférez.

— Une expérience ? répéta Pug. Mais de quel genre ?

— Je ne sais pas, avoua Calis. Je ne suis même pas certain que ce que je dis est vrai. Mais je le ressens comme étant la vérité.

— Parce que c'est la vérité, affirma Nakor.

Tous les regards se tournèrent vers lui. Le petit Isalani sourit.

— C'est logique.

— Quoi donc ? demanda Pug.

— Quelqu'un, à part moi, s'est-il jamais demandé pourquoi nous pensons ?

Tout le monde échangea un regard surpris, tellement la question leur paraissait hors de propos. Le magicien éclata de rire.

— Pas récemment, non.

— Nous pensons parce que les dieux nous ont donné la capacité d'appréhender les choses, suggéra Dominic.

Nakor secoua son index sous le nez de l'abbé.

— Vous savez que ce n'est qu'un dogme et vous savez aussi que les dieux sont autant une création de l'homme que l'homme est une création des dieux.

— Mais où veux-tu en venir ? insista Pug.

— Oh, je ne faisais que réfléchir. Je pensais à l'histoire que tu m'as racontée, quand toi et Tomas vous êtes partis à la recherche de Macros et avez assisté à la création de l'Univers.

— Et ? fit Tomas.

— Eh bien, il me semble qu'il faut commencer par le commencement.

Pug fixa le petit homme d'un air interloqué avant d'éclater de rire.

Quelques secondes plus tard, tout le monde l'imita.

— Vous voyez, ajouta Nakor sans se décourager. L'humour est une des propriétés de l'intelligence.

— D'accord, explique-nous de quoi tu parles, suggéra Miranda.

— Quelque chose a tout déclenché, expliqua le petit Isalani.

— En effet, approuva Dominic. Il y a eu comme un besoin primordial, un créateur, quelque chose.

— Supposons que l'Univers se soit créé de lui-même ? proposa Nakor.

— L'Univers aurait simplement décidé d'apparaître, comme ça, un beau jour ? résuma Miranda.

Le petit homme réfléchit un moment.

— Je crois qu'il y a quelque chose que nous devrions toujours garder à l'esprit : tout ce dont nous parlons est limité par nos propres perceptions, notre propre capacité à comprendre. En bref, nous sommes limités par notre propre nature.

— C'est bien vrai, reconnut Pug.

— C'est pourquoi dire que l'Univers s'est réveillé un beau jour est peut-être la façon la plus adaptée mais aussi la plus incomplète de décrire cet événement.

— C'est un débat qui revient fréquemment au sein de l'Église, admit Dominic. L'exercice de la logique et de la foi peut souvent se révéler frustrant.

— Mais je crois que nous avons ici quelque chose dont peu de vos frères disposent, père abbé : des témoins oculaires de la création.

— Si c'est bien ce à quoi ils ont assisté, rétorqua l'ecclésiastique.

— Ah ! s'exclama Nakor, qui avait visiblement du mal à contenir sa jubilation. On ne peut être sûr de rien, n'est-ce pas ?

— En effet, la question « Qu'est-ce que la réalité ? » revient souvent au cours de ces débats dont je vous ai parlé.

— La réalité, c'est ce dans quoi on se cogne dans l'obscurité, répliqua sèchement Miranda.

Nakor éclata de rire avant de reprendre :

— Pug, tu as parlé d'une espèce de grosse boule dont l'explosion a créé l'Univers, c'est exact ?

Le magicien acquiesça. Nakor poursuivit sur sa lancée :

— Et si tout, je dis bien tout, se trouvait à l'intérieur de cette boule ?

— C'est l'hypothèse que nous avons émise.

— Mais alors, qu'y avait-il à l'extérieur de la boule ?

— Nous, répondit très vite Pug. Ainsi que le jardin et la Cité Éternelle.

— Mais tu viens de l'intérieur de cette grosse boule, rétorqua le petit Isalani. (Il se leva et commença à faire les cent pas, agité à l'idée qu'il était sur le point de comprendre quelque chose d'important.) C'est vrai, tu es né des éons après la création, mais à partir du matériau que contenait la boule, si tu vois ce que je veux dire.

— Qu'en est-il de la Cité Éternelle ? demanda Miranda.

— Peut-être qu'elle a été créée dans le futur, elle aussi. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Mais par qui ? rétorqua Pug.

Nakor haussa les épaules.

— Je ne sais pas et, pour le moment, je m'en moque. Peut-être que c'est toi, quand tu auras mille ans, qui créeras la Cité Éternelle et la renverras à l'aube des temps pour que toi et Macros puissiez vous asseoir quelque part pour contempler la naissance de l'Univers.

— Nous sommes en train de parler de bébés-Univers et de magiciens vieux de mille ans, ironisa Dominic qui s'efforçait en vain de se montrer patient.

Nakor leva la main.

— Pourquoi pas ? Nous savons qu'il est possible de voyager dans le temps. Ce qui nous amène à la question suivante : qu'est-ce que le temps ?

Tout le monde se regarda. Chacun commença à répondre, mais bientôt le silence retomba.

— Le temps, c'est le temps, répliqua Dominic. Il marque le passage des événements.

— Non, réfuta Nakor. Ce sont les humains qui marquent le passage des événements. Le temps s'en moque ; il se contente d'être. Mais qu'est-il vraiment ? (Il sourit d'un air ravi en répondant à sa propre question :) Le temps, c'est ce qui empêche les événements de tous se produire en même temps !

Pug haussa les sourcils.

— Tu veux dire qu'au sein de cette boule, tout se produisait au même instant ?

— Et ensuite, l'Univers a changé ! s'exclama Nakor d'un ton joyeux.

— Mais pourquoi ? demanda Miranda.

Le petit homme haussa les épaules.

— Comment le saurais-je ? Il a changé, c'est tout. Pug, quand tu as vu Macros pour la dernière fois, tu m'as dit qu'il avait commencé à fusionner avec Sarig. Mais était-il Macros ou était-il Sarig ?

— Il a été les deux pendant un court instant, mais il était surtout Macros.

— Si seulement je pouvais lui poser la question : « Au moment de la fusion, as-tu perdu la conscience d'être Macros ? » (Pendant un moment, Nakor parut sincèrement regretter de ne pouvoir le faire. Puis son sourire réapparut.) Je crois pouvoir affirmer sans me tromper que plus on fusionne avec un dieu et moins on garde sa propre personnalité.

— Alors je commence à comprendre, approuva Dominic.

— Qu'est-ce que vous comprenez ? lui demanda Miranda.

— Ce que ce fou tente de nous expliquer. (Le vieil abbé se tapota le crâne.) Le mental. L'esprit des dieux, ce « tout » qu'il appelle pour sa part un « matériau ». Si tout se produisait en même temps avant la création, alors tout était dans tout. Il n'existait pas de différence.

— Exactement ! s'exclama Nakor, ravi de cette remarque.

— Donc, reprit Dominic, pour des raisons que nous ne connaîtrons jamais, la totalité de la création a agi pour se différencier. Cette « naissance » était un moyen pour l'Univers… (L'abbé écarquilla les yeux.) L'Univers essayait de devenir conscient !

Tomas plissa les yeux.

— Je ne vous suis pas. Les humains sont conscients, comme toutes les races intelligentes. Les dieux le sont également, mais l'Univers… Il est, c'est tout.

— Non, rétorqua Nakor. Pourquoi les humains pensent-ils ? Pourquoi y a-t-il d'autres créatures douées de la pensée ?

— Je ne sais pas, avoua Pug.

Le petit Isalani devint très sérieux.

— Parce que c'est en devenant mortel que l'Univers, le « matériau » dont je parle, prend conscience de lui-même et de son existence. Chaque vie est une expérience de l'Univers ; en mourant, chacun de nous rend un certain savoir à l'Univers. Macros a essayé de fusionner avec un dieu et a découvert que plus on s'éloigne de la temporalité, moins on a conscience de soi-même. Contrairement aux mortels, les dieux inférieurs sont détachés de leur propre être. Je parie que les dieux supérieurs le sont encore plus.

Dominic hocha la tête.

— La Larme des Dieux permet à mon ordre de communiquer avec les dieux supérieurs, mais il s'agit d'une activité extrêmement difficile. Nous la tentons rarement car les communications se révèlent souvent incompréhensibles. (Le vieil abbé soupira.) La Larme est un précieux cadeau car elle nous permet d'employer la magie qui prouve à nos adeptes qu'Ishap est toujours en vie. Ainsi, nous pouvons continuer à le vénérer et à œuvrer pour son retour. Mais la nature des dieux, y compris celle de celui que nous adorons, dépasse de loin notre faculté de compréhension.

Nakor éclata de rire.

— Très bien, maintenant, si l'Univers est bien né le jour où Macros, Pug et Tomas ont assisté à sa création, qu'est-ce que ça nous apprend sur lui ?

— Je ne sais pas, avoua Pug de nouveau.

— C'est un bébé ! répliqua Nakor.

Le magicien éclata de rire à son tour, sans pouvoir se retenir.

— D'après mes calculs, l'Univers est âgé de plusieurs milliards d'années.

L'Isalani haussa les épaules.

— Pour ce qu'on en sait, il peut très bien avoir deux ans. Et si c'était le cas ?

— Où veux-tu en venir ? s'enquit Miranda.

— C'est vrai, renchérit Tomas, tout cela est fascinant, mais nous avons encore des problèmes à résoudre.

— Vous avez raison, reconnut Nakor, mais plus nous saurons dans quoi nous sommes impliqués, plus nous aurons une chance de résoudre ces problèmes.

— D'accord, mais par où commencer ?

— Il y a quelques minutes, je vous ai demandé : « Pourquoi pensons-nous ? ». J'ai peut-être une réponse. (Nakor fit une courte pause avant de continuer :) Supposons pour le moment que l'Univers, tout ce qu'il contient et tout ce qui a été ou sera, sont liés.

— Ça veut dire que nous avons quelque chose en commun ? crut deviner Dominic.

— Non, pire que ça : nous sommes tous les mêmes. (Nakor se tourna vers Pug et Miranda.) Vous appelez ça la magie. J'appelle ça des tours. Dominic, vous appelez ça des prières. Mais il ne s'agit en réalité que d'une seule et même chose. Ce que c'est…

— Oui ? l'encouragea Pug.

— C'est là le hic. Je ne sais pas ce que c'est. Je l'appelle le « matériau ». (Il soupira.) C'est une chose primordiale qui constitue la matière première de tout.

— Vous auriez pu l'appeler « essence », suggéra Dominic.

— Ou « lessive », ajouta sèchement Miranda.

Nakor éclata de rire.

— Quelle que soit sa nature, nous en faisons tous partie, tout comme elle fait partie de nous.

Pug réfléchit un moment.

— C'est exaspérant. J'ai l'impression d'être sur le point de comprendre quelque chose d'important, mais ça reste hors de ma portée.

— D'ailleurs, qu'est-ce que ça a à voir avec nos problèmes ? renchérit Miranda.

— Tout. Rien. Je ne sais pas, reconnut volontiers Nakor. C'est juste un truc auquel je pensais.

— Une grande partie de vos paroles résonne avec des choses que je savais autrefois, quand je ne faisais qu'un avec Ashen-Shugar, expliqua Tomas.

— Je vous crois. L'Univers est vivant et c'est un être gigantesque et incroyablement complexe. Disons, puisque je n'ai pas de meilleur terme, que c'est un dieu. Peut-être Le Dieu. Je ne sais pas, répéta Nakor.

— Macros l'appelait l'Ultime, lui apprit le guerrier.

— Quelle bonne idée ! Le Dieu Ultime, Celui Qui Est Au-Dessus De Tout, comme les ishapiens appellent Ishap.

— Mais ce n'est pas de lui que vous parlez, précisa Dominic.

— Non. C'est un dieu important, mais ce n'est pas l'Ultime. D'ailleurs, je ne crois pas que l'Ultime ait un nom. Il est, c'est tout. (Nakor soupira.) Pouvez-vous imaginer un être dont la tête est remplie de milliards d'étoiles ? Nous avons le sang et la bile, lui il a des mondes, et des comètes, et des races intelligentes… Il a tout !

Cette image excitait visiblement son imagination. Pug jeta un coup d'œil à Miranda, dont le sourire reflétait son propre amusement face au plaisir de l'étrange petit homme. Ce dernier ne comptait d'ailleurs pas s'arrêter en si bon chemin :

— L'Ultime, donc, sait tout, est tout, mais il n'est qu'un bébé. Comment apprennent les bébés ?

Ce fut Pug qui répondit à cette question, puisqu'il avait élevé deux enfants :

— Ils observent, et s'ils font des erreurs, leurs parents les corrigent. Ils imitent…

— Mais si tu es Dieu, l'interrompit Nakor, et que tu n'as pas de papa ou de maman Dieu, comment tu fais pour apprendre ?

Miranda, captivée par ce discours, se mit à rire.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Tu expérimentes, suggéra Dominic.

— Exactement ! s'exclama Nakor, dont le sourire s'élargit. Tu essayes des trucs. Tu crées des choses, comme les gens, et tu les lâches dans la nature pour voir ce qui va se passer.

— Quoi, alors on appartient à une espèce de théâtre de marionnettes cosmique ? protesta Miranda.

— Non. Dieu ne nous regarde pas nous débattre sur une scène céleste, parce qu'il est aussi les marionnettes.

— Je suis complètement perdu, avoua Pug.

— Nous voilà de retour à la question : « Pourquoi pensons-nous ? », expliqua Nakor. Si Dieu est tout – mental, esprit, pensée, action, poussière, vent, lessive, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à Miranda, s'il est tout ce qui est et tout ce qui peut être, alors tout ce qu'il est doit forcément avoir un but.

« Quel est le but de la vie ? C'est un moyen de faire évoluer la pensée. Mais quel est le but de la pensée ? C'est un moyen d'être conscient, une étape située entre le physique et le spirituel. Et le temps alors ? C'est un bon moyen de continuer à séparer les choses. Enfin, qu'en est-il des humains, des elfes, des dragons et de toutes les autres créatures pensantes ?

— Vous pensez donc que Dieu a conscience de lui-même ? résuma Dominic.

— Absolument ! (Nakor paraissait sur le point de se mettre à danser.) Chaque fois que l'un d'entre nous part pour la demeure de Lims-Kragma, nous partageons notre expérience de vie avec Dieu. Puis nous revenons, et nous recommençons, encore et encore.

Miranda ne paraissait pas convaincue.

— Tu es donc en train de nous dire que nous vivons dans un univers où le Dieu dont tu parles est tout autant responsable du mal que du bien ?

— Oui, parce que Dieu ne sait pas ce que sont le bien et le mal ; Il apprend. Pour Lui, c'est juste la façon étrange dont certaines créatures se comportent.

— On dirait qu'il est plutôt lent à comprendre, commenta sèchement Pug.

— Non, Il est vaste ! insista Nakor. Il fait ça plus d'un milliard de milliards de fois par jour, sur un milliard de mondes !

— Un jour, intervint Tomas, Pug et moi avons demandé à Macros quelle importance ça aurait si une seule petite planète succombait aux Valherus, puisque nous vivons au sein d'un univers si grand et si complexe. Il nous a dit que les guerres du Chaos ont changé la nature de l'Univers et que si les Valherus réapparaissaient sur Midkemia, l'ordre des choses serait à nouveau bouleversé.

— Je ne crois pas, répliqua l'Isalani. Oh, bien sûr, tout le monde sur Midkemia vivrait un enfer, mais l'Univers finirait par se corriger. Dieu apprend. Évidemment, des milliards de gens risqueraient de mourir avant que quelque chose se produise pour tout remettre en place.

— À t'entendre, tout ça paraît si futile ! s'exclama Miranda.

— Vu sous cet angle, c'est vrai. Mais j'aime à penser que notre but est d'apprendre à Dieu à faire ce qu'il faut – nous corrigeons les erreurs d'un bébé. Ça vaut donc la peine de se battre pour le bien, parce que la bonté vaut mieux que la haine et la création est meilleure que la destruction. Il en va ainsi pour tout un tas d'autres choses.

— De toute façon, c'est une question théorique pour le peuple du royaume, rappela Pug.

— Nakor a raison, intervint brusquement Calis, attirant sur lui tous les regards. Il vient juste de m'aider à comprendre ce qui se passe et pourquoi je suis ici.

— Et ? l'encouragea Miranda.

Calis sourit.

— Je dois déverrouiller la Pierre de Vie.

Erik but longuement. On lui avait servi du vin blanc frais, un cru très répandu dans cette partie de la baronnie.

— Merci, dit-il en reposant la bouteille.

Il était assis à une table en compagnie du prince Patrick, d'Owen Greylock et de Manfred de la Lande Noire. Une demi-douzaine de nobles étaient également présents dans la pièce et se tenaient debout derrière eux. Certains ressemblaient à de

véritables dandys alors que d'autres étaient aussi sales et couverts de sang qu'Erik.

— Vous avez fait du bon travail, compte tenu de la rapidité avec laquelle Krondor s'est effondrée, lui dit Patrick.

— Merci, Votre Altesse.

— Si seulement nous avions plus de temps pour nous préparer, regretta Greylock.

— Un délai supplémentaire nous paraîtrait encore trop court, affirma le prince. Nous devons avoir confiance en nous et croire que nous avons fait le nécessaire pour pouvoir les retenir ici, à la Lande Noire.

Un messager entra en coup de vent, salua l'assemblée et tendit un message à Greylock.

— Mauvaise nouvelle, annonça ce dernier. Nos compagnies de réserve, au sud, ont été balayées.

— Vraiment ! s'exclama Patrick en tapant du poing sur la table en signe de colère. Elles étaient censées être bien dissimulées, prêtes à prendre nos ennemis à revers et à les saigner. Que s'est-il passé ?

Owen tendit le rouleau de parchemin à son prince et expliqua pour les autres occupants de la pièce :

— Kesh. L'empereur a envoyé son armée au sud de Dorgin. Les envahisseurs commençaient à se sentir à l'étroit sur leur aile sud ; quand ils se sont retrouvés pris entre les Keshians et les nains, ils sont partis au nord et ont pris d'assaut nos fortifications.

— Kesh a donc décidé de s'en mêler ? demanda un vieux noble, visiblement fatigué, qu'Erik ne connaissait pas.

— Il fallait s'y attendre, répondit Patrick. Survivons d'abord à cette guerre, on s'occupera de Kesh plus tard.

— Qu'est devenu messire Sutherland ? s'enquit le noble.

— Le duc des Marches du Sud est mort. Gregory et le comte de Landreth sont morts tous les deux au cours des combats. Messires, si ce rapport est exact, nos compagnies de réserve dans le Sud n'existent pratiquement plus, déclara Greylock.

— Peut-être devrions-nous songer à nous replier sur la Croix de Malac, Votre Altesse ? suggéra l'un des dandys.

Le prince lui jeta un regard profondément méprisant mais refusa de lui faire la grâce d'un commentaire.

— Messieurs, ceux d'entre vous qui viennent d'arriver n'ont qu'à suivre les écuyers qui attendent en dehors de cette pièce. Ils vous conduiront jusqu'à vos quartiers. Vous y trouverez des vêtements propres et de quoi prendre un bain. Je serai ravi de pouvoir dîner en votre compagnie dans une heure. (Il se leva, imité par les autres participants à la réunion.) Nous poursuivrons cette discussion demain, à l'aube. D'ici là, nous aurons davantage d'informations.

Il tourna les talons et quitta la pièce. Manfred fit signe à Erik et à Owen de le suivre à l'écart de la porte.

— Messieurs, nous voilà dans une situation délicate, on dirait.

Erik hocha la tête.

— J'ai compris ce qui m'attendait dès la minute où j'ai traversé le pont-levis.

— Puis-je rappeler à Sa Seigneurie que nous sommes les soldats du prince ? intervint Owen.

Manfred balaya cette remarque d'un geste de la main.

— Allez dire ça à ma mère. (Il sourit ensuite d'un air contrit.) Ou plutôt, non, mieux vaut ne rien lui dire du tout.

— Nous ne pouvons pas diriger cette bataille tout en essayant d'éviter ta mère, Manfred.

— Erik a raison, renchérit Greylock.

Manfred soupira.

— Je le sais bien. Owen, j'ai ordonné à notre nouveau maître d'armes de vous rendre vos anciens quartiers. Je me suis dit que vous vous y sentiriez plus à l'aise. D'ailleurs, pour être franc, on commence à se sentir un peu à l'étroit dans ce château.

Le général sourit.

— Je parie que Percy n'est pas content.

— Votre ancien assistant n'est jamais content ; il est né avec une triste figure. (Manfred se tourna vers son demi-frère.) En ce qui te concerne, tu logeras dans une chambre près de la mienne. Si tu restes près de moi, ma mère ne pourra pas t'envoyer un assassin.

Erik ne paraissait pas convaincu.

— Je croyais que le duc James avait tenté de lui faire entendre raison.

— Personne ne peut raisonner ma mère. J'ai bien peur que tu t'en rendes compte par toi-même avant la fin de la soirée. Allons, laisse-moi te conduire à tes quartiers. Owen, je vous verrai au dîner.

— À tout à l'heure, messire, répondit Greylock.

Les trois hommes quittèrent la pièce et se séparèrent dans le couloir. Manfred fit signe à Erik de le suivre.

— Le château est grand, on s'y perd facilement. Si ça devait t'arriver, n'hésite pas à demander ton chemin à un serviteur.

— Je ne sais pas combien de temps je vais rester, expliqua Erik. Owen et le prince ne m'ont pas encore dit ce que je dois faire. J'avais pour mission de remplacer Calis pendant la retraite, mais cette phase est maintenant terminée.

— Je sais. Il paraît que tu t'en es bien tiré. (Manfred parcourut du regard les vieux couloirs du château familial.) J'espère que je ferai aussi bien le moment venu.

— Je n'en doute pas.

Au détour d'un couloir, Erik faillit trébucher, lorsqu'il se trouva face à face avec un cortège très digne, mené par une femme somptueusement vêtue, accompagnée par deux gardes et plusieurs dames d'honneur. Elle s'arrêta en voyant Manfred, puis elle écarquilla les yeux lorsqu'elle aperçut Erik.

— Toi ! s'exclama-t-elle en crachant presque son mépris. C'est ce bâtard, ce meurtrier ! (Elle se tourna vers le garde le plus proche.) Tuez-le !

Stupéfait, le soldat regarda Mathilda, la baronne, puis son fils, Manfred, qui lui fit signe de s'écarter. Obéissant à son seigneur, le garde recula.

— Mère, nous avons déjà parlé de tout ça. Erik a été gracié par le roi. Le reste appartient au passé.

— Jamais ! répliqua la vieille femme d'un ton haineux qui surprit Erik.

Cette femme n'avait aucune raison de l'aimer, à cause du meurtre de Stefan, bien sûr, mais aussi de toutes ces années où Freida n'avait cessé de demander au baron de reconnaître son fils. Cependant, jamais il n'aurait imaginé qu'elle le détestait à

ce point. Aucun des adversaires qu'il avait affrontés sur un champ de bataille – et ils étaient nombreux – ne l'avait dévisagé avec cette haine à l'état pur qui brûlait dans les yeux de Mathilda de la Lande Noire.

— Mère, ça suffit ! s'énerva Manfred. Je vous ordonne d'arrêter !

La vieille femme posa les yeux sur son fils, ce qui permit à Erik de découvrir qu'il n'était pas la seule cible de sa colère. Elle s'avança d'un air si menaçant qu'il craignit un instant qu'elle gifle Manfred.

— Tu oses me donner un ordre, à moi ? murmura-t-elle d'une voix stridente. (Elle dévisagea son fils de la tête aux pieds.) Si tu étais un homme, comme ton frère avant toi, tu tuerais ce bâtard assassin avant qu'il s'en aille. Si tu étais un homme, ou même la moitié d'un, tu serais marié et tu aurais déjà un fils, et ce bâtard ne pourrait plus prétendre à rien. Veux-tu donc qu'il te tue ? As-tu envie de reposer six pieds sous terre pendant que ce meurtrier s'empare de ton titre ? Souhaites-tu…

— Assez ! rugit Manfred, qui se tourna vers les gardes. Veuillez escorter ma mère jusqu'à ses appartements. Quant à vous, mère, si vous réussissez à vous reprendre, venez dîner avec nous ce soir. Mais si vous êtes incapable de vous tenir dignement en présence du prince, alors faites-nous le plaisir de dîner dans votre chambre. Maintenant, partez !

Le jeune homme s'éloigna. Erik le suivit, non sans jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Pas une seconde, Mathilda ne détacha son regard de lui. Visiblement, elle ne souhaitait qu'une chose : le voir mort.

Il était si perturbé par cette rencontre qu'il faillit heurter Manfred en tournant dans un nouveau corridor.

— Je suis désolé pour cet incident, Erik, s'excusa le baron.

— Je n'aurais jamais imaginé une chose pareille. Enfin, je croyais comprendre, mais…

— Comprendre ma mère ? Tu serais bien le premier. (D'un geste de la main, il l'encouragea de nouveau à le suivre.) Ta chambre est là-bas, à l'autre bout du couloir.

Il ouvrit la porte, laissa passer Erik et rentra derrière lui.

— Je l'ai choisie pour deux raisons. La première, expliqua-t-il en désignant la fenêtre, c'est que tu peux facilement t'en échapper en cas de besoin. La seconde, c'est que c'est l'une des rares pièces du château auxquelles n'aboutissent pas les passages secrets.

— Vous avez des passages secrets ici ?

— Il y en a même un certain nombre. Le château a été agrandi plusieurs fois depuis la construction du donjon par le premier baron. À l'époque, des issues avaient été aménagées pour faciliter la fuite en cas d'attaque. Ensuite, on a rajouté des passages secrets pour permettre au seigneur des lieux de rendre visite à sa servante favorite au milieu de la nuit. Certains sont encore utilisés par les serviteurs qui se déplacent à travers le château sans gêner personne. Mais la plupart ont été abandonnés et ne servent plus qu'à ceux qui souhaitent espionner leurs voisins ou leur envoyer un assassin.

Erik se laissa tomber sur une chaise dans un coin de la pièce.

— Merci, Manfred.

— Mais de rien. Si je peux me permettre une suggestion, tu devrais prendre un bain et changer de vêtements. Je vais demander aux serviteurs de t'apporter de l'eau chaude. Il y a des habits dans la penderie qui devraient t'aller. Ils appartenaient à notre père, ajouta-t-il en souriant d'un air malicieux.

— On dirait que tu prends un malin plaisir à perturber ta mère.

Une expression pleine de colère apparut sur le visage de son demi-frère.

— Tu ne saurais imaginer à quel point.

Erik soupira.

— Tu sais, j'ai réfléchi à ces choses que tu m'as dites au sujet de Stefan, quand tu es venu me voir en prison. Je crois que je n'ai jamais vraiment compris à quel point ça a dû être difficile pour toi.

Manfred éclata de rire.

— Et tu ne le sauras jamais.

— Tu ne m'en voudras pas si je te pose une question ?

— Laquelle ?

— Pourquoi est-ce que ta mère te déteste ? Je sais pourquoi elle me hait, moi, mais elle t'a regardé de la même façon.

— Ça, mon frère, c'est une question à laquelle je répondrai peut-être un jour. Pour l'instant, je me contenterai de dire que mère n'a jamais apprécié la façon dont j'ai choisi de vivre ma vie. Quand je n'étais encore que le fils cadet qui n'était pas censé hériter, ça ne représentait qu'une légère source de tension entre nous. Mais depuis que Stefan a été… est décédé, la tension s'est transformée en conflit.

— Désolé d'avoir été curieux.

— Ce n'est pas grave. Je peux comprendre que tu te poses cette question. (Manfred se tourna vers la porte.) Un jour, je t'expliquerai peut-être en détail, non pas que tu aies le droit de savoir, mais ça mettra ma mère dans une rage folle.

Il quitta la pièce avec sur les lèvres un sourire qu'Erik qualifia de diabolique. Le jeune homme se laissa aller contre le dossier de sa chaise en attendant que les serviteurs lui apportent l'eau de son bain. Lorsque ces derniers vinrent frapper à sa porte, il s'aperçut qu'il s'était assoupi. Encore à moitié endormi, il se leva, ouvrit la porte et laissa entrer les six serviteurs qui portaient des seaux d'eau fumante et un grand baquet en métal.

Il laissa les deux hommes qui avaient apporté le baquet lui ôter ses bottes, pendant que les autres vidaient leurs seaux. Lorsqu'il s'assit dans l'eau chaude, il eut l'impression que toutes ses douleurs disparaissaient. Il se reposa contre le bord du baquet pendant un moment. Mais lorsqu'un serviteur voulut le laver, il se redressa brusquement.

— Quelque chose ne va pas, messire ?

— Je ne suis pas un noble. Vous pouvez m'appeler capitaine, et je peux me laver tout seul, merci, répondit Erik en prenant le savon et le gant de toilette des mains de son interlocuteur. Ce sera tout.

— Vous voulez qu'on vous prépare vos vêtements avant de partir ?

— Ah oui, ce serait bien, dit le jeune homme, parfaitement réveillé à présent.

Les autres serviteurs quittèrent la pièce, tandis que celui qui lui avait parlé choisissait des habits dans la penderie.

— Voulez-vous que j'aille vous chercher des bottes, capitaine ?

— Non, je vais remettre les miennes.

— Je vais essayer de les nettoyer pendant que vous finissez de prendre votre bain, monsieur.

Il s'en alla avant qu'Erik ait le temps de protester. Le jeune homme haussa les épaules et commença à se laver pour de bon. Récemment, il avait rarement pu se permettre de prendre un bain chaud et se sentit revivre à mesure que l'eau refroidissait. Il savait que sitôt le dîner terminé, si le prince n'organisait pas d'autres réunions, il rentrerait se coucher et dormirait d'un sommeil de plomb. Puis il repensa à Mathilda de la Lande Noire et se ravisa. Mieux valait ne dormir que d'un œil, même avec la porte verrouillée.

Il ne savait pas quelle heure il pouvait être, mais il ne voulait pas être en retard au dîner du prince de Krondor. Il se sécha et examina les vêtements que lui avait choisis le serviteur : des chausses jaune pâle, un pourpoint d'un bleu pâle également et une cape sophistiquée dans des tons de gris très clair, presque blancs. Erik préféra mettre la cape de côté et enfila les chausses et le pourpoint. Il finissait de s'habiller lorsque le serviteur ouvrit à nouveau la porte.

— Voici vos bottes, capitaine.

Erik n'en revint pas. En quelques minutes, l'homme avait réussi à en ôter tout le sang et la crasse et à restaurer le brillant du cuir.

— Merci.

— Dois-je faire enlever le baquet pendant que vous dînez ?

— Oui, répondit Erik en enfilant ses bottes.

Le serviteur s'en alla. Le jeune homme se passa la main sur le menton et regretta de n'avoir ni rasoir et ni savon. S'il avait pensé à le demander, on lui aurait sans doute amené tout ce dont il avait besoin. Mais puisqu'il n'y avait pas songé, mieux valait garder sa barbe et ne pas faire attendre le prince.

Il sortit dans le couloir et retourna à l'endroit où il avait participé au conseil. Deux soldats montaient la garde devant la

porte et il en profita pour leur demander où se trouvait la salle à manger. L'un des gardes le salua en disant :

— Suivez-moi, capitaine.

Il le conduisit à travers une série de corridors jusqu'à la salle à manger, qui devait appartenir au donjon ou à un ensemble de pièces rajoutées juste après sa construction, car elle paraissait étonnamment petite et intime. En son centre se dressait une table carrée qui pouvait accueillir douze convives par côté. Mais il ne restait guère de place entre les chaises et les murs, si bien que les choses pouvaient vite devenir compliquées si trop de monde essayait de bouger en même temps. Erik salua d'un signe de tête plusieurs nobles qu'il avait rencontrés à Krondor. D'autres seigneurs, engagés dans des conversations privées, mirent un point d'honneur à l'ignorer. Owen était déjà là et l'invita d'un geste à venir s'asseoir à côté de lui.

Erik fit le tour de la table et s'aperçut que les trois sièges à la droite de Greylock étaient vides.

— Prends celle-ci, recommanda le général en indiquant la chaise à sa gauche. L'autre est pour le prince, ajouta-t-il en tapotant le coussin de celle de droite.

Erik remarqua en s'asseyant que tous les nobles présents à la table le dévisageaient. Il se sentit brusquement embarrassé. Ducs et comtes, barons et écuyers, tous étaient assis en dessous de lui. Or, la place qu'un convive occupe par rapport au prince revêt une grande signification pour les intrigues des courtisans. Erik regretta de ne pas avoir songé à prendre un siège en face du prince, de l'autre côté de la pièce.

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrit derrière eux. Erik se retourna et vit entrer le prince Patrick. Aussitôt, il se leva et inclina la tête, comme tous les nobles présents.

Vint ensuite le baron Manfred, leur hôte, suivi de sa mère.

Le prince prit place au centre de la table, le baron à sa droite. Mathilda fit mine de s'avancer vers sa chaise, mais elle s'arrêta en apercevant Erik.

— Je refuse de m'asseoir à la même table que le meurtrier de mon fils !

— Dans ce cas, madame, vous dînerez seule ce soir, répliqua Manfred.

D’un signe de la tête, il ordonna aux gardes d’escorter sa mère en dehors de la salle. Sans mot dire, la vieille femme tourna les talons et s’en alla avec les soldats.

Plusieurs des nobles présents échangèrent quelques mots à voix basse, jusqu’à ce que le prince s’éclaircisse la gorge pour attirer leur attention.

— Peut-être devrions-nous commencer ?

Manfred inclina la tête. Le prince s’assit, bientôt imité par les autres convives.

On leur servit un merveilleux repas, accompagné du meilleur vin qu’Erik ait jamais goûté. Le jeune homme avait du mal à rester attentif à cause de la fatigue. Cependant, les discussions étaient toutes de la plus haute importance, car les convives ne parlaient que de la bataille à venir.

À un moment donné, quelqu’un fit remarquer que le flanc nord tenait si bien qu’il serait peut-être sage d’envoyer chercher quelques-uns de ses soldats afin de renforcer les défenses de la Lande Noire. Le prince Patrick entendit cette remarque qui ne lui était pas destinée et répliqua immédiatement :

— Non, ce serait dangereux. Comment savoir si les envahisseurs ne retourneraient pas attaquer le flanc nord en force dès le lendemain ?

Les conversations autour de la table ne se nourrirent plus que d’hypothèses au sujet de la bataille. Au bout d’un moment, le prince Patrick intervint à nouveau :

— Capitaine de la Lande Noire, personne ici n’a autant combattu l’ennemi que vous. À quoi peut-on s’attendre ?

Tous les regards dans la pièce convergèrent sur Erik. Ce dernier jeta un coup d’œil à Greylock, qui hocha discrètement la tête.

Il s’éclaircit la gorge et prit donc la parole :

— Nous pouvons nous attendre à voir arriver entre cent cinquante et cent soixante-quinze mille soldats aux portes de la cité et sur toute la longueur des crêtes du Cauchemar.

— Quand ? demanda un dandy richement vêtu.

— À tout moment. Peut-être même dès demain.

Le courtisan pâlit.

— Peut-être devrions-nous appeler l'armée de l'Est en renfort, Votre Altesse. Ils ne campent pas très loin de nous, dans les monts à l'est.

— L'armée de l'Est interviendra au moment que je jugerai opportun, répondit Patrick. À quel genre de guerriers avons-nous affaire ? ajouta-t-il en jetant un coup d'œil à Erik.

Ce dernier savait que le prince avait lu tous les rapports envoyés par Calis au cours de ses trois séjours sur Novindus, le premier ayant eu lieu sous le règne de son grand-père, le deuxième sous celui de son oncle Nicholas et enfin le dernier sous le sien. Erik s'était également entretenu avec Son Altesse pas moins de cinq fois à ce sujet, si bien que la question visait uniquement à informer ceux qui, parmi les convives, n'avaient pas l'expérience des combats.

Le jeune homme chercha le regard de Greylock, qui hocha de nouveau la tête, toujours aussi discrètement, en souriant légèrement. Erik connaissait bien Owen et comprit ce qu'on lui demandait de faire.

— Votre Altesse, l'armée de nos ennemis se compose principalement d'anciennes compagnies de mercenaires. Ce sont des hommes qui se battaient à l'origine pour de l'argent, tout en suivant un code de conduite très strict. Depuis, ils ont été forgés par le meurtre, la terreur et la magie noire et sont devenus une force comme le royaume n'en a jamais connu. (Il balaya la pièce du regard.) Certains de ces soldats ont traversé la moitié du monde en se battant les armes à la main, depuis la chute des terres occidentales, sur Novindus, jusqu'à la destruction de Krondor. Depuis vingt ans, ils ne connaissent que la guerre, le pillage, la rapine et le viol. (Il capta le regard du dandy.) Certains sont cannibales.

Le courtisan pâlit encore davantage et parut sur le point de s'évanouir.

— Ils vont se jeter sur nous parce qu'ils n'ont pas d'autre choix, reprit Erik. Nous avons détruit leur flotte et ils n'ont pas de nourriture. Ils comptent également dans leurs rangs entre dix et vingt mille Saaurs – nous ne connaissons pas le chiffre exact. (Ce nom ne semblait rien évoquer à certains nobles originaires de l'Est.) Pour ceux qui ne sont pas au courant, les

Saaurs sont des hommes-lézards, vaguement apparentés aux Panthatians sauf qu'ils mesurent presque trois mètres de haut. Ils montent des chevaux de guerre qui mesurent vingt-cinq mains au garrot ; quand ils chargent, on a l'impression d'entendre le tonnerre dans la montagne.

— Oh, par tous les dieux ! s'exclama le dandy qui se leva, la main plaquée sur la bouche, et qui s'enfuit de la pièce en courant.

Plusieurs nobles explosèrent de rire. Le prince se joignit à eux. Puis il reprit la parole lorsque leur hilarité diminua.

— Messires et messieurs, en dépit de la légèreté du moment, permettez-moi d'insister : tout ce que vient de vous dire le capitaine de la Lande Noire est vrai. Pire, il est peut-être même en dessous de la vérité.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda un autre seigneur richement vêtu, dont on aurait dit qu'il n'avait jamais tenu une épée de sa vie.

— Nous allons nous battre, messire, ici et dans les crêtes du Cauchemar. Et nous ne céderons pas, car si l'ennemi réussit à passer nos défenses, le royaume est perdu. Nous vaincrons, ou nous mourrons. Il n'y a pas d'autre alternative.

Le silence s'abattit sur la pièce.

# Chapitre 25

# RÉVÉLATIONS

Des tambours retentirent.

Puis des trompettes résonnèrent à leur tour, et des hommes se mirent à courir sur les remparts de la Lande Noire. Erik s'habilla et sortit de sa chambre aussi vite que possible afin de se précipiter dans la salle du conseil.

Il fut le troisième à entrer dans la pièce, juste derrière Patrick et Greylock. Quelques instants plus tard, une demi-douzaine de nobles les rejoignirent. Manfred entra et regarda calmement autour de lui avant d'annoncer :

— Ils sont là.

Personne ne demanda à qui ce « ils » faisait référence.

Patrick ne perdit pas de temps.

— Owen, je veux que vous alliez au sud avec le comte de Montrose, le long de la corniche orientale. Prenez un régiment avec vous et voyez ce qui se passe de ce côté-là. Si nos compagnies de réserve ont été anéanties, comme le prétend le rapport, je veux savoir ce que l'ennemi ramène au nord. N'engagez pas le combat à moins d'être attaqué ; dans tous les cas, essayez de revenir ici au plus vite. Si vous rencontrez les vestiges de nos troupes, ramenez-les avec vous.

Au même moment, Arutha, lord Vencar, entra dans la pièce accompagné de ses deux fils. Erik les salua d'un signe de tête.

— Arutha, vous arrivez à point nommé, s'écria Patrick. Je veux que vous supervisiez l'administration de la cité. Nous allons devoir fermer les portes et contrôler la distribution des vivres ; il va également falloir s'assurer que personne ne compromet notre sécurité en quittant la ville ou en faisant de la contrebande. (Il se tourna ensuite vers Manfred.) Vous-même aurez la charge de la citadelle, puisque c'est là votre droit. Mais

je dirigerai la bataille depuis ces lieux ; ce sera mon quartier général.

— Bien, Votre Altesse, répondit le baron en inclinant la tête.

Le prince se tourna vers Erik.

— Je veux que vous partiez au nord superviser nos défenses. Si le front sud est aussi faible que je le crains, nous devons nous assurer qu'il n'y aura aucune brèche au nord. (Il regarda le jeune homme droit dans les yeux.) À moins d'être rappelé ici, vous devrez combattre jusqu'au dernier.

Erik acquiesça.

— Je comprends.

Sans attendre, il se hâta de quitter les lieux. Il descendit dans la cour, demanda qu'on lui amène son cheval et s'en alla.

Une heure plus tard, il parcourait l'une des routes nouvellement construites, taillées sur le versant oriental des montagnes, douze mètres environ sous le sommet. Des postes de défense avaient été édifiés le long des pics, au-dessus de sa tête. Les soldats semblaient prêts. Certains couraient, des fournitures plein les bras, en lançant des ordres. D'autres préparaient leurs armes. Les combats n'avaient pas encore commencé mais Erik savait que l'ennemi n'était pas loin.

Il chevaucha aussi vite que possible tout en étudiant chaque centimètre des crêtes qui le surplombaient.

Le front s'étendait sur une longueur de cent soixante kilomètres – environ quatre-vingts de chaque côté de la ville. Le poste de commandement se situait quant à lui à une trentaine de kilomètres au nord de la Lande Noire. Erik y arriva en milieu de journée.

Jadow Shati, visiblement perturbé, se tenait à l'extérieur de la tente de commandement, en compagnie d'un petit homme vêtu du tabard de Loriél.

— Mec, tu peux pas savoir comme je suis content de te voir, déclara Jadow lorsqu'Erik entra dans le camp.

— Pourquoi ? demanda l'intéressé en tendant les rênes de sa monture à un soldat.

D'un signe de tête, Jadow lui indiqua l'autre homme. Ce dernier avait la tête et la mâchoire carrées et des cheveux gris coupés court.

— Bon sang, mais vous êtes qui, vous ? s'exclama-t-il en s'adressant à Erik.

Ce dernier s'aperçut alors qu'il avait mis son pourpoint bleu et ses chausses jaunes et qu'il avait oublié son uniforme au château. Il saisit le petit homme par le devant de sa tunique.

— Je suis votre commandant. Et vous ?

L'individu battit des paupières.

— Je suis le comte de Loriél ! Quel est votre nom ? ajouta-t-il en baissant d'un ton.

— Capitaine de la Lande Noire, des Forces spéciales du prince. J'ai reçu le commandement du front nord.

— Oui, eh bien, on va voir ça, répliqua le comte, dont le visage devenait rubicond. Je suis le vassal du duc de Yabon et j'obéis au prince de Krondor. Quant à accepter les ordres de cette armée spéciale et de ses officiers tout juste sortis de l'enfance, il ne faut quand même pas pousser ! Je me rends de ce pas à la Lande Noire pour parler au prince en personne.

— Messire, le rappela Erik d'une voix douce mais ferme.

— Quoi encore ?

— Je vous souhaite une bonne promenade.

Lorsque le noble fut parti, Jadow éclata de rire.

— Hé, mec, ce type est aussi agréable qu'un furoncle sur le cul. J'espère qu'il restera au loin pendant un mois.

— Vu l'humeur du prince quand je l'ai quitté, je doute qu'il prête une oreille compatissante aux protestations de Sa Seigneurie. Maintenant, dis-moi, quelle est la situation ?

— Pour autant que je puisse en juger, on a six compagnies intactes au nord de notre position – ils ont des fournitures en abondance au bas de la crête. Certains de nos gars sont crevés parce qu'ils se battent sur le front nord depuis le mois dernier, mais il y a aussi quelques troupes fraîches. Dans l'ensemble, on est plutôt en bonne forme. La mauvaise nouvelle, c'est qu'on a affaire à Duko.

— J'ai déjà entendu ce nom-là. Qu'est-ce qu'on sait de lui ?

— Pas grand-chose, juste des rumeurs, des informations récoltées auprès des prisonniers. Il est intelligent et a réussi à survivre alors que d'autres, comme Gapi, y sont pas arrivés. Il commande de nombreuses troupes. Je sais pas, mec. Si je devais

jouer aux devinettes, je dirais que c'est le meilleur qu'ils ont après Fadawah.

— Dans ce cas, répliqua Erik, je crois qu'on a du pain sur la planche.

Jadow sourit.

— Le côté positif, c'est qu'on est là où ils ont envie d'être ; s'ils veulent la place, va falloir venir nous la prendre.

— Tu as tendance à toujours voir les choses du bon côté, commenta Erik.

— Quels sont les ordres ?

— C'est simple. Il faut tuer quiconque tentera d'escalader cette pente.

— J'aime les choses simples, avoua l'ancien mercenaire du val des Rêves. Je commençais à en avoir marre de reculer tout le temps.

— Eh bien, réjouis-toi, parce que c'est terminé. À partir d'aujourd'hui, si on recule, on est perdus.

— Ben, alors, va falloir faire en sorte de pas reculer.

— Je n'aurais pas dit mieux, reconnut Erik.

Une trompette retentit.

— On dirait qu'ils arrivent, déclara Jadow.

Erik tira son épée de son fourreau.

— Allons les accueillir comme il se doit. Au fait, qui d'autre est posté sur ce front ? ajouta-t-il tandis qu'ils escaladaient la pente en direction des lignes de défense.

— Ton vieux copain Alfred. Il dirige une compagnie au nord de la nôtre. Il y a aussi Harper, et Jérôme, à l'autre bout de la ligne. De l'autre côté, au sud, on a Turner, et puis Frazer. Ensuite, c'est la cité, sous les ordres du prince.

Erik sourit.

— Avec de tels sergents, comment pourrions-nous perdre ?

Jadow sourit à son tour, jusqu'aux oreilles.

— Comment, en effet ?

Erik contempla le versant de la montagne, à ses pieds.

— Beaucoup d'hommes vont mourir pour vingt mètres de terrain poussiéreux.

— C'est vrai. Mais si ce que le capitaine Calis nous a raconté sur cette plage, il y a trois ans, est vrai, alors ces vingt mètres-là sont sacrément importants.

— Ça, c'est sûr.

Il regarda les soldats ennemis grimper dans sa direction. Les archers commencèrent à tirer. Le jeune homme attendait que le premier assaillant se rapproche et sentit une tension naître entre ses épaules. Il voulait pouvoir engager le combat et mettre un terme à cette bataille.

Puis une marée d'envahisseurs apparut devant lui, comme s'ils avaient surgi du sol. Erik commença à se battre.

Pug fronça les sourcils.

— Tu veux déverrouiller la Pierre de Vie ? Et comment comptes-tu t'y prendre ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ? renchérit Tomas en regardant son fils. Est-ce que ça va libérer les Valherus ?

Calis secoua la tête et soupira comme s'il était très fatigué.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir répondre à ces questions. Je ne sais pas comment libérer les forces emprisonnées à l'intérieur de cette chose. (Il désigna la pierre verte dans laquelle était plantée l'épée dorée.) Je sais juste que lorsque j'aurais commencé, je devrais être capable de manipuler les énergies qui sont à l'intérieur.

— Comment le sais-tu ? demanda Nakor.

Calis lui sourit.

— Comme tu le dis si bien : « Je le sais, c'est tout. » Par contre, une fois que j'aurai commencé, je ne serai peut-être plus capable de m'arrêter, je veux donc être certain de faire ce qu'il faut. (De nouveau, il montra la pierre du doigt.) C'est quelque chose qui n'aurait jamais dû exister.

Tomas se frotta le menton.

— Ashen-Shugar a dit pratiquement la même chose à Draken-Korin.

— C'est cet artefact qui a provoqué les guerres du Chaos, affirma Nakor.

Tous les regards se tournèrent vers lui.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ? demanda Tomas.

— Réfléchissez, l'encouragea Nakor. Vous possédez les souvenirs d'un Valheru. Pourquoi la Pierre de Vie a-t-elle été créée ?

Tomas laissa son esprit vagabonder et fit remonter des souvenirs qui lui étaient apparus pour la première fois cinquante ans plus tôt et qui appartenaient à un être mort depuis des éons. Brusquement, la mémoire lui revint et balaya tout sur son passage.

Un appel retentit. Ashen-Shugar était assis seul dans sa grande salle, profondément enfouie sous les montagnes. Sa monture, Shuruga, le dragon d'or, dormait, couchée en boule sous l'immense puits vertical qui lui permettait d'accéder aux cieux de Midkemia.

Ashen-Shugar n'avait jamais entendu quelque chose d'aussi étrange que cet appel. Il y manquait la soif de sang qui, d'ordinaire, poussait l'armée des dragons à se rassembler et à traverser les étoiles pour piller et saccager. Dans cette même salle, Ashen-Shugar avait commencé à changer depuis qu'un être lointain, prénommé Tomas, était venu à lui en pensée. De par sa nature, il aurait dû se sentir indigné et réagir violemment à cette intrusion dans son esprit. Mais ce Tomas semblait faire partie de lui et sa présence lui paraissait aussi naturelle que sa main gauche.

Par télépathie, il ordonna à Shuruga de se réveiller et sauta sur le dos de l'immense bête. Le dragon bondit et se servit de ses ailes puissantes pour se propulser vers le ciel, surgissant hors des cavernes qui constituaient le domaine du seigneur du Nid d'Aigle.

Il prit la direction de l'est et survola cette chaîne de montagnes qui serait un jour connue sous le nom des Tours Grises. Puis il passa au-dessus d'une autre chaîne, celle que l'on appellerait plus tard les monts Calastius. Enfin, il atteignit une vaste plaine où se rassemblaient ceux de sa race. Il était apparemment le dernier à arriver.

Ashen-Shugar fit décrire un cercle à Shuruga et ordonna au grand dragon de descendre. Tous les Valherus attendaient que le plus puissant d'entre eux mette pied à terre. Au centre du

cercle qu'ils formaient, resplendissant dans son armure noir et orange, se tenait Draken-Korin, qui se faisait appeler le seigneur des Tigres. Deux de ses créatures, des tigres modifiés par magie pour leur permettre de se tenir debout et de parler, l'entouraient, l'air hargneux, les bras croisés sur la poitrine. Mais, en dépit de leur aspect féroce et de leur impressionnante musculature, ils n'inspiraient que de l'indifférence au seigneur du Nid d'Aigle, car ce n'étaient que des créatures inférieures qui ne pouvaient faire de mal à un Valheru.

De l'avis général, Draken-Korin était le plus étrange de tous les représentants de leur race. Il songeait sans cesse à apporter des nouveautés. Personne ne savait d'où lui venaient toutes ces idées, mais elles l'obsédaient.

Tomas battit des paupières.

— Draken-Korin ! Il était différent !

— Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi ? l'interrogea Nakor.

— Non. Enfin, je veux dire qu'Ashen-Shugar ne s'est jamais posé la question.

— On dirait que les Valherus forment une race étonnamment dépourvue de curiosité. Mais peu importe. De quoi vous souvenez-vous ?

— Je me rappelle avoir été convoqué.

— Dans quel but ? demanda Pug.

— Draken-Korin a convoqué tous les Valherus pour leur annoncer que l'ordre de l'Univers était en train de changer. Les anciens dieux, Rathar et Mythar, avaient pris la fuite… (Tomas écarquilla les yeux.) Dans son discours, il a ajouté : « ou ont été déposés » !

— Déposés ? répéta Miranda.

— Par les dieux contrôleurs ! s'exclama Dominic.

— Attendez ! protesta Tomas. Laissez-moi me souvenir…

Il referma les yeux.

— … mais quelle qu'en soit la raison, l'Ordre et le Chaos n'ont plus la moindre signification. Mythar a laissé s'échapper

les fils du pouvoir et c'est à partir de ces fils que sont apparus les nouveaux dieux, expliqua Draken-Korin.

Ashen-Shugar étudia celui qui était son fils-frère et décela dans ses yeux une lueur qu'il reconnut comme étant de la folie.

— Puisque Rathar n'est plus là pour réunir à nouveau les fils du pouvoir, reprit le seigneur des Tigres, ces êtres vont s'en emparer et établir un nouvel ordre. Nous devons nous y opposer. Ces dieux sont doués de conscience, ils possèdent la connaissance et ils nous défient.

— Si l'un d'eux apparaît, tue-le, répliqua Ashen-Shugar, qui ne se sentait pas concerné par ces paroles.

Draken-Korin se tourna vers son père-frère.

— Leurs pouvoirs sont aussi grands que les nôtres. Pour le moment, ils se battent entre eux et cherchent à se dominer les uns les autres pour s'emparer du pouvoir abandonné par les deux dieux aveugles de la Création. Mais un jour, ce combat prendra fin ; alors notre existence même sera en danger. Ils retourneront leur force contre nous.

— Pourquoi s'en inquiéter ? protesta Ashen-Shugar. Nous combattrons comme nous l'avons déjà fait. Voilà ma réponse.

— Non, il faut davantage. Nous devons nous unir pour les combattre et non les affronter individuellement, car ils risqueraient de nous vaincre.

— Agis à ta guise. Moi, je refuse d'en entendre parler.

Ashen-Shugar monta sur Shuruga et s'envola vers sa demeure.

— Je ne m'en suis jamais douté, déclara Tomas.

— Comment ça ? dit Pug.

Mais son ami se tourna vers Miranda.

— Votre père savait ! Il ne cherchait pas simplement à créer une arme pour mettre un terme à la conquête tsurani ou pour empêcher le retour de l'armée des dragons sur Midkemia. Il nous préparait pour ce combat !

— Vous pourriez expliquer ? demanda Nakor.

— Quelque chose a changé Draken-Korin. Il était fou, même aux yeux de sa propre race. Il possédait d'étranges notions et était animé de compulsions tout aussi bizarres. C'est lui qui a

convaincu les autres de créer la Pierre de Vie ; c'est lui qui a eu l'idée de réunir leurs pouvoirs et de les déposer à l'intérieur du cristal.

— Non, répliqua doucement Calis. Il n'était qu'un outil. Quelqu'un d'autre lui a soufflé cette idée.

— Mais qui ?

— Non, pas « qui », mais « quoi » ? rétorqua Nakor.

Tous les regards se tournèrent vers l'étrange petit homme.

— Que veux-tu dire ? demanda Pug.

— Chacun de vous possède des informations enfermées dans son esprit.

Nakor décrivit un arc de cercle avec sa main et fit surgir un halo doré qui recouvrit la pièce entière. Pug écarquilla les yeux. Il savait que l'Isalani possédait des pouvoirs supérieurs à ce qu'il voulait bien admettre. Pourtant le magicien n'avait encore jamais vu pareil bouclier de protection. Il savait ce que c'était mais se demanda comment le petit homme avait bien pu le créer ainsi, sans effort.

— Qui es-tu ? murmura Miranda.

Nakor sourit jusqu'aux oreilles.

— Juste un homme, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois.

— Non, vous êtes davantage que cela, répliqua Dominic d'un ton neutre.

L'Isalani haussa les épaules.

— Je suis également un outil, d'une certaine façon. (Il les dévisagea l'un après l'autre.) Nombre d'entre vous m'ont entendu raconter ma vie. Ce que je vous ai dit est vrai. Quand j'étais enfant, des pouvoirs sont apparus en moi et mon père m'a chassé du village à cause de mes farces. J'ai voyagé et j'ai appris. Vous me voyez tel que j'ai été une grande partie de ma vie.

« J'ai rencontré une femme du nom de Jorna et j'ai cru l'aimer – les jeunes hommes confondent souvent le désir physique avec l'amour. Dans ma vanité, j'ai cru qu'elle m'aimait aussi – nous arrivons toujours à tout rationaliser quand ça nous arrange. Regardez-moi ! s'exclama-t-il en souriant. Pensez-vous vraiment qu'une belle jeune femme succomberait à mon charme ? (Il haussa les épaules.) Mais peu importe. Ce qui compte, c'est que cette expérience m'a rendu plus sage, même si

ça m'a apporté de la tristesse. (Il regarda Miranda.) Tu sais ce qui s'est passé ensuite. Ta mère est partie à la recherche de quelqu'un qui pourrait lui en apprendre plus que moi. Comme je l'ai toujours dit, je ne suis qu'un homme qui connaît quelques tours.

— Pourquoi ai-je le sentiment que tu es sûrement le seul sur cette planète à utiliser une description pareille ? répliqua la jeune femme.

— Quoi qu'il en soit, Jorna a épousé Macros et je suis devenu voyageur. (Nakor balaya la pièce du regard.) Un jour, ma vie a changé quand je me suis abrité pour la nuit dans une cabane en ruine à flanc de colline, en Isalan. J'ai toujours su faire des tours, des petites choses, mais cette nuit-là j'ai rêvé et dans mon rêve, on m'a dit de trouver quelque chose.

— De quoi s'agissait-il ? l'interrogea Pug.

Nakor ouvrit son sac fourre-tout qui ne le quittait jamais et plongea la main à l'intérieur. Ce n'était pas la première fois que Pug le voyait y enfoncer son bras jusqu'à l'épaule, alors que le sac, vu de l'extérieur, ne paraissait pas excéder les soixante centimètres de profondeur. Le magicien savait que le fond du fourre-tout était constitué d'une faille minuscule qui permettait au petit homme d'accéder à l'endroit où il entreposait une étonnante collection d'artefacts.

— Ah ! s'exclama Nakor d'un ton satisfait. J'ai trouvé ça.

Dominic écarquilla les yeux, tandis que les autres fixaient l'objet d'un air curieux. L'Isalani exhibait un cylindre qui devait faire dix centimètres de diamètre sur quarante-cinq de long. Chaque extrémité était fermée par un bouton en forme de nœud.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Miranda.

— Un objet très utile. Tu serais étonnée d'apprendre toutes les informations qu'il contient.

Il fit tourner l'une des extrémités et l'artefact s'ouvrit avec un déclic. Une section de treize millimètres se détacha du cylindre, ce qui permit à Nakor d'en sortir un long morceau de papier ou de parchemin blanc et translucide.

— Si on tirait suffisamment, on pourrait remplir cette pièce. (Il continua de tirer. De fait, le papier sortait toujours du

cylindre et paraissait interminable.) Ce truc est stupéfiant. On ne peut pas le couper ni le déchirer, et encore moins écrire dessus. La saleté ne s'y colle jamais. (Le papier était couvert d'une fine écriture.) Mais je vous parie que tout ce que vous avez toujours voulu savoir se trouve là-dedans.

— Stupéfiant, en effet, reconnut Pug en jetant un coup d'œil à cette écriture. De quelle langue s'agit-il ?

— Je ne sais pas, avoua Nakor, mais au fil des ans, j'ai appris à déchiffrer quelques passages.

Il tourna le bouton dans l'autre sens et le papier réintégra le cylindre qui se referma. L'artefact paraissait à nouveau dépourvu de la moindre éraflure ou du moindre défaut et ressemblait simplement à un morceau de métal intact.

— Si seulement je savais comment le faire fonctionner comme il est censé le faire, regretta le petit homme.

— Pour cela, il vous faudrait étudier pendant des années ce qui reste des enseignements perdus du dieu de la Connaissance. C'est le Codex, ajouta Dominic d'un ton empreint de respect.

— C'est-à-dire… ? fit Miranda.

— Le Codex de Wodar-Hospur. On le croyait perdu.

— Eh bien, je l'ai retrouvé, répliqua Nakor. Le problème, c'est que quand je l'ouvre, il me raconte certaines choses, mais jamais deux fois les mêmes. Or, une partie du savoir qu'il contient est soit incompréhensible, soit terriblement ennuyeuse. Je crois qu'il existe un moyen de l'obliger à vous donner l'information que vous cherchez, mais je n'ai pas encore réussi à trouver lequel. (Il fit un grand sourire.) Mais vous seriez surpris de découvrir ce qu'on apprend, rien qu'en dormant avec cet artefact sous la tête.

— On l'appelle également le Voleur de Songes, ajouta Dominic. Il dérobe les rêves de ceux qui dorment à proximité de lui ; au bout d'un moment, ces derniers perdent l'esprit.

— Bah, vous ne seriez pas le premier à dire que je suis un peu cinglé, rétorqua l'Isalani. Et puis, ça fait plus de cent ans que je ne dors plus dans la même pièce que lui. Je n'ai pas compris tout de suite, mais j'ai fini par deviner que c'était ça qui m'empêchait de rêver. (Il secoua la tête.) Des choses étranges se

produisent quand vous ne rêvez plus la nuit. Je commençais à avoir des hallucinations et à devenir un peu irritable.

— Mais de quoi s'agit-il ? insista Miranda. Tous ces noms ne me disent rien.

— C'est l'artefact le plus sacré du temple du dieu de la Connaissance, répondit Dominic. Ce texte contient tout le savoir du dieu perdu. Wodar-Hospur faisait partie des dieux inférieurs mais sans lui, il est impossible de comprendre tous les sujets dont nous discutons en ce moment même. Je n'ose imaginer depuis combien de temps ce vagabond a en sa possession un artefact qui aurait fourni d'incroyables éclaircissements et informations à notre ordre si nous l'avions eu entre les mains.

— Peut-être, admit Nakor. Mais vous auriez également pu passer un siècle ou deux à le contempler sans vraiment comprendre son fonctionnement. (Il balaya la pièce du regard.) La connaissance est une forme de pouvoir. Vous avez tous des pouvoirs. Moi, j'ai la connaissance. Ensemble, nous avons les moyens de vaincre le Sans-Nom.

Lorsqu'il prononça ces mots, la pièce parut s'assombrir et se refroidir légèrement.

— Le Sans-Nom ? répéta Miranda qui se frotta brusquement les tempes. C'est comme si je savais quelque chose et que je ne m'en souvienne pas…

Nakor acquiesça.

— Je ne prononcerai pas son nom. (Il adressa à Dominic un regard qui en disait long.) Ça a certains avantages d'être un peu cinglé et d'avoir accès à une source illimitée de savoir. Mais voici la fin de l'histoire :

« Le Sans-Nom est ainsi nommé parce que le simple fait de penser son nom risquerait d'attirer son attention sur vous. Si cela arrivait, vous seriez perdu, car aucune créature mortelle n'a le pouvoir de résister à son appel – sauf moi, ajouta le petit homme avec un large sourire.

— Comment est-ce possible ? souffla Dominic.

— Je vous l'ai dit, ça aide d'être un peu cinglé. Je connais des tours qui permettent de penser à quelque chose sans vraiment se rendre compte qu'on y pense, si bien que lorsque le Sans-Nom entend son nom et vient vous chercher, il ne vous trouve

pas. Même un dieu supérieur ne peut pas vous trouver là où vous n'êtes pas.

— Je suis complètement perdue, avoua Miranda.

— Tu n'es pas la seule, renchérit Pug.

Calis sourit.

— Moi, je crois que je suis ton raisonnement.

Nakor lui adressa un grand sourire en retour.

— C'est parce que tu es jeune. (Il regarda les autres.) À l'époque des guerres du Chaos, l'un des dieux contrôleurs, ce Sans-Nom, qui possède une nature qu'on pourrait qualifier de diabolique, a tenté de bouleverser l'équilibre des choses.

« C'est lui qui a perverti Draken-Korin et qui a poussé les Valherus sur la voie de l'autodestruction. Ils n'ont pas compris que les dieux n'étaient pas une menace pour eux. J'imagine que le concept leur aurait paru presque impossible si on leur avait dit que les dieux se contenteraient aussi bien d'adorateurs valherus que d'humains, d'elfes, de gobelins ou de toutes ces autres races intelligentes qui vivent ici maintenant.

Tomas sourit.

— Je crois pouvoir dire que vous avez raison. La notion de « concept impossible » résume bien la situation.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit le petit homme, les Valherus ont défié les dieux, provoquant les guerres du Chaos. (Il regarda Tomas.) Combien de temps ont-elles duré ?

— Eh bien… je ne sais pas. (Le guerrier ferma les yeux comme pour essayer de se souvenir, mais finit par les rouvrir en secouant la tête.) Je n'en ai aucune idée.

— Elles se sont poursuivies pendant des siècles, expliqua Nakor. Les dieux auxquels nous croyons sont spécifiques à Midkemia mais ils reflètent des réalités bien plus vastes qui affectent des millions de mondes.

— Je suis à nouveau perdue, intervint Miranda. Ils sont spécifiques à un endroit mais ils touchent un grand nombre de mondes ?

— C'est comme si nous étions tous assis autour d'une montagne. Chacun de nous la verrait d'un point de vue différent, mais ce serait toujours la même montagne.

« La déesse que vous et moi appelons Sung la Pure représente certains aspects de la réalité : elle représente quelque chose de profondément primaire, sans taches, sans défauts : la perfection absolue. Ces aspects existent dans bien des endroits, ils ne se limitent pas à notre petit coin de l'Univers. (Nakor regarda Miranda.) Ce qui veut dire que si l'on essayait de détruire Sung la Pure, non seulement on provoquerait un cataclysme sur Midkemia mais en plus on créerait des problèmes au sein d'une très vaste portion de la réalité.

— Tout est lié, ajouta Calis en entrelaçant ses doigts. On ne peut porter atteinte à une partie de la réalité sans en abîmer une autre.

— Exactement, approuva l'Isalani. Donc, le Sans-Nom a essayé de bouleverser l'ordre établi pour obtenir l'avantage et semer la disharmonie. Il a poussé Draken-Korin et les Valherus à créer la Pierre de Vie et à défier les dieux.

« Résultat, un grand nombre de dieux inférieurs ont été détruits, dans la mesure où une divinité peut l'être, ce qui signifie qu'ils ne reviendront pas avant longtemps. D'autres ont été… changés. Killian règne aujourd'hui sur les océans, en lieu et place d'Eortis. C'est plutôt logique, vu que c'est la déesse de la Nature. Mais ce n'est pas vraiment son boulot. (Nakor secoua la tête.) Vous savez, ce Sans-Nom, il a vraiment fait des dégâts quand on y pense. Encore aujourd'hui, on en paye les conséquences. (Il fit un geste vague en direction de l'ouest et de la Lande Noire.) Un gros démon vient par ici à la tête d'une armée. (Il désigna la Pierre de Vie.) Il ne sait sans doute pas pourquoi il veut venir ici, ni même que la pierre est là. D'ailleurs, s'il l'obtenait, il ne saurait pas quoi en faire. Mais il ferait n'importe quoi pour s'en emparer. Et s'il y parvient…

— Il mettra un terme à la vie sur ce monde telle que nous la connaissons, conclut Calis. Telle est la nature de la Pierre de Vie ; elle relie tout ce qui vit sur cette planète. Si on y touche, tout mourra.

— Voilà le piège, ajouta Nakor. C'est ce que Draken-Korin n'a pas compris ; il pensait avoir créé une arme parfaite et croyait qu'en libérant le pouvoir de la pierre, l'énergie tuerait les dieux, ou quelque chose dans ce genre.

Tomas hocha la tête en guise d'approbation.

— Mais ça ne marche pas comme ça, poursuivit le petit homme. Ce qui se serait passé, c'est que le monde serait mort, et non les dieux. Les dieux inférieurs auraient été affaiblis, parce qu'il n'y aurait plus eu personne pour les vénérer. Mais les dieux contrôleurs seraient restés les mêmes.

— Je commence à avoir mal à la tête, déclara Miranda. Si ça n'atteignait pas les dieux contrôleurs, pourquoi le Sans-Nom se serait-il donné tout ce mal ?

— Pour rien. C'est là toute l'ironie de l'histoire. Je ne prétends pas pouvoir penser comme un dieu, mais je crois qu'il s'imaginait que le désordre général lui profiterait et désavantagerait les autres dieux contrôleurs.

— Et ça n'a pas été le cas ? demanda Pug.

— Non, répondit Dominic. Chaque divinité a un rôle bien défini au sein duquel elle peut agir. Mais elle ne peut pas intervenir en dehors de sa nature.

Miranda se leva, visiblement exaspérée.

— Dans ce cas, expliquez-moi ce qui se passe ! Pourquoi ce dieu agit-il en dehors de sa nature ?

— Parce qu'il est fou, répondit Calis.

— Les « Jours de la Colère du Dieu Dément », murmura Tomas. C'est aussi comme ça qu'on appelle les guerres du Chaos.

— Mais qu'est-ce qui pourrait bien rendre fou un dieu ? intervint Sho Pi.

Les autres regardèrent le disciple, qui avait gardé le silence jusque-là.

— Quelquefois, tu prouves que tu n'es pas aussi stupide que je le crois, mon garçon, répliqua Nakor. C'est une très bonne question. (Il dévisagea ses compagnons, l'un après l'autre.) Quelqu'un a-t-il une réponse ?

Personne ne parla.

— Peut-être que c'est dans sa nature, reprit le petit homme, mais en tout cas, le Sans-Nom a commis des actes qui se sont retournés contre lui. En provoquant un tel désordre, il s'est fait rejeter et emprisonner très loin d'ici.

« Sept dieux vivaient autrefois en harmonie, chacun selon sa nature. Mais l'équilibre a été rompu. Les guerres du Chaos se sont soldées par la destruction de deux des Contrôleurs, qui ont été obligés d'intervenir pour préserver ce qui restait de ce monde. Ishap, la Matrice, le plus important des sept, a disparu, tout comme la déesse du Bien, Arch-Indar. Quant au Sans-Nom, il a été banni et emprisonné par les quatre autres. Puisque son alter ego, la déesse qui servait de contrepoids à son pouvoir destructeur, était morte, ainsi que le dieu qui maintenait l'équilibre, Abrem-Sev, Ev-Dem, Graff et Helbinor ont été obligés d'agir. Ils n'avaient pas le choix.

« En fin de compte, nous voilà aux prises avec un monde hors de contrôle, déséquilibré et manquant de cohésion. C'est pour ça qu'il se passe tant de choses étranges sur Midkemia. Bien sûr, il est intéressant d'y vivre, mais c'est un peu dangereux aussi.

— Tout ceci n'est que spéculations, ou tu sais vraiment ces choses ? voulut savoir Pug.

Nakor désigna l'artefact.

— Qu'est-ce que vous en pensez, Dominic ?

— Il sait, affirma l'abbé de Sarth. Cet artefact appartenait autrefois au grand-prêtre de Wodar-Hospur, le dieu de la Connaissance. Il paraît que toutes les questions qu'on peut se poser ont leur réponse dans le Codex. Mais le prix à payer pour pouvoir le porter est exorbitant. Des dizaines de prêtres doivent unir leurs efforts pour combattre la folie résultant de l'incapacité du haut-prêtre à rêver. Comment avez-vous pu échapper à la démence, Nakor ?

Ce dernier sourit jusqu'aux oreilles.

— Qui dit que j'y ai échappé ?

— Je t'ai souvent trouvé un peu étrange, reconnut Pug, mais je ne t'ai jamais jugé fou.

— Ce qu'il faut savoir à propos de la folie, c'est qu'on ne peut pas la subir éternellement. Soit on finit par se tuer, soit on en guérit. En ce qui me concerne, j'ai guéri. (Il sourit de nouveau.) Ça m'a aussi aidé d'arrêter de dormir dans la même pièce que ce satané artefact.

Sho Pi choisit ce moment pour intervenir à nouveau :

— Comment se fait-il que vous qui portez l'armure d'un Valheru (il désigna Tomas), vous qui maîtrisez deux sortes de magie (il montra Pug), vous, maître, qui possédez cet artefact et Macros, qui était l'agent de Sarig, vous ayez pu vous trouver réunis à un moment donné de l'Histoire ?

— Nous sommes là pour aider, répliqua Nakor. Ce sont peut-être les dieux qui ont voulu tout ça ; quoi qu'il en soit, nous sommes là pour réparer les dégâts causés il y a si longtemps.

— En sommes-nous capables ? demanda Miranda.

— Nous, non, répondit Nakor. Il n'y a qu'une seule personne en ce monde qui possède la nature nécessaire pour tenter cet exploit. (Il se tourna vers Calis.) Crois-tu que c'est possible ?

— Je ne sais pas. Mais il faut que j'essaye. (Ses yeux se posèrent sur la Pierre de Vie.) Et vite.

— Quant à nous, reprit l'Isalani, notre mission est de le garder en vie le plus longtemps possible.

Erik se tenait derrière les lignes et regardait ses hommes qui repoussaient une énième attaque, en attendant un nouvel assaut. Duko était doué et aucune de ses attaques de jour n'avait été vaine. Erik avait dû puiser dans ses connaissances en matière de stratégie et faire appel aux troupes qu'il avait en réserve pour pouvoir le repousser. Des messagers ne cessaient de lui apporter des nouvelles du front et elles n'étaient pas bonnes.

Le royaume tenait bon, mais les défenseurs étaient cruellement mis à l'épreuve. Patrick craignait qu'une brèche finisse par s'ouvrir. C'était la raison pour laquelle il n'avait pas encore appelé en renfort les troupes de l'Est qui campaient dans les contreforts des montagnes orientales. Elles étaient prêtes à parer à la moindre tentative d'incursion. Une petite armée avait été détachée pour s'interposer entre la cité abandonnée de Sethanon et les envahisseurs, au cas où certains parviendraient à passer.

L'après-midi touchait à sa fin. Erik poussa un soupir de soulagement en entendant les trompettes sonner la retraite. Une estafette venait de lui rapporter son uniforme de la Lande Noire ; il était content de pouvoir enfiler des vêtements propres,

car il était couvert de saleté, de sang et imprégné de fumée. Il n'aurait pas le temps de prendre un bain, mais rien que l'idée de changer de chemise et de pantalon améliorait son humeur.

Jadow entra dans sa tente au moment où il finissait de s'habiller.

— On vient d'apprendre que quelques envahisseurs ont réussi à se glisser à travers nos lignes et se terrent dans un petit canyon à un kilomètre et demi.

— Emmène une escouade et sors-les de là, ordonna Erik. Si tu as besoin d'aide, réquisitionne tous les soldats qu'il te faut, mais déloge-moi ces envahisseurs !

Jadow s'en alla. Erik s'assit à l'intérieur de la tente de commandement. Il parcourut la pile de rapports et de dépêches mais rien ne réclamait son attention immédiate. Il sortit donc et marcha à grands pas jusqu'à l'endroit où l'on servait à manger aux soldats. Il refusa de passer devant tout le monde et fit la queue comme les autres. Son tour n'allait plus tarder lorsqu'un cavalier entra dans le camp.

C'était Dashel Jameson, qui le salua d'un geste de la main. Erik jeta un regard de regret au chaudron de ragoût et sortit de la file.

— Bonjour.

Dash mit pied à terre.

— Le prince m'envoie vous dire que le comte de Loriél s'est trouvé d'autres occupations. Si un autre noble venait vous faire des histoires, je suis là pour… vous faciliter les choses, ajouta-t-il en baissant la voix.

— Merci. A-t-on… A-t-on des nouvelles de votre grand-père ? demanda Erik maladroitement.

Le visage de Dash s'assombrit.

— Non, On ne sait pas non plus ce qu'est devenue ma grand-mère. (Il regarda vers l'ouest en direction de Krondor.) Nous nous sommes résignés à l'idée qu'ils aient choisi de mourir ensemble. (Il soupira.) Mon père ne le digère pas très bien, mais il reprendra bientôt le dessus. (Il haussa les épaules.) Pour être franc, moi aussi, j'ai du mal à gérer tout ça. (Il regarda Erik.) Est-ce que je peux vous aider ?

— J'ai besoin de quelqu'un pour trier les dépêches au fur et à mesure qu'elles arrivent et m'épargner la peine de lire celles qui ne méritent pas mon attention. La chaîne de commandement dans ces montagnes est complètement désorganisée.

— Nous avons perdu un grand nombre de nobles, expliqua Dash. La plupart de leurs commandants sont des soldats de garnison qui n'ont aucune expérience du terrain.

— J'avais remarqué. Mais qu'est-il arrivé à tous ces nobles dont vous parlez ?

Dash paraissait perturbé.

— Le duc des Marches du Sud est mort. Le duc de Yabon ne survivra peut-être pas à ses blessures. Nous savons qu'au moins une douzaine de comtes et de barons ont péri. Mais je crois qu'il y en aura d'autres avant la fin. (Il baissa de nouveau la voix.) Pendant que vous entraîniez les recrues dans les montagnes, le prince Patrick a donné l'ordre à tous les nobles qui devaient se rassembler ici de laisser un fils chez eux, si possible. Si nous survivons, nous verrons beaucoup de nouveaux membres à l'assemblée des seigneurs l'an prochain. Cette guerre nous coûte cher en vies humaines.

— Comme vous dites. (Les trompettes sonnèrent l'alarme une fois de plus. Une nouvelle attaque venait d'être lancée.) Et ça ne fait que commencer, ajouta Erik.

Il dégaina son épée et courut jusqu'au poste de commandement qu'il s'était choisi.

— Il est temps, annonça Calis.

Pug rejoignit le fils de son vieil ami et lui demanda :

— Tu es sûr de toi ?

— Oui.

Calis regarda son père. Quelque chose passa entre eux, quelque chose de silencieux mais de profond, qui n'avait pas besoin de mots. Puis le demi-elfe regarda Miranda, qui lui sourit.

Il se tenait devant la Pierre de Vie, cette énorme émeraude verte vibrante d'énergie.

— Reprends ton épée, père.

Tomas n'hésita pas une seconde et bondit sur le piédestal sur lequel était posée la pierre. Il prit la poignée de son épée blanc et or et tira dessus en posant le pied sur la gemme pour se faciliter la tâche. Au début, l'arme résista à ses efforts. Puis, brusquement, elle se libéra et glissa hors de sa prison d'émeraude.

Tomas souleva son épée et se sentit entier pour la première fois depuis la fin de la guerre de la Faille. Un cri de triomphe animal s'échappa de ses lèvres.

La pierre commença à vibrer. Calis posa les mains dessus.

— Je suis un Valheru ! Je suis un humain ! (Il ferma les yeux.) Je suis un Eledhel !

— Intéressant, fit remarquer Nakor. Sa nature est unique car il possède les attributs de trois races différentes.

Calis ouvra les yeux et plongea son regard dans la gemme.

— C'est évident ! s'exclama-t-il en s'inclinant jusqu'à toucher la pierre du front. C'est si facile.

Pug et Tomas échangèrent un regard et se posèrent en silence la même question : qu'est-ce qui était si évident et si facile ?

À l'intérieur d'un grand pavillon, entouré de ses serviteurs et de ses conseillers, le démon Jakan fulminait. Quelque chose l'appelait, quelque chose de contraignant et d'exigeant qui insistait pour qu'il se rende à un certain endroit. Il ne savait pas ce qu'était cette chose, mais elle hantait ses rêves et l'appelait de son chant. Cependant, il savait où elle se trouvait : au nord-est, en un lieu appelé Sethanon. Il savait également que ceux qui s'opposaient à lui voulaient l'empêcher d'atteindre cette chose.

Le soi-disant Roi Démon de Midkemia se leva. Ceux qui l'entouraient ne voyaient que l'illusion de la reine Émeraude. Celle-ci sembla leur donner l'ordre de vider les lieux, à l'exception des conseillers qu'elle gardait toujours à portée de la main : le prêtre-serpent Tithulta, le seul Panthatian encore en vie, et le général humain Fadawah. Ces derniers étaient au courant de la supercherie, car ils étaient les seuls à avoir survécu à cette terrible nuit au cours de laquelle Jakan avait dévoré la reine Émeraude. Ça avait été si facile. Elle se trouvait

seule avec l'une de ses victimes qui agonisait entre ses bras et ses jambes tandis qu'elle buvait sa vie. Le démon avait fait appel à ses pouvoirs grandissants pour se donner l'apparence d'un des serviteurs de la reine. Puis il s'était glissé dans sa tente et les avait rapidement tués, elle et son dernier amant. Cette femme possédait des pouvoirs non négligeables, mais elle les gaspillait à vouloir garder un physique éternellement jeune. Le démon ne comprenait pas pourquoi car il était bien plus facile de créer une illusion, comme lui-même le faisait depuis.

En consumant l'essence de la reine, il avait rencontré quelque chose d'étrange et pourtant familier. Cette entité l'avait effleuré et il l'avait appelée par son nom : Nalar. C'était lui, cette présence mystique qui résonnait en écho à l'intérieur de la reine Émeraude. Jakan l'avait reconnu mais ne s'était pas senti concerné.

Maarg avait conclu un pacte afin que ces étranges créatures qui ressemblaient aux Panthatians ouvrent une faille vers Shila et vers Midkemia. Mais c'était le problème de Maarg. Qu'il pourrisse donc sur Shila ou qu'il retourne aux plaisirs limités de la dimension démoniaque. Jakan était le seul représentant de sa race sur ce monde et son pouvoir grandissait de jour en jour.

Il jeta un coup d'œil à son bras gauche et vit à quel point il avait démesurément grandi. Le dernier humain qu'il avait dévoré, il l'avait avalé tout entier et avait été ravi de l'entendre hurler pendant presque une minute à l'intérieur de son gosier. À présent, il était tout aussi content de voir apparaître le visage de l'humain sur son ventre. Il fléchit les épaules et sentit ses grandes ailes effleurer le sommet et les côtés du pavillon. Il allait devoir le faire agrandir. L'illusion de la reine Émeraude se déplaçait facilement sous la tente, mais Jakan mesurait désormais près de sept mètres de haut et continuerait à grandir tant qu'il se nourrirait. L'espace d'un bref instant, il envisagea de limiter sa consommation. Puis il rejeta cette idée, la trouvant trop saugrenue.

Il plongea pour passer sous la portière de la tente, que les gardes tenaient ouverte pour leur reine. Fadawah et Tithulta semblèrent le suivre à distance respectable ; seules des personnes dotées d'une vision magique auraient pu voir les

chaînes et les colliers que Jakan avait façonnés pour les réduire en esclavage.

L'armée qui campait autour du pavillon royal vit la reine entrer dans la grande tente qu'elle avait fait dresser pour accueillir les blessés. À l'intérieur, quelques soldats s'efforçaient de s'occuper des mourants.

— Sortez, ordonna la reine.

Ceux qui pouvaient se mouvoir obéirent, car ils soupçonnaient pour la plupart ce qui allait suivre.

Jakan se rendit au chevet du premier blessé, inconscient mais toujours en vie. Le démon le ramassa d'une seule patte et lui arracha la tête d'un coup de dents avant de l'avaler. Le sang et les énergies vitales qui dégoulinèrent dans sa gorge l'emplirent d'un plaisir presque douloureux. Jamais un démon ne s'était élevé si rapidement et n'avait autant gagné en puissance tout en ayant encore un tel potentiel. Il allait devenir le Roi Démon le plus puissant de toute l'histoire de sa race ! Rien ne pourrait s'opposer à son ascension ; lorsqu'il aurait fini de dévorer cette planète, il se servirait du secret des failles que possédaient ces gens pour atteindre d'autres planètes. *En fin de compte*, songea-t-il, *je deviendrai un dieu !*

Il se tourna vers un homme qui pouvait à peine bouger en raison de ses blessures. Les yeux agrandis par la terreur, le malheureux essaya pourtant de ramper loin de l'horrible scène à laquelle il venait d'assister. Jakan comprit alors qu'il avait tellement soif de sang qu'il avait laissé l'illusion s'évanouir. À présent, les blessés et les mourants gémissaient de terreur. Avec un large sourire, alors que le sang dégoulinait encore le long de son menton, le démon s'avança vers l'estropié et l'embrocha sur l'une de ses griffes en le soulevant devant lui. Puis, dans un bruit sec, il le dévora et savoura la sensation de ce corps frétillant qui glissait dans son énorme gosier. *Il n'y a jamais eu de créatures telles que moi*, se dit-il.

Jakan se tourna vers son pantin, Fadawah.

— Ordonnez un nouvel assaut. Aujourd'hui, nous allons balayer ces pitoyables humains !

Le regard vide du général ne trahit aucune réaction. Il tourna les talons et passa la tête à l'extérieur de la tente :

— Donnez l'ordre à toutes les unités d'attaquer !

*Bientôt*, se dit Jakan, *je festoierai sur des milliers de corps. Ensuite, j'atteindrai cet endroit, Sethanon, et je découvrirai ce qui m'attire là-bas.*

Calis sourit.

— C'est comme de défaire un nœud.

Il avait les deux mains posées sur la Pierre de Vie. La lumière verte et vibrante le baignait, le traversait, l'irradiait. Il ne bougeait pas un muscle et pourtant, il n'avait jamais paru si animé, si vivant et si fort aux yeux de ses amis.

Tomas vint se mettre à côté de lui.

— Que vois-tu ?

— Père, je vois tout ! s'exclama Calis, enchanté.

Une colonne d'énergie verte et tourbillonnante qui faisait deux mètres de haut jaillit de la pierre telle une flamme et se mit à onduler en émettant un son strident. Des visages oscillèrent au sein de cette flamme. Tomas se mit aussitôt en garde avec son épée d'or.

— Les Valherus ! chuchota-t-il d'une voix rauque, tous ses sens en éveil, prêts pour la bataille.

— Non, affirma Calis. Ce n'est qu'un écho de leur existence passée. Ce qu'ils ont voulu devenir leur a échappé. Ce qu'ils sont revenus prendre n'a jamais été à eux. (Il se tourna vers son père.) Tiens-toi prêt.

— Pour quoi ?

— Pour le changement.

Calis ferma les yeux et la flamme s'éleva plus haut encore, jusqu'au plafond de la caverne. Elle se répandit sur la surface rocheuse et se déploya en cercle. Mais plus ses rayons s'éloignaient du point d'impact, plus ils s'amenuisaient, jusqu'à n'être plus qu'une faible lueur verte au-dessus de l'or miroitant du bouclier protecteur de Nakor.

Tomas se laissa tomber à genoux et lâcha son épée tandis qu'un gémissement de douleur s'échappait de ses lèvres. Il se prit la poitrine et le ventre à deux mains comme s'il souffrait terriblement. Pug se précipita à ses côtés.

— Que t'arrive-t-il ?

— Ce qui était valheru a été rendu au monde, expliqua Calis.

Pug délaissa Tomas un instant et rejoignit le demi-elfe.

— Y survivra-t-il ?

— Oui. Il est plus qu'un Valheru. Tout comme moi.

Le magicien s'aperçut alors que Calis subissait lui aussi une transformation douloureuse à mesure qu'on lui arrachait cette partie de son héritage qu'il devait aux Valherus. De la sueur inondait son front et ses bras tremblaient, mais ses yeux lançaient des éclairs et ne quittaient pas la pierre.

— Que se passe-t-il ? demanda Pug à voix basse.

— On a pris quelque chose à ce monde et il est en train de le récupérer. Je suis l'instrument de ce retour.

Au bout d'un moment, de minuscules particules de lumière verte se détachèrent du halo brillant qui entourait Calis et la pierre, et volèrent dans toutes les directions. Pug évita la première rafale qui passa à côté de lui sans le toucher. Mais lorsqu'il voulut se retourner, une deuxième l'atteignit en pleine poitrine. Il s'attendait à éprouver une douleur ou à recevoir une blessure, mais il ne sentit qu'une espèce d'énergie chaude et curative le traverser.

Il se tourna vers Tomas, qui se pliait en deux sous l'effet de la douleur. Lorsque les particules vertes l'atteignirent, il commença à récupérer. Au bout d'un moment, il leva les yeux vers son ami d'enfance, qui s'aperçut alors que son regard était clair et dépourvu de souffrance.

Tomas se leva et rejoignit lentement Calis et Pug. Il regarda le magicien, qui lut de l'émerveillement dans ses yeux, un émerveillement que le guerrier n'avait plus ressenti depuis qu'il avait pris possession de l'héritage d'Ashen-Shugar, le dernier des Valherus. Pour la première fois depuis cinquante ans, Tomas ressemblait à nouveau au petit garçon de Crydee qu'il avait été.

— Mon fils est en train de guérir le monde, souffla-t-il d'une voix stupéfaite.

Alors résonna dans la caverne un cri de joie, une note si profonde que Pug n'aurait su dire s'il s'agissait d'un son ou d'une sensation. La pierre parut entrer en éruption, projetant une flamme de vie prodigieuse dans toute la pièce. Nakor se mit

presque à danser tant il était ravi. Dominic, de son côté, esquissa le signe de son dieu.

— On n'a plus besoin de ça, annonça l'Isalani en faisant disparaître son sortilège de protection.

Aussitôt, un écho résonna depuis l'autre bout du monde, aussi noir et diabolique que la note précédente était vivante et bénéfique. Nakor écarquilla les yeux.

— Oups !

Le démon, occupé à festoyer, releva brusquement la tête.

— Non ! rugit-il comme si on venait de lui arracher quelque chose.

— *Sethanon !* hurla la voix dans sa tête.

Il en oublia tous ses rêves de puissance et de suprématie. Les laisses mystiques qui emprisonnaient ses deux esclaves disparurent lorsqu'il s'avança d'un pas déterminé vers l'entrée de la tente.

Deux gardes se retournèrent lorsque Jakan sortit du pavillon des blessés. En le voyant, ils pâlirent et s'enfuirent.

Hébété, le général Fadawah battit des paupières comme s'il émergeait d'un long sommeil. Il vit le démon déchirer la portière de la tente et en envoyer les lambeaux dans toutes les directions. Il ne fit qu'entrapercevoir l'horrible créature avant qu'elle s'envole, mais ce fut suffisant.

Le général se retourna et vit le grand prêtre panthatian émerger lui aussi de son hébétude. Pris d'une colère soudaine, Fadawah saisit la dague décorative qui ornait sa ceinture. Il la leva au-dessus de lui avant de la plonger entre le cou et la clavicule du Panthatian qui tomba à genoux. Pendant quelques instants, le prêtre-serpent se balança sur ses genoux, puis il s'effondra, tête la première.

Fadawah n'essaya même pas de retirer sa lame du corps du dernier représentant des Panthatians. Il se précipita vers l'arrière du pavillon de la reine et entra sous la tente de commandement. À l'intérieur se trouvaient des officiers terrifiés. Il suivit la direction de leur regard et aperçut le démon qui volait vers les montagnes, en direction du château de la Lande Noire.

L'un des capitaines mercenaires, qui faisait désormais partie du corps des officiers de la reine, aperçut son commandant et bégaya :

— Quels sont les ordres, général ?

— Qu'est-ce qui se passe ? répliqua aussitôt Fadawah. Ce monstre me tenait sous sa coupe et je n'ai pas la moindre idée de la situation dans laquelle nous sommes.

— Vous venez juste d'envoyer toutes nos unités à l'assaut de l'ennemi. Nous combattons sur toute la longueur des crêtes.

— Merde !

Le général ne savait pas combien de temps il avait servi d'esclave au démon. Il lui fallait découvrir ce qui s'était passé pendant ce temps-là, et vite. Il se souvenait clairement d'être entré dans le pavillon de la reine, lorsque l'armée campait à l'extérieur de la Cité du fleuve Serpent. Ensuite, il avait vécu hors du temps, dans un état d'hébétude constant, comme s'il s'agissait d'un rêve flou empreint d'horreur et de peur. Et voilà qu'il se réveillait de l'autre côté du monde au beau milieu d'une guerre. Il ne savait pas qui il combattait, où ses forces étaient déployées ni si elles perdaient ou gagnaient. De plus, maintenant que la reine était morte, il ne savait pas pourquoi ils continuaient tous à se battre.

— Apportez-moi des cartes ! ordonna-t-il à son état-major. Je veux découvrir où nous sommes, où sont nos compagnies et qui sont nos adversaires.

Ses officiers s'empressèrent d'obéir, non sans jeter quelques regards à la dérobée en direction de la silhouette démoniaque qui ne cessait de diminuer dans le lointain. Pendant ce temps, Fadawah n'avait qu'une idée en tête : survivre.

# Chapitre 26

# CONFRONTATION

Erik se trouvait au cœur de la mêlée.

La bataille avait commencé par un assaut modéré, comme si l'ennemi cherchait à évaluer les forces du royaume et à découvrir de possibles faiblesses dans leur ligne de défense. Puis elle s'était subitement transformée en offensive de grande envergure. Erik donna un coup de pied à l'homme qu'il venait de tuer et laissa son cadavre dévaler la pente et retomber dans les arbres en contrebas.

Sur toute la longueur des crêtes du Cauchemar, l'armée du royaume était aux prises avec les envahisseurs. L'ampleur du massacre était sans précédent depuis la guerre de la Faille. Erik profita d'un court répit pour regarder autour de lui. Certains soldats tiraient leurs camarades blessés ou morts à l'écart des combats, tandis que d'autres buvaient rapidement à même les seaux d'eau apportés par les jeunes garçons de l'intendance.

Jadow arriva en courant, le sergent Harper sur les talons.

— Ils ont enfoncé notre flanc nord, annonça Harper, le visage éclaboussé de sang. Jérôme est mort, ainsi que toute sa compagnie. Les hommes de Duko sont en train de nous repousser vers le sud.

— Merde ! (Erik se tourna vers un messager.) Donnez l'ordre à la compagnie volante…

Jadow l'interrompit.

— C'est fait. Je les ai envoyés là-bas dès que Harper m'a prévenu. Ils doivent déjà y être.

Erik se frotta le visage. Il avait l'impression que la fatigue lui collait à la peau comme du sable. Le manque de sommeil et les combats incessants de ces deux derniers jours contribuaient à rendre ses pensées chaotiques.

— Très bien, dit-il aux deux sergents. Prenez un soldat sur trois et emmenez-les renforcer le Nord. Si vous n'arrivez pas à tenir, repliez-vous. Puis, quand vous arriverez à la première position défendable de notre côté du front, face au nord, retranchez-vous là-bas et retenez les assaillants. S'ils partent vers l'est et qu'ils descendent des montagnes, ce sera à l'armée de l'Est de s'occuper du problème. (Il se tourna de nouveau vers le messager.) Allez à la Lande Noire. Dites au prince Patrick qu'on a une brèche au nord et qu'on essaye de résister mais qu'on a besoin de renforts. Compris ?

— À vos ordres, capitaine ! s'exclama le jeune soldat, qui exécuta le salut militaire avant de courir chercher son cheval.

Erik se retourna et vit que Jadow et Harper étaient déjà occupés à sélectionner un soldat sur trois pour les emmener au nord. Dash se tenait non loin de là, l'épée au clair, avec du sang sur son pantalon et son pourpoint bien coupés.

— Je croyais vous avoir dit de lire les dépêches, protesta Erik.

Dash sourit.

— Il n'y a rien dans ces parchemins qui ne puisse attendre. En revanche, j'ai l'impression que vous avez bien besoin d'une épée supplémentaire.

— Vous avez raison, acquiesça Erik.

Brusquement, l'ennemi se lança de nouveau à l'assaut de la corniche et le jeune homme se retrouva encore une fois mêlé aux combats.

— Quelque chose vient vers nous, annonça Tomas.

— Je le sens, moi aussi, acquiesça Pug. Je reconnais cette présence, ajouta-t-il après quelques instants de silence. C'est Jakan !

— Sho Pi, vous devez vous cacher, notre bon abbé et toi, ordonna Nakor.

— Non, maître, je reste avec vous.

Nakor attrapa le jeune homme et le poussa sans ménagement vers un trou dans la paroi, vestige poussiéreux de la dernière bataille qui avait eu lieu dans l'antique cité créée par les Valherus, sous les ruines de Sethanon.

— Mon sort de protection empêchait peut-être le Sans-Nom de nous entendre, mais il ne pourra rien contre un démon enragé ! Rentre là-dedans et reste caché ! insista le petit homme. Le monstre qui se dirige vers nous est capable de tous nous détruire, mais nous, au moins, nous avons les moyens d'essayer de nous protéger.

La caverne avait subi des dommages lors du combat titanesque qui s'était déroulé entre le dragon Ryath, dont le corps endormi était à présent occupé par l'oracle d'Aal, et un maître de la terreur, envoyé par Nalar pour distraire ses ennemis pendant que l'esprit des Valherus cherchait à revenir sur Midkemia.

— Baisse-toi et reste hors de notre vue.

Sur ce, Nakor se hâta de rejoindre Miranda, pendant que Pug et Tomas se postaient de part et d'autre de Calis.

— Peux-tu vraiment te protéger ? demanda la jeune femme.

— Je suis plus costaud que j'en ai l'air, répliqua l'Isalani.

Mais Miranda remarqua que son légendaire sourire avait disparu.

Calis, dont le visage trahissait un mélange de calme et d'enchantement, était absorbé par la dissolution de la Pierre de Vie. Ses yeux fixaient à présent un point au centre de la pierre, qui ne cessait de rapetisser à mesure que l'énergie vitale s'en échappait.

— Je ne sais pas ce qu'il fabrique, mais ça me fait du bien, avoua Miranda.

— Si nous n'étions pas sur le point de faire face à la rage d'un Roi Démon, je crois que j'apprécierais l'expérience, approuva Nakor.

Miranda sentit une grosse particule verte lui traverser le ventre.

— Oh ! s'exclama-t-elle, les yeux écarquillés.

Son compagnon gloussa.

— Voilà qui avait l'air intéressant.

— C'est également l'impression que ça m'a donnée. (La jeune femme fit courir sa main sur son ventre.) Il se passe quelque chose, ajouta-t-elle d'un air où se mêlaient l'incertitude et l'appréhension.

Le regard de Nakor balaya la salle, presque entièrement baignée de lumière verte à présent.

— Calis est en train de réparer la structure vitale de ce monde. C'est une guérison, une cure de jouvence. Les très vieilles âmes qui ont passé des siècles emprisonnées dans cet artefact sont à présent libres de retourner à l'Univers, comme elles auraient dû le faire il y a longtemps. (Il jeta un coup d'œil à sa compagne.) Certains effets secondaires pourraient se révéler inattendus.

— Je te crois sur parole.

Tomas plissa les yeux et pencha la tête, comme s'il entendait quelque chose.

— Il arrive.

— Qui ça ? demanda Miranda.

— Jakan, répondit Pug. C'est la seule chose en ce monde capable de perturber l'harmonie de la vie au point de nous permettre de sentir son approche.

Tomas leva son épée.

— Il sera bientôt là. Je pense que nous avons encore une heure, deux tout au plus.

Pug regarda Calis, qui se consacrait entièrement à sa tâche.

— Aura-t-il terminé ?

— Je ne sais pas, répondit Tomas.

Ils attendirent.

Erik s'accroupit pour laisser passer une nouvelle volée de flèches au-dessus de sa tête. Dès qu'elles furent retombées, les archers du royaume se relevèrent et ripostèrent. L'offensive n'avait cessé de gagner en intensité tout au long de l'après-midi ; le jeune homme craignait à présent de perdre le contrôle de la corniche.

Brusquement, les envahisseurs déferlèrent sur les soldats du royaume et Erik se retrouva de nouveau au corps à corps avec l'ennemi. La détermination de ses hommes ne faiblissait pas mais ils commençaient à manquer d'endurance.

Il n'avait pas reçu d'autres nouvelles du nord depuis qu'il y avait envoyé Jadow et Harper en renfort. Or les soldats dont il s'était séparé lui faisaient à présent cruellement défaut. Erik,

inquiet, se demanda s'il n'avait pas compromis les deux positions en voulant les protéger.

La fièvre des combats lui fit oublier ses soucis pendant un moment. Autour de lui, la résistance menaçait de s'effondrer car il y avait de moins en moins de défenseurs à leur poste, alors même que leurs adversaires surgissaient toujours plus nombreux. Erik maniait son épée comme une faux et abattait les envahisseurs comme du blé. Tout autour de lui, il entendait des hommes hurler, grogner ou jurer, mais il se concentrait uniquement sur l'instant présent. La bataille se déroulait maintenant en un lieu où il savait toute coordination impossible ; son issue dépendrait de la force des combattants. Si les défenseurs se montraient plus déterminés et plus acharnés que leurs ennemis, ils l'emporteraient.

Erik aperçut deux attaquants devant lui. À cet instant, il comprit, au plus profond de lui, que la bataille était perdue. Il tua le premier en pulvérisant son bouclier d'un puissant coup d'épée, mais esquiva de justesse l'attaque du deuxième.

Sur ce, un troisième homme, puis un quatrième, se dirigèrent vers lui. Erik sut alors qu'il allait mourir. Il abattit son épée et atteignit le deuxième envahisseur au visage, lui fendant la joue jusqu'à l'os qui se brisa au contact de la lame. Puis il retira son épée et repoussa l'individu comme un chat jette une souris, l'envoyant heurter les deux soldats qui le suivaient.

Erik savait que ce n'était plus désormais qu'une question de secondes, mais il était bien décidé à emmener avec lui dans la mort le plus d'ennemis possible.

Il frappa un autre envahisseur et reçut un coup qui glissa sur ses côtes et le poussa à se retourner brusquement. Ce faisant, il laissa une nouvelle ouverture à ses adversaires et il sentit une épée lui mordre le bras gauche. Le cuir de son gantelet dévia la trajectoire de la lame qui laissa une longue entaille rouge vif sur son avant-bras.

Il reçut un coup oblique à la tête et sentit ses genoux céder sous lui. Il n'arrivait plus à tenir debout et voulut reculer, mais son talon glissa, ce qui lui sauva la vie. Il tomba à la renverse, passa cul par-dessus tête et dégringola ainsi sur la roche et dans

la poussière sur une douzaine de mètres. Lorsqu'il s'arrêta, il était sur le dos, avec en point de mire derrière ses bottes cinq soldats ennemis qui dévalaient la pente pour mettre un terme à son existence.

Au moment où le premier d'entre eux atteignait Erik, l'épée levée au-dessus de la tête pour lui porter un coup mortel, une flèche empennée de plumes d'oie se planta dans son cou. Il parut faire un pas en avant, puis mettre un genou à terre avant de s'effondrer tête la première aux pieds d'Erik.

Le capitaine recula tant bien que mal sur les mains et les fesses tandis que les quatre autres envahisseurs se tournaient vers leur gauche – qui se trouvait donc être la droite d'Erik. Une autre flèche souleva un deuxième attaquant et le projeta en arrière. Seul un arc long pouvait décocher des traits aussi puissants. Erik regarda autour de lui et aperçut une demi-douzaine d'hommes vêtus de cuir. Ils se tenaient à douze pas environ, au bas de la piste, et tirèrent de nouveau sur l'ennemi tandis que des enfants se précipitaient en avant.

Erik battit des paupières et s'aperçut alors qu'il ne s'agissait pas d'enfants mais de nains en armure qui portaient des marteaux et des haches de guerre. Ils chargèrent les envahisseurs en poussant des cris de guerre et les taillèrent en pièces.

Des mains puissantes empoignèrent Erik sous les aisselles et l'aidèrent à se remettre debout.

— Comment ça va, mec ? lui demanda une voix familière.

Le jeune homme se retourna et se trouva nez à nez avec un Jadow tout sourire.

— Mieux, beaucoup mieux.

— On a bien cru qu'on allait y laisser notre peau, capitaine, intervint le sergent Harper. Et puis brusquement, les types qui essayaient de nous tuer ont commencé à s'inquiéter sérieusement pour leurs propres fesses. (Il sourit en dépit du sang séché qui lui maculait le visage.) Les nains et les elfes sont descendus des crêtes en massacrant plein d'ennemis au passage.

Effectivement, tel un vent balayant un nuage de fumée, les elfes et les nains nettoyèrent la corniche sous les yeux d'Erik.

Puis un nain qui portait un gros torque en or et un impressionnant marteau s'approcha de lui.

— C'est vous l'officier responsable ?

Erik acquiesça.

— À qui ai-je l'honneur ?

Le nain sourit, posa son marteau et se redressa de toute sa hauteur, qui ne dépassait pas un mètre cinquante. Puis, de son poing fermé, il se frappa la poitrine.

— Je suis Dolgan, roi des nains de l'Ouest, chef du village de Caldara, et chef de guerre du peuple nain des Tours Grises ! (Puis il sourit et ajouta :) On dirait que vous avez besoin d'un coup de main.

Erik sourit à son tour.

— Avec tous nos remerciements.

Un elfe les rejoignit.

— Je m'appelle Galain. Tomas nous a demandé de traverser les montagnes en passant par la combe aux Faucons, pour nous assurer que des hôtes indésirables ne s'attardaient pas dans le coin.

Erik sourit de nouveau.

— Vous êtes arrivés au bon moment.

— Bah, répliqua Dolgan, mieux vaut tard que jamais et puis, ça reste un beau combat. Mes gars seront contents de fracasser quelques têtes. (Il baissa la voix pour ajouter :) Tomas nous a parlé sans détour des enjeux de cette guerre. Je vous jure que nous empêcherons ces meurtriers de franchir les crêtes du Cauchemar.

— Merci.

— Tu as récolté quelques blessures à ce que je vois, intervint Jadow.

Il fit asseoir Erik sur une pierre et commença à panser ses plaies.

D'autres soldats du royaume ne cessaient d'arriver en provenance du nord.

— On est en train de les repousser au sud, capitaine, rapporta Harper.

— C'est bien. Continuez à faire pression sur eux. Si on arrive à leur faire quitter les montagnes et à les réunir autour de la Lande Noire, nous aurons gagné la bataille.

Erik attendit que ses pansements soient fixés. Puis il se leva et retourna à son poste d'observation, un gros rocher depuis lequel il avait une bonne vue sur le champ de bataille.

L'ennemi s'était retranché sous la corniche, à l'abri derrière quelques rochers. Les archers elfes avaient transformé les vingt mètres de terrain à découvert en véritable abattoir, si bien qu'aucun assaillant n'osait se risquer hors de la protection des rochers.

Erik regarda autour de lui et fit signe au jeune garçon qui tenait sa monture de la lui amener.

— Jadow, envoie une patrouille s'assurer qu'ils n'essayeront pas de grimper de nouveau là-haut. Moi, je vais à la Lande Noire informer Patrick de l'arrivée des nains et des elfes. (Il se mit en selle et se tourna vers le chef des nains.) Roi Dolgan…

— Appelez-moi Dolgan, c'est suffisant. Pas besoin de titres entre nous.

— Dolgan, combien de guerriers avez-vous amenés ?

— Trois cents nains et deux cents elfes. Assez pour un grand beau combat.

Erik sourit.

— Parfait. Sergent Harper, votre mission est de contenir les assaillants jusqu'à mon retour.

— À vos ordres, capitaine.

Erik partit vers le sud et vit que l'attaque des elfes et des nains contre le flanc nord des envahisseurs provoquait des remous au sein de leur armée. L'offensive perdait en vigueur et un nouveau front stable était en train de s'établir. Les deux camps continuaient à se tirer dessus constamment, mais les combats étaient désormais sporadiques.

Erik mit une heure pour rejoindre la Lande Noire. Seule une barricade renforcée entre la porte septentrionale et les contreforts au nord de la cité permettait de garder le passage ouvert. Pour le reste, l'ennemi avait incendié le faubourg à l'ouest, et les bâtiments au nord avaient été abandonnés.

Erik entra en ville avec une escorte qu'il avait récupérée aux abords des défenses de la cité. Tous les soldats qui l'accompagnaient portaient le tabard de la Lande Noire. La grande porte était fermée ; seule la poterne aménagée dans le grand battant de bois restait ouverte. Erik s'y engouffra et poursuivit son chemin jusqu'au palais.

Il se rendit tout droit à la salle de conférence du prince et lui fit son rapport.

— Voilà qui explique tout, commenta Patrick lorsque le jeune homme lui annonça l'arrivée des nains et des elfes. Toute la journée, nous avons subi une pression énorme. (Il désigna une carte.) Mais pendant que vous libériez notre flanc nord, nous avons appris qu'au sud, nos adversaires se replient également…

— Grâce aux nains de Dorgin, l'interrompit Erik.

— C'est ce qu'on peut supposer, approuva le prince sans se soucier de cette entorse au protocole. Tous ces événements font que les envahisseurs mettent une pression extrême sur notre centre. (Il posa l'index sur la cité de la Lande Noire.) La cavalerie nous a attaqués ici et nous ne sommes pas loin de perdre le premier rempart.

Erik balaya la pièce du regard. Il était le seul officier présent, les autres membres de l'assistance étant uniquement des messagers et des scribes.

— Et l'armée de l'Est, Votre Altesse ?

— Je lui ai envoyé un message demandant que la plus grande partie des troupes nous rejoigne. Mais elles n'arriveront pas avant demain matin. (Il désigna une autre carte, de la cité cette fois.) Ici se trouvent nos trois points faibles potentiels.

Il décrivit à l'intention du jeune homme les défenses de la cité et les zones concernées. Erik réfléchit rapidement.

— Laissez-moi ramener une escouade du nord et combler la brèche ici. (Il désigna, parmi les trois points faibles, celui qui se situait au centre.) Si nous colmatons celle-ci, nous pourrons toujours intervenir sur les deux autres en cas de besoin.

— Mais votre escouade réussira-t-elle à arriver à temps ?

Erik fit signe à une estafette d'approcher.

— Avec la permission de Votre Altesse ?

Le prince Patrick acquiesça.

— Prenez le cheval le plus rapide que vous pourrez trouver, ordonna Erik au messager, et dirigez-vous vers le nord. Dites au sergent Jadow Shati de descendre ici avec tous les fils de chienne dont Harper pourra se séparer sans risques. Il comprendra ce que je veux dire.

L'estafette jeta un coup d'œil au prince, qui hocha la tête pour lui confirmer les ordres. Le soldat quitta donc la pièce en courant.

— Vous êtes blessé, capitaine ? s'inquiéta Patrick.

Erik regarda les pansements qui lui bandaient les côtes et l'avant-bras gauche.

— Voilà ce qui arrive quand on relâche son attention. Mais je vais bien.

Patrick sourit.

— Vous n'avez pourtant pas l'air très en forme, capitaine. Mais je veux bien vous croire sur parole.

Au même moment, Greylock, couvert de sang, de sueur et de saleté, entra dans la pièce.

— J'ai besoin de nos réserves tout de suite, Altesse.

Patrick haussa les épaules.

— Prenez-les. Nous n'avons plus rien à perdre.

— Je vais accompagner le général, déclara Erik. Je crois qu'il a besoin de tous les hommes disponibles pour défendre les remparts.

— Vous avez raison, approuva le prince de Krondor en tirant son épée.

Aussitôt, Greylock se tourna vers lui et l'attrapa par son pourpoint. Poser les mains sur un membre de la famille royale était une offense passible de la pendaison ; mais à cet instant, Owen ne jouait pas au général qui insulte son seigneur ; il était à nouveau le vieux maître d'armes entraînant un jeune soldat impulsif.

— Votre place est ici, Altesse, parce que si vous vous faites tuer, j'aurai beaucoup de mal à expliquer ça au roi, même si nous gagnons cette guerre. J'aimerais autant m'épargner cette conversation avec votre père, alors soyez un bon garçon, faites votre boulot et nous ferons le nôtre. (Il lâcha le pourpoint du jeune homme et balaya une poussière imaginaire sur le tissu.)

Je pense que ce sera tout. On y va, Erik ? ajouta-t-il en se tournant vers la porte.

Erik obéit, laissant derrière lui un souverain mortifié, qui proféra un juron en réalisant que son général avait raison.

Le démon fondit en beuglant sur la cité abandonnée de Sethanon. Il cherchait par ce cri à défier quiconque voudrait s'interposer entre lui et son objectif, mais personne ne lui répondit.

Jakan atterrit devant une porte en ruine, qui s'ouvrait sur un donjon dont il ne restait que les fondations noircies. Il regarda autour de lui sans apercevoir âme qui vive.

Quelque chose continuait à l'appeler et il se sentait frustré de ne pas pouvoir déterminer l'origine de cet appel. Il se retourna et lança son cri de défi à tous les points cardinaux. Mais encore une fois, personne ne répondit.

Il hurla sa colère à la face des cieux et commença à chercher quelque chose à combattre, quelqu'un à tuer, ou bien la source de cet appel qui l'attirait de son chant vers un objectif qu'il n'identifiait pas mais qui l'emplissait d'une faim dévorante, comme il n'en avait encore jamais connu. Puis une idée lui vint. Il ne se rendit pas compte que cette pensée ne lui appartenait pas et qu'une entité gigantesque et diabolique, emprisonnée incroyablement loin de Midkemia, se tendait vers lui pour implanter dans son esprit la manière d'atteindre la Pierre de Vie.

Nakor leva les yeux. Personne n'avait entendu rugir le démon mais ils sentaient tous sa présence.

— Il est proche.

Tomas acquiesça, son épée d'or à la main.

— Jusqu'ici, je ne m'étais pas aperçu à quel point elle me manquait, avoua-t-il en jetant un coup d'œil à Pug.

— Je regrette vraiment que tu sois obligé de t'en servir, répliqua le magicien.

— Moi aussi, renchérit Miranda.

Tous attendirent tandis que le démon arpentait la cité à la recherche de son objectif.

— Peut-être qu'il ne nous trouvera pas, murmura Nakor.

— Tu veux parier là-dessus ? rétorqua Miranda.

Nakor se fendit d'un large sourire.

— Je préfère pas.

— S'il ne parvient pas à trouver comment se déplacer légèrement dans le temps, il cherchera pendant des années sans nous trouver, commenta Pug.

— S'il est stupide, peut-être, concéda Nakor, mais je crois que le Sans-Nom risque de lui indiquer la marche à suivre.

— Évidemment, il fallait que tu penses à ça, commenta Miranda en levant les yeux vers le plafond de la caverne.

De nouveau, ils perçurent la rage du démon qui se réverbérait dans le sol jusqu'au cœur même de la salle.

Miranda regarda Calis, qui se tenait les yeux fermés et les mains posées sur la Pierre de Vie. Cette dernière faisait à présent la moitié de sa taille initiale et les particules d'énergie verte continuaient à traverser la caverne et ses occupants.

— Nakor, tu parais plus jeune, remarqua Miranda.

Le petit homme sourit.

— Est-ce que je suis beau ?

La jeune femme éclata de rire.

— Pas vraiment, mais tu sembles vraiment plus jeune.

— C'est la Pierre de Vie, expliqua Pug. Elle est en train de nous rajeunir.

Miranda plissa le front.

— Voilà qui explique ce que je ressens, dit-elle en posant la main sur son ventre.

— Quoi donc ? l'interrogea Nakor, curieux.

— Des crampes. Ça faisait cent cinquante ans que je n'en avais pas eu.

Le petit homme éclata de rire.

Brusquement, un hurlement de rage retentit au-dessus de leurs têtes et résonna en écho dans la roche.

— Je crois qu'il est vraiment tout près, annonça Nakor.

Erik se tenait sur le rempart au-dessus de la porte principale et regardait les envahisseurs pousser un énorme bélier monté sur roues.

— Feu ! s'écria Manfred.

Les catapultes déversèrent une véritable pluie de pierres sur les assaillants. Un grand nombre d'entre eux tombèrent mais le bélier continua à rouler en direction de la porte. Son toit en bois protégeait les soldats qui le poussaient.

— S'ils cassent la porte, ils entreront dans la ville, annonça Manfred. Mais on ne peut pas se battre de maison en maison, on devra se replier à l'intérieur de la citadelle.

— Les renforts sont en route, assura Erik.

— Eh bien, ils feraient mieux d'arriver dans l'heure qui vient, sinon on va se faire déborder. (Manfred se retourna de nouveau.) Au tour de l'huile bouillante, maintenant ! ordonna-t-il.

Les défenseurs vidèrent leurs chaudrons d'huile par-dessus les remparts, ébouillantant ceux qui se trouvaient en dessous. Des hommes hurlèrent. Certains reculèrent mais une nouvelle vague d'assiégeants munis d'échelles déferla vers le mur.

— À terre ! cria Greylock.

Erik et son demi-frère réagirent instinctivement et plongèrent à l'abri du mur tandis qu'une centaine de flèches passait au-dessus de leurs têtes.

D'autres soldats furent plus lents à réagir et hurlèrent en tombant dans les rues de la cité.

Manfred s'accroupit à côté d'Erik, le dos contre la pierre froide, et regarda les blessés et les mourants.

— Si tes renforts ne sont pas ici dans dix minutes, je sonne la retraite.

— Ils ne pourront pas être ici en dix minutes et tu le sais.

— Dans ce cas, on ferait mieux de commencer à se replier dans le calme.

Manfred se tourna vers un soldat vêtu du tabard de la Lande Noire, dont les galons de sergent étaient brodés au-dessus du cœur.

— Dites à nos hommes de se retirer par compagnies. Commencez par le Sud et réunissez-les dans la grand-rue. On se battra de là-bas. Détruisez les catapultes. On ne peut pas se permettre de les laisser, ils s'en serviraient contre nous.

Erik entendit résonner un tonnerre de sabots et risqua un coup d'œil entre deux merlons. Des cavaliers saaurs se regroupaient en face de la porte.

— Manfred, dès que la porte sera brisée, ils feront entrer un escadron de Saaurs !

Le jeune baron se retourna pour jeter un coup d'œil par-dessus le mur.

— Je me suis toujours demandé à quoi ils ressemblent… (Il écarquilla les yeux.) Mère des dieux !

— Il faut qu'on parte, affirma Erik. Maintenant !

Manfred était d'accord.

— Sergent, brûlez les catapultes et sonnez la retraite. Que tout le monde se replie sur la citadelle !

La consigne circula dans les rangs tandis que les archers tiraient sur les assaillants et que des soldats armés de perches repoussaient leurs échelles. Mais dès que la retraite commença, les échelles s'élevèrent de nouveau contre les remparts et les envahisseurs commencèrent à les escalader.

Manfred et Erik dévalèrent les degrés de pierre qui donnaient sur la rue. Déjà, le chaos se répandait dans la cité. Quelques habitants, trop têtus ou trop bêtes pour évacuer plus tôt, couraient à présent dans les rues, un baluchon sur l'épaule. Les soldats encore valides portaient leurs camarades blessés tandis que quelques archers, gardant la tête froide, tiraient sur les envahisseurs à mesure qu'ils apparaissaient au sommet des remparts. Cependant, de façon générale, la retraite se transformait rapidement en déroute.

— Est-ce que tu as vu Greylock ? demanda Manfred.

— Pas depuis qu'il est parti superviser la défense des remparts au sud.

— J'espère qu'il va s'en sortir.

Le jeune baron sursauta lorsqu'une flèche se planta dans le sol, à quelques centimètres de sa botte. Erik l'attrapa par la manche et le poussa durement vers la gauche, manquant lui faire perdre l'équilibre. Trois autres flèches traversèrent l'espace qu'occupait encore son demi-frère quelques secondes plus tôt.

— Merci, haleta Manfred tandis qu'ils tournaient au coin d'une rue.

— Les archers se déplacent habituellement en groupe, expliqua Erik.

Ils arrivèrent à un carrefour et prirent à droite, puis à gauche. Au-dessus des toits, on voyait briller les lumières de la plus haute tour de la citadelle. Les rues commençaient à grimper vers le vieux château. Le temps qu'ils atteignent la grand-rue, celle-ci était déjà envahie de réfugiés terrifiés, de soldats hors d'haleine et d'hommes transportant des blessés.

— Faites place ! s'écria une voix. Le baron est ici ! Faites place !

Erik vit qu'un des soldats avait reconnu Manfred et décida de rester auprès de son demi-frère. Ils se frayèrent un chemin au sein de la foule et atteignirent le pont-levis, sur lequel s'alignaient des soldats qui gesticulaient de manière frénétique pour encourager les gens à aller plus vite.

Erik et Manfred franchirent le pont-levis et s'effondrèrent sur les pavés de la cour tandis que des gardes se précipitaient pour les aider.

— De l'eau, haleta le baron.

— J'avais oublié à quel point c'est fatigant de courir à cette altitude, commenta Erik, tout aussi essoufflé.

— J'avais oublié à quel point c'est fatigant de courir, répliqua son demi-frère.

Quelqu'un leur tendit un seau d'eau. Manfred but à même le récipient et le passa à Erik qui but à son tour, faisant couler de l'eau sur ses bras et sa poitrine.

— Sergent ! s'exclama ensuite Manfred d'une voix forte.

L'intéressé les rejoignit.

— Messire ?

— Prévenez notre sentinelle. Dès qu'elle verra l'ennemi arriver à l'autre bout de la grand-rue, il faudra fermer le pont-levis.

— Manfred, tu ne peux pas te permettre d'attendre aussi longtemps. Tu dois commencer à dégager la voie maintenant, sinon tu ne pourras jamais le fermer à temps. Regarde.

Erik montra du doigt la foule d'habitants avec leurs charrettes lentes et encombrantes, parmi lesquels se trouvaient des personnes âgées à pied. Tous tentaient d'entrer dans la

citadelle mais ils réussissaient simplement à se bloquer les uns les autres.

Manfred étudia la situation avant de donner de nouvelles consignes au sergent.

— Faites dégager le pont-levis. Dites à ceux qui se trouvent de l'autre côté de se rendre à la porte orientale. Celle-là pourra rester ouverte un petit peu plus longtemps. Les autres devront se débrouiller et faire de leur mieux.

Mais les deux frères savaient qu'en les obligeant à rester à l'extérieur de la citadelle, ils les condamnaient à mort.

Manfred se leva et fit signe à Erik de le suivre.

— Viens, nous ferions mieux de nous présenter au rapport devant le prince.

Erik se leva et suivit son demi-frère. Ils franchirent péniblement l'entrée centrale qui permettait d'accéder au donjon. Derrière eux s'élevèrent les cris de colère et les prières affolées des habitants que l'on éloignait de force afin de pouvoir relever le pont-levis.

Manfred s'engagea dans l'escalier qui menait à la salle de conférence du prince.

— C'est la retraite ? s'enquit ce dernier en levant les yeux.

— Oui, tout le monde se replie sur la citadelle, confirma le baron.

— Et Greylock ? ajouta Patrick en regardant Erik.

— Quelque part au-dehors, répondit le jeune homme en faisant un geste en direction de la cité.

— Merde ! jura Patrick. (Il jeta un coup d'œil par la fenêtre et vit les premiers incendies s'allumer dans les quartiers de la périphérie.) N'y a-t-il donc pas la moindre bonne nouvelle dans tout ça ?

— Si, la bonne nouvelle, c'est que les envahisseurs sont maintenant obligés de se battre sur trois fronts à la fois. Nos soldats qui se trouvent dans les montagnes avec les nains et les elfes vont les harceler sur leurs flancs. De notre côté, si nous réussissons à tenir jusqu'au matin, nous recevrons les renforts de l'armée de l'Est.

Le prince fit signe aux deux frères de s'asseoir, ce qu'ils firent.

— Malheureusement, ajouta Manfred, l'armée de l'Est va se retrouver du mauvais côté des remparts. À moins que quelqu'un se glisse à l'extérieur et leur ouvre les portes, on a un sérieux problème.

— Est-ce qu'il existe un passage secret permettant d'accéder à la porte orientale ? demanda Erik.

Son demi-frère secoua la tête.

— Nous n'avons rien de la sorte, je suis au regret de l'admettre. Le château ressemble à un gruyère tellement il est rempli de passages et de pièces secrètes, mais les vieux remparts de la cité sont en bonne pierre solide. C'est à peine si on a construit quelques entrepôts et magasins à l'intérieur. Nous allons devoir attendre. Demain matin, s'il le faut, nous tenterons une sortie pour nous emparer de la porte la plus proche de la citadelle afin de laisser entrer notre armée.

— Nous avons un long après-midi devant nous, sans parler de la nuit, lui rappela alors Erik.

— Votre Altesse ? dit Manfred en se tournant vers le prince.

Ce dernier restait calme en dépit de toutes ces mauvaises nouvelles.

— J'ai besoin que vous évaluiez la situation et que vous me présentiez votre rapport aussi vite que possible. Erik et vous allez devoir trouver combien de nos soldats ont réussi à se replier, combien se battent encore à l'extérieur de la cité selon vos estimations, et ce qu'il faut faire pour défendre cette citadelle. En ce qui concerne l'eau et les vivres, ce n'est pas un problème, puisque la question devrait être réglée en moins d'une journée.

Erik et Manfred se levèrent en même temps, s'inclinèrent devant Patrick et quittèrent la pièce.

— Je connais la disposition des soldats assignés à la défense de la citadelle, alors je vais commencer par ça, annonça Manfred. Tu n'as qu'à descendre dans la cour, compter le nombre d'hommes qui s'y trouvent et les organiser.

Erik sourit.

— À vos ordres, messire.

Son demi-frère le dévisagea d'un drôle d'air.

— Mère a toujours redouté que tu veuilles usurper le titre de baron. Je t'avoue que là, tout de suite, je te le donnerais bien.

Le sourire d'Erik s'accentua.

— Non merci, sinon c'est moi qui devrai me taper toutes ces marches pour monter dans les tours.

— C'est bien ce que je craignais, tu es un homme de bon sens.

Manfred tourna les talons et s'engagea dans l'escalier qui menait aux étages supérieurs du donjon. Erik, quant à lui, descendit dans la cour.

Brusquement, tout redevint silencieux.

Pug leva la main et pencha la tête comme s'il tendait l'oreille.

Alors le démon apparut dans la salle.

— Je ne savais pas que les démons peuvent se transporter quelque part, chuchota Nakor.

— Ni qu'ils peuvent se déplacer dans le temps, ajouta Miranda.

Le démon s'aperçut qu'il n'était pas seul dans la caverne. Il poussa un rugissement qui transperça tout le monde jusqu'à la moelle et qui fit frémir les parois rocheuses, provoquant une averse de poussière venant des fissures dans le plafond.

Pug lança son premier sortilège tandis que Tomas s'interposait entre son fils et le monstre.

Une énergie bleue crépitante surgit autour de Jakan qui hurla, non pas de douleur mais d'indignation à la vue d'un spectacle inattendu : Calis qui manipulait la Pierre de Vie et libérait les énergies piégées à l'intérieur.

— Non ! rugit la bête dans la langue de Novindus. Elle est à moi !

Aux yeux de Pug, Jakan ressemblait à Maarg, mais en plus mince et plus musclé. Il lui manquait l'accumulation de couches de graisse, ainsi que les innombrables chairs de victimes torturées. Quant à sa queue, elle était tout simplement pointue et dépourvue de la tête de serpent que possédait celle de Maarg.

Jakan voulut frapper Tomas, mais ce dernier, par réflexe, leva son bouclier. Le coup, bien que puissant, rebondit sur la surface blanche sans même abîmer le dragon d'or en relief. Sur

ce, Tomas riposta et asséna un coup d'épée au démon qui recula en hurlant. Un sang vénéneux, d'un rouge noirâtre, s'écoula de sa blessure et tomba sur le sol, où il se répandit en sifflant et en dégageant un peu de fumée.

Miranda envoya un flot d'énergie sur la créature pour l'obliger à se déplacer un peu vers la gauche. Jakan se retourna pour voir d'où venait cette nouvelle attaque et Tomas profita aussitôt de l'occasion pour le frapper à nouveau. Sa lame mordit profondément dans la cuisse droite du démon, qui riposta d'un grand coup de patte, toutes griffes dehors – et ces dernières étaient de la longueur d'une dague.

Le guerrier repoussa l'attaque et porta un autre coup de taille, faisant jaillir à nouveau le sang empoisonné.

— Continue, ne le laisse pas respirer ! l'encouragea Nakor.

Pug lança un éclair d'énergie semblable à une lance de lumière qui traversa l'aile de Jakan et y creusa un trou gros comme un poing humain. Le démon recula, les ailes frôlant la paroi de la caverne, et tenta de nouveau de frapper Tomas.

Ce dernier recula, préférant esquiver l'attaque qu'essayer de la bloquer.

La créature resta dans le fond de la salle, visiblement surprise de rencontrer pareille opposition.

— Il se guérit tout seul ! s'exclama soudain Nakor.

Pug regarda la première blessure infligée par Tomas et vit qu'elle se refermait rapidement.

— C'est la Pierre de Vie ! ajouta l'Isalani. C'est elle qui guérit ses blessures !

Pug réfléchit. La pierre faisait à présent moins d'un tiers de sa taille initiale et le processus semblait aller en s'accélérant. Le magicien avait l'espoir que tout serait fini en moins d'une heure, mais cela voulait dire qu'il leur faudrait tenir la créature à distance jusqu'à ce que Calis termine.

— Repose-toi, recommanda-t-il à Miranda. Tomas et moi allons essayer de tenir la créature à l'écart de Calis jusqu'à ce qu'il ait fini. Si l'un d'entre nous faiblit, il faudra que tu prennes sa place.

Il s'approcha aussi près que possible du monstre et croisa les poignets. Un incroyable éclair de lumière rouge surgit du néant

et frappa Jakan en plein visage avec suffisamment de violence pour l'envoyer heurter le mur.

Tomas n'hésita pas un instant. Il se précipita en avant et entailla profondément la jambe de la créature du revers de son épée. Le sang vénéneux jaillit de nouveau et se mit à fumer au contact du sol tandis qu'une odeur de pourri s'élevait.

Jakan poussa un hurlement de rage meurtrière et bondit sur le guerrier, qui recula et réussit à s'éloigner suffisamment pour éviter que le démon atterrisse sur lui. Mais ce faisant, Jakan s'était rapproché de la pierre, assez pour essayer de s'emparer de Calis.

Une patte griffue de la taille d'un homme jaillit vers le demi-elfe, mais Tomas intervint et abattit son épée de toutes ses forces, tranchant un poignet de plus de un mètre de diamètre. La créature hurla de douleur et battit en retraite.

Un flot de sang noir et maléfique jaillit de son moignon et éclaboussa Calis, qui lâcha la Pierre de Vie en hurlant de douleur.

— Calis ! s'écria Miranda.

En compagnie de Nakor, elle se précipita vers le demi-elfe. De leur côté, Pug et Tomas se jetèrent à nouveau dans la bataille. Le magicien libéra une nouvelle décharge d'énergie et le guerrier asséna des coups d'épée ; ensemble, ils forcèrent le démon blessé à reculer. Jakan, occupé à presser son moignon sanglant contre sa poitrine, se laissa acculer contre la paroi.

Nakor attrapa l'une des mains de Calis pendant que Miranda prenait l'autre. Ils le traînèrent ensuite à l'écart de la flaque de sang noir. Aussitôt, la Pierre de Vie cessa d'être active.

Calis, allongé sur le sol, se tordait de douleur tandis que sa peau brûlait et pelait comme s'il avait reçu des projections d'acide. Les dents serrées et les yeux clos, il émettait de petits cris de souffrance, comme un animal. Miranda et Nakor éprouvèrent des picotements dans leurs mains qu'ils s'empressèrent d'essuyer sur leurs vêtements. Des trous apparurent dans le tissu mais au moins leurs mains cessèrent de les brûler.

Miranda regarda autour d'elle et vit que les serviteurs de l'oracle s'étaient réfugiés dans un coin de la salle, derrière le grand dragon endormi. Elle courut vers eux en disant :

— Nous avons besoin d'aide.

Le plus vieux du groupe, celui avec lequel elle avait déjà parlé, répondit :

— Il n'y a rien que nous puissions faire.

Miranda le prit par le bras et le força à se mettre debout.

— Trouvez quelque chose.

Elle traîna le vieil homme jusqu'au lieu du combat et montra Calis, qui gémissait.

— Aidez-le ! ordonna-t-elle.

Le vieil homme fit signe à deux de ses compagnons de le rejoindre. Ensemble, ils réussirent à éloigner complètement Calis de la flaque de sang démoniaque et à le déposer de l'autre côté de la Pierre de Vie. Le vieil homme se tourna ensuite vers Nakor :

— Si on pouvait l'obliger à insuffler de nouveau sa volonté à la pierre, ça le sauverait peut-être.

Nakor haussa les sourcils et écarquilla les yeux.

— Bien sûr ! L'énergie de guérison ! (Il regarda Miranda.) C'est comme du reiki. C'est à lui que ça sert en premier. (Il se tourna vers les deux serviteurs de l'oracle.) Approchez-le de la pierre.

Ils obéirent, même si chaque mouvement arrachait un gémissement à Calis. Nakor lui prit les mains, brûlées et couvertes de cloques, et les posa sur la pierre.

— J'espère que ça va marcher, murmura le petit homme.

Il effectua quelques passes dans les airs, au-dessus des mains du demi-elfe, et marmonna quelques phrases. Puis il posa les mains sur celles de son ami.

Il sentit de la chaleur naître sous sa peau et baissa les yeux. Une faible lueur verte baignait les mains de Calis et les siennes.

— L'énergie circule à nouveau, annonça-t-il.

Il attendit une bonne minute, pendant que le combat entre Pug, Tomas et le démon se poursuivait sans que personne ne parvienne à prendre le dessus. Puis il se tourna vers les deux serviteurs de l'oracle.

— Maintenez-le comme ça, qu'il ne perde pas le contact avec la pierre.

Puis il courut rejoindre Miranda.

— Ça ne peut pas continuer comme ça, déclara cette dernière.

— Je sais.

Pug lança un trait d'énergie magique, invisible à l'œil nu, mais qui fit crépiter l'air avant de frapper le démon. Tomas ne montrait aucun signe de fatigue, car son armure valheru le protégeait des blessures. Le démon devrait d'abord poser les pattes sur le guerrier s'il voulait lui infliger un coup sérieux.

Pug recula.

— Ce qu'on peut espérer de mieux, c'est le tenir à distance. Comment va Calis ? demanda-t-il à Miranda.

Celle-ci se contenta de tendre l'index en direction de la pierre. Pug vit que Calis était assis très droit, soutenu par deux hommes. Il baignait à présent dans une lumière verte qui l'entourait d'un halo couleur émeraude. Pug contempla la scène pendant quelques instants avant de déclarer :

— Il reprend des forces.

— Eh oui, fit Nakor, plus il reste au contact de la pierre, plus elle le soigne ; au fur et à mesure, il récupère suffisamment pour continuer sa mission. Regardez !

Calis avait à présent les yeux ouverts. Son expression indiquait qu'il souffrait encore beaucoup, mais il était de nouveau capable de déverrouiller la Pierre de Vie.

Une fois de plus, de minuscules particules d'énergie verte envahirent la pièce, preuve visible de la force de vie qui s'en retournait à sa source originelle. Pug désigna alors la main tranchée du démon qui commençait à disparaître, puis le moignon sanglant au bout duquel apparaissait un nouveau membre.

— Le démon guérit lui aussi. (Brusquement, le magicien écarquilla les yeux et se tourna vers Miranda.) Connais-tu un sortilège assez puissant pour ligoter quelqu'un ?

— Tu veux dire assez puissant pour cette créature ?

— Il suffirait de restreindre sa liberté de mouvements pendant deux minutes.

La jeune femme ne paraissait pas convaincue mais promit d'essayer.

— Tomas ! s'exclama Pug. Garde-le à distance encore une minute !

Il ferma les yeux et se lança dans une incantation tandis que Miranda faisait de même. Brusquement, des bandes d'énergie cramoisie surgirent autour du démon et s'emparèrent de lui, plaquant ses puissantes ailes dans son dos. Puis ces liens magiques commencèrent à se resserrer, arrachant un hurlement de douleur à Jakan.

— Tomas ! Donne-lui un coup mortel, maintenant ! s'écria Pug.

Tomas leva son épée d'or et la plongea entre deux bandes cramoisies.

Il l'enfonça presque jusqu'à la garde dans ce qui servait de cœur au démon. Les yeux noirs de ce dernier s'agrandirent de surprise tandis que du sang commençait à couler de sa bouche et de son nez. Tomas arracha son épée. Pug laissa retomber l'une de ses mains.

Alors le temps se figea et le démon disparut.

Tout le monde garda le silence pendant quelques instants. Ce fut Miranda qui le brisa la première :

— Où est-il ?

— Envolé, répondit Pug. Nous ne pouvions pas le tuer, mais je connais un endroit où je sais qu'il ne pourra pas survivre.

— Où ça ? demanda Nakor.

— Je l'ai envoyé au fin fond de l'océan, entre le royaume et Novindus. Il existe à cet endroit une faille naturelle qui fait presque cinq kilomètres de profondeur. (Le magicien se sentit brusquement fatigué et s'assit à même le sol de pierre.) Je l'ai découverte en effectuant quelques recherches sur notre planète, il y a de ça des années. Il m'a suffi de me rappeler ce que ton père nous a dit à la fin, ajouta-t-il en regardant Miranda.

— « Ce sont des créatures de feu. » (La jeune femme se mit à rire, nerveusement épuisée.) Je m'en souviens maintenant. Sur le moment, je me suis demandée ce que ça voulait dire.

Nakor vint s'asseoir à côté de Pug.

— C'est merveilleux. Je n'y avais pas songé. (Il secoua la tête.) Pourtant, c'est évident.

— Quoi donc ? s'enquit Tomas en remettant son épée au fourreau avant de rejoindre ses compagnons.

— Même le plus gros des démons n'est guère plus, au fond, qu'un élémentaire de feu.

— Une fois, j'ai dû combattre des élémentaires d'air près du port des Étoiles, se rappela Pug. En les poussant au contact de l'eau, je les ai détruits. (Il désigna l'espace qu'occupait le démon précédemment.) Une petite trempette n'aurait pas pu tuer Jakan. En revanche, il lui était impossible de survivre à un bain forcé dans une eau de mer d'une profondeur de cinq kilomètres, avec les liens de Miranda autour de lui et la blessure au cœur de Tomas.

— C'est merveilleux, répéta Nakor. Maintenant, c'est fini.

— Non, pas encore, rétorqua le magicien en désignant Calis.

Ce dernier se tenait à présent assis sans aide, le regard de nouveau perdu au cœur de la Pierre de Vie, qui mesurait désormais moins d'un cinquième de sa taille d'origine. Déjà, les blessures sur le visage et les mains du demi-elfe disparaissaient comme si elles n'avaient jamais existé.

— Il aura bientôt fini, je pense, décréta l'Isalani. Nous pouvons attendre.

— Mais des hommes meurent pendant que nous attendons, rétorqua Tomas.

— C'est bien triste, reconnut Nakor. Mais ce qui se passe ici est plus important.

Dominic et Sho Pi sortirent de leur cachette.

— Il a raison, intervint l'abbé de Sarth. C'est peut-être la chose la plus importante qu'un mortel ait faite en ce monde. Voilà qu'à présent la force vitale de ce monde, qui jusqu'ici se trouvait complètement bloquée, peut circuler à nouveau librement tandis que les choses commencent à rentrer dans l'ordre.

— Commencent seulement ? répéta Miranda.

Dominic acquiesça.

— Il est impossible de réparer rapidement des dommages à si grande échelle. La situation dure depuis des millénaires.

Maintenant, le processus de guérison est en route. La voie est désormais ouverte pour permettre aux dieux de revenir, alors que jusqu'ici le Sans-Nom les en empêchait.

— Combien de temps allons-nous devoir attendre ? insista la jeune femme.

Nakor éclata de rire.

— Plusieurs milliers d'années, mais chaque jour, les choses seront un peu mieux que la veille. (Il se leva.) En fin de compte, les anciens dieux reviendront et cette planète deviendra ce qu'elle est censée être.

— Croyez-vous qu'on saura un jour ce qui a rendu fou le Sans-Nom ? demanda Pug.

— Certains mystères ne sont jamais résolus, répondit Dominic. Même si nous connaissions la réponse à cette question, nous ne serions peut-être pas à même de la comprendre.

Nakor plongea le bras dans son sac et en sortit le Codex, qu'il tendit à Dominic.

— Prenez-le. Je crois que maintenant, vous serez capable de l'utiliser à bon escient.

— Et toi, alors ? s'étonna Pug. Depuis que je te connais, je n'ai jamais rencontré d'individu aussi curieux que toi sur cette planète. Tu ne veux pas continuer à percer ses secrets ?

Le petit homme haussa les épaules.

— Ça fait plus de deux cents ans que je joue avec. Je commence à m'en lasser. En plus, Sho Pi et moi avons du travail.

— De quel genre ? s'enquit Miranda.

Nakor sourit jusqu'aux oreilles.

— Nous devons fonder une religion.

Pug éclata de rire.

— Une nouvelle arnaque ?

— Non, je suis sérieux, protesta Nakor. (Il essaya de prendre un air vexé, mais en vain, et se remit à sourire.) Je suis le nouveau patriarche de l'ordre d'Arch-Indar et voici mon premier disciple.

Dominic eut l'air atterré par cette nouvelle. Tomas, quant à lui, se mit à rire.

— Pourquoi ? voulut savoir Pug.

— Si ces vieillards parviennent à ramener la Matrice, il faudra encore ramener la déesse du Bien, pour s'opposer au Sans-Nom. Sinon Ishap n'aura personne pour servir de contrepoids face au Sans-Nom.

— C'est un… projet… louable, admit Dominic, mais…

— C'est ambitieux ? devina Miranda.

L'abbé de Sarth ne put qu'acquiescer.

— Très.

Pug donna une tape sur l'épaule de Nakor.

— Si quelqu'un peut y arriver, c'est bien toi.

Une voix s'éleva non loin d'eux.

— C'est fini, annonça Calis.

Tous se retournèrent pour le regarder. Il glissa les mains sous les restes minuscules de la Pierre de Vie et les lança doucement en l'air.

Les dernières particules d'énergie vitale emprisonnée depuis des siècles s'envolèrent telles un millier de papillons d'émeraude. Puis la salle retrouva son obscurité coutumière. Les serviteurs de l'oracle rallumèrent les torches qui s'étaient éteintes durant le combat ; une douce lueur jaune baigna de nouveau la pièce. Le dragon semblable à un énorme bijou rutilant dormait toujours, sans se soucier de rien.

Calis se leva en se tenant bien droit. Ses vêtements portaient encore les taches et les trous dus au sang du démon, mais lui-même paraissait indemne. Il s'avança vers son père et l'étreignit.

— Tu as été incroyable, lui dit Tomas. Tu…

Son fils l'interrompit :

— J'ai simplement fait ce pour quoi je suis venu au monde. Tel était mon destin.

— Mais ça demandait du courage, souligna Pug.

Le demi-elfe sourit.

— Aujourd'hui, personne ici ne saurait être accusé de couardise.

— Si, moi, répliqua Nakor. Je n'ai pas fait grand-chose, c'est juste que je n'ai pas réussi à trouver le moyen de sortir d'ici.

— Menteur, répliqua Miranda en lui donnant une bourrade.

Calis dévisagea son père.

— Mère sera surprise.

— Pourquoi ?

— Tu as l'air différent, expliqua Pug.

— Différent ? Comment ça ? protesta Tomas.

Nakor plongea la main dans son sac et fouilla un moment à l'intérieur avant d'en sortir un petit miroir à main en argent.

— Tenez, voyez par vous-même.

Tomas prit le miroir et écarquilla les yeux en comprenant ce que voulaient dire son fils et son ami. Disparu, cet aspect inhumain de son physique qu'il pensait avoir hérité des Valherus. A présent, il paraissait de nouveau mortel et ressemblait à un mâle humain avec des oreilles d'elfe.

— Toi aussi, tu as changé, dit-il en regardant Calis.

— Nous avons tous été affectés par le changement, intervint Dominic en baissant son capuchon.

— Vos cheveux ! s'exclama Pug.

— Ils sont de nouveau noirs, n'est-ce pas ?

— Oui, vous avez la même apparence que le jour où je vous ai emmené sur Kelewan, il y a tant d'années !

— Donnez-moi ce miroir, marmonna Miranda en arrachant l'objet des mains de Tomas. Par tous les dieux ! s'écria-t-elle après s'être examinée. On dirait que j'ai à nouveau vingt-cinq ans !

Sur ce, elle tendit le miroir à Pug qui écarquilla les yeux. Le reflet lui renvoyait l'image d'un homme jeune, sans la moindre trace de gris dans ses cheveux ou dans sa barbe, un homme qu'il n'avait pas revu depuis son retour de Kelewan.

— Dans ce cas, moi j'aurais... (Il s'interrompit et fit jouer les articulations de sa main.) C'est incroyable.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda son amante.

— Il y a des années, je me suis coupé la main droite si profondément qu'elle n'a jamais retrouvé toute sa motricité. (Il fixa la main incriminée et fléchit de nouveau les doigts.) J'ai l'impression qu'elle est complètement guérie.

— Et moi, j'ai l'air d'avoir quel âge ? s'inquiéta Nakor en prenant le miroir. Hum. J'ai le physique d'un homme de quarante ans environ.

— Tu as l'air déçu, remarqua Miranda.

— J'espérais être beau. (Il sourit.) Mais quarante ans, ce n'est déjà pas si mal.

Calis ramena la conversation sur un sujet plus sérieux :

— Je comprends maintenant la nature de la clé que fabriquaient les Panthatians en capturant la vie de leurs victimes. Je comprends aussi quelle présence étrangère à notre monde se cachait à l'intérieur.

— Le Sans-Nom ? suggéra Tomas.

Calis secoua la tête.

— Non, c'était autre chose. Peut-être s'agissait-il de ces monstres qui créaient des failles pour les Panthatians. Mais ce qui est sûr, c'est que cette clé aurait permis à Maarg ou à Jakan d'utiliser la Pierre de Vie.

— Comme une arme ? demanda Dominic.

— Non, comme un distributeur d'énergie vitale. Rappelez-vous, c'est la nourriture des démons. Vous imaginez un Jakan dix fois plus gros et cent fois plus puissant ? C'est ce qui serait arrivé si un démon s'était servi de cette clé pour exploiter la Pierre de Vie.

Miranda, stupéfaite, secoua la tête.

— Nous ne savons toujours pas comment ces différents protagonistes, les démons, les Panthatians et les… (Elle regarda Pug.) Comment tu les appelles, déjà ?

— Les Shangris.

— C'est ça. Nous ne savons toujours pas comment ils en sont arrivés à travailler ensemble.

— Certains mystères demeurent, reconnut le magicien, mais nous allons devoir mettre ça de côté pour l'instant.

— En attendant, il nous reste encore une chose à faire, intervint Calis.

— Et de quoi s'agit-il ? demanda Miranda.

Le visage du demi-elfe s'assombrit.

— Nous devons arrêter une guerre.

# Chapitre 27

# VÉRITÉ

La bataille faisait rage.

On eût dit une scène sortie tout droit de l'enfer. Les rues grouillaient d'envahisseurs éclairés par la lumière des torches. Le château avait tenu bon jusqu'à la tombée de la nuit, mais l'ennemi avait refusé de se replier à la faveur des ténèbres. Pour Erik, il était évident qu'un changement avait eu lieu au sein du commandement de l'armée adverse. Certes, depuis le début de la guerre, il avait toujours eu affaire à des troupes disparates composées essentiellement de mercenaires. Mais à présent, ces derniers faisaient preuve de coordination et profitaient de l'avantage du nombre pour écraser les défenseurs.

Erik dirigeait les soldats postés sur le rempart au sud du donjon. En contrebas, les assiégeants tentaient de remplir les douves avec tout ce qui pourrait leur permettre d'atteindre le mur : meubles, chariots cassés, débris, tout ce qui leur tombait sous la main finissait sa course dans l'eau.

Les archers du royaume tiraient autant de flèches qu'il était humainement possible, mais l'attaque se poursuivait sans relâche.

Manfred jeta un coup d'œil par-dessus le parapet et contempla la marée humaine qui se pressait en direction du vieux donjon.

— Ça m'a l'air mal parti, murmura-t-il.

— Tu as l'art de minimiser les choses, répliqua Erik, qui posa la main en travers des épaules de son demi-frère et appuya légèrement pour l'inciter à se pencher.

Manfred s'accroupit à couvert alors même qu'une pluie de cailloux fendait l'air en sifflant au-dessus de sa tête. Les tirs

provenaient de mercenaires armés de frondes et installés sur les toits de l'autre côté des douves.

— Mais comment tu fais ? s'exclama le baron.

— Comment je fais quoi ?

— Comment tu sais à quel moment il faut se baisser ?

Erik sourit.

— J'ai vu ces types se glisser sur les toits au coucher du soleil. Depuis, je garde un œil sur eux. À force, ça devient une habitude.

— Oui, si on vit assez longtemps pour ça.

— Dans quel état sommes-nous ? s'enquit Erik.

— J'ai dit au prince que si on arrive à les empêcher d'apporter leurs échelles le long des remparts, on devrait tenir jusqu'au matin sans trop de difficultés. En revanche, ça risque d'être beaucoup plus compliqué d'aller jusqu'à la porte orientale pour laisser entrer l'armée de l'Est.

— J'ai dit à Patrick que j'effectuerai une sortie à l'aube.

Manfred éclata de rire.

— Moi aussi.

— Tu ne peux pas, protesta Erik.

— Pourquoi ça ?

— Parce que tu es le baron et que moi, je ne suis qu'un…

— Un bâtard ?

— Oui.

— Mais toi, tu es marié, pas moi.

— Ça ne veut rien dire.

Mais Erik savait que ces mots sonnaient aussi creux à l'oreille de Manfred qu'aux siennes.

— Tu vas devoir trouver un meilleur argument, insista le baron.

— Tu es un noble, pas moi. Il y a des gens qui dépendent de toi.

— Ah oui, parce que personne ne dépend de toi, peut-être ? En plus, il me semble qu'un capitaine de l'armée du prince porte également le titre de baron à la cour, n'est-ce pas ?

— C'est différent. Je n'ai pas de terres ni de métayers qui dépendent de ma protection. Je n'ai pas à rendre la justice ou à mettre un terme à des querelles que la Cour n'a pas su résoudre.

Je ne possède pas de cités, de villes, ou de villages… Ce n'est pas pareil !

Manfred sourit.

— Tu es sûr que tu ne préférerais pas devenir baron à ma place ?

— C'est toi qui portes le titre de notre père !

— J'oubliais ce détail, concéda son demi-frère qui jeta de nouveau un coup d'œil par-dessus le rempart. Leur nombre est-il donc sans limites ?

— Si, mais ça ne se voit pas.

Pendant un moment, ils se reposèrent à l'abri du mur.

— Comment se fait-il que tu ne t'es jamais marié ? demanda brusquement Erik. Je croyais que le duc de Ran avait quelqu'un à te proposer ?

Manfred éclata de rire.

— La dame est venue me rendre visite mais je ne pense pas avoir réussi à l'impressionner.

— J'ai du mal à le croire.

Manfred regarda son demi-frère.

— Je croyais que tu finirais par deviner tout seul, mais visiblement, ce n'est pas le cas. (Il regarda autour de lui pour s'assurer que personne n'essayait d'escalader les remparts.) Quand on a une mère comme la mienne, on a tendance à avoir une mauvaise opinion des femmes. Stefan aimait leur faire du mal, moi je préfère les éviter.

— Oh, fit Erik.

Manfred se mit à rire de nouveau.

— Voilà ce qu'on va faire si nous survivons à tout ça : tu vas pouvoir me rendre service. J'accepte le prix que le prince choisira pour moi et toi tu engendres le prochain héritier de la baronnie de la lande Noire. Ce sera notre secret. Je crois même que la dame me remerciera de t'envoyer dans sa chambre à coucher.

Erik rit lui aussi tandis qu'une nouvelle volée de flèches passait au-dessus de leurs têtes.

— Je ne crois pas que ma femme serait d'accord. Mais tu oublies un détail, ajouta-t-il.

— Quoi donc ?

— Tu as un neveu.

Manfred ferma les yeux quelques instants.

— J'avais délibérément choisi de ne plus y penser.

— Peut-être, mais il n'en reste pas moins que le garçon de Rosalyn est le fils de Stefan.

— En est-on sûr ? N'y a-t-il pas le moindre doute ?

— Il suffit de le regarder pour voir que c'est un de la Lande Noire.

— Voilà qui change certaines choses, commenta Manfred.

— Comment ça ? dit Erik.

— Il faut absolument que l'un d'entre nous survive, sinon le petit sera laissé aux bons soins de ma mère.

— Seulement si tu lui dis la vérité.

— Oh, elle finira par l'apprendre. Mère est peut-être folle, mais elle a d'excellentes relations et adore tisser des intrigues. (Il baissa la voix, comme s'il craignait d'être entendu.) Il y a des jours où je me dis que Mère n'est pas étrangère à l'attaque qui a emporté notre père.

— Tu crois qu'elle l'a empoisonné ?

— Un jour, fais-moi penser à te raconter l'histoire de la famille de ma mère. Le poison a joué un grand rôle dans l'avènement de son arrière-grand-père.

Au même moment, un énorme rocher atterrit sur la citadelle et ébranla les remparts.

— Eh bien, déclara Manfred en frottant ses vêtements pour en ôter la poussière, on dirait que nos amis ont trouvé une catapulte.

Erik risqua un coup d'œil par-dessus le parapet et vit que l'engin avait été traîné jusqu'au milieu de la grand-rue. Il fit signe à un soldat de le rejoindre.

— Dites au sergent Jadow Shati de s'occuper de cette catapulte.

Un autre boulet vint s'écraser contre le mur, sous les vivats des assaillants de l'autre côté des douves.

— Et vite ! ajouta Erik.

Le soldat courut à l'intérieur du donjon.

— Leur tactique paraît plutôt simple, tu ne trouves pas ?

— Comment ça ?

— Ils font un trou dans le mur, ils bouchent les douves avec ce qu'ils ont sous la main et ils passent par la brèche en masse.

— C'est plus ou moins ça, approuva Erik.

— Dans ce cas, essayons de rendre les choses intéressantes. (Manfred appela un autre soldat.) Dites au sergent Macafee de déverser toute notre huile dans les douves.

Le militaire s'éloigna en courant.

— Tu vas y mettre le feu ? s'étonna Erik.

— Pourquoi pas ? répliqua son demi-frère.

— Combien de temps l'huile brûlera-t-elle ?

— Trois, quatre heures.

Un autre rocher s'écrasa contre le mur.

— Jadow ! s'exclama Erik.

Comme en réponse à ce cri de détresse, une catapulte située au sommet du donjon central fit feu, projetant une demi-douzaine de barils d'huile qui s'écrasèrent dans la rue, aspergeant la machine et ses artilleurs.

Ces derniers s'enfuirent en courant. L'huile continua à se répandre dans la rue et atteignit rapidement l'un des nombreux incendies à proximité. Immédiatement, la catapulte ennemie s'embrasa. Sur les remparts, les hommes d'Erik poussèrent un cri de joie.

— C'est déjà ça, murmura leur capitaine.

— Quand l'huile aura fini de brûler dans les douves, ils essayeront à nouveau de les combler, rappela Manfred.

— Mais ça devrait les retenir jusqu'au lever du soleil.

— C'est vrai, mais ça ne résout pas notre problème majeur.

Les deux frères se regardèrent et ajoutèrent en même temps :

— La porte orientale.

— C'est bien beau, cette cure de jouvence, mais je me sens quand même fatigué, déclara Pug.

— J'ai besoin de dormir, renchérit Tomas.

— Des hommes sont en train de mourir, leur rappela Calis.

— Je sais, répliqua le guerrier en regardant son fils. Même si la Pierre de Vie n'existe plus, il reste encore une très grosse armée aux portes de la Lande Noire.

— Même si nous l'avons libéré du contrôle du démon, Fadawah n'est pas du genre à jeter l'éponge et à se retirer tranquillement, approuva Calis en soupirant. Seuls les occupants de cette pièce ainsi que quelques autres personnes connaissent les véritables enjeux de cette guerre. Midkemia n'est plus en danger mais le royaume doit encore faire face à un dangereux commandant, très rusé, dont l'armée est pratiquement intacte et qui contrôle presque tout le royaume de l'Ouest.

— Tout ça ne finira pas rapidement, convint Pug.

— Nous pouvons au moins faire en sorte que les Saaurs renoncent à cette guerre, intervint Miranda.

— Si j'arrive à les convaincre de la véracité du récit d'Hanam, lui rappela le magicien.

— On peut toujours essayer, dit Tomas.

— Mais comment on fait pour aller là-bas ? demanda Nakor.

— Toi, tu ne vas nulle part, rétorqua Pug. Tomas et moi partons pour la Lande Noire. À moins de pouvoir mettre fin à la bataille, il n'y a aucune raison de vous mettre en danger, vous aussi.

— Souviens-toi que je suis l'agent du prince, rétorqua Calis.

— Et je n'ai pas l'intention de rester ici bien sagement, renchérit Miranda.

Nakor désigna Sho Pi et Dominic et haussa les épaules en souriant.

— Nous non plus.

Pug écarquilla les yeux et poussa un léger soupir d'exaspération.

— Très bien. Rassemblez-vous autour de moi.

Miranda se tourna vers l'aîné des serviteurs de l'oracle.

— Merci de votre aide.

Le vieil homme s'inclina.

— Non, c'est nous qui vous remercions.

Miranda se hâta de rejoindre Pug, qui demanda à ses compagnons de se prendre la main. Tous obéirent et se retrouvèrent brusquement dans la cour de la *Villa Beata*, sur l'île du Sorcier.

— Nous ne sommes pas à la Lande Noire, fit remarquer la jeune femme.

— Non, en effet, répondit son amant. Je n'ai jamais été là-bas, alors donne-moi une heure pour me préparer si tu n'as pas envie de te retrouver au beau milieu de la bataille ou à l'intérieur d'un mur de pierre.

Gathis sortit en hâte de la maison pour les accueillir.

— Un repas chaud sera bientôt prêt, annonça-t-il en les invitant à entrer.

Tomas entraîna Pug à l'écart.

— C'est ici que tu vis ?

— Oui, la plupart du temps.

Le guerrier embrassa du regard la jolie propriété, entourée de prés balayés par une petite brise estivale venue de l'océan.

— Il y a longtemps que j'aurais dû venir te rendre visite.

— Nous avons changé. Jusqu'à ce matin, tu n'arrivais pas à te résoudre à quitter Elvandar.

— Nous avons subi de nombreuses pertes, tous les deux. Même si mes parents ont eu de la chance et ont vécu une longue vie, tous ceux que nous connaissions lorsque nous étions enfants à Crydee sont morts depuis longtemps. Toi, en plus, tu as perdu tes enfants…

— Depuis une dizaine d'années environ, je savais que je leur survivrais, parce que William et Gamina vieillissaient, mais pas moi. (Pug contempla le sol et se tut un moment, perdu dans ses pensées.) Même si je m'y attendais, la douleur n'en est pas moins vive. Je ne reverrai plus jamais mes enfants.

— Je crois que je comprends, lui dit Tomas.

Les deux vieux amis laissèrent le silence s'installer un moment. Pug se tenait immobile. Puis il leva les yeux vers les étoiles.

— L'Univers est si vaste. Parfois, je me sens si insignifiant.

— Si Nakor a raison au sujet de la nature de l'Univers, nous sommes tous à la fois insignifiants et importants.

Pug rit.

— Il n'y a que lui pour inventer des théories pareilles.

— Ça fait un moment que tu le connais. Qu'est-ce que tu penses de lui ?

Pug posa la main sur le bras de son ami et l'entraîna vers la maison.

— Je te raconterai pendant que je cherche comment nous amener à la Lande Noire. Soit c'est le plus grand escroc que la terre ait porté, soit c'est l'esprit le plus brillant et le plus original que j'aie jamais rencontré.

— Ou les deux ? suggéra Tomas.

Pug rit de nouveau.

— Oui, peut-être, approuva-t-il en entrant dans la maison.

Pug décrivit un cercle avec ses mains et fit apparaître une immense sphère de lumière bleutée rehaussée d'éclats dorés. Plus haute qu'un homme, elle était aussi large qu'un carrosse pouvant accueillir six passagers.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Miranda.

— Notre moyen de transport pour nous rendre à la Lande Noire, répondit Pug. Je ne connais pas assez la région pour nous transporter en toute sécurité en vue de la cité. Si je n'ai pas d'image sur laquelle me concentrer ou d'endroit précis où apparaître, eh bien, disons simplement que c'est trop dangereux.

— Je connais la marche à suivre, protesta Miranda. Je croyais que nous étions venus chercher l'un de ces artefacts tsurani.

— À moins de le régler sur un endroit que l'on connaît déjà, ça ne sert à rien, répliqua Nakor en sortant le sien de son sac et en le secouant. Il faudrait déjà qu'il marche. (Il mit l'objet de côté et ajouta en souriant :) Je crois que je vais m'envoler avec vous dans votre bulle.

— Comment on fait pour y entrer ? s'enquit Miranda.

— Tu n'as qu'à poser le pied à l'intérieur, répondit Pug en joignant le geste à la parole.

Tous suivirent son exemple.

— J'ai dû fouiller dans mes affaires pour retrouver ce sortilège, mais maintenant que je me rappelle comment on fait, c'est facile.

Il agita les mains et la sphère décolla.

Gathis leur fit au revoir de la main tandis que le groupe s'élevait au-dessus du toit de la maison. La sphère décrivit une longue courbe et s'envola en direction de Krondor.

— Ce sera plus facile encore si je suis des repères familiers comme la route du Roi.

— Combien de temps nous faudra-t-il pour atteindre la Lande Noire ? demanda Calis.

— On devrait arriver un peu après l'aube, répondit Pug.

Ils passèrent à toute vitesse au-dessus de la mer, plus de trente mètres au-dessus des vagues moutonneuses. Tandis que la dernière des trois lunes de Midkemia sombrait à l'ouest, le ciel d'avant l'aube commença à s'éclaircir à l'est. La brise soufflait mais les humains étaient à l'abri à l'intérieur de la sphère. Ils se tenaient debout en cercle et avaient juste assez de place pour bouger légèrement.

— Ce serait bien si on pouvait s'asseoir, commenta Miranda.

— Lorsque toute cette histoire sera terminée, je te prêterai volontiers le gros manuel qui contient ce sortilège. Surtout, si tu peux le modifier et y ajouter des sièges, n'hésite pas.

Nakor éclata de rire.

— À quelle vitesse se déplace-t-on ? voulut savoir Tomas.

— Nous allons aussi vite que le plus rapide des oiseaux. Nous devrions survoler Krondor d'ici une heure.

Les minutes s'égrainèrent. Les passagers de la sphère regardèrent le ciel passer du noir d'encre au gris foncé. L'approche de l'aube leur permit de commencer à distinguer les embruns au-dessus des vagues qui bouillonnaient sous leurs pieds.

— Tu es sûr que ce démon est mort ? demanda Nakor.

Pug acquiesça.

— Oui, j'en suis sûr. L'eau est dangereuse pour ceux de sa race. Il était assez puissant pour y résister un moment, mais pas à cette profondeur et avec ces blessures.

— Regardez ! s'écria Miranda. Voilà Krondor !

La sphère suivait, selon les indications de Pug, une trajectoire en ligne droite depuis l'île du Sorcier, si bien qu'elle aborda Krondor par l'ouest.

— Oh, par tous les dieux ! s'exclama la magicienne.

En travers de l'horizon, à l'endroit où se dressait autrefois une vaste cité grouillante de vie, s'étendait désormais une tache noire et inanimée. Même à cette heure matinale, des lumières auraient dû briller dans les rues tandis que les ouvriers se rendaient à leur travail dans la pénombre qui précède l'aube. Des bateaux auraient dû quitter le petit village de pêcheurs à l'extérieur des remparts nord et l'on aurait dû voir appareiller des navires à destination de ports lointains.

— Il ne reste plus rien, murmura Nakor.

— Là, quelque chose bouge !

Calis désigna la côte. En dépit de la lumière trouble, ses compagnons aperçurent un gros escadron de cavaliers qui se dirigeaient vers le nord en longeant la mer.

— On dirait qu'une partie des soldats de la reine ont choisi de déserter, fit remarquer Sho Pi.

— Ça devrait devenir de plus en plus fréquent maintenant qu'ils ne sont plus sous l'emprise du démon, ajouta Pug.

Tandis que la sphère se dirigeait à toute vitesse en direction du brise-lames du port de Krondor, les mâts des navires incendiés apparurent au-dessus de la rade, telle une forêt d'ossements noircis tendus vers le ciel. Au-delà de l'eau, tout avait brûlé au point d'être méconnaissable. Les quais n'existaient plus, de même que la plupart des bâtiments. Çà et là, des pans de mur tenaient encore debout, mais la majorité des édifices se réduisaient à des décombres. Seul le palais du prince était facile à reconnaître vu sa situation, au-dessus de la pointe méridionale du port, au sommet de la colline qui avait permis au tout premier prince de Krondor de commander la baie entière.

— Il risque de s'écouler un bon moment avant que quiconque puisse à nouveau utiliser ce port, commenta Calis.

Tomas posa la main sur l'épaule de son fils, qui souffrait profondément à la vue des ruines de la cité qu'il avait juré de protéger. Calis comprenait pourtant mieux que quiconque ce qu'il avait accompli en détruisant la Pierre de Vie, mais cela ne l'empêchait pas de déplorer le prix exorbitant qu'avaient payé certains.

Pug dirigea la sphère au-dessus de la route du Roi. Kilomètre après kilomètre, ils furent témoins de la destruction du royaume de l'Ouest. Toutes les fermes et les maisons avaient été incendiées, et les busards et les corbeaux se gorgeaient des innombrables cadavres au point de ne plus pouvoir s'envoler.

— Nous allons devoir amener autant de prêtres que possible, fit remarquer Dominic, car une épidémie ne manquera pas de survenir après un pareil massacre.

— Tous les membres de l'ordre d'Arch-Indar vous aideront, promit Nakor.

— Tous les membres, c'est-à-dire Sho Pi et toi ? le taquina Miranda.

Même au beau milieu de toutes ces ruines, Pug eut bien du mal à ne pas rire.

— La plupart des prêtres ont dû périr au cours du saccage de la cité, dit Tomas.

— Pas nécessairement, rétorqua son fils. Nous avons prévenu les temples plusieurs mois avant l'arrivée des envahisseurs et petit à petit ils ont envoyé leurs prêtres en sécurité. Le duc James savait que nous aurions besoin de leur aide si nous survivions.

— En plus, ça aide de se faire bien voir des temples, ajouta Miranda.

— Je me faisais tellement de soucis au sujet de la reine Émeraude, du démon et de la Pierre de Vie que j'ai perdu de vue le simple fait que le royaume a été envahi par une très grosse armée, avoua Pug.

— Moi pas, répliqua Calis. Regardez.

Ils survolaient à présent les contreforts des montagnes. Pug aperçut un océan de feux de camp et de petits abris, ponctués de temps à autre par une tente de commandement. Puis ils passèrent brusquement au-dessus d'un immense pavillon, de la taille d'une grosse maison. Plus ils se rapprochaient de la Lande Noire et plus grande était la concentration de soldats.

— Par tous les dieux, murmura Tomas, je n'avais encore jamais vu une armée de cette taille. Même pendant la guerre de la Faille, les Tsurani n'ont jamais aligné plus de trente mille

soldats sur le champ de bataille et encore, jamais au même moment et au même endroit.

— Ils ont ramené presque un quart de million d'hommes de l'autre bout du monde, expliqua son fils. Il n'en reste que la moitié, ceux que nous voyons sous nos pieds actuellement et que nous n'avons pas encore tués, ajouta-t-il d'un ton froid.

— Tant de morts, soupira Nakor avec tristesse. Tout ça pour de mauvaises raisons.

— Pug m'a entendu plus d'une fois demander s'il existait une seule bonne raison de faire la guerre, rappela Tomas.

— La liberté, répondit aussitôt Calis. Il faut parfois se battre pour préserver ce qui nous appartient.

— Ce sont de bonnes raisons de résister, concéda Pug. Mais ce n'est pas suffisant pour déclencher une guerre.

Comme le terrain commençait à s'élever, le magicien fit de même avec la sphère. Mais de plus en plus de soldats levaient les yeux vers eux en les montrant du doigt. Certains se mirent même à leur tirer dessus. Pug éleva de nouveau la sphère.

Au milieu des nuages, ils disposaient d'une vue imprenable sur le champ de bataille.

— Incroyable, murmura Dominic.

Une armée de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix mille hommes s'étendait à leurs pieds, semblable à une fourmilière tentant d'escalader une colline au sommet de laquelle se trouvait la Lande Noire. Les abords et la plus grande partie de la cité semblaient être passés aux mains des envahisseurs. Dans les autres quartiers se déroulaient apparemment de féroces combats.

— Pouvons-nous arrêter ça ? demanda Miranda.

— J'en doute, répondit Calis. Les envahisseurs sont coincés du mauvais côté de l'océan, sans navires et sans provisions. (Il jeta un regard en coin à Pug.) Mais peut-être connais-tu un moyen de les renvoyer par magie sur Novindus.

— Quelques-uns à la fois, peut-être, mais pas en si grand nombre.

— Dans ce cas, nous allons devoir faire cesser le combat et régler tout ça lorsque ces hommes arrêteront de s'entretuer, déclara Tomas.

— Est-ce que tu vois les Saaurs ? lui demanda le magicien.

Son ami désigna une partie de la cité, au sud-ouest. Les immenses cavaliers verts se tenaient massés sur une petite place de marché. Pug immobilisa la sphère en disant :

— Voyons si on arrive à attirer leur attention.

Il abaissa lentement la sphère. Dès que les premiers Saaurs les aperçurent, ils se mirent à tirer sur les humains.

Mais les flèches rebondirent sur les parois de la bulle qui continua à descendre sans hâte. Lorsque les hommes-lézards comprirent que l'artefact ne représentait pas une menace immédiate, ils arrêtèrent de tirer.

Pug fit atterrir la sphère devant un groupe de cavaliers. Celui du centre portait un bouclier gravé, une épée visiblement ancienne et un casque surmonté d'un panache en crin de cheval particulièrement splendide.

— Restez sur vos gardes au cas où j'échouerais, confia le magicien à ses amis.

Il fit disparaître la sphère et s'adressa aux hommes-lézards dans la langue de Yabon, très proche de celle de Novindus.

— Je cherche Jatuk, le sha-shahan de tous les Saaurs.

— Je suis Jatuk, répondit l'impressionnant cavalier. Qui es-tu, magicien ?

— On m'appelle Pug. Je viens à vous pour obtenir la paix.

Le Saaur avait des traits inhumains qui rendaient son expression indéchiffrable. Mais Pug sentit qu'il l'observait avec méfiance.

— Sache que nous sommes liés par serment à la reine Émeraude et que nous ne pouvons signer une paix séparée.

— Je vous apporte des nouvelles d'Hanam.

Cette fois, Jatuk se montra tout à fait expressif et laissa transparaître sur son visage reptilien le choc que lui causa cette déclaration.

— Hanam est mort ! Il est mort sur le monde où je suis né !

— Non. Le maître de la connaissance de votre père s'est servi de son art pour s'emparer du corps et de l'esprit d'un démon. C'est sous cette forme qu'il est arrivé sur ce monde. Il m'a trouvé et nous avons parlé. À présent, il est mort, mais son âme est retournée sur Shila et chevauche avec la Horde céleste.

Jatuk fit avancer sa monture et s'arrêta à quelques centimètres de Pug, qu'il dominait de toute sa hauteur.

— Parle sans crainte.

Pug obtempéra et relata l'éternel combat entre le bien et le mal, la folie des prêtres d'Ashart et la trahison des Panthatians envers les Saaurs. Au début, les guerriers saaurs prirent un air dubitatif mais Pug leur raconta ce qu'Hanam lui avait demandé de leur dire. Il conclut son discours par ces paroles :

— Hanam m'a recommandé de vous dire qu'il faut absolument que vous, ainsi que Shadu, votre maître de la connaissance, Chiga, le porteur de votre coupe, et Monis, le porteur de votre bouclier, sachiez que tout ce que je vous ai dit est vrai. L'honneur de votre race exige que vous acceptiez cette vérité. Votre peuple n'a pas seulement été trahi par des mensonges. Les Panthatians, la reine Émeraude et les démons vous ont pris votre monde natal. Ce sont eux qui ont détruit Shila et vous ont privés à jamais de votre héritage.

Les Saaurs, consternés, poussèrent des grondements menaçants.

— Mensonges ! grommela l'un d'eux.

— Ce ne sont que des ruses inventées par un maître des arts diaboliques ! ajouta un autre.

Jatuk leva la main pour réclamer le silence.

— Non. Il existe un moyen de prouver qu'il dit la vérité. Si tu es bien ce que tu prétends être, Hanam a dû te confier un secret ou un fait connu de moi seul, afin de pouvoir me convaincre qu'il ne s'agit pas d'une ruse.

Pug acquiesça.

— Il m'a dit de vous parler du jour où vous êtes venu rejoindre votre père pour entrer à son service. Vous étiez le dernier de ses fils. Tous vos frères étaient morts. Vous trembliez à l'idée de rencontrer votre père, si bien qu'une personne vous a pris à part et vous a glissé quelques mots à l'oreille pour vous dire que tout irait bien.

— C'est vrai. Mais donne-moi donc le nom de celui qui m'a réconforté.

— Il s'appelait Kaba et c'était le porteur du bouclier de votre père. Il vous a confié ce qu'il fallait dire au sha-shahan : « Père,

je suis ici pour servir notre peuple, pour venger mes frères et pour obéir à ta volonté. »

Jatuk se pencha en arrière sur sa selle, tourna son visage vers le ciel et poussa un hurlement animal empreint de rage et de tourment.

— Nous avons été trahis ! rugit-il.

Sans rien ajouter à l'adresse de Pug, il se tourna vers ses compagnons.

— Faites savoir que notre serment est rompu. Nous ne servirons désormais que nous-mêmes ! Que la mort récompense tous ceux qui nous ont fait du tort ! Mort aux Panthatians ! Aucun Serpent ne doit survivre ! Mort à la reine Émeraude et à ses serviteurs !

Les cavaliers saaurs s'élancèrent brusquement en direction des portes de la cité.

— Humain, lorsque tout ceci sera terminé, nous te retrouverons et nous signerons la paix, promit Jatuk. Mais d'abord, nous allons nous faire rembourser cette terrible dette de sang !

— Sha-shahan, intervint respectueusement Tomas, vos guerriers se battent depuis des années. Déposez les armes. Retirez-vous de ce conflit. En ce moment même, une armée marche sur cette cité pour repousser les envahisseurs. Partez et faites savoir à vos femmes et à vos enfants que leurs maris et pères reviennent en vie.

Jatuk, dont les yeux lançaient des éclairs, leva son épée comme s'il s'agissait d'une créature vivante.

— Voici *Tual-masok*, Buveuse de Sang dans l'ancienne langue. C'est elle qui symbolise mon rang et qui représente l'honneur de mon peuple. Je ne la rangerai pas au fourreau tant que le mal n'aura pas été réparé.

— Sachez dans ce cas que la reine Émeraude est morte, assassinée par un démon, lui apprit Pug.

Jatuk parut cette fois avoir du mal à se contenir.

— Les démons ont détruit notre monde !

— Je sais, répondit le magicien. Le démon dont je vous parle est mort lui aussi.

— Mais alors qui va payer le prix ? demanda le sha-shahan.

Tomas rangea son épée.

— Personne. Ils sont tous morts. Si des Panthatians ont survécu à tout ça, ils se cachent dans les grottes d'un lointain continent. Sinon, il ne reste que leurs victimes, leurs outils, leurs dupes.

Le souverain des Saaurs poussa un hurlement frustré en direction du ciel.

— Je veux ma vengeance !

Pug secoua la tête.

— Épargnez votre peuple, Jatuk !

— Je veux que du sang soit versé pour prix du nôtre !

— Faites comme vous l'entendez, céda Tomas, mais laissez cette cité en paix.

Jatuk pointa son épée sur le guerrier.

— Mes soldats vont partir ; plus jamais nous ne troublerons cet endroit. Mais nous voici devenus un peuple sans foyer, et notre honneur est souillé. Nous ne pourrons laver cet affront que dans le sang.

Il fit faire volte-face à son immense monture et l'éperonna violemment, s'élançant en direction des portes de la cité.

Sa compagnie le suivit. Partout ailleurs, les combats faisaient rage, mais le calme retomba brusquement dans le quartier sud-ouest de la Lande Noire.

Une voix s'éleva derrière la barricade.

— Ils sont partis ?

Pug répondit par l'affirmative. Owen Greylock apparut au sommet d'un tas de meubles, de sacs de céréales et de débris de chariots.

— Magicien, je crois que nous vous devons des remerciements.

— Inutile. Le conflit se poursuit.

— J'insiste. Vous nous avez débarrassés des Saaurs et je vous en remercie. (Owen secoua la tête.) Merde, mais c'est qu'ils nous ont donné du fil à retordre.

— Maintenant, c'est le problème des envahisseurs, répliqua Tomas. Nous avons expliqué aux Saaurs qu'ils ont été trahis et ça n'a pas eu l'air de leur faire plaisir.

Owen sourit.

— Ça, je m'en doute. Je n'en ai vu que quelques-uns de près, mais ils ne m'ont pas semblé avoir un grand sens de l'humour. (Il se tourna vers les soldats qui se trouvaient derrière lui.) Déployez-vous et voyez si vous trouvez d'autres compatriotes. La citadelle est assiégée et j'ai bien l'intention de prendre l'ennemi à revers.

Tomas dégaina son épée.

— Si je peux vous être utile…

— Avec joie. (Owen détailla le guerrier de la tête aux pieds. Il faut dire qu'il en imposait avec ses deux mètres de haut.) Comment vous faites pour garder cette armure aussi blanche ?

Tomas éclata de rire.

— C'est une longue histoire.

— Il faudra me raconter ça après la bataille, dit Owen en faisant signe à son petit groupe de soldats de le suivre jusqu'à la citadelle.

— Tomas, on te verra plus tard, déclara Pug.

— Où allez-vous ?

— À l'intérieur du château, voir si on peut mettre un terme à cette folie.

Le guerrier acquiesça, tourna les talons et courut se ranger aux côtés du général Greylock. Pug demanda à ses autres compagnons de se tenir la main. Puis il tourna le regard vers la lointaine citadelle et transporta tout son petit monde à l'intérieur.

Manfred et Erik relevèrent tous deux la tête en entendant quelqu'un pousser un cri.

— Qu'est-ce qui se passe encore ? maugréa Erik en dégainant son épée.

Des hommes continuaient à crier sur les toits, mais leur ton paraissait surpris plutôt qu'inquiet. Manfred dégaina à son tour et s'interposa entre le prince Patrick et la porte, au cas où les envahisseurs auraient réussi à entrer dans le château.

Erik partit en exploration. En sortant d'un couloir qui s'arrêtait au pied de l'escalier central du vieux donjon, il vit Calis dévaler les marches de pierre, suivi de Nakor, Miranda et quelques autres.

— Capitaine ! s'exclama le jeune homme avec un grand sourire.

Calis lui rendit son sourire.

— Bonjour, capitaine de la Lande Noire.

— Je suis si content de vous voir. Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ?

Le demi-elfe désigna Pug.

— Magicien ! s'écria Erik d'un ton soulagé. Vous pouvez nous aider ?

— Oui, je pourrais tuer tous les hommes qui se trouvent de l'autre côté des remparts, mais il y a des soldats du royaume parmi eux. Je préférerais trouver un moyen d'arrêter le massacre. Le démon qui dirigeait l'armée de la reine Émeraude est mort. La Pierre de Vie n'existe plus. Ce conflit n'a plus lieu d'être.

— Allez dire ça à ces meurtriers, là-dehors.

— C'est bien ça le problème, reconnut Pug. Même si j'essayais de leur parler, est-ce qu'ils m'écouteraient ?

— Non, répondit Calis. Je le répète, ils sont affamés et ils savent ce qu'ils ont laissé derrière eux. Ils n'ont plus qu'une solution : aller de l'avant.

— Vous dites que le démon est mort, intervint Erik, mais qu'en est-il de la reine Émeraude ?

— Morte elle aussi, et depuis des mois, répondit le magicien. Nous vous expliquerons plus tard.

— Il reste Fadawah. On pourrait peut-être négocier une trêve avec lui, suggéra le jeune homme. C'est un bâtard vicieux, mais il connaît sûrement les termes des traités de paix en vigueur autrefois sur Novindus ?

— Pour l'instant, il va devoir faire face à une armée de Saaurs extrêmement en colère qui cherchent à passer leurs nerfs sur quelqu'un, expliqua Calis. Je dirai que c'est leur candidat le plus probable. S'il est moitié aussi intelligent que je le pense, il est déjà en train de chercher un endroit où s'enterrer pour passer l'hiver.

— Mais bien sûr ! s'exclama brusquement Nakor.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda Pug.

Le petit Isalani passa devant Calis pour s'adresser à Erik :

— À l'origine, votre plan prévoyait bien de retenir les envahisseurs ici jusqu'à l'arrivée de l'hiver ?

— Oui. On savait que dès les premières chutes de neige, ils seraient forcés de se replier.

Nakor se tourna vers Pug.

— Si on fait un saut au port des Étoiles, tu pourras nous ramener ici ensuite ?

— Oui, pourquoi ?

— Pas le temps de t'expliquer. Allons-y !

Pug regarda Calis, Miranda et les autres en haussant les épaules. Puis il posa la main sur l'épaule du petit homme et disparut avec lui.

— C'était quoi ce cirque ? demanda Patrick en entrant dans le couloir en compagnie de Manfred.

— Bonjour, Votre Altesse, messire le baron, les salua Calis.

— Capitaine, reprit le prince, j'espère que vous avez de bonnes nouvelles à nous annoncer.

— Eh bien, pour commencer, la plus grande menace qui pesait au-dessus de nos têtes a désormais disparu.

— La Pierre de Vie est en sécurité ? s'écria Patrick.

— Elle n'existe plus, rectifia Calis. Elle a été dissoute et ne pourra plus servir à blesser quiconque.

— Les dieux soient loués ! (Tous les membres de la famille royale savaient ce qui était en jeu depuis que la pierre avait été découverte sous la cité de Sethanon, cinquante ans plus tôt.) Voilà qui me donne envie d'organiser une fête.

Le tonnerre d'une catapulte qui faisait feu sur les envahisseurs résonna au-dessus de leurs têtes.

— Mais c'est peut-être un peu prématuré, se hâta d'ajouter Patrick. Nous attendons l'arrivée de l'armée de l'Est.

Manfred posa la main sur l'épaule d'Erik.

— Mon frère et moi nous disputions pour savoir qui allait ouvrir la porte orientale afin de laisser entrer nos sauveurs. Vous avez un meilleur plan à nous proposer, capitaine Calis ?

— Non, mais j'espère que Nakor en a un.

Miranda prit la parole :

— Je vais aller sur le toit voir si l'armée de l'Est est déjà devant la porte orientale. (Elle dévisagea Erik et Manfred

comme s'ils n'étaient que deux gamins attardés.) Ça ne servirait à rien de vous faire tuer en ouvrant la porte si les soldats que vous attendez ne sont pas de l'autre côté, n'est-ce pas ?

Les deux frères échangèrent un regard interloqué mais n'eurent pas le temps de répondre ; déjà, Miranda montait l'escalier pour gagner le sommet du donjon.

— Je reviens, Votre Altesse, promit Calis en se hâtant de la suivre.

Le couple arriva tout en haut du vieux donjon, qui n'occupait qu'un petit espace au sein de la grande citadelle. Deux sentinelles s'y trouvaient déjà et dirigeaient les tirs des deux grosses catapultes situées sur un toit trois mètres plus bas. Miranda regarda vers l'est et prononça une incantation d'une voix douce et presque inaudible. Puis elle ouvrit grand les yeux ; Calis fut surpris de découvrir qu'ils ressemblaient désormais à ceux d'un oiseau de proie, ambrés et barrés d'un trait vertical. Elle balaya l'horizon de son étrange regard, puis referma les yeux et se les frotta. Lorsqu'elle les rouvrit, ils étaient redevenus normaux.

— L'armée de l'Est est en route, mais elle n'avance pas vite. Je parie qu'elle ne sera pas ici avant le coucher du soleil, voire même avant demain matin.

Calis proféra un juron.

— Si nous survivons à tout ça, rappelle-moi d'échanger quelques mots bien sentis avec le roi au sujet de l'empressement de certains nobles du royaume de l'Est.

Il se pencha par-dessus le parapet pour observer les combats qui se poursuivaient sans relâche. Des hommes mouraient en tentant de remplir les douves et d'autres en essayant de les en empêcher.

— Tout ceci ne rime à rien !

Miranda passa les bras autour de la taille de Calis.

— Tu ne peux pas tous les sauver.

Le demi-elfe se retourna et prit la jeune femme dans ses bras.

— Tu m'as tellement manqué.

— Tu sais que je vais partir avec Pug.

— Oui, je sais.

— C'est ma moitié, tu comprends. Je t'ai dissimulé une bonne partie de ma vie. Un jour, quand nous aurons le temps, je t'expliquerai qui je suis vraiment et pourquoi j'ai menti pour protéger mes secrets, mais ce que je m'apprête à te dire est la vérité : je t'aime, Calis. Tu es l'un des meilleurs hommes que j'aie rencontrés dans ma vie et les dieux savent qu'elle a été très longue.

Calis la regarda, détaillant chacun de ses traits comme s'il essayait de les graver dans sa mémoire.

— Mais tu aimes Pug davantage.

Elle acquiesça.

— Je ne sais pas si « davantage » est le terme qui convient. Disons qu'il est ce dont j'ai besoin et que je suis ce dont lui a besoin, même s'il ne le sait pas encore – il y a trop de souffrances en lui pour l'instant.

Calis hocha la tête et la serra contre lui de façon à ce que le visage de la jeune femme touche sa poitrine.

— William, murmura-t-il.

— Et Gamina aussi. Elle est restée à Krondor avec James.

Le demi-elfe ferma les yeux.

— Je ne savais pas, soupira-t-il.

— Ça prendra du temps, mais il finira par guérir. (Miranda recula.) Et toi aussi.

— Je vais bien, protesta Calis en souriant.

— Non, c'est faux. (Elle appuya son index sur la poitrine du demi-elfe.) Je veux que tu me fasses une promesse.

— Laquelle ?

— Quand cette guerre sera terminée, promets-moi de rentrer chez toi pour voir ta mère.

Calis se mit à rire.

— Pourquoi ?

— Ne pose pas de questions. Contente-toi de promettre.

Il haussa les épaules.

— D'accord. Je retournerai en Elvandar en compagnie de mon père et je rendrai visite à ma mère. Quoi d'autre ?

— Plus tard, répliqua Miranda. Nous devons annoncer au prince qu'il ne recevra pas de renforts avant demain.

Ils se rendirent à la salle de conférence et trouvèrent tous leurs compagnons réunis autour d'une table. Le bruit des combats faisait comme un grondement incessant bien qu'assourdi. Miranda raconta à Patrick ce qu'elle avait vu.

— Dans ce cas, nous devons attendre que Pug trouve un moyen de résoudre le problème, déclara le prince.

Une heure plus tard, Pug et Nakor apparurent dans le couloir à l'extérieur de la salle, en compagnie d'une demi-douzaine d'hommes vêtus de longues tuniques. Le petit Isalani entra en courant et s'écria :

— Il faut que vous veniez voir ça !

Le prince Patrick et les autres se hâtèrent de rejoindre Pug.

— Je proteste ! s'exclama l'un des hommes en tunique.

— Protestez autant que vous voulez, Chalmes, mais vous êtes le meilleur sorcier du temps que l'on ait sur Midkemia, même si vous êtes aussi un emmerdeur. Maintenant, faites comme on a dit !

Chalmes pointa un index accusateur sur Nakor.

— Vous respecterez votre part du marché ?

— Oui, bien sûr, mais d'abord nous devons arrêter cette guerre.

— Très bien.

L'aîné des magiciens du port des Étoiles se tourna vers les cinq confrères qui l'avaient accompagné.

— Lorsque j'aurai commencé, je risque de m'affaiblir. Si je m'évanouis, vous devrez prendre ma place jusqu'à ce que je récupère. Il me faut une table, ajouta-t-il à l'adresse de Nakor.

— Par ici.

Chalmes regarda autour de lui et suivit tout le monde à l'intérieur de la salle de conférence.

— Excusez-moi ? dit-il au moment où il franchissait le seuil de la pièce.

— Qu'y a-t-il ? demanda le prince de Krondor.

— Vous pourriez m'apporter un cierge allumé ?

Patrick haussa les sourcils d'un air menaçant. Manfred s'empressa de répondre pour lui :

— Je vais m'en occuper.

Chalmes ouvrit le sac qu'il avait apporté et en sortit une bougie, ainsi que divers objets.

— Le cierge, je vous prie.

Un domestique le lui remit. Le magicien s'en servit pour allumer sa bougie. Tout autour, il dessina un cercle à l'aide d'un bâton de cire, puis il la déposa sur la table. Ensuite, il ferma les yeux et se lança dans une incantation.

Au bout de quelques instants, une brise fraîche entra par la fenêtre. Nakor esquissa un large sourire.

— Ça marche.

Miranda rejoignit Pug et lui passa un bras autour de la taille.

— Pourquoi tu ne pouvais pas le faire toi-même ?

— Parce que j'aurais agi de façon inconsidérée. Je n'ai jamais beaucoup étudié la magie du climat, j'aurais très bien pu faire naître un ouragan au lieu d'amener la neige. Et toi ?

Miranda haussa les épaules.

— Moi non plus, je n'y connais pas grand-chose.

Elle posa la tête sur l'épaule de son amant et continua à observer la scène.

Chalmes se concentra et tous ceux qui, dans la pièce, avaient des connaissances en matière de magie sentirent les énergies s'accumuler et l'air se charger d'électricité.

Brusquement, il fit plus froid.

La température ne cessait de baisser. À l'extérieur, des cris d'alarme vinrent ponctuer les bruits de combat. Dans la salle, le froid s'intensifia au point que Manfred demanda aux serviteurs d'apporter des capes à ses hôtes.

Puis la neige se mit à tomber.

Des cris confus s'élevèrent de chaque côté des remparts.

— Votre Altesse, nous devrions avertir nos hommes que le changement de temps fait partie de la défense du château et que nous contrôlons le phénomène.

Le prince Patrick acquiesça et demanda à un serviteur de faire passer la nouvelle dans les rangs. Manfred courut à la fenêtre et s'écria :

— Regardez !

Tout le monde sortit sur le grand balcon qui surplombait la cour d'honneur et les remparts entourés de douves. Quelques

assiégeants couraient sur les toits devenus glissants qui se situaient en face du donjon. Erik vit l'un d'eux se retourner, lever son arc et décocher une flèche. Au moment où il ouvrait la bouche pour crier « Attention ! », le projectile se planta dans sa cible.

Erik écarquilla les yeux en voyant Manfred porter la main à son cou. Pug lança un éclair d'énergie qui fit tomber l'archer du toit. Pendant ce temps, Calis et les autres obligèrent le prince à quitter le balcon jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de danger.

Erik rattrapa Manfred lorsqu'il s'effondra le long de la balustrade. Il n'avait pas besoin de l'examiner pour savoir qu'il était mort.

— Merde, murmura le jeune homme en serrant son demi-frère contre lui.

Moins d'une heure plus tard, il apparut clairement que les assaillants se retiraient dans le plus grand désordre. Les défenseurs postés sur les remparts de la citadelle laissèrent éclater leur joie car ils savaient que la neige faisait partie des plans du prince.

Chalmes commença à donner des signes de faiblesse dans les genoux. Pug l'aida à s'asseoir sur une chaise tandis qu'un autre magicien prenait le relais et continuait à manipuler le temps. Un serviteur se précipita pour donner un peu de vin épicé à un Chalmes épuisé. De son côté, Patrick se tourna vers Pug.

— Cette tempête, elle couvre quelle superficie exactement ?

— Environ huit kilomètres à la ronde, mais nous pouvons élargir la zone d'influence, si vous le souhaitez.

Patrick hocha la tête d'un air émerveillé.

— Combien de temps va-t-elle pouvoir durer ?

Pug sourit.

— Ça dépend du nombre de magiciens qu'il va falloir amener de force du port des Étoiles.

Le jeune prince se passa la main sur le visage. La fatigue avait creusé des cernes sombres sous ses yeux.

— Cousin Pug, pardonnez-moi cette remarque, mais… vous me paraissez plus jeune que dans mon souvenir ?

Le magicien sourit de nouveau.

— C'est une longue histoire. Je vous la raconterai ce soir.

Pendant une heure encore, la neige continua à tomber en rafales, sans interruption, jusqu'à ce que des congères s'amassent le long des murs de la cité. Le ciel avait viré au gris. Perplexes, les oiseaux posés sur les remparts de la citadelle se demandaient s'ils devaient déjà partir pour le sud.

Un groupe de soldats fit son apparition, remontant péniblement le boulevard, avec de la neige jusqu'aux genoux. Erik plissa les yeux et vit qu'à leur tête se trouvait Owen Greylock, en compagnie de Tomas.

— Vous allez me baisser ce pont-levis, oui ? s'écria Owen. Il fait un putain de froid de canard là-dehors !

Erik, soulagé, se mit à rire. Il se pencha par-dessus le balcon et ordonna :

— Abaissez le pont-levis !

# Chapitre 28

# RENAISSANCE

Erik frissonna.

La Lande Noire gisait sous un manteau de neige, mais celle-ci commençait à fondre à mesure que l'été reprenait ses droits. Le jeune homme tourna le dos au mur et contempla la cité qui commençait à reprendre vie. Les soldats de l'armée de l'Est débarrassaient les rues des derniers membres de l'armée ennemie qui tentaient de se cacher dans les bâtiments incendiés.

À l'aube, Erik avait conduit une patrouille hors de la citadelle afin d'ouvrir la porte orientale qu'il avait facilement rejointe. Les quelques assaillants qui se trouvaient encore en ville s'étaient soigneusement tenus à l'écart de son chemin. Ils étaient trop fatigués, affamés et découragés par ces brusques averses de neige pour opposer la moindre résistance.

Erik regarda de nouvelles compagnies de l'armée du royaume entrer péniblement dans la cité. Ses propres soldats commençaient à arriver, au compte-gouttes, à mesure que Patrick envoyait les nouveaux arrivants dans les crêtes du Cauchemar. Erik s'attendait à voir bientôt rentrer Jadow, Harper et tous les autres sergents qui avaient survécu. On lui avait également annoncé que les elfes et les nains avaient pris le chemin du retour.

— Hé, de la Lande Noire ! s'exclama une voix familière.

Erik regarda dans la cour et aperçut Jadow Shati en contrebas, qui agitait la main à son intention.

— Comment on s'en est sortis ? lui demanda-t-il.

— Plutôt bien, jusqu'à ce que cette putain de neige se mette à tomber. J'ai bien failli me geler les miches !

Erik se hâta de descendre les marches qui débouchaient juste à côté de la guérite installée à l'intérieur des portes de la citadelle. Il agrippa la main de son vieil ami et lui demanda, désireux d'en finir avant tout avec les mauvaises nouvelles :

— Combien ?

— Trop, répliqua Jadow. J'aurai pas les chiffres exacts avant quelques jours, mais on a perdu bien trop d'hommes, bon sang !

Il se retourna et regarda passer un régiment de cavalerie venu de Salador et dont les bannières flottaient dans le vent matinal.

— Harper est mort il y a deux nuits.

— Et merde, fit Erik.

— On commence à manquer de sergents, mec.

— Alors on va devoir s'assurer que tu restes en vie.

— Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

— C'est le prince qui va nous le dire.

— On va pouvoir se reposer ? insista Jadow.

— Je crois que Patrick a l'intention de laisser l'armée de l'Est repousser les envahisseurs au bas des montagnes. Alors, à moins que quelqu'un te dise le contraire, trouve-toi à loger près du château et distribue des vivres et des couvertures à nos soldats.

— À vos ordres, capitaine ! plaisanta Jadow avant d'ajouter plus sérieusement : Ça va leur faire plaisir.

— Envoie quelqu'un à la citadelle pour me prévenir quand tu te seras trouvé un logement. J'ai quelques affaires à régler.

— Bien, capitaine !

Jadow tourna les talons et s'éloigna d'un bon pas.

Erik tourna de nouveau son attention vers la porte orientale. Puis, après avoir passé quelques minutes à observer le défilé d'uniformes aux couleurs vives, de chevaux propres et d'armes immaculées, il fit demi-tour et regagna la citadelle.

Peu à peu, la cité se mit à revivre. D'après les patrouilles du royaume, les derniers envahisseurs s'étaient repliés de l'autre côté de Ravensburg et n'étaient plus une menace pour le moment. Trois jours après la réception de ce rapport, Erik entendit une voix douce et familière résonner dans la cour :

— Erik !

Le jeune homme fit volte-face. Dans le chariot qui s'arrêtait devant le château se trouvait Kitty, assise derrière Roo et son épouse, à côté de leurs enfants et de la famille Jacoby.

Erik manqua de faire tomber un écuyer en dévalant l'escalier qui descendait dans la cour. D'ailleurs, il faillit se faire renverser à son tour lorsque sa femme se jeta dans ses bras. Il l'embrassa et la serra contre lui. Puis il la tint à bout de bras en lui demandant :

— Mais qu'est-ce que tu fais là ? Roo, tu étais censé emmener tout le monde à l'abri à la Croix de Malac, ajouta-t-il à l'adresse de son ami.

— On a presque réussi à arriver là-bas, répondit l'intéressé en sautant à bas du chariot. Puis on est tombés sur cette armée. Compte tenu de la situation, je me suis dit qu'on ne risquait plus rien et qu'on ferait bien de les suivre.

— Où sont Luis, et Nathan, et ma mère ?

— En chemin. Je les ai envoyés à la Croix de Malac avec une liste pendant que je restais avec l'armée. Ils devraient arriver ici demain.

— Une liste de quoi ?

— De différents articles à rapporter à la Lande Noire, répondit Roo en faisant signe à Karli et aux autres passagers de descendre.

Il donna une tape sur la poitrine d'Erik tandis que Kitty embrassait ce dernier sur la joue.

— Toi et moi, on a subi de grosses pertes financières, mon ami.

Erik se mit à rire et embrassa de nouveau Kitty avant de répliquer :

— Cet argent que je t'ai prêté – je ne m'attendais pas à le revoir.

— Quoi qu'il en soit, tu es devenu associé, rétorqua Roo. (Il passa le bras autour de la taille de Karli, tandis qu'Helen Jacoby venait se mettre à côté d'eux.) Nous sommes tous associés !

— Dans quoi ?

— Avery, Jacoby et de la Lande Noire ! Milo et Nathan font le plein d'articles dont les gens vont avoir besoin par ici ; je pense établir d'ici peu un commerce prospère dans cette cité !

Erik rit de nouveau.

— Roo, tu ne changeras jamais.

— Si, il a changé, protesta Karli en rougissant. Nous allons avoir un autre bébé.

— C'est une merveilleuse nouvelle, se réjouit Erik. Rentrons dans le château et je vais voir si je peux nous trouver quelque chose à manger.

Ils se dirigèrent vers le donjon. Erik regarda Kitty.

— Tu ne peux pas savoir à quel point je te trouve jolie.

— Non, par contre, je sais à quel point, moi, je te trouve beau.

— Allons manger. Ensuite, je te montrerai l'endroit où je dors.

Il passa un bras autour des épaules de la jeune femme. Sans se presser, ils entrèrent dans le château, savourant le simple fait d'être réunis.

Erik poussa la porte de la salle de conférence.

— Capitaine ! s'exclama Patrick. Votre famille est-elle bien installée ?

Tous les occupants de la pièce se mirent à rire. Erik aperçut Owen, Calis et Arutha en compagnie des nobles survivants du royaume de l'Ouest. Pug et Miranda se tenaient debout dans l'antichambre attenante.

— Oui, Votre Altesse, merci, répondit-il en rougissant.

La veille au soir, il avait présenté Kitty au prince. Mais, le matin même, seul un messager qui tambourinait à sa porte avait réussi à l'arracher aux bras de sa jeune femme en lui disant qu'il était convoqué par Patrick. En effet, Nathan, Milo, Rosalyn et les autres avaient fini par arriver jusqu'au donjon, mais Roo était déjà parti en ville faire du troc et passer des contrats. Le prince avait donc envoyé chercher Erik afin qu'il trouve un logement à sa famille.

— J'ai suffisamment de problèmes militaires et politiques pour occuper deux rois et une dizaine de ducs, Erik, mais je

voulais m'occuper d'une chose importante sans attendre davantage, expliqua Patrick.

La porte s'ouvrit. Erik se raidit en voyant un soldat escorter Mathilda de la Lande Noire à l'intérieur de la salle. La vieille baronne s'inclina devant le prince mais jeta à Erik un regard brûlant de haine.

— Madame, reprit Patrick, je vous ai fait venir afin que nous puissions mettre un terme à une certaine querelle.

— Votre Altesse ?

— Il est de notoriété publique que vous n'appréciez guère Erik de la Lande Noire…

— Je vous interdis d'utiliser ce nom ! l'interrompit Mathilda. Il ne mérite pas de s'appeler de la Lande Noire !

— Madame ! s'exclama Patrick en frappant sur la table. Vous vous oubliez ! Je vous pardonne cet écart en raison du deuil qui vous frappe, mais surveillez votre langage !

La vieille femme dut presque se mordre la langue pour ne pas répliquer. Elle finit même par incliner légèrement la tête. Patrick reprit d'un ton glacial :

— Votre défunt mari a toujours refusé de dénier à Erik le droit de porter ce nom ! Aujourd'hui, j'ajoute que ce droit, il le mérite ! Je vous engage à renoncer à la rancune que vous portez au capitaine de la Lande Noire. Il est mon serviteur. S'il devait lui arriver un accident par votre faute, madame, sachez que ni votre rang ni les relations de votre famille ne pourront vous épargner ma colère. Me suis-je montré assez clair ?

— On ne peut plus clair, répliqua Mathilda d'une voix tout aussi froide.

Elle se tourna alors vers Erik et s'exprima avec une rage à peine contenue :

— Eh bien, bâtard, on dirait qu'il n'y a désormais plus rien pour te retenir ! Puisque Manfred est mort et que tu es le seul des bâtards d'Otto à porter son nom, ton ami que voilà va pouvoir te nommer baron, maintenant.

— Madame, comment osez-vous !

Patrick fit signe à un garde d'emmener la vieille femme.

— Pardonnez-moi, Votre Altesse, intervint Erik, mais laissez-la rester. J'ai quelque chose à lui dire.

Patrick n'eut pas l'air ravi et demanda :

— De quoi s'agit-il ?

Erik se tourna vers Mathilda.

— Madame, toute ma vie, vous m'avez haï sans me connaître. Je ne peux que blâmer la faiblesse de mon père envers les femmes comme en étant la cause, même si je le comprends mieux maintenant que je vous connais. (Mathilda se hérissa à cette remarque.) Mais peut-être que si vous vous étiez montrée aimante, douce et gentille, il serait malgré tout allé voir ailleurs et que vous n'êtes nullement responsable de ses écarts.

« Dans tous les cas, cela importe peu. Mon père est mort, tout comme vos deux fils. Mais je ne deviendrai pas le prochain baron de la Lande Noire. (Erik regarda la vieille femme bien en face et capta son regard.) Vous avez un petit-fils.

— Comment ? Quelle idiotie me chantez-vous là ?

— La vérité. L'enfant dont je vous parle est le fils de Stefan.

Mathilda porta la main à sa bouche tandis que les larmes lui montaient aux yeux.

— Où est-il ?

— Ici, au château.

— Qui est sa mère ? Je veux le voir !

Erik demanda à un garde de s'approcher.

— Allez à l'auberge de l'autre côté du pont-levis et demandez Milo, l'aubergiste de Ravensburg, et sa fille Rosalyn. Ramenez-les ici avec l'enfant.

— Dans une autre salle, capitaine, je vous prie, intervint Patrick.

— Conduisez-les dans la salle seigneuriale, ordonna Erik.

Le prince s'adressa de nouveau à la baronne :

— Madame, veuillez aller attendre là-bas. J'y enverrai Erik dans une minute.

Lorsque Mathilda fut partie, Patrick, prince de Krondor, se tourna vers le jeune homme.

— Capitaine ?

— Oui, Votre Altesse ?

— Là, dehors, à quelques kilomètres des remparts de cette cité se situe la nouvelle frontière du royaume des Isles. Je suis le prince de Krondor, mais Krondor n'existe plus !

« Tout le monde ici est conscient d'avoir évité le pire, mais cette guerre est loin d'être terminée. J'ai une nouvelle mission à vous confier, si vous voulez bien l'accepter.

— Qu'attendez-vous de moi, Votre Altesse ?

— Reprenez le royaume de l'Ouest. Rendez-moi ma principauté !

Erik regarda Calis, qui secoua la tête et expliqua d'une voix douce :

— Je rentre chez moi. (Il regarda de l'autre côté de la pièce, en direction de l'antichambre où se trouvaient Pug et Miranda.) J'ai fait une promesse.

— Tu es le nouvel Aigle de Krondor, Erik, annonça Owen.

Le jeune homme en resta muet d'étonnement. Patrick s'empressa donc d'ajouter :

— Du moins, vous le deviendrez dès que vous aurez repris ma cité – ou ce qu'il en reste, ajouta-t-il d'un ton amer. Alors seulement nous pourrons commencer à rebâtir.

« Nous allons passer l'hiver ici afin de nous reposer et de remettre notre équipement en état. Au printemps, nous marcherons sur Krondor. Nous chasserons ce qui reste de cette armée d'envahisseurs et nous rebâtirons. Ensuite, nous verrons au jour le jour.

Erik mesurait l'ampleur de la tâche qui l'attendait. Owen s'efforça de le rassurer :

— Toi et ta femme, vous pourrez tranquillement passer l'hiver ensemble avant qu'on se lance dans cette nouvelle campagne.

Erik garda le silence encore quelques instants avant de répondre :

— Je suis à votre disposition, Votre Altesse.

S'ensuivit un bref moment de satisfaction puisqu'il avait accepté de reprendre la direction de l'unité spéciale de Calis. Mais très vite le prince revint aux affaires en cours :

— Arutha.

L'intéressé quitta le coin de la pièce où il s'était jusque-là tenu en retrait.

— Puisqu'il me faut un nouveau duc de Krondor, je vous choisis pour cette fonction. Père ratifiera cette décision dès qu'il

en sera informé. Vous et vos fils me serez d'un grand secours. Oh, pendant que j'y pense, James et Dashel sont désormais des barons de la cour.

Arutha s'inclina.

— Merci, Votre Altesse.

De toute évidence, il était fier de reprendre la fonction occupée autrefois par son père. Mais Erik ne manqua pas de remarquer qu'il avait les traits tirés et songea à la douleur que devait lui inspirer la perte de son oncle et de ses parents. Puis, brusquement, Arutha sourit, et ressembla énormément à son illustre père, l'espace d'un instant.

— Je crois que les garçons risquent de trouver leur nouveau titre amusant.

Patrick lui rendit son sourire.

— Je n'en doute pas. (Puis il revint à la liste qui se trouvait devant lui.) Greylock, je vous nomme maréchal de Krondor jusqu'à ce que je trouve quelqu'un de plus compétent pour vous remplacer.

— Ça ne devrait pas être trop difficile, Altesse, grommela Owen, alors s'il vous plaît, ne traînez pas trop.

Patrick se pencha en avant et répliqua d'une voix douce :

— À votre place, je souhaiterais le contraire, parce que si je vous trouve un remplaçant, nous aurons une petite conversation, vous et moi, au sujet de la façon dont vous m'avez traité l'autre jour. Je n'aime pas être malmené, même si vous aviez raison.

— Je comprends, Votre Altesse, répondit Owen d'un ton grave.

— Bien. (Patrick revint à l'ordre du jour.) Avant l'arrivée du printemps, nous allons devoir vérifier si nous disposons encore d'une marine de guerre. Erik, envoyez donc quelques-unes de vos Tuniques Noires fouiner dans les environs de Sarth. Voyez si certains de nos navires sont encore intacts.

— Si c'est le cas, Votre Altesse, où leur dirons-nous d'aller ? À Ylith ?

Patrick jeta un coup d'œil sur une carte.

— Non, il va falloir renouer les échanges avec la Côte sauvage et les îles du Couchant dès que possible. Dites-leur de se

rassembler dans le port créé par messire Vykor dans la baie de Shandon. Ça ne devait être qu'un mouillage temporaire, mais il va falloir le transformer en structure permanente. (Le prince savait que le port de Krondor était complètement bouché et qu'il ne rouvrirait pas avant un an au moins.) En fait, c'est le nom que nous allons lui donner : Port-Vykor.

Il continua ainsi à pourvoir les postes et à redistribuer les rôles au sein du nouveau royaume de l'Ouest qui commençait à émerger.

Miranda et Pug observaient la scène en retrait. Calis quitta la salle de conférence et les rejoignit.

— Père et moi partons ce soir. (Il regarda Miranda.) Tu as dit que je te devais encore une dernière faveur.

— En effet.

Elle lâcha la taille de Pug et emmena Calis à l'écart.

— Je connais une femme en Elvandar. Elle s'appelle Ellia.

— Ce nom ne me dit rien.

— Elle vient de Novindus. Son mari est mort et elle est seule avec ses fils dans un lieu qui leur est étranger.

Calis plissa légèrement les yeux.

— Ces garçons, ce sont des jumeaux ?

— Oui.

— Je les ai vus, ils apprenaient le football aux autres enfants. Ce sont de beaux petits.

— Je ne connais pas bien les traditions de ton peuple, mis à part ce que tu m'as raconté, mais j'ai senti quelque chose en elle, avoua Miranda. Vous avez beaucoup en commun tous les deux. Tout ce que je demande, c'est que tu ailles lui parler.

— Je comprends, acquiesça Calis. Nous nous sentons tous les deux étrangers au sein de notre propre foyer.

Miranda lui caressa la joue.

— Plus pour longtemps.

À ce moment-là, Tomas descendit l'escalier.

— Fils, il est temps.

— J'arrive, père.

Pug rejoignit son ami d'enfance.

— Ne laissons plus filer autant d'années entre deux visites, d'accord ?

— D'accord, approuva Tomas avant de donner l'accolade au magicien. Et toi ? Tu retournes sur l'île du Sorcier ?

— Non. Miranda et moi allons rester ici pour leur apporter notre aide, au moins au début.

— Dès que vous en aurez le temps, venez nous voir en Elvandar.

— Avec plaisir.

Tomas et Calis s'en allèrent. Miranda se rendit de nouveau près de Pug.

— Eh bien ? dit-elle après quelques instants de silence.

— Quoi ?

— Tu n'as rien à me dire ? Pug se mit à rire.

— Comme quoi, par exemple ?

Elle lui donna un coup de poing dans la poitrine.

— Ah, les jeunes hommes ! Pourquoi faut-il qu'ils soient tous aussi bornés ?

Pug attrapa la jeune femme et l'attira contre lui.

— Que veux-tu que je te dise ? Tu es toute ma vie, Miranda. Avant de te rencontrer, je croyais que plus jamais je ne goûterais au bonheur. Reste avec moi. Épouse-moi.

— À une condition.

— Laquelle ? demanda le magicien, moitié rieur, moitié inquiet.

— Je veux un bébé.

Pug recula, bouche bée.

— Un bébé ? (Il battit des paupières.) Mais comment ? Tu as deux cents ans !

La jeune femme fit la grimace.

— La Pierre de Vie m'a rendu ma jeunesse. Je suis prête à être mère. (Elle empoigna son amant par le devant de sa tunique et l'attira vers elle pour l'embrasser.) Mais tu préfères peut-être que je cherche quelqu'un d'autre ?

— Non, c'est juste que…

— Je sais, dit-elle doucement. Mais la première fois, j'ai regretté de ne pas avoir eu d'enfants et maintenant la chance se présente à nouveau. (Sa voix se réduisit à un murmure.) Mon

amour, je sais que tu souffres de la mort de tes enfants. Tu m'as expliqué comme il est difficile de leur survivre. Mais cette fois, ce sera différent, je te le promets.

— Je n'en doute pas, lui confia Pug en la regardant droit dans les yeux.

— Tant mieux. (Elle le prit par la main et l'entraîna dans l'escalier qui menait aux appartements que leur avait laissés Manfred.) Allons faire un bébé.

Pug éclata de rire.

En réponse à la convocation d'Erik, Roo, Nathan et les autres accompagnèrent Rosalyn, Milo et Gerd au château. Roo affichait un air bravache, comme à son habitude, mais ses compagnons paraissaient plus intimidés. À l'exception du jeune marchand, aucun n'avait jamais été invité à entrer dans une salle seigneuriale auparavant, même si la pièce en question portait les stigmates du récent siège.

Mathilda s'avança lentement à la rencontre de Rosalyn, qui portait son petit garçon sur la hanche. La baronne avait autour du cou un collier qui retint l'attention de Gerd. Il tendit la main pour l'attraper mais Rosalyn la retint gentiment.

— Non, laissez-le jouer avec, protesta Mathilda.

— Il fait ses dents, expliqua la jeune femme d'une toute petite voix.

Randolph, son mari, posa la main sur son épaule pour la rassurer.

Les yeux de la baronne s'emplirent de larmes.

— Il ressemble tellement à son père.

Rosalyn rougit.

— C'est un gentil bébé.

Mathilda se tourna vers Erik.

— Que suggérez-vous ?

— Moi, rien. Stefan venait d'hériter du titre de baron lorsqu'il a engendré Gerd. (Il vit Rosalyn baisser les yeux au souvenir du viol. De nouveau, Randolph lui pressa discrètement l'épaule pour la réconforter.) A mes yeux, il est clair que Gerd est le nouveau baron de la Lande Noire. Mais c'est moi que le

prince Patrick nommera régent de la baronnie, ajouta-t-il d'un ton dur comme de l'acier.

La vieille femme écarquilla les yeux. Erik n'eut aucun mal à deviner les pensées qui lui traversaient l'esprit : elle croyait sans doute qu'il s'agissait d'une nouvelle ruse pour lui permettre à lui, le bâtard, de s'emparer de la baronnie. Mais le jeune homme ajouta avant qu'elle ait le temps de protester :

— Cependant, j'ai des obligations dans l'Ouest. Je vais donc devoir nommer quelqu'un d'autre pour diriger les affaires de la baronnie à ma place. (Il s'avança face à sa Némésis.) Vous n'avez qu'à gouverner, madame. Laissez Rosalyn et son époux s'installer en ville ou au château, selon leur désir, et rendez visite à l'enfant tous les jours. Vous veillerez à lui donner l'éducation que se doit de recevoir un baron. (Il baissa encore d'un ton.) Mais vous vous occuperez mieux de lui que de Stefan, sinon je me verrai dans l'obligation de revenir. (La vieille femme ne répondit pas, le visage aussi fermé et impénétrable qu'un masque.) Manfred était quelqu'un de bien. Je sais que vous n'étiez pas d'accord avec sa façon d'être, mais il aurait pu devenir un bon mentor pour cet enfant. Traitez Gerd comme vous auriez dû traiter vos fils et il n'y aura pas de problèmes entre nous. En revanche, s'il lui arrivait quoi que ce soit, je reviendrais aussitôt. Me suis-je bien fait comprendre ?

Mathilda regarda par-dessus l'épaule d'Erik et vit le bébé sourire. Elle s'avança vers lui en disant :

— Laissez-moi le tenir.

Rosalyn tendit son fils à la vieille femme.

— Gerd, voici ta grand-mère.

Erik quitta la salle en compagnie de Roo.

— Tu crois que ça va marcher ? lui demanda ce dernier.

— Il vaudrait mieux. Pendant l'année qui vient, tu vas tourner autour de cette ville comme des mouches autour du crottin, alors s'il se passe quoi que ce soit que je devrais savoir, envoie-moi un mot.

Son ami sourit.

— Et tu seras où, pendant ce temps-là ?

— En train de récupérer un royaume, à ce qu'il paraît.

Le héraut fit résonner sa trompette.

— Bien, allons leur parler, dit Patrick.

La nouvelle lui était parvenue le matin même qu'un gros escadron de cavalerie lourde arrivait du sud et pataugeait sur les routes à l'ouest de Dorgin en raison des très fortes pluies qui étaient tombées la veille. Les éclaireurs avaient ajouté que la bannière de Kesh flottait au-dessus des cavaliers.

L'escadron se présenta aux portes de la Lande Noire au coucher du soleil et Patrick sortit à cheval avec Erik, Owen, Pug et Arutha pour savoir ce qu'une armée keshiane faisait si loin au nord.

— Ils sont peut-être venus nous aider, suggéra Nakor qui marchait à côté du cheval de Pug.

— Bizarrement, j'en doute, répliqua le magicien.

Ils arrivèrent devant les Keshians. L'un des soldats de la Lande Noire s'avança pour faire office de héraut :

— Qui se présente devant le prince de Krondor ?

Le héraut keshian lui répondit :

— Votre Altesse, mes seigneurs, j'ai l'honneur de vous présenter le très estimé général Besham Solan.

— Général, répéta Patrick. Peut-on vous demander les raisons de votre présence à l'intérieur de notre royaume ? Vous vous êtes perdu, peut-être ?

— Votre Altesse, laissez-moi être bref. Le temps est humide et j'aimerais retourner à mon campement. Nous avons suivi de près cette invasion, puisque vous nous avez fourni des informations remarquablement complètes au sujet de vos ennemis, de leurs forces et de leurs intentions.

« Cela ne nous a malheureusement pas empêchés de subir des pertes lorsqu'ils ont tenté d'envahir des territoires occupés par nos propres troupes, ajouta le vieux militaire au visage tanné comme du cuir. C'est pourquoi mon maître, Sa Majesté impériale, a décidé que le tracé des frontières entre Kesh la Grande et votre royaume ne lui convenait plus.

Patrick semblait prêt à exploser.

— Vous osez entrer dans ma principauté pour m'informer que l'empire essaye d'annexer d'autres territoires en plus de ceux sur lesquels nous nous sommes mis d'accord ?

— En un mot : oui.

— Eh bien, général, regardez autour de vous. Vous remarquerez sans doute que la plus grande partie de l'armée de l'Est se trouve actuellement ici, à la Lande Noire. Je peux l'envoyer au sud aussi facilement qu'à l'ouest, il me suffit pour cela d'en donner l'ordre. Je suis certain de pouvoir convaincre mon père d'attendre un an pour reconquérir le royaume de l'Ouest, le temps pour nous de remettre à leur place quelques aventuriers keshians.

Ce discours ne parut pas impressionner le général.

— Votre Altesse, avec tout le respect que je vous dois, les soldats de l'armée de l'Ouest ont été décimés ou mis en déroute. Quant à ceux de l'Est, ils ne peuvent rester ici très longtemps, sinon vous risquez de connaître des difficultés le long de vos frontières orientales. Vous n'avez plus de marine, ou du moins pas qui vaille la peine d'être mentionnée. En résumé, même si vous pouvez certainement créer quelques ennuis à Kesh la Grande sur une courte période, au long terme, quel avantage en tirerez-vous ? (Il sortit un rouleau de parchemin.) Voici les termes du traité que mon maître impérial envoie à votre père.

Sur un signe de tête de Patrick, un soldat prit le rouleau des mains du général keshian. Le prince se tourna ensuite vers Arutha qui prit le parchemin, l'ouvrit et le lut.

— Bon sang ! s'exclama-t-il au bout de quelques instants.

— Eh bien, messire ? dit Patrick.

— Ils veulent tout. De notre côté, ils nous concèdent tout ce qui reste entre la lande Noire et l'Est. Kesh réclame la souveraineté sur tous les territoires situés entre le Grand Lac de l'Étoile et les Crocs du Monde, à l'ouest des monts Calastius.

— C'étaient là les frontières historiques de Kesh, comme vous le savez, avant que cette guerre malencontreuse contre la Confédération keshiane nous oblige à abandonner nos droits héréditaires sur ces terres, expliqua le général.

— Vos droits héréditaires ! répéta Patrick. Pas même dans les rêves enfiévrés de votre monarque le plus fou, général.

— Qu'en est-il de Queg et des Cités libres du Natal ? ajouta Arutha.

— Kesh s'occupera de ses enfants récalcitrants le moment venu.

— Si vous voulez bien attendre un moment, messire, répliqua le prince, je vais écrire ma réponse à votre « Majesté impériale ». Et vous pourrez dire à Diigaí de ma part qu'une déclaration de guerre en bonne et due forme, signée de la main de mon père, ne tardera pas à suivre.

— Votre Altesse ? intervint Nakor.

— Quoi ! aboya Patrick, visiblement proche de la fureur.

— Je crois que je peux vous aider.

— Qu'est-ce que tu as en tête ? s'enquit Pug.

— Ouvrez l'œil ! recommanda l'Isalani.

Il sortit de son sac l'artefact tsurani et disparut.

— Mais à quoi joue cet étrange petit bonhomme ? s'impatienta le prince.

— Je ne sais pas, avoua Pug, mais il réussit d'habitude à obtenir des résultats surprenants. Je pense que ça vaut la peine d'attendre un petit moment.

— Très bien, soupira Patrick.

Quelques minutes plus tard, Nakor réapparut.

— Regardez en direction du sud.

Les membres des deux camps obtempérèrent, comme un seul homme. Au sud, une énorme colonne de lumière rubis transperçait le ciel.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le général keshian.

— Le port des Étoiles, répondit Pug.

— Mais c'est impossible ! protesta le général. Des centaines de kilomètres nous séparent du port des Étoiles.

— Néanmoins, je vous assure que cette lumière provient bien du port des Étoiles, répéta Pug.

— C'est une démonstration de force, expliqua Nakor, pour vous faire savoir qu'il y a là-bas sept cents magiciens très en colère qui n'apprécient pas du tout la manière dont vous respectez vos traités.

— Sept cents ? répéta Pug. Je croyais qu'ils étaient quatre cents.

Nakor sourit jusqu'aux oreilles.

— Nous avons invité quelques-uns de tes vieux copains tsurani à nous rendre visite.

Pug ouvrit de grands yeux.

— Quoi, il y a là-bas trois cents Robes Noires ?

— Eh bien, peut-être un petit peu moins, concéda l'Isalani.

— Sept cents magiciens ? répéta le général.

— En colère, précisa Erik.

— Ajoutez à cela un prince tout aussi furieux, et l'armée de l'Est qui campe à quinze kilomètres d'ici ! ajouta Patrick. Au printemps, attendez-vous à mener la guerre sur deux fronts à la fois, général. Si j'étais vous, à en juger par la taille de cette petite démonstration, je n'oserais même pas imaginer les conséquences que cela aurait pour l'empire.

Le général keshian regarda autour de lui et finit par céder :

— Que proposez-vous, Votre Altesse ?

— Faisons simple. Prenez vos soldats avec vous et repassez derrière les anciennes frontières. Au printemps, les diplomates de mon père et ceux de votre empereur entameront à nouveau les négociations concernant la limite entre nos deux royaumes.

— Les anciennes frontières !

— Et comment ! Nous reprenons Shamata. (Son cri effaroucha sa monture au point de lui faire décrire un cercle complet.) Pensez-y en retournant au sud. D'ailleurs, vous feriez bien de partir dès l'aube, sinon je rassemble mon armée et je commence à marcher sur l'empire moi-même, et tant pis pour la pluie ! Me suis-je bien fait comprendre ?

Le général jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et aperçut à nouveau la lumière rouge.

— Oui, Votre Altesse.

— Tant mieux !

Patrick fit faire demi-tour à son cheval et s'éloigna, Erik et Greylock à ses côtés.

Pug attendit que les Keshians s'en retournent à leur campement. Puis, lorsqu'il ne resta plus dans la rue que lui et Nakor, il demanda :

— Qu'as-tu promis à Chalmes et à ses copains pour qu'ils acceptent de prendre part à ce canular ?

Le petit homme sourit.

— Je leur ai donné le port des Étoiles.

— Quoi !

— Ben, tu m'as demandé de trouver une idée, tu te rappelles ?

— Tu leur as donné mon duché ? dit Pug d'une voix trop douce.

— Il le fallait. J'ai réfléchi mais je n'ai trouvé qu'une seule chose pour laquelle ils accepteraient de se battre : leur indépendance à la fois vis-à-vis du royaume et vis-à-vis de Kesh. Quant aux Tsurani, ils apprécient la neutralité des magiciens de Midkemia et voudraient qu'ils la conservent. C'est pour ça qu'ils ont accepté de les aider.

« Dans tous les cas, tu perdais le port des Étoiles, à cause de Kesh. Je pense qu'il vaut mieux le donner aux magiciens.

— Mais tu leur as cédé un duché ! Qu'est-ce que je vais dire au roi, moi, maintenant ? se plaignit Pug.

Nakor haussa les épaules.

— Tu trouveras bien quelque chose, répliqua-t-il avec un grand sourire.

# Épilogue

# CONSÉQUENCES

Fadawah fronça les sourcils.

— Quelle est la situation ici, Kahil ? demanda-t-il en regardant les cartes fournies par ses aides de camp.

— Il s'agit de la cité que l'on appelle Ylith, répondit le capitaine qui avait pour mission de rassembler les informations. C'est un port maritime d'une grande importance, car c'est le seul accès à la mer dont dispose la province de Yabon. Il est relativement intact. La plus grande partie de la garnison a été envoyée au sud pour défendre la Lande Noire. Il ne reste en ville que quelques troupes, ainsi que quelques navires dans le port. Par contre, je sais qu'il existe une autre garnison à Zun, ainsi qu'à Loriél et à Yabon. (Il indiqua les différents points sur la carte.) Cependant, si nous parvenons à nous emparer d'Ylith, il devrait être facile de détruire ces garnisons.

À l'extérieur de la tente, l'armée que Fadawah avait réussi à regrouper s'installait autour de la ville de Questor-les-Terrasses. Ils l'avaient conquise en moins d'une journée, car elle n'était défendue que par une compagnie de soldats et la moitié d'une compagnie de miliciens.

— C'est bien, commenta Fadawah en hochant la tête. Nous allons prendre Ylith.

Vingt mille envahisseurs étaient remontés le long de la côte après que le général eut jugé la situation désespérée à la Lande Noire. Dès qu'il avait pris connaissance de la répartition des troupes, au sortir de la Transe du Démon, il avait compris que même s'ils parvenaient à conquérir la Lande Noire, ils ne s'empareraient que d'un tas de pierres et de cadavres inutiles.

Les rapports qu'il avait reçus tout au long de la retraite au sujet des brusques chutes de neige et de l'arrivée d'une nouvelle

armée en provenance de l'est n'avaient fait que renforcer ses certitudes : le démon les avait envoyés sur une quête illusoire et voulait traverser les montagnes pour s'emparer d'une cité que l'on disait abandonnée. Fadawah s'était brièvement demandé si le démon n'était pas fou. Mais compte tenu de ce qui s'était produit par la suite, chaque nuit il rendait grâce à Kalkin, le dieu des joueurs, et le remerciait de lui accorder sa bénédiction. Il n'arrivait pas à comprendre comment il avait bien pu survivre alors que tant d'autres avaient été tués par la reine Émeraude ou le démon.

Mais à présent, il devait faire face à des besoins immédiats. Ses soldats étaient loin de chez eux et affamés. La bonne nouvelle, c'est qu'en remontant vers le nord, les terres se révélaient plus fertiles et que ses hommes recommençaient à se nourrir à leur faim.

— Envoyez des messagers au sud, ordonna-t-il à Kahil. Si certains de nos soldats ont réussi à s'échapper de la Lande Noire, qu'ils marchent sur Ylith pour y passer l'hiver.

— À vos ordres, général.

L'officier du renseignement salua son supérieur et sortit de la tente.

Fadawah savait que les Saaurs se trouvaient quelque part dans la nature et cela l'inquiétait. S'il réussissait à s'entretenir avec Jatuk, il parviendrait peut-être à le convaincre qu'il était, lui aussi, un outil que l'on avait manipulé et presque écarté. Mais le chef du peuple serpent était en colère et cherchait à se venger. Si Fadawah échouait à lui parler, il risquait de devenir sa victime toute désignée, en tant que dernier officier supérieur de la reine Émeraude.

Le général était assis sur un petit tabouret, sous une tente de campagne. Un destin capricieux l'avait fait s'échouer sur un lointain rivage, mais il était dans sa nature de tourner la situation à son avantage chaque fois que c'était possible. C'était comme ça qu'il avait réussi à devenir le plus grand général de Novindus, s'élevant du grade de capitaine mercenaire, originaire des terres orientales, à celui de chef militaire de la reine Émeraude.

— Qu'allons-nous faire lorsque nous aurons conquis cette cité d'Ylith, général ? lui demanda Nordan, son aide de camp.

— Mon vieil ami, nous avons payé de notre sang la cupidité et l'ambition des autres. (Fadawah se pencha en avant et posa ses coudes sur ses genoux.) À partir de maintenant, nous allons poursuivre nos propres objectifs.

Son maigre visage paraissait particulièrement sinistre sous le faible éclairage d'une petite lanterne accrochée au mât de la tente. Pourtant il souriait à son vieux compagnon.

— Que dirais-tu de devenir le général de notre armée ?

— Mais si je suis général, que deviendrez-vous ?

— Moi ? Je serai roi.

Fadawah suivit du doigt le tracé de la côte entre Krondor et Ylith.

— La capitale du royaume de l'Ouest gît en ruine et la loi ne règne plus sur les terres qui la séparent d'Ylith. (Fadawah réfléchit à toutes les possibilités qui s'offraient à lui.) Oui, je vais devenir le roi de la Triste Mer. Que dis-tu de ça ?

— Ça me paraît… approprié, Votre Majesté.

Fadawah éclata de rire au moment même où le vent froid de l'automne secouait la tente.

FIN du Tome 3

# REMERCIEMENTS

Pour des raisons si complexes que je ne peux les détailler ici, je dois beaucoup aux personnes suivantes :

William Wright, Lou Aronica et Mike Greenstein, qui ont su mettre de l'ordre au sein du chaos et ont permis à notre projet de suivre la bonne direction.

Adrien Zackheim, pour m'avoir amené chez Hearst Books ; Robert Meckoy, parce qu'il n'a cessé de maintenir la force d'inertie pointée dans la bonne direction et parce qu'il est le supporter le plus enthousiaste du monde ; Liz Perle McKenna, qui a pris le temps, malgré un emploi du temps extrêmement chargé, de continuer à informer un auteur perplexe ; et John Douglas, qui s'est trouvé là au bon moment pour me tenir la main. Tous ont été mes éditeurs durant cette période tumultueuse qu'a été la rédaction de ce livre.

Jennifer Brehl, mon éditrice, qui s'est mise immédiatement au travail sans jamais faire un faux pas.

Tous les employés de Hearst Books et Avon Books, qui sont fans de la série.

Jonathan Matson, pour toutes les raisons habituelles.

Mes enfants, Jessica et James, qui donnent à chaque journée un caractère magique.

Et enfin, ma femme, Kathlyn Starbuck, pour des raisons si nombreuses que je n'ai pas assez de place pour en dresser la liste.

Raymond E. Feist
Ranch Santa Fe, California
Juin 1996